SG

STRASBOURG
ILLUSTRÉ

FRÉD. PITON

2

STRASBOURG ILLUSTRÉ

OU

PANORAMA PITTORESQUE, HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS.



Lith. par Alph. Chuquet d'après un croquis de TH. Müller.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue des anciennes fortifications de la Ville derrière la fonderie et des faux remparts en 1830.

STRASBOURG ILLUSTRÉ

OU

PANORAMA PITTORESQUE, HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS,

PAR

FRÉD. PITON.

TOME II.

PROMENADES DANS LES FAUBOURGS. — DESCRIPTION DES ENVIRONS.

STRASBOURG,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DU TEMPLE-NEUF, 15, ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

PARIS,

LIBRAIRIE DE L'ÉCOLE DES CHARTES DE J. B. DUMOULIN,

Quai des Augustins, 13.

LEIPZIG,

CHEZ MATHEY ET GEORGE,

Libraires.

BALE, LIBRAIRIE NEUKIRCH.

1855.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

PROMENADE

DANS LES FAUBOURGS.

PROMENADE
DANS LES FAUBOURGS.

La Fonderie.

QUAND, du haut des remparts, entre la porte des Juifs et le quartier de la Finckmatt, on jette ses regards sur la ville, on aperçoit les vastes bâtiments de la fonderie de canons avec leurs hautes cheminées fumantes.

Ces constructions sont assises, du côté du quai, sur le premier mur d'enceinte de la ville. Au coin de la rue de la Fonderie, ce mur avec ses contreforts s'élève et retient les terres du jardin de l'ancien couvent de Sainte-Claire, accumulées derrière, et formant un cavalier, qui dominait le rempart moins élevé qu'aujourd'hui, et qui, en 1546, entourait la ville depuis la porte de Pierre jusqu'à celle des Juifs.

Ancienne prison militaire.

L'antique tour démolie il y a deux ans, et dont nous donnons un dessin, servait autrefois de prison pour les lansquenets et les autres troupes au service de la ville, jusqu'à ce que la prison militaire eût été transférée, à la fin du dix-septième siècle, dans la tour où elle existe encore. Un fossé double qui longeait ces anciens murs, et qui sert de nos jours de canal de navigation, défense inutile, lorsqu'on eut entouré les faubourgs de fortifications, fut remplacé, en 1546, par un autre fossé, creusé hors des remparts, et qui reçut le nom de Fossé des XIII[1].

C'était une époque bien critique pour notre ville, qui ne parvint qu'au prix d'immenses sacrifices à conserver son indépendance. Lié depuis la confédération de Smalcalde au parti protestant, en Allemagne, et par sa foi religieuse et par sa politique comme ville libre impériale, Strasbourg, ainsi que les autres villes et les princes ses alliés, subit les conséquences fatales de la bataille de Mühlberg, que Charles-Quint gagna sur eux, en 1547.

[1] Une des chambres gouvernementales de notre ancienne administration républicaine formée de treize membres, reçut le nom de chambre des XIII.

Ancienne prison militaire.

D'un côté, il avait à craindre les armes impériales, de l'autre, à se méfier de Henri II, protecteur intéressé de la liberté germanique (1552), qui, de concert avec le connétable de Montmorency et à la faveur de son protectorat, s'était emparé de Metz, de Toul et de Verdun.

Après la conquête de ces places, l'armée française s'approcha du Rhin; et alors la population déploya une activité étonnante pour mettre la ville en état de défense. C'est à cette occasion que fut construite la porte des Juifs, ainsi que le bastion qui domine le rempart derrière le théâtre.

On employa, faute de mieux, les pierres couvertes de vieilles épitaphes des églises du couvent de Sainte-Claire, de Saint-Augustin et d'autres qu'on démolit alors.

Porte des Juifs.

En commémoration de ces faits, on grava sur cette porte l'inscription suivante; peut-être la pierre qui la contient est-elle de nos jours couverte par le rempart:

HENRICO GALLORUM REGE, MILITEM IN CAROLO V
IMPERATORUM AUGUSTUM PER HANC GERMANIÆ
PARTEM DESCENTE. S. P. Q. ARGENT. PORTAM. HANC
AGGERE ET FOSSA MUNIRE FACIT. ANNO MDLII.
MENSE MAJO.

Deux autres inscriptions que l'on voit encore, en dehors, à droite et à gauche de la porte, témoignent de l'état des esprits à cette époque:

TERRORI HOSTIBUS. PRESIDIO CIVIBUS.

Les années 1556 et 1563 indiquent l'achèvement complet de cette tour[1].

Un chroniqueur contemporain raconte que les corporations des métiers se relevaient pour travailler. On démolit la maison des arquebusiers et des arbalétriers, située hors de cette porte, ainsi que les tuileries, la fonderie de cloches, les moulins, les maisons de campagne. On abattit tous les arbres, on ne fêta pas même les saints jours de Pâques, et l'activité était telle, qu'on pouvait à peine voir la ville à travers les nuages de poussière qui l'enveloppaient de toutes parts. Aussi ces efforts furent-ils couronnés de succès, car lorsque l'armée française s'approcha (c'était le 6 mai), la ville fit gronder ses canons sur les remparts, toute la population était sur pied pour la défense, et on ne permit l'entrée qu'au roi et à sa suite.

Laissons parler F. Rabutin, homme d'armes dans le corps du duc de Nevers, qui dit dans ses mémoires: «Sa Majesté était logée en dedans le bourg (Hausbergen) et à

[1] Après la construction de cette porte, qui fut achevée en 1556, on voyait bien qu'elle n'était pas assez imposante; l'architecte de la ville, Fraweler, releva la tour et construisit un corps-de-garde au grenier, en 1563.

« l'entour, les princes, grands seigneurs, gentilshommes et les gardes, le reste campa « aux environs, M. le connétable de Montmorency avec l'avant-garde un quart de lieue « en avant, la gendarmerie s'étendait jusqu'à une petite lieue de Strasbourg. Quant à « décrire certainement la situation et murs de la ville, je ne puis, pour n'en avoir « approché d'une lieue; car les citoyens ne voulaient permettre entrer personne, ne « seulement à la portée de canon. Quant à l'opinion en laquelle communément on la « tient, on ne l'estime que l'un des villages de l'Allemagne; à la voir chacun pouvait « croire et juger que c'est une fort belle, riche et grande ville et très-forte, comme elle « en a le bruit, assis en lieu plat de tous côtés. »

Porte des Juifs.

Henri II voyant qu'il ne pouvait pas se rendre maître de cette ville par un coup de main, et s'étant assuré lui-même de l'énergie de sa population et des moyens de défense, en cas d'attaque, fit lever le camp à son armée, qui se dirigea vers Landau.

Chantier Klotz.

Une modeste maison située dans le chantier du sieur Klotz et adossée au rempart, est contemporaine de cette porte. Nous lisons au-dessus d'une petite entrée qui conduit à un escalier en spirale la date de 1558. Elle fut construite alors pour servir à la compagnie des arbalétriers, à laquelle la ville avait cédé une partie du terrain, entre la porte des Juifs et la rivière de l'Ill, lorsque le tir fut momentanément déplacé, par la raison que nous avons indiquée plus haut.

Faux-Remparts.

Protégé de nos jours, d'un côté par le rempart, de l'autre par le canal de navigation et par l'Ill vers l'est, ce terrain se trouvait dans le quinzième siècle hors de l'enceinte de la ville. Le faux-rempart ou terre-plein de six mètres de largeur encaissé entre deux murs, qui prenait naissance à l'entrée de la rivière dans la ville, près de Saint-Jean (Maison-de-Force), pour aboutir derrière l'église de Saint-Étienne, était fortifié à son extrémité par une tour, appelée *Stoltzeneck*. C'est là que les deux fossés qui le longeaient intérieurement et extérieurement, venaient déverser leurs eaux dans le bras principal de la rivière. Cette partie des anciennes fortifications qui étaient en beaucoup d'endroits tombées en ruines, fut entièrement démolie en 1831 et 1832, lorsque la ville fit construire les quais de la rive droite du canal de navigation. Les terres servirent alors de remblais à ces derniers. La construction du pont près de la courtine des Juifs, du barrage, du sas avec ses écluses, termina ces grands travaux.

Couvent de Sainte-Claire.

Quelques religieuses formèrent sur cette île un modeste établissement en 1299, en face du couvent plus riche et plus opulent de Saint-Étienne, et y bâtirent une chapelle. Dans la seconde moitié du siècle suivant, les institutions religieuses s'étant enrichies à la suite de la peste qui avait décimé la population, les nonnes élevèrent, sous l'invocation de sainte Claire, une église et un couvent, qui prirent le nom de Sainte-Claire-en-l'Ile, pour les distinguer de Sainte-Claire-au-Marché-aux-Chevaux. Le couvent exista jusqu'en 1525, époque où la majeure partie des maisons religieuses fut abolie; il subit le même sort; son emplacement fut entouré d'un mur avec des rondelles, ainsi que d'un fossé.

Les deux anciennes tours qui protégent la ville, à droite et à gauche de la sortie de la rivière, et que nous connaissons encore, de nos jours, sous les noms de *Tour-des-Pêcheurs* et de *Tour-dans-le-Sac*, furent élevées en 1476.

Porte des Pêcheurs.

La Tour des Pêcheurs subit, en 1840, les transformations que l'on y voit aujourd'hui. La terrasse et l'escalier extérieur de cette construction datent de la même année.

Pour mieux garantir encore la rivière des attaques du dehors, on éleva, sur ses deux rives, des murs percés de meurtrières (1558-1563), dont les traces étaient naguère encore visibles près de la porte des Pêcheurs. Ils existèrent jusqu'en 1772, année où fut construit le Pont-Royal (aujourd'hui Pont-National).

Le premier pont jeté en cet endroit sur la rivière fut construit en 1674, avec herses et pont-levis. Son peu de largeur en bornait l'usage aux piétons. Il fut remplacé par un autre pont en bois plus large et voiturable. Celui qui est assis sur six arches en pierres et que le génie militaire fit construire en 1840, est donc le troisième depuis cette époque.

Speclin, notre ingénieur militaire, fit combler, en 1577, le fossé qui coupa l'île Sainte-Claire, en élevant le rempart, et un jardin, que la ville avait cédé à l'Ammeister Wickram, orna alors la pointe qu'occupent de nos jours les chantiers et les magasins de bois du sieur Gœrner[1], et où les bateaux à vapeur viennent amarrer.

Pontonniers.

En 1740, le tir fut supprimé, et l'architecte de la ville se logea sur son emplacement. La construction du quartier des Juifs date de la même époque, et la ville contribua pour cent vingt mille francs à la construction de cette caserne, occupée aujourd'hui par le corps des pontonniers.

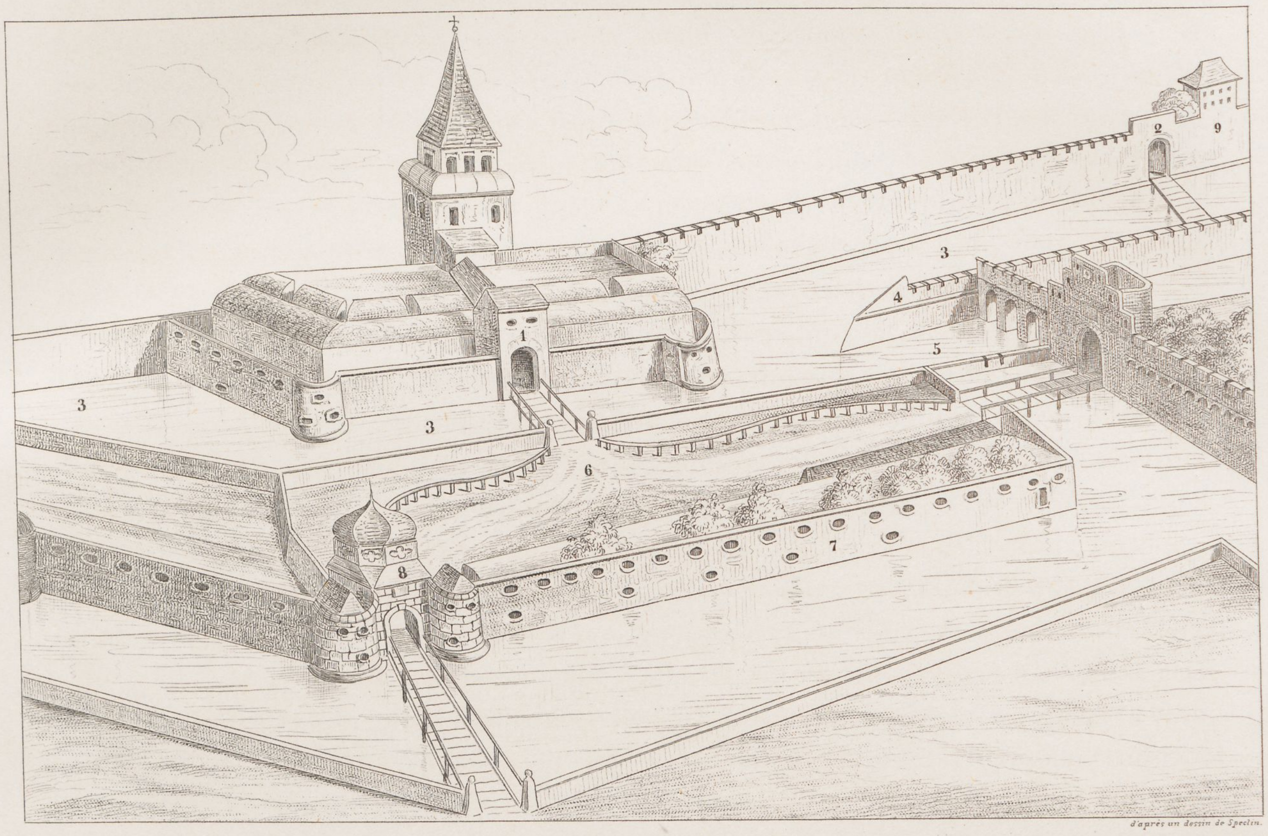
Disons quelques mots de ce corps, qui a rendu de si grands services à l'armée pendant les longues guerres de la république et de l'empire, et qui doit à l'Alsace sa première formation.

En 1792, le gouvernement créa deux compagnies de bateliers du Rhin, pour faciliter les opérations des armées sur cette partie de nos frontières.

Le général Custine fut chargé de l'organisation de ce corps, dont le premier commandant fut un sieur Hoffet, Strasbourgeois. Grand nombre de bateliers de notre ville, même des pères de famille, qui à cette époque se trouvaient sans travail, à cause de l'interruption du commerce, s'y enrôlèrent. Les bateliers du Rhin furent distribués sur les principaux points de défense. Fort-Louis, Gambsheim, Strasbourg, Brisach et Huningue en reçurent leur part; aussi furent-ils appelés plus tard matelots du Rhin.

En 1795, le corps fut formé en bataillon de pontonniers sur le Rhin. Il avait toujours son dépôt à Strasbourg, et depuis cette époque il a pris droit de cité parmi nous, car les eaux du Rhin et de l'Ill sont essentiellement favorables à ses travaux. Depuis le

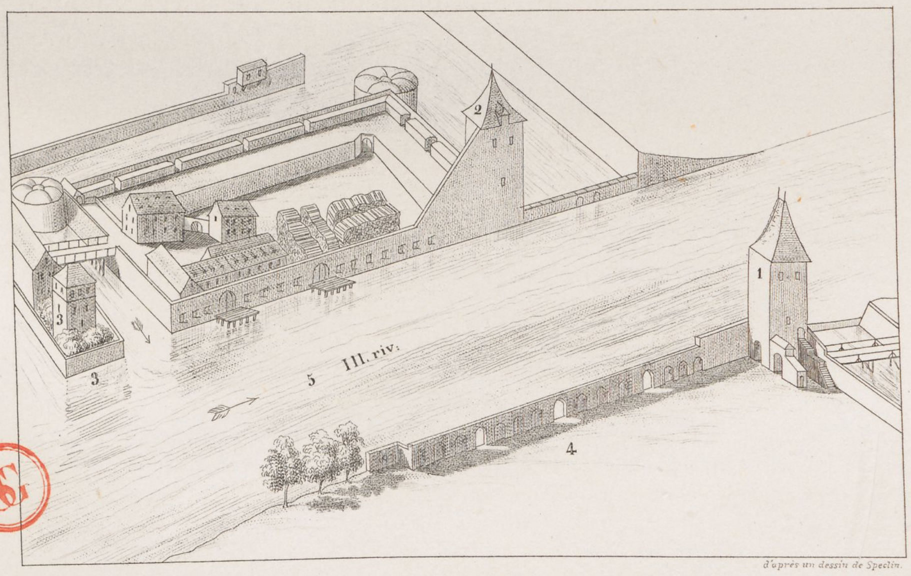
[1] Ces magasins ont été construits au commencement du dix-huitième siècle, par l'architecte de la ville, Mollinger, auquel nous devons aussi la construction de l'Hôpital civil.



d'après un dessin de Specklin.

1, Ancien bastion au sortir de la rue d'Austerlitz. 2, Débouché de la rue de la Madeleine. 3, Waisengraben. 4, Faux-rempart sur lequel sont assises les maisons intérieures de la rue des Orphelins. 5, Rue des Orphelins, fossé comblé, de même que le Waisengraben. 6, Place d'Austerlitz. 7, Mur d'enceinte qui existe encore derrière la Caserne d'Artillerie. 8, Porte d'Austerlitz. 9, Mur d'enceinte intérieur duquel il existe encore une partie derrière la Madeleine.

Porte des Bouchers et Fortifications environnantes.



d'après un dessin de Specklin.

1, Porte des Pêcheurs. 2, Tour dans le sac. 3, Le Stoltzeneck, pointe des Faux-remparts. 4, Mur de fortification du quai des Pêcheurs. 5, Ill rivière.

Porte des Pêcheurs et Fortifications environnantes.

Lith. d'E. Simon à Strasbg.

Pontonniers

commencement des guerres de la république jusqu'en 1815, pendant cette grande époque de gloire, achetée au prix de tant de sang, les pontonniers se signalèrent par leur intrépidité et leur dévouement. Les services qu'ils rendirent à l'armée de Sambre-et-Meuse, les passages du Rhin et du Danube, à l'île de Lobau, et la construction des ponts sur la Bérézina, pour sauver les débris de cette grande armée, poursuivie et vaincue bien plus par le froid que par le fer de l'ennemi, sont de belles pages dans notre histoire militaire contemporaine. Trente ans après ces campagnes, nous sommes heureux de posséder encore parmi nous des restes vivants de ce corps héroïque. Ce sont: le commandant Heckmann, qui construisit le pont de bateaux sur l'île de Lobau à la bataille de Wagram; G. Braun, qui jeta, par-dessus les glaçons qui s'entrechoquaient, un des ponts de la Bérézina, sous les ordres du général Eblé et sous les yeux de Napoléon lui-même; le capitaine Hoffet; le lieutenant Drieu, aujourd'hui général d'artillerie; Murr, Grœtzinger, qui servaient tous dans la 3e compagnie du 1er bataillon[1].

La Krutenau.

Après avoir passé le Pont-Royal, et avant de remonter sur les remparts, jetons un coup d'œil sur le quartier de la Krutenau, qui, sauf l'agrandissement qu'il subit sous Louis XIV, est le dernier qui se soit placé sous l'égide murale de l'ancien Strasbourg, au commencement du quinzième siècle. Depuis la tour des Pêcheurs jusqu'au canal du Rhin, qui se jette dans l'Ill sous le Pont-aux-Chats, ce terrain était anciennement connu sous le nom général de *Krotenowe,* Krutenau.

Par l'aspect seul des maisons qui forment des ruelles étroites et des impasses tortueuses, on voit que la population, primitivement composée de pêcheurs et de bateliers, s'était fixée le long de la rivière, qui fournissait à sa subsistance. Le reste de ce terrain n'est occupé que par de grands bâtiments et de vastes jardins; là on se sent à l'aise, on respire avec plus de liberté, tandis que du côté du canal, le moyen âge étroit et sombre vous attriste et vous oppresse.

Navigation sur le Rhin.

Ainsi que les jardiniers dans d'autres faubourgs, la population de ce quartier a conservé son originalité et son patois dur et rude. A sa robuste constitution, à son teint halé, à la force de ses bras, à la largeur de ses épaules, on reconnaît aisément la race infatigable de nos bateliers.

L'Ill et surtout le Rhin, cette grande artère de l'Allemagne, n'ont jamais cessé d'être pour la batellerie strasbourgeoise et pour celle des villes riveraines une source de richesses. Mais comme tout est assujetti aux influences des époques, des mœurs et des révolutions politiques, la batellerie, elle aussi, a traversé des temps plus heureux qu'aujourd'hui, n'étant plus protégée, comme autrefois, par d'importants priviléges. De

[1] Depuis que nous avons rédigé ces lignes, la mort a enlevé une grande partie de ces braves. Murr est mort en 1848; Heckmann, en 1850; le major Braun, en 1850, à l'âge de soixante dix-sept ans; et le capitaine Hoffet, en 1852.

Navigation sur le Rhin.

tout temps les bateliers strasbourgeois ont joui d'une grande réputation et par la scrupuleuse attention qu'ils mettaient à surveiller la construction de leurs solides bateaux, et par l'habileté pratique avec laquelle ils savaient les diriger. Depuis 1463 les calfats et les constructeurs de bateaux furent incorporés à leur tribu. Anciennement la navigation sur le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Neubourg, leur appartenait, et quelquefois même jusqu'à Spire et Mayence; ils s'étaient chargés de maintenir le fleuve navigable, en enlevant tous les obstacles que pouvait amasser son cours impétueux.

En 831 déjà, Louis-le-Débonnaire les dispensa des péages; les empereurs Henri IV et Frédéric II, en 1195 et en 1236, les exemptèrent des droits qu'avaient les riverains sur les bateaux naufragés. Dans la seconde moitié du treizième siècle et dans le quatorzième et le quinzième surtout, le commerce et la batellerie déployèrent une grande activité et une énergie guerrière.

La ligue anséatique des villes du nord s'était formée; Cologne, comme ville du Rhin, en faisait partie. A l'exemple de cette vaste association, et à la vue de la puissance, des richesses et de la considération qu'elle acquit, les villes du Rhin se constituèrent aussi en confédération, pour se soustraire au joug que faisaient peser sur elles les électeurs, les grands vassaux de l'empire et la noblesse. La politique impériale favorisa ce développement de force, et une série d'empereurs, depuis Rodolphe de Habsbourg, en 1275, jusqu'à Wenzeslas, en 1379, leur accordèrent leur protection et des priviléges d'exemption des droits de péage. Cologne, Mayence, Spire, Oppenheim, Worms, Francfort, Strasbourg et Bâle se prêtèrent secours pour la défense commune. D'autres villes libres impériales, celles de l'Alsace, du bas Rhin, les villes de la Suisse, plus tard celles de la Souabe et à leur tête les chefs du commerce de l'Allemagne centrale, Nuremberg, Augsbourg et Ulm, grossirent cette ligue, et ainsi se forma une association compacte de soixante et dix villes.

Armés pour la défense comme pour l'attaque, s'imposant réciproquement des contributions pour entretenir les escortes nécessaires à la sûreté du commerce, pour subvenir à l'entretien d'hommes d'armes et pour armer les bateaux qui devaient naviguer sur les principales rivières, ces bourgeois commencèrent à saper la féodalité et jetèrent, suivant les circonstances, leur épée ou leur or dans la balance de l'État.

Ces villes médiatisées eurent siége et voix délibérative aux diètes impériales; la noblesse fut plus ou moins éloignée de leur administration intérieure; le haut clergé perdit de son influence dominante, et les négociants et les corporations des métiers animèrent de leur vie laborieuse ou défendirent de leurs bras vigoureux ces municipes qui s'assirent sur des bases plus solides.

C'est dans ce concours de forces isolées, au milieu d'une solidarité d'intérêts et de rapports incessants, que l'épée fut souvent tirée du fourreau et ensanglanta les villages, les campagnes et les manoirs des parties belligérantes. Le Rhin fut témoin de ces scènes

Navigation sur le Rhin.

guerrières. Les péages qu'avaient établis les princes riverains sur les bords, étaient souvent très-onéreux pour le commerce et pour les bateliers; maintes fois ceux-ci furent même attaqués et pillés dans leurs courses, malgré la protection que leur accordaient les empereurs; alors éclatèrent les vengeances, et les princes de l'empire avec leurs vassaux ne trouvèrent pas indigne d'eux de s'associer aux villes confédérées. soit pour punir un affront personnel, soit pour ruiner un ennemi, soit même dans l'intérêt de la puissance impériale, selon les exigences diverses de leur politique. C'est ainsi qu'en 1271 toutes les maisons de péages, depuis Bâle jusqu'à Cologne, furent démolies et qu'au commencement du siècle suivant beaucoup de châteaux forts des bords du Rhin furent pris et détruits. En 1351, l'empereur Charles IV avait engagé pour 45,000 florins le péage de Spire à l'évêque de cette ville, qui chargea d'un impôt onéreux les bateliers et le commerce. Lésés dans leurs intérêts, ceux-ci quittèrent cette voie et l'échangèrent contre le transport par terre. Le magistrat de Strasbourg fit barrer le fleuve avec des palissades et des chaînes doubles, et interdit pendant deux ans toute navigation, jusqu'à ce que justice eût été rendue.

Ce développement d'activité et de force devait porter ses fruits, et les villes libres, riches et puissantes, brillèrent d'un vif éclat. Des lois sages et équitables les régissaient; le commerce devint leur propriété, les foires y attirèrent des milliers d'étrangers. C'est surtout dans le quinzième siècle, que la navigation sur le Rhin fut activée par le transit des marchandises qui affluaient de l'autre côté des Alpes, de la riche et puissante Venise, sur les bords du Rhin et passaient de là vers le Nord, vers la Lorraine et la Bourgogne, et vers le centre de la France et de l'Allemagne.

Statuts des bateliers.

Après ce petit aperçu historique, jetons un coup d'œil sur les règlements qui régissaient la corporation des bateliers en notre ville, et l'on verra qu'ils étaient puisés dans les besoins et les mœurs de la société d'alors, et qu'ils témoignent d'un rare esprit d'ordre et de prévoyance. S'ils portent par fois le cachet d'une excessive minutie, ils assurent aussi des garanties précises au commerce, à l'état et à la batellerie, non-seulement de Strasbourg, mais encore des autres villes associées, imposant de fortes amendes à ceux qui les avaient enfreints.

Primitivement les bateliers ne faisaient pas partie des corporations des métiers; ils appartenaient à la classe des *Constofflers*, classe intermédiaire entre les nobles et les artisans[1]. En 1331, ils entrèrent dans les rangs de ces derniers et formèrent la première corporation des métiers. Leur poêle était sur le quai des Bateliers, à l'enseigne de

[1] Es ist zu wissende das die Schiffslüte zu Strosburg sint gewesen je und je also lang die Statt Strosburg gewesen ist und dienent mit keim Antwerke unze in das Johr do man zält nach Gottes geburt 1331 Johr. Do wurdent die Schifflüt zu Strosburg zu einem Antwerke gemacht. Es ist ouch zu wissende dass alle di Recht und Artikel und Gewonheit, so in diesem Buch geschrieben stont die Schifflüte zu Strosburg also lang gehalten hant also die Statt gestanden ist, und das die zu ewigen Tagen soltent gehalten werden.

(*Zunft und Artikelbuch. Archives de la mairie.*)

Statuts des bateliers.

l'*Ancre,* dont le nom est resté à la ruelle voisine. Leur nombre s'étant considérablement accru, on y ajouta encore, en 1350, quatre autres maisons de réunion.

A la tête de cette corporation se trouvait un conseil de treize membres assermentés, élu tous les ans dans son sein et présidé par un membre du sénat; ce conseil connaissait de tous les conflits qui s'élevaient dans la corporation et les jugeait. Cinq autres membres assermentés, connus sous le nom de *Fertiger* (apprêteurs), devaient présider au chargement des bateaux; ils étaient responsables de cette opération envers les propriétaires. Ni les bateliers, ni les pilotes, ni aucun de leurs parents n'étaient admis à y prendre part. Les apprêteurs étaient en outre obligés, avant le chargement, de s'enquérir de la hauteur de l'Ill et du Rhin, afin qu'il fût en harmonie avec le jaugeage et l'état des eaux; ils prescrivaient même le nombre des matelots nécessaires au voyage et à la manœuvre du bateau.

Comme dans toutes les tribus des métiers strasbourgeois, les bateliers nommaient encore dans leur sein treize membres, *les Rüger* (dénonciateurs), qui étaient chargés de surveiller l'exécution des statuts et de dénoncer au sénat toute contravention, afin que réprimande ou punition s'ensuivît.

L'ouverture de la batellerie marchande se faisait le jour de Saint-Martin, et à la Saint-Michel commençait le quartier d'hiver.

Celui qui entrait dans la corporation était obligé de verser à la caisse commune deux livres pfennings et sept schillings, ou 9 fr. 40 c.; ce qui peut être évalué, comparativement à la valeur actuelle du numéraire, à une somme vingt fois plus forte. Il était interdit à tous ceux qui n'en faisaient point partie, de faire transporter, contre salaire, du vin ou d'autres marchandises sur le Rhin et sur l'Ill, dans les limites fixées entre les villes riveraines. Néanmoins, les négociants pouvaient faire charger leurs marchandises sur des bateaux à eux appartenant, mais ils étaient obligés de les faire conduire par des bateliers de la corporation. Les voyages se faisaient à tour de rôle, et deux bateliers, agissant en commun, ne pouvaient charger plus de deux bateaux. Les contrevenants payaient quatre livres pfennings ou 16 fr. d'amende. Il était défendu à tout batelier de se servir d'autres pilotes que de ceux qui faisaient partie de leur corps, à moins qu'il n'en trouvât point à l'instant même sur la place.

Un batelier étranger arrivant à Strasbourg avec un chargement pouvait le remplacer, s'il trouvait des marchandises à charger dans les trois jours qui suivaient son déchargement; sinon, il devait retourner à vide; mais si sa destination l'appelait à un point en amont de la ville, il perdait ce droit au retour. Les bateliers de l'Ill étaient exemptés de cette mesure. Les bateliers de Bâle et de Brisach sur le Rhin, comme ceux de Schlestadt et de Colmar sur l'Ill, arrivant avec des chargements à destination en aval de Strasbourg, étaient obligés de les transmettre à la batellerie de cette ville. Ce droit fut plus tard contesté par la ville de Bâle et abrogé par un jugement d'une

commission mixte en faveur des bateliers bâlois, qui conservèrent une part de la navigation en aval de Strasbourg.

Statuts des bateliers.

Les princes riverains qui faisaient transporter par eau leurs vins, leurs grains ou d'autres denrées à leur propre usage, n'étaient point soumis à ce règlement.

Pour garantir sa sûreté personnelle pendant ses voyages, ainsi que celle de la ville et de son territoire, chaque membre de la corporation, s'il avait plus de vingt livres pfennings, ou 80 fr. de fortune, était obligé d'entretenir une armure, composée d'un casque, d'une cotte de maille, d'une cuirasse, de cuissards et de brassards, d'un glaive ou d'une masse d'arme; une inspection qui se faisait, au moins deux fois par an, en constatait le bon état, et les contrevenants étaient punis d'une amende de cinq schillings ou 1 fr.

Nous venons d'indiquer les principaux articles des anciens statuts qui régissaient l'ordre intérieur, et le mouvement de la batellerie marchande à des époques réglées et à tour de rôle entre les parties intéressées; vient ensuite le transport des voyageurs et des nombreux pèlerins qui choisissaient la voie du Rhin, pour se rendre à Notre-Dame-de-l'Hermitage en Suisse, ou qui fréquentaient les pèlerinages de l'Alsace, de Cologne, de Trève, d'Aix-la-Chapelle et tant d'autres lieux que recherchait la foi religieuse, pour y trouver la consolation et le pardon. Ces passages étaient plus lucratifs que le transport des marchandises; mais ils dépendaient de l'arrivée, souvent incertaine, des pèlerins. La règle commune ne pouvant pas être mise en pratique dans ces circonstances, fit naître un usage basé sur les chances du hasard.

Lorsque les pèlerins ou autres voyageurs étaient arrivés en ville, le bedeau de la corporation (*Harrer*), se rendait auprès d'eux et faisait marché pour le transport. Puis il assemblait les bateliers au poêle, et le sort désignait celui ou ceux qui devaient conduire les voyageurs aux conditions du marché conclu par le bedeau auquel revenait un florin de courtage. Trois heures après, à moins que le retard ne provînt des voyageurs, le règlement les obligeait à lever l'ancre.

A cette vie rude, énergique, pleine de périls en tout genre, que présentait alors la navigation sur un fleuve, auquel l'art et la main de l'homme ont su depuis mettre un frein, se mêlaient aussi des plaisirs non moins rudes et bruyants.

Fêtes des bateliers.

Les poêles ou maisons de réunion étaient témoins de leurs fêtes patronales, de leurs festins de corps, de leurs libations et de leurs rixes, tandis que sur l'Ill, ces hommes forts et robustes engageaient des luttes pacifiques entre eux et avec l'élément qu'ils avaient journellement à combattre.

Tous les ans, quelques jours avant le 20 juillet, les corps des bateliers et des pêcheurs, maîtres, pilotes, timonniers et garçons, les uns costumés en toile blanche, ornés de rubans et de fleurs, d'autres affublés de travestissements grotesques, sortaient en cortége de la Krutenau, musique en tête avec les bannières de leurs corporations. De là ils parcouraient la ville, se présentaient chez les Städtmeister et chez l'Ammeister,

Fêtes des bateliers.

chez les sénateurs, chez les négociants, avec lesquels ils étaient en relation d'intérêts, pour les inviter à leurs jeux, et les garçons bateliers, en récitant le formulaire d'usage, ne manquaient pas de faire un appel à la bourse des conviés. Le 20 juillet se réunissait sur les quais des Pêcheurs, sous les hangars des marchands de bois, situés alors en face et sur les ponts, une foule de curieux qui assistaient à ces jeux. De légères barques, conduites par d'adroits rameurs, se croisaient en tout sens, chacune portant son joûteur, qui, l'œil fixé sur son adversaire, la longue perche à bouton rembourré en arrêt, tâchait de le renverser et de le jeter à l'eau. Alors des acclamations bruyantes encourageaient le vainqueur, qui renouvelait la lutte avec un autre adversaire, pour remporter les prix. A ces naumachies succédaient des jeux de bagues ou carrousels, exécutés de même sur l'eau. Puis venaient des exercices gymnastiques; on grimpait sur des mâts de beaupré frottés de suif, on s'efforçait d'enlever des pièces d'étoffe attachées au sommet; les moins adroits perdaient pied et tombaient dans la rivière. C'était ensuite le jeu de l'oie. A une certaine hauteur au-dessus du niveau de l'eau était tendue, d'une rive à l'autre, une corde à laquelle on avait attaché légèrement par les pattes une oie vivante. Les concurrents, placés chacun dans une nacelle, au moment où, à force de rames, elle passait au-dessous de la corde, s'élançaient rapidement pour saisir leur proie; mais le pauvre animal qui s'agitait avec terreur, leur échappait presque toujours, et alors, comme la barque qui avait continué sa marche, venait souvent à manquer sous leurs pieds quand ils retombaient, les maladroits joueurs allaient se débattre dans l'eau au milieu des éclats de rire et des huées de l'immense foule des spectateurs. Bacchus sur un tonneau vide, qui flottait sur les eaux, et d'autres divinités grotesques qui naviguaient dans des cuvettes ou sur des planches, animaient encore ces solennités populaires, auxquelles présidait une folle gaîté. Ces fêtes qui avaient bien aussi leur mérite, se sont perdues depuis; le peuple a cessé de les rappeler, et ce n'est que lorsque tous les dix ou vingt ans quelque illustre étranger vient visiter notre ville, qu'une de ces représentations officielles est commandée, faible et pâle image du temps passé, et qui n'offre plus cette fraternelle émulation, cette franche bonhomie, ce vif entrain qui naissent du concours spontané de tous et que l'on ne rencontre plus que dans les fêtes militaires. La planche ci-jointe, copiée d'un tableau du commencement du dix-septième siècle, et qui provient d'une ancienne famille de bateliers strasbourgeois, donne une idée de ces scènes populaires et représente en même temps l'église Saint-Guillaume et le quai des Pêcheurs tels qu'ils étaient alors[1].

Décadence de la batellerie.

Au quinzième siècle et dans la première moitié du seizième, la batellerie strasbourgeoise était arrivée au faîte de sa prospérité. Les principales causes qui la firent déchoir furent les convulsions politiques et religieuses des seizième et dix-septième siècles, la

[1] Nous devons ce tableau à l'obligeante communication de M. Jung, professeur à la faculté de théologie protestante et bibliothécaire de la ville.



56.

[illegible] un tableau contemporain.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue du Quai des Pécheurs

et des fêtes nautiques sur l'Ill au commencement du XVIIe siècle.

Décadence de la batellerie.

nouvelle direction que prit le commerce, qui peu à peu quitta la route des états maritimes d'Italie, pour se porter de nouveau vers le nord, dans les ports de la Hollande et de la Flandre, et la perte de presque tous les priviléges, causée par la concurrence d'autres villes, d'autres états riverains. Ce fut surtout Jean-Philippe, électeur et archevêque de Mayence, qui, en protégeant beaucoup la batellerie de cette capitale et en accordant, en 1651, à elle seule le droit de transport des marchandises qui y arrivaient, soit en amont, soit en aval, porta un coup funeste à cette institution. Par suite des plaintes portées par les villes de Cologne, de Francfort et de Strasbourg, et des transactions qui eurent lieu à ce sujet, cette dernière ville fut encore favorisée; mais trente ans plus tard, alors qu'elle n'était plus qu'un enfant perdu de l'Allemagne, sur la rive gauche du Rhin et entourée de l'Alsace soumise à la puissance de Louis XIV, elle fut obligée de plier.

La batellerie marchande ne conserva plus que le droit de transport deux fois par an pendant six semaines, à l'époque de la foire de Francfort-sur-Mein. Grâce aux efforts que fit le gouvernement de Louis XIV, elle obtint quelques autres droits, tel que l'emploi des pilotes et garçons bateliers strasbourgeois pour la manœuvre et la conduite des bateaux venant du bas Rhin; ce qui n'occupa que quelques bras de plus, sans donner plus d'importance à la corporation. Vinrent les guerres de la révolution et les campagnes sur le Rhin, qui, en suspendant tout d'un coup toute l'activité des ports du Rhin, firent de ces bateliers de bons et braves soldats[1].

Sous le gouvernement de Napoléon, le commerce par terre ayant pris un développement forcé, par suite du blocus continental, le mouvement de la navigation rhénane se ranima un instant; mais comme une lampe expirante dans laquelle on verse un peu d'huile pour la faire revivre momentanément, la batellerie strasbourgeoise se releva pendant quelques années pour être anéantie plus tard par la vapeur, qui la domine de nos jours. L'ouverture du canal du Rhône-au-Rhin avait bien laissé quelque espoir à l'industrie batelière et au développement de son activité, mais sur ce nouveau terrain elle se trouvait d'un côté en concurrence avec le haut commerce, qui cherchait à s'en approprier le monopole, et d'un autre côté, les bateliers étaient trop pleins de leurs anciens préjugés pour se plier aux exigences de leur nouvelle position; ils ne pensaient pas que, malheureusement pour eux, les maîtrises et les jurandes n'existaient plus, aussi peu que le protectorat qui favorisa leurs aïeux. *Autres temps, autres mœurs!*

Pont-aux-Chats.

En traversant une de ces ruelles étroites qui aboutissent à la rue de la Krutenau, vous arrivez au Pont-aux-Chats et au canal du Rhin. Ce bras se détache du fleuve en amont du petit pont du Rhin, d'où il communique avec l'Ill; il a servi de tout temps de communication entre ces deux cours d'eau, mais seulement pour des bateaux de médiocre

[1] Voyez Pontonniers.

Pont-aux-Chats.

dimension; afin de le rendre navigable en toute saison et pour toute embarcation, on le canalisa en 1734. A cette époque on construisit les deux sas, l'un en dehors de la ville, près de la route de Kehl, et l'autre près du Pont-aux-Chats. En 1368 il est déjà fait mention de ce pont, et dans le bon vieux temps, où l'on croyait encore aux spectres et aux revenants, personne n'aurait osé passer pendant une nuit sombre dans ce quartier mal famé de la ville. Quelques personnes noyées et quelques assassinats commis en ce lieu, firent naître des contes à faire dresser les cheveux; le diable s'en mêla aussi, quand au passage d'un convoi funèbre ce pont se rompit et que vingt-quatre personnes, le prêtre en tête, tombèrent dans l'eau. Malgré toute sa bonne volonté, l'esprit malin ne put venir à bout de ce tour diabolique, car les vingt-quatre hommes furent sauvés, et personne ne périt. Arnold, dans son *Pfingstmontag,* a su profiter de ces traditions pour imaginer sa charmante scène du *Magister Mehlbrüje.*

Le pont voûté en pierre, qui unit de nos jours les deux quais, date de 1818; c'est le dernier dans notre ville qui ait été construit sur pilotis; les grands travaux en ce genre qui ont été faits depuis reposent sur des fondements de chaux hydraulique.

Nous nous trouvons ici sur la limite du troisième agrandissement de Strasbourg, sur la rive droite de l'Ill, connu anciennement sous les noms de *Finckweiler* (hameau de Fink), *Sanct-Marx* et *Sanct-Elisabethenau* (pré de Saint-Marc et de Sainte-Élisabeth) et de *Entenpfühl* (mare des canards).

Déjà un grand nombre de maisons s'étaient élevées sur ce terrain; elles y formèrent un faubourg pendant le treizième siècle, lorsque le second agrandissement au delà du Fossé-des-Tanneurs fut exécuté. On commença en 1312 à entourer ce nouveau faubourg de murs crénelés, et munis à l'intérieur de galeries, pour le service des archers et des arbalétriers. Ce travail fut achevé en 1334; il se prolongea de la rive droite de l'Ill au point où la rivière entre en ville, vers les portes de Sainte-Élisabeth, de l'Hôpital, des Bouchers, et de là en ligne droite vers l'endroit où est de nos jours le pont de Sainte-Catherine, pour se diriger en angle droit le long du bras du Rhin jusqu'au Pont-aux-Chats.

De larges fossés défendaient l'approche de ces murs; ils furent comblés à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, et transformés tant en jardins qu'en rues, sous les noms de *fossé et place des Orphelins* et *rue Derrière-les-Murs,* en longeant le côté méridional des maisons de la rue des Bouchers.

Campagne contre Charles-le-Téméraire

En 1476, lorsque Strasbourg se vit menacé d'une attaque de Charles-le-Téméraire, ces murs furent flanqués de quatorze tours carrées, qui servirent autant à défendre la ville qu'à observer l'ennemi au dehors. Il restait encore trois de ces tours au commencement de ce siècle; l'une près de la porte de l'Hôpital, qu'on avait exhaussée pour en faire un observatoire astronomique, la tour de Sainte-Catherine à l'angle, près du pont, démolie depuis, et la Tour-des-Florins (*Guldenthurm*), appelée faussement en français



Dessiné et lithogr.^r par Th. Müller

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue du Pont-aux-Chats et d'une partie des anciennes fortifications de la Ville.

Campagne contre Charles-le-Téméraire

Tour-des-Martyrs, que nous avons sous les yeux, avec une partie restée intacte de ces fortifications primitives. La Tour-des-Martyrs où était établie la torture, avec tous les terribles instruments de supplice en usage dans ces temps heureusement loin de nous, était située dans la rue de la Prison, derrière l'hospice de Saint-Marc (*Däumelthurm*).

A l'époque de la construction de cette tour, nos hommes d'armes, au nombre de deux mille, avec une nombreuse artillerie et sous les ordres de Pierre Schott, combattaient avec les Suisses contre l'armée de Charles-le-Téméraire, à Héricourt, à Blâmont et à Granson. Le 22 juin 1476, à la bataille de Morat, qui abattit la puissance et l'orgueil du duc de Bourgogne, Strasbourg avait envoyé cinq cent cinquante cavaliers, trois cents arquebusiers et douze pièces de canon, sous les ordres du comte Louis d'Eptingen et du capitaine Guillaume Herder. L'un d'eux commanda, à côté d'Oswald de Thierstein, la cavalerie, et l'autre, à côté de Hans Waldmann de Zurich, le corps de bataille des alliés. Après cette victoire, les Strasbourgeois s'associèrent de nouveau aux cantons suisses, pour aider, avec douze cents hommes et moyennant un prêt de dix mille ducats, le duc Réné de Lorraine à reconquérir ses états par la bataille de Nancy.

Cette partie de la ville réveille des souvenirs touchants de l'esprit de fraternité, qui liait pendant des siècles la petite république strasbourgeoise aux républiques suisses, tandis que la maison de Lorraine n'a pas gardé longue mémoire, dans les siècles suivants, des services que Strasbourg avait rendus à sa cause. C'était en 1576, les dissensions religieuses, poussées de part et d'autre jusqu'au fanatisme, avaient séparé la société en différents camps, qui se faisaient une guerre acharnée, ou s'observaient avec une soupçonneuse inquiétude.

Entre la France et l'Allemagne, l'Alsace était devenue, pour ainsi dire, une place d'armes où les partis se recrutaient et où les intrigues de cour avaient leur jeu. Des armées s'y assemblèrent, pour combattre soit dans les rangs du roi de France et des Guises, soit dans ceux des Huguenots; dans l'armée de l'empereur comme dans celle des princes protestants de l'Allemagne. Le pays fut dévasté par ces bandes de soudards, qui prêtaient leurs bras à la défense de ces diverses causes, et la famine et les maladies ajoutèrent leurs ravages à ceux de l'ennemi. Au milieu de tous ces malheurs, Strasbourg demeura sain et sauf et protégeait de tout son pouvoir ceux qui venaient se réfugier dans ses murs. Bien plus, pour faire oublier ces scènes terribles et mêler quelque joie à tant de douleurs, elle avait fait, au mois de février de cette même année, un appel à toutes les villes et aux seigneurs, ses alliés, et les avait conviés à un grand tir et à des fêtes publiques. De tels amusements répondaient à l'esprit guerrier qui dominait alors la société, et cette invitation fraternelle réunit en nos murs près de quatre cents étrangers, de la Souabe, du margraviat de Bade, de la Bavière, des villes du Rhin et du Mein et de la Suisse.

Voyage des Zurichois.

Le tir à l'arbalète commença le 25 mai et dura jusqu'au 11 juin, où il fut remplacé par le tir à l'arquebuse, et les fêtes finirent par une grande loterie que l'on commença à tirer le 13 juin.

Pendant les deux mois que durèrent ces exercices et ces divertissements variés, qui occupaient une société si hétérogène, tant par la nationalité que par les diverses classes des populations qui la composait, la paix et la concorde régnèrent dans nos murs, et en rentrant dans leurs foyers domestiques, tous vantaient à l'envi l'hospitalité strasbourgeoise.

Il vint en tête à quelques jeunes Zurichois, enthousiasmés par ces nouvelles, de faire une visite à leurs alliés et en même temps à leurs compatriotes, qui se trouvaient au tir au nombre de plus de soixante, sous la conduite de Conrad Grosmann et de Hans Bräm, leur respectable bourguemestre.

Le voyage fut arrêté et fixé à l'époque de l'anniversaire de la bataille de Morat; quarante-huit bourgeois de Zurich de toutes conditions, présidés par l'Obmann, Caspar Thoman, s'associèrent en s'adjoignant un corps de musique, composé de trois trompettes, de deux tambours et d'un fifre. Les noms des voyageurs ont été consignés dans les chroniques du temps. Un costume uniforme devait faire oublier les différences sociales qui les séparaient, tout en les distinguant dans la masse du peuple avec lequel ils venaient fraterniser.

Un grand bateau fut équipé pour ce voyage, et des bateliers de relai furent commandés à Lauffenbourg, à Bâle et à Brisach. Grâce au progrès des sciences et de l'industrie on peut faire de nos jours le trajet de Zurich à Strasbourg par terre en dix-sept heures; à cette époque il fallait quatre jours, et trois pour l'exécuter par la Limmat, par l'Aar et par le Rhin. Ces hardis nautonniers voulurent l'effectuer en un seul jour, à l'exemple de quelques-uns de leurs ancêtres qui l'avaient déjà entrepris en 1456, mais avec moins de solennité. Des provisions en tout genre furent embarquées pour soutenir les forces des voyageurs: trois cents craquelins et un chaudron rempli d'un millet chaud, cuit au lait et posé dans un tonneau rempli de sable chauffé, devaient être présentés à Strasbourg, les uns pour être distribués aux enfants de la ville, et l'autre pour être servi sur la table des nombreux convives Le jour de l'expédition fut fixé au mercredi 20 juin, et annoncé d'avance à Strasbourg.

Le matin, vers les deux heures, les courageux nautonniers se mirent en route, à la faveur d'un ciel étincelant d'étoiles, et aux acclamations d'une nombreuse population. Les rives de la Limmat et de l'Aar fuyaient avec vitesse devant le bateau, poussé par tant de bras vigoureux. Déjà au lever du soleil le Rhin les avait reçus, et ils glissaient rapidement sur ses flots verdâtres. Arrivé à Lauffenbourg, ils déchargèrent leur bateau au-dessus des tournants du Rhin et en chargèrent un autre, préparé au bas. Lorsque dix heures sonnèrent, ils passaient sous le pont de Bâle; une décharge d'artillerie les

Voyage des Zurichois.

salua de la part de la ville, et mille voix les félicitèrent de leur courageuse entreprise. Dès lors ils purent espérer d'arriver avant le coucher du soleil à l'antique cité qui devait les recevoir. Épuisés par la chaleur du jour et par la fatigue, un repas, pris au milieu du fleuve, en vue de Vieux-Brisach, répara leurs forces. Ils passèrent rapidement devant les châteaux de Sponeck et de Limbourg qui baignent leurs pieds dans les flots du Rhin. Là, ils quittèrent les rives montueuses du fleuve et virent s'élever de loin la flèche grandiose de la cathédrale de Strasbourg. A cet aspect leur courage se ranima, et à sept heures du soir ils firent leurs adieux au Rhin et entrèrent dans le bras d'eau qui le joint à l'Ill.

Contents et fiers de la réussite de leur voyage qui s'est accompli sans obstacles et par un temps magnifique, ils se préparent à la réception. Après avoir arboré la bannière bleue et blanche aux armes de Zurich, ils jettent le manteau de velours noir sur leurs pourpoints et leurs chausses rouges, et ornent leurs chapeaux de plumes; les trompettes, les tambours et le fifre entonnent une musique guerrière, et ils entrent en ville au mouvement cadencé de leurs rames.

Leur arrivée.

Cette antique tour et ces petites maisons en bois sculpté qui y sont adossées, nous raconteraient, si elles pouvaient parler, l'étonnement et l'allégresse, les cris et les hourras qui accueillirent ces intrépides nautonniers. Mais laissons parler le vieux Fischart, poëte de ces temps, qui a décrit en vers cette expédition et le séjour des cinquante-quatre en notre ville[1].

« Weil man aber hat vernommen
« Das die Geselschaft an solt kommen,
« Auch etlich Gwett drauf waren bschehen.
« Wo man sie heut wird kommen sehn,
« Da stund vom Giesen zwar herauf
« Zum Kaufhaus zu ein solcher Hauf,
« Von Mann und Weibern jung und alt
« Das es sah wie am Gstad ein Wald.

« Welcher Hauf als ers sah herkommen
« Mit iren Trommeten und Trommen,
« Do sprach er: Allhie sind die Leut
« Die wir heut han erwart so weit,
« Hie sind dieselben Eidgenossen
« Welche vollprachten was sie bschlossen.
« Wer will forthin meh können sagen
« Dass Arbeit nicht könnt alls erjagen? etc. »

« Puisqu'on savait que la société devait arriver en ce jour, et que beaucoup de paris étaient même ouverts, sur la possibilité de l'exécution de ce voyage dans un si court délai, la foule qui se pressait sur les quais, depuis le canal jusqu'à la douane, était si compacte, qu'elle ressemblait de loin à une épaisse forêt d'hommes et de femmes de tout âge. Quand on vit arriver la barque avec ces nombreux visiteurs, et qu'on entendit le son de leur musique, des cris d'étonnement s'élevèrent, et l'on salua les confédérés qui osaient réaliser leur téméraire projet en répétant l'adage: Vouloir c'est pouvoir! »

Après qu'ils eurent amarré leur bateau, quelques membres du sénat vinrent les

[1] Das glückhaft Schiff von Zürich. Ein Lobspruch von der glücklichen wohlfertigen Schiffahrt, 21. Juni 1576, von Fischart.

Voyage des Zurichois.

complimenter au nom de la ville et de ses nombreux convives. Caspar Thomann répondit: Qu'en amenant du millet encore chaud, de Zurich à Strasbourg, en dix-sept heures, ils voulaient prouver par là à leurs amis combien ils seraient prompts à venir à leur secours lorsque le danger l'exigerait. Paroles touchantes et naïves qui contrastent avec le langage ambigu et froidement officiel de la diplomatie moderne. Les événements prouvèrent plus tard qu'ils étaient hommes à tenir parole.

Leur séjour.

Le convoi se mit en marche accompagné de la foule, à laquelle les arrivants distribuaient les craquelins cuits à Zurich; il se rendit au Poêle-des-Maçons (sur l'emplacement duquel est bâti de nos jours la préfecture), où se trouvait préparé un grand banquet, présidé par les Ammeister et les Städtmeister, et auquel le sénat et une grande partie des convives étaient invités. Le plat d'honneur était naturellement le millet national suisse; il fut servi tout brûlant.

« Sie liessen auch gleich pringen dar
« Den Hirs der zu Zürich kocht war,
« Und liessen dess auf jeden Tisch
« Ein Platt voll tragen, warm und frisch,
« Dessen sich mancher gwundert hat
« Wenn er in am Mund brennen that. »

Ce repas joyeux se prolongea fort avant dans la nuit, puis, à la lueur des torches, on reconduisit la députation à l'auberge du Petit-Cerf, près de la cathédrale. En lisant le journal de leur voyage, en voyant les honneurs que Strasbourg leur rendit, les repas et les collations qui leur furent offerts, on peut dire avec le bon Lafontaine: « On laisse à penser la vie que firent ces bons amis. »

Le lendemain jeudi, on les reçut au tir, hors la porte des Juifs; l'après-midi, on leur montra l'arsenal, les greniers d'abondance, les caves de la ville, et le soir, le bourguemestre Hans Bräm les invita à un festin au Poêle-des-Tailleurs, où logeaient les arquebusiers suisses.

« Dan sie dahin lud dass man käm,
« Von Zürich der Burgermeister Bräm,
« Weil daselbst wern losiret ein
« All Eidgnosschützen die da sein. »

Le vendredi ils furent conduits dans l'intérieur de la cathédrale, où on leur montra la belle horloge astronomique achevée seulement, deux années auparavant, par Dasipodius[1] et les frères Habrecht de Schaffhouse, et on passa le reste de la matinée sur la plate-forme de la cathédrale, où une collation était préparée. L'après-midi on leur fit voir l'Hôtel-de-Ville, les écuries et l'hôpital, où leur furent présentés des vins d'honneur qui y reposaient depuis plus de cent ans.

« Folgends man inns Spital sie leit,
« Da ein Abendtrunck war bereit,
« Auch Wein von hundert vierzig Jar,
« Welchem noch graut kein har. »

Le samedi 23, dernier jour de leur séjour en notre ville, ils déjeunèrent avec le

[1] Lors de la loterie tirée à l'occasion de ces fêtes, le grand lot de la valeur de 115 florins fut gagné par Cléophée Issler, servante chez le professeur Dasipodius; le comte palatin Jean Casimir, qui avait pris onze cents billets, ne gagna rien.



SOUS - COUPE

en argent ciselé, représentant l'arrivée des Zurichois à Strasbourg, leur présence au tir, la distribution des fanions et leur départ, avec les médailles que la Ville avait fait frapper à cette occasion.

Note: *Nous devons ce dessin à l'obligeante communication de Mr Keller juge à Zurich, peut-être un descendant du Docteur Jörg Keller, membre et historien de cette expédition.*



La France fermée aux Allemands.



Met nos Alliés à couvert & bride les ennemis.

MÉDAILLES FRAPPÉES

en l'honneur de la réddition de Strasbourg & de la Construction de la Citadelle et du Fort de Kehl.

Lith. d'E. Simon à Strasbourg.

Voyage des Zurichois. Leur séjour.

sénat à l'Hôtel-de-Ville; là on leur distribua, en souvenir de ces fêtes, des médailles en argent et des fanions en soie aux couleurs de la ville de Strasbourg.

Les adieux furent touchants, pleins d'une franche cordialité, et de part et d'autre les plus vives assurances d'amitié furent échangées.

Six voitures préparées par la ville et accompagnées de deux de ses soldats à cheval, chargés, l'un, de payer les frais de voyage, et l'autre, d'arrêter les logements, attendaient les convives à la porte de leur auberge. Ils retournèrent dans leur ville natale pleins de doux souvenirs, et y firent leur rentrée triomphale le jeudi 28 juin 1576.

« Zwey Soldner von Strasburg der Stadt,
« Deren der ein den Befelch hat
« Dass er sollt der Furierer sein,
« Der ander sollt bis Zürich hinein
« Zalen beides für Ross und Mann,
« Welch's do beid Soldner han gethan. »

De nos jours, il ne reste comme témoins de ces scènes des temps passés, que cette vieille tour, l'auberge du Petit-Cerf, le Poêle-des-Tailleurs près du Broglie, quelques médailles et le chaudron en fonte; en passant dans la rue du Vieux-Marché-aux-Vins, devant les bains de Spire, vous y trouvez aussi, à gauche de la porte d'entrée et scellée dans le mur, une pierre avec une inscription, annonçant que cette maison fut construite lorsque les Suisses vinrent à Strasbourg avec le millet chaud, en 1576.

DAS HAUS STOT IN GOTTES HANT
UND IST IM SPIRBAD GNENT DO
DIE WAND MIT QUADERSTEINEN
GMACHT WAR ZALT MAN 1576
IN DER ZIT WAS ES VOLENT DO DIE
SCHWITZER VON ZIRCH GNENT
FUOREN IN EIM DAG HERAB MIT GWALT
BRACHTEN MIT INEN EIN HIRSEN IN
RECHTER GSTALT DER WAR NOCH
WARM UND SIES, DO ZU STROS
BURG WAR DAS SCHIESEN DAS SAG
ICH ON VERMESEN UF DER MUR
RERSTUB WARD ER GEGESEN DIE
GESCHRIFT IST DARAN GEMACHT
WER DOFIR GOT DAS ER BEDACHT
WAN DAS SCHIESEN WARD VO
LENT DOMIT BRING ICH DEN
RIMEN ZUM END.

Saint-Guillaume.

Retournons sur nos pas et visitons cette église aux murs noircis et percés de hautes fenêtres en ogive et de deux rosaces gothiques à droite et à gauche de sa porte d'entrée: c'est l'église Saint-Guillaume. Les maisons à la droite jusqu'à la rue du Filet[1] formaient anciennement le couvent des Guillemites; l'église fut bâtie de 1300 à 1306, par une des familles nobles les plus riches et les plus puissantes de notre ville, celle des Müllenheim, dont on y trouve encore les armoiries.

Au commencement du quatorzième siècle, des frères de l'ordre de Saint-Guillaume ou Guillemins, Guillemites, ordre institué cinquante années auparavant par le pape Alexandre IV, vinrent à Strasbourg sous la protection de l'évêque Frédéric de Lichtenberg. Dotés par les landgraves d'Alsace, Philippe et Ulrich de Werth, et d'autres

[1] Vulgairement appelée *Hammengässel* dans l'idiome strasbourgeois: elle reçut son nom de *Nicolas Hamman*, archidiacre en 1446, nom que la traduction française changea totalement; au lieu de lui conserver le nom de rue *Hamman*, on traduisit le mot *Hammen* en Filet.

Saint-Guillaume.

seigneurs, ils obtinrent cette église et bâtirent à côté leur couvent en 1311. Il fut rebâti en pierre, sous leur prieur Erard Steinbach, en 1502, suivant cette inscription qui se trouve dans l'intérieur, au-dessus de la porte :

DVRCH ERHART STEYNBACH PRIOR VND PROVINCIAL
WARD VOLLBRACHT DISSER BVWE ŸBER AL
VND WAS XV VND II DIE JOR ZAL
ALSO BLIBT DAS SPRICHWORT BY DEM ORDEN
WOLT ICH ARBEITEN ICH WER EIN WILHELMER VORDEN.
SVB ALEXANDRO VI ET MAXIMILIANO ROM. REGE.

Couvent des Guillemites.

Ces pères qu'on aimait beaucoup dans notre ville, s'occupèrent surtout de l'instruction de la jeunesse, mais ils ne restèrent pas à l'abri de la corruption des mœurs qui souilla les établissements religieux pendant la seconde moitié du quinzième siècle, de sorte que le prieur Jacques Messinger fut obligé de porter plainte contre eux à l'évêque Robert et au pape Sixte IV. Dans les sermons de Geiler de Kaisersberg, le prédicateur de la cathédrale, nous trouvons des paroles sévères et pleines d'indignation contre ces religieux. Leur discipline fut changée par une bulle papale de 1482, contre celle plus rigide de Citeaux; mais huit ans après ils parvinrent à faire révoquer cette bulle, et reprirent leur ancienne règle. L'avant-dernier prieur, Dithmar, élu en 1514, adopta la doctrine de Luther, et bientôt après, en 1533, ces moines, après avoir traité avec le magistrat de la ville, quittèrent leur couvent et l'église, et rentrèrent en grande partie dans la vie civile[1]; Jean Rixinger, leur dernier chef, resta seul fidèle aux règles de l'ordre jusqu'à sa mort, en 1543.

Après le départ de ces religieux, les bâtiments de Saint-Guillaume subirent des destinées bien diverses. L'église fut cédée au culte luthérien et devint un temple paroissial, dont les pasteurs héritèrent des rentes des biens de Saint-Étienne, et eurent la direction spirituelle de cette maison d'éducation de dames nobles[2].

Les bâtiments du couvent eurent aussi une destination religieuse; on y forma, d'après les dogmes de la réforme, une pépinière de jeunes ecclésiastiques. Hédion et Bucer, réformateurs à Strasbourg, s'appliquèrent à fonder ce séminaire, qui devait recevoir surtout des jeunes gens de familles pauvres, mais bien famées, et qui montraient d'heureuses dispositions pour les études. Un appel fut fait à toutes les personnes charitables et à toutes les institutions religieuses, et cet appel fut entendu. L'hôpital civil et l'hospice des pauvres fournirent de la literie et des meubles de cuisine; les trois couvents de femmes à Strasbourg, un contingent de blés; les frères Chartreux s'enga-

[1] La ville leur paya, comme à tous les religieux et religieuses qui avaient quitté leur couvent, une pension annuelle de 60 florins et une rente en blé.

[2] Voyez Saint-Étienne.

gèrent à fournir par semaine un certain nombre de pains; les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem donnèrent cinquante florins. Saint-Thomas institua en faveur de cet établissement une prébende de soixante sacs de blé et cinquante florins; et des quêtes faites à domicile et dans les églises réunirent des fonds suffisants pour loger, nourrir et instruire vingt-quatre jeunes gens qui se vouaient aux fonctions ecclésiastiques, dont douze de la ville et douze étrangers. L'inauguration en fut faite à la fin de l'année 1544.

Couvent des Guillemites.

L'économie sévère et l'austère discipline qui régnaient dans cette institution forment un contraste frappant avec la vie et les mœurs des étudiants de nos jours. Ainsi, les étudiants qui manquaient alors à la prière du matin et du soir ou à l'un des trois sermons du dimanche, étaient frappés de verges; l'entretien de la propreté des dortoirs était à leur charge; ils étaient même obligés de porter l'eau à la cuisine, et l'on exigeait d'eux qu'ils se servissent de la langue latine pour leur usage habituel.

Séminaire de Saint-Guillaume.

Plus tard, ce séminaire devint plus considérable encore. En 1660, il fut transféré dans l'ancien couvent des Dominicains, où il existe encore de nos jours, sous son ancien nom de *Wilhelmitanum*.

Ces bâtiments restèrent vides depuis 1660 jusqu'en 1682, où ils furent convertis en maison de refuge et de travail pour les enfants et pour les adultes pauvres. En 1747, on y logea les enfants trouvés, qui y demeurèrent jusqu'en 1769, où fut achevé le grand bâtiment élevé à leur intention, et qui est devenu de nos jours le siége de l'Académie. En 1776, ils furent restaurés, et aujourd'hui ce carré de maisons contigu à l'église et entrecoupé de petits jardins, sert de logement aux trois pasteurs de cette paroisse et à l'instituteur qui y tient son école; une seule devint propriété particulière, sous le nom de *Poêle-des-Jardiniers*[1].

L'église en elle-même, dans son intérieur, sous le rapport architectonique, ne présente rien de curieux, à l'exception du porche; on y peut déplorer seulement les mutilations faites par les mains des hommes. Mais ce qu'il y a de remarquable, ce sont de beaux vitraux qui datent de différentes époques; ceux qui représentent des scènes de l'Écriture sainte, sont plus antiques qu'une série de tableaux représentant la vie de saint Guillaume, exécutés avec une finesse de dessin et un brillant de couleur prodigieux. Au fond du chœur on voit encore le tombeau d'Ulrich et de Philippe de Werth, landgraves d'Alsace, sculpté en grès rouge par Meister Wölvelin de Ruffach, en 1344. Ce tombeau consiste en deux pierres tumulaires superposées, dont la supérieure est soutenue par deux lions; sur le haut repose Ulrich, dans le costume de son temps, portant la cotte de mailles, recouverte de la cotte d'armes à gueule avec la barre

Église de Saint-Guillaume

[1] Sachons gré à l'instituteur actuel, M. Reussner, qui depuis trente-sept ans dirige cette école, des soins généreux et désintéressés qu'il a mis depuis 1818 à l'éducation gratuite de sourds-muets pauvres de la ville et de la banlieue. Ces soins avaient déjà porté d'heureux fruits, quand M. Jacoutot créa à la Robertsau son institut de sourds-muets, subventionné par le département et par la ville.

Église de Saint-Guillaume.

d'argent engrefflée d'or, armoiries des landgraves d'Alsace. Sa tête repose sur son casque, et à ses côtés sont placés ses gantelets d'acier et sa longue épée. Philippe est couché en costume de clerc sur la pierre inférieure. Plus loin, une autre curiosité artistique attire nos regards: c'est un grand tableau du quinzième siècle, sculpté en bois, qui représente saint Guillaume quittant son armure à la porte d'un monastère et se revêtant du costume religieux, sous lequel, suivant la légende, il fit river sa cotte de mailles, pour la porter pendant toute sa vie. Ce bas-relief peint ne se distingue pas moins par la naïveté de la composition que par sa belle exécution.

Parmi un grand nombre d'épitaphes plus ou moins effacées par le temps, ressortent cependant celles de l'antique famille des Bock et de quelques autres. Nous n'avons pas pu y retrouver celle de Jean Mentelin et de ses épouses[1]. Son fils a illustré ce nom, comme ayant exercé, le premier, l'art de l'imprimerie à Strasbourg. Une autre inscription lapidaire nous rappelle Jacques Wimpheling, un des savants de notre pays, auteur du catalogue des évêques de Strasbourg et de tant d'autres ouvrages historiques et critiques; né à Schlestadt, il était ami de Beatus Rhenanus, son compatriote, illustre comme lui, de Geiler de Kaisersberg, de Bucer, d'Erasme et de tant d'hommes distingués de son temps, précurseurs de la réformation. Wimpheling partagea leurs idées, mais resta néanmoins fidèle à la religion de ses pères et mourut à Schlestadt, en 1528. Après avoir logé chez les Guillemites, pour s'occuper tranquillement de ses études, depuis 1501 jusqu'en 1503, il fut plus tard précepteur de Jacques Sturm de Sturmeck, dont le nom se rattache à la monographie de la rue Brûlée.

Il serait à désirer que l'on imitât dans toutes les églises l'usage établi à Saint-Guillaume, où l'on conserve sur un grand tableau les noms des pasteurs qui s'y sont succédé depuis 1544; c'est toujours un précieux document historique.

Si votre sentiment architectonique se trouvait blessé à la vue de la tour inclinée, bâtie en 1667 sur la principale façade, rassurez-vous sur le goût des constructeurs de l'époque, en apprenant que déjà alors cette infraction aux premières règles de l'art valut au charpentier qui s'en rendit coupable, une bonne volée de coups de la part du maçon chargé de la construction.

En débouchant de la rue Saint-Guillaume, nous avons à notre droite l'École de pharmacie, organisée en 1835, et dont le bâtiment fut élevé en 1841 et 1842; à côté se trouve l'hôtel de l'Académie.

Académie.

Ces grands bâtiments, dont nous avons indiqué l'origine dans l'article précédent, contiennent les salles des cours des facultés de théologie protestante, de droit, de médecine, des sciences et des lettres; les musées d'histoire naturelle, d'anatomie et de physique, et les bibliothèques de droit et de médecine; établissements auxquels ils ont

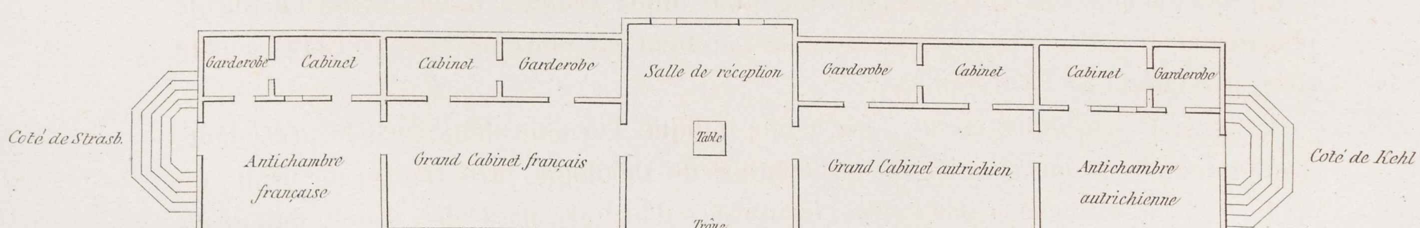
[1] Ces épitaphes sont citées par Huber dans son *Histoire de l'église Saint-Guillaume*.



St. Guillaume quittant son Armure.

Bas-relief sculpté en bois.

Sur une échelle de 0,002 m.p.m.



Plan des Salles de réception de Marie Antoinette

élevées sur l'île du Rhin en 1770.

d'après un ancien Plan dans les Archives de la Ville.

Lith. de E. Simon à Strasbourg.

Académie.

été appropriés en 1826. Pendant les guerres de la révolution, sur les bords du Rhin, cet édifice fut évacué et disposé pour recevoir les soldats blessés et malades, et devint ainsi le siége primitif de l'une des trois écoles de santé, fondées par une loi de 1794, et qui furent établies à Paris, à Montpellier et à Strasbourg. Après ces guerres, une partie des bâtiments fut souslouée, et une autre, revenant à sa destination précédente, redevint maison de refuge, de travail et hospice d'enfants trouvés.

En 1806, lors de l'institution des écoles de droit en France, Strasbourg fut doté de l'un de ces établissements de haut enseignement, et après que Napoléon eut créé l'Université impériale, en 1807, les facultés de théologie, des lettres et des sciences y furent organisées. Bientôt, à cette époque où le territoire de la France s'étendait jusqu'aux bords de l'Elbe et de l'Escaut, la nouvelle académie s'éleva florissante et peuplée de nombreux étudiants; les noms des Koch, des Fodéré, des Schweighæuser, des Lauth et des Lobstein figurèrent dignement à côté de ceux des Schertz, des Obrecht, des Schilter, des Spielmann, des Schœpflin, des Oberlin et des Hermann de l'ancienne université.

Hermann est le fondateur du beau cabinet d'histoire naturelle, dont les premiers éléments étaient sa propriété. Après sa mort, en 1800, le professeur Hammer, son gendre, en devint propriétaire et le vendit à la ville. Cette collection, peu importante dans son origine, s'est depuis immensément accrue par un grand nombre de dons, d'acquisitions, et par les soins de MM. Duvernoy, Voltz et Lereboullet; en dernier lieu surtout, les relations étendues de M. Schimper, notre infatigable voyageur, ont considérablement contribué à l'enrichir[1].

Manufacture des tabacs.

La rue qui longe le jardin de l'École de pharmacie, et qui relie la rue de l'Académie à celle des Poules, fut percée le 16 mars 1846; elle fut prise sur une partie du terrain qu'occupait le vaste jardin de la maison Dournay, dont la ville avait fait l'acquisition en 1844, en vue des constructions futures qui y eurent lieu.

Les bâtiments de l'antique abbaye de Saint-Étienne, où était placée la fabrique des tabacs, se trouvaient dans un état de délabrement menaçant ruine, et l'administration songea à les reconstruire; mais, comme d'un côté, l'église, dont le chœur et le transsept sont d'un style pur d'architecture romane, était classée dans la série des monuments

[1] Le bâtiment de l'Académie dont les greniers sont éclairés par des fenêtres couchées à plat, et s'ouvrant à tabatière, nous rappelle les immenses dégâts que fit en notre ville l'ouragan qui s'étendit sur elle dans l'après-midi du 22 juin 1840, deux jours avant les belles fêtes célébrées en l'honneur de Gutenberg, inventeur de l'imprimerie. De mémoire d'homme, on n'avait vu tomber des grêlons aussi volumineux; on en a ramassé qui étaient de la grosseur d'une forte noix avec son écale. On peut voir encore aujourd'hui sur la façade du bâtiment de la manutention les taches qu'ils imprimèrent sur le mur. L'ouragan, chassé par un fort vent d'ouest, brisa toutes les vitres exposées à cette partie du ciel. Le vitrier de la ville eut à remplacer au bâtiment de l'Académie, principalement à la toiture, 803 vitres, aux serres du Jardin-Botanique 1315, et en général aux bâtiments dont l'entretien est à la charge de la ville, 7528 vitres. M[me] veuve Gall, marchande de verre, au coin de la rue des Dentelles et du pont Saint-Martin, acheta, à elle seule, 5,000 quintaux métriques de fragments de vitres, provenant de cet orage.

Manufacture des tabacs.

nationaux, dont le comité historique interdit la démolition, et que, d'un autre côté, l'augmentation de la population nécessitait l'établissement d'une nouvelle église paroissiale catholique, le projet de reconstruction fut abandonné et une transaction eut lieu entre Mgr l'évêque de Strasbourg et l'administration.

L'église de Saint-Étienne, abandonnée depuis la révolution, devait être rendue au culte, et les bâtiments adjacents, restaurés ou rebâtis, étaient destinés à servir de séminaire; Mgr l'évêque Ræss fit un appel aux ouailles de son diocèse dans le but d'obtenir, par des collectes, la somme nécessaire pour acheter un terrain propre à la construction d'une manufacture de tabacs, et de l'offrir en échange de Saint-Étienne à l'administration, échange qui fut autorisé par une loi de 1846. Ce terrain se trouva entre la rue des Poules, celle des Filets et la Krutenau, et une somme de cinquante et un mille cinq cents francs ayant été payée par l'évêché comme indemnité à l'État, l'administration des tabacs fit l'acquisition de ce terrain et des maisons dont il était surbâti, à l'exception de quelques propriétés qui tôt ou tard seront englobées dans cette enceinte.

La révolution de février 1848 ayant privé de travail un grand nombre d'ouvriers qui en réclamaient avec instance, on accéléra l'entreprise des travaux de démolition des maisons, du nivellement des terrains et du creusement des fondations, et ces travaux furent poussés avec tant de vigueur, que, commencés le 18 juin, les murs des fondements s'élevèrent à la fin de la campagne d'un mètre au-dessus du sol. Pendant la campagne de 1849, les nouveaux bâtiments furent mis sous toit, et en 1850 et 1851 on acheva de même l'autre partie des constructions du côté de la Krutenau, de manière qu'après la pose des nombreuses machines, mues par la vapeur, cet imposant édifice put être livré au service en 1852.

Les noms de MM. Rolland, ingénieur-inspecteur des manufactures de tabacs en France, et d'A. Weyer, architecte, s'attachent honorablement à l'exécution de ces travaux.

Qui aurait pu croire, alors que Konigsmann introduisit chez nous la culture du tabac[1], qu'un peu plus de deux siècles après, l'usage de cette plante narcotique, coupée et râpée, ferait vivre des milliers de personnes, et rapporterait au budget de l'État la somme énorme de plus de quatre-vingts millions!

La culture et la fabrication du tabac, encore aujourd'hui d'un rapport marquant pour notre département, sont loin d'avoir atteint les sommes qu'elles y déversaient avant 1811, époque à laquelle le monopole fut établi.

Au commencement de ce siècle, il se trouvait à Strasbourg quarante-cinq fabriques de tabacs, tant à priser qu'à fumer. Cette fabrication occupait, dans les deux départements du Rhin, plus de dix mille personnes des deux sexes, sans compter celles qui s'adonnaient à la culture et à la récolte des feuilles.

[1] Voyez Englændisch Hof.

Quartier Saint-Nicolas.

Jetons un coup d'œil rétrospectif sur ce vaste emplacement en face de l'Académie, occupé de nos jours par le Jardin-Botanique, la Manutention, la caserne de Saint-Nicolas et celle des Pêcheurs.

L'église Saint-Guillaume était construite longtemps avant que ce terrain fît partie de l'enceinte de la ville. Exposé aux fréquentes inondations du Rhin et de l'Ill, il était très-peu cultivé et formait des terrains vagues, des marécages et de grandes flaques d'eau qui lui firent donner le nom de *In Undis* (dans les ondes), comme nous l'indiquent les noms des couvents de Saint-Nicolas et de Saint-Jean-in-Undis; deux tours, entourées de fossés, vedettes avancées qui protégeaient la ville contre l'ennemi, étaient alors les seules fortifications connues de ce côté de la ville[1]. En 1387, on commença à creuser un fossé, depuis la tour des Pêcheurs jusqu'au point où est de nos jours l'extrémité orientale de la caserne; il se dirigeait en formant un angle, à droite, par la ligne des maisons dont se compose le côté extérieur de la rue des Maisons-Rouges, vers l'hôpital militaire[2], et venait aboutir au delà du canal du Rhin à la porte des Bouchers, en tournant le couvent de Sainte-Catherine (bâtiments qui aboutissent au quartier d'Austerlitz), et en longeant extérieurement la rue des Orphelins. Ce fossé fut garni intérieurement de palissades et l'enceinte eut quatre ouvertures, connues sous les noms de portes des *Pêcheurs*, de *Saint-Nicolas*, de *Saint-Jean* et de *Sainte-Catherine*.

Après les attaques réitérées qu'eut à subir notre ville de la part de son évêque, de la noblesse ennemie et de l'empereur, dans les guerres de 1391 à 1394, le magistrat sentit le besoin de fortifier cette faible enceinte, et fit élever à la place des palissades une forte et haute muraille. Les chroniques nous rapportent que ce travail fut commencé le jour de Saint-Matthieu 1404, et achevé le jour de Saint-Gall 1441. Ce fut, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, au sujet de la Krutenau, le cinquième agrandissement de Strasbourg. Pendant l'été de 1516, qui fut très-sec, on put élargir les fossés depuis la porte des Pêcheurs jusqu'à celle de Sainte-Catherine. Le salaire des ouvriers qui y travaillaient était alors d'un schelling ou de 20 c. par jour. Dans le courant de ce siècle, ces fortifications subirent de notables changements, conformes aux progrès qu'avait faits la science militaire pour la défense des places. Ces travaux furent provoqués par la nécessité de défendre notre ville contre les attaques ennemies, et par le besoin de donner du travail et du pain aux nombreux ouvriers qui en manquaient. C'est ainsi qu'en 1529, où, pressés par la famine qui ravagea le pays, une foule de malheureux vinrent se réfugier dans notre ville pour y chercher des moyens d'existence, le magistrat fit commencer la construction des remparts en

[1] Voyez Plaine-des-Bouchers.

[2] Lorsqu'en 1844 on fit des constructions dans l'enceinte qui contient les magasins et les ateliers militaires, on trouva des traces de ces anciens murs d'enceinte.

terre-plein derrière le mur d'enceinte, près de la porte des Pêcheurs ; ce rempart reçut le nom de *rempart des Turcs* (*Türkenwall*), en commémoration de l'envahissement de la Hongrie et du siége de Vienne par les armées du Croissant. Ces malheureux ouvriers reçurent pour unique salaire la nourriture et l'entretien.

Portes Saint-Nicolas, Saint-Jean et Porte-Neuve.

On continua à élever des fragments de rempart aux angles et près des portes, à diverses époques du même siècle. Le génie militaire en fit plus tard des bastions casematés, liés par des courtines, qui entrèrent dans le plan général de l'enceinte de la ville, dressé, en 1633, par le général suédois Horn.

En 1530, on supprima les deux portes de Saint-Nicolas et de Saint-Jean, entre celles des Pêcheurs et de Sainte-Catherine, et elles furent remplacées par une seule porte, sous le nom de *Porte-Neuve*. Sur un plan en relief de Speclin, daté de 1577, qui se trouve à la bibliothèque de la ville, nous trouvons déjà, transformé en bastion, le rempart à droite de la porte des Pêcheurs. En 1644, sous la conduite de Christophe Heer, dont le nom paraîtra plus souvent dans l'historique des fortifications de notre ville, on y ajouta un second bastion ; l'un, le plus rapproché de la porte, reçut le nom de *Klapperbollwerk*, et l'autre, celui de *Gelbeneck* (le coin de Gelb). Lorsque la citadelle fut construite, le gouvernement français, pour la relier à la ville, fit raser ces murs et ces remparts, depuis le Gelbeneck jusqu'au canal du Rhin.

Couvent Saint-Nicolas.

A une époque bien antérieure à la construction de cette enceinte, la foi religieuse avait fondé sur ce terrain, sous l'invocation de la Sainte-Vierge, une chapelle, que nos chroniqueurs appellent Notre-Dame-des-Prés. En 1252, elle fut transformée en couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Dominique, sous l'invocation de saint Nicolas, nom conservé jusqu'à nos jours à ce quartier. En 1592, seize religieuses l'habitaient encore ; huit parmi elles rentrèrent dans la vie civile, les huit autres furent transférées dans le couvent de Sainte-Marguerite, et les bâtiments furent clos à l'exception de l'église. Celle-ci fut remise aux troupes suisses à la solde de la ville, qui par leur capitulation s'étaient réservé le libre exercice du culte calviniste officiellement aboli par le sénat en 1580, lorsqu'il adopta la formule du concordat saxon. L'intolérance était poussée si loin à cette époque, que l'on défendait aux calvinistes de Strasbourg de fréquenter cette église.

Jardin-Botanique.

Au milieu du siècle suivant, par les soins du professeur Salzmann, l'Université employa le jardin du couvent de Saint-Nicolas à la création d'un jardin botanique pour l'instruction des étudiants ; le docteur Marc Mappus en publia le premier catalogue en 1691[1]. La partie des bâtiments donnant sur la rue fut employée depuis 1677 à la manutention des vivres militaires. L'église devint, en 1691, la proie des flammes, et le

[1] C'est dans le jardin de ce couvent, où il était allé voir sa sœur le 16 juillet 1361, que mourut Tauler, célèbre prédicateur dominicain.

reste de cette enceinte claustrale servit de casernement, jusqu'à ce qu'en 1781 le tout fût rasé pour faire place à des constructions modernes.

De 1781 à 1783, le gouvernement fit bâtir la grande caserne qui était percée de trente-sept croisées dans sa longueur; la ville y contribua pour 428,600 fr. En 1843, on démolit les maisons contiguës à ce bâtiment, en majeure partie brasseries, cabarets et autres bouges qui occupaient ce terrain jusqu'en face de la rue Neuve, et la caserne fut prolongée vers l'ouest de vingt et une croisées. Pour exécuter ces constructions, on rasa les vieilles barraques qui longeaient la rue vis-à-vis de l'Académie, et qui contenaient des fours auxiliaires pour la fabrication du pain de munition, ainsi que des moulins à bras. Ce service était devenu nécessaire du temps de la république et de l'empire, où parfois cinquante à cent mille hommes de troupes traversaient Strasbourg, et séjournaient dans la ville et dans les environs.

Caserne.

Aujourd'hui l'ancienne place Saint-Nicolas, convertie en un parc d'artillerie, vaste carré, ayant pour base l'immense bâtiment de la caserne, encadré des deux côtés par deux ailes d'écuries spacieuses et bien aérées, et fermé sur le devant par une grille, forme, comme quartier d'artillerie, avec tous ces bâtiments et ceux des anciens magasins de fourrages, un imposant établissement militaire.

Avant de quitter ce quartier, entrons un instant dans la rue Neuve (quai des Pêcheurs), et visitons à sa gauche ces douze modestes maisonnettes à un étage. Nous y verrons encore un monument de l'inépuisable esprit de charité qui a distingué de tous temps la population strasbourgeoise. N'est-ce pas en effet une pensée pieuse et providentielle que de réserver un asile, jusqu'à la fin de leurs jours, à de pauvres vieillards sans famille, sans abri et sans pain; de leur ménager une modeste retraite et ce calme qui plaît tant à la vieillesse? Dans chacun de ces petits réduits se trouvaient, au rez-de-chaussée comme au premier étage, deux chambres et une cuisine, et derrière, tout le long de ces douze maisonnettes, un jardin contenant un puits commun, et divisé en autant de petits jardinets que les habitants de ce modeste asile pouvaient cultiver à leur profit.

Maisons Prechter.

Cette institution philanthropique est due à deux anciennes familles, les Schaffner et les Prechter. Cette dernière jouissait du droit de bourgeoisie dans notre ville depuis le quatorzième siècle. Elle devint une famille riche et influente, et son nom figure plus d'une fois dans notre ancien sénat, parmi les Städtmeister et les membres de la chambre des XIII et des XV. Charles-Quint lui donna des titres de noblesse, et c'est à peu près à cette époque, de 1555 à 1558, que ces maisonnettes furent élevées et dotées des capitaux nécessaires à leur entretien. Par un testament du 13 juillet 1550, une dame Élisabeth Schaffner, mariée à un sieur Balthasar König, bourgeois de notre ville, institua par legs un capital de 9630 florins et une rente de cinquante sacs de blés, destinés à des œuvres de charité. Dans cette somme étaient compris 1500 florins qui

Maisons Prechter.

devaient servir à acheter un terrain convenable et à y établir douze maisonnettes, dont chacune, composée de deux chambres, une cuisine et une cave, devait être louée à raison d'un florin par an à des personnes pauvres et âgées, jouissant d'une bonne réputation. La belle-fille de la testatrice, mariée à un membre de la famille Prechter, et nommée légataire universelle, fit exécuter ces constructions que les Prechter agrandirent. Plus tard, cette fondation fut gérée par un Städtmeister et par un membre du sénat, sous la surveillance du magistrat, et transmit le nom des Prechter jusqu'à nos jours. Pourquoi quelques personnes riches, sans enfants et sans proches, n'en feraient-elles pas l'acquisition, pour les transmettre dans le même but à la postérité?

Quartier des Pêcheurs.

Vis-à-vis des maisons Prechter, Saint-Étienne avait établi son cimetière, qui disparut lors de la construction du quartier des Pêcheurs, pour lequel la ville paya sa part de 86,000 fr.

Avant de poursuivre notre promenade au delà de la rue des Maisons-Rouges et du quartier des ouvriers, en nous dirigeant de l'Académie vers l'ancienne grande balance à foin, entrons dans la belle maison de maître à côté de la brasserie de l'Agneau, et saluons notre poëte alsacien, M. A. Lamey, ancien juge, dont l'âge, quoique avancé, n'a pas encore tari les inspirations poétiques.

Près du bâtiment qui sert d'école normale pour la formation de jeunes institutrices protestantes, qui appartient à notre époque et qui est due au zèle infatigable de M. Willm, inspecteur de l'Académie, nous sortons de l'enceinte de l'ancien Strasbourg et nous arrivons sur le terrain où le gouvernement français, après la capitulation de la ville, établit la citadelle avec ses glacis et ses travaux extérieurs. Pendant les tourmentes politiques qui, depuis 1632, précédèrent cette époque, le sénat de la ville de Strasbourg avait adopté dans sa politique une neutralité sévère entre les parties belligérantes, neutralité qu'il eut souvent beaucoup de peine à soutenir, soit par les armes, soit par les transactions diplomatiques.

Citadelle.

Conquise par les Suédois et cédée aux armées françaises par le traité de 1634, l'Alsace, à l'exception de Strasbourg, fut maintenue par la paix de Westphalie, en 1648, sous la domination de Louis XIV (Erstein, fortifié par les Suédois, conserva seul garnison suédoise). Le traité de Nimègue de 1678 sanctionna cette conquête de la France, mais les chambres de réunion instituées près des conseils souverains par le roi, interprétèrent ces cessions de provinces et de villes dans un sens beaucoup plus large que ne l'avaient compris les plénipotentiaires de Münster et d'Osnabrück, en y attachant la souveraineté pleine et entière. C'est par suite de ces interprétations que Louvois procura à son maître la forteresse de Strasbourg avec Kehl, sa tête de pont, en les enlevant par un coup de main en pleine paix[1].

[1] Voyez Illkirch et porte de l'Hôpital.

Citadelle.

On peut juger de l'effet que produisit la capitulation de Strasbourg, en France et surtout en Allemagne, par le grand nombre de réclamations, de libelles, d'accusations et de plaidoyers, publiés alors pour et contre cet acte du roi conquérant; mais il tenait la ville entre ses mains, et il n'était pas homme à abandonner sa conquête. La population strasbourgeoise conserva, comme par le passé, son ancienne administration et ses prérogatives. Quoique Strasbourg fût désarmé et exempt dès alors de tout service militaire, quoique ses arsenaux fussent vidés, il était néanmoins de l'intérêt du gouvernement français de s'armer contre toute tentative hostile du dedans comme du dehors, d'autant plus que la reddition de la ville, favorisée par quelques membres du sénat, était considérée comme un acte de trahison dans l'opinion de la masse du peuple qui restait allemand au fond du cœur.

La citadelle est la seule trace qui nous reste des constructions militaires qu'une juste méfiance commanda alors pour maintenir la population, le fort Blanc et le fort de Pierre, bâtis à l'angle ouest et à l'angle nord de la ville ayant été démolis depuis. Tout le terrain entre la ville et la citadelle, sauf les glacis, fut occupé à partir de 1780 et pendant les années suivantes, par les arsenaux, les ateliers et les vastes magasins militaires. En 1843, on enleva, dans l'intérêt de la santé publique, les dernières traces de la fortification de l'hôpital militaire, en comblant le fossé bourbeux qui l'entourait. Cet hôpital fut construit en 1693; la ville contribua alors pour 150,000 fr. à sa création, et lorsqu'il fut agrandi, en 1731, elle fournit encore une somme de 109,371 fr. L'hôpital était mis à l'abri d'un coup de main par ses fossés et son pont-levis.

Trois semaines après la capitulation de Strasbourg, le 23 octobre 1681, Louis XIV arriva lui-même en cette ville. A peine descendu de voiture, et pendant que la reine, les princesses et leurs dames étaient allées faire leurs dévotions au couvent de la Madeleine, il monta à cheval pour visiter sa nouvelle conquête. Il se rendit sur les glacis, hors la porte des Bouchers (porte d'Austerlitz), accompagné des princes du sang, des maréchaux et généraux de Vauban, de Montclar, de Chamilly, de Tarrade, de Frézilière, du ministre Louvois et d'une brillante suite d'officiers de tout rang; là, il prit possession des deux cent soixante-quatre pièces de canons, des dix-sept mortiers, qui l'avaient salué d'une triple salve à son entrée, et qui furent alors pour la plupart transportés à Brisach et à Paris, pour y être refondus et coulés du calibre français. On laisse à penser quelle triste impression dut faire sur ces fiers républicains strasbourgeois l'enlèvement de leur belle artillerie qui, dans cette circonstance, n'avait servi qu'à rendre les honneurs souverains à celui qui venait en maître dans leur ville, désormais dépossédée du titre de ville libre impériale, sur ces hommes dont les ancêtres s'étaient soulevés cent trente-trois ans auparavant, lorsque le sénat fit embarquer pour Spire douze grandes pièces qu'il avait promises à Charles-Quint.

Des glacis, cette nombreuse suite se rendit au pré de Saint-Jean, où Vauban avait

Citadelle.

fait faire le tracé de la citadelle, vaste pentagone, dont trois bastions avec leurs ouvrages à corne et leurs demi-lunes avancent vers le Rhin, et deux autres, tournés vers la ville, se lient par de longues courtines aux fortifications déjà existantes. Après un examen long et détaillé des plans de l'habile ingénieur, Louis XIV les sanctionna et donna ordre, sur les lieux mêmes, de commencer immédiatement les travaux.

L'œuvre sitôt entreprise, les travaux furent poussés avec activité et menés rapidement à leur fin; ils montrent de quelles immenses ressources ce roi pouvait disposer à cette époque, car, pour ne parler ici que des travaux exécutés dans notre province, Louis XIV fit construire en trois ans, la citadelle, deux grandes redoutes sur l'île du Rhin, le fort de Kehl, et creuser le canal de la Bruche. Non-seulement la promptitude et l'habileté avec lesquelles ces travaux furent exécutés, mais aussi l'organisation nouvelle qu'on leur avait donnée, étonnèrent ces bons bourgeois qui ne connaissaient que les priviléges acquis, dont jouissaient chez eux les maîtrises et les jurandes, et qui ne dérogeaient pas à ces usages invétérés. Tout se fit par adjudication et par entreprise, et les annales de ces temps, en nous citant le nom de Martin comme adjudicataire général de l'entreprise, n'oublient pas de nous apprendre qu'il y gagna de fortes sommes.

Les ingénieurs en chef de Tarrade et Filet dirigèrent ces travaux, auxquels furent employés une partie de l'armée et un grand nombre de paysans, pris à tour de rôle dans les différentes communes. On exécuta les fouilles et les terrassements, et on gazonna provisoirement les escarpes et les contre-escarpes, en attendant l'achèvement du canal de la Bruche, entrepris pour servir au transport des moellons, des pierres de taille et des pierres calcaires qui devaient être employés à cette masse de remparts, de voûtes, de casemates, de casernes et de maisons.

Canal de la Bruche.

La construction de ce canal, destiné à remplacer la Bruche qui n'était pas navigable, avait déjà été projetée au commencement du quinzième siècle par l'évêque Guillaume de Diest; mais ce projet ne fut pas exécuté. Les grandes ressources que les environs de Soultz et de Wolxheim présentent en matériaux de construction, le mauvais état des routes, et l'économie qui naissait du transport par eau, décidèrent le gouvernement à tenter cette entreprise (un bateau pouvait contenir la charge de six voitures attelées de quatre chevaux; deux ou trois hommes avec leur bateau remplaçaient donc six voitures et vingt-quatre chevaux). Des milliers d'ouvriers, de soldats et de paysans étaient requis journellement; ils étaient nourris et logés dans des camps, établis sur le terrain où s'exécutaient les travaux. Le même principe d'exécution admis pour la construction de la citadelle, présidait aussi aux travaux du canal, et les sieurs Racine comme entrepreneur de l'exploitation des carrières, Philippe comme maçon, Langevin comme charpentier et Bergerot comme terrassier, sont cités comme ayant été chargés de ces entreprises.

Canal de la Bruche.

Ce canal a 17 kilomètres et 50 hectomètres ou 9000 toises de développement; alimenté par les eaux de la Mossig et de la Bruche, il suit le cours de cette dernière rivière en commençant près de Soultz-les-Bains, tourne les hauteurs de Wolxheim, d'Ergersheim, de Hangenbieten et d'Achenheim, et de là, prenant la direction de l'est, en passant devant Schæffolsheim, Wolfisheim et Eckbolsheim, il joint l'Ill en amont de la Tour-Verte. La chute des eaux, forte de quarante et quelques mètres, est réglée par douze écluses que la ville est chargée d'entretenir.

C'est par ce canal, comme nous venons de le dire, que se fit l'arrivage des matériaux; de là, on les transporta par les fossés des fortifications, en tournant le côté méridional de la ville, sur les lieux de construction, tant de la citadelle que de Kehl et des redoutes sur l'île des Épis, en employant le bras de jonction de l'Ill au Rhin. La même voie fut employée en 1689, lorsque Fort-Louis fut élevé, et on creusa alors la communication connue sous le nom de *Canal-Français,* qui traverse de nos jours le canal de la navigation de l'Ill au Rhin à la Robertsau, et qui n'est plus d'aucune utilité.

Citadelle.

Le caractère de grandeur, de force et de puissance dont étaient empreintes ces fortifications de notre ville, devait nécessairement exciter la jalousie et la convoitise de l'empire. L'anecdote suivante que rapporte Happelius, dans ses éphémérides contemporaines, prouve que Louis XIV ne les craignait pas. En 1683, un ingénieur impérial fut chargé par son gouvernement de s'introduire à Strasbourg sous un faux nom et avec la qualité de négociant, pour prendre connaissance de l'état des fortifications nouvelles. Le roi en fut informé par ses agents secrets en Allemagne, et donna ordre au comte de Chamilly, commandant militaire de la province, de faire un bon accueil à l'agent impérial. Informé de son arrivée, le gouverneur le fit venir chez lui, l'accueillit par son vrai nom et l'instruisit lui-même de ses intentions secrètes. L'agent secret effrayé et craignant d'être traité en espion, implora sa grâce; pour toute réponse le comte de Chamilly le fit entrer dans sa salle à manger, où un nombreux état-major était réuni, le présenta comme officier impérial, et l'invita à prendre part au joyeux repas, qui sans doute ne lui fit pas oublier sa position équivoque. Le banquet terminé, le comte informa l'officier allemand qu'il avait reçu ordre de son roi, instruit de ses plans secrets, de lui faire montrer toutes les nouvelles constructions, et de lui en communiquer même les plans, afin qu'il pût, en retournant chez l'empereur, le convaincre que Strasbourg était si bien fortifié, qu'avec toutes les forces réunies de l'empire on ne pourrait pas parvenir à s'en rendre maître, ni la détacher du territoire de la France. Plus d'un siècle et demi s'est écoulé, cinq fois le pied de l'ennemi a foulé le sol de notre province, et la prédiction de Louis XIV est restée vraie jusqu'à nos jours. Le gouvernement fit frapper en l'honneur de la construction de la citadelle et de la reddition de la ville deux médailles dont nous donnons les dessins.

Arsenaux.

En revenant de la citadelle, entrons un moment dans ces trois grands bâtiments parallèles qui contiennent les arsenaux. Aux rez-de-chaussée sont placés les affûts, les caissons, les forges de campagne avec les mille roues qui les transportent, chargées de cette nombreuse artillerie, qui repose paisiblement comme un beau collier de bronze dans cette enceinte. Les premiers étages renferment des milliers de fusils, de carabines, de pistolets, de sabres, de lances et de cuirasses, qui, disposés dans un ordre parfait et classés avec un goût admirable, sont l'orgueil du Français et l'effroi de l'étranger. Vis-à-vis et de l'autre côté de la rue se trouvent les ateliers de l'arsenal avec les forgerons, les serruriers, les charrons, les calfats, les charpentiers, etc., qui y préparent ce grand matériel de guerre. Les magasins de cordages, madriers, pontons et autres sont construits sur le terrain qu'occupait un couvent de capucins, créé sous Louis XIV et détruit par la révolution (1684-1790). Ces pères entretenaient dans leurs jardins un parc aux escargots, et dans la saison ils témoignaient leur gratitude aux personnes chez lesquelles ils faisaient la quête pendant l'année, en les régalant de ces limaces qu'ils savaient parfaitement accommoder. Le service religieux de l'hôpital militaire leur était confié; ils desservaient de même la prison militaire, et étaient obligés de donner les dernières consolations aux criminels qui en sortaient condamnés à mort.

En continuant notre promenade, nous passons un pont à l'usage des piétons, connu sous le nom de *Pont-du-Brochet*, et nous nous enfonçons dans des ruelles étroites et tortueuses qui portent les dénominations bizarres de rue du Renard-Prêchant, rue de l'Épouvantail et quartier des Souabes (*Schwoweländel*[1]), pour déboucher dans la rue des Orphelins. Ce quartier est rendu malsain, en été, par les exhalaisons des eaux stagnantes de ce canal.

[1] La rue du Renard-Prêchant, sur les bords du canal de l'Ill-au-Rhin, reçut son nom d'une maison portant encore aujourd'hui cette enseigne, dont la tradition populaire nous a laissé l'origine que nous communiquons à nos lecteurs.

Un pêcheur habitait jadis cette maison; il était pauvre en écus, mais riche d'une nombreuse progéniture. Le malheureux avait beau jeter ses filets, mais les goujons, et par ci par là quelques perches qu'il en retirait, suffisaient à peine au strict nécessaire de la famille; le rôti ragoûtant était un hors d'œuvre chez eux et le maigre restait du commencement jusqu'à la fin de l'année à l'ordre du jour du ménage.

Quand il vit constamment une compagnie de beaux canards bien blancs, bien proprets, bien gras, qui appartenaient à un riche voisin, prendre leurs ébats dans l'eau devant sa maison, le pauvre diable, le cœur navré, se livra à de profondes réflexions sur la capricieuse disproportion des fortunes d'ici-bas. Il ne disait pas : la propriété est un vol, mais sa conscience était assez élastique et sa logique d'une simplicité toute naïve qu'il fit un jour ce beau raisonnement: Voici des canards qui avalent les poissons qui devraient être la proie de mes filets, pourquoi n'aurais-je pas le droit de faire ma pêche au fond de l'estomac de ces maudits volatils? Et, pour y parvenir, il fixa de grand matin de petits morceaux de lard à des ficelles attachées au bord de l'eau, et quand les canards voraces y eurent mordu, il les retira avec le poisson.

Depuis cette précieuse découverte, la table du pauvre pêcheur était souvent garnie d'une pièce savoureuse, qui faisait les délices des siens, et sa femme ramassa avec soin le tendre duvet pour en gratifier les lits de ses enfants. Mais le troupeau de la gent volatile diminua sensiblement, et le riche voisin ayant été aux aguets pour en connaître la cause, il surprit le pêcheur en flagrant délit. La logique du pauvre diable ne trouva pas raison devant la justice, qui n'admit pas la légalité de pêcher les goujons dans l'estomac des canards, et il fut condamné. Un de ses amis, pauvre rapin, lui tendit fraternellement la main, en lui prêtant son pinceau pour se venger de la justice, et peignit l'enseigne

Sainte-Catherine.

Une partie des antiques bâtiments avec leurs murs noircis et lézardés qui longeaient cette rue à gauche, formait le couvent de Sainte-Catherine, établi hors de l'enceinte de la ville en 1243. Il devint la proie des flammes en 1397, le jour de Saint-Julien, mais fut reconstruit peu après; des religieuses de l'ordre de Saint-Dominique l'habitaient. A l'époque de la réformation ce couvent fut aboli, et on y institua un hospice des orphelins, qui fut doté d'un grand nombre de biens provenant des maisons religieuses sécularisées alors. L'intérieur de l'église fut divisé en deux par un plancher, et servit depuis de grenier pour la conservation des blés; des figures de saints peintes en fresques avec leurs auréoles dorées ornaient, dans des proportions gigantesques, les murs de ce temple. Il y a une trentaine d'années, en montant à l'étage supérieur, on pouvait encore distinguer les bustes imposants de ces figures assez bien conservés. Au-dessus de la porte d'entrée, on remarquait un figuier en style d'ornementation, beau morceau de sculpture que le temps avait respecté[1].

Hospice des Orphelins.

L'hospice des orphelins de notre ville ne date pas seulement de l'époque de la réformation, car déjà dans la rue Utto ou de la Madeleine une maison servait ultérieurement d'asile à ces malheureux. En 1492, un J. d'Erstein fit une donation en faveur des pauvres

du Renard-Prêchant-aux-Canards; cette idée ingénieuse valut une réputation à la maison, où dans un temps passé on accourut pour manger la bonne friture qu'apprêtait la femme du pêcheur.

Expliquons en même temps la raison qui donna à ce quartier le nom de *Pays des Souabes* (*Schwoweländel* dans notre idiôme strasbourgeois).

Les nombreux Allemands qui se sont de tout temps établis en notre ville, parvinrent généralement, en exerçant leur industrie, à acquérir une fortune relative par une parcimonieuse économie et par un travail assidu; leur caractère pliant et plus discipliné que celui des habitants de vieille roche y a sans doute contribué pour beaucoup. Aussi ces derniers les voyaient-ils toujours de mauvais œil, et les désignèrent de tout temps du nom de *Souabes*, qu'ils fussent nés sur les bords du Weser, de l'Elbe, du Main, ou sur ceux du Necker ou du Danube, de même qu'ils appelaient du nom de *Welsch* les Français de l'intérieur. Les Prussiens, les Autrichiens, les Saxons, de même appellent dédaigneusement Souabes tout autre Allemand qui n'appartient pas à leur nationalité politique, quoiqu'il ne soit pas né dans l'ancien cercle de la Souabe; mais rien de plus injuste que d'attribuer une moindre dose d'esprit aux habitants du Wurtemberg qu'aux autres enfants de l'Allemagne; ils sont au contraire rusés, insinuants, doués d'une persévérante ténacité qui leur fait atteindre tôt ou tard leur but, et ils ne montrent une certaine jactance que lorsque la prospérité leur sourit. Nous devons chercher ce séparatisme dans l'amour-propre des nationalités qui divisent encore beaucoup trop la race germanique, comme jadis les Romains, dans la fierté de leur civilisation, appelaient barbares tous les autres peuples qui n'appartenaient pas à leur race.

Quand Strasbourg devint ville française, le gouvernement favorisa beaucoup l'établissement d'étrangers dans cette ville pour augmenter le nombre de ses habitants, dont une grande partie, par aversion pour la domination française, surtout dans les rangs des familles nobles et patriciennes, s'était expatriée[1]. Par sa capitulation la bourgeoisie avait conservé ses prérogatives, et pour en jouir il fallait acheter le droit de bourgeoisie comme auparavant, de sorte que la grande partie de cette population affluente n'étant que des gens pauvres, fut regardée comme manants (*Augsburger*), et cherchait des quartiers déserts près des remparts, près des casernes, pour s'y fixer et y bâtir leurs modestes habitations. Cette partie de la ville, entre le bras de rivière et les fortifications, fut choisie pour séjour par beaucoup d'Allemands, et reçut par cette raison le nom de *Pays des Souabes*.

[1] Quand on démolit ces bâtiments, il y a quelques années, pour faire place aux constructions militaires qui s'y élèvent, on eut l'heureuse idée de conserver quelques beaux fragments de sculpture, provenant de l'église Sainte-Catherine, en les scellant dans ces nouvelles bâtisses.

[1] En 1697 la population de Strasbourg, sans compter la noblesse et le clergé, était de 5,119 catholiques, 19,839 luthériens, 1,523 calvinistes. Total, 26,481 habitants. En 1776 la population s'était élevée au chiffre de 43,000.

Hospice des Orphelins.

orphelins; en 1517, Nicolas Berer légua une somme dont l'emploi fut fixé en ces termes: « Pour faire plaisir aux pauvres orphelins, je veux que chacun reçoive pour étrennes, le jour de Saint-Nicolas, une paire de souliers neufs et une belle pomme, dans laquelle on mettra un pfenning en argent nouvellement frappé (*Silberpfennig*); je les engage à prier pour le salut de mon âme. » Des lettres d'indulgence de 1515 et de 1518 font de même mention des orphelins.

Cet établissement de charité reçut néanmoins une plus grande extension au seizième siècle. Il fut soumis à l'administration civile, et un ancien Städtmeister ou Ammeister en était ordinairement le directeur (*Waisenhaus-Schaffner*). Dans la série de ces directeurs figurent les noms très-honorables d'anciennes familles, tels que ceux des Zorn, des Wurmser, des Landsperg et autres. L'instruction primaire y fut introduite, et les règlements sévères qui régissaient cet établissement respirent le puritanisme religieux qui dominait à Strasbourg pendant le seizième siècle. Trois fois par an les orphelins, accompagnés de leurs surveillants (*Waisenvater* et *Waisenmutter*), faisaient la quête en ville, en chantant devant les maisons pour recueillir les dons en argent et en nature, que la charité des habitants s'empressait de leur faire; on appelait ces jours: *die Umgangstäge* (jours de tournée). Une ancienne peinture sur verre conservée dans l'hospice, et qui a été reproduite par la gravure, nous donne un tableau exact de cette cérémonie. Lorsque Strasbourg advint à la France, la conservation de cet hospice fut garantie par la capitulation, et ses propriétés restèrent à l'abri des orages de notre première révolution.

En 1837, la ville céda au ministère de la guerre, pour y élever une vaste caserne, les bâtiments et le terrain de l'hospice des orphelins, en échange des bâtiments du couvent de la Madeleine, occupés alors par les magasins d'équipement militaire. Les orphelins furent transférés dans ce dernier local, que l'on appropria à sa nouvelle destination par de belles constructions, une vaste cour et un beau jardin.

Près de deux cents de ces malheureux enfants des deux sexes y trouvent un asile, y sont proprement logés, bien nourris, et reçoivent leur instruction, les enfants catholiques à l'école paroissiale de Sainte-Madeleine et les protestants à celle de Saint-Guillaume. A l'âge de quinze ans on les place en apprentissage, sous la surveillance de la commission administrative des hospices, après quoi ils reçoivent leur trousseau et une modique somme d'argent. Maints enfants sont sortis de cet établissement, où, après avoir trouvé un dédommagement de la perte prématurée de leurs parents, ils sont devenus des citoyens utiles à la société.

Les maisons qui forment l'autre côté de la rue des Orphelins sont toutes de construction moderne, et sont assises sur l'emplacement qu'occupait le fossé de fortification[1].

[1] Voyez la planche représentant l'ancienne porte des Bouchers.

Hospice des Orphelins.

A l'une d'elles se rattache le souvenir d'un événement encore récent dans notre cité : c'est celle qui porte le n° 4.

Dans la nuit du 29 au 30 octobre 1836 s'étaient réunis en conciliabule, dans cette maison, plusieurs jeunes gens, pour la plupart officiers de la garnison, et quelques anciens soldats de l'empire; ils avaient à leur tête un jeune prince de la famille Bonaparte, le prince Louis-Napoléon, fils de l'ex-roi de Hollande, et leur projet était de renverser le gouvernement de Louis-Philippe, et de lui substituer un gouvernement impérial. Ils sortirent le matin avant la pointe du jour de cette maison pour se transporter dans le quartier d'Austerlitz, occupé alors par le 4e régiment d'artillerie, duquel partit le mouvement insurrectionnel.

Nous renvoyons aux journaux de l'époque les personnes qui voudraient connaître plus intimement les détails de cette affaire et le procès qui en fut la conséquence.

A quelques pas de cette maison, dans le mois d'octobre aussi, mais cent cinquante-cinq années auparavant, s'exécuta une véritable prise de possession de trône; ce n'était pas un trône impérial, mais un trône épiscopal sur lequel vint s'asseoir son titulaire avec tout l'éclat et le luxe des pompes de l'église.

Rue Neuve.

La rue Neuve qui débouche du quai des Bateliers dans la rue des Orphelins n'existait pas alors[1]; elle avait son entrée sur le quai, et ne formait qu'une impasse fermée par des jardins. Dans cette impasse tranquille s'élevait à gauche, au fond, un vaste hôtel, qui donnait par derrière sur le canal du Rhin, et auquel appartenait encore la maison du quai, portant le n° 10, appelée anciennement au Fil-de-Soie (*zum Seidenfaden*), maison qui en fut détachée et vendue à la fin du dix-septième siècle[2]. Cet hôtel appartenait antérieurement aux princes de Nassau; mais à l'époque dont nous parlons, il était la propriété des margraves de Baden-Baden, et était habité souvent, soit par le prince Louis de Bade, lorsqu'il venait se reposer de ses campagnes contre les Turcs et des victoires remportées sur eux, à la tête de l'armée impériale, soit par la princesse Marie-Françoise de Fürstenberg, mariée à Léopold-Guillaume de Bade et sœur de l'évêque de Strasbourg.

La consécration épiscopale de Henri de Hohenstein, en 1507, fut la dernière grande cérémonie religieuse en ce genre que vit la cathédrale sous ses voûtes antiques, si l'on en excepte toutefois la grand'messe à laquelle assistèrent Charles-Quint et sa suite, en 1552, du temps de l'intérim. Depuis, le dogme de Luther ayant envahi la population strasbourgeoise, et le nouveau culte s'étant emparé du temple métropolitain,

[1] Lorsqu'on fit en 1835 les quais à l'entour de Saint-Étienne, les marchands de bois furent obligés de céder les chantiers qu'ils possédaient sur les bords de l'Ill, l'administration municipale leur afferma alors une partie de ce terrain pour y établir leurs magasins. La belle maison de maître qui y a été construite par M. F. Arnold, architecte, est aussi sa propriété.

[2] Cette maison est aujourd'hui propriété de M Bergmann, professeur de littérature étrangère.

Rue Neuve.

les évêques avaient quitté cette ville schismatique. Érasme de Limbourg, Jean de Manderscheid, Charles de Lorraine et Léopold d'Autriche, qui succédèrent à Henri de Hohenstein, résidaient tantôt à Molsheim, tantôt au château de Hoh-Barr, à Saverne, ou dans les grandes villes d'Allemagne, lorsqu'en 1663 Egon de Fürstenberg fut élu évêque.

Outre la dignité épiscopale dont il venait d'être investi, ce prélat était encore grand-doyen et grand-prévôt du chapitre de Cologne, prévôt de l'église de Saint-Géréon dans la même église, grand-prévôt de Hildesheim, abbé et prince de Stablo, de Malmédy, de Murbach, de Luders et principal ministre de l'archevêque-électeur de Cologne, Maximilien-Henri de Bavière. C'est en cette dernière qualité surtout qu'Egon de Fürstenberg et son frère et successeur, qui avaient leur résidence à Cologne, rendirent de grands services diplomatiques à Louis XIV. Le monarque français ne se montra pas ingrat envers eux; deux choses lui tenaient essentiellement à cœur après l'occupation de la ville: les fortifications de sa nouvelle conquête et l'installation de son évêque dans le dôme que la foi catholique y avait érigé et qu'il avait revendiqué par l'art. 3 de la capitulation.

Entrée d'Egon de Fürstenberg.

Les riches revenus dont jouissait ce prélat lui avaient servi à relever l'éclat et la puissance temporelle de l'épiscopat, et si depuis, par les révolutions et les transformations des mœurs et des usages, cette puissance, cet éclat, se sont évanouis, la dignité épiscopale en elle-même n'a du moins rien perdu de son action morale et évangélique. C'est au milieu de cette pompe et de ce prestige de luxe qui parlent tant à l'imagination, qu'Egon de Fürstenberg fit son entrée solennelle en cette ville le 20 octobre 1681. Il avait quitté ce jour-là Saverne, et se rendit à Oberhausbergen, où il fut reçu par le marquis de Chamilly. Le cortége était composé de la manière suivante : En tête, le contrôleur de la cour épiscopale, accompagné d'un gentilhomme et de huit cuirassiers du roi; les valets de la noblesse conduisant des chevaux richement harnachés, suivis du grand maréchal du palais, avec grand nombre de mulets ornés et caparaçonnés; le grand écuyer avec dix superbes chevaux de selle, suivi d'un gentilhomme de sa cour à la tête de quinze valets à cheval. Venaient ensuite, escortés d'un escadron de cuirassiers, et précédés d'une musique guerrière, les conseillers épiscopaux et les comtes formant le grand-chapitre, et après eux, les nobles et les vassaux de l'évêché, magnifiquement équipés. L'évêque, ayant à ses côtés le prince de Nassau, doyen du grand-chapitre, occupait une calèche ouverte, traînée par six chevaux et entourée d'un grand nombre de pages à cheval, splendidement vêtus. Ce groupe était suivi d'un escadron de cuirassiers, du capitaine des gardes du corps du prélat avec sa compagnie, et de huit carrosses, attelés chacun de six chevaux, et conduisant les membres de la famille de Fürstenberg, les comtes Philippe et Eberhardt de Lœwenstein, de Salm, les barons de Lerchenfeld, d'Elsenheim, de Wangen, Vice-Dom et grand nombre de gentilshommes, conseillers,

officiers d'Église, d'État et de chambre. Deux voitures chargées de vivres et de bagages fermaient ce brillant cortége, dont les annales du temps nous ont laissé le tableau.

Entrée d'Egon de Fürstenberg.

Le cortége entra par la porte de Saverne, traversa la place d'Armes, reçut, en défilant devant la cathédrale, une salve d'honneur de vingt-quatre coups de canon, et vint s'arrêter devant l'hôtel de Baden-Baden, qui donna l'hospitalité au prélat, parce que l'ancien hôtel épiscopal, qui, depuis cent cinquante ans, avait cessé de loger les évêques de Strasbourg, n'était pas en état de le recevoir dignement; il était réservé aux Rohans, successeurs des Fürstenberg dans la dignité épiscopale, de construire le château actuel.

Le lendemain de cette entrée eut lieu la prise de possession et la purification de la cathédrale avec toute la pompe et le cérémoniel de l'église catholique. Grandidier, dans ses *Essais sur la Cathédrale*, nous a laissé une description détaillée de cette cérémonie. La procession sortit de la rue Neuve et retourna à l'hôtel de Bade; l'évêque, souffrant de la goutte, s'y fit porter sous un dais en velours cramoisi, richement brodé en or, tenu par quatre gentilshommes et suivi de pages et de gardes du corps.

Ce n'étaient là que les préliminaires de la cérémonie royale, qui eut lieu dans ce temple le 24 du même mois, pour la réception de Louis XIV, de la reine et de toute la cour; solennité qui fait vraiment époque dans l'histoire de la cathédrale. Tout le clergé régulier et séculier, des députations des archiprêtres et des collégiales du diocèse, dix prélats et abbés mitrés, de même que la noblesse catholique de la Basse-Alsace et toute la garnison, assistèrent à cette cérémonie, qui avait attiré en outre dans nos murs une grande partie de la population des villes et des villages des différents bailliages épiscopaux. Les habitants de Strasbourg, à l'exception des quelques familles catholiques qui y vivaient alors, furent privés de ce spectacle imposant, une ordonnance royale ayant défendu aux Strasbourgeois, qui suivaient la communion luthérienne, d'entrer dans la cathédrale, sous peine d'une amende de cinq livres. Cet acte d'autorité n'était autre chose qu'un acte de représailles contre les règlements de police de l'ancien sénat de la ville, qui défendaient aux citoyens de fréquenter d'autres églises que celles du culte luthérien.

La cour fut reçue avant la grand'messe et le *Te Deum*, sous le portique principal, par le clergé ayant à sa tête le cardinal de Bouillon et le prince-évêque qui salua le roi et la reine par le discours suivant:

« C'est présentement, Sire, me voyant remis par vos mains royales en possession « de ce temple, dont la violence des ministres de l'hérésie nous a tenus si longtemps « exilés, moi et mes prédécesseurs, que j'ai lieu de dire à Votre Majesté, à l'exemple du « bon Siméon, que j'attendrai dorénavant la fin de mes jours en repos, et que je pourrai, « lorsqu'il plaira à Dieu de m'appeler à lui, quitter le monde avec beaucoup de consolation. « Cette illustre église doit sans doute, Sire, une bonne partie de son établissement à vos « augustes prédécesseurs, Clovis et Dagobert, desquels l'un a placé la première pierre

Entrée d'Egon de Fürstenberg.

« de ce somptueux vaisseau, et l'autre l'a fait ériger en évêché, en le dotant de plusieurs « terres et revenus. Mais Votre Majesté, par ce qu'elle a fait aujourd'hui, s'en rend comme « le nouveau fondateur d'une manière encore plus glorieuse. Je souhaiterais, Sire, « d'avoir assez d'éloquence pour pouvoir vous exprimer l'excès de ma joie, que moi et « mon chapitre, dont une partie est présente, ressentons pour l'avantage que cette grande « action et vraiment digne de la piété d'un roi très-chrétien, va procurer, tant pour la « gloire de Dieu que pour la réputation de Votre Majesté. Mais, manquant de termes « et de facilité de m'expliquer en cette langue-ci, je suis contraint, Sire, de laisser « renfermés dans nos cœurs mille sentiments de respect, de reconnaissance, de « tendresse, si j'ose le dire, et de vénération pour la très-auguste personne de Votre « Majesté, et de l'assurer simplement que nous ne cesserons jamais, comme très- « obéissants, très-fidèles serviteurs et sujets, de pousser continuellement nos vœux au « ciel dans cette maison de Dieu, où elle vient rétablir le véritable culte, afin qu'il plaise « à la divine Majesté de vous combler, Sire, de prospérité et de bénédiction. »

A ce discours, disent les annales de ce temps, Sa Majesté répondit fort bénignement, et promit de faire sentir dans l'occasion les effets de sa bienveillance. Malheureusement pour ce prélat, qui mourut à Cologne six mois après, à l'âge de cinquante-six ans, il ne devait pas faire l'épreuve des effets de l'union si splendide de l'autel et du trône; mais il était réservé à son frère Guillaume qui lui succéda, de recevoir des preuves de la munificence royale, en reconnaissance de laquelle la statue du grand roi fut placée, plus d'un siècle après, sur la façade principale de la cathédrale.

Le 10 septembre 1698, Louis XIV fit remettre à l'évêque une brillante parure d'église, consistant en deux dais magnifiques, en un costume complet de grand'messe en satin blanc et en velours rouge et vert, le tout orné de riches broderies d'or, en relief; il y avait joint une croix et des candélabres en argent doré massif. Quarante ouvriers brodeurs avaient travaillé pendant trois ans à cette riche parure, qui était d'un poids si lourd que l'on ne put s'en servir que très-rarement. Ce don royal était évalué à une somme de 2,400,000 livres tournois.

L'hôtel de Bade ne jouit pas longtemps de la splendeur qui l'avait attaché momentanément à la vie intérieure de la cathédrale. Les évêques l'avaient quitté lorsque le cardinal de Rohan l'acheta, en 1741, pour le démolir. Il fit élever sur son emplacement les belles écuries que nous y voyons, occupées par quelques chevaux d'artillerie qui remplacent les riches attelages et les brillants chevaux de course et de bataille que les évêques et, après la révolution, les princes régnants y logeaient lors de leur passage en notre ville.

Quai des Bateliers.

La maisonnette assise sur pilotis au bord du quai des Bateliers, que nous voyons sur la planche 2 du panorama, vis-à-vis de la maison qu'habitait Hirtz, notre poëte populaire, avait son pendant au débouché de la rue Neuve. Cette dernière maisonnette existait

encore au commencement de ce siècle, et nous en parlerons parce qu'elle doit son origine à un de ces types qui peignent si bien notre bourgeoisie des temps passés. Son constructeur logeait alors dans la rue même, à côté de l'ancien hôtel de Bade, dans une maison en pierre, bien propre, dont l'entrée est surmontée d'un balcon, orné de grandes écrevisses et de poissons ciselés en fer, indiquant l'état de son propriétaire.

Quai des Bateliers.

Le droit de pêche, dans l'intérieur de la ville, depuis l'église de Saint-Thomas jusqu'à l'église de Saint-Étienne, appartenait anciennement aux évêques; mais, pendant la longue absence des titulaires, la ville l'avait usurpé. A la première réclamation, en 1686, elle opposa toutes les difficultés imaginables à la reprise de possession de l'évêché; il fallut faire intervenir la justice, et le conseil souverain d'Alsace rendit, en 1713, un arrêt par lequel l'évêque fut de nouveau réintégré dans ses droits et priviléges.

Dans ces temps, l'ambition d'un bourgeois de naissance roturière n'aspirait tout au plus qu'à amasser des écus, ou à gagner un siége au sénat; protégés par les maîtrises, les fils héritaient de l'état de leur père; ils figuraient sur les registres de la même tribu, et si l'un ou l'autre, par vocation ou par pauvreté, se vouait à la théologie et obtenait une cure, il faisait la joie et l'orgueil de sa famille. Dans ces temps de priviléges et d'inégalités sociales, le talent trouvait plus difficilement à se faire jour qu'aujourd'hui où le principe d'égalité a si profondément pénétré dans toutes les couches de la société française. Il était donc naturel que le même métier, la même profession se perpétuassent souvent pendant des siècles dans les mêmes familles, et nous pourrions même citer des noms de Strasbourgeois de vieille roche, exerçant encore aujourd'hui l'état qui nourrissait leurs arrière-grands-pères en l'an de grâce 1681.

Dans la corporation des pêcheurs et des marchands de gibier, les plus aisés avaient à cœur de se distinguer par la belle et grande quantité de poissons qu'ils tenaient dans leurs réservoirs; de même que dans nos pays vignobles, ou dans les chalets de la Suisse, on voit encore aujourd'hui le père remplir un tonneau de vin exquis à la naissance de son enfant, ou mettre de côté quelques-uns de ses meilleurs fromages, et réserver ce trésor, pour l'ajouter plus tard à la dot du nouveau-né, les marchands de poissons choisissaient ce qu'ils avaient de plus beau en fait de carpes, brochets, anguilles, lottes, etc., et les conservaient pour en gratifier leurs héritiers. De nos jours encore l'on peut voir chez Artzner, chez Dürr et d'autres marchands de poissons, des provisions de ces vieillards de la gent aquatique, qui leur ont été légués par leurs pères, aïeuls ou bisaïeuls, et parfois une carpe de quatre-vingts à cent ans, tirée d'un des réservoirs de Strasbourg, vient-elle figurer sur la table de quelque festin princier.

Revenons à notre maisonnette de la rue Neuve. La location de la pêche dans l'intérieur de la ville, que le prélat avait accordée à Jean-Louis Dürr, avait aidé à l'enrichir, et son vœu le plus ambitieux était exaucé: il brillait dans la chaise curule. Dans les réunions du sénat où il dominait par son gros bon sens, Dürr résistait avec obstination contre

Quai des Bateliers.

toute déviation de l'ancien système gouvernemental, mais en vrai parvenu il était hautain et querelleur. Lorsque la contribution foncière fut établie chez nous, notre sénateur, furieux de cette innovation, mais ne pouvant s'y soustraire pour sa maison assise sur un fondement solide, eut une idée ingénieuse qu'il se hâta de mettre à exécution, et à laquelle la cassine dont nous parlons dut son origine. Il fit construire quelques grands bateaux à réservoir, qu'il amarra au quai, et y logea sa ménagerie ichthyologique; sur ces fondements flottants il fit bâtir une maison à terrasse où il jouissait avec une orgueilleuse satisfaction de la fraîcheur des soirées, au milieu de la verdure du petit jardin qu'il y avait planté.

Le fisc, cependant, avait mesuré la longueur et la largeur de sa construction, et le receveur des contributions lui fit signifier de payer. L'obstiné sénateur s'y refusa, et plaida sa cause, en se fondant sur ce que la contribution foncière, qui ne frappait que les immeubles bâtis sur un sol ferme, n'était pas applicable à son châtelet assis sur des barques; il gagna son procès, et, riant dans sa barbe, continua de rester ennemi juré de toute innovation. Cette cassine, néanmoins, qui avait tant fait parler d'elle à sa naissance, n'inspira pas la muse dont le chant élégiaque salua d'un dernier adieu celle figurant sur notre dessin, et qui fut démolie en 1842[1].

[1] **DAS WUNDERHÆUSCHEN.**

Wohl kennt ihr das Häuslein in heimischer Stadt,
Darin seine Wohnung kein Sterblicher hat,
Nur pfeifende Ratzen und Mäuse?
Es bietet fünf Thüren zum Eintritt uns an,
Doch stehn nicht bezeichnende Nummern daran,
Nach löblicher Ordnung und Weise.

Zwei kreischende Fähnlein verkünden den Wind;
Sie knarren so schaurig, das Hertzblut gerinnt
In nächtlicher Stille vor Grausen!
Und eines der Fähnlein bewahret die Spur
Des Drachen, der zischend die Lüfte durchfuhr,
Buntfarbig, mit mächtigem Brausen.

Gar lieblich hat Flora das Häuschen geschmückt;
Viel Kinder der freundlichen Göttin erblickt
Auf niedrigem Dach unser Auge.
Sie schimmern und blinken auf wanckendem Stiel,
Es treibt mit den Blümchen der Zephyr sein Spiel,
Und Æol mit kühlendem Hauche.

Schön pranget am Häuschen ein stattlicher Hut,
Der ständ' einem tapferen Kriegesmann gut,
Hat goldene Quasten und Borten.
Von Gessler, dem Landvogt, ward er nicht gesteckt,
Damit man ihm Ehre bezeug' und Respect;
Durch Malershand ist er geworden.

Auch ist unser Häuschen wohl ein Phänomen,
Man mag es von vorn und von hinten besehn;
Es zählt zum Amphibien-Geschlechte:
Auf spärlichem Lande sein Vordertheil ruht,
Sein Hintertheil aber auf grünlicher Fluth,
Und drunter ein Lustort der Hechte.

Wohl jeder das einsame Häuslein nun kennt,
Darinnen kein Feuer, kein gastliches, brennt,
S'ist täglich zu schauen am Staden.
Es steht so verlassen, es steht so allein;
Gott gebe, das doch der Gemeinde-Rath sein
Erbarmen sich möge in Gnaden!

Damit bald sein Stündlein, sein letztes, ihm schlag',
Auflösend der Knöchler von hinnen es trag',
Zu seinen entschwundenen Brüdern!
Die Nachbarschaft freute gar hertzlich sich drob,
Und spendete reichliches, rühmliches Lob
Des Rathes wohlwollenden Gliedern.

D. Hirtz (1839).

Église de Sainte-Madeleine

La pièce de poésie que nous venons de lire, a suggéré en faveur de la vieille masure, menacée de démolition, la spirituelle défense que nous reproduisons ci-dessous[1].

L'église de la Madeleine, dont les jardins donnent dans la rue Neuve, est le dernier monument de l'architecture gothique en notre ville. Quoique dans les bâtiments contigus, qui formaient le couvent, on ait fait beaucoup de transformations pour les approprier à l'hospice des orphelins, on retrouve encore de beaux fragments d'ornementations dans les ogives de l'ancien cloître[2]. La rue, sur laquelle donne la principale façade de l'église, en a reçu son nom; antérieurement elle s'appelait rue d'Utton, en souvenir d'un évêque,

[1] Et toi poëte aussi!... contre moi tout conspire,
L'eau, le ciel et les rats : faut-il donc que ta lyre,
Sans pitié devançant l'arrêt municipal
De ma proscription donne encor le signal,
As-tu donc méconnu ton noble ministère?
As-tu donc oublié que l'âge et la misère
N'ont droit qu'à ta pitié, mais non à tes mépris;
Que lorsqu'en son chemin il rencontre un débris,
Le poëte lui doit une douleur amie,
Que de toute infortune il est le Jérémie,
Et qu'il n'a jamais su, transfuge du malheur,
Dénoncer une ruine au fer démolisseur?
Dis, crains-tu que des vents l'implacable tourmente
N'ébranle qu'à demi mon antique charpente?
Crains-tu que la rivière et ses flots indolents,
Qui minent à bruit sourd mes étais chancelants,
Ne puissent assez tôt m'arracher au rivage,
Quand par un jour d'hiver, d'équinoxe ou d'orage,
Ils viendront, redoublant leurs efforts envieux,
M'emporter jusqu'au Rhin qui m'attend avec eux?
Ou crains-tu que des rats les hordes affamées
Ne fatiguent sur moi leurs dents envenimées,
Et prises tout à coup d'un vertueux remords,
De mes ais vermoulus ne s'exilent en corps,
Pour me laisser en paix pourrir ma destinée?
Et qui t'a dit, cruel, que mon heure est sonnée?
Et qui t'a dit, cruel, que je voulais mourir?
Non, je veux vivre encor, je veux encor jouir,
Faire chanter au loin ma double girouette
Lorsque l'aile des vents en passant la fouette,
Diaprer mon vieux toit de riantes couleurs,
Me parer de gazon, de mousses et de fleurs,
Abriter le poisson qui dans l'onde étincelle,
Accueillir au retour la première hirondelle,
Voir glisser sur les eaux maint batelet joyeux,
Et passer sur mon quai mainte fille aux doux yeux,
Qui sourit en voyant sur mes vieilles fenêtres
Le tricorne étoffé que ses graves ancêtres
Arboraient au sommet de leurs toupets poudreux
Dans un temps où j'étais jeune et fière comme eux.
Hélas! j'ai vu depuis se croiser à mon ombre
Des révolutions et des chapeaux sans nombre,
Et pourtant (Dieu le veut!) je suis encor debout.
Oh! ne m'abattez point! et qu'importe après tout,
Que de mon écriteau la naïve hardiesse
D'un triple barbarisme affiche la richesse!
C'est peu pour le génie : il ne s'occupe point
Si l'*i* de chaque mot est coiffé de son point,
Mais il sait discerner par sa puissante vue
L'esprit qui vivifie et la lettre qui tue.
Poëte mon voisin, montre-toi généreux;
Il est beau de venir en aide aux malheureux :
De mon pauvre vieux toit embrasse la défense,
Ce bienfait n'aura point perdu sa récompense.
Oh! que je sois ta muse, et bientôt tu verras
Que si mes murs caducs sont hantés par les rats,
J'abrite aussi parfois de riantes chimères :
Et quand je t'enverrai leurs cohortes légères,
Quelles douces chansons, quels récits merveilleux
Elles feront pleuvoir sur ton front soucieux!
Leurs magiques accents descendus dans ton âme
En feront rejaillir la poétique flamme,
Et les beaux vers alors suivront à flots pressés
De ton agile tour les orbes cadencés...
Va donc, va maintenant, sonne l'heure fatale,
Appelle sur mon toit le marteau du vandale,
Mais songe qu'après moi je laisse des vengeurs!
Quand je ne serai plus, tous mes hôtes rongeurs
Iront porter chez toi leur sape infatigable :
Malheur à ton bahut, à ton lit, à ta table!
Malheur à tes écrits qui par mille lambeaux
Descendront tout vivants dans autant de tombeaux!...

Ch. Destrais (18 mai 1859).

[2] En 1846, pendant qu'on faisait des plantations dans le jardin de cet établissement, on trouva quelques monnaies romaines de l'empereur Valérien.

Église de Sainte-Madeleine

homme savant, qui, suivant Königshoven, doit y avoir logé; une chapelle construite par ce prélat, et qui existait encore dans la propriété d'un certain Hans Blenklin, fut achetée par la ville, et cédée par elle, en 1478, avec tout le terrain, à une congrégation de femmes repenties, qui s'y établirent. La maison qu'occupaient auparavant ces religieuses, au Waseneck (*zu den Reuerinnen*), hors de la porte des Juifs, sur les bords de l'Ill, subit, en 1475, le même sort que beaucoup d'autres: elle fut démolie.

La pierre fondamentale de cette église fut posée en grande cérémonie, en présence de Geiler de Kaisersberg, prédicateur de la cathédrale. Après la réformation, elle resta consacrée au culte catholique comme église paroissiale, et le chœur demeura aux religieuses, dont l'ordre dépendait directement de la cour de Rome.

Dans ces temps d'effervescence religieuse où de l'intolérance à la persécution il n'y avait qu'un pas, les nonnes de Sainte-Madeleine et de Sainte-Marguerite eurent beaucoup à souffrir de la population et du sénat, qui employa promesses et menaces pour les engager à abandonner leur séjour; mais, à l'exception de quelques-unes, qui rentrèrent dans la vie civile et se marièrent, la plupart d'entre elles restèrent fidèles à leur foi[1]. Pendant tout ce temps, ces maisons se maintinrent comme couvents de femmes jusqu'à ce que la domination française vînt leur assurer une protection efficace.

Lors de la révolution, l'église de Sainte-Madeleine hérita des riches ornements et des belles boiseries en chêne de l'église de Saint-Étienne, enlevée au culte. On en décora les murs de Sainte-Madeleine, non sans couvrir maladroitement beaucoup de pierres sépulcrales d'anciennes familles, qui avaient contribué à doter leur paroisse. Nous en trouvons encore le souvenir dans les brillantes peintures sur verre des fenêtres ogivales de cette église; elles semblent dater de la même époque et avoir été faites par la même main que celles de l'église de Saint-Guillaume, dont nous avons déjà parlé.

J. Ch. Güntzer.

Les armoiries des d'Andlau, des Wurmser, des Merschwein et des Völsches nous rappellent ces familles, dont la plupart sont éteintes aujourd'hui. A l'entrée dans l'église, à gauche, on voit le seul monument qui y existe encore, c'est celui de l'ancien syndic de la ville, Jean-Christophe Güntzer, que ses contemporains avaient accusé de trahison, pour avoir favorisé les plans de Louvois dans la capitulation de Strasbourg. A en juger par la faveur dont Güntzer jouit auprès de Louis XIV, après la réunion, par la pension dont il fut doté; par les titres de noblesse qui lui furent octroyés avec la moitié du village de Plobsheim, à titre de fief, on a bien le droit de croire que cette

[1] On obligea les religieuses de Sainte-Madeleine d'assister au prêche luthérien, sur une galerie grillée attenante à leur couvent. On raconte que pour se soustraire à cet acte, qui violentait leurs consciences, elles eurent l'ingénieuse idée de tromper les yeux de leurs persécuteurs, en mettant à leur place de grandes poupées, affublées du costume religieux.

accusation n'était pas sans fondement, et qu'il avait chaudement servi les vues du ministre français dans cette affaire.

Haugwitz.

Une autre pierre sépulcrale dans cette église, mentionnée par Künast, couvrait les restes d'un homme de guerre distingué, qui, victime d'une trahison, eut une fin bien tragique: c'est celle du colonel Haugwitz. Il commandait, en 1675, la petite ville et le château de Dachstein, sur les bords de la Bruche, près de Wolxheim. Une garnison de 1,200 hommes de troupes impériales s'y défendit vigoureusement contre les attaques non moins vigoureuses des troupes françaises, sous les ordres du marquis de Vaubrun. Quelques assauts avaient coûté plus de 1,000 hommes aux assiégeants sans qu'ils eussent pu se rendre maîtres du château, et Haugwitz avait juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Malheureusement il avait auprès de lui un traître qui se laissa corrompre par les assiégeants: c'était le commandant en second, Contarini, qui le tua d'un coup de pistolet, le soir, pendant qu'il faisait la ronde. Lorsqu'on trouva, la nuit, le corps inanimé du vaillant soldat, Contarini assembla le conseil de guerre et conclut à la reddition de la place, qui eut lieu le 30 janvier, et la garnison s'achemina vers Strasbourg avec le corps de son colonel, qui fut inhumé dans l'église de la Madeleine avec tous les honneurs militaires dus à son rang. Le château et ses fortifications, tombés entre les mains des Français, furent rasés du 17 au 27 mars suivant, et Dachstein cessa depuis d'être ville.

Cependant le lâche assassinat commis par Contarini et les vrais motifs de la prompte reddition de la ville ne demeurèrent pas longtemps secrets. Le margrave Hermann de Bade, général de l'artillerie impériale, accusa cet officier et provoqua la réunion d'un conseil de guerre, qui condamna encore à mort quatre autres officiers de la garnison[1]. L'assassin, pour se soustraire à la vengeance des lois, se brûla la cervelle dans l'auberge du Petit-Cerf, près de la cathédrale, où il logeait; il fut déclaré infâme, et son corps, enveloppé dans une peau de vache, fut traîné à la voirie.

Parmi les legs de Saint-Étienne à l'église de la Madeleine, se trouvait aussi la main de sainte Attale, sa première abbesse. La légende qui s'y rattache est très-ancienne, et nous reporte vers ces temps éloignés où la foi chrétienne était encore dans sa naïve et touchante simplicité.

Sainte Attale.

Au commencement du huitième siècle, Adalbert, fils d'Attic, comte d'Alsace et frère de sainte Odile, fonda sur les ruines de l'ancien Argentoratum romain le monastère de Saint-Étienne, et sa fille Attale, élevée par sa tante, en fut nommée abbesse. Elle se distingua par une vie modeste et austère, et servit d'exemple aux dames nobles qui avaient pris le voile et s'étaient groupées autour d'elle. Quand elle mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, son corps fut exposé pendant cinq semaines aux

[1] Ils furent arrêtés à Strasbourg, et transportés et exécutés à Fribourg-en-Brisgau.

Sainte Attale.

regards du public, et les miracles qu'il opéra répandirent au loin sa réputation de sainteté. Werendrut, abbesse de Sainte-Odile, qui était liée d'amitié avec elle, voulait posséder une partie du corps d'Attale, pour la conserver comme une sainte relique et un pieux souvenir; dans ce but, elle chargea un homme de s'introduire pendant la nuit dans la chapelle mortuaire, de couper une main du cadavre et de la lui rapporter. La légende nous dit que cet homme s'étant approché des restes inanimés de la sainte, vit qu'elle lui présentait la main droite; il la saisit et la coupa. Chargé de sa proie, il s'en retourna par une nuit sombre et orageuse vers Werendrut; mais s'étant égaré dans les ténèbres, il erra longtemps, tourmenté par la peur et par les remords, et se retrouva à la pointe du jour dans la chapelle où reposait Attale. Il rendit sur-le-champ aux religieuses éplorées la main qu'il avait volée. Cette main fut enchâssée, et on l'expose encore aujourd'hui aux fidèles, le 3 décembre de chaque année; mais on n'entend plus parler de ces cures miraculeuses qu'elle opérait autrefois. *La Chronique de Königshoven*, commentée par Schilter, nous en a transmis un dessin fidèle, gravé par Seupel[1].

Hôtel du Corbeau.

En sortant de la rue de la Madeleine et en longeant le quai des Bateliers, nous arrivons à l'hôtel du Corbeau, le doyen d'âge des hôtels de notre ville; nous le trouvons cité dans l'énumération des auberges qui existaient déjà en 1306, avec l'hôtel portant l'enseigne du Saint-Esprit, près du pont Saint-Nicolas. Ce dernier a été enlevé à sa destination il y a quelque temps et a laissé au Corbeau seul la gloire d'un service de cinq siècles.

A cette époque et plus tard encore, cette maison portait l'enseigne *Zum Rappen*, c'est-à-dire, d'après l'ancienne orthographe allemande, au Corbeau, et d'après l'orthographe moderne, au Cheval-Noir. Au seizième siècle elle devait être vendue à un négociant qui voulait la consacrer à son industrie et en faire disparaître l'antique inscription. Mais le magistrat n'y consentit pas, par la raison que cette auberge était trop renommée et que beaucoup de seigneurs avaient l'habitude d'y loger (*Weil da viel vornehmer herrn abstigen*). A la vue de la façade principale, renouvelée depuis, on ne se douterait pas de l'âge de ce bâtiment; mais si l'on pénètre dans ce boyau long et étroit, qui forme la cour, avec ses galeries en bois et son antique charpente sculptée, l'on y retrouve l'image de ces auberges du temps passé, qui logeaient des princes et des barons, et dont l'aspect paraîtrait bien mesquin à côté de la fastueuse magnificence et du confort des hôtels de nos jours. On y remarque de vastes écuries, pouvant contenir les chevaux de tout un escadron; c'est pour cette raison sans doute que

[1] En 1600, la maison vis-à-vis de cette église ayant aussi une issue dans la rue de l'Ancre, le *Kohlenhof*, appartenait au Jungherr Hans Ludwig Surger (*Allmentbuch* 1600, *Uttengasse* et *Enkhergässlein*). Les trois avant-dernières maisons de la rue de la Madeleine, à la droite, en partant du quai, appartenaient, en 1600, à l'hospice des orphelins (*Allmentbuch* 1600, dans les *Archives de la ville*).

la poste aux chevaux s'y établit dans le siècle passé[1] et y resta jusqu'à sa translation dans la rue des Juifs et de là à l'ancien hôtel de l'Esprit.

Les Postes.

Jetons un coup d'œil rétrospectif sur le service postal, tel qu'il s'est formé et développé en notre ville, en attendant que les chemins de fer, qui se multiplient chaque jour, détrônent complétement cette institution.

Dans les temps reculés, l'éducation sociale n'exigeait pas ces fréquentes relations d'intérêts, cet échange continuel des idées, qui sont devenus un des besoins principaux de notre société moderne. Les transactions commerciales se faisaient pendant les foires par les intéressés eux-mêmes; les sciences, avant la création des académies et des universités, florissaient dans l'ombre des monastères, et les correspondances scientifiques se transmettaient de couvent en couvent, grâce aux soins et à l'activité d'un nombreux clergé. Les villes et la haute noblesse, dans leurs relations entre elles ou avec les empereurs, étaient servies par des délégués, qui chevauchaient de cité en cité, ou bien elles employaient des messagers attitrés (*Laufboten*) pour le transport des missives; la bourgeoisie, grossière, illettrée et guerrière, trouvait dans son sein des hommes qui se chargeaient ordinairement des commissions dont elle avait besoin de s'acquitter: c'étaient les bouchers; par leur profession même, ils étaient obligés de parcourir les campagnes, pour faire leurs achats de bétail, et, en partant pour ces excursions, ils se chargeaient du transport des lettres, qu'ils remettaient eux-mêmes ou faisaient remettre à destination par des confrères qu'ils rencontraient. Au transport des lettres ils avaient joint l'entretien des chevaux pour le transport des voyageurs, et cet usage leur avait assuré une position privilégiée.

Les *Metzgerposten*, postes des Bouchers, se sont conservées chez nous, comme nous le verrons plus loin, jusqu'à la fin du dix-septième siècle; même de nos jours, le cornet que porte le postillon allemand, et dont il sonne à l'approche des relais et pour l'amusement des voyageurs, n'est qu'une tradition du temps passé, où les bouchers étaient munis de même d'un cornet, qui annonçait leur présence dans une commune, et rappelait des champs les paysans qui avaient du bétail à vendre.

En France, l'université de Paris avait depuis longtemps établi un service de messagers pour l'envoi des lettres, quand Louis XI créa dans son royaume, en 1464, les premières postes, consistant en relais de chevaux, échelonnés de quatre en quatre lieues sur les grandes routes, et surveillés par des hommes privilégiés, connus sous le nom de *maîtres tenant les chevaux courants pour le service du roi*, tandis qu'en Allemagne les moyens de communication, en usage depuis des siècles, étaient restés les mêmes

[1] Dans le siècle passé, le Corbeau était encore un des premiers hôtels de notre ville; en 1775, l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Joseph II, y logea avec sa suite; le 9 avril de l'année suivante, l'empereur lui-même, en passant par Strasbourg incognito, sous le nom de *comte de Falkenstein*, accompagné du prince de Coloretto et du comte de Cobenzel, y mit pied à terre en revenant de la cour de Paris (*Gambs Memorabilia*, *Argent.*, t. XVII).

Les Postes.

jusqu'à ce que l'empereur Maximilien Ier, et après lui Charles-Quint, à la tête de son vaste empire, eurent suivi l'exemple de Louis XI. Pour faire mouvoir plus rapidement et plus facilement les ressorts de son gouvernement en Allemagne et dans les Pays-Bas, ce dernier monarque créa une route postale de Vienne à Bruxelles, par Rheinhausen, vis-à-vis Spire, Worms et Creutznach et par Francfort sur le Bas-Rhin. François de la Tour-Taxis fut chargé de l'organisation de ces postes; il eut pour successeur Léonard, son parent, qui fut nommé en 1542 directeur général des postes des Pays-Bas. Ce n'est qu'en 1615 qu'un de leurs descendants, Lamoral de Taxis, reçut en fief de l'empire la direction générale des postes, privilége dont jouit plus ou moins encore aujourd'hui cette famille dans les divers États de l'Allemagne, où, comme l'on sait, les services de messageries et du transport des lettres sont demeurés entreprises gouvernementales.

Au seizième siècle on commença à tenter dans notre ville quelques faibles améliorations dans le service postal; le postillon de la ville (*Post-Reuter*, comme on l'appelait alors), nommé et assermenté par le magistrat, était chargé de recueillir les lettres; il expédiait lui-même les missives à la destination de Bâle, Heidelberg, Spire, Worms et des villes intermédiaires; celles qui allaient plus loin étaient déposées par lui à Rheinhausen, et expédiées de là par la poste impériale; mais à partir de Strasbourg il n'existait pas de relais, et le pauvre postillon chevauchait à petites journées sur son bidet, et rapportait la correspondance destinée au Haut-Rhin.

Vers la fin du même siècle, le commerce de notre ville, pour avoir plus de sûreté et d'ordre dans le départ de sa correspondance, choisit un négociant, Jean de Türkheim, qu'il chargea de la recevoir et de la réunir en paquets pour l'expédier aux différentes destinations. Lorsque sous son successeur, Jean Linsenmeyer, la poste impériale fut instituée, et que celui-ci se fut placé tacitement sous la dépendance du maître de poste générale à Francfort, le magistrat le rappela à l'ordre; plus tard encore, quand le chancelier suédois Torstenson eut fait en Allemagne des améliorations dans le système postal, la ville ne se laissa jamais imposer un maître de poste étranger; le magistrat le nommait; cet agent devait jouir du droit de bourgeoisie, et se soumettre aux lois qui régissaient notre république; ce n'est que par son service qu'il dépendait de l'administration centrale de Francfort, à laquelle il rendait ses comptes, et dont il recevait son traitement.

En 1674, le maître de poste français, Charlier, vint à Strasbourg, et conclut un traité avec son confrère de cette ville pour la taxe des lettres de Saverne (dernière ville du territoire français), à Philippsbourg et à Brisach, occupés par l'armée française. Le transport des paquets se fit à deux schellings (40 centimes), le poids d'une demi-once; valeur en argent d'aujourd'hui, 2 fr. 75 c.

Pendant que le nouveau mode d'expédition s'organisait avec plus d'ordre et de célérité,

Les Postes.

les voyageurs, exposés aux intempéries des saisons, se faisaient transporter à cheval par l'entreprise de la poste des Bouchers. On ne connaissait pas alors ces calèches légères et commodes, bien rembourrées, bien suspendues, et dans lesquelles le voyageur brave aujoud'hui la pluie et le froid; on avançait lentement d'étape en étape, comme un régiment de cavalerie.

Nous joignons à l'historique du développement du système postal la lettre ci-après; elle sera un tableau fidèle de la manière de voyager dans ces temps et porte le cachet de l'époque. Ailleurs nous aurons occasion de parler plus amplement des rapports qui existaient entre l'empereur Sigismond, qui sut gagner les bonnes grâces des dames de Strasbourg et de la ville elle-même, dans les conflits qui s'étaient élevés entre elle et les chanoines de la cathédrale contre l'évêque Guillaume de Diest. C'est à cette occasion que le sénat envoya une missive à ce prince par son syndic Ulrich Meyer, et les dames de Strasbourg en profitèrent pour lui adresser, en retour des bagues d'or qu'il leur avait laissées en souvenir, deux ans auparavant, une chaîne du même métal. Cette lettre date de 1416[1].

[1] *Aux très-honorés, prévoyants et sages maître et sénat de Strasbourg, mes gracieux et amés seigneurs.*

Honorés, prévoyants, sages et amés seigneurs, d'après les très-humbles et les très-dévoués services que je vous dois, je vous annoncerai que j'ai suivi à cheval le roi bien loin, et plus loin que je ne croyais, car lorsque j'arrivai dans le comté de Savoie, transformé aujourd'hui en duché, le roi était déjà parti et s'était dirigé vers Lyon. Quand j'arrivai à Lyon, le roi n'y était plus; il se trouvait dans le pays du duc de Bourbon; à mon arrivée dans ce pays, il se trouvait déjà dans le duché de Berry; quand j'arrivai là, il était à Orléans; je le suivis à Orléans; il était parti pour le royaume de Navarre, et quand j'arrivai dans ce royaume, il était reparti pour Paris, en France. Il y a fait son entrée huit jours avant le carnaval, et le duc de Berry et la bourgeoisie sont venus à sa rencontre. Au carnaval je suis arrivé moi-même à Paris après avoir chevauché pendant vingt et un jours, n'ayant pris qu'un seul jour de repos; mais Dieu merci je me porte bien, de même que ma suite et nos chevaux.

Mes gracieux seigneurs, comme nous étions en carnaval, je me présentai le soir même au roi, en m'acquittant de la commission de nos dames. Le roi en fut content et de bonne humeur, et me chargea de lire à haute voix la missive des dames de Strasbourg,

Den Ersamen fürsihtigen vnd wisen meister vnd Rat zu Straszburg minen genadigen lieben herren.

Ersamen fürsihtigen vnd wisen lieben herren, nach minem vndertænigen / schuldigen vnd willigen dienst, wellend wisszen dz ich minem herren dem Kung / ferre nach geritten bin vnd ferrer dann ich wande dz es were / dane do ich in desz grafen von Saphoye der nun ein hertzog ist lant kame / do wasz der Kung von dannen vnd wasz gen Lügdun / do ich do gen Lügdun kam / do wasz er dannen vnd wasz in des hertzogen von Burbon lant, do ich da hin kam do wasz er dannen vnd wasz in des hertzogen von Berri lant / do ich da hin kam do wasz er von dannen vnd wasz gon Orlientz / vnd do ich da hin in dasz selbe lant kame do wasz er in des Kunges von Nafarn lant, vnd do ich da hin kame do wasz er gen Paris, in Frankenrich geritten, Also reit er zu Parisz vf der pfaffen vasznaht / in die stat vnd ritten im der hertzog von Berri vnd die burger herlich engegen vnd ich kam vf die rehten vasznaht ouch gen Parisz vnd hett XXI tag geritten dz ich nie tag stille gelag dann einen, doch so mögent ich vnd die kneht und pfert noch wol von gotes gnaden. Genedigen herren die wil es nun die vasznaht wasz do trat ich für den Kung vf den abent vnd wolt nun der frowen sache fur mich niemen / als ich ouch tett do ward er zu mal frölich vnd hiesz mich der frowen brief lut lesen, dasz es menclichen hört vnd hett grosen fröde / vnd mut darabe, also gab ich im der frowen cleinot dz tette er

Les Postes.

Parmi bien des preuves nombreuses que nous pourrions présenter sur le mode de voyager, et sur le temps qu'on employait à franchir les distances, nous citerons encore le fait suivant :

En 1523, lorsque la ville de Strasbourg envoya une députation à l'empereur Charles-Quint, en Espagne, cette députation, partie le 18 mai, arriva à Valadolid le 6 août; il fallait donc alors soixante-dix-neuf jours pour faire ce voyage.

La première notion de carrosses, que nous ayons trouvée dans nos annales, date de 1570, où arriva en notre ville le duc de Mecklembourg avec huit voitures de ce genre. Bühler nous dit dans sa chronique : « *Uff Montag den* 6 *Tag* 9*bris ist allhier der Hertzog* « *von Mechelburg inzogen mit* 8 *Gutzen*[1] *und ist im gülden Schaaf zu Herberg gelegen.* » On laisse à penser ce que pouvaient être ces véhicules montés sur quatre pieds roulants; mais il paraît que, malgré leur imperfection, ces premières voitures ne tardèrent pas à se multiplier, puisque sept ans plus tard, quand l'électeur palatin de Bavière et le margrave de Bade arrivèrent chez nous en carrosse, ils purent en louer d'autres, qui les transportèrent à Rastadt (*Und haben inen abermals frische Gutzen und Pferd geliehen*).

afin que chacun pût l'entendre. Je lui remis le bijou dont j'étais chargé; il le pendit à son cou et le porta pendant toute la nuit. Les personnes de sa suite me disaient que durant tout le voyage, ils n'avaient vu leur maître aussi réjoui que l'avaient rendu les dames de Strasbourg; il fit même danser les gens de sa suite devant lui, dans sa chambre, parce que dans la ville et dans tout le pays régnait grand deuil à cause de la guerre. Il promit d'envoyer ou d'apporter lui-même aux dames de Londres beaucoup de choses, car il ne voulait pas rentrer sans avoir été en Angleterre. En suspendant ce bijou à son cou, il fit le vœu de faire à l'aide de Dieu et de ce bijou la guerre aux Turcs, dans un an d'ici, et engagea ceux qui voulaient combattre pour Dieu et pour l'honneur des dames à se joindre à lui.

Donné le vendredi soir, après le carnaval 1416, par votre très-humble,

ULRICH MEIGER DE WASSENECK.

Le roi loge au Louvre, dans le palais des rois.

an den halsz vnd trug es die gantzen naht vnd sprachen die gesellen si hetten in vf diser vart nie so frölich gesenchen als in die frowen von Stroszburg gemachet hetten / vnd er hies die gesellen in siner Kamer vor im tantzen dann grosz leide in stat vnd in lande des strittes halb ist, vnd er sprach er wölt den frowen von Lunders / vsz Engellant erst vil dinges schiken oder selber bringen dann er wölt nit heim er were dann vor zu Engenlant gewesen, vnd do er dz cleinot an den halsz gehieng / do sprach er nün wil ich mit disem cleinot ob got wil von hut vber ein jor / vf den Türken ligen, dar vmb wer durch got / vnd durch ere oder vmb frowen willen mit den Turken vöhten welle / der sol vf die zit bi mir sin und beschach vil rede da....

(Suivent d'autres détails concernant le procès entre l'évêque Guillaume et la ville de Strasbourg.)

Geben vf fritag zu aubent vor der grossen vastnacht / anno etc. M. CCCC. XVI von Ewerm demütigen schr (iber). VLRICH MEIGER VON WASSZNEKE.

NB. Item der Kung lit zu Luffers in des Kunges burg zu Herberge.

Nous devons la communication de cette lettre à M. L. Schnéegans, archiviste de la ville, que nous aimons à remercier ici de l'empressement avec lequel il a toujours secondé nos fréquentes recherches dans ces archives qui nous ont offert un riche trésor de documents et de données historiques.

[1] Ne trouverait-on pas dans cette ancienne orthographe du mot allemand *Kutschen* l'étymologie de ce mot, par l'abréviation de Gut-*si*-tzen?

Les Postes.

Cette amélioration dans le transport des voyageurs resta néanmoins pendant longtemps le privilége des hautes classes de la société, et les exemples que nous avons recueillis ne s'appliquent qu'à des princes et à des évêques.

Ce n'est qu'en 1619 qu'un service régulier de coches, qui partaient deux fois par semaine, s'établit de Francfort à Strasbourg. En 1631, un nommé Pierre Romain, privilégié par Louis XIII, créa le premier un service de Strasbourg à Paris, par Nancy, lequel fut bientôt interrompu par les guerres continuelles qui désolèrent le pays.

Dans la seconde moitié du dix-septième siècle, les coches se multiplièrent considérablement; de tous côtés on roulait en voiture; mais si l'on songe dans quel état se trouvaient alors les routes, on peut se faire une idée de la lenteur de ce mode de transport. Claude Lefèvre obtint, en 1659, le privilége de partir une fois par semaine en hiver, et deux fois en été, de Strasbourg pour Paris et *vice versâ;* des coches allaient à Bâle, à Heidelberg, à Francfort, etc. La maison de poste qui, jusqu'alors avait été hors de la porte des Bouchers, fut transférée dans l'intérieur de la ville, et les postillons de la cité commencèrent à payer une contribution pour le privilége attaché à leur emploi.

En 1671, trois bouchers, Abraham Hansmetzger, Antoine Schmidt et Guillaume Gœppel, tenaient, dans la maison de ce dernier, soixante chevaux équipés pour le service public, lorsque quelques personnes de la ville firent au sénat la proposition de payer pour la concession de ce privilége 400 florins par an; mais les titulaires s'étant engagés à verser annuellement 100 rixthalers au trésor, la préférence leur fut accordée, et un nommé J. Fischer s'associa avec eux, en fournissant dix chevaux de plus à la société. Un règlement formel leur fut imposé et une taxe fixa ce service; il n'est pas sans intérêt de connaître le prix de location des chevaux à cette époque; nous allons en donner un extrait.

	Flor.	Schel.		Fr.	C.
Pour Colmar, par cheval. .	—	12	ou	2	40
» Brisach	2	4	»	4	80
» Montbéliard	5	—	»	10	—
» Bâle	3	5	»	7	—
» Zurzach à la foire . .	5	—	»	10	—
» Genève	10	—	»	20	—
» Lyon	16	—	»	32	—
» Nancy.	6	—	»	12	—
» Metz	6	—	»	12	—

	Flor.	Schel.		Fr.	C.
Pour Paris, par cheval . .	15	—	ou	30	—
» Tubingue et Stuttgart.	4	—	»	8	—
» Haguenau	—	8	»	1	60
» Wissembourg . . .	2	—	»	4	—
» Landau	2	5	»	5	—
» Spire	3	5	»	7	—
» Worms	4	5	»	9	—
» Mayence	6	—	»	12	—
» Francfort-sur-Mein. .	6	5	»	13	—

Une calèche se louait à 3 batz ou 45 cent. Un carrosse à 5 schellings ou 1 fr. par jour, et le salaire du valet ou conducteur envoyé en voyage avec les chevaux, était de 1 rixthaler par semaine. (Le florin de Strasbourg à 2 fr., le schelling à 20 cent.)

En nous servant du moyen ordinaire pour comparer la valeur relative de l'argent d'une époque à l'autre, par la valeur des blés, nous arrivons à un résultat qui nous

Les Postes.

démontre que les voyages à cheval ou en voiture coûtaient énormément dans ces temps là, et que les grandes fortunes seules pouvaient se les permettre. La valeur moyenne du prix du froment des quatorze années qui précèdent celle de 1671, est de dix-huit schellings ou 3 fr. 60 c. le rézal; la moyenne des quatorze années qui précèdent celle de 1852, est de 23 fr. 10 c. ou 19 fr. 92 c. l'hectolitre; la valeur de l'argent était donc alors de 6 5/12 fois plus grande que de nos jours. Supposons un voyage de Strasbourg à Paris, dans un carrosse attelé de deux chevaux, loués à 30 florins ou 60 fr.; multiplié par 6 5/12, ce prix équivaut à 385 fr. Il fallait bien quinze jours, en faisant huit lieues par jour, pour l'exécuter, eu égard à l'état des chemins; en comptant la location du carrosse à 15 fr. et le salaire du conducteur pour deux semaines à 7 fr. 50 c., multipliés de même par 6 5/12, nous arrivons à une somme de 529 fr. 35 c. qu'une ou plusieurs personnes avaient à dépenser pour le transport seulement, sans compter, pendant ces deux longues semaines, qu'elles cheminaient sur les routes, l'entretien des voyageurs et des chevaux.

Au point de perfectionnement où ces divers moyens de transport sont arrivés, nous devons admirer les immenses progrès qui ont été réalisés de nos jours. Avant l'établissement du chemin de fer, la voiture du courrier des dépêches (malle-poste) franchissait cette distance en trente-six heures, et l'on payait 82 fr. 95 c.; aujourd'hui, grâce à la vapeur, on paie de 29 à 52 fr. pour faire le même trajet en douze heures.

Aujourd'hui vous lisez une lettre écrite il y a sept jours seulement à Alger, qui a traversé la Méditerranée et voyagé de Toulon aux bords du Rhin, et pour ce trajet de plus de cinq cents lieues vous payez 25 cent., ce qui coûtait auparavant 1 fr. 10 c.

Nous ne voulons pas préjuger la révolution complète qui s'opérera dans la civilisation humaine, lorsqu'un jour les chemins de fer sillonneront en tout sens le vaste sol de l'Europe, et que la locomotive entraînera partout dans le même convoi, avec la même vitesse, prince et paysan, et transportera au besoin toute une armée d'une frontière à l'autre; tout cela cependant aura été l'œuvre d'une seule génération pendant un demi-siècle.

Revenons à nos postes des bouchers, pour raconter les causes et les circonstances de leur suppression.

En 1682, quand Strasbourg fut devenu ville française, M. de Courcelle, maître de poste privilégié par le roi, protesta contre le droit qu'avaient les bouchers de tenir des chevaux de louage, au service public, en faisant observer qu'ils portaient préjudice à son privilége; il défendit l'emploi de ces chevaux à Strasbourg et dans les villes et villages dépendant de son ressort, sous peine de 300 livres d'amende, à moins d'une autorisation spéciale, qu'il faisait payer à raison de 2 rixthalers par cheval et par trimestre. Le magistrat eut beau réclamer, en se fondant sur les anciens us et coutumes,

Les Postes.

le monopole aristocratique tua le monopole de bas-étage, et quoique l'impôt sur les chevaux de louage fût réduit à 1 rixthaler par an, les bouchers durent cesser cette exploitation, mais ils furent dédommagés à leur tour par le privilége qu'ils obtinrent de fournir la viande à une garnison de 8 à 10,000 hommes, qui séjournait constamment dans nos murs.

Depuis, l'institution postale a suivi chez nous la même marche progressive que dans le reste de la France, pour arriver au point que nous avons indiqué.

Hôtel du Rhin.

Vis-à-vis du pont du Corbeau l'on voyait briller, il y a peu d'années, en gros caractères ces mots: *Hôtel du Rhin,* sur une grande maison nouvellement construite de 1842 à 1845, sur l'emplacement de cinq maisons, acquises par le docteur Schaller et démolies pour rectifier l'alignement de ce pont sur la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons. Auparavant cet hôtel portait le nom de *Carpe-Bridée;* sur ses murs était peinte en fresque une énorme carpe, montée par un petit amour, guidant sur les flots le poisson, qui tenait un mors dans sa large gueule.

Nous ne connaissons pas les raisons qui ont fait changer au propriétaire le nom de cette auberge, mais nous avouons que nous aurions préféré lui voir conserver son antique et originale dénomination, au lieu de la nouvelle et banale enseigne qui se retrouve à chaque pas le long de ce fleuve cher aux touristes. Dans l'idiôme allemand de notre ville on l'appelait *Gertenfisch*, ce qui, traduit en bon allemand, voulait dire *Gegürteten Fisch* (poisson sanglé ou bridé).

Nous avons trouvé dans les archives de la ville le mot de cette enigme: *An der Schindbrücke ist ein Eckhus juxta domum olim dictam zu Herrn Gerhart dem Vischer nunc vero temporis zu den Gerten Vischern* 1466. (Au pont du Corbeau il y a une maison qui fait le coin, à côté de Gérard, le pêcheur, aujourd'hui au *Gerten Vischern,* 1466.)

Numérotage des maisons.

Anciennement beaucoup de rues avaient reçu leurs noms d'établissements publics, soit religieux, soit profanes, situés à proximité, d'autres de leur principale maison, d'autres encore de noms propres de personnes marquantes qui y demeuraient; alors chaque maison était désignée par un nom, qui, s'il se prêtait à une représentation ou à une traduction graphique, était sculpté ou peint sur les murs, et donnait à ces rues un caractère original et pittoresque, tel que nous le retrouvons à Schaffhouse, à Bâle et dans quelques autres villes de la Suisse et de l'Allemagne, surtout dans la ville de Nuremberg, restée si pure dans son architecture des temps passés.

L'art du blason avait déjà consacré la coutume de figurer les noms, et comme l'usage des armoiries avait passé des familles nobles aux familles bourgeoises, il s'était aussi étendu des sigilles aux maisons. Il était en vigueur chez nous depuis des siècles, quand il fut aboli, en 1785, par une ordonnance de police, qui prescrivit le numérotage des maisons. Cette même ordonnance fit enlever les enseignes qui faisaient saillie sur la rue et les tuyaux saillants ou gargouilles qui déversaient les eaux de pluie du haut des toits.

Numérotage des maisons.

Les fresques qui ornaient les maisons étaient souvent peintes par des artistes distingués; il ne nous en reste presque plus de traces; cependant on en voit un échantillon restauré à la brasserie du Géant, dans la Krutenau, et récemment encore, lors de la démolition des maisons du Marais-Vert, au débarcadère du chemin de fer, une autre fresque représentant des flotteurs de bois, très-bien peinte, par Heimlich, a disparu. On distingue encore sur quelques vieux et noirs pignons crénelés, des traces presque effacées de losanges peints, avec les armoiries qui en ornaient les faîtes.

La sculpture nous en a conservé davantage. Au-dessus d'une porte, dans la rue des Faisans, on trouve sculpté dans la pierre l'oiseau qui a donné son nom à cette rue; puis le sanglier à la maison qui fait le coin de la rue du Sanglier et de celle des Hallebardes (*Zum Hauer*); la mésange, vis-à-vis de l'hôtel de la Ville-de-Paris; une botte d'ail au-dessus d'une porte de la rue du même nom, traduction graphique du nom de *Knobloch,* ancienne famille strasbourgeoise probablement éteinte. Nous pourrions encore citer beaucoup de noms propres qui se sont dénaturés par la traduction française, et que l'on a eu tort de traduire littéralement: tels que *Kalbsgass,* en rue des Veaux, *Saltzmansgass,* en rue de l'Homme-de-Sel, *Hammansgass* (*Hammengässel*), en rue du Filet, etc. On trouverait ridicules ces métamorphoses, si l'on pensait que dans quelques siècles d'ici on pourrait traduire quai Kellermann par quai de l'Homme-de-la-Cave, quai Kléber en quai du Colleur, etc. Les Kalb étaient une ancienne famille noble, qui fonda un hôpital chez nous, de même que les Saltzmann illustrèrent, comme savants, notre ancienne université.

A l'exemple de la Carpe-Bridée, une maison sur le quai des Bateliers nous offre un fait analogue d'une transformation de nom: c'est la brasserie du Chant-des-Oiseaux, grande maison nouvellement construite.

Sur celle qui existait précédemment, on voyait peint un groupe d'oiseaux ouvrant leurs becs, en saluant l'aurore de leurs chants muets. Cette enseigne dérivait aussi du nom du propriétaire, comme le démontre le *Stadtbuch* de 1364, où nous lisons: « *Husz gelegen gynesite Brüsche, an der site nebent Fritschen Vogelsang.* En 1513, *Caspar, dictus Vix Casper hospes hospitii zum Vogelgesang.*» (Maison située de l'autre côté de la Bruche, à côté de Fritsch Vogelsang; en 1513, Caspar dit *Vit Caspar,* aubergiste au Chant-des-Oiseaux.)

Le nom de l'auberge du Rocher-aux-Sapins, vis-à-vis des Petites-Boucheries (*Zum Tannenfels*), a aussi subi une traduction graphique: *Johanni dicto Dannenfeils hospiti civis argentin. et Gerburgi eius uxori legitim.* 1413, *etc.*

Quai Saint-Nicolas.

Vis-à-vis des quatre vieilles maisons, sur les bords de l'Ill, qui se pressent comme quatre sœurs délaissées, craignant l'action destructive des eaux et de la hache de l'homme, et de l'autre côté du pont du Corbeau, une maison démolie par la même raison que la Carpe-Bridée, nous a laissé un souvenir sur le col de sa cave: c'est une

inscription conservée à la bibliothèque de la ville, et qui nous indique à quelle époque les quais qui bordent la rivière ont été revêtus de pierres:

Quai Saint-Nicolas.

DAS WERG WART ANGEFAN-
GEN VO DEM GVLDIN DVRN, VNTZE
AN HER THEN HOFF VON ENDIN-
GEN ANNO DMI. MCCCCXI.

(Cet ouvrage fut commencé depuis la Tour-des-Florins jusqu'à l'hôtel des Endingen, en 1411.)

On pourrait y ajouter aujourd'hui les années 1840 à 1846, où le quai des Pêcheurs et celui des Bateliers ont été nouvellement revêtus de pierres de taille et rehaussés de beaucoup, pour être mis à l'abri des inondations.

Rue d'Austerlitz.

Aucune rue de notre ville n'a subi autant de changements de noms que celle où nous allons entrer, pour continuer notre promenade sur les remparts. Aucune aussi n'a été traversée par autant d'illustres personnages, venant de la rive droite du Rhin.

En 1379, nous la trouvons citée sous le nom de *Viehgass* (rue des Bestiaux), à l'occasion d'un grand incendie qui ravagea tout ce quartier, habité alors par les bouchers, d'où proviennent les noms de rue des Bouchers, porte des Bouchers, Poêle-des-Bouchers, rue des Bestiaux, rue des Bœufs et Plaine-des-Bouchers, donnés à cette partie de l'intérieur et de l'extérieur de la ville [1].

Dans l'espace de cent trente ans, Strasbourg eut l'honneur de recevoir cinq princesses étrangères, qui y passèrent pour s'asseoir sur le trône de France, où malheureusement bien des déceptions les attendaient, et où aucune d'entre elles n'a trouvé le bonheur, plus rare encore dans cette haute position que partout ailleurs.

En 1680, le 21 février, arriva dans notre ville Marie-Anne-Victoire de Bavière, que le Dauphin, fils de Louis XIV, avait choisie pour son épouse; elle y fut reçue par le maréchal de Créquy. Cette princesse ne devait pas voir la mort de celui dont l'histoire disait qu'il fut fils de roi, père de roi, sans avoir été roi lui-même.

En 1725, Strasbourg salua sa première reine en la personne de Marie Lesczynska, fille de Stanislas, roi proscrit de Pologne, et fiancée de Louis XV; elle s'y maria par procuration au duc d'Orléans [2]. Tout le monde connaît la vie privée de ce roi débauché et le caractère dévôt de cette reine.

En 1747, la première épouse du Dauphin, fils de Louis XV, étant morte, il se maria

[1] En 1527, trois maisons, qui s'adossèrent à la Carpe-Bridée, devinrent la proie des flammes; on eut beaucoup de peine à sauver cette auberge (*Bühler Chronique*, t. II, p. 319).

[2] Voyez quai Saint-Nicolas.

Rue d'Austerlitz. en secondes noces à Marie-Joséphine, fille de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et successeur de Stanislas au trône de Pologne; elle aussi passa par notre ville, et mourut veuve sans avoir porté la couronne, mais en laissant trois fils, qui furent Louis XVI, Louis XVIII et Charles X [1].

En 1770, la fille de Marie-Thérèse fit son entrée à Strasbourg comme fiancée du Dauphin, depuis Louis XVI. C'est alors que la rue des Bestiaux reçut le nom princier de rue *Dauphine*. Elle le conserva jusqu'à la révolution, qui l'appela rue *du Dix-Août*. Gœthe, qui se trouvait alors en cette ville comme jeune étudiant, nous a laissé dans ses mémoires l'impression que fit sur lui la décoration des salles et des appartements, élevés sur l'île du Rhin, pour recevoir cette jeune princesse de quinze ans; le choix des Gobelins qui couvraient les parois de la salle d'honneur lui fit pronostiquer la fin malheureuse de cette reine. Mme de Campan nous parle aussi du cérémonial de réception, et nous avons encore retrouvé le plan de la maison, construite alors en charpente, par laquelle Marie-Antoinette entra Autrichienne et d'où elle sortit Française [2].

L'extrait suivant du protocole de la Chambre des XIII de notre sénat, rédigé à cette occasion, n'est pas sans intérêt: « *Ferner erkannt dass Herr General Advokat Hold zu* « *ersuchen, die Madame la Dauphine bey hochdero Ankunft allhier zu haranguiren. Ingleichen* « *werden die hochw. und wohlverordneten Herrn Cancellarii und Scholarchæ Universitatis* « *besorgt seyn, einen Herrn Professoren* so der französischen Sprache wohl kundig *zu* « *Verrichtung des nehmlichen zu ersuchen.* (Plus il a été arrêté que l'on inviterait l'avocat général Hold à haranguer Mme la Dauphine à son arrivée. De même que MM. les chanceliers et scolarques de l'université auront soin d'adresser pareille invitation *à un professeur qui sache bien la langue française.*)

Après que le sceptre de l'empereur eut apaisé l'orage de la révolution, et lorsqu'une armée, envoyée en poste du camp de Boulogne, arrivant sur le Rhin, passa par Strasbourg, cette rue vit, en septembre 1805, défiler ces héros immortels, qui partaient

[1] A Colmar, où elle passa avant d'arriver en notre ville, on fit les rimes suivantes:

Die Tochter Augusti des Königs in Polen
Als des durchlauchtigsten Dauphin sehr schöne Braut
Die Er, als Ihm vertraut, gar prächtig liess abholen
Hat man mit grosser Freud in Colmar angeschaut.
Und diesses ist geschehn als fast zu Ende gienge
Des Januarii sehr rauhe Witterung,
O das dies hohe Paar im Weinmonat empfienge
Ein schönes Liebespfand in der Verehlichung.
O dass der grosse Gott der alles wohl regieret,
Als der allmächtige Verschaffer aller Ding
Den wir um dies Geschenk auflehn wie sichs gebührt,
Den wohlgemeinten Wunsch in die Erfüllung bring.

27 janvier 1747, Colmariæ Augusti regis nata atque
Delphino nubens visa venusta fuit [potenti.
Tuncque adventabat finis Januarii inertis
Utrique Octobri pignus amoris erit
O Deus omnipotens, pie Rex qui erunta gubernas
Nostra tibi, quæso, sint pia vota rata.

[2] Elle était construite à gauche de la route de Strasbourg à Kehl, à peu près vis-à-vis de la campagne Gelb. Voyez la planche page 22.

Rue d'Austerlitz.

pour vaincre l'empereur d'Autriche. C'étaient cinq divisions de cavalerie, composées de carabiniers, de cuirassiers et de dragons, commandées par les généraux Nansouty, d'Hautpoult, Klein, Walter et Beaumont, sous les ordres de Murat, avec le corps du maréchal Lannes, composé des divisions Oudinot et Suchet.

Le 1er octobre eut lieu le passage du grand parc d'artillerie, puis vinrent la garde impériale, commandée par le maréchal Bessières et Napoléon, lui-même.

Le 25 janvier suivant, l'empereur revint de cette courte et brillante campagne, accompagné de Joséphine. La ville leur fit alors une réception digne du vainqueur; la porte et la rue par lesquelles ils avaient fait leur entrée reçurent le nom d'*Austerlitz*.

Joséphine, aussi, déchut de sa haute position, lorsqu'en 1810 Napoléon épousa la fille de cet empereur qui était le neveu de Marie-Antoinette, et qui pendant si longtemps subit la loi de son vainqueur; Marie-Louise fut la cinquième princesse qui passa par notre ville, pour s'asseoir sur ce trône, qui s'écroula quelques années après.

Sous la restauration, lorsque Louis XVIII prit les rênes du gouvernement en 1814, *vingt et unième année de son règne*, comme il disait alors, et que tout le passé glorieux de la France dut être effacé, la rue d'Austerlitz reprit le nom de rue *Dauphine*. Mais le nom de cette mémorable victoire, repris en 1830, a été gravé en caractères monumentaux, en 1845, quand on construisit la double porte d'entrée de la ville. Désormais il appartient à l'histoire, et marque pour ainsi dire le seuil de la France, si souvent franchi par ses armées victorieuses. Toutes ces réceptions se firent avec plus ou moins de pompe; elles eurent leurs arcs de triomphe en bois et en toiles peintes, leurs feux d'artifice, leurs harangues officielles et leurs flatteries de commande.

Cette rue s'est embellie, depuis quelques années, par des constructions nouvelles; sa partie extérieure se terminait anciennement par un bastion voûté, adossé à l'hôtel de l'Ours-Noir, flanqué de rondelles et surmonté d'une haute tour, qui en fermait l'entrée. Ce bastion, élevé en 1544, fut démoli en 1771; la hache de l'homme n'a cependant pas enlevé tous les restes des temps passés, et quelques anciennes maisons témoins de tant de grandeurs déchues sont encore debout depuis des siècles.

Arrivé sur les remparts, derrière le quartier d'Austerlitz, nous allons jeter un coup d'œil sur cette partie des fortifications et en retracer l'histoire. Dans l'article Pont-aux-Chats, nous avons donné le tracé du premier mur d'enceinte de la ville, depuis l'entrée de l'Ill jusqu'au bras du Rhin, avant que la Krutenau y fût jointe. Dans l'article Saint-Nicolas, nous avons décrit l'enceinte de ce faubourg, avec les changements qu'elle a subis; nous en présentons ici la continuation.

Fortifications.

Avant la construction de la citadelle, le mur qui partait de l'angle de droite du quartier Saint-Nicolas, en longeant les maisons extérieures de la rue des Maisons-Rouges, s'adossait au canal du Rhin. Cette entrée était défendue par une herse et un corps de garde; elle fut remplacée depuis, plus à l'extérieur, par les fortifications, connues

Fortifications.

sous le nom de *Communication-de-droite*. Au delà de ce bras du Rhin, ce mur suivait l'alignement actuel de l'hôpital militaire, vers l'angle intérieur du Bastion-des-Bouchers. et de là descendait vers la porte du même nom. Ces murs étaient couverts extérieurement par un fossé, qui coupait le terrain dans la direction de la rue Salpétrière, et communiquait avec l'ancien fossé, appelé *Waisengraben*, dont nous avons parlé dans l'article Rue des Orphelins. De cette manière l'ancien couvent de Sainte-Catherine avec les maisons adjacentes, était assis sur un îlot entouré par le canal du Rhin et par des fossés de fortifications.

Cette construction subsista depuis le commencement du quinzième siècle jusqu'au milieu du seizième, où l'on fit combler le fossé qui longeait la rue Salpétrière, ce qui lia le terrain de Sainte-Catherine au terrain que nous appelons de nos jours *Place d'Austerlitz*. Un dessin que Speclin nous a laissé nous donnera une idée plus exacte de ces fortifications. En même temps un bastion en terre-plein fut établi derrière les jardins du couvent; on renforça les murs, qui furent percés de meurtrières, et on enleva quelques parties de remparts.

De nos jours on voyait encore les traces de ces constructions, derrière la caserne, et en 1845 on démolit les fragments du mur qui longeait la rue Salpétrière, et sur lequel étaient bâties les maisons qui la formaient. Ce mur était flanqué à l'un de ses angles d'une élégante tourelle, couverte en tuiles glacées en couleurs, et appelée *Tour-sur-la-Pointe* (*Thurm auf dem Spitz*), à cause des supports qui la soutenaient. Le niveau des meurtrières nous montre le peu d'élévation qu'avait alors ce terrain [1].

Au dix-septième siècle, les fortifications ayant été renforcées par les remparts casematés, d'après un système de défense plus conforme aux véritables principes de la stratégie, l'ingénieur Kermann construisit, de 1664 à 1669, le bastion que nous voyons encore derrière la caserne, et l'ingénieur de la ville, Schwender, en éleva à la même époque un autre, appelé alors *Bastion de Sainte-Catherine;* ce dernier subit depuis des changements, par suite de la jonction de la citadelle à la ville.

Porte d'Austerlitz.

La porte d'Austerlitz ou anciennement des Bouchers, dont la base est carrée, surmontée d'une tour octogone, semble cependant, par son style d'architecture, remonter au delà du seizième siècle [2]. Avant cette époque, une tour plus forte et plus élevée donnait entrée en ville. Un chroniqueur nous dit à ce sujet: « 1548. *Nach Sanct-« Andras Tag hat man den Metzigthurm anheben abbrechen, der hatte einen schönen helm « mit grünen glacirten Ziegeln und vier neben Erker, war ein lustiger Thurm.* »

[1] Les deux grandes écuries qui forment angle avec la caserne, furent bâties, en 1847 et 1848, sur ce terrain déblayé. En 1849, au printemps, on démolit la poudrière, bâtie du temps de Louis XIV, et on construisit l'écurie qui lie les deux autres ailes.

[2] C'est un architecte que la ville fit venir de Francfort, qui en est le constructeur; il était logé et nourri aux frais de la ville, dans l'auberge du Bœuf-Rouge, aujourd'hui hôtel de Bade.



Tour sur la pointe, anciennes fortifications.



Porte de l'hôpital, démolie en 1769.

Porte d'Austerlitz.

Avant Speclin, la majeure partie de ces travaux fut dirigée par le comte Guillaume de Fürstenberg, commandant des troupes à la solde de la ville et homme de guerre expérimenté[1]; le capitaine Daniel Silberkrämer l'assista dans ces travaux. On avait établi aussi près de cette porte un gibet, sur lequel on affichait les noms des déserteurs. (*Woran man die Namen der durchgegangenen Guardi Knecht angeschlagen.*)

Caserne d'Austerlitz.

La caserne d'artillerie fut construite dans les années 1753 et suivantes, et agrandie en 1785. La ville y contribua pour la somme de 238,000 livres. La réputation dont jouissait Strasbourg, fut confirmée par Louis XV, quand il organisa le corps de l'artillerie; par une ordonnance du 13 août 1765, ce roi convertit les sept brigades de l'artillerie française en autant de régiments, qui prirent les noms des villes où les écoles étaient établies, et s'appelèrent régiments de La Fère, de Metz, de Strasbourg, de Grenoble, de Besançon, d'Auxerre et de Toul. En 1790, un décret de l'Assemblée nationale donna au corps de l'artillerie une nouvelle organisation, et le régiment de Strasbourg prit le nº 5 dans la série des sept régiments de canonniers.

Le 30 septembre 1681.

En nous approchant de la porte de l'Hôpital et des deux anciennes tours, nous voyons sur le faîte d'une maison, à côté de celle qui est couverte de tuiles creuses, plusieurs petits cavaliers moulés en terre. Déjà comme enfant nous avions cherché, mais inutilement, à connaître la raison qui avait pu faire placer ces figurines sur un toit; mais comme depuis on a bien souvent gratté et récrépi cet édifice, en respectant toujours religieusement ces petites figures, nous avons voulu prendre des informations chez le propriétaire, M. Kolb, maître-maçon, Strasbourgeois de bonne vieille souche et membre du conseil municipal jusqu'à sa mort. Voilà ce qu'il nous dit: « Vous voulez « savoir l'origine de ces figurines, je vous la ferai connaître; mais avant tout il faut vous « faire observer que je ne la connais que par la tradition de mon grand-père. Aimant « comme vous à conserver les souvenirs des temps passés, j'ai toujours respecté ces « statuettes comme de bons gardiens de mon toit. »

Dans cette maison logeait, en 1681, un tailleur, qui, après avoir fait de longs voyages pour s'exercer dans sa profession et servi dans différents régiments impériaux, pendant la guerre de trente ans, retourna dans sa ville natale, où il parvint à occuper une place de maître, devenue vacante dans la série des tailleurs de Strasbourg, et se mit en ménage. Une des faiblesses de cet homme était une haine violente contre les Français, et surtout contre les cuirassiers dont il avait à se plaindre, ayant été maltraité par eux dans une charge de cavalerie.

Le 30 septembre 1681, il avait mis son habit de dimanche et s'était rendu à l'église, ne présumant pas qu'il se trouverait ce même jour face à face avec ses ennemis mortels. Pendant le prêche on entendit des coups de canon, le tocsin sonna, et tout le monde

[1] Voyez ville, rue des Pucelles.

Le 30 septembre 1681.

quitta les temples pour connaître la cause de cette alerte inattendue. Dans les rues régnait une animation extraordinaire; au son funèbre des cloches, la bourgeoisie armée se réunissait aux postes dans l'intérieur de la ville et sur les remparts; les constables (canonniers) couraient à leurs pièces, les sénateurs s'étaient empressés d'accourir à l'Hôtel-de-Ville, les portes furent fermées; les échevins furent convoqués dans les poêles de leurs tribus; Christophe de Janeck, commandant les soldats de la ville, et qui s'était mis à leur tête, fut mandé auprès du sénat; une panique générale s'était emparée de la bourgeoisie. Les causes de ce mouvement étaient la prise, par un corps de cavalerie française, d'une redoute mal gardée dans l'île du Rhin, sans qu'il eût été fait la moindre dénonciation d'hostilité, et la sommation du ministre Louvois de rendre la ville le même jour, à des conditions honorables, à son maître Louis XIV. Au cas contraire, disait-il, et si un seul coup de canon était tiré, il se rendrait maître de Strasbourg par la force des armes, et ne ménagerait pas même l'enfant dans le sein de sa mère.

La porte des Bouchers s'ouvrit et des voitures sortirent avec le Städtmeister de Zedlitz et les sénateurs Dietrich, Frœreisen, Schmidt, Richshofer, Stœr, Frantz et le syndic de la ville Güntzer, pour se porter au quartier-général français à Illkirch, afin de défendre l'indépendance de la ville. Mais leurs démarches furent vaines, et le hautain ministre répéta ses menaces, en se fondant surtout sur ce qu'une forte armée impériale étant en marche vers le Rhin, il était d'un intérêt incontestable pour son roi d'avoir Strasbourg sous sa dépendance.

Pendant ce temps les sénateurs et les échevins attendaient avec anxiété le retour de leurs délégués. On calcula les forces de la ville et ses moyens de défense, et on trouva que de 4,000 habitants propres à porter les armes, 300 des plus riches et des plus influents étaient à la foire de Francfort; le nombre de 800 et souvent de 1,500 hommes de troupes à la solde de la ville, avait été réduit à 400; les communications avec la Suisse étaient coupées, de même qu'avec les bailliages relevant de Strasbourg, qui pouvaient fournir des défenseurs robustes aux remparts. De plus, les eaux étant très-basses, on ne pouvait remplir les fossés des fortifications et inonder les environs.

Le commandant de Janeck, vieille lame aguerrie, animait les Strasbourgeois à la défense, mais on lui objecta qu'une fois une brèche faite par le canon français, tout était perdu, les fossés ne pouvant pas être mis sous eau; que la garnison n'était pas assez forte pour résister à un ou plusieurs assauts, et qu'enfin il ne fallait pas s'attendre à un secours de l'armée impériale.

Les chefs du sénat conclurent donc à la reddition, en acceptant les modifications que Louvois pouvait proposer à la capitulation. Les 300 échevins furent consultés, comme cela se pratiquait dans les cas graves, et durent céder à la décision du sénat.

Dans l'après-midi les mêmes voitures sortirent de nouveau et ramenèrent les députés à Illkirch, où ils signèrent la capitulation, dont voici l'original:

Nous Francois Michel le Tellier marquis de Louvois Secretaire d'Estat et des commandements de Sa Ma.té Et Joseph de Ponts Baron de Montclar Lieutenant gnal des armées du Roy commandant pour sa Ma.té en Alzace, Avons en vertu du pouvoir à nous accordé par sa Ma.té pour recevoir la ville de Strasbourg a son obeissance, mis les apostilz cy dessous dont nous promettons fournir la ratification de sa Ma.té et la remettre au magistrat de Strasbourg entre cy et dix jours,

Le Roy reçoit la ville et toutes ses dependances en sa royalle protection

La Ville de Strasbourg à l'exemple de Monsieur l'Eveque de Strasbourg, le Comte de Hanau, Seigneur de Fleckenstein et de la Noblesse de la basse Alsace reconnoit Sa Majesté Tres Chretienne pour son Souverain ~~Protecteur~~ Seigneur et

2.

Accordé

Sa Majesté confirmera tous les anciens Privileges, Droits, Statuts et Coutumes de la Ville de Strasbourg, tant Ecclesiastiques que Politiques, conformement au Traitté de Paix de Westphalie, confirmé par celuy de Nimegue.

3.

accordé pour jouir de tout ce qui regarde les biens ecclesiastiques suivant qu'il est prescrit par le traité de munster a la reserve du corps de l'eglise de nostre dame autrement nommée le dome qui sera rendue aux catoliques

Sa Majesté laissera le libre exercice de la Religion comme il a été depuis l'Année 1624, jusques à présent, avec toutes les Eglises et Ecoles, et ne permettra à qui que ce soit, d'y faire des pretensions, ny aux biens Ecclesiastiques, fondations et Convents, à sçavoir l'Abbaye de St. Etienne le Baptiste de St. Thomas, St. Marc, St. Guillaume, aux Touts Saints, et tous les autres compris et non compris, mais les conservera à perpetuité à la Ville et ses habitans.

SMté trouvant bon neantmoins qu'ils puissent se servir des cloches de la d. eglise pour touts les usages cy devant pratiqués hors pour sonner leurs prieres.

4.

[margin:] accordé a la reserve que pour les causes qui n'excedront ~~pas~~ mille livres de france en capital on ne poura apeller au con.el de brisac sans neanmoins que l'apel suspende l'execution du jugement qui aura esté rendu par le magistrat si il n'est pas question de plus de deux mil livres de france

Sa Majesté veut laisser le Magistrat dans le present état, avec touts ~~leurs~~ les droits et libre election de leurs Colleges, nommement celuy de Treize, Quinze, Vingt et un, Grand et Petit Senat, des Eschevins, des officiers de la Ville et Chancellerie, des Convents Ecclesiastiques, l'Université, avec tous leurs docteurs, Professeurs et Etudiants, en quelque qualité qu'ils soient, le College les Tribus et Maitrises, tout comme ils se trouvent à present avec la jurisdiction civile et criminelle.

5.

[margin:] accordé a la reserve des canons munitions de guerre et armes des magasins publics qui seront au pouvoir des officiers de S.M.té et a les gardes armes appartenants aux particuliers elles seront remises dans l'hostel de ville en une salle dont le magistrat aura la clef

Sa Majesté accorde aussy à la Ville que tous les revenus, droits, peages, ~~et~~ pontenages commerses, avec la douane soient conservés en toute liberté et jouissance comme elle les a eu jusques à present, avec la libre disposition + des Magazins de Canons, munition, Armes, tant de ceux qui se trouvent dans l'Arsenal qu'aux remparts et maisons de la bourgeoisie, des Magazins des bleds, vins, bois, charbons, sel, et tous les autres, les cloches, comme aussy les archives, documents et papiers de quelque nature qu'ils soient.

[margin insertion:] + de la Pfenningthurn et la Monnoye

6.

[margin:] accordé

Toute la bourgeoisie, demeurera exempte de toutes contributions et autres payements, Sa Majesté laissant à la Ville tous les impôts ordinaires et extraordinaires pour sa conservation ~~en son état~~.

7.

Sa Majesté laissera à la Ville et aux citoyens de Strasbourg la libre jouïssance + de toutes leurs villes, bourgs villages, maisons champêtres et terres, qui leur appartiennent, et fera la grace à la Ville de luy octroyer des lettres de repit, contre ces Creanciers, tant dans l'Empire que dehors.

+ du pont du Rhin

accordé

8.

Sa Majesté accorde aussy une amnistie de tout le passé tant au public qu'à tous les privés sans aucune exception. Et y fera comprendre le Prince Palatin de Veldence, le Comte de Nassau, le Resident de S. M. Imperiale, ? le Bruderhoff, avec ses officiers, maisons et appartenances.

accordé

? sans les [illegible]

9

il sera permis à la ville de faire batir des cassernes pour y loger les trouppes qui y seront en garnison

accordé

10.

Les trouppes du Roy entreront aujourd'huy 20me 7bre 1681 dans la ville a quatre heures après midy.

fait a illkirch ce 30 sept 1681

Louvois

Joseph de Pons Baron de Montclar

Jean George de Zedlitz
Escuyer et Preteur.

Dominique Dietrich.

Johann Leonhard Froereisen

Johann Philipps Schmidt.

Daniel Richshoffer

Jonas Storck

J. Joachim Frantz

Christoffle Güntzer

Sa Majesté après avoir veu et examiné tous les susd.ts articles et leurs apostilles a approuvé ratiffié et confirmé, approuve ratiffie et confirme tout ce qui a esté respondu et promis en son nom par lesd. s.rs Marquis de Louvois et Baron de Montclar suivant la teneur desd. apostilles. Promettant en foy et parole de Roy de les entretenir, garder et observer inviolablement de point en point et d'empescher qu'il y soit contrevenu directement ou indirectement. En foy de quoy Sa Majesté a signé les presentes de sa main et a icelles fait apposer son seel secret. Fait a Vitry le 3.e jour d'Octobre 1681.

Louis

Colbert

Le soir à quatre heures les troupes françaises commencèrent à faire leur entrée en ville; trois escadrons de cuirassiers, tous bien montés, et portant chacun, comme cela se pratique en campagne, une botte de foin et de l'avoine, arrivèrent sur la place d'Armes (alors *Barfüsserplatz*), où ils bivouaquèrent pendant deux jours; l'infanterie prit possession des remparts et des postes militaires, en bivouaquant de même jusqu'à ce que tous fussent logés chez la bourgeoisie; une discipline sévère les maintenait dans l'obéissance et dans l'ordre; aucun soldat n'osait quitter son poste sous peine de mort.

Le 30 septembre 1681.

Pendant toute cette journée d'angoisses, le peuple criait à la trahison, les hommes armés demandaient de la poudre et des balles; les canonniers, sur les remparts, réclamaient à grands cris des munitions, mais poudrières et arsenal restèrent fermés. Cependant des rassemblements se formaient devant l'Hôtel-de-Ville et devant les maisons des principaux sénateurs et du résident français, Frischmann, auquel on avait donné le conseil secret de partir, et que l'on tenait caché. Déjà des pierres étaient lancées contre les vitres, on était sur le point d'attaquer, et beaucoup de gens s'indignaient à la pensée que cette ville si forte dût se rendre sans la moindre résistance. De ce nombre était aussi notre tailleur, dont la fureur monta à son comble, lorsqu'il vit entrer des cuirassiers, ses ennemis implacables; il se retira dans sa maison près de la porte de l'Hôpital, et après avoir chargé ses armes, et juré que la ville ne se rendrait pas sans que le sang de l'ennemi ne coulât, il fit feu, tua et blessa quatre soldats, et se sauva. Quelques temps après il revint, quand l'affaire fut oubliée, et fit placer en souvenir de sa vengeance ces figurines sur le faîte de son toit.

Content d'avoir satisfait notre curiosité, nous avons promis à notre obligeant conteur de consigner avec reconnaissance cette tradition dans les notes historiques que nous rassemblions alors sur l'histoire de notre ville.

Hôpital civil.

Si les hôpitaux sont les preuves les plus évidentes des misères, qui furent et qui seront toujours le partage de l'espèce humaine, ils attestent en retour les progrès de l'esprit philanthropique, les résultats consolants de la charité chrétienne des habitants d'une ville et l'abondance de ses ressources financières. Sous tous ces rapports, l'hôpital civil de Strasbourg mérite une des premières places. Il y a deux siècles déjà qu'il fut cité comme modèle à côté de celui d'Amsterdam, tant pour son étendue et ses ressources que pour son organisation intérieure. Au commencement du dix-septième siècle, ses recettes lui permettaient de subvenir aux besoins journaliers de 1,500 malades et pensionnaires, mais par la terrible guerre de trente ans et les luttes armées qui la suivirent, cet établissement perdit beaucoup de ses biens; il était même tellement endetté, que le magistrat ordonna des quêtes dans les églises, pour subvenir à ses besoins. Silbermann nous cite une quête qui fut faite le 22 juillet 1697, et qui rapporta 539 livres pfennings ou 2156 fr. Plus tard encore, par le partage des pays qui suivit

Hôpital civil.

la paix de Lunéville et la formation de la confédération germanique, en 1806, l'hôpital de Strasbourg perdit encore un grand nombre de ses biens d'outre-Rhin, perte que l'indemnité ne compensa jamais.

La première trace que nos annales nous laissent de la formation d'un hôpital en notre ville, date de 1103 à 1122. L'évêque Cuno en fut le fondateur et ses successeurs Gérard et Burkard le dotèrent magnifiquement; cet hôpital avec une chapelle, sous l'invocation de saint Évrard, fut établi dans la petite rue qui débouche dans la rue Mercière, et qui en porte encore le nom. Quelle idée peut-on se faire des connaissances hygiéniques d'une époque où l'on ne trouvait, pour un hôpital, de meilleur emplacement, qu'une ruelle sombre, étroite, privée d'air, et bordée dans toute sa longueur d'un fossé (ancien fossé d'enceinte de la ville romaine), que nous connaissons encore sous le nom d'*Ulmergraben*, et dans lequel se déversaient les matières fécales.

Parmi les droits et les priviléges dont jouissait alors notre hôpital, celui de donner asile aux meurtriers poursuivis par la loi était l'un des principaux. Ce fut en 1291 que l'empereur Adolphe de Nassau lui conféra ce droit. De plus, ses administrateurs et ses employés ne dépendaient que de la juridiction ecclésiastique.

En 1316, après quelques années de disette, de famine et de maladies épidémiques, qui enlevèrent, s'il faut en croire les annales de ces temps, 14,000 habitants de notre ville, on transféra l'hôpital hors de l'enceinte, près de la porte de ce nom; mais la guerre que la ville eut à soutenir, en 1392, contre son évêque Frédéric de Blankenheim et contre la noblesse[1], l'obligea à le démolir. Pendant sept ans, les malades furent soignés dans le *Stadthoff* ou *Herrenstall*, au Finckwiller, jusqu'à ce que l'hôpital fût définitivement établi sur l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui. Outre les soins que l'on y donnait aux malades et aux pauvres de la ville, l'hôpital fut d'un immense avantage pendant les guerres qui se succédèrent au dix-septième siècle. Là beaucoup de malheureux, blessés sur les champs de bataille, trouvèrent les secours de l'art et les bienfaits de la charité. Après la bataille d'Ensheim et celles qui la suivirent, quelques milliers de soldats allemands et français y furent soignés. Un auteur contemporain en fait même monter le chiffre, sans doute exagéré, à 20 ou 30,000.

Le 6 novembre 1716, un incendie qui éclata le matin à cinq heures, près de la pharmacie, consuma tous les bâtiments, à l'exception des écuries, de la boulangerie, des caves et de la chapelle de Saint-Évrard, qui avait été transformée, en 1676, en amphithéâtre anatomique. On fut assez heureux pour pouvoir sauver les malades et les infirmes, à l'exception de trois, dont une femme de cent deux ans, qui devinrent la proie des flammes, ainsi qu'une provision de 11,000 sacs de blés, de 150 balles de toiles et tout le mobilier; les bureaux et les archives restèrent intacts, les malades

[1] Voyez Plaine-des-Bouchers.

Hôpital civil.

trouvèrent un nouvel asile au Herrenstall et dans le Lazaret, sur la Plaine-des-Bouchers. L'architecte de la ville, Mollinger, fut alors chargé de la reconstruction de l'hôpital actuel, qui fut commencé en 1718, et achevé en 1724.

Depuis le quatorzième siècle, l'administration de l'hôpital était dirigée par trois membres du sénat et placée sous la surveillance de ce corps. L'histoire nous cite une punition sévère qui frappa l'un de ces membres, convaincu de concussion. En 1553, Abraham Bos de Molsheim, receveur de l'hospice, fut accusé d'avoir soustrait une somme de 1,500 florins des fonds qui lui étaient confiés. Le procès fut instruit, et le sénat le condamna à être pendu. Cependant on commua sa peine en une détention perpétuelle. Ayant trouvé moyen de s'évader de sa prison, il put se réfugier dans le *Bruderhof*, près de la cathédrale, qui jouissait du droit d'asile; mais assiégé et surveillé pendant plusieurs jours par les agents de la police, il fut livré par le chapitre à l'autorité, à condition qu'on épargnerait sa vie; on l'exposa au carcan, et le bourreau, après lui avoir coupé les oreilles, l'emmena hors de la ville, d'où il fut exilé à perpétuité.

Il n'est pas sans intérêt de consigner un ancien usage qui se rattache à l'hôpital, et qui manifeste les sentiments de nos pères envers les malheureux. Après le jour de prestation de serment à la charte qui régissait notre petite république, cérémonie qui avait lieu tous les ans devant la cathédrale, le premier mardi de l'année, le receveur de la ville, accompagné du doyen des huissiers et de deux valets du Pfennigthurm (recette) se présentait à l'hôpital et distribuait aux pauvres l'aumône que la ville leur faisait à cette occasion. Le même jour, le receveur de l'hôpital donnait un dîner au receveur de la ville, et le caviste était autorisé à servir ses meilleurs vins.

La révolution de 1790 ayant placé la ville de Strasbourg sous le droit commun de la France, l'administration de l'hôpital subit l'influence de cette législation. De nos jours, des commissions d'administration, qui remplissent ces fonctions gratuitement, soignent les intérêts de l'hôpital, comme tous les établissements de bienfaisance, et leur sage gestion en a fait prospérer l'état financier. L'hôpital dispose aujourd'hui d'un revenu annuel de 330 à 360,000 fr., suivant la valeur des blés.

Quatre cent cinquante à quatre cent quatre-vingts personnes âgées, des deux sexes, y trouvent un asile jusqu'à la fin de leurs jours, comme pensionnaires gratuits ou comme pensionnaires payants. De soixante-dix à cent pensionnaires externes obtiennent des secours de dix francs par mois. Cinq à six cents malades et blessés y reçoivent habituellement la nourriture et les soins de l'art, et en outre la caisse des hospices subvient aux frais des médicaments prescrits par les médecins cantonaux de la ville en faveur des pauvres qui sont traités à domicile. Ces frais s'élèvent à 12,000 fr., et sont payés par les soins du bureau de bienfaisance. En totalité, plus de onze cents personnes y sont entretenues, y compris vingt-sept sœurs de charité,

Hôpital civil.

les élèves en médecine et en pharmacie qui y sont de garde, les élèves sages-femmes, les servantes et les infirmiers[1].

Les salles des malades sont vastes, hautes et bien aérées, les planchers sont cirés, et une propreté exemplaire préside à l'entretien de la literie, du linge et de la cuisine[2].

Il y a quelques années que j'eus occasion de m'entretenir longtemps avec un inspecteur général des hospices en tournée à Strasbourg. Voici ce qu'il me dit au sujet de notre hôpital: «Je regrette que mes fonctions ne m'aient pas conduit plus «tôt dans votre ville, car je les aurais remplies avec beaucoup plus de fruit, après «avoir vu votre vaste établissement, que je puis bien appeler un des plus beaux et des «mieux administrés de la France.» Éloge honorable dans la bouche d'un homme qui avait déjà visité tant d'établissements charitables.

La partie souterraine de l'hôpital n'est pas moins intéressante à visiter que la partie supérieure. Les caves magnifiques, seuls restes de l'ancien bâtiment, ne sont plus aussi garnies que par le passé, où de grandes provisions de vins de tout âge et de toute nature y reposaient.

Künast, qui nous alaissé beaucoup de notes manuscrites sur l'état de notre ville à la fin du dix-septième siècle, nous cite, entre autres vins vieux qui y étaient conservés de son temps, ceux de 1472, de 1519 et de 1525. Ne dirait-on pas que ces vénérables produits de nos vignobles ont fait trébucher la muse inspiratrice du poëte qui composa les rimes gravées sur les tonneaux de l'hôpital, et que nous transcrivons ici pour la curiosité du fait?

LIEBE FREUND ICH THUE EUCH HIEMIT KUND
HIER LIEGT EIN WEIN UM DIESE STUND
DER WUCHS SAG ICH GEWISS UND WAHR.
ALS MAN ZÆHLET 1472 JAHR,
KAM ER IN DEN SPITAL HINEIN
DA DER BURGUNDER KRIEG IST GESEYN.

DIESER ZETTUL ZEIGT UNS MIT MASZ
WIE LANG DER WEIN IN DIESEM FASS

[1] Depuis 1840, le local de l'hôpital civil s'est agrandi par l'acquisition de trois maisons de la rue du Bouc, et d'une maison du quai Saint-Nicolas, ce qui a permis de placer près de trois cents lits de plus.

[2] La consommation journalière de la cuisine est d'environ 150 kil. de viandes de toutes espèces, outre la volaille. On emploie par an 7,000 kil. de beurre fondu et 500 kil. de graisse fondue. Les pensionnaires pauvres reçoivent, à sept heures du matin, une bonne ration de soupe et un morceau de pain mi-seigle et mi-froment; à dix heures, soupe, légumes et pain; à quatre heures, soupe et pain. Les dimanches et les jeudis on leur sert de la viande et un verre de vin à leur dîner.

Hôpital civil.

GELEGT IST. SAG ICH FÜWAHR,
SEIT MAN ZÆHLT 1519 JAHR
DA DER WÜRTENBERGER VERTRIEBEN
WIE MAN EIN SOLCHES FIND GESCHRIEBEN.

EUCH SOLL DER WEIN SEYN WOHL BEKĀNT
DASS ER DER BAURENKRIEG GENANNT
DAHER ER AUCH HAT SEINEN NAHMEN
WEIL DAMALS KAMEN VIIEL BAUREN ZUSAMMEN
DIE WAREN ERSCHLAGEN DAS IST WAHR
ALS MAN ZÆHLET 1525 JAHR.

Ces vins ont été bus depuis et les tonneaux sont devenus la proie des vers, mais on conserve encore aujourd'hui, dans un baril ovale, un échantillon de celui de 1472; l'odeur en est très-forte, un peu rance, de même que le goût, qui est amer, et approche un peu de celui d'un vieux madère.

Les beaux tonneaux que l'on y voit aujourd'hui, portent les dates du siècle passé, et ont été faits par Jean Hartmann, de Pfaffenheim, tonnelier de l'hôpital, et ses successeurs. Le plus grand contient 600 mesures ou 300 hectolitres, comme nous l'indique la morale gravée sur le devant:

SECHS HUNDERT OHMEN WERD ICH ALLZEIT FASSEN
WAS ABER DRÜBER IST NICHT IN MICH GIESEN LASSEN.
O LESER! NIMM MICH STETS ZU DEINEM BEISPIEL AN
EIN SCHELM WER MEHR VERSCHLUKT ALS ER VERTRAGEN KAÑ. 1773.

Une autre inscription, plus bachique, exprime, en souvenir de Noé, les vœux sincères du caviste:

MIT GOTTES SEEGEN SAG ICH VORAN.
NOA DER GOTTES MANN
NACH DEM WEIN DIE FASS BEDACHT
DASS ER AUCH DAS ERST GEMACHT.
GOTT GEBE SEINEN SEEGEN HEREIN
VON JAHR ZU JAHR MIT GUTEM WEIN. 1715.

Outre ces chefs-d'œuvre colossaux de l'art du tonnelier, il y a encore d'autres fûts de moindre dimension, dont l'un, avec un côté en ellipse et l'autre en forme d'œuf,

Hôpital civil.

un second, octogone d'un côté et ovale de l'autre, puis un troisième, qui est lié sans cercles.

En quittant cette cave, et après avoir lu ces diverses inscriptions, peut-on douter du proverbe: *In vino veritas?* On pourrait y faire un cours d'histoire, le verre en main, et si dans la partie supérieure de l'hôpital la tristesse vous saisit devant le tableau des douleurs et des misères humaines, votre front se déridera à l'aspect de ces tonneaux.

Avant de faire nos adieux à l'hôpital civil, passons au fond, derrière les maisons qui servaient autrefois de refuge aux aliénés, transférés en 1835 et 1836 à Stephansfeld, près Brumath. Nous voyons là une porte qui donne sur les remparts, et qu'on pourrait prendre pour l'antique poterne, appelée *Bundethörlein,* qui donnait issue à la ville par la rue du Bouc; mais à son style d'architecture on reconnaît le dix-septième siècle. Le vulgaire assure que c'est là la porte par laquelle Louis XIV entra pour la première fois en notre ville, après que l'on eut rasé cette partie des remparts, pour le faire passer en conquérant sur une brèche; il n'en est rien; ce roi est entré par la porte des Bouchers, dans un beau et vaste carrosse, traîné par huit chevaux superbes, sans faire subir à notre ville une pareille humiliation; mais cette porte n'en doit pas moins son origine à l'une de ces flagorneries, dont notre ancien magistrat, qui avait perdu toute l'énergie des temps passés, donna tant de preuves au dix-septième et au dix-huitième siècle.

En voici l'origine comme nous l'enseigne en partie l'inscription qui s'y trouve. La ville avait cédé un bandeau de terrain vague, qui longeait l'hôpital entre ce bâtiment et le fossé en deçà du rempart, à M. de la Bastie, commandant militaire, qui logeait alors dans la rue Sainte-Élisabeth, où est de nos jours la maison de M. le professeur Hepp, n° 27. M. de la Bastie avait planté des arbres fruitiers sur ce terrain, parfaitement bien exposé au soleil du matin, et à l'abri des vents, et comme il désirait avoir un passage pour venir de son logement visiter ses arbres chéris, cette porte fut construite à son intention et ornée du buste du roi, que la révolution renversa. Tout cela valait-il la peine d'y mettre tant d'ostentation et de faire les frais de cette inscription monumentale latine, gravée sur la porte:

HOS FRUCTUS PEPERIT CONCORDIA MARTIS ET URBIS.

Et à côté, extérieurement:

CAROLUS DE MARNAYS LABASTIE SUMMÆ REI MILITARI
IN URBE ARGENTINENSI PRÆFECTUS, REGII ORDINIS LUDOVICI
EQUES, PROMOENIUM HOC ANTEA VACUUM ET INCULTUM
A MAGISTRATU SIBI SUISQUE HEREDIBUS ANNO DOMINI

Hôpital civil.

MDCXCIX QUARTO IDUS NOVEMB. SUB ANNUI CENSUS ONERE
IN PERPETUUM PACTO CONCESSUM SUA CURA ET IMPĒSIS
GRAVIBUS IN HORTUM POMIFERIS ARBORIBUS CONSITUM COMMUTAVIT.

Les jardins que possèdent les belles maisons qui longent d'un côté la rue Sainte-Élisabeth, donnent à cette rue ce calme et cet air de campagne que l'on rencontre si rarement dans les grandes villes, et ils présentent sans contredit une des plus belles vues sur le rempart; partout ailleurs l'œil embrasse des constructions militaires, des cassines, à proximité des casernes des bouges en tout genre; du côté des Marais, des toits enfumés et couverts de mousse, des maisons de jardiniers, quelques échappées de vue dans l'intérieur de la ville; mais là on aime à se reposer dans sa promenade sur les remparts, et à jouir en même temps de la vue au dehors.

Anciennes Fortifications.

Quand de ce point on regarde les bâtiments de l'hôpital, on retrouve facilement les traces d'anciennes fortifications, sur lesquelles cet édifice est assis. Silbermann nous a laissé le dessin d'une ancienne porte, sans doute, à en juger par le style d'architecture, l'une des portes primitives de notre ville au moyen âge, et dont les armoiries sont grossièrement taillées dans la pierre. Elle fut démolie en 1769, lors de la construction de la voûte qui continue le rempart.

Quittons ces lieux pour quelque temps et rapprochons-nous de l'intérieur de la ville, en restant néanmoins sur la rive droite de la rivière.

A côté de l'hôpital civil, une maison, qui est habitée par un des médecins de cet établissement, montre au-dessus de sa porte deux chasse-mouches en sautoir, taillés dans la pierre; elle s'appelait anciennement: *Zu den Muckenwedlen.* C'était l'hôtel de la prélature d'Ettenheimmünster, au delà du Rhin; il servait de pied à terre aux religieux, quand ils venaient en notre ville, où leurs rapports avec l'évêque les appelaient souvent, et était ordinairement habité par un receveur, qui soignait leurs intérêts dans la localité [1].

Écoles françaises.

Rien ne s'efface moins de la mémoire que les impressions que l'homme a reçues dans son jeune âge; elles vivent avec lui et il aime à s'y attacher. C'est en passant par la rue Saint-Nicolas qu'un de ces souvenirs se réveille dans l'esprit du Strasbourgeois parvenu aujourd'hui à l'âge de maturité, et, en le rejetant vers les années où il soupirait sur les bancs de l'école, lui fait comparer l'enseignement et la discipline de nos institutions scolastiques modernes à ce qui était en usage au commencement de ce

[1] Le grand bâtiment qui forme l'angle de la rue vis-à-vis, connu sous l'ancien nom de *Grüneck*, était anciennement le grenier de l'Œuvre-Notre-Dame (*Unserer lieben Frauen Kornhaus oder Leuthaus*). Détruit par le feu, lors du grand incendie de 1379, il fut en partie rebâti en 1405; les dates du seizième et du dix-septième siècle qui s'y trouvent de nos jours, indiquent assez les diverses époques de sa reconstruction (Künast, t. 1 sq).

Écoles françaises. siècle. Alors l'enseignement primaire dans les écoles paroissiales ne s'étendait pas jusqu'à l'étude de la langue française, et ceux des parents qui voulaient faire apprendre cette langue à leurs enfants, les mettaient en pension au Ban-de-la-Roche, à Saint-Dié, et dans d'autres villes de la Lorraine, ou bien les envoyaient chez le sieur Reinbold, pasteur à l'hôpital civil, qui logeait dans cette antique maison en pierre, à côté d'une autre non moins ancienne, occupée de nos jours par un loueur de carrosses. En y pénétrant, on arrivait à gauche, au rez-de-chaussée, dans une grande chambre noire et sombre, qui recevait un peu de jour par une fenêtre donnant dans une étroite cour, et par deux autres, donnant dans la rue, entre lesquelles un vieux drapeau tricolore en serge enfumée, avec l'inscription *Vive la nation!* étalait le chaud patriotisme du régent de cette école. C'était un beau vieillard à ailes de pigeons bien poudrées, portant toujours la culotte courte en soie noire, des souliers à larges boucles en argent, et une longue veste en molleton blanc. Ses bas en soie noire ou en coton blanc étaient pour nous enfants le baromètre de son humeur, car s'il descendait à l'école en bas blancs et en chevelure non frisée, nous savions d'avance que ce jour-là les coups ne nous manqueraient pas, et que le baculus, dont il était toujours armé, laisserait maintes traces sur nos jeunes peaux; par contre, quand sa belle tête avait une expression de sérénité, quand le perruquier avait déjà mis la main à l'œuvre et l'avait blanchie d'une bonne couche de poudre, et qu'un bas de soie chaussait sa jambe bien faite, alors c'était le meilleur homme du monde. Dans ce temps on ne séparait pas les écoliers d'après leur sexe et leur âge; garçons et filles, depuis l'âge de quatre ans jusqu'à celui de dix-sept, suivaient ensemble le même enseignement, et sur ces bancs se formaient déjà des amourettes, qui quelques années après finirent par le mariage.

La méthode d'enseignement du pasteur consistait à écrire les mots et les phrases sur un tableau, devant lequel les élèves, debout, lisaient à haute voix; le maître se tenait au fond de la salle, ayant en main une longue gaule, avec laquelle il frappait sur la tête de celui qui prononçait mal. Pour bien exercer nos gosiers germaniques à la prononciation française, il faisait répéter trente ou quarante fois le même mot à toute la classe; ainsi, par exemple, dans le mot Guillaume, pour bien faire sentir les *ll* mouillés, il donnait le signal avec son bâton et tous de crier *ille*, jusqu'à ce qu'un autre coup sur la table commandât le silence. Il procédait de même avec les mots composés et avec les adjectifs, tels que ragoûtant, dégoûtant, complaisant, déplaisant, etc., et toute la classe les répétait ensemble, en faisant un vacarme à rompre la tête. La sévérité du régent ne se bornait pas aux coups de bâton et de gaule, il condamnait encore ses jeunes disciples à des flagellations sur la partie charnue du corps, et ces exécutions se faisaient toujours au fond de la cour, avec un cérémonial imposant, par quatre des élèves des plus âgés. Une de ses manies, qui n'était cependant pas sans but, était de nous intéresser aux grands faits de cette époque, et le journal qui les annonçait

était toujours lu à haute voix, et servait même de texte à une traduction qu'il accompagnait d'un commentaire. De cette manière nous y prenions une part plus active.

Écoles françaises.

Lorsque, en 1805, Napoléon passa par notre ville pour entreprendre la première campagne d'Allemagne, notre vieux maître, qui nous avait déjà mis au courant des victoires du général Bonaparte et du premier consul, nous ordonna de venir endimanchés à l'école, munis chacun d'une paire de castagnettes (*Klepperle*); de là il nous conduisit, son vieux drapeau en tête, dans la rue des Bouchers, où il nous plaça en ligne, garçons et filles, derrière la haie que formait la troupe. Quand passa la voiture impériale, sur le devant de laquelle était assis Roustan, le mamelouck, il nous fit crier à tue-tête, *Vive l'empereur!* en commandant en même temps un roulement de castagnettes.

Avant la révolution, lorsque Strasbourg avait encore sa propre constitution, la langue française n'était enseignée que chez les personnes riches ou aisées; le peuple ne l'apprenait et ne la parlait point; le tableau que nous venons d'esquisser d'une école française après la révolution, n'est pas fait non plus pour donner une haute idée de ce qu'était l'enseignement de cette langue au commencement de ce siècle. Que l'on ne s'étonne donc pas de la lenteur de ses progrès dans la population strasbourgeoise.

Arnold.

A deux pas de cette maison, en continuant notre promenade dans cet ancien quartier anguleux, nous arrivons à celle qui fait le coin vis-à-vis de l'école Saint-Nicolas; elle fut le berceau d'Arnold, professeur de droit à l'académie de Coblence, sous l'empire, et plus tard doyen de la faculté de droit de Strasbourg, auteur des *Elementa Juris civilis Justinianei*, de quelques poésies fugitives et du *Pfingstmontag* (le lundi de la Pentecôte). Cette pièce de théâtre, qui dépeint si spirituellement et d'une manière si caractéristique les mœurs des différentes classes de la société, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, est en même temps, par un heureux emploi de nos expressions populaires, un beau monument de notre idiome strasbourgeois, et lui valut les éloges d'un juge expert, de Gœthe.

Saint-Nicolas.

L'église Saint-Nicolas, que nous avons devant nous, n'est pas un de ces monuments brillants et grandioses de l'architecture gothique; construction plus modeste, elle nous montre cependant ce que doivent avoir été les églises paroissiales dans un temps reculé, comparativement à ce qu'un temps plus avancé nous a légué. L'édifice actuel date de la seconde moitié du quatorzième siècle, de 1371 à 1381, époque à laquelle quelques églises furent reconstruites en notre ville. La crainte de la mort, qu'inspirèrent dans ce siècle les ravages des maladies épidémiques, avait enrichi le sacerdoce par de nombreuses donations; des vœux, en faveur de l'autel, et des successions en déshérence, fournirent de larges ressources pour démolir les anciens temples, bâtiments chétifs, construits en bois, et pour les relever plus dignement et d'après les règles architectoniques de ces temps; de ce nombre fut aussi celle dont nous parlons.

Saint-Nicolas.

Deux siècles auparavant, un bourgeois de notre ville, Walter Spender, avait fait bâtir en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge, de sainte Madeleine, de saint Maurice et de saint Nicolas, une petite église sur cet emplacement, où il avait une ferme. Cette église fut incorporée en 1314 au chapitre de Saint-Thomas, dont un chanoine y est encore de nos jours prédicateur. Les changements de construction n'y sont pas nombreux; on y a seulement ajouté, en 1454 et 1455, la partie basse du chœur et le clocher, qui date de 1585, en remplacement de l'ancien, qui menaçait ruine. Les noms contemporains de deux hommes distingués comme théologiens et comme orateurs sacrés, se rattachent à cette église, ce sont ceux de Haffner et de Bruch. La reconnaissance y a élevé au premier un monument, dû au ciseau de F. Kirstein fils. Notre poëte épique Dürrbach y remplit aussi les fonctions de pasteur.

Quai Saint-Nicolas.

Après avoir débouché sur le quai Saint-Nicolas, nous voyons s'étendre à la gauche une longue série de belles et grandes maisons, occupées de nos jours, à l'exception du presbytère, par des commerçants[1]. C'est la finance qui s'est logée dans les hôtels de la noblesse des temps passés. Quoique alors le commerce fût plus florissant qu'aujourd'hui, ceux qui s'y livraient et qui s'étaient enrichis par le négoce ou par des spéculations, restaient néanmoins modestement dans la classe de la bourgeoisie et trouvaient leur gloire et leur honneur à figurer dans les chambres permanentes de notre gouvernement, ou à occuper la première place à la tête de la république. Nous trouvons dans la série des Ammeister, qui se sont suivis pendant près de cinq siècles, beaucoup de commerçants, mais les maisons qu'ils habitaient n'étaient que des habitations bourgeoises, bien loin de ressembler par leur style et leur étendue à celles que la noblesse et le clergé firent élever à côté d'elles. La cause en résidait essentiellement dans la forme démocratique de nos institutions, et dans les conditions d'éligibilité qui en étaient la base. Les honneurs et les fonctions civiques n'étaient que temporaires, et le citoyen qui ne pouvait en jouir que pendant un certain temps, retournait ensuite dans la classe de la société où la loi l'avait placé, ou s'ornait du patriciat. La bourgeoisie, qui était l'élément actif et prédominant, formait une phalange compacte, dans laquelle l'ambition ne pouvait pas se frayer un chemin, ni usurper une position de supériorité; nous en voyons une preuve flagrante à l'occasion de la construction du pont Saint-Nicolas, vis-à-vis de l'église de ce nom. En 1433, lorsque les piliers en pierre furent posés, l'Ammeister Hug de Dosenheim, homme altier, fit tailler dans la pierre son nom et ses armoiries, pour les transmettre à la postérité; mais le sénat, frappé de cet acte d'arrogance inouï jusque-là, les fit effacer par l'architecte.

Si donc nous voyons, en nous promenant dans les rues de notre antique cité, de grandes et vastes maisons de maître à porte cochère, construites il y a un ou plusieurs

[1] Depuis que nous avons écrit ces lignes, quelques-unes de ces maisons ont reçu d'autres propriétaires; alors elles appartenaient à MM. Stribeck, Robert, Sauvage, Geck, Maurice Hecht et Moog, tous négociants.

Quai Saint-Nicolas.

siècles, nous pouvons en toute confiance, à quelques rares exceptions près, nous les représenter habitées par des hommes à épée et à blason, ou par quelque chanoine domiciliaire ou capitulaire de la cathédrale et d'autres chapitres[1]. Celles que nous avons devant nous, étaient habitées, au dix-septième siècle, par les Baumann d'Offenbourg, par les Landsperg, par les Wurmser de Vendenheim et par les Bock de Gerstheim, anciennes familles, dont les noms figurent dans la série de nos Stædtmeister, et dans les dix que la noblesse adjoignit aux vingt membres plébéiens du sénat.

Les mœurs changent avec les temps; nous voyons aujourd'hui des financiers vivre en grands seigneurs, et des hommes à blason s'occuper d'entreprises commerciales et de spéculations, que leurs ancêtres, il y a quelques siècles, auraient trouvées indignes de leur rang.

Au commencement de ce siècle on pouvait encore voir, sur le même quai, deux types purs d'architecture, legs des temps passés. C'étaient les deux coins de la rue d'Or; l'un nous représentait la modeste demeure de l'artisan avec son atelier de forgeron au rez-de-chaussée, avec ses avances, sa charpente sculptée, ses restes de peintures en fresque et ses petites croisées à carreaux ronds; l'autre, flanqué à l'angle d'une tourelle, à toit élancé, nous représentait la maison de maître. Nous trouvons cette dernière déjà citée au quinzième siècle, sous le nom du *Nesselbach;* elle s'adossait à l'ancien hôtel de la famille noble des Pfaffenlapp[2]. Le Nesselbach fut donné en fief, en 1461, par le comte palatin Frédéric, à un nommé Ulrich Rücker, aubergiste; il paraît même que c'était un hôtel de premier ordre, puisque des rois et des princes ne dédaignaient pas d'y loger. Vendu au seizième siècle par Henri Kogmann, aubergiste, à Balthasar Marstaller, négociant, qui la fit approprier à son industrie, elle reprit en 1577 son ancienne destination, par suite de la faillite et de la fuite du propriétaire. La maisonnette de l'artisan a été démolie depuis longtemps et remplacée par une construction nouvelle; le Nesselbach, aussi, a disparu nouvellement, et M. Dietrich, épicier, a construit sur son terrain l'édifice qui est aujourd'hui l'ornement de ce quartier, et forme un imposant contraste avec l'antique douane, qui lui fait face.

Hôtel du Dragon.

Si l'on avait à élever un monument à l'instabilité des choses humaines, on ne pourrait mieux faire que d'y consacrer celui que nous avons devant nous, sur les bords de l'Ill, à côté de l'église Saint-Louis. Quoique déchu de sa grandeur passée, il a encore conservé des dehors imposants; à l'extérieur il ressemble à un vieillard miné et caduc,

[1] On objecterait que la vaste et belle maison de maître, derrière l'église Saint-Nicolas, à droite, occupée aujourd'hui par M. Renouard de Bussières, membre du Corps législatif, appartenait jadis à un Ammeister, mais le banquier Franck, son grand-père, n'était qu'un des derniers dans la série de ces fonctionnaires avant la révolution.

[2] Cette maison, de nos jours maison Jundt ou Halder & C[ie], servait de fabrique de tabac, avant l'abolition de la libre fabrication; après les Pfaffenlapp, elle appartenait aux Schellenberg, et en 1745, au XIII Reichard (Künast, t. II, 527).

Hôtel du Dragon. sur le front duquel on distingue encore les traces d'une mâle énergie, et à l'intérieur, à l'un de ces seigneurs dorés, poudrés et guindés du dix-huitième siècle, qui, perdu par le jeu et les fredaines, porte sur ses épaules l'habit râpé et usé de ses beaux jours. Pauvre bâtiment, dans lequel on fait laver et raccommoder de nos jours la literie des casernes, comme ta destinée a changé! Pour faire connaître ta gloire, nous allons jeter un regard rétrospectif sur ton passé, puisque le présent ne parle plus à notre cœur.

L'édifice dont nous parlons, appelé anciennement *au Dragon*[1], et qui légua son nom à la rue qui le longe de nos jours, est connu sous le nom de *Vieux-Gouvernement*. Au quinzième siècle, il était la propriété de la noble famille des Endingen, qui y tenaient leur cour. C'est dans cet hôtel que logea, pendant quatre semaines, en 1418, l'empereur Sigismond, lorsqu'il arriva dans notre ville, de retour du concile de Constance; Speclin nous l'indique comme appartenant de son temps à une autre famille, les Spender, et au dix-septième siècle, les margraves de Bade-Durlach en firent leur hôtel, quand ils vinrent séjourner à Strasbourg. Le margrave George-Frédéric y mourut le 14 septembre 1638; ce fut le pendant de l'hôtel de Bade-Bade, dont nous avons parlé sous l'article de la *rue Neuve*. Ce dernier ouvrit gracieusement ses portes à l'évêque, lorsqu'il reprit possession de son siége, et celui que nous avons sous les yeux, donna l'hospitalité à Louis XIV, quand il vint pour la première fois comme roi dans nos murs, accompagné de la reine et de sa cour. Il n'y avait alors ni château, ni mairie, ni préfecture, pour abriter ces hôtes illustres, et la noblesse, inquiète et ombrageuse, avait quitté la ville, ne sachant pas si elle devait rendre hommage à son nouveau maître. Ce fut donc grâce à la courtoisie du margrave, qui voulut agir en bon voisin, que Louis XIV trouva une demeure convenable à Strasbourg, et plus d'un siècle après, Napoléon payait, sans s'en douter, la dette de reconnaissance du grand roi, en mettant la couronne grand-ducale sur la tête des margraves de Bade.

La ville prit alors cet hôtel en location pour y loger le gouverneur militaire de la province d'Alsace; en 1683, elle l'acheta, dans le même but, pour la somme de douze mille écus d'empire, et fit de grands frais pour l'arranger et le meubler convenablement. Le marquis de Chamilly fut le premier gouverneur qui y logea; plus tard, les maréchaux de France, qui remplirent les mêmes fonctions, habitèrent l'hôtel où siége aujourd'hui le tribunal; de là le nom de *Vieux-Gouvernement* (*Das alte Gouvernement*), qu'on donna au premier. En 1725, cet hôtel fut témoin des fêtes brillantes qui furent célébrées à l'occasion du mariage de Louis XV avec la fille d'un roi proscrit.

Compagnon de fortune et d'adversité de Charles XII, Stanislas Lesczynski, roi de Pologne, après avoir erré dans toute l'Europe, vivait depuis onze ans comme simple particulier à Deux-Ponts et à Wissembourg, lorsque le petit-fils de Louis XIV, enfant

[1] Nous l'avons trouvé cité sous le nom *Zum Drachen*, et sous le nom *Zum Drachenfels*, château dans le Rhingau.

Hôtel du Dragon.

de quinze ans, demanda en mariage sa fille Marie, âgée de vingt-deux ans; alors des jours plus heureux commencèrent à luire pour ce roi infortuné, qui plus tard, comme duc de Lorraine et de Bar, montra, par les qualités de l'esprit et du cœur, qu'il était bien apte à gouverner un peuple, mais un peuple plus docile que les Polonais.

Le 30 mai, la déclaration de mariage du roi arriva au maréchal du Bourg; il la fit annoncer par une salve de toute l'artillerie des remparts, et le soir toute la ville fut illuminée. Le 4 juillet, Stanislas, la reine et leur fille, accompagnés de Madame Mère, firent leur entrée solennelle par la porte de Pierre, escortés des brigades de carabiniers de Parabère et de Pardaillon. Dans tout le parcours des rues, l'infanterie avait formé la haie; à la porte, le sénat les complimenta, et les mêmes honneurs leur furent rendus dans cet antique bâtiment par le cardinal de Rohan et par tous les corps ecclésiastiques et militaires.

Le journal de leur séjour jusqu'au 4 août nous montre cette famille dans sa vie d'intérieur. Quelques vieillards nous ont raconté avoir appris par tradition, que l'on voyait souvent alors la fille de Stanislas sur le balcon qui donne sur la rivière, assise à son rouet, et s'occupant modestement des travaux de son sexe. Le journal nous les montre, accomplissant leurs devoirs de piété, visitant les différentes congrégations et maisons religieuses, et assistant, au collége des Jésuites, à des pièces de théâtre avec danses, dont ces pères leur offrirent la distraction, puis à une grande messe et au panégyrique de Saint-Ignace où officia pontificalement le prélat de Murbach. Déjà grand nombre de seigneurs de la cour de France et de cours étrangères, et des détachements des gardes du corps et des cent-suisses étaient arrivés dans notre ville; les ducs d'Antin et de Beauveau, nommés ambassadeurs extraordinaires chargés de demander officiellement, au nom du roi, d'après l'étiquette de la cour, la main de Marie Lesczynska, avaient fait leur entrée, et le cardinal de Rohan avait remis à Stanislas le cordon bleu, que Louis XV lui avait envoyé. Le 4 août, les ambassadeurs eurent leur audience publique, le grand-maréchal était allé les prendre à la commanderie de Saint-Jean, où logea le duc d'Antin, avec un carrosse du roi de Pologne; Stanislas et sa famille les reçurent sur une estrade et sous un dais couverts de velours cramoisi, brodés d'or, et répondirent gracieusement aux discours des ambassadeurs. Le soir, la famille royale de Pologne soupa chez le duc d'Antin, où il y eut bal. Enfin ce fut le 12 que le duc d'Orléans qui devait épouser, au nom du roi, la princesse, fit son entrée avec une magnificence royale et logea chez le maréchal du Bourg; il passa en revue toutes les troupes, et donna, au nom du roi, cinquante louis de gratification à chaque bataillon. Pendant tout son séjour, la ville fut illuminée et des fêtes sans nombre se succédèrent jusqu'au 15, où eut lieu la cérémonie de mariage, pour laquelle la princesse s'était disposée par deux jours de retraite qu'elle avait passés avec sa mère dans le monastère de Sainte-Barbe.

Hôtel du Dragon.

Cette cérémonie est la seule de ce genre que Strasbourg ait vue dans ses murs. Elle eut lieu dans la cathédrale, richement décorée par des gobelins envoyés de Paris, et fut annoncée par tous les canons des remparts et par le son des cloches de toutes les églises. Vers les onze heures, le duc d'Orléans, les ambassadeurs, le grand-maréchal, le duc de Wurtemberg et le margrave de Bade avec leurs fils, le prince palatin de Birkenfeld, toute la noblesse et le sénat avec leur suite, depuis les pages jusqu'aux heiducs, enfin un cortége immense, brillant d'or et de pierreries, accompagné des gardes du corps et des cent-suisses, se rendit de la place Saint-Pierre-le-Jeune vers notre hôtel, pour chercher la famille royale de Pologne. De là, il se rendit à la cathédrale. Sous son portail un clergé non moins brillant et illustre les attendait: c'était le cardinal de Rohan avec les vingt-quatre comtes-chanoines de la cathédrale, le grand-prieur de France, les prélats et les abbés de Murbach, d'Altorf, de Marmoutier, de Gengenbach, de Neubourg et d'Allerheiligen, et tout ce clergé auquel la munificence de Louis XIV avait rendu son ancienne splendeur.

Les annales de ces temps nous disent que la princesse portait une robe de cour en drap d'argent avec quantité de pierreries, que la comtesse de Linange tenait la queue de sa robe, et la comtesse de Rosen, celle de la reine de Pologne. Après la cérémonie, et lorsque le cardinal eut prononcé la phrase solennelle: *Ego vos conjungo*, l'acte de mariage fut inscrit dans les registres de la paroisse de Saint-Laurent et de Saint-Louis, et se trouve encore dans les archives de la ville; nous en donnons un *fac simile*.

Le même soir, la ville et la flèche de la cathédrale furent illuminées et un brillant feu d'artifice fut tiré sur l'Ill, devant cet hôtel, comme pour en fêter la dernière gloire, comme pour lui dire que son éclat avait été aussi éphémère que celui de la fusée qui sort resplendissante de son cylindre de carton.

Deux jours après, la reine quitta sa famille et, accompagnée de sa cour, prit le chemin de Paris pour se marier la seconde fois à Fontainebleau, avec son jeune et timide époux dont l'histoire a consigné les vertus, mais aussi les grands vices. Dix-neuf ans après, lorsqu'elle arriva pour la seconde fois à Strasbourg, elle se souvint sans doute avec amertume des paroles que lui avait adressées le duc d'Antin dans la grande salle du Vieux-Gouvernement: « Le roi vous attend, Madame, pour faire « le bonheur de sa vie et la félicité de ses sujets. »

L'entretien et l'ameublement de ces bâtiments étant devenus une charge pour la ville, d'autant que les titulaires ne les occupaient plus et les sous-louaient à leur bénéfice, elle parvint, en transigeant avec eux, à en reprendre possession en 1771, contre une indemnité annuelle de 3,000 livres, et peu de temps après se présenta l'occasion d'en tirer parti.

Parmi les charges pesantes que le gouvernement avait imposées à notre cité, se

Fac-simile de l'acte de Mariage de Marie Lesczynska avec Louis XV,
représenté par le Prince Louis d'Orléans.

Extrait des Archives de la Ville de Strasbourg. 1725.

L'an mil sept cent vingt cinq le quinzieme jour du mois
daoust un ban de mariage ayant eté publié le dimanche 22
juillet dernier, tant en la paroisse de versailles diocese de paris
qu'en la paroisse de st jean a wissembourg diocese de spire —
Monseigneur l'eminentissime cardinal de noailles archevesque
de paris, et monseigneur l'eminentissime cardinal de schönborn
evesque de spire ayant dispenser des deux autre publications, et
les fiançailles ayant eté celebrees la veille a strasbourg le mutuel
consentement prealablement donné ont eté marier et ont reçu
la benediction nuptiale par haut et puissant prince monseigneur
l'eminentissime cardinal de Rohan grand aumonier de france, nous
sousigner curer des paroisses de st Laurent et de st Louis à strasbourg
presents tres haut tres excellent et tres puissant prince Louis XV
par la grace de dieu Roy de france et de navarre representé par le
tres haut et puissant prince Louis duc d'orleans premier prince du sang
son procureur et mandataire par procuration speciale expediee a
versailles le neuvieme jour daoust 1725 signé Louis et sur le repli
fleurian et scellé d'un sceau de cire jaune en lacs de soye bleu et or
d'une part et tres haute et puissante princesse Marie fille de tres haut
tres excellent et tres puissant prince Stanislas premier Roy de pologne, et
de tres haute tres excellante tres puissante princesse catherine Opalinska
Reine de pologne son epouse d'autre part ——————
Lequel mariage a eté celebré devant le grand autel dans le choeur de la
cathedrale de strasbourg avec les ceremonies prescrites par la ste eglise,
en presence de haut et puissant seigneur Antoine de pardaillon de
Gondrin duc d'Antin pair de france chevalier des ordres du Roy
lieutenant general des armées de sa majesté et son Ambassadeur
extraordinaire aupres du Roy de pologne, de haut et puissant seigneur
pierre Magdelaine comte de Beauveau chevalier des ordres du Roy
lieutenant general de ses armées directeur de la cavallerie et dragons
de france, aussi Ambassadeur extraordinaire de sa majesté aupres du Roy de
pologne, temoins de la part de sa majesté tres chrestienne; de haut
et puissant prince charles de lorraine, prince de pont chevalier des ordres
du Roy colonel d'un regiment d'infanterie au service de sa majesté. et
de haut et puissant seigneur Eleonore comte du Bourg marechal de
france, chevalier des ordres du Roy commandant en chef pour son
service en Alsace aussi temoins de la part de la serenissime princesse
qui ont signer sur le registre de la paroisse de st Laurent, et sur celuy
de la paroisse de st Louis avec le prince et la princesse contractants
le Roy et la Reine de pologne a strasbourg dans la cathedrale les
jour mois et an que dessus.

Marie Reyne Stanislas Rey

Catherine Reyne Louis d'Orleans

Le duc d'Antin Beauveau

L. de Lorraine Prince de Pons

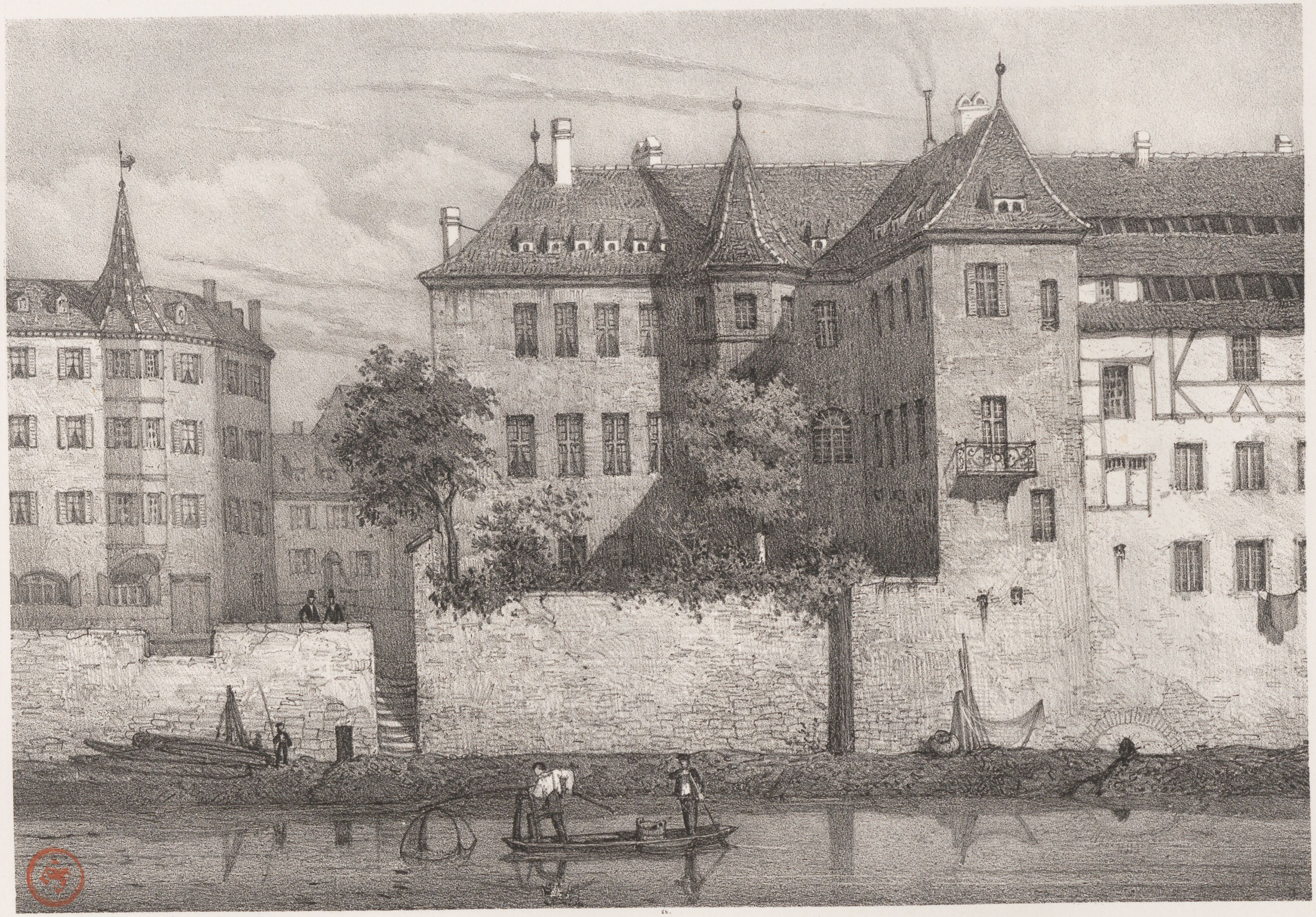
Le Mal du Bourg

ff Harault curé et sup. de st Louis

Ar. Card. de Rohan Ev. et Pr. de Strasbourg et Gr. Aumo. de France

Mille curé de st Laurent

Aut. E. Simon à Strasbourg.



Déssiné et lithographié par Alfred Touchemolin.

Impr. E. Simon à Strasbourg.

Ancien Hôtel du Dragon.

Hôtel du Dragon.

trouvait celle de la fourniture des lits militaires, que le sénat avait donné par adjudication à des compagnies d'entrepreneurs; on trouva de l'avantage à affecter à ce service le bâtiment du Vieux-Gouvernement. Depuis, et quoique le gouvernement se soit chargé lui-même, depuis 1785, de l'entretien des lits militaires par adjudication, et que la ville n'eût qu'à payer, l'entrepreneur était resté en possession de ce local, dont la propriété est en ce moment en litige. Aujourd'hui nous voyons figurer annuellement dans les dépenses au budget de la ville, pour casernement et literie, la somme de quarante et quelques milliers de francs.

Dans l'intérieur de cet hôtel, l'architecture nous conserve des types, depuis le temps où ses habitants s'y mouvaient lourdement en heaume et en haubert, jusqu'aux contemporains de la guerre de trente ans, depuis les glissades de ces seigneurs musqués, et de ces dames en paniers, coiffées d'une montagne de cheveux poudrés et de rubans, jusqu'à nos jours, où le troupier de corvée y vient chercher sa literie.

Dans la partie la plus antique, construite en charpente et très-délabrée, celle donnant sur la rivière, on trouve encore quelques petites portes à ogives, à accolade et à ornement en branchages, dans le style du quinzième siècle. La partie qui est représentée sur notre planche est construite en pierre et semble dater de l'époque où les margraves de Bade-Durlach s'en étaient rendus propriétaires. Quoiqu'en 1629 et en 1704 le feu y eût fait quelques ravages, elle nous laisse encore des traces de deux styles d'architecture. La Renaissance nous lègue ce bel escalier en spirale, qui monte dans la tourelle; on y voit le millésime 1571 au-dessus de la porte qui donne dans le jardin, et des ornements en stuc dans le perron qui conduit de la première cour vers l'escalier. Nous y voyons aussi des échantillons de ce style bâtard, qu'on appelle vulgairement *rococo;* ce sont les appartements boisés, et dans un vaste corridor, sans doute autrefois la salle de réception, une immense cheminée, sur le devant de laquelle un bas-relief en stuc représente la France avec les attributs de la guerre et des beaux arts[1].

Couvent des Carmes.

Les bâtiments à côté du Dragon ont aussi subi bien des changements. L'église Saint-Louis est de construction nouvelle, et la maison à côté, où vous lisez: *Fabrique*

[1] D'après un ancien plan que nous avons vu dans les archives de la ville, quelques-uns des bâtiments en face de l'hôtel du Dragon faisaient encore partie de ce dernier. Avant cette époque, ce terrain formait un cimetière, soit des Carmélites, soit des Dominicains, qui avaient leur couvent à proximité. M. Wetzel, facteur d'orgues dans la rue du Dragon, en faisant faire en 1842 des fouilles et des constructions dans sa propriété, trouva, à une profondeur de près de deux mètres, dix-huit squelettes d'hommes, rangés l'un à côté de l'autre, ce qui prouve évidemment qu'un cimetière occupait cet emplacement. Au-dessous de la couche de terre qui contenait ces restes humains, on trouva beaucoup de fragments de poterie et de tuilerie romaines, et quelques autres tombes, dans l'une desquelles on ramassa le fer d'une lance avec un débris de manche en bois pétrifié, et un fragment de casque. En fait d'ancienne maçonnerie on trouva un puits muré recouvert et un passage voûté, qui se dirigeait souterrainement d'un côté à l'autre de la rue, mais qui était en partie comblé.

Couvent des Carmes.

d'équipements militaires de Karcher et Cie, avait de même une destination religieuse, quoiqu'elle n'en porte plus le caractère; ce n'est que dans ses caves que l'on découvre une architecture plus ancienne. En 1831, le propriétaire actuel, en faisant faire des constructions, déterra une niche murée, dans laquelle on trouva un squelette assis, dont les coudes, appuyés sur les genoux, soutenaient la tête, que la mort avait depuis longtemps rendue méconnaissable. Tristes souvenirs des punitions affreuses qu'infligeait souvent à de pauvres religieux encloîtrés la sévérité d'un ordre ou la jalousie et la haine de leurs frères, et contre lesquelles se révolterait la civilisation actuelle. C'était peut-être un frère Carme, qui a dû attendre sa dernière heure avec une résignation bien stoïque, pour qu'on ait pu le retrouver dans cette pose quelques siècles après. L'ordre des Carmes, qui a pris naissance au Mont-Carmel, du temps où des milliers de chrétiens affluèrent vers l'Orient, pour se rendre maîtres de la Terre-Sainte, avait une discipline très-sévère. Il habita ce bâtiment depuis 1475 jusqu'à la réformation, et donna lieu au calembour allemand, que l'on met dans la bouche du savant Stædtmeister Sturm, et qui fit tant rire Charles-Quint. Au reproche adressé à la diète de Spire, de ce que les Strasbourgeois s'étaient emparés des biens de ces religieux et les avaient expulsés de la ville, Sturm doit avoir répondu, que tant que les frères de Notre-Dame (*Unser Frauen Brüder*) s'étaient contentés d'être les frères de nos dames, on les avait estimés beaucoup, mais que, lorsqu'ils se furent arrogé le droit d'être les amants de nos dames, on les avait chassés. Diverses aventures galantes que l'on mettait sur le compte de ces religieux, donnèrent lieu à cette réplique. Il paraît que nos pères étaient moins tolérants envers leurs dames que les Italiens.

Les frères du Mont-Carmel arrivèrent à Strasbourg en 1307; on leur assigna alors une place dans le *Bundegässlein,* ruelle à proximité de l'hôpital civil actuel, mais ils n'y restèrent pas longtemps; car en 1326, favorisés par des donations et par des secours que leur offrit la foi religieuse, ils s'installèrent dans le couvent qu'ils avaient fait élever hors la porte Sainte-Élisabeth, et qui fut démoli lorsque la ville craignit les attaques de Charles-le-Téméraire. C'est alors qu'ils achetèrent de l'évêque Robert, moyennant une somme de 12,000 florins, l'hôpital de Phyna ou de Sainte-Barbe, qu'en 1311 un chevalier Erb, dit Kalb, et sa sœur Phyna avaient fondé sur les bords de l'Ill, près du pont Saint-Thomas, pour dix personnes âgées, un prêtre et les gens de service. L'évêque transféra alors cet hôpital dans les bâtiments de la chapelle de Sainte-Walburge, qui en reçut le nom de Sainte-Barbe[1].

Il paraît qu'après que ces religieux eurent quitté leur séjour, leur couvent devint propriété privée, car nous trouvons dans la *Chronique de Bühler,* qu'en 1578 le Stædtmeister Henri de Müllenheim mourut dans son hôtel, *l'ancien couvent des frères*

[2] Voyez cet article.

Couvent des Carmes.

Carmes sur les bords de la Bruche, près du pont Saint-Thomas. Cependant, lorsque notre cité passa sous la domination française, Louis XIV érigea l'église de ce couvent en église paroissiale pour le culte catholique, sous l'invocation de saint Louis, et les bâtiments adjacents furent donnés à six chanoines réguliers de la congrégation de notre Sauveur, qui tenaient un pensionnat où la noblesse étrangère entrait volontiers. Les deux frères Metternich, lorsqu'ils firent leurs études dans notre ville avec leur gouverneur Simon, y étaient logés (1789).

Pendant la révolution, ces maisons furent vendues comme domaines nationaux; l'église devint la proie des flammes en 1805, et servit, après qu'elle eut été réparée, de magasin de tabac, jusqu'à ce que, sous la restauration, elle fut rebâtie et rendue au culte. Elle doit au pinceau et au ciseau de nos deux artistes Gabriel Guérin et André Friederich, deux monuments qui leur font honneur.

Le Judenhof.

Dans le pâté de maisons, entre le Finckwiller et la rue Sainte-Élisabeth, se trouve un groupe, qui avait une issue sur le Finckwiller, 9, avant la construction de la chapelle du Petit-Séminaire, une seconde issue derrière la brasserie des Hallebardes, une troisième vis-à-vis de la rue du Dragon, et une quatrième dans une impasse de la rue Sainte-Élisabeth, comme si ses habitants, craignant les attaques du dehors, eussent voulu se ménager de tous côtés une retraite. Tout cet amalgame de bâtisses s'appelait *le Judenhof* (hôtel des Juifs); nous allons en raconter l'origine.

Après le cruel holocauste, dont les juifs[1] furent les victimes en notre ville en 1349, tous les enfants d'Israël, ainsi que nous l'avons dit, furent bannis. Königshoven, dans sa *Chronique*, nous rapporte cependant que cette proscription ne fut que temporaire, et qu'en 1369 le sénat et les échevins prirent un arrêté qui leur permit de nouveau d'habiter pendant vingt ans Strasbourg.

Ce délai expiré, on ne suivit pas chez nous l'exemple de plusieurs autres grandes villes. Au lieu de parquer ces malheureux dans des rues étroites, sales, empestées, comme le Ghetto à Rome, et les rues des Juifs à Metz, à Prague et à Francfort, où on les enfermait pendant la nuit et le dimanche, on leur défendit absolument d'habiter la ville. Depuis cette époque, le droit de séjour, tant dans l'intérieur de la ville de Strasbourg que sur son territoire, leur resta défendu; il leur était interdit d'acquérir des immeubles, de faire le moindre trafic, acte de vente ou d'échange avec un chrétien, à moins que les deux parties n'y fussent autorisées par l'Ammeister. Cependant, il y avait une exception à la règle générale, quant au commerce des bestiaux et des comestibles. Lorsqu'un chrétien portait plainte contre un israélite, pour cause de transactions commerciales ou de prêt d'argent, il était frappé lui-même d'une amende de 50 livres pfenning et saisie était faite sur l'israélite de la somme ou de la

[1] Voyez rue des Juifs.

Le Judenhof.

marchandise, objet de la plainte[1]. Sous ce rapport les anciens arrêtés du sénat étaient conséquents, car, tout en défendant aux israélites le trafic et l'usure, ils mettaient l'habitant de la ville à l'abri de leurs actes, soit loyaux, soit frauduleux, par cette même défense et par les fortes amendes qu'elle prononçait. Même dans les cas licites, une dette envers un israélite se prescrivait par dix et souvent par cinq ans; ceux d'entre eux qui avaient reçu à la porte un sauf-conduit, qu'ils étaient obligés de payer pour faire leurs affaires à Strasbourg pendant le jour, étaient forcés de quitter la ville avant la nuit; une pénalité de 50 livres pfenning frappait le citoyen qui leur donnait asile.

Une trompe que les gardiens sonnaient sur la plate-forme de la cathédrale, et qui est encore conservée à notre bibliothèque, leur donnait le signal de sortie. En butte à toutes les avanies et à toutes les tribulations, ce peuple vécut en véritables parias, au milieu de la société, pendant quatre siècles. En faisant l'historique de la cruelle persécution des juifs pendant le quatorzième siècle, nous en avons assez dit, pour n'avoir plus à retracer ici le tableau des misères qui présentent souvent les scènes les plus dramatiques, fruit de l'ignorance, de la haine et du fanatisme, ni à citer la longue série d'ordonnances de police et de dissertations juridiques qui ont trait aux juifs pendant ces siècles écoulés et dont nous avons pris connaissance. Dans cet état de choses, les israélites en général se couvraient du manteau de la pauvreté pour ne pas exciter l'avidité des chrétiens. Une famille juive cependant, celle de Cerf Bær, faisait exception tant par sa fortune que par sa position sociale.

Fournisseur général pour le gouvernement en Alsace, banquier du roi et de beaucoup de grands seigneurs dans notre province, Cerf Bær avait une fortune colossale. L'abbé Georgel, secrétaire du dernier prince-évêque Louis de Rohan, nous rapporte que, lorsque son maître fut incarcéré à la Bastille dans l'affaire du Collier, il laissa deux millions de dettes, et que, dans le nombre de ses créanciers, ce juif figurait, à lui seul, pour la somme de 300,000 livres tournois. Protégé par le prélat et par le gouvernement, en logeant à Bischheim, à proximité de la ville, il avait en vain demandé à plusieurs reprises au sénat la permission d'acquérir un immeuble dans l'intérieur de la cité pour y loger; il fallut l'intervention du roi lui-même, par l'organe du maréchal de Contades, commandant la province, pour faire autoriser en 1771 Cerf Bær, son fils Marx Bær, ses deux gendres Alexandre et Levy, avec leurs familles, le rabbin, leurs commis et leur domesticité, en tout soixante-huit personnes, à résider à Strasbourg. Cette famille voulut alors acheter l'hôtel des anciens comtes de Ribeaupierre, dans la rue de la Nuée-Bleue, qui était à vendre, mais notre magistrat se révolta à la pensée que des

[1] Nicht wechslen, vertauschen, verpfänden, kaufen, verkaufen, entlehnen, verbürgen, etc., ausserhalb was Essenspeis um baar Geld und die Pferdhandlung betrifft um 50 Pfund Pfenning, oder wohl noch einer höhern Straf uff Seiten des Christen und Verlust des Geldes Schuld oder erhandelten Guts uff Seiten des Juden (*Strasburger Verordnungen*).

Le Judenhof.

enfants d'Israël pussent posséder le domaine d'une antique et illustre famille d'Alsace, et on ne leur permit l'acquisition que d'un certain nombre de maisons dans un quartier retiré de la ville, local auquel ils donnèrent, en s'y installant, le nom de *Judenhof*.

L'autorisation du sénat fut mal vue par la bourgeoisie; nous en trouvons la preuve dans une pétition de 1774, signée par un grand nombre d'habitants de la rue des Serruriers, dans laquelle la famille Cerf Bær voulait acheter ou louer deux maisons pour servir d'annexe à celles qu'elle possédait déjà. Les pétitionnaires protestèrent énergiquement, en disant entre autres qu'on avait déjà niché assez de juifs dans le Judenhof, au Finckwiller, pour les dispenser d'avoir un voisinage aussi impur et aussi dégoûtant (*schmutzig und eckelhaft*) dans la rue[1], protestation du reste peu étonnante pour qui a vu au commencement de ce siècle cette race d'hommes sales, en haillons, avilis sous le poids des préjugés des temps passés, parcourir nos rues pour se livrer au trafic des vieilles guenilles[2]. Contre ces haines invétérées il fallait une révolution comme celle qui a passé sur le sol de la France, pour émanciper et relever ce peuple dégradé. Qui aurait cru alors que soixante-dix ans plus tard un des descendants des Cerf Bær, officier supérieur dans l'armée française, serait élu député dans cette même Alsace?

Les bâtiments du Judenhof devinrent plus tard une fabrique de tabac, un établissement de mécanique[3], et en dernier lieu une partie en fut achetée par cette jeune colonie de

[1] L'extrait suivant de la *Strasburger Zeitung* du 11 septembre 1793 démontre aussi comment on jugeait alors les juifs:

Hier, vers midi, les jeunes gens de Strasbourg, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de vingt-cinq, se sont mis en marche. Pères, mères, sœurs, fiancées, tout le monde pleurait; la grande foule qui s'était réunie autour d'eux était profondément émue. Ils étaient suivis d'un riche approvisionnement de vivres, mais plus riche encore était le concert des bénédictions qui partait de tous les cœurs sympathiques. Le père Cerf Bær, dont la famille, tant sous l'ancienne que sous la nouvelle constitution, a tiré plus de profits de la nation que les pères de tous les fils qui partent avec ce bataillon, avait eu la magnanimité d'envoyer vingt-trois mesures de vin aigre, mais purifié. La municipalité a cru devoir refuser un don patriotique d'une pareille munificence, et nous nous croyons de notre côté obligés de porter à la connaissance de tous les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob le nom du généreux donateur.

Gestern um 12 Uhr begaben sich die Söhne Strasburgs von 18 bis 25 Jahren auf den Marsch. Väter, Mütter, Schwestern und Bräute weinten. Die grosse Menge die sich um sie versammelte war tief gerührt. Ein reicher Vorrath von Lebensmitteln folgte ihnen nach, noch reicher war der Segen aller gefühlvollen Seelen. Der Vater Cerf Bær, dessen Familie bei der alten so wie bei der neuen Verfassung mehr an der Nation gewonnen als die Väter aller Söhne welche mit diesem Bataillon ziehn, hatte die Grossmuth 23 Maas *sauren* aber *kauschern* Wein beizusteuern, *so ebs rares* von einem patriotischen Beitrag glaubte die Municipalität wieder zurückschicken zu müssen, und wir glauben uns verpflichtet den Namen eines grossmüthigen Gebers allen Söhnen Abrahams, Isaacs und Jacobs bekannt zu machen.

Quelle différence avec les sommes considérables qu'offrent quelques familles israélites en notre ville, quand un appel est fait aux sentiments charitables et généreux de la population!

[2] Le 6 novembre 1846 fut enterré en notre ville un type de ces israélites de la vieille roche, Schlesinger, ancien instituteur, qui naquit en 1745, et avait par conséquent cent et un ans à sa mort; il logeait chez un de ses fils, rue du Jeu-des-Enfants; dans ses dernières années il ne vécut que de bon vieux vin, de biscuits et de macarons, et fumait du tabac pendant toute la journée.

[3] Aloïse Quintenz y établit ses ateliers, lorsqu'il quitta la maison aux glacières, avant de les transférer dans la rue des Charpentiers.

prêtres qui se forma sous l'inspiration de l'abbé Bautain, et dont firent partie quelques israélites convertis à la foi catholique, placés à présent à la tête de la maison d'éducation de Juilly, près Paris. Ils y créèrent le petit séminaire, qui existe encore aujourd'hui.

Ch. J. Koch.

La maison à côté, n° 9, qui est occupée par un commissionnaire de roulage, était antérieurement la tranquille demeure d'un de nos illustres savants. Quelle est la personne au fait des études historiques qui ne connaisse pas le continuateur de Dumont, l'auteur de l'*Histoire des traités de paix,* de l'*Histoire des révolutions* et des *Tableaux chronologiques et généalogiques,* Chrétien-Guillaume Koch? Disciple et ami de Schœpflin, il continua sa laborieuse carrière comme professeur de droit public à l'ancienne université; c'est à ses savantes leçons qu'affluèrent, parmi tant de jeunes gens studieux de toutes les nations, les Metternich, les Ségur, les Cobentzel, les Benjamin Constant, les Stachelberg, les Traci, les Galitzin, les Tolstoï, les Narbonne, les Pfeffel, les Custine et bien d'autres disciples, qui se distinguèrent plus tard dans les carrières politique et scientifique. Au commencement de la révolution, Koch se rendit à Paris, comme député extraordinaire des protestants d'Alsace; dans cette position il fut à même de leur rendre de grands services par ses hautes connaissances; il fut membre du comité diplomatique et plus tard du tribunat, jusqu'à la suppression de ce corps, en 1807. De retour à Strasbourg, il y vécut retiré, comme recteur honoraire, s'occupant de ses travaux historiques, jusqu'en 1813, où la mort vint l'enlever à ses nombreux amis, à l'âge de soixante-seize ans.

Saint-Marc.

Au fond de la rue Saint-Marc, dans une impasse, nous entrons dans les bâtiments qui donnèrent le nom à cette rue. C'est le digne pendant de notre hôpital civil, l'hospice des pauvres ou plutôt l'Aumônerie et le Bureau de bienfaisance.

D'après notre chroniqueur Speclin, ce fut en 1495, et d'après Herzog, en 1499, que vinrent dans notre province des bandes de troupes congédiées et errantes, qui avaient aidé Charles VIII à faire la conquête de Naples; ces bandes de soudards importèrent chez nous la maladie syphilitique. Inconnue auparavant, elle fit des ravages d'autant plus terribles qu'on ne pouvait y trouver de remède, à défaut de moyens curatifs connus. Les malades qui en étaient affectés mouraient misérablement dans les rues, dans les champs, sous les ponts, enfin partout où ils s'étaient retirés, et personne n'osait les secourir à cause de la contagion. La source d'où elle émanait avait fait donner à cette maladie le nom de *mal napolitain* ou *des Français.*

Un citoyen honorable de notre ville, Sébastien Erb, se devoua à ces malheureux et en recueillit beaucoup dans une maison retirée, qu'il transforma en hôpital, à l'emplacement où de nos jours se trouve l'hospice de Saint-Marc. Il reçut le nom de *Blatterhaus* (maison des pustuleux) ou *Domus pustulosus.* Erb fut bientôt aidé dans son œuvre charitable par un grand nombre de dons, et quelques années après, lorsque les moyens de guérison furent connus, la ville institua des médecins attachés à cet établissement.

Saint-Marc.

Ces Esculapes n'étaient pas des savants qui avaient acquis dans les universités l'art de guérir; il n'en existait pas encore chez nous : c'étaient tout bonnement des empiriques qui donnaient les soins que la pratique leur avait enseignés.

Léonard Reimlin de Kœnigshoffen, tisserand, est un de ces noms qui sont arrivés à nous. La ville fit avec lui un traité, par lequel il était logé et chauffé dans une maison de la rue de la Fontaine, *zum Kochlöffel* (à la cuillère à pot), maison que l'œuvre de Saint-Pierre-le-Vieux avait aussi cédée pour y établir un hôpital. Il reçut pour chaque malade qu'il était obligé de soigner et de nourrir, 3 schellings ou 60 centimes par semaine.

Par un autre traité fait avec un chirurgien, Adolf Meng, l'administration de l'Aumône lui alloua, en 1546, 19 livres pfennings ou 76 fr. d'appointements par an avec 2 florins de cadeau de foire.

En 1525, la ville fit acheter 107 kilogrammes de bois de Guayac (*Bockenholz*), comme remède contre ce mal.

Il paraît que tous ces établissements furent insuffisants contre les ravages de cette maladie, car il nous reste encore des traces d'autres institutions pareilles. Une maison occupée par des béguines, rue du Fossé-des-Tanneurs, fut évacuée et transformée en hôpital. En 1503, un nommé Caspar Hoffmeister fut chargé des soins à donner aux malheureux syphilitiques, hommes et femmes, couchés misérablement dans une maison de la rue Thomann (*Thomanloch*).

Dans ces divers lazarets, l'aumône de la ville secourut indistinctement tous les malades, soit qu'ils fussent étrangers ou qu'ils appartinssent à la ville. L'hôpital civil ne reçut que ceux qui jouissaient du droit de bourgeoisie. Le Blatterhaus resta cependant le principal établissement; il fut agrandi, doté d'une chapelle, et Erb en fut nommé receveur; ce n'est qu'en 1687 que cet hôpital fut transféré ailleurs. Voici les raisons de ce changement: L'Aumônerie était établie, depuis 1529, dans l'ancien couvent de Saint-Marc, faubourg de Saverne, au lieu où se trouvent l'église de Saint-Jean et le Mont-de-Piété. Elle y resta jusqu'en 1687, où la ville fut forcée, par un arrêt du conseil souverain d'Alsace, qui amena un accommodement, à céder tout ce terrain avec ses constructions à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en dédommagement des bâtiments qu'elle avait enlevés à cet ordre et qui avaient été abattus pour agrandir les fortifications en 1633. C'est alors que les malades du Blatterhaus furent transférés dans des maisons sises sur les bords d'un bras de l'Ill, vis-à-vis de la rue du Bain-aux-Plantes, ce qui fit donner à ce quartier le nom *zum Französel* ou *Klein-Frankreich* (Petite-France), nom vulgaire par lequel on le désigne aujourd'hui, tandis que, dans le langage officiel, il s'appelle quai de la Bruche. En 1790, les syphilitiques qui y avaient été traités jusqu'alors, furent transportés à l'hôpital civil, et ces maisons furent vendues à des particuliers.

Saint-Marc.

L'Aumônerie avec ses bureaux, sa boulangerie et une partie de ses greniers, s'installa dans l'ancien Blatterhaus et lui donna sa dénomination de Saint-Marc. Cette institution, aussi bien que l'hôpital civil, mérite d'être citée comme l'un des ornements philanthropiques de notre ville; à tous deux viennent se rattacher les noms de tant d'honorables citoyens qui ont laissé à la postérité des moyens pour subvenir aux maux qui frappent la classe indigente. Ils ont dignement secondé les soins paternels que portait aux pauvres notre ancien sénat, et si de nos jours notre administration municipale et la commission de bienfaisance s'efforcent par tous les moyens possibles de guérir les plaies du paupérisme, c'est en partie aux legs et aux traditions des temps passés qu'elles doivent leurs moyens d'action.

En passant en revue le grand nombre de règlements de police qui depuis des siècles, et même à des époques très-critiques, ont régi la mendicité, on est étonné de cette sollicitude qui entre dans les plus petits détails et qui porte des secours partout où le besoin l'exige. C'est que la cause en réside essentiellement dans la forme démocratique du gouvernement de la ville libre impériale et dans l'organisation de la société. Élément dominant dans cette commune, vivant de ses propres moyens, et où elle formait un tout homogène, réunie par les mêmes intérêts, quoique divisée en corporations, la bourgeoisie avait par cela même d'autant plus de moyens de connaître les maux et les besoins qui frappaient l'un ou l'autre de ses membres, et de s'entr'aider avec plus de connaissance de cause.

Analysons un de ces règlements qui date de 1628, époque où la guerre de trente ans promenait ses ravages sur le centre de l'Europe, et nous verrons quel rôle utile remplissaient les corporations des métiers dans l'organisation des secours.

La mendicité dans les rues était formellement défendue; il n'y avait d'exceptions que pour quelques personnes ayant charge de famille, et auxquelles l'Aumônerie et les hospices ne pouvaient accorder que des secours insuffisants, ou bien pour de malheureux estropiés, incapables de se nourrir par le travail. Ceux-là furent pourvus d'une autorisation de mendier les mardis et samedis après midi, munis de plaques portées au bras comme signe distinctif. Un même signe distinctif attaché aux portes, désignait à la charité privée les maisons habitées par de pauvres honteux ou par des malades indigents. Un article de ce règlement met essentiellement à la charge des chefs des corporations (*Zunftmeister*) la recherche des pauvres existant dans leur sein et qui avaient besoin de secours pour subvenir à leur existence; il les oblige à dresser tous les trimestres un état nominatif de ces nécessiteux, avec l'indication de leur profession, de leur position de famille, de leur moralité et de la nature des subventions.

Les ouvriers passant par la ville (*Wanderburschen, Handwerksburschen*) étaient obligés de s'adresser à leurs métiers respectifs, qui leur assuraient les frais de séjour et de route; les étudiants ambulants (*Fahrende Schüler*) s'adressaient au séminaire de

Saint-Marc.

Saint-Guillaume, où ils trouvaient gîte, nourriture et viaticum, et tout autre passant pauvre était conduit, à son arrivée, par les sergents de Saint-Marc (*Allmosenknecht*) à l'hospice des pauvres (*Elendenherberg*), où ils trouvaient de même gîte et nourriture pendant un jour, et, en partant, un pfenning en argent pour continuer leur route. Ceux qui séjournaient plus longtemps en ville, ce qui arrivait souvent en ces temps de guerre où beaucoup de gens de la campagne s'y réfugiaient, étaient hébergés et nourris, mais ils étaient obligés, par contre, de travailler pour le compte de la ville, qui les employait ordinairement aux travaux des fortifications. De cette manière, bourgeois et manants, voyageurs et réfugiés, femmes et enfants, trouvaient dans les institutions charitables de notre cité les secours que réclame l'humanité.

De nos jours l'hospice de Saint-Marc et le bureau de bienfaisance disposent annuellement, en faveur de près de six mille nécessiteux, d'une somme de 80 à 90,000 fr., tant en argent comptant qu'en bois de chauffage, en bouillons et en pain. Tous les ans près de 250,000 kilogrammes de pain, deux tiers froment et un tiers seigle, sont fabriqués dans sa boulangerie et distribués[1].

Nous venons de faire connaître la manière dont nos ancêtres avaient organisé la distribution des œuvres de charité, et d'indiquer les moyens dont dispose aujourd'hui la commune pour subvenir aux besoins du paupérisme. A côté des établissements publics de charité, il nous reste à indiquer le but spécial des diverses sociétés de bienfaisance qui se sont formées à Strasbourg, soit dans le sein des communautés religieuses, soit dans le monde séculier, par le seul sentiment de compassion envers le malheur, et nous apprendrons à connaître leur action vivifiante et consolante. L'époque actuelle est allée plus loin; elle a compris que la moralisation, tout aussi bien que l'instruction sont des moyens efficaces pour empêcher l'homme de tomber dans la triste nécessité de demander des secours à autrui. Elle ne veut pas seulement donner l'aumône, elle veut aussi tendre la main à l'homme qui sent le besoin de se relever par une bonne conduite, par l'instruction et par le travail. C'est dans ce but que la cité de Strasbourg donne, et a déjà donné par son initiative de beaux exemples de charité chrétienne; raison peut-être qui attire dans son sein tant de nécessiteux ambulants et vagabonds, qu'une police vigilante devrait éloigner après leur avoir donné, comme jadis, des moyens de séjour momentané et de continuation de route. Dans une ville où la charité communale et la charité privée prodiguent tant de secours à l'indigence, la mendicité dans les rues devrait depuis longtemps être abolie.

[1] L'action qu'avaient anciennement les diverses corporations des métiers dans l'inspection des pauvres et la distribution des secours, est remplacée aujourd'hui par la division de la ville de Strasbourg en quatre cantons et en quarante sections, en sus deux sections *extra-muros*. Chaque section a ses inspecteurs des pauvres, dont le nombre est de cent soixante-sept membres, qui aident de leurs actions et de leurs lumières le bureau de bienfaisance, composé de quatre membres et d'un président, dans ses œuvres charitables.

Action des Sociétés charitables.

Jetons un aperçu sur l'application pratique de cette charité :

L'homme marié pauvre :

S'il est uni par les liens légitimes du mariage, il a d'autant plus de droit au secours des diverses sociétés charitables ; s'il contracte des liens illégitimes, s'il vit dans l'immoralité du concubinage, s'il produit des enfants naturels, la *Société de Saint-Regis* travaille à régulariser l'union conjugale, à légitimer les enfants par cette même union, dans le sein de la population catholique ; cette même Société, de concert avec la *Société du Bon-Pasteur,* tâche de ramener à une vie vertueuse de jeunes filles tombées dans la débauche, de même que la *Société de refuge des filles protestantes repenties* s'intéresse à faire rentrer dans la bonne voie et à secourir les filles perdues qui appartiennent à ce culte.

La mère pauvre accouche :

La *Société de charité maternelle* prend soin d'elle quand elle a déjà deux enfants, lui fournit pendant dix jours une nourriture fortifiante, soigne le linge nécessaire, fait traiter le malade par le médecin cantonal, s'il le faut[1], et supporte les frais d'accouchement ; en outre, la mère reçoit un décistère de bois de chauffage. Cette Société dispose annuellement, en faveur de trois à quatre cents accouchées, d'une somme d'à peu près 10,000 francs, réunie tant par souscription que par les subventions de la caisse gouvernementale et municipale.

La mère est obligée de travailler au dehors pour gagner sa vie :

C'est alors que l'établissement des crèches vient à son secours ; il reçoit le faible nourrisson contre une rétribution de 15 centimes par jour, le surveille avec la tendresse maternelle, soigne sa propreté, les besoins du corps, le fait allaiter trois fois par jour par sa mère, ou le nourrit autrement, et le rend le soir à celle qui, sans cette institution toute maternelle, n'aurait pas pu gagner sa journée par le travail, ou aurait été obligée de confier sa faible créature à des mains mercenaires ou à des enfants incapables de la soigner.

L'enfant pauvre grandit et marche :

Il est alors reçu dans les salles d'asile des deux sexes et des deux cultes ; là il est habitué à la propreté, aux bonnes mœurs ; on forme son caractère, et il reçoit, tout en jouant et en chantant, l'instruction tout élémentaire et le goût pour un travail quelconque. Quand le jour de la distribution des prix ou de Noël arrive, on voit ces petites filles et ces petits garçons, à la figure radieuse, accompagnés de leurs parents, emportant des prix et des dons, en vêtements chauds, en souliers, en chemises que les soins toujours

[1] Quatre médecins cantonaux pour les quatre cantons ou subdivisions de la ville, deux médecins, l'un pour le Neuhof, l'autre pour la Robertsau, et un chirurgien, sont payés par la caisse municipale pour le traitement des malades indigents à domicile et la vaccine de leurs enfants.

assidus des dames patronesses leur ont préparés et qui sortent des mains des femmes pauvres, qui les ont confectionnés, soit à domicile, soit dans les ouvroirs, pour gagner leur pitance journalière.

Action des Sociétés charitables.

L'esprit de l'enfant se développe; il a besoin d'instruction:

A cette époque de sa vie, l'instruction gratuite le reçoit dans les écoles communales, à l'amélioration desquelles la ville a apporté dans les derniers temps tous ses soins, grâce à l'active initiative de M. Charles Bœrsch, membre du conseil municipal, pour tout ce qui concerne l'instruction, et grâce à l'agrandissement de l'école de la Madeleine, et de la construction des trois grandes et vastes maisons d'école de Sainte-Aurélie, de Saint-Jean et du Fossé-des-Tanneurs. Dans le nombre des élèves qui fréquentent ces diverses écoles communales, plus de deux mille enfants pauvres reçoivent l'instruction gratuitement. Là aussi des dames patronesses visitent les jeunes élèves, séparés d'après leur sexe; elles stimulent leur zèle, et les jeunes filles apprennent en outre à manier l'aiguille, le tricot et le rouet. Des prix en vêtements, en bas, en chemises, en souliers, confectionnés dans les divers ouvroirs, sont la récompense d'une bonne conduite et de l'application à l'étude.

L'enfant arrive à l'âge d'apprendre un métier:

Les parents dépourvus des moyens de placer leurs enfants en apprentissage, sont secourus à cet égard par les *Sociétés de Saint-Vincent de Paul* et *de Saint-Joseph*, s'ils sont catholiques, et par la *Société privée de bienfaisance*, s'ils appartiennent au culte protestant. Les membres de ces diverses sociétés prennent les élèves sous leur patronage, surveillent leur conduite, et les stimulent au travail tout en les garantissant contre la possibilité d'une domination abusive du maître; en même temps ils se mettent en rapport avec les parents, et apprennent par là à mieux connaître leurs besoins et à observer la moralité de leur intérieur. En outre, une autre société s'occupe du placement en pension et en apprentissage d'orphelins pauvres et d'enfants abandonnés âgés de plus de douze ans, âge au delà duquel ils ne sont plus reçus dans les hospices. Les apprentis pauvres reçoivent aussi le pain du bureau de bienfaisance pendant leur apprentissage.

Les filles catholiques sont reçues par l'*OEuvre de la Providence*, par celui des *Dames de la Croix* et *de Sainte-Élisabeth*; les filles du culte protestant, dans l'*Asile pour les jeunes filles protestantes* et dans l'*Institution des diaconesses*. Dans ces diverses maisons, dans lesquelles les jeunes filles entrent comme pensionnaires, on leur donne avant tout une éducation religieuse et morale, et tout en continuant leur instruction élémentaire, on les familiarise avec les travaux qu'une ménagère a besoin de connaître; on leur enseigne la cuisine, le lavage, le repassage; elles apprennent à confectionner des vêtements, la lingerie, à tricoter, à filer, à broder, à soigner les malades. Celles de ces jeunes filles qui, par vocation, veulent donner leurs soins aux malades, en sortent

Action des Sociétés charitables.

comme sœurs de charité; d'autres qui sont portées vers l'instruction, continuent leurs études en entrant dans les écoles spéciales des sœurs institutrices, des diaconesses, ou dans l'école normale, et sont placées dans l'enseignement, après avoir subi leurs examens. D'autres, après avoir passé quelque temps dans les établissements, sont premièrement louées à la journée, à la semaine, dans de bonnes maisons pour s'habituer au service, et en sortent comme femmes de chambre, cuisinières ou domestiques ordinaires.

Il est apprenti:

Outre le patronage sous lequel il est placé, l'apprenti continue de recevoir l'instruction du soir à l'*École de Saint-Joseph* et peut suivre un cours de *science pratique* à la mairie, le dimanche un cours de dessin et de modelage, et une salle de lecture lui est ouverte à la Réunion-des-Arts et dans la rue Sainte-Hélène, où un choix de bons livres aide à étendre le cercle de ses connaissances; en outre, la salle de lecture de la bibliothèque de la ville, ouverte tous les soirs de six à neuf heures, met ses riches trésors à la disposition de celui qui tend à pousser ses études plus loin.

Nous venons d'esquisser à larges traits l'action qu'une charité éclairée étend sur la population indigente de cette cité; elle se saisit de l'homme dès sa plus tendre enfance; elle l'instruit, elle le moralise, elle l'habille, elle le chauffe, elle tâche de faire de cette faible créature un homme utile à la société, apte à gagner sa vie par le travail manuel, comme par le travail de l'intelligence. Si dans le nombre de ces futurs citoyens de la commune patrie il s'en trouve qui se distinguent par des dispositions d'esprit exceptionnelles, si une conduite régulière a guidé leurs pas et a attiré individuellement l'estime de leurs maîtres, comme de leurs patrons, les moyens d'alimenter cette ardeur pour les études ne manquent pas non plus, et nous avons parmi nous maint citoyen respectable, qui, après avoir été couché dans le berceau de l'indigence, est arrivé par les bourses privées, communales et départementales, à développer son esprit dans le vaste domaine des sciences et des arts.

Que la gratitude envers leur ville natale ne fasse jamais défaut à ceux qui ont profité de ces soins paternels, et que ceux qui les ont donnés se nourrissent toujours de cette noble satisfaction d'avoir contribué à former d'une pierre brute une pierre utile à l'édifice social. Grâce soit rendue à ce sexe compatissant, dont le cœur maternel se multiplie à l'aspect de ces innocentes créatures qu'il forme dès leur tendre enfance. Mais souvent aussi il est triste et désolant de voir que ces soins charitables ne sont pas toujours secondés par les parents, et que le germe du bien qu'on aime à planter dans ces jeunes cœurs, est étouffé par les mauvais exemples de fainéantise, de débauche, d'ivrognerie et de dégradation de mœurs de ceux qui naturellement devraient être le plus intéressés à les faire entrer dans la bonne voie.

Action des Sociétés charitables.

La forme gouvernementale plus populaire qui sortit de la révolution de 1830, donna une nouvelle impulsion aux institutions charitables de Strasbourg. D'un côté, le système électif remplaça, pour la formation des conseils municipaux, le mode par nomination directe du gouvernement, précédemment en vigueur; l'élection fit entrer dans le sein du conseil de notre cité des représentants des diverses classes de la population qui connaissaient beaucoup mieux ses besoins et s'occupèrent plus activement à les secourir; d'un autre côté, le manque de travail, conséquence naturelle de toute crise politique, ayant multiplié les besoins de la classe ouvrière, il fallait les satisfaire. L'administration municipale d'alors, à la tête de laquelle se trouvait M. F. de Türckheim, maire, fit entreprendre les grands travaux de démolition des anciens Faux-Remparts et la construction des quais le long du canal de navigation, pour donner du travail à tant de bras inactifs, et les dames que l'esprit de charité sait rendre si fécondes en inventions utiles, créèrent la loterie des pauvres, dont le produit net s'élève annuellement, depuis cette époque, de 8 à 10,000 fr., et est monté, en 1852, jusqu'à 15,000 fr. Cette loterie de charité est devenue le moyen d'action le plus efficace de la charité privée; secondée bientôt après par l'institution des quêtes à domicile et les bals au profit des pauvres, elle a produit les résultats les plus heureux. La mendicité fut abolie par la création de travaux, mais il restait toujours des invalides inaptes au travail sédentaire; pour ceux-là on créa la maison de refuge, qui occupait une partie du local de la Maison de Force, et dans laquelle on fit cuire les soupes que l'on distribue en hiver à la classe indigente. Pour donner plus d'extension à cette branche de la charité, M. Schützenberger, devenu maire plus tard, proposa à l'administration municipale de transformer en champs cultivés une partie de forêts, appartenant à la ville, d'un produit presque nul, et d'y établir la colonie agricole d'Ostwald, dont nous parlerons dans la description des environs de la ville, comme nous avons parlé à l'article du Neuhof d'une institution particulière qu'y créa de même la charité chrétienne.

Mais que faire de malheureuses veuves, de filles pauvres, de femmes abandonnées, que faire de leurs enfants? C'est là aussi que le génie inventeur des dames de Strasbourg trouva des ressources; elles créèrent les ouvroirs pour les enfants et les jeunes filles; elles achetèrent, avec une partie des fonds disponibles, du chanvre, du lin, du coton, de la laine, qu'elles font filer et tisser par de pauvres ouvriers et ouvrières sans occupation, et la commission des ouvrages reçoit dans ses magasins tous ces éléments fabriqués pour les distribuer de nouveau, soit à domicile aux plus nécessiteux de travail, soit aux élèves des ouvroirs, qui les transforment en chemises, en bas, en vêtements, servant à couvrir ceux-là mêmes qui ont aidé à les confectionner et qui, en outre, ont gagné leur part à la fabrication. Dans ce même but se forma alors le comité des écoles, qui rendit de grands services, jusqu'à ce que, comme nous l'avons indiqué ci-dessus,

Action des Sociétés charitables.

la ville se fût chargée des frais d'instruction, en laissant néanmoins le patronage et la surveillance au comité des écoles et aux dames inspectrices.

Enfin, mentionnons encore l'action philanthropique découlant des caisses des diverses paroisses: nommons la Société pour les malades israélites, la Société de bienfaisance des dames israélites et l'École d'arts et métiers attachée aux institutions bienfaisantes de cette communauté; en outre, d'autres associations nombreuses dans la classe de la population ouvrière et même aisée de notre cité, qui ont formé entre elles des caisses d'assurance mutuelle pour procurer des secours en cas de maladie, ou les frais d'enterrement en cas de mort, et nous aurons un aperçu complet des institutions qui tendent à alléger les douleurs frappant la vie humaine. On peut bien dire qu'à Strasbourg on joue la comédie et la loterie pour les pauvres, qu'on y fait la musique, qu'on y danse et qu'on y mange même à leur intention, car combien de dîners de corps n'y a-t-il pas dans l'année, où, pendant le joyeux repas, on fait la quête, en rappelant les devoirs de charité!

Si toutes ces institutions, si toutes ces associations, qui fonctionnent et rivalisent aujourd'hui dans un but de charité éclairée, sont connues par ceux qui reçoivent, comme par ceux qui donnent, cependant une grande partie de notre population reste encore étrangère à leur action bienfaisante; nous aimons à la lui faire connaître, pour la stimuler à y prendre part, en la consignant en même temps dans ce livre comme un bel ornement du présent et comme un digne pendant à côté des institutions charitables que nos ancêtres nous ont léguées et dont nous venons de retracer l'historique.

Rue Saint-Marc.

Depuis la création des caisses d'épargne, en 1835, les bureaux de cette administration étaient établis dans les bâtiments de Saint-Marc, et si nous voyions, les mardis et jeudis, des centaines de nécessiteux animer cette rue ordinairement silencieuse et déserte, pour y chercher les dons de la bienfaisance, les dimanches matin nous offraient par contre un tableau plus consolant[1]: c'était le travail, l'ordre, l'économie qui venaient y porter leurs faibles épargnes, lesquelles, s'accumulant en capitaux, aident à soulager l'homme, quand le poids de l'âge lui rend le travail onéreux. Le temps nous apprendra si cette institution portera vraiment les fruits que l'on avait le droit d'en attendre; s'il en est ainsi, les fonds de Saint-Marc pourront être employés à des actes philanthropiques d'un ordre supérieur.

Le petit clocher, qui s'élève tout près, est celui de la chapelle d'une maison de correction de femmes de mauvaise vie, fondée il y a quelques années seulement par le sentiment religieux de quelques personnes charitables, et dont l'action bienfaisante est déjà entrée dans le réseau qu'entoure l'indigence[2].

[1] Aujourd'hui les bureaux de la caisse d'épargne sont établis dans des salles basses du château, du côté de la terrasse.

[2] Cette maison a une annexe très-vaste à la Robertsau, agréablement située sur le canal Français.

Le Haras.

Lorsque la possession de l'Alsace fut assurée à la France par le traité de paix de Nimègue, le gouvernement, entre autres créations, essaya d'établir des haras pour l'amélioration de la race chevaline dans cette belle province, mais tantôt les guerres continuelles absorbèrent les fonds, tantôt le manque de chevaux pour la cavalerie fit mettre la main sur les étalons stationnés dans les diverses communes, et cette première tentative n'eut pas de suite.

Ce n'est qu'en 1748, qu'un baron Bock de Bœcklinsau donna l'idée à M. de Vanolles, intendant de la province, de proposer de nouveau au ministère la formation d'un haras. Le projet fut admis, et il en fut établi un à la Robertsau; mais l'inutilité de ces chevaux pendant huit mois de l'année détermina à les employer pendant l'hiver à une école d'équitation. Le manége de la ville existait déjà sur ce terrain dans la rue Sainte-Élisabeth, dont le magistrat fit la cession au roi, par acte du 5 février 1756. C'est alors que l'on construisit le bâtiment qui sert aujourd'hui de dépôt impérial des étalons; les écuries en furent primitivement peuplées de vingt, nombre qui s'augmenta successivement jusqu'à soixante. Le baron Bock en fut nommé directeur, et le manége fut transformé en académie de haute équitation, fréquentée alors par un grand nombre de seigneurs et de gentilshommes qui faisaient leurs études à l'université de Strasbourg, ou qui servaient dans les régiments de la garnison.

Rue Sainte-Élisabeth.

La rue Sainte-Élisabeth, dans laquelle nous entrons pour un moment, reçut son nom du premier établissement des dominicains en notre ville. Après la fondation de cet ordre et sa sanction par le pape Honoré III, en 1216, ces religieux créèrent une maison à Paris, en 1220, puis à Metz, en 1222; il en arriva à Strasbourg sous l'évêque Henri de Veringen.

Élisabeth, fille d'André II, roi de Hongrie, qui avait épousé Louis-le-Saint, landgrave de Hesse et de Thuringe, se trouvait alors en Alsace, pour visiter les monastères de cette province. Elle fit l'acquisition d'un terrain au Finckwiller où ces religieux s'installèrent, et d'un autre à Eckbolsheim pour des religieuses de cet ordre. Ils n'y restèrent pas longtemps et bâtirent un couvent plus vaste dans la rue de ce nom, de 1234 à 1238. On aurait de la peine à retrouver, après des siècles, l'emplacement de cette maison primitive, si Künast, qui vécut dans la seconde moitié du dix-septième siècle, ne nous en eût laissé des traces dans ses notes manuscrites sur notre ville. Il y dit que, de son temps, on voyait encore des restes d'une chapelle et de quelques bâtiments monastiques dans la cour et dans le jardin de l'hôtel des *Holzapfel* de Herxheim, famille éteinte aujourd'hui. Cet hôtel fut plus tard occupé par les comtes palatins du Rhin, quand il en résida en cette ville[1], puis il fut habité par M. de La Bastie, comme nous l'avons indiqué à l'article hôpital, et devint la proie des flammes

[1] Holzapfelsche hof worin gegenwärtig des Herrn Pfaltzgrafen Adolph Johann's frau Gemahlin hof zu halten, jetzt monseigneur la Bastie, lieutenant du roi und Commandant allhier zu residieren pflegt (Künast, t. II. p. 527).

Rue Sainte-Élisabeth.

en mars 1705. En 1713, la maison actuelle fut bâtie par Perthois, habile serrurier et entrepreneur, auquel nous devons la belle grille ciselée qui séparait le chœur de la cathédrale de la nef, et qui repose sur ses greniers. Au commencement de ce siècle, un sieur Mannberger y eut sa fabrique de tabac, et aujourd'hui cette maison est la propriété de M. Hepp, professeur de droit des gens, auteur de la *Théorie de la vie sociale* et de quelques opuscules sur le haut enseignement.

Dans la seconde moitié du treizième siècle, les dominicains quittèrent de nouveau leur établissement et bâtirent leur monastère et leur église au centre de la ville[1].

École Normale.

L'administration n'aurait pas pu choisir un local plus convenable pour l'École Normale que celui qu'elle occupe dans cette rue large, tranquille, bien aérée, où, jouissant, en outre, de l'avantage de posséder un vaste jardin, elle est beaucoup mieux logée que dans le local qu'elle occupait lors de sa formation en 1810. Cette institution, de laquelle sont sortis tant d'hommes qui ont rendu d'éminents services dans l'instruction primaire, a été fondée dans notre département par un préfet à jamais regrettable. Après s'être établie solidement à Strasbourg, elle a fait depuis le tour de la France et a valu au Bas-Rhin l'insigne honneur d'être placé un des premiers dans la statistique de l'enseignement primaire. Lézay de Marnésia, auparavant préfet à Coblence, la forma en arrivant à la tête de l'administration départementale du Bas-Rhin. Cet homme actif et éclairé disait souvent que les écoles sont au moral ce que les routes sont au physique, pour vivifier une nation comme un pays. Aussi, dirigea-t-il tous ses efforts vers ces deux branches de prospérité réelle. Il fit construire des chemins vicinaux, forma une école pour les piqueurs, institua des cantonniers pour l'entretien des routes. Dans les hôpitaux il introduisit de sensibles améliorations; il connaissait bien le cœur aimant des femmes, et le sentiment religieux qui les guide; il savait bien que leur dévouement pour les malades, que les soins continus qu'elles savent donner avec tant de douceur, sont tout autres que ceux que l'on peut attendre des mains mercenaires et souvent dures des infirmiers des hôpitaux ; il y fit entrer les sœurs de charité de Saint-Vincent-de-Paul.

En ville comme à la campagne il créa des médecins cantonaux pour la propagation de la vaccine et pour donner les secours de l'art aux pauvres à domicile. Son zèle pour améliorer la culture du tabac et de la garance et pour les progrès de l'agriculture en général, le fit appeler le *préfet laboureur*. Cet homme distingué trouva une fin tragique en accompagnant le duc de Berry, dans son voyage en Alsace, en 1814. Les chevaux de sa voiture s'étant emportés, la firent verser, la lame de son épée se brisa, lui perca l'aine et mit fin à ses jours. Son corps embaumé repose encore dans un sépulcre de famille, à Krautergersheim, sans que personne de ses proches

[1] Voyez Temple-Neuf.

l'ait réclamé depuis, et le département, auquel il avait rendu tant de services, ne lui a pas même élevé un modeste monument qui transmît à la postérité les traits et le souvenir de ce préfet modèle.

École Normale.

Pour créer l'École Normale, Lézay de Marnésia envoya en Allemagne un pédagogue érudit de notre ville, M. Ferber, avec la mission d'étudier à fond la méthode d'enseignement, et de l'introduire chez nous avec les modifications nécessaires. Les élèves occupèrent alors les mansardes du grand Séminaire, et l'école, dont l'abbé Jæglé fut le premier directeur, ne tarda pas à produire les plus heureux résultats, grâce à l'active impulsion de M. Levrault, recteur de l'Académie, et de M. le conseiller de préfecture Pothier, membre de la commission de surveillance. Depuis la création de l'école, en 1810, ce respectable vieillard est resté, jusqu'à sa mort[1], un soutien aussi zélé que désintéressé de cette utile institution, qui fut gérée, après la mort du premier directeur, par MM. Poinsignon, Magin, et plus tard par M. Vivien, aujourd'hui recteur de l'Académie du Haut-Rhin; ce dernier eut la satisfaction de voir couronner ses efforts et ceux de ses prédécesseurs par les mesures prises par le gouvernement de 1830, qui, meilleur appréciateur que ses devanciers des services que rendent au peuple les instituteurs primaires, se fit un devoir d'améliorer leur sort sous le rapport pécuniaire et de leur assurer une position plus indépendante.

Porte Sainte-Élisabeth.

En sortant de la rue Sainte-Élisabeth, nous avons à notre gauche la maison Nithard et les belles maisons Lamey, occupées par le frère et la nièce de notre poëte Auguste Lamey; la première fut transformée récemment en maison de santé, desservie par des sœurs diaconesses protestantes. Ce que nous avons dit sous l'article quai Saint-Nicolas s'applique à ces édifices, qui, au seizième siècle, étaient habités par les familles nobles des Beger et des Landsperg.

Anciennement une porte fermait cette rue, dont elle tenait aussi le nom de *porte Sainte-Élisabeth;* elle se lie à l'historique des fortifications que nous allons continuer.

Près de l'hôpital civil nous avons vu les restes du premier mur d'enceinte; nous les retrouvons aussi à la droite, le long du haras et des bâtiments de Saint-Marc qui s'y adossent, et les jardins situés dans le bas-fond nous désignent les anciens fossés qui les longeaient. Les vestiges du second remaniement des travaux de défense, au seizième siècle, sont plus rares, et ne consistent qu'en une hauteur occupée par une maison et son jardin; cette hauteur est une partie de rempart comme on avait alors l'habitude d'en élever près des portes et sur les angles des fortifications, et dont notre dessin nous donne une idée plus exacte.

Anciennes Fortifications.

En 1845, lorsque le génie militaire, dans ses travaux de reconstruction, arriva à

[1] Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 22 janvier 1850.

Anciennes. Fortifications.

cette partie des fortifications[1], on retrouva toute la ligne du mur extérieur, qui, en formant près de la porte Sainte-Élisabeth un angle très-ouvert, se dirigeait vers la vieille tour servant de prison militaire. Vient enfin la troisième époque des fortifications, telles qu'elles existent de nos jours; elles datent du dix-septième siècle et consistent dans les bastions en face de l'hôpital et de la rue Sainte-Élisabeth, qui ont reçu leurs noms de leurs vis-à-vis. Le premier, ainsi que la partie de rempart à laquelle il se rattache, fut élevé de 1636 à 1663, par les ingénieurs Arhard et Kernmann, et le second, de 1657 à 1676, par Wall Jacob; c'est aussi à cette époque que furent démolies la porte et les tours et rondelles qui l'environnaient. L'enceinte se dirigea alors vers l'Ill, vis-à-vis la pointe que forme le bastion en face des Ponts-Couverts et en dehors de la tour mentionnée ci-dessus. Un ingénieur, au service de Hollande, Adrien, qui avait fortifié Berg-op-Zoom et d'autres villes de ce pays, avait été recommandé par le général Horn à notre sénat, qui l'employa à ces travaux.

Dans le rapport qu'il adressa à la Chambre des XIII sur les fortifications existantes et sur les moyens de les perfectionner, l'ingénieur Adrien insista surtout pour que l'entrée de la rivière fût protégée plus efficacement, et proposa d'élever un grand bastion casematé sur la rive droite; cet ouvrage ne fut exécuté que de 1650 à 1676 par le même Wall Jacob, mais n'exista pas longtemps, car lorsqu'on construisit, sous la domination française, le bâtiment à cheval sur l'Ill[2], muni de poutrelles pour se rendre maître des eaux, l'ancien bastion fut démoli et avancé vers l'extérieur, comme on le voit de nos jours.

La caserne qui est construite sur cette partie de terrain, que l'on pourrait appeler avec la citadelle le sixième agrandissement de Strasbourg, date de 1789; la part des frais que supporta la ville fut de 234,670 fr. Le nom de quartier des Suisses (*Schweitzer Caserne*), que cette caserne portait alors, provenait de ce qu'elle était presque toujours occupée par un des régiments suisses à la solde de la France. En 1818, le régiment qui se trouvait alors à Strasbourg, ayant eu des rixes sanglantes avec d'autres corps de la garnison, fut éloigné, et depuis lors jusqu'à la révolution de Juillet, où les troupes suisses furent toutes congédiées, ils n'y tinrent plus garnison.

Les Glacières.

Ce fragment de rempart, dont nous avons parlé, servait, au siècle passé, de glacières et en porte encore aujourd'hui le nom, bien que depuis longtemps il ait cessé d'être employé à cet usage. Arrêtons-nous un moment à la maison qui occupe cet emplacement, et qui a, sans doute, une des plus belles expositions dans notre

[1] Le revêtement du mur d'enceinte de la ville en moellons, posé devant les anciens murs en pierres cuites, le rehaussement des remparts, la construction de murs avec meurtrières, etc., furent commencés à gauche de la porte Nationale, en 1824, et achevés près du quartier, à l'entrée de l'Ill, en 1846.

[2] Ce bâtiment, qui s'appelle en allemand *Mehlschleusen*, était destiné à emmagasiner les farines servant de provision à la garnison.

Les Gacières.

ville sous le rapport de la vue[1]. C'est là que fut inventé un instrument, qui, par son utilité pratique, a fait depuis le tour du monde; c'est la balance à bascule. Cette invention, que nous devons à Aloïse Quintenz, qui habitait cette maison et y avait son atelier, nous prouve que le génie mécanique si riche en productions, s'il n'est pas secondé par des capitaux suffisants pour son exploitation, ressemble à une terre inculte que la main de l'homme seule peut faire fructifier, de même que l'argent sans emploi ne reste qu'un métal inutile.

Aloïse Quintenz.

La nécessité du concours du génie et du capital pour faire fructifier cette invention, amena en notre ville un artiste de premier ordre, M. Schwilgué, auquel nous devons la construction de la belle horloge astronomique de la cathédrale, ce chef d'œuvre de l'art.

Quintenz, fils d'un horloger de Gengenbach, avait montré, dès son jeune âge, une grande aptitude pour l'étude des sciences mathématiques. Son père voulant qu'il entrât au couvent des bénédictins de sa ville natale, il y prit les ordres, et dans cet asile il ne négligea rien pour cultiver les dispositions dont la nature l'avait si heureusement doté; ses progrès le firent distinguer par le prince prélat, qui lui confia l'enseignement des mathématiques aux novices, et lui permit de s'occuper de mécanique pratique. A la suppression des couvents dans le grand-duché de Bade, en 1804, le jeune bénédictin, pourvu d'une pension qui assurait son existence, chercha dans le monde une sphère plus vaste et plus active pour le développement et l'application de ses connaissances et se rendit dans ce but à Strasbourg.

Entre autres travaux, auxquels il se livra en notre ville, il porta essentiellement ses études vers l'invention de machines pour filer le chanvre et le lin, invention à laquelle Napoléon avait attaché une prime de deux millions, sans cependant pouvoir atteindre un résultat complet. Le nouveau système de balance que Quintenz inventa ensuite, s'appliqua premièrement à des ponts à bascule, dont une première commande de six pièces lui fut faite pour les principales routes du grand-duché de Bade, et qu'il construisit dans la redoute, hors la porte Nationale, à la droite de la route de Barr, connue sous le nom de *Pâté* (*Pastet*), que le génie militaire avait mise à sa disposition. Il étendit ensuite son système à des balances portatives, auxquelles il donna premièrement la forme carrée, qu'il changea plus tard en trapèze, afin de les rendre plus légères. Quand l'utilité de son invention et l'exactitude de son instrument furent démontrées, et que beaucoup d'industriels de notre ville et du Haut-Rhin en eurent fait l'application, Quintenz songea à en tirer profit, et le 6 février 1822, il obtint un brevet d'invention pour s'en garantir la propriété; mais à peine fut-il en possession de ce brevet, qu'il mourut subitement, le 28 avril, à l'âge de quarante-huit ans.

Quintenz n'avait pas de fortune privée; il avait donc été obligé, pour faire face à ses

[1] Elle appartient aujourd'hui à M. Dauvet, ancien commandant de la citadelle.

Aloïse Quintenz.

nombreux essais et à sa fabrication, de faire un appel à des capitaux étrangers, que lui procura un de ses intimes amis, lié avec lui depuis son arrivée à Strasbourg; c'était M. Rollé, directeur des affaires de la compagnie des salines de l'Est en notre ville. Propriétaire du brevet d'invention, mais complétement étranger à l'art mécanique, M. Rollé se trouvait dans une position critique, et il lui fallait un homme de la trempe de son premier associé pour faire fructifier la découverte; il le trouva dans la personne d'un modeste horloger de Schlestadt, et M. Schwilgué, en remplaçant le créateur de cette invention, contribua d'abord par ses conseils et par l'organisation des ateliers à la mettre en œuvre, jusqu'au moment où, s'associant à la fabrication, il créa le bel établissement d'horlogerie que nous avons signalé vis-à-vis de l'ancien hôtel de Deux-Ponts, dans la rue Brûlée.

Le Däumelthurm.

En nous rapprochant de la rue du Finckwiller, nous voyons encore à notre gauche un échantillon de ces constructions chétives qui donnaient asile à une foule d'habitants pauvres, favorisés par le gouvernement français après la reddition de la ville (*Usburger, Ausburger, manans*), et qui portaient ombrage au magistrat et à cette population de vieille roche qui jouissait du droit de bourgeoisie avec tous les avantages qui y étaient attachés, espèce de parias dans la société, vivant au jour le jour et cherchant à s'abriter au milieu d'une grande population, pour y trouver quelques fragments d'existence. Beaucoup de ces maisonnettes furent démolies il y a seulement quelques années, pour faire place à la construction des magasins de fourrage que le génie militaire y éleva. Les maisons à droite, de construction moderne, sont assises sur l'ancien fossé des fortifications[1], et derrière se trouvait, contiguë au Herrenstall, une antique tour, sur la même ligne, faisant pendant à celle qui sert de prison militaire. Cette tour s'appelait le *Däumelthurm* (*Tour des Poucettes ou des Martyrs*), où l'on appliquait la torture aux criminels. Elle fut démolie à la fin du siècle passé, de même qu'il y a une vingtaine d'années, on a démoli le Herrenstall et quelques maisons adjacentes pour faire place aux grandes constructions que la régie des tabacs y a élevées pour établir ses magasins.

Le Herrenstall.

A propos du Herrenstall, dont nous venons de parler, donnons quelques notions sur ces anciens bâtiments qui ont disparu; ils formaient un triangle irrégulier de maisons avec une vaste cour au milieu. Le mot composé de *Herren-Stall*, que nous traduirions en écurie des seigneurs, avait cependant dans son origine une tout autre signification. Le mot *Stall, Stallum, Stallus, Estallagium*, désignait une place, un siége, conféré par un droit quelconque, tel que la stalle dans le chœur d'une église, l'étal ou les étaux (estaux) dans une boucherie, sur un champ de foire; il désignait le siége

[1] Celle portant le nº 11, appartenant à M. Blanck, architecte, est habitée par notre artiste-peintre Klein, des produits duquel nous aurons occasion de parler dans le cours de notre ouvrage.

Le Herrenstall.

d'un noble châtelain, d'une recette (*Burgstall*, *Zollstall*), et c'est cette dernière destination qui lui a fait donner le nom de *Herrenstall* ou siége de la recette, où la noblesse en notre ville payait ses contributions. Königshoven, dans sa *Chronique*, nous le désigne aussi sous le nom : *Der Stettehof bei der gedeketen Bruken*. De même que le Pfennigthurm, où la bourgeoisie non noble s'acquittait d'une partie de ses contributions, était sous la surveillance de trois membres du sénat, les *Dreyer*, chargés de la réception hebdomadaire des fonds perçus par les administrations fiscales, le Herrenstall se trouvait sous la surveillance de trois membres de la noblesse que l'on désignait sous le nom de *adelige Dreyer*.

Ces bâtiments servirent aussi deux fois de refuge aux malades, comme nous l'avons indiqué sous l'article Hôpital, et en 1334, quand la ville fit confectionner des voitures pour le transport des hommes d'armes à pied dans les expéditions lointaines, elles y furent remisées, ainsi que le furent, au dix-septième et au dix-huitième siècle, les voitures de gala du Magistrat, que la populace mit en pièces lors du pillage de la Pfalz en 1789.

En 1399, quand Strasbourg se trouva en guerre avec son évêque et avec la haute noblesse, une ordonnance du Magistrat enjoignit à tout citoyen faisant partie des corporations de métiers, de tenir un cheval de monture à son usage. La ville avait alors un millier de cavaliers, qui faisaient des excursions sur les terres de l'évêque en deçà et au delà du Rhin, où ils portaient les ravages de la guerre. Cette ordonnance nomma trois chefs écuyers, chargés de soigner les chevaux malades ou blessés, aux frais de la ville. Plus tard, celle-ci y tint ses écuries, à la tête desquelles se trouvait l'*Oberstallherr* ou *Marstallherr*, qui était aussi le capitaine des hommes d'armes à la solde de la ville.

Corps de Cavalerie.

Différents règlements régissaient ces écuries plus ou moins peuplées de chevaux, suivant les besoins, soit que les habitants restassent sur la défensive derrière les murs d'enceinte, soit qu'ils portassent la guerre au dehors. En 1617, le nombre en fut réduit de vingt-deux à seize, outre les quatre chevaux de carrosse, et par ce même règlement le Magistrat se ménagea le droit de disposer de ces chevaux pour une promenade de quelques heures, sans demander, y était-il dit, la permission de l'écuyer. Néanmoins, dans toutes les circonstances, l'ancien sénat disposa des chevaux des particuliers qui en tenaient, soit pour leur industrie, soit pour leur plaisir, et les propriétaires, tant nobles que roturiers, firent partie du corps de cavalerie jusqu'en 1681, où la population fut désarmée. Ce ne fut qu'en 1744, quand Louis XV vint à Strasbourg, qu'une cavalerie fut formée momentanément et à grands frais; c'était une garde d'honneur, composée de cinq corps différents, savoir: de 86 négociants, de 53 bouchers, de 49 aubergistes, de 70 brasseurs et de 32 jeunes gens portant le costume des hussards. L'uniforme variait selon les corps; les officiers étaient vêtus de velours,

Corps de Cavalerie.

galonné d'or et d'argent, et le luxe que déploya à cette occasion la bourgeoisie laissa de tristes lacunes dans bien des bourses[1].

Quand, au commencement de la révolution, la garde nationale se forma et couvrit le sol de la France de légions de citoyens armés, Strasbourg ne resta pas en arrière; l'ancien esprit républicain se réveilla, et ses habitants, au chant de la *Marseillaise*, se mêlèrent aux troupes de ligne pour la défense de nos frontières sur le Rhin. Un corps de cavalerie faisait partie de la milice citoyenne strasbourgeoise qui, toujours active au temps du danger où chacun payait de sa personne, rendit de grands services, soit au dedans, soit au dehors de la place; mais le danger passé, l'usage de se faire remplacer pour les gardes et les services effectifs y introduisit un élément de dissolution.

Lorsque l'impératrice Joséphine arriva en notre cité et y passa quelques mois, en 1805 et 1809, pendant les campagnes d'Allemagne, il s'y forma une garde d'honneur à pied et à cheval pour le service de sa personne. Ce corps se composait de citoyens notables et aisés et se distingua par sa belle et noble tenue.

Après la malheureuse bataille de Leipzig, les armées coalisées s'étant rapprochées du Rhin pendant l'hiver de 1813-1814, la garde nationale de notre cité montra de nouveau, dans sa tenue et dans son instruction, cet esprit martial qui fut de tout temps l'apanage des enfants de Strasbourg. Pendant le blocus de 1814, elle fit conjointement avec la faible garnison, minée par le typhus, le service de la place et du fort de Kehl; mais, à cette époque, il n'y eut pas de corps de cavalerie, parce que la mise en réquisition de tous les chevaux, depuis les chevaux de luxe jusqu'à ceux de la gendarmerie, avait à peu près dépeuplé toutes les écuries de la ville.

Toute la cavalerie, appelée à faire le service dans les reconnaissances et les sorties, formait à peine deux escadrons, composés de débris du 8e hussards, de quelques chasseurs du 7e, de gardes d'honneur et de carabiniers Marie-Louise, nobles et malheureux débris de cette belle armée, montés sur des chevaux amaigris et éclopés. L'année suivante, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe et pendant les cent-jours, il se forma de nouveau un corps de cavalerie de la garde nationale qui fit le service avec celle de la ligne pendant le blocus de la ville, mais qui fut licencié, avec toute la milice citoyenne, en 1817. Quand arriva la commotion politique de 1830, la garde nationale reparut de nouveau dans nos murs, forte de six mille hommes bien équipés et bien exercés, avec un beau corps de cavalerie; mais la méfiance du gouvernement ne tarda pas à la dissoudre quatre années après.

A la suite de la révolution de février 1848, la garde nationale se reforma comme par enchantement. Le dimanche 27 février, une grande partie de cette garde civique se trouva sous les armes, fière d'avoir reconquis ses droits. Elle fut de nouveau dissoute par décret du 8 mars 1851.

[1] Voyez aussi place Gutenberg.

Garde civique à cheval de Strasbourg.



Dessiné et lith. par Alfred Touchemolin. Lith. E. Simon à Strasbourg.

1744.

Corps des Négociants et des Bouchers. Corps des Brasseurs. Corps des Hussards. Corps des Aubergistes. 1790.



Garde civique à cheval de Strasbourg.



Dessiné et lith par Alfred Touchemolin.

Lith E. Simon à Strasbourg

1805 – 1809. 1815 & 1817. 1830. 1848.

Nous avons recueilli en quelques planches les divers uniformes que portaient nos cavaliers, pensant qu'ils rappelleraient en partie de chers souvenirs à ceux de nos concitoyens qui les ont portés à diverses époques de ce demi-siècle, le plus riche, peut-être, en grands faits que l'histoire ait jamais présenté.

Jardins.

Après cette légère digression et avant de quitter le Finckwiller, faisons observer encore qu'au commencement du siècle passé ce quartier anguleux ne renfermait pas autant de maisons que de nos jours. Künast, dans ses notes manuscrites, nous y cite comme curiosités à voir en notre ville, sept grands et beaux jardins, sous les noms de *Jardins Lemp, Flach, du sénateur Kaufmann, du pharmacien Spielmann, de Lobstein, Sébitz* et *Reichshoffer*. Arrêtons-nous encore un moment à côté du chantier Stuber, devant cette modeste maison où nous lisons: *Jacob, peintre;* elle était habitée dans le siècle passé par notre digne Jean-André Silbermann, célèbre facteur d'orgues, auteur de l'*Histoire locale de Strasbourg,* de la *Description de la montagne Sainte-Odile,* et auquel nous devons notre gratitude pour le riche trésor de dessins, de monnaies et de notes historiques, archéologiques et descriptives, qu'il a laissé à notre ville. Ce n'est pas seulement comme savant et artiste que Silbermann mérite tout notre respect, mais encore comme homme privé; l'archiviste Gambs nous dit dans ses *Memorabilia Argentinensia* 1754-1763, qu'il était d'une honnêteté et d'une probité exemplaires, d'une grande aménité sociale et qu'il s'était attiré l'affection et l'estime de toutes les personnes de sa connaissance.

Ponts-Couverts.

Les trois îles qui présentent leur front à l'entrée de l'Ill, portent encore aujourd'hui, à leur pointe, le cachet de l'architecture militaire des temps passés. Pour défendre et dominer la rivière, on construisit, vers la fin du douzième siècle, des tours à plates-formes crénelées, avec des escaliers extérieurs, pareilles au modèle que nous en a laissé l'ancienne porte de l'hôpital. Celles que nous avons sous les yeux datent de la seconde moitié du quinzième; ces tours, d'une solide construction, ont servi de prisons jusqu'au moment où fut bâtie la maison d'arrêt derrière le Palais-de-Justice; aujourd'hui elles ne sont plus d'aucune utilité, et il serait à désirer qu'on réalisât un jour le projet de M. Sers, ancien préfet, qui voulait en faire des tours d'eau avec de vastes réservoirs, que des pompes hydrauliques, établies à leur pied, rempliraient facilement. Ces eaux, découlant de cette hauteur et conduites dans tous les quartiers de la ville, contribueraient beaucoup à son assainissement, à sa propreté, et pourraient encore alimenter des fontaines, dont on ornerait quelques places publiques; de cette manière on conserverait, en les utilisant, ces monuments des anciennes fortifications.

En 1332, lorsque les corporations des métiers arrachèrent le pouvoir à la noblesse, événement dont nous avons parlé plus amplement à l'article de la rue Brûlée, les pointes en avant des tours furent garnies de murs crénelés, qu'on remplaça, au seizième siècle, par des constructions à meurtrières. Les premiers ponts qui relièrent ces îles

Ponts-Couverts. datent de la même époque et étaient construits en bois; dans les années 1438 et suivantes ils furent reconstruits en pierre et munis à l'extérieur de parapets crénelés; en 1567, on rebâtit en bois les ponts couverts et on les garnit de herses. W. Hollar nous a laissé en quatre belles planches gravées d'après les dessins d'I. van de Velden, des vues de notre ville, représentant les quatre saisons; pour l'automne il choisit la douane où débarquaient les bateliers du Haut-Rhin pour y vendre leurs vins; une partie de traîneaux, faisant le tour de la place des Cordeliers (place Kléber), nous donne les plaisirs de l'hiver; le tir public avec son tilleul séculaire et la foule de ses promeneurs représente le printemps, et pour l'été il avait fait choix des Ponts-Couverts avec le Wœrthel (îlot) et la rivière vivifiée de barques et de baigneurs. Avant la construction de l'écluse, la rivière était extérieurement barrée de chaînes, en temps de guerre.

Faubourg National. Le faubourg National, dans lequel nous allons entrer, était anciennement désigné par le nom: *Zu den untern Wagnern* (aux charrons inférieurs); il fut appelé plus tard *faubourg Blanc*, du nom de la porte Blanche (*Weisen-Thurm*), construite au seizième siècle et qui existe encore aujourd'hui. De même que les faubourgs de Saverne et de Pierre, il ne fut compris dans l'enceinte murale de la ville que pendant la seconde moitié du quatorzième siècle (1374-1390), lors de l'invasion de notre pays par les Anglais. Avant cette époque, la ville était fermée par un haut mur crénelé, dont nous voyons encore une partie complète derrière la maison curiale de Saint-Pierre-le-Vieux, et qui était flanqué de dix-huit tours depuis l'Ill jusqu'à Saint-Étienne; le double fossé avec le Faux-Rempart formait la première ligne de défense et trois hautes tours, garnies de herses et de pont-levis, servaient de portes de ce côté. Elles s'appelaient *Porte du Péage* (*Zollthor*) près Saint-Pierre-le-Vieux, *Porte de Spire* près du faubourg de Saverne, et *Porte du Fort* (*Burgthor*) près du faubourg de Pierre.

Du temps qu'existaient encore ces Faux-Remparts, dont nous avons parlé à l'article Sainte-Claire-en-l'Ile, on y arrivait par un pont près de la tour, sur la pointe du dernier îlot; en face, un petit pont couvert donnait entrée à la commanderie de Saint-Jean, et un troisième, se détachant à la pointe du Faux-Rempart, servait de communication avec le faubourg, au bas du rempart[1].

Sainte-Trinité. Jetons un coup d'œil rétrospectif sur le terrain qu'occupent aujourd'hui les maisons de correction et de refuge. La légende nous rapporte que dans les temps où la force et la puissance des municipes ne s'étaient pas encore développées, où des rivalités sanglantes divisaient le pouvoir ecclésiastique et la noblesse qui dominait dans ses châteaux forts, un comte Werner de Hunebourg, maréchal ou avoyer de l'évêque, y fonda une église avec couvent, sous l'invocation de la Sainte-Trinité.

[1] Voyez la planche.



Anciennes Tours de Fortification et Ponts-couverts.



Partie de l'ancien mur d'enceinte vis à vis de l'Église de St. Pierre le vieux.

Sainte-Trinité.

Ce Werner, homme rude et altier, avait fait beaucoup de mal à notre cité par ses entreprises hostiles; poussé par le repentir, il voulut expier par cette œuvre de piété les iniquités qu'il avait commises. Il mourut en 1166 et s'y fit enterrer; sa pierre tumulaire nous donne l'année 1150 comme celle de la fondation de cette œuvre.

DA MAN ZÆHLT VON GEBURT CHRISTI MCLXVI STARB UND
WAR BEGRABEN DER EDEL UND WOHL GEBOHREN HERR
MARSCHALK WERNER VON HUNEBURG DER DIESE
KIRCH MIT IHREM CHOR ZU ALLERERST HAT GETHAN
BAUEN UND WIHEN IN DER EHR DER HEILIGEN DRIE-
FALTIGKEIT ZU DER ZIT ALS MAN ZÆHLT MCL.
BITTEN GOTT FUR IHN.

Les dynastes de Hunebourg nous fournirent, vingt-quatre années après, un des membres de leur famille dans la série de nos évêques, sous le nom de Conrad; ce prélat fut entraîné par l'esprit chevaleresque et en même temps si religieux qui caractérise l'époque où les Hohenstauffen ont occupé le trône impérial. Dans les conflits qui s'élevèrent après la mort du fils de Frédéric Barberousse, entre Othon de Saxe et Philippe de Souabe, qui se disputaient la couronne impériale, Conrad de Hunebourg épousa la cause du premier; Philippe, pour s'en venger, entra en Alsace, assiégea Strasbourg et ravagea les terres de l'évêque, qui fut forcé de se soumettre jusqu'à ce que la main régicide d'Othon de Wittelsbach eût mis fin aux jours de cet empereur.

C'est à ce même Conrad que nous devons l'établissement des fortifications, dont nous avons parlé ci-dessus, et, en commération de son constructeur, la porte de Spire fut ornée du buste du prélat avec l'inscription suivante:

CONRADUS DE HUNEBURG FIDELIS ARGENTINENSIS EPISCOPUS.

Au couvent fondé par le comte Werner et dans lequel résidaient quelques chanoines réguliers du couvent de Saint-Arbogast, fut adjoint, en 1280, par un écuyer Cuntz von der Mägde, un hôpital pour douze vieilles femmes pauvres, qui devaient y servir Dieu jour et nuit; c'est également dans cette retraite que fut rédigé, en 1322, le premier code qui régit notre ville libre impériale[1].

Commanderie de Saint-Jean.

Dans ce même siècle, l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, arrivé à l'apogée de sa puissance par la conquête de Rhodes et par sa courageuse défense contre les attaques réitérées des armées du Croissant, jouissait d'une grande considération et

[1] Voyez place Gutenberg.

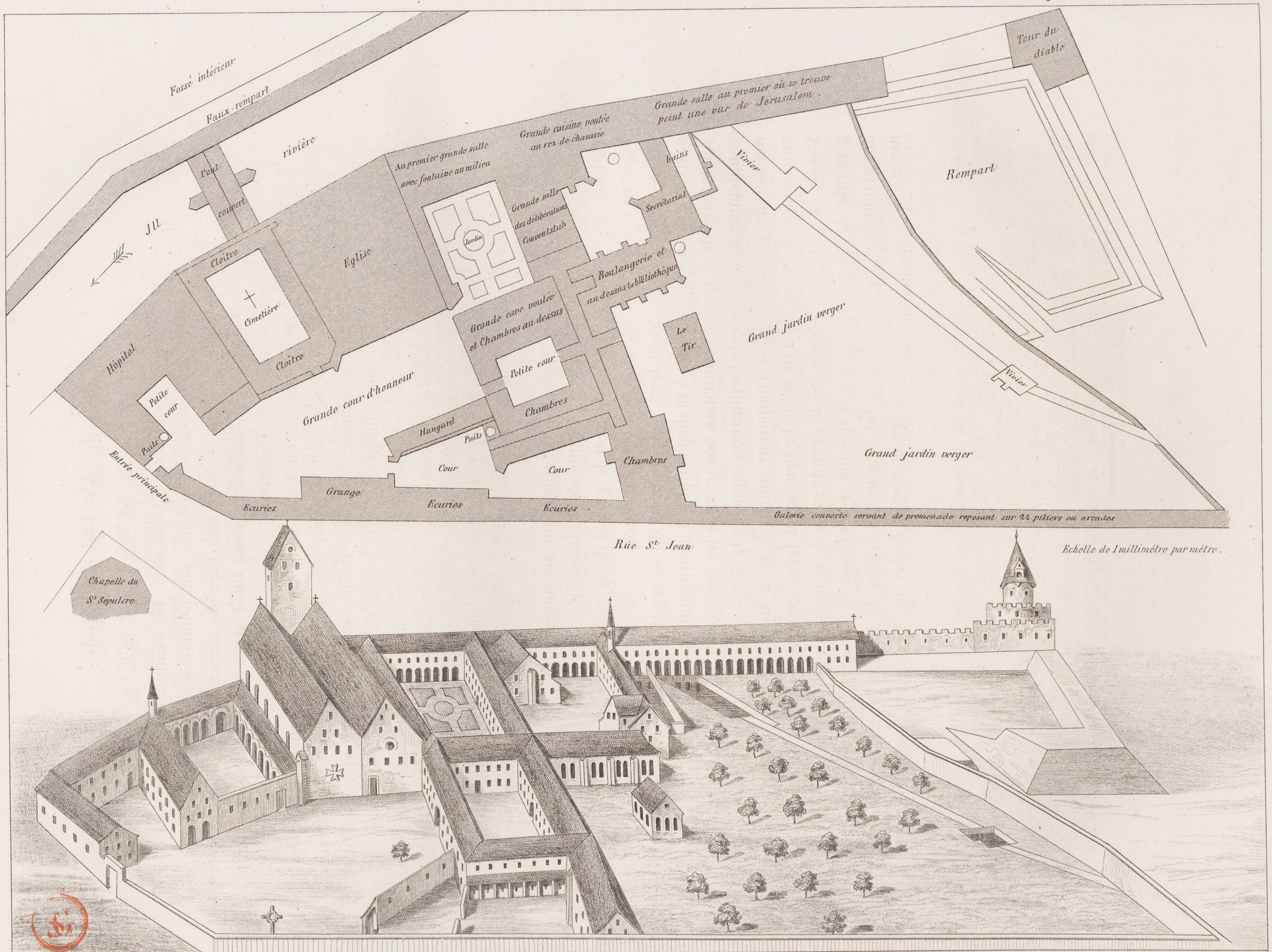
Commanderie de Saint-Jean.

avait des propriétés étendues sur divers points de la vallée du Rhin, dont une grande partie lui était parvenue par la suppression de l'ordre des Templiers. En Alsace il avait déjà établi des commanderies près de Dorlisheim, à Schlestadt, à Colmar, à Soultz, à Issenheim, sans posséder toutefois de siége dans sa capitale, quand Rulmann Merswein, d'une famille noble de Strasbourg, guidé par des sentiments de piété, acheta en 1371 le terrain dans l'île Verte[1] ainsi que la maison fondée par Werner de Hunebourg, qui était presque tombée en ruines. Il fit bâtir l'église, la dédia à saint Jean, y ajouta des bâtiments, des jardins, et les donna à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, à condition que les frères chapelains de cet ordre y feraient à perpétuité l'office divin. Cette donation fut acceptée par Conrad de Brunsberg, grand-prieur d'Allemagne, et confirmée par le grand-maître Raymond Bérenger dans son chapitre général. Le grand-prieur y choisit sa résidence ordinaire, en devint le principal bienfaiteur par ses libéralités et donna l'habit de l'ordre et la croix à Rulmann et à ses compagnons, qui furent reçus au nombre des religieux; Rulmann y vécut jusqu'à sa mort, en 1382, et y fut enterré; il laissa beaucoup de livres religieux et mystiques écrits de sa main; une partie s'en trouve encore à la bibliothèque de la ville, qui du temps de la révolution recueillit celle de cette commanderie.

Raymond du Puy, premier grand-maître, avait séparé en trois classes l'*Ordre des chevaliers hospitaliers près du tombeau du Christ en terre sainte* (nom qu'il portait avant la conquête de l'île de Rhodes), la première, celle des nobles, destinée à la profession des armes; la seconde, celle des prêtres ou chapelains, consacrée au service divin dans les églises conventuelles, et la troisième, les frères servants d'armes, employée à faire la guerre. C'est surtout la seconde classe qui avait sa résidence en notre ville; la vie réglée qu'ils menaient, et une observation sévère de leurs statuts, leur firent obtenir des priviléges dont ne jouissaient pas les autres maisons. Le rang de commandeur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem était donné soit de justice (par ancienneté), soit de grâce, c'est-à-dire par le grand-maître ou par les grands-prieurs d'une langue, en vertu du droit attaché à leur dignité; néanmoins celui de l'Ile-Verte à Strasbourg était élu par les chapelains et avait le droit de porter la mitre, la crosse et les autres ornements pontificaux.

En 1434, une autre preuve de haute confiance échut à cette commanderie. D'autres maisons de l'ordre voulaient démembrer quelques-unes des propriétés de la commanderie de notre ville, mais le grand-maître Antoine Fluvian chargea le grand-prieur de France, Hugues de Lart, avec quelques chevaliers, de faire la visite de l'ordre d'Allemagne; celui-ci convoqua le chapitre de cette langue à l'Ile-Verte et ordonna que cette commanderie, qui était du nombre des maisons exemptées, restât en son

[1] On appela cet établissement Saint-Jean-en-l'Ile-Verte du nom de ce terrain et pour le distinguer d'un autre couvent de Saint-Jean qui existait alors sur l'emplacement de la citadelle.



Lithogr. d'après un dessin contemporain. 27 Lith. d'E. Simon à Strasbourg

PLAN ET RELIEF

du Couvent des Chevaliers de St. Jean de Jérusalem à Strasbourg, en 1630.

Commanderie de Saint-Jean.

entier, de peur, dit-il dans son décret, que cet unique signe de l'observance de la religion de Saint-Jean-de-Jérusalem en fût obscurci. En examinant le plan de cette maison telle qu'elle était en 1630, avec son église, son hôpital, ses logements, écuries, jardins et dépendances, on peut se faire une idée du caractère grandiose de cet établissement mi-religieux et mi-militaire: aussi fut-il alors souvent choisi comme séjour par les hautes sommités de l'époque.

Le pape Jean XXIII y séjourna en 1415, sous une garde de cinquante hommes, alors qu'après avoir révoqué son abdication au concile de Constance, il fut détrôné de fait et remis comme prisonnier entre les mains de Louis de Bavière, comte palatin, qui le retint ensuite, jusqu'en 1419, à son château de Heidelberg et de Mannheim. Dans le courant de ce même siècle, l'évêque de Palerme, député au concile de Bâle; le cardinal d'Arles, président de ce même concile, en 1497; le cardinal Raymond, légat du pape Alexandre Borgia, qui arriva en notre ville où il débita force indulgences, y trouvèrent un accueil hospitalier[1]; mais l'hôte le plus illustre de cette commanderie fut l'empereur Maximilien Ier, qui y résida, à diverses reprises, depuis 1492 jusqu'en 1507[2].

Parmi les nombreux seigneurs et prélats qui accompagnèrent ce monarqne pour assister au sacre de l'évêque Guillaume de Hohenstein, se trouvèrent un comte de Zollern, un comte de Wurtemberg et le prévôt de la cathédrale d'Augsbourg, qui y logèrent également avec leurs nombreuses suites.

Les chapelains de Saint-Jean s'évertuèrent de se rendre agréables à l'empereur; caves et cuisines furent mises à sa disposition, et la situation pittoresque de leur maison, sur le bord de la rivière, contribua beaucoup à lui faire aimer ce séjour[3]. Derrière la commanderie, une tour de fortification, appelée la *Tour-du-Diable*, fut transformée en maison de plaisance, d'où l'empereur aimait à jouir de la vue du riant paysage entrecoupé des bras de l'Ill et de la Bruche et fermé par les lignes onduleuses des Vosges et de la Forêt-Noire. Si la grande salle de la commanderie qu'ornait une vue générale de Jérusalem, peinte à fresque, retentissait de joyeux banquets et du bruit des armures, cette tour retirée fut témoin des études de Maximilien; là, entouré de livres, il s'entretenait avec l'austère et savant Geiler de Kaysersberg sur les dogmes

[1] En 1514, le savant Érasme, alors conseiller de Charles-Quint à Bruxelles, y logea en passant par notre ville pour se rendre chez son imprimeur Froben, à Bâle, où il se fixa plus tard. Il fut reçu avec distinction par les savants de Strasbourg, au nom desquels Wimpheling le harangua.

[2] Pendant son règne, cet empereur se trouva une vingtaine de fois en notre ville (voyez Plaine-des-Bouchers).

[3] Quand l'empereur arriva à Strasbourg, le mercredi 21 février 1507, avec cinq cents chevaux, la ville lui fit hommage de douze tonneaux de vin, de cent rézeaux d'avoine, de quatre bœufs et de cent poissons; sa fille, qui arriva le lendemain, reçut six tonneaux de vin, cinquante rézeaux d'avoine et cinquante poissons. Outre quelques petits voyages à Haguenau, etc., et quelques parties de chasse qu'il fit dans notre province, son séjour se prolongea jusqu'au 21 avril suivant. (Wencker, *Chronique manuscrite*.)

Commanderie de Saint-Jean.

religieux, sur les inspirations de l'âme, sur l'ébranlement de l'Église déjà prévu aux conciles de Constance et de Bâle et accéléré encore par certains de ses chefs, qui menaient une vie peu conforme aux préceptes de leur divin maître. Les promenades sur l'eau faisaient aussi partie des divertissements de l'empereur, qui, d'après le récit que nous en laisse dans son journal Erhardt Kienig, commandeur de Saint-Jean-en-l'Ile, allait souvent en bateau, accompagné d'une nombreuse suite, pour se rendre chez sa fille, la duchesse douairière de Savoie, qui logeait à l'auberge de l'Esprit. Le même Erhardt Kienig s'émerveille beaucoup du trésor impérial que lui montra Maximilien, et cite entre autres un collier de perles et de pierreries de la valeur de 24,000 florins, une croix qui en valait 60,000, et une perle d'une grosseur prodigieuse qui en avait coûté 100,000. Avant son départ, l'empereur leur fit don de riches étoffes de velours et de brocart d'or et leur envoya de Constance son portrait avec une lettre autographe[1]. Comme on le pense bien, le séjour prolongé de ce prince dut coûter bien cher à l'ordre, et on attribue à Geiler cette réponse caustique faite aux chevaliers, qui se plaignaient de leur pauvreté: « Quand on est pauvre, on ne possède pas de maisons royales, et quand on en possède, il faut s'attendre à loger des rois[2]. »

Pendant les secousses religieuses et politiques de ce même siècle, les chevaliers de Saint-Jean, auxquels le sénat défendit de faire publiquement l'office religieux, restèrent néanmoins en possession de leur établissement; mais, lorsque la guerre de trente ans vint porter ses ravages en Alsace, ils furent obligés de l'évacuer; on démolit leur église ainsi qu'une partie des bâtiments, et la ville leur abandonna, comme séjour, la prévôté de Saint-Pierre-le-Jeune. Le terrain fut alors occupé par les fortifications que nous y voyons encore aujourd'hui.

Les chevaliers avaient perdu l'île de Rhodes, en échange de laquelle Charles-Quint leur avait donné celle de Malte, rocher inculte, qu'ils transformèrent en une vaste citadelle; le prestige qui, dans les temps passés, s'était attaché à leur renommée, ne vivait plus que dans l'histoire, leur nombre même avait diminué; aussi les bâtiments de la commanderie de Strasbourg qui étaient restés sur pied et dans lesquels ils rentrèrent en 1649, furent-ils assez vastes pour les recevoir; faute de chapelle, on leur alloua l'église de la Madeleine pour l'exercice de leurs devoirs religieux.

Quand Strasbourg devint ville française, les chevaliers de Malte revendiquèrent leurs

[1] Ce portrait, peint à l'huile par Jean Holbein, peut-être, existe encore à Strasbourg et fait partie de la collection de M. Schœnlaub. La tête, représentée de profil, est ornée de la couronne impériale, un manteau cache une partie de l'armure, de la main droite il tient le sceptre et la gauche repose sur le pommeau de son glaive. Une inscription en caractères d'or fait mention du don de Maximilien et de la date de la réception.

[2] Sie beklagten sich deswegen Doctor Keisersberger und begehrten seinen Roth wie der Sach abzuhelfen, mit Ermelten sie als arme Brüder würdens in die länge nicht erschwingen mögen, darauf er sagt: Hättet ihr gebaut wie arme Brüder so hättet ihr diese Gäste nicht, weil ihr aber gebaut wie Fürsten, ists auch billig das ihr solche beherbergt. (Wencker, *Chronik* 1507.)

Commanderie de Saint-Jean.

droits, et on fut obligé de leur céder en compensation l'Aumônerie ou couvent de Saint-Marc, qu'ils rebâtirent et dans lequel ils demeurèrent jusqu'à la révolution[1].

En 1766, on bâtit sur le terrain de l'ancienne Commanderie la maison de détention et de correction; en y entrant, on retrouve encore sur les murs du bâtiment de gauche, à l'angle donnant sur le canal, des fresques dans le style de la Renaissance; c'est l'hôpital construit, en 1547, par le commandeur Grégoire Beyt, seul reste de cette maison. Si un jour on vient à fouiller la terre dans l'église actuelle de Saint-Jean, en dehors du chœur, à côté de l'autel de la Sainte-Vierge, on trouvera un cercueil en étain, contenant les ossements du fondateur Rulmann Merswein, qui avaient reposé en paix jusqu'en 1766, où, la construction des bâtiments actuels ayant été commencée, ces restes furent exhumés et transportés par les chevaliers dans leur nouvelle demeure. Tels sont, avec quelques vieux livres poudreux, les seuls vestiges que nous aient laissés ces pieux chevaliers, dont les hauts faits sur terre et sur mer ont retenti jadis dans le monde entier. L'ordre de Malte est disséminé de tous côtés; un conquérant catholique s'est emparé de son île, un empereur schismatique, dans un accès de folie chevaleresque, a voulu le reconstituer, et une reine protestante domine à Malte.

Dans le temps où nous vivons, il en coûterait peu aux puissances chrétiennes de reconquérir la terre sainte et classique du Christ; on n'ose le vouloir. On donnerait la Palestine avec les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob au peuple de Dieu, qu'il n'en voudrait pas davantage, et si aujourd'hui la ferveur religieuse ne s'exprime plus en persécutions et en guerres sanglantes, les nations ne sont pas moins chrétiennes qu'alors, mais moins barbares et plus civilisées.

Couvent des Augustins.

En suivant l'étroite rue de Saint-Jean, qui débouchait dans le faubourg National[2], on arrivait à l'ancien couvent des moines Augustins, situé en face de la Commanderie. Il n'existe plus aujourd'hui la moindre trace de cette maison religieuse, et sur le terrain qu'elle occupait jadis, s'élève l'auberge de la ville de Nancy avec ses dépendances et quelques autres constructions. Ces moines s'y établirent en 1265 et y prospérèrent par les offrandes que leur firent les fidèles; mais au siècle suivant ils subirent l'influence des événements politiques qui agitaient l'Allemagne. Les foudres du Vatican, lancées successivement par trois papes sur l'empereur Louis de Bavière, avaient retenti jusqu'en notre ville. La noblesse s'était divisée en deux camps[3], et la population, profitant de ces querelles intestines et lasse de porter le joug qui depuis si longtemps pesait sur elle, s'émancipa par une révolution qui lui mit en mains les rênes du gouvernement. D'accord avec d'autres princes et d'autres villes hostiles à la maison d'Autriche, elle

[1] Voyez Saint-Marc.

[2] La série de maisons depuis le pont jusqu'à la maison de détention fut achetée et abattue en 1847 pour y établir un quai, le long du canal de navigation. La maison du coin près du pont était occupée par l'auberge du Tilleul.

[3] Voyez place Gutenberg.

Couvent des Augustins.

soutint avec énergie la cause de l'empereur excommunié, tandis que l'évêque et le clergé défendaient la cause du chef de l'Église. On s'entre-heurtait, on bataillait, et pendant ces dissensions continuelles, les temples étant fermés, la religion n'y trouvait plus la consolation que l'Église lui refusait. Ce fait nous est rapporté très-naïvement par un de nos historiens qui nous dit que, du temps de Louis de Bavière, les Augustins étant restés dix-sept ans sans chanter, la population les abandonna, en même temps que leurs biens diminuèrent; mais qu'après qu'ils eurent recommencé leurs chants, les fidèles revinrent et avec eux les offrandes qui continuèrent à les enrichir.

Une autre crise les attendait en 1524; Treger, leur provincial, s'était élevé comme champion infatigable contre la nouvelle doctrine que prêchait son confrère, le professeur de Wittemberg. Il fit imprimer à Strasbourg ses *Paradoxes* ou *cent dissertations théologiques,* les distribua dans un voyage qu'il fit à Fribourg, sa ville natale, et en d'autres villes de la Suisse, et engagea les prédicateurs de la réforme à Strasbourg à une controverse dans laquelle il voulait combattre leur nouveau dogme. Le gant fut relevé par ces derniers, qui demandèrent au sénat l'autorisation d'entrer en lutte avec lui; chacun, à l'appui de ses opinions, interprétait à sa manière la Bible et les pères de l'Église, et cherchait à convaincre son antagoniste. Comme juges dans cette lutte de la pensée, de l'érudition et de la foi, le sénat nomma dans son sein une commission de trois membres: Jean de Mittelhausen, Martin Herlin et Jacques Lauffenberger; il fixa en outre le jour et choisit pour le lieu de la discussion le couvent des Augustins même. Mais Treger refusa de prendre part à cette polémique, alléguant pour raison la défense qui lui en avait été faite par l'évêque. Peut-être agissait-il avec sagesse, car des hommes de cette trempe auraient longtemps pu discuter sans tomber d'accord et sans pouvoir se convaincre; l'expérience ne nous le prouve-t-elle pas lorsque nous jetons les yeux sur les querelles scolastiques? Bucer, un des réformateurs, publia alors une réponse aux *Paradoxes* de Treger; Capito et Zell, ses collègues d'un côté, Murner, le prieur des Cordeliers et celui des Dominicains de l'autre, s'en mêlèrent aussi, et ces champions de la foi s'échauffèrent au point d'échanger les plus grossières insultes au nom d'un Dieu d'amour et de paix; les écrits de Murner surtout sont remarquables sous ce rapport. Les choses n'en restèrent pas là: le peuple, excité et provoqué en chaire par le clergé, prit part à ces disputes; il lisait avec anxiété le grand nombre d'écrits publiés alors, et, comme disait un chroniqueur contemporain: « L'Évangile commençait « à lutiner dans les têtes de ces bons bourgeois quand ils étaient assis le soir dans leurs « poêles, près de la bouteille. » Le beau sexe, ordinairement si doux et si passif, se mêla très-activement à ces luttes, et la pétition suivante, adressée par des femmes aux réformateurs, nous prouve à quel point l'exaltation religieuse s'était emparée de leur esprit:

« Dignes docteurs et prédicateurs, nous femmes, nous vous prions en l'honneur de

« la volonté divine de nous faire accorder par l'autorité la permission de chasser de « l'église, quand ils disent la messe, ces blasphémateurs impies et hérétiques, les prêtres « papistes. Nous ne demandons d'autres armes que nos quenouilles, il nous suffit de « marcher sous l'égide du Dieu tout-puissant. Nos hommes ou maris n'en doivent subir « aucun reproche, et, si nous y parvenons, nous serons seules responsables. Que le Dieu « tout-puissant éclaire les cœurs, afin qu'on nous le permette, nous ne voulons point « de la participation des hommes, car de tous les quatre coins de la ville les femmes se « réuniront. Amen. »

Couvent des Augustins.

Comme on le pense bien, l'autorité se montra sourde à la voix de ces amazones à quenouilles, qui furent rappelées à l'ordre. Pendant tous ces événements qui préparaient le schisme de l'Église, le sénat eut à remplir une charge aussi pénible que délicate; convaincu des abus qui s'étaient glissés dans le clergé, il avait à ménager à la fois et sa position politique vis-à-vis de l'empire et de ses alliés, les cantons suisses, et sa position religieuse vis-à-vis de son évêque, et en outre il devait chercher à calmer l'exaltation des partis. Inaccessible à la passion et guidé par la saine raison, il resta à la hauteur de sa mission conciliatrice; craignant toutefois que Treger, qui avait une grande influence en Suisse, et qui voulait y retourner, ne pût nuire aux intérêts de la ville, il donna ordre de s'assurer de sa personne. La populace excitée s'était déjà transportée en masse dans la rue Saint-Jean, avait envahi le couvent des Augustins et mis la main sur le provincial qu'elle amena prisonnier à l'Hôtel-de-Ville; de là elle s'était rendue chez les Dominicains, dont elle se vengea en arrêtant plusieurs de ces religieux et en vidant leurs caves; elle avait de même envahi la demeure de Murner.

Pendant ce temps, la bourgeoisie, rassemblée dans ses tribus, protestait contre cet acte de rebellion et de vengeance personnelle, que le sénat réprima sévèrement; Treger et Murner furent obligés de quitter la ville, après avoir juré de ne jamais rien entreprendre d'hostile contre elle, soit par actes, soit par écrits. En même temps une ordonnance de police obligea les ecclésiastiques, à l'exception des chapitres et du grand-chœur de la cathédrale, à se faire inscrire sur la liste de la bourgeoisie et à se soumettre comme tels aux lois qui la régissaient.

Dans cette même année, les théologiens réformateurs commencèrent à dire les formules des sacrements et la messe en langue allemande jusqu'en 1530, où la langue latine fut totalement abolie par décision du sénat qui avait consulté le collége des trois cents échevins. Beaucoup de moines et de nonnes quittèrent leurs couvents, se marièrent et entrèrent dans la vie civile, d'autres furent pensionnés par la ville, qui, par un motif d'intérêt général, s'empara des biens des institutions religieuses. Ce fut le sort du couvent des Augustins, qui, en 1534, fut converti en gîte des pauvres (*Elenden Herberg*), établissement dont voici l'origine: Un grand nombre des pèlerins qui visitaient les lieux saints de l'Alsace, arrivaient en notre ville dans un triste état

Couvent des Augustins.

de dénûment; le sort de ces malheureux toucha vivement Ettelin d'Uttenheim, vicaire de la cathédrale, qui, en 1360, consacra une partie de sa fortune, augmentée par des quêtes, à la création d'une maison dans la rue Sainte-Élisabeth, destinée à héberger les pèlerins indigents. Les ravages des guerres et des famines forçaient souvent dans ces temps les gens de la campagne à chercher un abri sous les murs de la ville, ou à faire appel à son hospitalité, de même que les persécutions religieuses, qui suivirent la réforme, en engagèrent d'autres à se mettre sous sa protection.

Les besoins s'agrandirent, le cercle des secours et l'auberge des pauvres au profit des étrangers indigents, devinrent des institutions municipales, pareilles à l'Aumônerie établie dans l'ancien couvent de Saint-Marc au profit des habitants de notre ville qui jouissaient des droits de bourgeoisie. Ces maisons ne suffisaient pas toujours à les abriter; on était alors obligé, pour y subvenir, de construire des baraques en bois dans le Marais-Vert. Speclin et Kunast nous citent, dans leurs siècles, une série d'années, comme époques auxquelles la pitié de nos ancêtres se signala le plus par les secours qu'elle offrit aux étrangers indigents. On logea et on nourrit temporairement chez nous 1800 pauvres étrangers en 1529, 33,548 en 1530, 1500 en 1563, 19,453 en 1582, 41,058 en 1586 et 7906 en 1603.

En 1630, le gîte des pauvres fut de nouveau transféré de l'ancien couvent des Augustins au Vieux-Marché-aux-Vins, et une partie des bâtiments fut employée comme maison de correction, jusqu'à la construction de celle dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui reçut alors les condamnés. L'autre partie fut démolie, et les dames de la congrégation du Saint-Sauveur y bâtirent un nouveau couvent et s'y installèrent en 1729. Ces religieuses, qui s'occupaient essentiellement de l'éducation de jeunes demoiselles, étaient venues de Longwy et s'étaient fixées en 1688 à Molsheim. La volonté de Louis XIV les appela en notre ville, où elles restèrent jusqu'à la révolution.

Chapelle du Saint-Sépulcre.

Outre leur église, les Augustins possédaient dans leur jardin, en face de la Commanderie de Saint-Jean, une petite chapelle bâtie, en 1378, par un frère de leur ordre, Jean de Schaftolsheim; elle était de forme octogonale et ressemblait à la chapelle du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Grandidier, dans ses *Essais sur la Cathédrale*, nous dit que les statues de grès formant le groupe des disciples du Christ sur la montagne des Oliviers dans la crypte de cet édifice[1], proviennent de la chapelle du Saint-Sépulcre des Augustins, d'où on les enleva pour les poser dans ce souterrain, lorsqu'au seizième siècle cette chapelle fut transformée en poudrière. Elles n'y ont cependant jamais existé, car ces statues doivent leur création à Nicolas Rœder de Diersbourg, qui les avait commandées à un artiste dont le nom nous est resté inconnu, et qui par son

[1] Elles furent enlevées en 1846, quand l'architecte de la cathédrale, G. Klotz, restaura la crypte et le chœur.



Ancienne Chapelle du Saint-Sépulcre.



Lithé par Ch. Kreutzberger d'après des dessins de Silbermann.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

32.

Ancienne Chapelle de Saint Michel.

Chapelle du Saint-Sépulcre.

testament, daté de la veille de Saint-André 1498, voulut qu'elles fussent placées près de sa tombe, au cimetière derrière Saint-Thomas. La tribu du Miroir que Rœder avait instituée légataire pour le cas où le chapitre de Saint-Thomas ne remplirait pas les conditions à lui imposées, les y fit placer en 1530. Par une raison inconnue, elles furent transférées rue Sainte-Élisabeth, dans une maison de Béguines, appelée *Schäfelsheimerhof*, où elles restèrent jusqu'en 1667, époque à laquelle la cathédrale les reçut; nous en parlerons plus amplement autre part.

Chapelle de Saint-Michel.

Une autre chapelle vers l'ouest et à côté du couvent dont nous venons de parler, avançait sur la principale rue du faubourg; elle faisait mentir le premier principe de l'art de l'architecture, qui consiste à construire avant tout sur un fondement solide; elle en manquait complétement, ce qui ne l'empêcha pas de rester sur pied pendant un millier d'années. Silbermann, qui s'intéressait tant à tout ce qui entrait dans le domaine de l'art et de l'histoire dans notre ville, la vit démolir en 1767; il fut tout étonné de cette construction de murs massifs qui n'avaient d'autre base que l'éminence de terre sur laquelle ils étaient assis et que l'on appelait le *Michelsbühl*. Pendant l'opération du creusement et de l'enlèvement de la terre pour le nivellement, un pan de mur s'affaissa et faillit tuer quelques ouvriers.

L'origine de cette chapelle remonte à ces temps où le miraculeux se confond si facilement avec la vérité. Nous allons laisser raconter cette légende à notre chroniqueur Königshoven, sans nous occuper à relever tous les anachronismes que l'historien pourrait critiquer:

« A l'époque où saint Amand, premier évêque de Strasbourg, exerçait une grande influence sur le caractère du roi Dagobert, qui résidait souvent alors dans notre province, saint Arbogast vivait comme anachorète dans son ermitage sur les bords de l'Ill près de la ville, où il n'était bruit que de ses vertus[1].

« Sigebert, fils du roi, chassait un jour dans les épaisses forêts qui avoisinaient Ebersheim; entraîné par son ardeur à la poursuite du gibier, il se détache de sa suite, et son cheval, lancé au galop, s'arrête tout à coup devant un énorme sanglier. Le coursier se câbre d'effroi, désarçonne le jeune prince avec tant de violence qu'il reste étendu comme mort dans le fourré; on le trouve dans ce triste état, et on l'emporte en sa demeure où il expire le lendemain. Les parents éplorés se souviennent alors du saint homme qui demeurait sur les bords de l'Ill, non loin du royal Palladium; on le fait venir, et Arbogast, se jetant à genoux devant l'enfant inanimé, lui rend la vie par ses prières. Dagobert et son épouse voulurent exprimer leurs sentiments de gratitude par une récompense royale; mais, sur le refus du saint homme, le roi l'appela à l'épiscopat vacant et y ajouta le mundat de Rouffach, dans le Haut-Rhin, avec toutes ses terres et

[1] Voyez Montagne-Verte.

Chapelle de Saint-Michel.

dépendances. Sur la place où le malheur avait frappé son fils, il fit élever, en l'honneur de Dieu, une abbaye qu'il dota de riches biens. En souvenir de ce fait, on la nomme encore aujourd'hui *Ebersmünster* (monastère du sanglier), et elle porte un sanglier dans ses armes. »

Pendant le peu d'années qu'Arbogast resta à l'évêché, il remplit son ministère avec beaucoup de zèle; âgé et maladif, il voyait approcher sa fin, lorsqu'un jour se présenta chez lui une pauvre veuve pour implorer ses prières en faveur du salut de son fils exécuté innocemment et enterré sous la potence élevée sur la colline du Michelsbühl, que l'on appelait alors le *Henckersbühl*[1]. Saint Arbogast, pour la consoler, demanda à être enterré à côté de lui, puisque Jésus-Christ lui-même était mort sur le champ des supplices, hors de Jérusalem. Sa volonté fut faite, et par vénération pour ses restes on érigea, en 668, sur sa tombe cette chapelle en l'honneur de saint Michel et on transféra la potence au Marais-Vert.

Dans la fondation pieuse du couvent de Sainte-Barbe, en partie construit et approprié depuis une vingtaine d'années sur l'emplacement qu'occupait le Michelsbühl, des pensionnaires des deux sexes y sont traités avec beaucoup de soins et d'égards; une ruelle étroite le sépare de l'ancien couvent de Sainte-Marguerite.

Sainte-Marguerite.

Cette église et ces cellules, où retentissaient jadis le plain-chant et les prières des dames nobles de l'ordre de Saint-Dominique, reçurent, du temps de la république et de l'empire, des soldats malades et blessés; en 1840 elles furent transformées en caserne et occupées par le 7e bataillon de chasseurs de Vincennes. Comme nous l'avons déjà dit à l'article de la rue Sainte-Élisabeth, les nonnes de cet ordre eurent leur premier couvent à Eckbolsheim, sur un emplacement qui appartenait auparavant au chapitre de Saint-Thomas; mais elles entrèrent en ville, après avoir acheté du prélat d'Altorf le terrain sur lequel elles firent construire leur maison et une église, qui furent achevées en 1322. Dans la série des religieuses qui ont habité ce couvent, nous trouvons les noms de beaucoup de familles nobles d'Alsace, tels que les Bock, les Neueneck, les Schauenbourg, les Surger de Molsheim, les Wurmser, les Zorn, les Weitersheim, etc. Cette maison obtint les propriétés et immunités des couvents de Sainte-Agnès et de Sainte-Élisabeth, démolis en 1475, et reçut dans son sein les nonnes qui les avaient habités, de même que celles du couvent de Saint-Nicolas, dans la Krutenau, supprimé en 1592. L'histoire ne nous a rien légué de marquant sur la vie calme et claustrale de ses habitants; elles restèrent en majeure partie attachées à leur foi religieuse et protestèrent contre toutes les innovations que le sénat et les prédicateurs voulurent introduire chez elles.

Chevaliers teutoniques.

Nous avons également peu à dire sur les chevaliers teutoniques, dont la maison s'élevait à l'endroit où se trouve de nos jours la place au bas des Remparts, en dehors de la

[1] Cette seconde partie de la légende nous est rapportée par Specklin, dans ses *Collectanea* manuscrites.

Chevaliers teutoniques.

fabrique de cire de M. Zabern; les nobles de Blumenau y avaient un castel qu'ils cédèrent aux chevaliers en 1206. Quelques auteurs prétendent que c'est à cet endroit que s'élevait le Palladium des rois francs; d'autres le placent plus loin, sur la hauteur à gauche de la route de Paris, où se trouve maintenant l'auberge à l'enseigne du Königshof ou Königshoffen, village qui occupait ce terrain et qui s'étendait vers ce faubourg. Le jour de Saint-Jacques 1373, un incendie ravagea le côté méridional de ce faubourg, composé, à l'exception des maisons religieuses, de misérables baraques en bois, en terre glaise, couvertes de chaume et habitées alors par des cultivateurs[1]; sept semaines plus tard, l'autre côté devint également la proie des flammes, qui se communiquèrent même au village de Königshoffen. Ce village était un fief impérial, engagé alors à la famille noble des Kurnagel; comme on avait l'intention d'enceindre ces faubourgs de murs, sa proximité était devenue très-gênante pour cette opération; le sénat profita de la présence de l'empereur Charles IV pour lui rembourser les sommes avancées et racheter ce fief aux Kurnagel. Les maisons qui étaient restées sur pied furent abattues, et le terrain, déblayé, fut transformé en champs labourables.

Les chevaliers teutoniques, que nous venons de citer et dont l'ordre avait été institué pour combattre le paganisme et était régi à peu près par les mêmes règles que celui des chevaliers de Jérusalem, furent loin de jouir en notre ville de la même considération que ces derniers. Les deux proverbes suivants, qui vivaient dans la bouche du peuple, nous donnent une idée de leur moralité:

Kleid aus, Kleid an, essen, trinken, schlafen gan,
Ist die Arbeit so die deutschen Herren han.

(L'occupation des chevaliers teutoniques consiste à faire la toilette, à manger, à boire et à dormir.)

Wer ein schön Weib hat wo deutsche Herrn sind, eine Metze vorn und eine Hinterthür, der hat nur ein Jahr daran zu essen.

(Celui qui, à proximité des chevaliers teutoniques, possède une belle femme, une maison avec étal de boucher sur le devant et une porte de derrière, n'en aura que pour une année.)

Leur propriété, beaucoup moins vaste que celle de leurs confrères, subit en 1633 le sort de cette dernière par suite des mêmes circonstances.

Église de Sainte-Aurélie.

Nous venons de jeter un aperçu rétrospectif sur le côté du faubourg où s'élevait dans les temps passés un couvent noble à côté d'un couvent de roturiers, qui tous deux ont également disparu; l'église de Sainte-Aurélie seule, comme église paroissiale, a survécu; mais celle que nous voyons devant nous, sauf toutefois le clocher, date de 1765,

[1] Une preuve de la mauvaise construction de ces maisons et des éléments combustibles qui y étaient employés, se trouve dans le règlement de la tribu des jardiniers de 1442, où une amende de 30 schillings frappe celui qui, le jour ou la nuit, circulait dans les rues de ce faubourg, de même que dans l'intérieur des maisons, avec des chandelles allumées ou flambeaux et qui ne portait pas de lanterne.

Église de Sainte-Aurélie.

année dans laquelle elle fut consacrée le mardi 18 mai. Son origine remonte aussi à la nuit des temps, et la légende nous raconte qu'en 666 sainte Aurélie, une des onze mille vierges, venant de Bâle pour se rendre à Cologne, passa par notre ville et y mourut; on éleva sur sa tombe une chapelle qui porta son nom; d'autres font reposer ses restes ailleurs. Nous laissons à ces vétérans de l'Église, ainsi qu'à ceux des armées, le soin de rechercher leurs ossements épars, quand arrivera le grand jour de la résurrection, les uns dans les lieux saints, les autres sur les champs de bataille. En 1219, cette chapelle fut remplacée par une église, et l'évêque Henri de Veringen la concéda au chapitre de Saint-Thomas, duquel elle dépend encore.

Dans les presbytères qui y sont attachés, logèrent Jean Pollion, prédicateur de la cathédrale, et Bucer, les premiers pasteurs qui prêchèrent, en notre ville, la doctrine de Luther; Sainte-Aurélie fut de même la première église protestante reconnue par le sénat[1].

Les Jardiniers.

De nos jours, ce faubourg présente un tout autre aspect; heaumes et cuirasses, froc et tonsure, tout a disparu; les misérables baraques sont remplacées par des maisons plus solides, dont les habitants déploient une grande activité; aubergistes, commerçants, brasseurs, toutes les industries s'y meuvent et vivifient cette rue que les diligences, les rouliers et les voitures en tout genre sillonnent du matin jusqu'au soir; comme noyau de tout ce mouvement, les jardiniers pur sang y vivent depuis des siècles sous le patronage de la ville, à travers toutes les phases par lesquelles elle a passé comme ville libre impériale allemande, ville française royale, ville républicaine, puis impériale, royale, de nouveau républicaine et encore impériale; et leurs charrues n'ont pas cessé de labourer nos champs et d'en retirer les riches produits.

On est obligé de chercher au delà du Rhin, chez nos voisins les Badois, les noms nobles des Bock, des Rœder, des Bergheim, des Berstædt, des d'Andlau, des Reinach, et on trouve encore dans nos faubourgs les noms des Ræubel, des Nessmann, des Friedolsheim, des Heidel, des Ruhlmann, des Lix, des Ohl, dont les ancêtres figuraient dans la tribu des jardiniers à l'époque où le peuple envahit le couvent des Augustins et où Treger voulut faire la controverse avec Capito. Prenez l'architecture pour guide, parcourez la rue du Faubourg-National, demandez à chaque façade la

[1] Presque contemporains de ces temps, nous voyons s'élancer, à côté d'une des maisons curiales, deux sapins, et l'on se demande comment ces hôtes des forêts se sont perdus dans l'étroite enceinte d'un petit jardin ? La légende nous dit qu'elles doivent leur séjour hospitalier à une main charitable qui les planta; elle raconte que, dans ce siècle de troubles et de guerres, où le meurtre et l'incendie portèrent leur ravage dans nos campagnes, un pauvre enfant, miné par la faim et par la misère, arracha de la forêt de jeunes plantes de sapins, en forma une botte et vint les offrir aux citadins pour recueillir quelques oboles, quelques morceaux de pain; les larmes aux yeux et la misère creusée sur ses jeunes traits, il émut le cœur d'un des habitants de ce faubourg qui lui donna un pain en échange de ces arbrisseaux et les planta dans ce jardin. La terre couvre depuis longtemps les restes du donateur et du donataire, et ces arbres vigoureux pousseront encore longtemps et seront peut-être, pendant des siècles, un exemple de charité chrétienne. Voyez *Stœber*, *Elsässisches Sagenbuch* (Lamey).

Les Jardiniers.

date de sa construction, et vous vous arrêterez devant cette maison imposante qui élève fièrement son pignon sur rue, surmonté d'un grave guerrier s'appuyant sur sa hallebarde, et qui depuis trois siècles semble être le gardien vigilant de ce faubourg : c'est l'ancien Poêle-des-Jardiniers (*Zu den unter Wagnern*, aux charrons inférieurs); il en existait encore un au faubourg de Pierre et un autre dans la Krutenau, mais la tribu de ce faubourg était la principale et la plus riche. Ce poêle était anciennement propriété de la corporation, régie par son *Zunftgericht* (conseil de la tribu), auquel étaient attachés un secrétaire et le *Rüger* ou dénonciateur, et dont un membre faisait partie du sénat. A elle aussi appartenaient le mobilier, le linge, les bouteilles, cannettes et verres, les ustensiles de cuisine, jusqu'aux chandelles, au fromage et au beurre, et l'aubergiste assermenté qui y était placé, en était responsable et comptable vis-à-vis d'elle; il était tenu de fournir toujours le pain frais, et les vins servis sur la table des convives devaient toujours être goûtés et agréés par les maîtres du conseil de la tribu. Les jours de semaine, l'aubergiste jouissait du droit d'y héberger d'autres personnes, d'y tenir noces et festins; mais les dimanches et jours de fête, la maison devait rester à la disposition des maîtres jardiniers qui venaient s'y réunir. Là étaient transportées, pour la vérification, les diverses graminées et autres semences, fruits de leur culture, avec lesquelles ils faisaient un grand commerce, et dont ils alimentaient les diverses foires et marchés[1]. C'étaient le fenouil, l'anis, la coriandre, le cumin, les pois, lentilles, maïs, pavots et surtout les graines d'oignons, de choux, de raves et de navettes; ces dernières jouissaient d'une grande réputation; avant leur expédition, un syndicat en reconnaissait la bonne qualité, et c'était sous la surveillance d'un membre de la Chambre des XV que les sacs étaient cachetés du sceau de la corporation, comme garantie pour l'acheteur[2]. Le marché aux graines se trouvait alors devant la façade principale de la cathédrale et était connu sous le nom de *Seckelmarkt;* pour la vente des légumes trois places diverses leur étaient assignées; la rue qui longe le château épiscopal vers la rivière, la place Saint-Martin près de l'ancien Hôtel-de-Ville, et, dans la Grand'rue, l'emplacement près du pont du Fossé-des-Tanneurs.

Alors comme aujourd'hui les légumes que plantaient nos jardiniers étaient recherchés et s'expédiaient au loin; car à Colmar comme à Mulhouse, à Bade comme à Carlsruhe,

[1] Ce sont ces vieilles relations commerciales qui sans doute ont fait contracter à nos jardiniers l'habitude de donner à leurs produits agricoles le nom de *marchandises* (*Waare*). Aller aux champs, c'est ce qu'ils appellent *in die Waare gehen* (aller en marchandise).

[2] Dans l'ancien règlement des jardiniers, la culture de la semence d'oignons était limitée; celui qui possédait vingt-cinq arpents et plus, pouvait en employer un demi-arpent à cette culture; celui qui n'en possédait que de dix à vingt-quatre arpents, ne devait s'en réserver qu'un quart, et celui qui n'en avait que neuf et au-dessous, un huitième. Quand plus tard le produit de cette culture cessa d'être en rapport avec la vente, et qu'on fut même obligé de jeter de la graine à l'eau, un arrêté de 1683 réduisit de moitié l'emploi du terrain. En 1612, le rézal de ces graines d'oignons valait 20 fr. à la foire de Francfort-sur-Mein.

Les Jardiniers.

si l'on est assis à une table bien servie, les artichaux et les asperges, les choux-fleurs et les haricots verts, les scorsonères et les primeurs quelconques qui y figurent sont pour la plupart fournis par les jardiniers de Strasbourg. Alors comme aujourd'hui aussi la culture des blés et, depuis le dix-septième siècle, celle du tabac entrèrent pour une grande part dans l'exploitation des terres de nos jardiniers. Ce sont les champs en dehors de ces trois faubourgs qui y servent essentiellement, les terres étant très-lourdes et grasses, tandis que celles à l'est et au sud de la ville, hors les portes de l'Hôpital, d'Austerlitz et des Juifs surtout, plus légères et chargées de parties graveleuses, sont plus propres à la culture des légumineuses. Un point distinctif de leur culture, c'est qu'ils retirent chaque année, par leur engrais et par la disposition de leurs plantations, une triple récolte de la plupart de leurs champs; chacun tient un registre à colonnes, dans lequel il inscrit, année par année, le genre de culture de ses terres, la manière dont il dispose de chaque arpent et son rapport. La pomme de terre, cette providence du citadin comme du campagnard, n'est cultivée chez nous que depuis la première moitié du siècle passé; c'est au Ban-de-la-Roche que nous sommes redevables de cet excellent tubercule. Le pasteur Walter l'y avait introduit en 1709, et son beau-frère, le docteur en droit Fels, allant parfois le voir, et sachant en apprécier les bonnes qualités nutritives, en apporta dans notre ville des échantillons qu'il servit chez lui, ainsi que sur diverses tables des premières familles, dont les cuisiniers en savaient tirer un excellent parti. C'était alors un mets inconnu et rare qui ne figurait qu'aux dîners aristocratiques du maréchal Dubourg, de M. d'Angerville et d'autres seigneurs; ce n'est que de 1726 à 1730 qu'on commença à le cultiver dans les environs de la ville, et qu'il se vulgarisa par la suite.

Comme composition bizarre et originale, mais d'une belle exécution, il nous est resté encore quatre tableaux qui ornaient anciennement le Poêle-des-Jardiniers, et qui sont déposés aujourd'hui dans la salle capitulaire de l'église de Sainte-Aurélie: ce sont quatre têtes représentant les quatre saisons, exclusivement composées de légumes et de fruits cultivés chez nous; la pomme de terre seule y manque; et si, par la coupe de la barbe, de la fraisette et du costume, nous ne placions pas cette peinture dans la seconde moitié du seizième siècle, une pareille lacune nous prouverait déjà qu'ils ont été peints avant que cette plante utile fût connue chez nous, car autrement l'artiste n'aurait pas manqué de la grouper dans ce salmigondis fructigraphique et d'en profiter pour en former des nez de toutes façons.

Après l'énumération de ces produits de l'agriculture et de l'horticulture, il est juste que nous nous occupions aussi de cette caste d'hommes laborieux, de ces remueurs de terre qui habitent le faubourg National En retraçant leurs mœurs actuelles, nous dépeindrons celles des siècles passés, car si tout se meut, si tout change autour de nous, si la société se transforme par les influences politiques, le jardinier reste toujours



Copié et réduit par F. Piton.

Lith. par J. Bürck.

Brev. d'inv. S.g.d.G. LAVIS-AQUARELLE Lithog. E. SIMON Strasbourg.

LES QUATRE SAISONS

d'après quatre tableaux qui se trouvaient dans l'ancien poêle des Jardiniers à Strasbourg.



Lith^e d'après un dessin d'après nature de Mr Brion.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Ferme de Jardinier.

Les Jardiniers.

le même, ses occupations ne varient point; son âme, c'est le travail et l'argent qu'il rapporte, son bonheur, la prospérité de ses champs. La mode capricieuse et volage n'a aucune influence sur lui, il ne se laisse pas dominer par elle et s'en moque plutôt par sa froide constance, car, après avoir décrit son cercle fantastique, elle revient toujours à son point de départ. Voyez donc le frac à larges pans, à boutons passementés, de même coupe que ceux portés sous Louis XVI, qui habille le dimanche nos jardiniers, n'est-il pas de mise actuellement? Le tricorne de l'ancien régime, ainsi que le tricorne impérial, depuis si longtemps remplacés par le chapeau rond, ornaient, il n'y a pas longtemps, la tête du jardinier de Strasbourg quand il allait à l'église; le pantalon a eu beau détrôner la culotte, notre jardinier est resté fidèle à cette dernière; les bottes à la Suwarow, celles à revers jaunes, bien luisants, ont fait place à la bottine que les armées alliées firent adopter chez nous, et pourtant le pied du jardinier est encore chaussé de bottes collantes bien graissées ou de souliers à boucles d'argent.

Les compagnes des jardiniers, comme eux, restent fidèles aux traditions des temps passés. Le chapeau en taffetas, en velours, en satin, n'a pas encore paré leur tête; elles ne connaissent que le chapeau de paille rond, qui les garantit des rayons du soleil ou des averses de la pluie; elles ne se coiffent que du bonnet ouaté, orné, le dimanche et les jours de fête ou de deuil, de riches broderies d'or, d'argent ou de jais noirs. Si elles font du luxe, c'est un luxe solide, en colliers de grenats, en or et en diamants, en livres de cantiques à riches fermoirs, couverts de maroquin ou de velours, enchâssés d'or et d'argent, qui passent en héritage de génération en génération. Ne cherchez pas chez elles le corset qui marque la taille cambrée, ni le cachemire aux mille couleurs, ni la fragile cotonnade, mais bien la serge solide, le mérinos et la soie, et soyez bien sûr que si, désirant faire des emplettes pour elle et sa famille, une jardinière entre dans un magasin, elle marchandera jusqu'à l'extrémité, mais achètera ce qu'il y aura de plus beau et de plus solide, et paiera toujours comptant. Comme elles ne sont pas esclaves de la mode, leur robe de noces dure constamment jusqu'à la fin de leurs jours; c'est leur robe de dimanche ou de fête, mais dont elles ne se parent que pour aller au temple, et qu'elles se hâtent de remplacer par le costume domestique dès leur rentrée de l'église.

Entrez dans l'intérieur de leurs fermes, et vous trouverez que le logement y prend la moindre place; tout est occupé par les granges, les écuries, les chambres à conserver et à sécher leurs graines, leurs oignons, par les hauts tas de fumier dont ils parfument leurs cours. En automne, ces fermes sont ornées et parées avec une élégance parlante; de bas en haut s'entrelacent, avec une grande richesse de couleurs, des guirlandes de feuilles de tabac et de bottes de maïs, et leurs greniers regorgent de leurs provisions de blés.

A quelques exceptions près dans la jeune génération de nos jardiniers, les logements

Les Jardiniers.

sont restés les mêmes qu'il y a un siècle; ni le papier peint, ni le plâtre ou le vernis y ont accès; de sombres boiseries, dans lesquelles les punaises et les souris ont établi leur séjour, couvrent les parois des murs. Sauf de rares exceptions aussi, la forme du mobilier n'a pas changé[1]; la chaise en bois, à dossier sculpté, n'a pas été expulsée par la chaise de jonc ou de paille; dans le grand fauteuil, couvert de basane ou de veau, dans lequel s'asseyait l'arrière-grand-père, le petit-fils vient encore se reposer de ses travaux du jour, méditant, comme son aïeul, le *Schimmel*[2] à ses côtés, sur les éventualités de ses récoltes. Dans l'angle de sa chambre s'élève une pyramide étagée, portant des brocs, des cannettes, des verres, des porcelaines de toutes formes, comme on n'en rencontrerait plus dans nos magasins les mieux assortis. C'est aussi cette même chambre qui lui sert de salle à manger, ainsi qu'à ses garçons et filles de labour; à la droite du maître s'asseoit l'épouse, à sa gauche le premier valet de culture; à chaque repas ce dernier vide son verre de vin, en portant la double santé de ses maîtres, et lorsqu'il ferme son couteau de poche, c'est, pour les autres domestiques, le signal de se lever de table, que leur estomac soit contenté ou non. Gardez-vous bien de vous récrier sur l'irréligion de ce siècle, le jardinier vous démentirait; il est bien religieux dans la forme, car il ne manque aucun prêche, et sa femme, non contente du libre examen en fait de religion que prêcha Luther, condamne le catholicisme et se nourrit de la grâce et de la révélation qu'enseigne le piétisme. Avant de se mettre au frugal repas qu'il fait servir, il ne manquera pas de donner lecture d'un verset de la Bible pour l'édification de sa domesticité, et cette lecture est rarement interrompue par les cris de ses enfants, par la raison bien simple qu'il n'en a jamais beaucoup: deux ou trois, c'est le maximum de sa progéniture, et si vous voulez en connaître la cause, consultez l'alcôve dans laquelle s'élève le haut et large lit nuptial, voilé de rideaux en serge.

L'archéologue et l'amateur de meubles antiques parcourent l'Europe entière, heureux s'ils peuvent déterrer quelque vieille armoire sculptée, quelque bahut à belles tabletteries, quelque dais de lit à colonnes torses, et en faire l'acquisition à prix d'or. Chez nos jardiniers, il en trouverait encore abondamment, en beau bois de noyer sculpté et incrusté, couverts de leurs chiffres et armoiries et bien garnis de ballots de beau linge et de futaine, que les soins de ses ancêtres lui ont légués et dont il ne fait aucun usage. Depuis longtemps les assignats, les louis simples, les doubles louis, les écus de trois et de six livres n'ont plus cours chez nous; le jardinier n'a pas eu hâte de les

[1] Une exception d'autant plus honorable qu'il en est lui-même l'auteur, c'est le beau mobilier en bois de noyer et de palissandre avec incrustations que possède M. Daniel Ræubel. Cet homme de goût et d'intelligence s'occupe, dans ses moments de loisir, d'ébénisterie; il fait lui-même les dessins de ses meubles, qui sont d'une exécution et d'un goût parfaits et qui ne dépareraient pas l'appartement d'un grand seigneur.

[2] Ils appellent *Schimmel* une petite cruche blanche en faïence, avec laquelle ils vont à la cave pour chercher du vin, qu'ils offrent aux personnes qui viennent leur faire visite.

échanger; avec les uns il n'a pas osé allumer sa pipe et les autres reposent en paix dans ses sacs[1].

Les Jardiniers.

L'antiquaire, le collecteur numismatique, y trouveraient des exemplaires depuis le règne de Louis XIV et même d'une époque antérieure jusqu'à nos jours; c'est que l'économie et l'égoïsme vivent en lui à l'état de corrélation; il accumule toujours et ne jouit d'aucune manière, car il y en a peu dans leur caste qui connaissent les douces jouissances intellectuelles.

On pourrait leur faire la même question que Gellert, le moraliste, adresse dans sa fable à l'avare:

«Le singe qui voyait toujours l'avare compter ses écus, se trouvant un jour seul, les jeta par la fenêtre; son maître survint plein de colère et menaça de mort son fidèle compagnon. Gellert lui dit alors: Modérez votre courroux, l'argent ne sert à aucun de vous deux: l'un l'enferme sous les verroux, et l'autre le jette par la croisée; lequel de vous est le plus sage?»

Quand une calamité publique frappe l'humanité, et qu'un appel est fait aux cœurs charitables, quand les quêteurs s'empressent de passer de maison en maison, et que l'honnête artisan dépose sa pièce de cent sous dans le tronc de l'indigence, le jardinier se gardera bien de le dépasser ou de l'imiter seulement; l'homme qui possède une fortune, donnera, s'il est bien généreux, sa pièce de deux francs au quêteur stupéfait. Nous ne voulons pas calomnier ces pauvres jardiniers, bien d'autres sont encore à ranger dans la même catégorie; on n'a qu'à consulter la série des journaux qui consignent la liste des offrandes, et on pourra se convaincre de notre véracité.

Les grandes fortunes que possèdent beaucoup de nos jardiniers, et qu'ils savent aussi conserver et agrandir, sont dues essentiellement au travail et à une rigoureuse parcimonie. Ni l'usure ni la spéculation hasardée n'ont de prise sur lui; une honorable droiture le distingue dans ses transactions; il ne spéculera jamais sur la misère publique. Quand, dans une année défavorable pour la culture, les blés ne réussissent pas et haussent de prix, le jardinier se gardera bien de retenir les siens pour les laisser arriver à un taux exorbitant; il les vendra avec un honnête bénéfice; s'il hait l'usure, il n'en sera jamais la dupe, et si nos paysans suivaient son bon exemple, l'usurier, cette plaie de nos campagnes, ne serait jamais le ver rongeur de leur fortune. Le jardinier n'achète jamais à terme, il n'agrandit ses terres que quand l'occasion s'en présente et toujours au comptant; il ne fait jamais d'emprunts. S'il a besoin d'un cheval ou d'une vache, il sait où les trouver sans avoir recours à ces rusés courtiers qui tôt ou tard

[1] A l'un des passages de Napoléon en notre ville, la maison F. de Türckheim, banquier, qui soignait les expéditions des fonds de l'armée, reçut ordre de tenir prêtes quelques centaines de mille francs en or pour le service personnel de l'empereur. L'or était rare sur place et le terme trop court pour en faire venir; le banquier s'adressa aux jardiniers, et dans les vingt-quatre heures la somme fut fournie (traditionnel).

Les Jardiniers. savent retirer la crême du marché; aussi se garderont-ils bien de mettre le pied dans la ferme d'un de nos bons jardiniers.

Le citadin repose encore longtemps, que déjà ce faubourien se meut activement; en été, il va aux champs à l'ouverture des portes, et, à cinq heures du matin, pendant que le maître surveille ses domestiques, ou met lui-même la main à l'œuvre, la maîtresse vend déjà aux revendeuses ses provisions de marché, et s'occupe, en rentrant, des soins de la cuisine. A dix heures du matin, tout le monde dîne; on retourne aux champs; à six heures on soupe, puis commencent les travaux domestiques qui continuent jusqu'à ce que le sommeil les reçoive dans ses bras. L'on voit, par l'emploi de la journée et par les occupations diverses qui se partagent la vie du jardinier, que la femme est pour lui un aide actif qui contribue puissamment au développement de son industrie; aussi n'épousera-t-il jamais qu'une femme de sa caste, il reste pur sang; ce serait une mésalliance que de s'unir à une jeune personne d'au delà des ponts, c'est-à-dire hors des faubourgs. Le mariage chez eux est de plus une garantie de prospérité; car un jardinier qui, en mariant son fils, lui donne en dot vingt ou trente arpents de terre, exigera toujours que la fiancée en reçoive autant de ses parents, et qu'elle apporte en ménage autant de sacs de blé, autant de linge et autant d'argent que le fiancé; c'est à ces conditions seulement que la promesse de mariage se donne et est rendue officielle, quand le jeune homme attend sa fiancée le dimanche devant l'église pour l'accompagner chez elle. Aux fiançailles, ils se donnent réciproquement un beau manteau qui dure toute leur vie; et, est-ce un symbole ou non, le jeune homme pare sa fiancée d'une chaîne d'or et celle-ci lui offre une montre d'or et une paire de boucles de souliers d'argent. Le lendemain des noces, il conduit de la maison paternelle dans la sienne une voiture avec deux chevaux nouvellement harnachés; les parents de sa fiancée doivent lui fournir un chariot attelé d'un cheval.

La physiologie des jardiniers que nous venons de tracer et qui commence à perdre dans la jeune génération quelque chose de ce caractère patriarcal, peut aussi s'appliquer à la majeure partie des anciennes familles strasbourgeoises. Droiture et honnêteté dans les transactions, franchise dans le caractère, prévoyance et économie dans les ménages, amour du travail, de la liberté et de l'indépendance dans la vie politique: telles étaient les vertus qui les distinguaient. Ces mœurs ont changé en grande partie par l'effet des révolutions, par l'accroissement de la population, par les éléments étrangers qui s'y sont mêlés, mais c'est chez les jardiniers que ces éléments de prospérité nationale se sont le plus longtemps conservés, et on devrait croire que les paroles providentielles prononcées par les Ammeister, quand ils faisaient anciennement leurs visites à tous les poêles des vingt tribus après le nouvel an, retentissent encore à leurs oreilles:

« *Liebe Fründ und liebe Bürger, ich will üch auch friendlich pitten, das ein jeder, der das*

vermag, sich welle versehn in denen Joren so die Frucht in ein ziemlichen Kauff ist, domit, Ir nitt etwan nacher umb zwey Gellt Kauffen müssen, das Ir zuvor umb eins wol hetten bekhommen mægen. »

Les Jardiniers.

(Chers amis et concitoyens, je vous prie que chacun fasse ses provisions de blé quand il est à bon compte, afin que vous ne soyez pas obligés d'acheter à double prix d'argent ce que vous auriez pu avoir pour moitié.)

Aujourd'hui le jardinier est très-paisible, mais dans les temps où chaque citoyen était soldat, où il était obligé de porter les armes pour la défense commune, leur corporation fournissait son bon contingent; ils étaient batailleurs comme les autres et allaient souvent aux champs le glaive au côté. Leurs anciens statuts de 1442 prescrivaient l'armement que nous avons mentionné chez les bateliers, suivant la fortune de chacun. En 1524, quand les paysans se soulevèrent partout, en deçà et au delà du Rhin, contre le joug oppresseur temporel et spirituel des nobles et du clergé, nos faubouriens cultivateurs, quoique ne souffrant pas des mêmes oppressions, auraient volontiers voulu faire cause commune avec eux, et le sénat eut beaucoup de peine à les retenir dans l'obéissance des lois et dans le respect des propriétés; il statua même un exemple très-sévère sur la personne d'un jardinier qu'il fit fouetter de verges et reléguer à vie de la ville. Lorsque les Chartreux, dans leur couvent hors la porte Nationale, où est de nos jours la campagne de M. Gravelotte, voulant mettre leur propriété à l'abri des rapines et des dévastations des paysans, la sauvèrent dans l'intérieur de la ville, une troupe de ces faubouriens se jeta sur une voiture chargée de vin, enfonça les tonneaux et se gorgea de leur contenu; poussés par les fumées du vin, ils se jetèrent sur les moines et sur tous ceux qui voulaient s'opposer à leurs perturbations et crièrent à la révolte, jusqu'à ce que l'Ammeister survint avec la garde et fit mettre la main sur quelques-uns, qui furent livrés à la justice.

En 1507, quand l'empereur Maximilien Ier se trouva chez nous, comme nous l'avons dit en faisant la description de la Commanderie de Saint-Jean, les jardiniers faillirent brouiller la ville avec ce prince, qui était toujours en si bon rapport avec elle. Beaucoup de gens de sa suite, avec quelques centaines de chevaux, qui formaient alors le cortége obligé d'un empereur en voyage, étaient logés dans ce faubourg; pendant qu'il était allé à Haguenau, les jardiniers se prirent de querelle avec eux et les abîmèrent terriblement de coups, qu'un d'eux resta mort sur place; Maximilien. courroucé contre cet acte de brutalité, ne rentra plus à Strasbourg, demanda qu'on lui envoyât à Offenbourg le trésor impérial, et, dans la lettre adressée au sénat, réclama une complète satisfaction par la sévère punition des coupables. Une députation du sénat alla l'y rejoindre et demanda excuse, ce qui rétablit la bonne harmonie. Sous la porte Nationale, une pierre scellée dans le mur, avec une inscription lapidaire gothique

Les Jardiniers.

allemande, nous est encore une preuve parlante de leur caractère turbulent. En voici l'origine:

Le chapitre de Saint-Thomas retirait la dîme des récoltes faites sur les champs appartenant à la banlieue de l'ancien village de Kœnigshoffen, hors de cette porte, et un ancien usage faisait offrir un repas aux jardiniers qui avaient ces champs sous leur culture, quand ils amenaient sur les greniers de ce chapitre les dixièmes des gerbes. En 1418, la récolte fut très-riche, mais les bons chanoines qui tenaient à cœur d'abolir cet usage qui mettait leur cave et leur cuisine à contribution, s'abstinrent de l'invitation ordinaire. Quand les jardiniers, en amenant les premières voitures chargées d'épis, se virent frustrés de leur jouissance gastronomique, ils se vengèrent en mettant le feu aux gerbes qui restaient encore sur les champs. La charité divine, l'avarice des prêtres et la méchanceté des paysans furent alors consignées dans cette inscription lapidaire:

GOTTES BARMHERZIGKEIT,
DER PFAFFEN GRITTIGKEIT,
VND DER BAVREN BOSHEIT,
DVRCHGRV̊ND NIEMAND BEY MEINEM EID. 1418.

Cette pierre fut trouvée, en 1460, lors des constructions faites au moulin des Huit-Tournants, et, quand la porte Blanche fut bâtie, on la scella dans le mur. Elle nous fait faire nos adieux aux habitants de ce faubourg et nous amène à continuer l'historique des fortifications.

Les Fortifications.

Ces portes se lient au premier remaniement de l'enceinte fortifiée; nous avons vu, vers la fin du quatorzième siècle, que ces faubourgs ont été entourés de murs crénelés avec des galeries à l'intérieur et des fossés à l'extérieur; ils restèrent en cet état jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle ce système subit de grandes modifications.

En 1544, on éleva le cavalier que nous voyons sur l'emplacement de la Commanderie de Saint-Jean; dans cette même année et les suivantes, la ville acheta beaucoup de maisons et de propriétés dans l'intérieur du mur d'enceinte, entre la porte Blanche et celle de Saverne, pour pouvoir faire élever des remparts qui s'y appuyaient. La même chose se fit, en 1568, du côté méridional de la porte Blanche, près de l'église de Sainte-Aurélie et de la Commanderie des chevaliers teutoniques. On se procura la terre pour ces remparts au dehors, près du cimetière de Saint-Gall et des hauteurs à gauche de la route de Paris; c'est à cette occasion qu'on trouva beaucoup d'antiquités romaines, une vingtaine de cercueils de pierre, des lampes, des monnaies d'or et d'argent, des vases, des armes et des fragments de pierres sculptées.

La tour derrière la Marguerite date aussi de cette époque, et une autre à l'angle



Dessiné d'après nature et lith. par Th. Müller. Lith. E. Simon à Strasbourg.

La Porte blanche intérieure : construite en 1533.

sud-ouest porta, à cause du beau point de vue dont on y jouit, le nom de *Lug ins Land-Thurm;* elle fut démolie un siècle après.

Faubourg National.
Porte Nationale.

Les premières notions que nous ayons trouvées sur le moulin des Huit-Tournants datent de 1442, au moment où il fut loué par la ville qui l'avait fait bâtir. Il est alimenté par les eaux de la Bruche, dont un bras s'en détache avant qu'elle se jette dans l'Ill; il fournit l'eau aux fossés des fortifications au nord-ouest et au nord de Strasbourg, et se jette, près du Contades, dans un bras de l'Ill, connu sous le nom de l'*Aar*. Déjà alors ce moulin était mis à l'abri d'une attaque du dehors par un mur; mais en 1530 on construisit un bastion avec les pierres des couvents de Saint-Arbogast et des Cordeliers, rasés alors, et depuis ces temps ce moulin glapissait dans sa tombe bastionnée. En 1749, la ville le vendit à cause des charges d'entretien; il devint propriété du génie militaire, qui le fit démolir en 1850. A ce dernier travail se lie aussi la construction des deux portes qui nous restent comme deux monuments d'architecture militaire. La porte extérieure, avec ses murs taillés en diamant, sa guérite en pierre et ses deux rondelles, consacre, par une inscription lapidaire, un souvenir de l'époque où elles furent construites:

CAROLO V AVG. COPIAS A GERMANIA
IN TVRCAM PANNONIAS INVADENTEM DVCENTE.
RESP. ARG. PORTAM HANC AGGERE
ET FOSSA MVNIRE FECIT. ANNº 1532.

(« Lorsque Charles-Quint conduisit les troupes de la Germanie contre les Turcs qui « envahissaient la Hongrie, la république de Strasbourg fit fortifier cette porte par un « rempart et un fossé en 1532. »)

Sur les deux rondelles, à droite et à gauche, se trouvent les inscriptions suivantes:

HOSTIBVS ARCENDIS. CIVIBVS TUENDIS.

(« Pour éloigner les ennemis, pour défendre les citoyens. »)

La porte intérieure, plus massive, avec sa tour plus élevée, est ornée d'une meurtrière grimaçante qui semble jeter le défi à tous ceux qui oseraient l'attaquer. Ces deux portes ont perdu de leurs belles proportions par l'abaissement du terrain qui les rend trop hautes et les fait paraître trop étroites.

Fortifications.

En 1632, quand le général suédois Horn se trouva en Alsace, il chargea le lieutenant-colonel du génie Mershæuser, sur la demande du Magistrat, de faire les dessins et plans pour améliorer le système de défense de la place de Strasbourg. D'après ces nouveaux plans, que l'on suivit pendant tout ce siècle, jusqu'à ce que

Fortifications.

la ville fût tombée sous la domination française, Ch. Heer construisit le bastion en avant de la Commanderie de Saint-Jean, sur la rive gauche de l'Ill, appelé *Deutsch-Au-Bollwerk* (bastion du pré allemand), nom du terrain hors de cette porte, et, en 1672, un autre, à l'angle de la tour dite: *Lug ins Land*. A cette occasion, on combla une source minérale qui se trouvait en dehors de la ville, sous ses murs; elle était sulfureuse et ferrugineuse, et avait été employée avec avantage contre les maladies de la peau, les obstructions, l'affaissement dans les membres, etc.

Vauban fit couper les courtines qui attachaient ce bastion à l'enceinte et en fit un fort détaché, faisant aussi face à la ville, lequel eut sa petite garnison et prit le nom de Fort-Blanc, et dans l'idiome strasbourgeois *Schäntzel*, que cet emplacement a conservé depuis. Cet ouvrage, de même que le fort à la droite de la porte de Pierre dont on voit encore les murs intérieurs, était tourné contre la ville, et a toujours porté ombrage à ses habitants; aussi, lorsque la révolution éclata par la prise et la destruction de la Bastille, ils se hâtèrent de suivre l'exemple des Parisiens, en démolissant les deux forts qu'ils considéraient comme une menace permanente dressée contre eux.

C'était le 14 septembre 1791, les députés à l'Assemblée législative venaient d'être élus, et ces élections furent closes par celle d'un procureur général, syndic du département, en la personne de M. Xav. Laur. Levrault[1].

Elles eurent lieu à la mairie (de nos jours château impérial), et l'après-midi à quatre heures, les électeurs s'y réunirent et se dirigèrent en cortége, ayant à leur tête le maire Dietrich, la municipalité, le général Luckner, avec son état-major, vers le Fort-Blanc. Un bataillon de la garde nationale, avec sa musique, les accompagnait. Dans son enthousiasme pour la liberté naissante et l'heureux avenir qu'elle promettait à la France, le maire prononça un discours inspiré par un chaleureux patriotisme, vivement applaudi par la foule qui l'environnait; pelles et pioches passaient de main en main, et chacun amenait une brouettée de cette terre qui sentait les chaînes d'une soupçonneuse méfiance. Le cortége, rangé dans le même ordre dans lequel il était arrivé, retourna à la mairie, où un grand banquet l'attendait en plein air sur la terrasse; le soir, la ville fut illuminée, et un bal termina cette fête de délivrance. Le lendemain et les jours suivants, le *Schäntzel* ressemblait à un camp d'ouvriers: hommes, femmes, enfants de tout âge et de toute condition, militaires et civils, même des paysans de nos villages, travaillaient à cette œuvre de démolition; la musique et de joyeux et patriotiques refrains, chantés en chœur, animaient le travail, et les libations, dans les nombreuses cantines établies sur les lieux, ne faisaient pas défaut à la fête.

[1] Homme de science, et de mérite, il créa avec son frère la maison de librairie, imprimerie, fonderie de caractères et lithographie existant encore sous le nom de sa fille, Mme veuve Berger-Levrault. Successeur de M. de Montbrison, premier recteur de l'Académie de Strasbourg, après la création de l'Université, il mourut en 1821.

Fortifications.

Luckner fut nommé maréchal de France dans cette même année, et trois ans après, lui et Dietrich étaient tombés sous la hache du tribunal révolutionnaire.

Lors de la formation des gardes départementales sous l'empire, on construisit près de ce bastion une petite caserne pour y loger la compagnie du Bas-Rhin.

En remontant les remparts, à la droite de la porte Nationale, pour nous diriger vers celle de Saverne, nous rencontrons quelques tours assises sur l'escarpe, qui y subsistent depuis le seizième siècle, et un bastion avec un cavalier qui est l'œuvre du génie militaire du dix-septième siècle. Vauban augmenta essentiellement ce front de fortification par les travaux extérieurs et par les deux grands ouvrages à corne qui en font partie.

Marais-Kageneck.

Si nous portons nos regards vers l'intérieur de la ville, nous embrassons un assemblage de vieilles constructions avec des jardins, s'emboîtant les unes dans les autres, sans plan et sans règle; ce sont les fermes de nos jardiniers cultivateurs; elles forment ce que l'on appelle encore aujourd'hui le *Marais-Kageneck* (nom d'une famille noble qui y avait sans doute son castel). C'est le pendant du Marais-Vert, au delà du faubourg de Saverne.

Le nom de marais ou *Bruch* (terre marécageuse, inculte, submergée), que porte encore ce terrain, nous désigne assez l'état dans lequel il se trouvait anciennement, lorsqu'il fut réuni à la ville. Situé entre le bras de la Bruche et le fossé extérieur des fortifications, il était assujetti à de fréquentes inondations, de même que la Krutenau du côté oriental de la ville, dont nous avons déjà parlé; Speclin nous cite surtout celles de 1480 et de 1570, où l'on fut obligé d'y circuler en nacelles; aujourd'hui il est à l'abri de ces accidents par le rehaussement dont il a été l'objet à différentes époques. D'autres noms analogues désignent les quartiers de ce faubourg, tels que le Vieux-Marais, le Marais-de-la-Fontaine, le Marais-Aride, le *Marais-d'Allerheiligen* (de l'église de la Toussaint), et le Marais-Désert; ces diverses dénominations se sont perdues depuis.

Les rues irrégulières qui coupent le Marais-Kageneck nous en rappellent également l'ancien état: Rue de la Course, rue des Païens (*Heidengass*), fausse traduction du mot allemand *Heiden* et qu'on devrait rectifier par la dénomination plus exacte de rue des Landes, et rue Déserte (*Seellosgass.*) Quoique ce faubourg fût déjà compris depuis un siècle dans l'enceinte murale de la ville, il était bien désert et n'avait qu'une faible population. Ce n'est qu'après la démolition, en 1475, de quelques centaines de maisons dans ses environs, quand on craignit une attaque de Charles de Bourgogne, qu'un grand nombre de leurs anciens propriétaires sans asile s'y réfugièrent et les rebâtirent dans ce quartier. En examinant ces maisons, nous en avons trouvé un bon nombre qui portent le cachet de cette époque avec quelques légères modifications.

Fosse des Hérétiques.

De bien tristes souvenirs s'attachent à une partie de l'emplacement qu'occupe la

Marais-Kageneck. Fosse des Hérétiques.

caserne du faubourg de Saverne, bâtie en 1722, et à la construction de laquelle la ville contribua pour une somme de 170,000 livres.

Longtemps après que l'ignorance et le fanatisme religieux y eurent commis leurs horribles excès, on l'appela encore la *Fosse des Hérétiques* (*die Ketzergrub*). Kleinlawel, dans sa *Chronique rimée* de 1625, nous raconte ce drame en ces termes :

1212. In dieser Zeit waren im Land
Viel Leut die man Waldenser nannt,
Die sagten dass der Pabst im Lehren,
Die gantz heilig Schrift thät verkehren.
Drum wurden sie alle verbannt,
Und wo man sie bekam verbrannt.
Und in diesem zwölften Jahr hat
Man auch zu Strasburg vor der Stadt
Achtzig auf einen Tag verbrennt.
Wird noch die Ketzergrub genennt.

Les Vaudois dont il s'agit, ou Apostoliques, Henriciens, Albigeois, Arnaudistes et autres noms qu'ils reçurent, soit de ceux qui prêchaient leur doctrine, soit du pays qu'ils habitaient, avaient primitivement leur séjour dans le nord de l'Italie, où Claude, évêque de Turin, qui vivait du temps de Charlemagne et de Louis-le-Pieux, desquels il était l'ami, enseignait leur dogme. Ils ont probablement reçu leur nom de Pierre Waldo, riche négociant de Lyon, qui appartenait à leur secte et qui vécut trois siècles plus tard. L'Église les accusa d'hérésie ; eux par contre alléguaient que l'Église était devenue hérétique, puisqu'elle avait dévié dans son dogme de cette pureté évangélique du christianisme primitif à laquelle ils prétendaient être restés fidèles. Ils jouissaient généralement de la réputation de braves et d'honnêtes gens, de mœurs pures et menant une vie paisible ; leurs ennemis les plus acharnés même étaient obligés de leur rendre justice sur ce point, mais le grand grief de l'Église contre eux, c'est qu'ils n'admettaient pas tous les dogmes qu'elle enseignait. Ils ne croyaient pas à la transsubstantiation dans l'Eucharistie, et n'admettaient pas le purgatoire ; ils disaient que le baptême ne profitait en rien aux petits enfants, et n'était pas un égide contre le péché ; qu'il fallait rompre la croix, puisqu'il n'était pas juste pour des chrétiens de révérer les instruments de la passion de Jésus-Christ ; que la messe n'était qu'une invention humaine, et que les prières et les aumônes ne profitaient en rien aux morts. D'après leurs principes, il ne fallait pas d'intermédiaire entre l'homme et Dieu ; l'homme dans ses actions n'était responsable qu'envers son Créateur ; l'adoration des saints et des reliques était digne du paganisme, et aucun homme au monde, fût-ce même le pape, dont ils ne reconnaissaient pas l'autorité spirituelle, ne pouvait faire rémission des péchés par des indulgences ou des absolutions ; ils donnaient à leurs barbes ou prédicateurs la faculté de se marier[1] et déviaient encore en divers autres points de l'Église romaine.

[1] Ce n'est qu'en 1074 que le pape Grégoire VII interdit le mariage aux prêtres ; auparavant il leur était permis de se marier, mais l'abstinence et le célibat étaient néanmoins toujours considérés pour eux comme une vertu.

Marais-Kageneck. Fosse des Hérétiques.

Ces sectaires, en très-grand nombre, s'étaient répandus pendant des siècles en Savoie, dans le Béarn, le Languedoc, le Toulousin, la Gascogne et le Dauphiné, quand le pape Innocent III publia, en 1208, une croisade contre eux. Alors les évêques et prélats et surtout le moine espagnol Dominique Guzman et l'Italien François Bernardon, qui furent canonisés plus tard comme créateurs des deux ordres religieux des Dominicains et des Franciscains, parcoururent les pays, et par leurs prédications soulevèrent contre eux les peuples. A Toulouse on établit le terrible tribunal de l'inquisition, et, pendant que des milliers d'hommes se ruaient vers l'Orient pour combattre en Terre-Sainte les enfants de Mahomet, des milliers d'autres faisaient une guerre affreuse et exterminatrice à des chrétiens leurs frères, comme si la société d'alors n'avait connu ni la voix du cœur, ni celle de la raison.

Le chef de la croisade était Simon, comte de Montfort, auquel l'Église avait donné le nom d'*Athlète du Christ*. De son côté, la secte des Albigeois ou Vaudois, dans le midi de la France, avait un puissant appui dans la noblesse et dans le comte Raimond de Toulouse, cet intrépide compagnon des successeurs de Godefroi de Bouillon, dont elle disait: « Qu'il se comportait comme membre du diable, comme fils de perdition; qu'il «était premier né de Satan, ennemi de la croix et persécuteur de l'Église, champion des «hérétiques, ministre de damnation, apostat de la foi, rempli de crimes et vrai magasin « de toutes espèces de péchés!!!» — C'était le langage chrétien d'alors, à côté de cet autre langage si sublime, si poétique, que nous a laissé dans le même temps l'architecture dans ses monuments religieux.

Les plus grands crimes furent commis au nom de la religion de charité, d'amour, de résignation. Glaives et potences, chaînes et prisons, poignards et bûchers, toutes les tortures, tous les supplices furent employés pour convertir ou pour tuer, et si l'on n'était pas sûr de la sincérité d'une conversion, on brûlait néanmoins: « Pour que le feu servît en expiation des péchés, et, si l'on avait menti, on souffrirait le talion pour sa perfidie, » comme dit Pierre, moine de Vaulx-Cernay, qui retraça ces horreurs avec un sang-froid incroyable.

Plus de soixante-dix mille Albigeois périrent dans cette guerre; d'autres ne laissèrent pas de se répandre en France, en fuyant leurs foyers et la persécution; mais, comme l'inquisition les força de quitter le royaume, un grand nombre d'entre eux se retirèrent en Suisse, chez leurs frères dans les vallées de la Savoie, en Angleterre, en Bohême, en Pologne et en Allemagne. Il en arriva aussi en Alsace et à Strasbourg, où beaucoup de monde, surtout des nobles et des clercs, avait admis leurs dogmes religieux; on envoya même, d'après l'auteur de *l'Histoire des Vaudois*, des jeunes gens de cette province dans les vallées du Piémont, pour y être instruits et se former comme prédicateurs. A Strasbourg, on comptait plus de cinq cents de ces sectaires; ils se réunissaient nuitamment pour être à l'abri des persécutions, et

Marais-Kageneck.
Fosse des Hérétiques.

s'entre-aidaient fraternellement. Un ancien prêtre, du nom de Jean, les instruisait dans leur dogme par ses prédications, mais là aussi ils ne purent rester longtemps tranquilles; des moines dominicains, arrivés en 1212, commencèrent à prêcher contre eux; on alla à leur recherche et on en incarcéra un grand nombre; d'autres restèrent inconnus, d'autres encore abjurèrent, mais près d'une centaine de ces malheureux, qu'on accusait d'hérésie, le prêtre Jean en tête, furent condamnés par le tribunal ecclésiastique à être brûlés vifs et remis pour l'exécution de cette peine entre les mains de l'autorité séculaire. La justice se rendait alors dans l'ancien château épiscopal sur le *Frohnhof*. On conduisit ces infortunés, hommes et femmes, nobles et roturiers, vieillards et jeunes gens, tous en chemise et la torche en main, devant la *Pfaltz*, où on leur lut encore une fois près de trois cents articles de dogme religieux, qu'ils devaient abjurer; mais ni les prières, ni les larmes de leurs proches et amis, ni la crainte de la mort, ne purent les convaincre ou les arrêter, et le lugubre cortége se mit en marche vers le lieu de l'exécution; là on avait creusé une fosse profonde remplie de bûches, auxquelles on avait mis le feu. La conviction de ces sectaires était tellement forte, qu'on ne fut pas même obligé de les jeter dans les flammes; martyrs de leur foi, ils s'y jetèrent de leur propre volonté, en envoyant vers le ciel des hymnes religieuses.

Depuis bien des siècles que la terre couvre ces cendres, l'histoire nous a souvent enseigné que ces persécutions atroces qui font la honte de la chrétienté, ont toujours été impuissantes à faire fléchir les convictions profondes que la foi religieuse grave dans le cœur humain, et le jour n'est pas encore venu où l'homme de l'Église, à quelque culte qu'il appartienne, ait voulu comprendre que la tyrannie la plus odieuse est la tyrannie de la conscience, où dans chaque pays civilisé le législateur n'ait pris à tâche que de réprimer les crimes et les délits qui déshonorent l'homme dans ses actions, tout en respectant sa foi, qui est son bonheur intérieur, sa consolation.

La Potence.

Près de la fosse des Hérétiques se trouvait la potence, cet instrument de supplice des temps passés, qui y fut transférée, comme nous l'avons dit, après que saint Arbogast se fut fait enterrer au *Michelsbühl*, et qui y resta jusqu'en 1422; elle fut élevée alors hors la porte de Saverne, à la droite de la route de Hausbergen, où elle resta de nouveau jusqu'à la révolution, et il n'y a pas longtemps que le vulgaire appelait encore le bastion rapproché: *Bastion de la Potence* (*Galgenschantz*).

A côté se trouvait une éminence murée qui contenait au fond les instruments de supplice, servant aux exécutions par le glaive, par la roue et par le feu, et le tout était entouré d'un mur, afin que les loups et les chiens ne pussent ronger ou emporter les ossements des squelettes qui tombaient, pièce par pièce, en lambeaux, décomposés par le temps ou dévorés par les oiseaux de proie; tableau hideux qui répugnerait à la civilisation moderne.

Les exécutions étaient souvent si fréquentes pour cause de vol et d'assassinat, que,

si ces expositions dégoûtantes avaient pu agir sur l'imagination des malfaiteurs, elles auraient sans doute porté leurs fruits salutaires; mais, quoique les peines fussent alors beaucoup plus rigoureuses que de nos jours, les crimes n'en étaient pas plus rares. La *Caroline*, ou le code criminel de Charles-Quint, qui ne ménageait certes pas les supplices et les mutilations de tout genre, se trouvait en vigueur chez nous depuis le seizième siècle et succédait à un code criminel plus barbare encore. Les chroniqueurs de cette époque ne laissent pas de nous donner des énumérations d'exécutions nombreuses et fréquentes en tout genre. L'un d'eux nous dit qu'en 1581 il y eut tant de voleurs et de brigands, qu'on n'était nulle part sûr de sa propriété ou de sa personne. Dans cette même année on pendit chez nous à la fois sept malfaiteurs le 2 juin, neuf le 4 août et cinq le 22. Les exécutions par la potence devinrent même si nombreuses qu'on fut obligé de détacher les cadavres pour faire place à de nouveaux suppliciés, et en outre il y eut encore chaque semaine deux ou trois décapitations.

La Potence.

Aussi longtemps que Strasbourg fut régi par sa propre législation jusqu'en 1790, les exécutions capitales se faisaient avec beaucoup plus de solennité qu'aujourd'hui; le patient était conduit de la prison, près des Ponts-Couverts, devant l'Hôtel-de-Ville sur la place Saint-Martin (place Gutenberg), où le sénat était réuni. Du haut de l'escalier, l'Ammeister en exercice, accompagné des procureurs, des avocats et du syndic de la ville, lui lisait à haute voix sa sentence, et rompait, comme symbole de la condamnation à mort, une baguette blanche qu'il lui jetait devant les pieds, puis du haut de la cathédrale la cloche des pénitents (*Armensünderglöcklein*) commençait à faire entendre son tintement lugubre, et annonçait partout la nouvelle d'une exécution; les gardes de la ville en armes, commandés par leur capitaine, se mettaient en route avec le condamné, portant une chemise blanche sur ses vêtements et coiffé d'un bonnet blanc avec un ruban noir autour de la tête; ils étaient accompagnés par le secrétaire du sénat qui devait y retourner après l'exécution et annoncer que justice était faite, par les geôliers et l'exécuteur des hautes œuvres, armé de son grand glaive et entouré de ses valets. Le cortége sortait par la Grand'rue, passait par la porte intérieure près de Saint-Pierre-le-Vieux et les ponts et se dirigeait par le Marais-Kageneck vers la porte de Saverne. Avant la réforme il y avait sous cette porte une chapelle qui fut démolie en 1530, et dans laquelle un prêtre était obligé de dire une messe, et d'attendre, pour l'élévation, l'arrivée du pénitent, afin que celui-ci pût encore recevoir le *Deus vobiscum*. On appelait cette cérémonie religieuse la bénédiction de Saint-Jean, et le prêtre officiant était convié ce jour-là à dîner à l'OEuvre-Notre-Dame, aux frais de la fabrique de la cathédrale.

Exécutions.

En 1613, la dernière volonté d'un condamné à mort fit naître un autre usage qui resta en vigueur jusqu'à la révolution. La maison au coin du quai Saint-Jean et de la Grande-rue-de-la-Course appartenait alors à un jardinier du nom d'Augustin Trenss.

Exécutions.

Son fils y avait mis le feu et une partie des bâtiments devint la proie des flammes; il fut condamné à avoir la tête tranchée. Quand il passa devant la maison paternelle pour aller au supplice, il demanda la grâce d'y entrer pour voir une dernière fois ses parents et d'y faire sa dernière collation; sa demande lui fut accordée, et par la suite on offrit, aux frais de la ville, à tout criminel condamné à mort, à son passage devant cette maison, une petite collation avec du vin. Dans une chambre basse on conservait un gobelet, une assiette en étain et un couvert, qui étaient spécialement destinés à cet usage. Le prélat de Moyen-Moutier, qui acheta plus tard cette maison pour en faire son hôtel, demanda au sénat l'abolition de cette servitude, qui sans doute n'était pas fréquemment exercée; mais il subit un refus, et la maison est encore appelée par les anciens de ce quartier: *La Maison des Pénitents* (*das Armensünderhaus*).

Outre la potence, bâtie hors la porte de Saverne, on en établit une seconde, en 1552, dans le Marais-Vert, tout près du *Hundshof*[1], pour le service de la justice militaire des troupes à la solde de la ville. Pour les assises du tribunal, l'on dressait une table et des bancs sous un vieux tilleul, et des barrières étaient élevées, entre lesquelles le pénitent recevait la bastonnade.

Les peines n'étaient pas moins sévères alors pour les militaires que dans l'ordre civil, surtout dans leur application à des troupes qui s'engageaient pour un temps plus ou moins long, à telle ou telle ville, à tel ou tel capitaine qui les enrôlait pour le service d'une puissance quelconque.

Pour maintenir dans la discipline ces soudards mercenaires, qui trafiquaient de leurs services en se mettant à la solde du plus offrant, qui se bataillaient pour toutes causes, qui vivaient en partie de la rapine et du pillage, il fallait une pénalité en harmonie avec leurs mœurs débauchées et sauvages et leur rude métier. L'échelle de ces peines était adaptée aux crimes et délits suivant leur gravité. La punition la plus légère était l'emprisonnement à l'eau et au pain, les mains et les pieds enchaînés aux fers; la seconde était la monture sur l'âne pour un ou deux jours; à cet effet, on enchaînait le pénitent, légèrement chaussé, à califourchon et les jambes pendantes sur un morceau de tronc d'arbre, taillé à dos d'âne et monté sur quatre pieds. La troisième était la mise au tronc, un bras et une jambe tirés en l'air avec une chaîne, de sorte que le corps ne reposait que sur une seule jambe. Ce supplice avait souvent des conséquences

[1] Le *Hundshof* et le *Tappenhof* étaient deux antiques maisons situées, à droite et à gauche, vis-à-vis du débouché de la rue de la Toussaint dans le Marais; elles furent démolies lors de la construction de la gare du chemin de fer. Le premier de ces bâtiments était habité anciennement par l'exécuteur des hautes œuvres, chargé aussi de la voierie; il abattait les animaux malades, les chiens enragés et divagants, ce qui fit donner à la maison le nom de *Hundshof*. Le second servait anciennement à l'entrepreneur des transports militaires; du mot d'étapes, il reçut son nom allemand de *Tappenhof*. A juger de son style d'architecture, ses murs crénelés, les meneaux de ses croisées, elle était peut-être le seul souvenir d'architecture qui nous soit resté de l'époque où ce faubourg n'était pas enclos dans les murs d'enceinte de la ville.

Exécutions.

mortelles, le sang tombant sur la poitrine et étouffant le cœur quand le criminel était trop longtemps dans cette position. D'autres peines, celle de passer par les verges et l'estrapade, entraînaient aussi fréquemment la mort. En subissant la première, le condamné, le haut du corps nu, passait une ou plusieurs fois entre deux files de vingt-cinq ou de cinquante hommes, armés de baguettes, qui lui déchiraient le dos à coups forcés. La seconde n'était pas moins cruelle: les bras liés sur le dos, le patient était attaché à une corde qui passait à une certaine hauteur sur une poulie; les exécuteurs qui tenaient l'autre bout de la corde, le hissaient en l'air pour le laisser ensuite retomber à terre de toute la pesanteur de son corps, et la violence de la chute occasionnait souvent la rupture des vaisseaux sanguins, ou la fracture d'un bras ou d'une jambe. Enfin, au criminel vulgaire l'on infligeait le supplice de la pendaison, et les nobles jouissaient du privilége d'avoir la tête tranchée par le glaive. Des exécutions de criminels non militaires se firent également sur ce lieu de supplice.

En 1565, le 7 août, l'exécuteur des hautes-œuvres lui-même, Bastien Rosenkrantz, de Soleure, eut la tête tranchée par son confrère Melchior; il était complice d'une bande de voleurs, ainsi que sa femme, qui, après avoir été exposée au carcan, fut chassée de la ville et menacée d'être noyée si elle y rentrait.

Bühler nous cite, en 1569, un ouvrier-brodeur qui travaillait chez Daniel Speclin (probablement le père de notre architecte militaire), et qui fut condamné comme blasphémateur à avoir la langue arrachée et à être ensuite brûlé vif; il avait dit que si Jésus-Christ n'avait pas été un larron, les juifs ne l'auraient pas crucifié. Sa peine ayant été commuée, on lui trancha la tête, et sa langue, qui ne fut arrachée qu'après l'exécution, fut clouée à un poteau, et le corps livré aux flammes. En 1574, on y décapita un pêcheur de la Krutenau qui avait, comme nous l'avons dit à l'article du *Pont du Corbeau,* des relations intimes avec la mère de sa femme. En 1588, un faux monnayeur y subit la même peine (dans le siècle précédent, en punition de ce crime, on plongeait les coupables vivants dans un chaudron d'huile bouillante), et plusieurs sorcières y furent brûlées, etc. Walter nous cite entre autres, dans sa Chronique, un juif qui faisait partie d'une bande de voleurs de grand chemin et qui eut la tête tranchée, le 15 avril 1665, après qu'on lui eut fait abjurer le judaïsme pour sauver son âme. En 1670, la même peine fut infligée à une jeune fille pour infanticide. Nous pourrions encore longtemps prolonger cette liste funèbre de crimes et de supplices; mais nous nous bornons à ces citations, par lesquelles nous avons cru devoir faire connaître quel luxe de tortures en tout genre la législation pénale avait imaginé dans ce bon vieux temps, tant pour réprimer le mal que dans le but de l'étouffer dans son germe par l'intimidation.

Dans une autre partie de nos promenades, nous serons obligé d'y revenir[1], et nous

[1] Voyez Ville, Pont du Corbeau.

quittons avec plaisir ces lugubres tableaux du passé pour nous arrêter devant l'église de Saint-Jean dont nous avons déjà eu occasion de parler à l'article *Saint-Marc* et *Saint-Jean-en-l'Ile-Verte*.

Église Saint-Jean.

La première fondation du couvent de Saint-Marc, actuellement Saint-Jean, remonte à l'année 1202, où Jean Engelbrecht, doyen de Saint-Thomas, le fit bâtir près de Saint-Arbogast pour y donner asile à quelques religieuses, qui bientôt après quittèrent ce séjour pour s'établir, en 1245, hors de la ville aussi, entre la porte de l'Hôpital et celle des Bouchers, près de Sainte-Agnès, sous la protection privilégiée du pape Innocent IV. Cette maison y exista jusqu'en 1475, comme nous l'avons indiqué dans l'historique de la Plaine-des-Bouchers. Lors de leur rentrée en ville, un écuyer (*Edelknecht*), du nom de Jean Voltz, qui avait cinq filles dans cette institution de dames nobles, les aida à construire leur couvent dans le faubourg de Saverne; elles l'occupèrent jusqu'en 1529, où il fut transformé en aumônerie.

En 1538, un gymnase composé de dix classes avait été institué en notre ville, et, vingt-huit ans plus tard, l'empereur Maximilien II, à la diète d'Augsbourg, lui accordait les priviléges d'une académie. Cet établissement attira bientôt beaucoup de jeunes gens du dehors qui venaient y faire leurs études. Dans le nombre de ces étudiants, surtout parmi les théologiens, se trouvaient beaucoup de jeunes gens pauvres, obligés de gagner misérablement leur existence, soit en mendiant dans les rues, soit en chantant devant les maisons des psaumes et d'autres cantiques religieux. Le Magistrat eut pitié de ces infortunés et donna asile et nourriture à l'hospice de Saint-Marc à un grand nombre d'entre eux, suivant ses moyens; ils reçurent chacun par an un vêtement et par semaine six miches de pain avec un schelling. L'usage humiliant de chanter et de faire de la musique devant les portes, au jour de l'an et à d'autres fêtes, continua néanmoins jusqu'à ce qu'il fut défendu, en 1586, par une ordonnance qui institua, au bénéfice des étudiants indigents, des quêtes faites dans les églises paroissiales le jour de Noël. Leur sort fut aussi amélioré, depuis 1608, par une donation entre vifs que leur fit de toute sa fortune, qui était considérable, un nommé Maurice Ueberhen, prévôt de Saint-Pierre-le-Jeune, qui s'était converti au protestantisme. De nos jours encore quelques théologiens luthériens jouissent du bénéfice de cette dotation, connue sous le nom de *Stipendium Mauritianum*[1]. Nous avons ajouté ces détails pour compléter

[1] Maurice Ueberhen faisait partie de la société des Phonasques ou *Meistersänger* à Strasbourg; dans leur album conservé à la bibliothèque, cette donation est mentionnée dans la pièce de poésie attachée à son nom:

. . . . Er überbringet eine feine Summ,
An Baarschaft die der Herr so frum
Giebt hin, freundlich, ledig und frey,
Achttausend Gulden, dass es sey
Ein ewiges Stipendium
Genennet Mauritianum.
Daraus hinfort erzogen werden

Acht Bürgersöhn die mit Beschwerden
Wegen der armen Eltern all
Unter frommen Studentenzal
Nicht konnten glücklich kommen fort,
Weil Geld mangelt bald hie bald dort,
Der allmächtig und gütig Gott
Ihn für aller Gefahr und Noth,

le tableau de la vie des étudiants pauvres dans les temps passés, dont nous avons parlé dans l'historique de Saint-Guillaume.

Mont-de-Piété.

La création du Mont-de-Piété, qui occupe aujourd'hui les vastes salles des anciens chevaliers de Malte, date de 1829, époque à laquelle la ville céda ce local pour un loyer de 1500 fr. Le premier directeur de cet établissement fut M. le baron de Münck, gendre de M. de Kentzinger, alors maire; les intérêts des capitaux engagés en nature étaient de 12 0/0. Dans les années 1846 et 1847, la ville fit construire dans la même enceinte une école paroissiale catholique.

Si vous vous promenez sur ce quai, ne manquez pas d'aller visiter l'atelier de notre sculpteur André Friedrich qui loge à côté de l'ancienne commanderie, et qui gratifie le pays de Bade des produits de son art[1].

Faubourg de Saverne.

L'ancienne route postale qui conduisait à Saverne donna le nom à la porte et à la rue dans laquelle nous allons entrer; ce n'est que depuis la première révolution que cette route fut changée, en partant par la porte Nationale pour traverser Marlenheim et Wasselonne. Le nom allemand de cette rue du faubourg, *Kronenburger-Strass,* provient d'un castel situé sur une des collines du Kochersberg, près de Neugartheim, appartenant autrefois à l'évêque, mais dont il n'existe plus la moindre trace. Cette rue est devenue une des plus larges et des plus régulières de notre ville, par suite de deux incendies qui y firent leurs ravages, l'un le 6 octobre 1693, et l'autre le 7 octobre 1782. Ce dernier donna lieu au règlement de police qui enjoignit aux gardiens de la cathédrale de sonner le quart et de faire jour et nuit, après avoir sonné, le tour de la plate-forme, pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'incendie dans la ville ou dans les environs, et pour donner l'alarme en cas de sinistre. L'exécution de ce règlement commença le 1er janvier 1783. Le feu, qui éclata dans la rue de Kuhn par un fort vent du nord, dévora vingt-sept maisons d'habitation et vingt-huit granges pleines de blés et de fourrages; par ce sinistre, quarante familles, composées de deux cents personnes, restèrent sans abri. La quête faite à leur profit rapporta 36,000 livres; l'évêque, cardinal de Rohan, avait donné 6000 livres, et le grand-duc de Russie, à son passage par cette ville, 100 louis d'or.

Marais-Vert.

Le Marais-Vert, derrière la rue du Faubourg-de-Saverne jusqu'à la rue de la Toussaint, a changé complétement de face depuis 1845. L'application et l'exploitation du gaz et de la vapeur, ces grandes inventions modernes, ont demandé à juste titre place dans notre antique cité, et, pour y établir leur séjour, ont entraîné la démolition de tout un quar-

Allzeit gnädiglich bewahr,
Auch ferner der Gesangmeister-Schaar
Zum besten erweck solche Leut,
Die zutragen dergleichen Beut,
Wünsch ich gestern, und wünsch es heut.
St. Joh. 1597.

Le portrait de Maurice Ueberhen existe encore dans une armoire à deux battants dans les bureaux de Saint-Marc.

[1] Outre le monument de Turenne à Sasbach et la statue d'Erwin à Steinbach dont nous avons déjà parlé, il a placé sur le cimetière de Bade la statue d'un fossoyeur et à Offenbourg celle de Frantz Dracke, l'introducteur des pommes de terre en Europe.

Marais-Vert.

tier. La ville a été loin de perdre à ce changement, car, lorsqu'on était placé sur le rempart au-dessus de l'entrée actuelle du chemin de fer, l'œil plongeait dans un dédale de misérables maisonnettes et dans les décombres d'écuries militaires, devenues la proie des flammes quelques années auparavant.

Chemins de fer.

Bientôt un monde tout nouveau s'offrira à nos regards, quand cet immense emplacement sera occupé par la station avec ses vastes et belles salles d'attente, par les remises et ateliers de réparation de quelques centaines de locomotives, tenders et voitures en tout genre, par les magasins et docks qui contiendront des marchandises de toutes les parties du monde et par des milliers de voyageurs affluant de tout côté.

Déjà longtemps Bâle est lié à Strasbourg par une voie ferrée; depuis un an, le Havre se rattache à Paris et Paris au Rhin par une même voie[1]; mais quand un jour quatre

[1] Dans la description des points de notre panorama que l'œil saisit au dehors de la ville, nous avons déjà parlé de l'inauguration du chemin de fer d'Alsace; ajoutons quelques mots sur son tracé. Son développement de Strasbourg à Bâle est de 140 kilomètres, dont 45 jusqu'à Schlestadt, en desservant les stations principales d'Erstein et de Benfeld, 67 jusqu'à Colmar, 103 jusqu'à Lutterbach (d'où se détache un embranchement de 14 kilomètres de longueur, mettant Thann, à l'entrée de la vallée de Saint-Amarin, en communication avec Mulhouse); jusqu'à Mulhouse 108, et jusqu'à Saint-Louis, sur la frontière suisse, 137.

Quoique d'immenses travaux d'art, de remblais, de terrassements, de nivellements, furent occasionnés, surtout à proximité de la base des Vosges, au concessionnaire de ce chemin de fer, M. Nicolas Kœchlin, on n'eut cependant à faire aucune percée de souterrain.

Le chemin de fer de Strasbourg à Paris a un développement de $51^{k},942$ dans le département du Bas-Rhin. En quittant Strasbourg, il rejoint le bassin de la Zorn, à Brumath, et le suit jusqu'au delà de Saverne, où il le quitte pour entrer à droite dans un vallon latéral jusqu'à son entrée dans le grand souterrain d'Arschwiller, d'où il sort près Hommarting, après avoir passé une longueur de 2,678 mètres sous terre, et en croisant, aussi souterrainement, le canal de la Marne-au-Rhin qui passe sur la voie ferrée. (Nous parlerons plus longuement des beautés des travaux d'art et de la nature qu'offre ce chemin de fer quand nous ferons la description des environs de Saverne.)

De Hommarting, le chemin de fer dessert Sarrebourg, et, en contournant la vallée de la Vézouse, il arrive à Lunéville, dans la vallée de la Meurthe, où il rejoint le canal à Varangeville, avant Nancy. De là, en suivant la Meurthe au nord jusqu'à Frouard, à l'embranchement du chemin de fer de Metz et de Forbach, il se dirige à gauche vers Toul, en passant différentes fois la Moselle et le canal de la Marne par des ponts d'une grande hardiesse de construction. De Toul, le chemin de fer passe dans le souterrain de Foug, de 1120 mètres de long, par la vallée de l'Ingressin, traverse le souterrain de Pagny (570 mètres), et vient desservir Commercy sur la Meuse. En quittant cette dernière ville, il se rapproche de nouveau du canal, passe les cols de Coutance-aux-Bois et de Loxéville par une profonde percée à jour, et gagne Bar-le-Duc par la vallée de l'Ornain qu'il suit pour entrer dans celle de la Saulx et pour se diriger sur Châlons-sur-Marne, en longeant Vitry-le-Français. De là, en suivant la rive gauche de la Marne, il dessert Jalon, Épernay, Dormans et arrive à Château-Thierry, après avoir de nouveau passé cette rivière. La section de Château-Thierry jusqu'à Paris, en passant devant Meaux, présente un grand nombre de travaux d'art et de difficultés d'exécution, le chemin saute bien des fois d'une rive à l'autre de la Marne, et passe les souterrains de Chezy (440 mètres), de Nanteuil (937 mètres) et d'Armentières (672 mètres). Enfin, après avoir quitté à Chelles les rives de la Marne, on arrive à la magnifique station au nord de Paris, entre les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin. La distance entière de Strasbourg à la capitale est de 501 kilomètres, et est franchie aujourd'hui en dix heures, grâce à l'action de la vapeur, et cependant il y a encore des personnes qui préféreraient les coches et les pataches du bon vieux temps.

La concession pour l'exécution de ces immenses travaux a été donnée par une loi de 1842, et en 1852, donc en dix ans, ce chemin de fer fut achevé, et inauguré solennellement le 18 juillet en présence de S. A. I. le prince Louis-Napoléon, alors encore président de la république. Les fêtes brillantes qui vivifièrent Strasbourg à cette occasion, vivent encore dans la mémoire de nous tous, et sont de trop fraîche date pour que nous croyions devoir en donner la description dans ce livre.



Lith^e par Kr. d'après un dessin de Mr Brion.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue de l'ancien marais vert prise sur le rempart à l'entrée du chemin de fer.

grandes veines de fer, vivifiées par la vapeur, aboutiront à Strasbourg; quand, du pied des Pyrénées, une longue ligne parcourra le midi de la France et aboutira par Dijon à la ligne alsacienne; quand celle de Mayence, après avoir desservi la Bavière rhénane, viendra se joindre à cette même ligne, et qu'un jour le chemin de fer badois, en communication avec le nord et le sud de l'Allemagne, nous tendra la main, alors Strasbourg, par sa position géographique, sera le centre entre les deux grandes nations à la tête de la civilisation européenne. Dans son sein, des peuples de toutes races se tendront la main, comme jadis le firent sous ses murs les fils de Louis-le-Débonnaire, à la tête de leurs armées de races gauloise et germaine.

Chemins de fer.

On voudrait faire sortir de leurs tombes quelques-uns de ces barbares guerriers, ou de ces fiers bourgeois de la ville libre impériale, et, les prenant par la main, les conduire dans l'état actuel de la société. Ils demanderaient qui a produit ces prodiges modernes qui les entourent? On leur répondrait: c'est la civilisation, ce sont les progrès de l'esprit, de l'intelligence, qui se sont fait jour avec une rapidité étonnante, en rompant dans leur marche ascendante les barrières de l'ancien édifice social.

Trop longtemps les guerres ont séparé les peuples, ont fait naître entre eux des haines implacables; des princes absolus, souvent entraînés par un caprice, par l'impétuosité de leur caractère, par l'ambition, par la passion des batailles, par des intérêts de famille, les ont lancés les uns sur les autres comme des bêtes fauves, et le carnage ne cessait que lorsque les deux partis mutilés, las de combats, avaient déposé les armes sur les ruines fumantes de leurs maisons. Ces temps sont déjà loin de nous et espérons qu'ils ne reviendront pas de sitôt. Plus les gouvernements représentatifs prendront racine sur le sol de l'Europe civilisée, plus les peuples auront voix délibérative dans l'action gouvernementale, et moins ce fléau anti-chrétien, antihumanitaire, désolera la société, car les peuples comprennent fort bien que la guerre, sauf les guerres de principes, les guerres d'indépendance nationale, est toujours désastreuse, quelle qu'en soit l'issue, et que la paix, au contraire, unit et fait fleurir le travail matériel comme celui de l'intelligence.

L'importante et noble mission de Strasbourg dans le rapprochement des deux grandes nations franco-germanique a déjà été comprise par quelques hommes d'élite en deçà et au delà du Rhin[1]. De l'usage des deux langues que parlent ses habitants, naissent pour eux de précieux avantages dans leurs relations avec l'Allemagne. D'un côté, ils y puisent le bien-être matériel fondé sur des liens d'échange et de commerce; de l'autre, placé entre deux peuples divergents d'esprit et de caractère, mais fraternisant par les besoins matériels et de l'intelligence, le Strasbourgeois, par son

[1] Voyez Ville, Congrès scientifique 1842.

Chemins de fer.

contact incessant avec la France et l'Allemagne, devient pour elles un puissant agent, un intermédiaire obligé, indispensable en quelque sorte, dans les hautes questions de transactions commerciales. Dans ses rapports continuels avec les deux rives du Rhin, il trouve d'autres avantages encore que ceux du commerce. Il s'identifie avec l'esprit des deux nations, étudie leurs mœurs, leurs usages, les idées nouvelles qui surgissent et les tendances qui les caractérisent. Ce cosmopolitisme, dans lequel on retrouve un heureux alliage du Franc et du Germain, a placé l'habitant de Strasbourg dans une des conditions les plus heureuses, en lui donnant sur le terrain des sciences politiques et humanitaires, comme dans le vaste domaine des sciences et des arts, ce beau rôle d'activité dont il est fier à juste titre. Nul doute que, par l'importance topographique de Strasbourg, ce grand cercle d'activité et de prépondérance, qui a marqué si heureusement ses premiers pas dans l'ère nouvelle, ne s'étende et s'agrandisse dans un avenir prochain, développé par le génie inventeur de Watt et par les relations internationales, dues à une longue paix; alors Strasbourg, par le concours d'éléments aussi puissants, étant presque devenu par la vapeur un faubourg de la capitale sur le Rhin, doit s'élever dans le monde de la civilisation et du progrès des lumières au rang des premières cités.

Éclairage et pavage des rues.

En parlant de lumières, nous retracerons d'une manière succincte l'établissement de l'éclairage des rues en notre ville, mais nous serons obligé de nous replonger dans les ténèbres des temps pour en faire l'historique.

Vous parcourez la nuit[1] les places, les rues et les quais de la ville, éclairés par ces belles flammes sans huiles et sans mèches, sans suif et sans salpêtre; sous la tulipe radieuse d'un bec de gaz, vous pouvez bien lire votre journal si l'envie vous en prend, et si vous entrez dans une rue où les tuyaux en fer n'ont pas encore conduit cet air combustible, et qu'un réverbère ancien style projette parcimonieusement sa lumière rougeâtre et enfumée, vous faites fi de cet éclairage du passé.

Vous battez le pavé dans vos courses, vos dames, finement chaussées de brodequins, recherchent soigneusement les trottoirs en asphalte, pour y poser leurs pieds plus ou moins mignons, sans penser à l'état de nos rues dans les siècles passés, et sans vous inquiéter de savoir comment les pieds de nos ancêtres se tiraient d'affaire quand l'automne avec ses pluies et ses brouillards, et l'été avec ses averses, inondaient nos rues et qu'on ne connaissait pas encore ces toits portatifs en soie qui nous abritent. Si le temps est trop mauvais et que vous ne possédiez pas équipage et chevaux, privilége exclusif de l'opulence, vous vous placez commodément, pour le prix modique de quelques centimes, dans une citadine qui s'arrêtera devant la maison que vous indiquerez.

[1] Pendant les quelques jours qui précèdent ou suivent la pleine lune, l'éclairage de la ville est suspendu et cet astre seul fonctionne alors ou est censé fonctionner à la place du gaz; en sorte que s'il plaît aux nuages de masquer la lune, la ville est plongée dans les ténèbres.

Éclairage et pavage des rues.

Mais si vous saviez cependant quelles peines il a coûté à nos ancêtres pour vaincre les habitudes invétérées de la routine, pour arriver au pavage et à l'éclairage de nos rues, vous les béniriez de leurs efforts.

On s'étonne que dans une cité si riche, si opulente même, comme l'était Strasbourg dans les temps passés, cité qu'Eneas Sylvius Piccolomini, plus tard le pape Pie II, plaçait avec Nüremberg, Cologne et Augsbourg, au rang des belles villes de sa patrie, que l'historien grec, Leonicus Chalkondylas, citait de même avec Nüremberg comme la plus riche ville de l'Allemagne, dont Machiavel disait qu'elle avait beaucoup de millions de florins dans ses caisses; dans une ville qui fut chantée par les poëtes de tous les siècles et dont ils prônaient la force militaire, le bon ordre dans l'administration, les institutions charitables, les lois sages qui la régissaient, on s'étonne, disons-nous, que dans cette ville on ait pataugé dans les rues sales, non pavées jusqu'en l'an de grâce 1683, et que pas une seule lumière ne les ait éclairées jusqu'en 1770, aux rares lampes près qui étaient placées au-dessus de la porte de l'aubergiste, du cabaretier, du brasseur et du pharmacien.

Lecteur, vous nous demanderez comment on s'arrangeait pour ne pas avoir les pieds mouillés, les chaussures sales, pour ne pas être pris d'un rhume? — Nous vous répondrons que les hommes de naissance roturière allaient modestement à pied aussi bien que possible, et que les femmes suivaient leur exemple quand elles étaient obligées de sortir. Les hommes de condition noble ou les membres du haut clergé allaient à cheval ou à dos de mule, et les dames se faisaient porter en litière. S'il pleuvait, on marchait à l'abri des nombreuses avances que projetaient les étages supérieurs des maisons, ou bien l'on se couvrait d'un manteau de cuir ou de feutre, avant que les carrosses fussent en usage chez nous, comme nous l'avons indiqué à l'article de *l'Hôtel du Corbeau*. L'empereur Charles-Quint, quand il arriva en notre ville en 1552, et que toute son armée campa dans les villages environnants, alla à cheval avec toute sa suite, le soir, à Hœnheim, par une pluie battante, sous un manteau de feutre, et cependant c'était un empereur qui faisait trembler le monde, qui aimait le luxe et qui avait avec lui sa garde-robe et tous ses équipages.

Les premières traces de pavage de la ville que nous ayons trouvées, c'est sur la place des Cordeliers (place Kléber), en 1555; plus tard, dans d'autres quartiers, comme par exemple dans la rue de la Douane, où les commerçants avaient le *Pflastergeld*, droit de pavage, à payer, et dans la rue du Dôme, dans laquelle on trouva en 1839, lorsqu'on y plaça les conduits de gaz, un pavé complet, à quelques pieds au-dessous du niveau actuel, et qui ne ressemblait en rien au pavé de grosses pierres carrées dont les Romains ont laissé des traces dans notre province. Mais en 1683, quand Strasbourg était devenu ville française, une ordonnance du sénat, que nous avons trouvée dans les procès-verbaux de la chambre des XXI, régla une mesure générale: elle enjoignit le pavage

Éclairage et pavage des rues.

à ses frais, à tout propriétaire, le long de sa maison, jusqu'au milieu de la rue, si ce dernier n'exécutait pas l'amélioration prescrite, la ville s'en chargeait elle-même et s'en faisait rembourser les frais, *sub executione*, y est-il dit, par les propriétaires. Cependant le pavage, tout en facilitant singulièrement la circulation, et en rendant les rues plus propres et plus saines, par la disparition des miasmes d'un terrain fangeux et bourbeux, était encore incomplet; les gros cailloux pointus que l'on y employait, et qui ont même rendu le pavé de Strasbourg proverbial, donnaient au terrain une surface rocailleuse et pleine d'aspérités, ce qui faisait beaucoup souffrir les pieds même les moins délicats.

Depuis 1830, l'administration municipale fit faire divers essais de pavage avec des pierres amenées des Vosges et du basalt du Kaiserstuhl, mais leur cherté n'en permit point l'emploi pratique, et les cailloux que le Rhin, la Bruche et la Kintzig nous fournissent en abondance, sont restés en usage; par l'étêtement, l'emploi en devient plus commode pour les piétons, et cette manipulation, dont les débris servent avantageusement à l'amélioration des chaussées, n'augmenta que très-peu la dépense.

L'introduction des trottoirs, dont les premiers essais datent aussi de cette même époque, a contribué beaucoup à rendre le mouvement dans les rues plus commode, plus sûr et plus propre. Divers essais aussi en ont été faits en bitumage, en dallage, en pavage mosaïque; le trottoir en bitume semblait être le plus profitable, et en tout cas le plus sec, mais le défaut d'entretien en a rendu en certains endroits l'usage dangereux, jusqu'à éveiller même la muse indignée d'un de nos savants professeurs, qui, en une pétition en vers, a signalé le mal et invoqué la paternelle sollicitude de l'administration municipale pour le faire disparaître. Profitons en attendant de cette amélioration, jusqu'à ce que le mouvement continuel de notre terre conduise peut-être un jour nos arrière-descendants sous un climat plus chaud, plus sec, plus agréable, moins brumeux et moins humide.

Nous venons de voir comment l'habitant de notre cité pouvait se tirer d'affaire dans nos rues, il y a quelques siècles, nous verrons quels moyens il employait la nuit, lorsque la ville entière était plongée dans les ténèbres et que la lune n'avait pas pitié des pauvres humains, pour ne pas se heurter contre une masse d'avances de caves, d'escaliers, de boutiques et d'autres angles plus ou moins saillants qui donnaient sur la voie publique. Comme l'administration n'avait pas eu soin de faire éclairer les rues, elle eut au moins celui d'y défendre la circulation tardive.

Les anciens règlements de police étaient sévères sous ce rapport; en hiver, à neuf heures, en été, à dix heures, chaque personne non porteur d'une lumière, ou masquée, ou voilée, était saisie par les soldats du guet. Les noces, les festins, les banquets de corps et les bals dans les curies, poêles des métiers et maisons de particuliers, devaient finir à six heures en hiver et à sept heures en été; il est vrai que ces mêmes règlements

Éclairage et pavage des rues.

fixent le commencement des repas à onze heures du matin, même sous une amende de vingt francs infligée à l'aubergiste, si le retard provenait de lui, et un don au bénéfice des pauvres à la charge des convives retardataires. On ne mangeait qu'une seule fois, et il fallait avoir les organes digestifs bien solides pour pouvoir résister à une action gastronomique d'aussi longue durée.

Nous nous étendrons autre part plus longuement sur ces minutieuses ordonnances surchargées d'amendes, et nous continuons notre chapitre. Ce n'est qu'en cas d'incendie, d'alerte, d'attaque, que chaque citoyen était obligé d'éclairer sa maison, et sur les places de ralliement, des torches de résine projetaient leurs lumières rougeâtres. Aux clochers des églises de Saint-Guillaume, de Saint-Pierre et de Sainte-Aurélie, on voit encore des bras de fer qui servaient à ce genre d'éclairage ; c'est là que les habitants de ces quartiers se réunissaient en armes. Quant à l'éclairage individuel, chaque classe de la population l'employait à sa manière; l'homme du peuple, qui sortait la nuit, portait des copeaux résinés de sapin allumés; le bourgeois prenait une lanterne, et le noble, le chanoine ou le prélat se faisaient précéder par un laquais tenant à la main un flambeau. Plus tard, quand on roula carrosse, le flambeau était porté par un coureur en livrée, qui, de l'autre main, tenait une grande canne de tambour-major, avec laquelle il éloignait insolemment les passants pour faire place à la voiture de son maître, et le pauvre diable était obligé de rivaliser de vitesse avec les chevaux qui la traînaient; cet usage barbare a passé de mode, mais nous nous souvenons encore de l'avoir vu en vigueur à la cour de Vienne, en 1818. Il nous reste, à quelques anciennes maisons de maître, des traces de l'usage des flambeaux: ce sont de grands cônes creux en tôle qui servaient à les éteindre.

Lorsque Strasbourg fut devenu ville française, et que le pavage général fut ordonné, on voulut en même temps suivre l'exemple de la capitale et introduire les réverbères; mais ce projet ne fut pas réalisé. Cependant, en 1728, il occupa de nouveau le sénat; les corporations furent consultées, et la chambre des XIII et celle des XXI le prirent en considération; mais comment en couvrir les frais? La population tout entière allait jouir du bienfait de l'éclairage public, et pourtant les propriétaires des 3753 maisons qui composaient notre cité, devaient seuls supporter la charge de premier établissement, en proportion des toises de largeur de leurs façades. Cet impôt, basé sur un principe injuste de répartition, souleva contre lui la noblesse et le clergé, qui possédaient alors les plus vastes et les plus belles maisons de la ville, comme nous avons déjà eu et aurons encore souvent occasion de le dire.

Ils portèrent plainte au gouvernement, et, par leur influence, l'arrêté du sénat fut cassé avec l'observation que Sa Majesté avait été très-mécontente en apprenant que le Magistrat s'était arrogé le droit de créer un nouvel impôt, droit dont il ne jouissait plus depuis sa capitulation, sans l'autorisation gouvernementale; les choses en restèrent donc là.

Éclairege et pavage des rues.

Enfin, après diversautres essais aussi infructueux les uns que les autres, et grâce à une brutalité qui fut commise dans la rue, à la faveur des ténèbres, sur une pauvre fille, la servante du professeur d'histoire Lorentz, le maréchal de Contades, commandant la province d'Alsace, l'évêque-cardinal de Rohan; le prince de Hesse-Darmstadt et le prince Maximilien de Deux-Ponts, colonels de deux régiments en garnison en notre ville, parvinrent, en 1778, à obtenir du gouvernement le *fiat lux* si désiré, par l'autorisation d'éclairer les rues de la ville du 1er octobre au 1er avril, depuis la chute du jour jusqu'à une heure du matin. Cette autorisation enjoignit à tous les propriétaires de maisons de payer leur part de contribution, et n'en exempta aucune propriété, ni publique ni privée [1]. Le prince de Deux-Ponts souscrivit pour 200 livres et s'engagea à payer annuellement pour sa part la moitié de cette somme [2]. Une fois sorti de l'ornière de la routine, l'éclairage de la ville subit des modifications progressives jusqu'à ce que le gaz, à son tour, délogeât l'huile en 1839. Alors il y avait 523 lanternes à 1243 becs qui illuminaient la ville, avec 72 lanternes à 142 becs, devant les édifices publics; elles coûtaient annuellement 52,000 fr. d'entretien payés à l'entreprise.

[1] Cette innovation, si utile qu'elle fût, accompagnée de la mauvaise gestion des affaires publiques, des charges accablantes des contributions et du paupérisme, qui prit un grand développement dans notre ville, donna lieu au pamphlet suivant, affiché à la *Pfaltz:*

Als unsre Stadt im Wohlstand sass, Da war es finster auf der Strass, Doch als das Unglück angefangen, Hat man Laternen aufgehangen, Damit der arme Bürgersmann Des Nachts zum betteln sehen kann. Wir brauchen die Laternen nicht, Wir sehn' das Elend ohne Licht.	Quand l'aisance régnait en notre ville, Il faisait sombre dans les rues, Mais quand le malheur commença, On alluma des lanternes, Afin que le pauvre bourgeois vît clair La nuit pour pouvoir mendier. Nous n'avons pas besoin de lanternes, Nous voyons la misère sans lumière.

[2] Après divers renseignements pris à Nancy et à Metz, ainsi qu'à Francfort s/M, le sénat, avec des délégués de la noblesse et du clergé, fit un traité avec un sieur Tourtille Sangrain, entrepreneur de l'éclairage de Paris, de Versailles et d'autres villes et côtes de France. Il fournit 490 lanternes avec 1195 becs, à raison de 66 livres la pièce, 32,340 livres. Poteaux, potences, boîtes, cordes, poulies, etc., 8968 livres, total, 41,308 livres de frais de premier établissement. Le prix de l'éclairage à huile de ces 1195 becs à 22 livres pour les six mois, monta à 26,290 livres par an. Les frais annuels de l'éclairage de la ville furent couverts par une partie de l'*Allmendgeld*, c'est-à-dire par des contributions que payaient les personnes qui avaient des propriétés bâties sur le terrain communal ou en location de la ville, et par des sols additionnels par livre. La répartition, pour couvrir les frais d'établissement, fut faite de la manière suivante, en se basant sur le mode primitivement rejeté :

Toises				Livres.	Sols.	Deniers.
600	toises de façade,	bâtiments du roi,	à 31 sols 9 1/3 deniers	953	6	8
2,512	id.	id.	de la ville, id.	3,991	5	4
19,407	id.	id.	de la bourgeoisie, id.	30,835	11	»
2,570	id.	id.	du clergé, id.	4,083	9	»
650	id.	id.	de la noblesse, id.	1,032	15	6
205	id.	id.	de l'ordre de Malte, id.	325	14	2
26	id.	id.	de l'hôtel d'Andlau, id.	41	6	2
30	id.	id.	de l'hôtel de Moyenmoutier, id.	47	13	4
26,000	toises à 31 sols 9 1/3 deniers formant		Total.	41,311	1	2

(*Procès-verbaux de la chambre des XXI*, 1778 *et* 1779.)

Éclairage et pavage des rues.

Une compagnie lyonnaise traita le 27 juin 1838 avec M. F. Schützenberger, alors maire de notre ville, pour l'éclairage au gaz; cette concession, faite pour dix-huit années, commença à courir du 1er janvier 1840. L'usine à gaz s'installa au Marais-Vert et occupe un terrain de 50 ares. Dix fourneaux à trois cornues sont en état de fonctionner; trois cuves servant de réfrigérants reçoivent successivement le gaz, qui passe de là aux épurateurs, pour se rendre ensuite dans les deux gazomètres, dont l'un contient 1800 et l'autre 1000 mètres cubes.

Le prix du mètre cube ou mille litres de gaz se vend à 54 centimes. Il est aussi livré aux particuliers, par abonnement, à 6 centimes le bec et par heure.

Les travaux furent conduits avec une telle rapidité qu'audit jour, 1er janvier 1840, les rues des Grandes-Arcades, des Hallebardes, du Dôme, la rue Brûlée, celle de la Mésange, les rues Mercière, du Vieux-Marché-aux-Poissons, la place Gutenberg et la promenade du Broglie furent éclairées par cet air combustible. Dans les premières années, on le préparait avec l'huile de schiste et de l'eau; mais l'entreprise, qui fit des pertes considérables, renonça à ce système et produit depuis 1843 le gaz par la distillation de la houille, opération simplifiée et plus lucrative.

Ce mode d'éclairage a pris depuis une grande extension, et à la fin de 1846, époque à laquelle nous avons écrit ces lignes, il y avait 17 kilomètres, près de quatre lieues, de tuyaux en fonte de fer posés sous le pavé de Strasbourg, 377 lanternes à gaz éclairant les rues, places et quais, 2548 flammes chez les particuliers, y compris 333 qui éclairaient le théâtre, et il ne restait plus que 340 lanternes à 765 becs à huile au service de l'éclairage; on les appelait des becs municipaux, comparativement à la lumière du gaz. Aujourd'hui, quoique les canalisations n'aient plus continué depuis la fin de l'année 1848, ces tuyaux occupent 21 kilomètres d'étendue, auxquels il suffirait d'ajouter encore 10,000 mètres, pour arriver à chasser le gaz souterrainement dans toutes les rues de la ville, à l'exception du chemin de ronde au pied des remparts; 86 lanternes ont été ajoutées aux 377, et le chiffre des becs desservant les maisons particulières s'est augmenté progressivement de 2548 à 4821, dont 4237 abonnés au compteur, 116 abonnés à l'année, et le reste au théâtre. L'entreprise doit s'attendre à une bien plus forte consommation de gaz, quand les expériences pour faire servir cet air combustible au chauffage et même à l'emploi de la cuisine, auront conduit à une théorie complète et sûre; sous ce point de vue, nous signalerons les expériences progressives qu'a faites en notre ville M. Hugueny, pharmacien.

Les progrès incessants des sciences et des arts nous feront peut-être arriver un jour, au moyen de la lumière électrique ou de toute autre flamme durable, à un mode d'éclairage d'une intensité égale à celle des feux de bengale, et qui, du haut de la flèche de la cathédrale et de quelques autres tours, illuminera la ville entière et fera à son tour abandonner le gaz qui brille le soir dans nos rues.

Marais-Vert.

Sous l'article Marais-Vert, nous avons parlé de la démolition de tout un quartier de la ville, pour y asseoir la station du chemin de fer et le gazomètre. En faisant ces démolitions, on découvrit au fond de la petite rue des Gerbes (*Garbengässel*), derrière le gazomètre, des traces de l'ancienne chapelle *zum elenden Kreutz*, à la croix des pauvres. Elle était de petite proportion, carrée et voûtée, et on y entrait par une porte ogivale à accolades; l'intérieur était peint de guirlandes de palmes et de fleurs sur un fond blanc avec quelques inscriptions allemandes, mais rendues illisibles par l'humidité. A cette chapelle était adossée une maison à embrasures de fenêtres sculptées; au premier étage, on voyait peintes en grisailles des colonnes entre lesquelles se trouvaient des carrés en relief imitant les boiseries, et dans un coin de chambre, un arquebusier mettant son arme à mèche en joue. Cet arquebusier, ceint d'une épée et portant la cuirasse et le costume suisse à culottes à tonnelet, nous a rappelé la maison du tir public établie au Marais-Vert jusqu'en 1480, où, pour cause d'accidents funestes arrivés par les armes, elle fut transférée hors la porte des Juifs, au *Schützenrain*, aujourd'hui promenade du Contades.

Halle-aux-Blés.

Ne quittons pas ce quartier sans nous arrêter devant la Halle-aux-Blés, l'un des monuments des temps modernes les mieux compris et les mieux exécutés, et qui se distingue surtout par la hardiesse de la charpente de sa toiture, admirée par bien des architectes touristes. Elle fut construite en 1826, sous l'administration municipale de M. de Kentzinger, maire d'alors[1]. M. Villot, architecte de la ville, dont le nom s'attache déjà honorablement à la construction du théâtre, en est le créateur. Ce beau bâtiment, qui va bientôt perdre sa destination primitive, a coûté à la ville la somme de 406,147 fr. payés en quatre annuités.

La série de maisons sises depuis le Marais-Vert jusqu'au faubourg de Pierre subit aussi le sort de la démolition, quand on commença à exécuter le projet d'établissement d'un quai sur la rive gauche du canal, sous l'administration de M. F. Schützenberger. Parmi elles, il y en a une qui ne doit pas demeurer dans l'oubli, car un des hommes vaillants qui ont illustré la cité de Strasbourg l'habita pendant son jeune âge. Elle

[1] M. de Kentzinger a été pendant quinze ans maire de la ville de Strasbourg; une notice nécrologique, que lui consacra notre compatriote, Th. Stœber, nous fera connaître le mérite de cet administrateur intègre:

« M. Antoine-François-Xavier de Kentzinger naquit à Strasbourg en avril 1759; il fit ses premières études au « collége de Nancy. Fils d'un homme distingué par ses hautes connaissances dans la jurisprudence, il marcha sur « ses traces et suivit la carrière du barreau, où il défendit ses clients avec autant de talent que de désintéressement. « En 1790 il fut nommé membre du conseil général et il y soutenait avec courage les intérêts de ses concitoyens. « En 1792 il quitta sa patrie, sans prendre aucune part aux événements politiques du temps. Après le régime de la « terreur, il rentra dans son pays natal et remplit les fonctions d'avocat près de la direction des douanes à Strasbourg. « Sans trahir sa conscience, il sut défendre le commerce contre les exigences fiscales; au milieu des tentations et « des promesses les plus séduisantes, il resta homme intègre, homme d'honneur, et sortit de cette administration « les mains pures. En septembre 1815, il fut nommé maire de Strasbourg. La salle de spectacle, le quai Kléber, « la Halle-aux-Blés, la communication du quai des Pêcheurs, l'Académie, etc., sont les monuments de son « administration, qui de tout temps a été sage et paternelle. M. de Kentzinger aimait sincèrement les Strasbourgeois;



Ancienne Tannerie,
à la danse des Paysans, (Zum Bauerntanz) ou fut élevé le général Kléber.

Page, 146.



Déssiné d'après nat. par F. Piton, lith. par Ch. Kreutzberger.

Lith E Simon á Strasbourg.

45

Ancienne maison au Coin du Pont, et du Faubourg de Pierre.

était située à la gauche du pont qui remplace de nos jours, à quelques mètres plus en amont, celui qui conduisait dans la rue de l'Arbre-Vert. En dernier lieu, elle servait de tannerie et conserva son ancien nom, *zum Baurentanz*, à la danse des paysans.

J. B. Kléber.

Jean-Baptiste Kléber, né le 6 mars 1753, y fut élevé par sa mère, qui s'était mariée en secondes noces à un sieur Burger, propriétaire de cette maison. Ses parents étaient alors loin de se douter qu'un jour cet enfant porterait le nom de son père à la postérité, en y attachant cette auréole de gloire militaire qui plus tard ceignit son front. Dans la guerre de la Vendée, il fallut à ce républicain courageux, énergique, aussi bien que généreux et juste, tout son génie pour lui concilier, à la tête du parti des bleus, l'estime des blancs, qui leur étaient opposés, et ce fut son noble courage qui le rendit à Héliopolis le sauveur de cette poignée de braves laissés par Bonaparte sur les sables arides de l'Égypte. Si le poignard d'un musulman fanatique n'avait pas mis fin à ses jours, il eût été plus tard envoyé en exil, comme Moreau, le vainqueur de Hohenlinden, car cette nature de fer ne se serait sans doute pas pliée devant le manteau de pourpre de son ancien général.

Une révolution avait formé le héros, une révolution aussi devait rendre hommage à son souvenir. L'armée française, en évacuant l'Égypte, avait emporté les restes embaumés de son commandant en chef, qui furent déposés au fort de Lagarde, à Marseille; ils y restèrent oubliés jusqu'en 1818, et furent transportés alors à Strasbourg, où les caveaux de la chapelle Saint-Laurent, dans la cathédrale, les reçurent pendant quelques années. Enfin, à l'aide des fonds que l'armée entière avait réunis dans ce but, augmentés du produit de nouvelles souscriptions, on ouvrit plus tard un concours pour l'exécution tardive du monument qui devait être élevé à la mémoire du héros alsacien. Ce monument orne aujourd'hui une des places de sa ville natale, et sa statue, exécutée par notre habile artiste Grass, représente les traits martials et héroïques de cet homme de guerre, qui, sans sa fin tragique et prématurée, aurait, de l'aveu de Napoléon même, pu seul conserver l'Égypte à la France. Le 13 décembre 1838, le corps de Kléber fut transféré avec pompe de la cathédrale dans le caveau sur lequel sa statue a été élevée et inaugurée deux années après [1].

« il préféra la magistrature de sa ville natale à des fonctions supérieures et brillantes; il fut l'ami, le conseil, le « père de ses administrés, et, par sa fermeté inébranlable, il sut les garantir des réactions royalistes qu'un général « et un préfet, de sinistre mémoire (le général Pamphile Lacroix et le préfet Bouthillier), cherchèrent à exercer dans « nos murs paisibles, à l'instar des horreurs de Grenoble, Nîmes et Avignon. Grâce à son énergie et à sa force de « caractère, le sang n'a pas coulé à Strasbourg. Durant son administration, M. de Kentzinger a fait beaucoup de « bien et empêché beaucoup de mal.

« A la révolution de juillet, il se démit de ses fonctions de maire; tout homme d'honneur, n'importe son opinion « politique, approuvera cet acte de probité et de délicatesse. M. de Kentzinger ne connut jamais la dissimulation; « dans toutes les circonstances, il sut maintenir sa dignité d'homme de bien; quant à sa vie privée, elle fut consacrée « tout entière au soulagement de l'indigence; sa bienfaisance était aussi modeste que généreuse. Des malheurs « cruels et désastreux fondirent sur lui dans les dernières années de sa vie; sa force morale le soutint longtemps; « enfin, la faux impitoyable du temps trancha le fil de cette vie sans tache, vouée au bonheur de ses administrés et « de sa famille: il mourut le 24 mars 1832. »

[1] Fils d'un maître-maçon de cette ville, Kléber embrassa la carrière de son père et se rendit déjà à l'âge de seize

Rue des Mineurs.

A quelques pas du point où s'élevait jadis la maison de la *Danse-des-Paysans*, et en passant devant les belles façades modernes qui ont surgi comme par enchantement dans le courant de l'été de 1853, on arrive dans la rue des Mineurs. Presque tout le long de cette rue, à gauche, existait une vaste propriété, moins modeste que celle dont nous venons de nous occuper, et qui donna le nom à cette rue. De nos jours, le terrain qu'occupaient ses vastes jardins est morcelé; le pensionnat de Notre-Dame, avec son petit clocheton qui surmonte la chapelle, y a choisi son séjour paisible; mais, dans la propriété de M. de Wangen, à côté, nous retrouvons encore l'ancienne maison de maître avec son escalier en spirale qui monte dans la tourelle. Dans une salle basse, voûtée à nervures, que le propriétaire a fait restaurer, la clef de voûte sculptée porte l'écusson de son constructeur : deux marteaux de mineur en sautoir, avec deux étoiles d'or sur gueules et le millésime 1557. Israël Münckel était son nom; lui et son père étaient de riches possesseurs ou exploitateurs de mines (*Bergherren*), d'où l'on appela l'hôtel *Bergherrenhof*. Münckel fils était allié aux familles les plus notables de notre cité. Sa femme était la fille de l'Ammeister Arg et sa sœur était mariée à Thiébaut, Jean, de Mundolsheim, Städtmeister de Strasbourg. Bühler, dans sa Chronique contemporaine, nous dit qu'il déployait un luxe digne du seigneur le plus opulent, que ses écuries étaient peuplées de chevaux superbes, que ses meubles étaient couverts de damas, de riches étoffes de soie, et que sa table brillait de vaisselle en argent le plus pur. En considérant le

ans à Paris, pour y faire ses études chez Chalgrin, architecte distingué de son temps. De retour à Strasbourg, un de ces événements qui décident souvent de l'avenir d'un homme, donna à sa carrière tout une autre tournure. Il avait rencontré dans un café quelques jeunes Bavarois d'illustre famille; d'autres jeunes gens de cette ville les ayant insultés, Kléber prit leur défense et provoqua en duel les agresseurs; son courageux dévouement lui attira la reconnaissance des nobles étrangers, qui le décidèrent à les suivre à l'école militaire de Munich, où il se distingua par son talent et son aptitude. Le général de Kaunitz le reçut comme lieutenant dans son régiment, et il y servit de 1770 jusqu'en 1783; il retourna alors en congé dans sa famille et envoya sa démission, après avoir reçu de M. de la Galizière, intendant d'Alsace, la place d'inspecteur des bâtiments dans la Haute-Alsace. Quand la révolution éclata, il entra comme adjudant-major dans un des premiers bataillons de volontaires, servit sous Custine au siége de Mayence, en 1792, et sut mériter, par son courage et ses connaissances, l'estime de Reubell et de Merlin de Thionville, qui le firent nommer adjudant général. Rentré en France, il fut arrêté à Nancy comme suspect, conduit à Paris, mais bientôt après relâché par ordre du ministre de la guerre et nommé général de brigade. En 1793, il accompagna la garnison de Mayence dans la Vendée comme général de division et s'y couvrit de gloire. Après cette campagne, il servit dans l'armée du Nord et dans celle de Sambre-et-Meuse, et cueillit des lauriers à la bataille de Fleurus, s'empara de Mons, de Louvain, du fameux poste fortifié de la Montagne-de-Fer et mit, en 1794, le siége devant Mæstricht, qu'il emporta après onze jours de tranchée. En 1795, il exécuta le passage du Rhin à Düsseldorf, contribua grandement au succès de Jourdan dans la campagne de 1796, gagna les batailles d'Altenkirchen, de Butzbach, et s'empara de Francfort. En poursuivant les Autrichiens, il les battit à Rednitz, et s'empara de soixante pièces de canon. Dégoûté du service, il se démit de son commandement et retourna en Alsace; mais appelé à l'armée d'Angleterre, après le traité de paix de Campo-Formio, Bonaparte le choisit pour faire avec lui la campagne d'Égypte, où il débarqua, devant Alexandrie, le 30 juin 1798. En 1799, il emporta le fort de Jaffa, partagea la victoire avec le général en chef au mont Thabor, reçut le commandement en chef de l'armée, réduite à 15,000 hommes, avec lesquels il gagna la bataille d'Héliopolis, et, subjuguant la terrible insurrection au Caire, fit encore trembler Musulmans et Anglais, quand le fanatique Soleyman le poignarda le 14 juin 1801 dans les jardins du quartier-général. Lorsqu'en 1838 on ouvrit le cercueil de Kléber, dans le caveau de Saint-Laurent, on pouvait encore très-bien reconnaître les traits du héros momifié et les traces des trois coups de poignard qui avaient mis fin à ses jours.

Rue des Mineurs.

rapport vraiment prodigieux des mines d'argent, de cuivre et de plomb dans nos Vosges pendant le seizième siècle, avec sa valeur relative, il n'est pas étonnant que celui qui les exploitait ait dû acquérir d'immenses richesses. Nous en parlerons encore dans nos promenades dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Münckel mourut d'une mort subite en 1569, laissant en apparence une fortune très-prospère. Mais comme le proverbe: *Tout ce qui reluit n'est pas or*, était vrai autrefois comme aujourd'hui, quand l'inventaire fut fait, avec tout son crédit et son opulence, il laissa un passif excédant de beaucoup l'actif de sa fortune. Il fut déclaré en faillite, et ses biens, meubles et immeubles, furent vendus au profit de ses nombreux créanciers, qui perdirent cependant encore de fortes sommes. L'hôtel du mineur fut alors acheté par l'archevêque de Spire, qui y établit son pied-à-terre à Strasbourg; il resta sa propriété jusqu'au commencement du siècle suivant, où il fut acquis par la famille des comtes palatins de Deux-Ponts, Veldenz, Lautereck et La Petite-Pierre, branche latérale des électeurs palatins de Bavière, qui avaient leur résidence dans l'opulent château dont nous admirons encore les ruines à Heidelberg. Les chefs de cette famille, comme de celle de Birkenfeld, s'étaient convertis au protestantisme du temps de la réforme et entretenaient de bons rapports d'amitié avec la ville. En 1452, nous trouvons déjà dans nos annales une preuve des bonnes relations qui existaient entre elle et ces dynastes par l'invitation que fit un comte de Veldenz au sénat de tenir sur les fonts de baptême, comme parrain, un de ses enfants nouveau-nés. Le sénat, flatté de cet honneur, envoya alors une députation composée du Städtmeister G. J. Wurmser, de l'Ammeister P. Storck et de l'avocat général de la république, F. Schmidt, au château de La Petite-Pierre (*Lützelstein*), pour assister à cette cérémonie; la ville fit hommage au nouveau-né, comme présent de baptême, d'une chaîne d'or à douze rangs avec un médaillon du même métal aux armoiries de Strasbourg.

La famille régnante de Suède était parente par alliance avec les comtes palatins; déjà en 1578, Jean III, roi de Suède, passa par Strasbourg pour voir sa sœur Marie, mariée à Jean-George, comte palatin de La Petite-Pierre; il logea alors, comme nous l'avons indiqué, du 12 au 15 mars, à l'auberge du Petit-Cerf, près de la cathédrale.

Dans l'été de 1620, Gustave-Adolphe, dont la sœur Catherine avait épousé Jean-Casimir, de cette même famille[1], et qui venait d'être fiancé à Marie-Éléonore de Brandebourg, vint faire un voyage sur le Rhin pour voir ses parents; il habita pendant quelques jours notre hôtel. Pour conserver l'incognito aux yeux du public, il prit le nom de *Gars*, nom composé des initiales *Gustavus Adolphus rex Suevorum.* Le beau portrait de ce roi que possède la Bibliothèque daterait-il de cette époque ou de celle où les Suédois envahirent le pays douze années plus tard? Rusdorf, ministre de l'électeur palatin, raconte, dans une lettre au chancelier Oxenstiern, l'incognito de ce prince et

[1] Leur fils Charles-Gustave monta sur le trône de Suède en 1654; mort en 1660.

Rue des Mineurs. l'entretien suivant qu'il avait eu avec lui. Il lui dit : «Je m'appelle *Gars* et je suis «capitaine dans la troupe du roi, mon souverain. Si jamais la fortune vous amène en «Suède, je me ferai un vrai plaisir de vous rendre tous les services qui dépendront de «mon petit pouvoir.» Rusdorf n'apprit que par la suite qu'il s'était entretenu avec ce roi chevaleresque. Quand ce souverain arriva sur le Rhin avec ses armées, pendant la guerre de trente ans, il ne put revoir notre antique cité et le toit hospitalier qui l'avait reçu.

Le 29 septembre 1694 mourut dans cet hôtel, à l'âge de soixante-neuf ans, Léopold-Louis, dernier mâle des comtes de Veldenz, Lautereck et La Petite-Pierre. Sa vie fut un long tissu de malheurs, de procès de succession et de souffrances morales. Orphelin dès sa plus tendre enfance, il fut élevé sous la direction d'un tuteur, et son jeune âge se passa dans les orages de cette guerre trentenaire, qui lui enleva tous ses domaines; ils lui furent restitués par la paix de Westphalie; cependant il n'en profita pas longtemps, car il eut à subir la haine que Louis XIV portait à sa famille, haine signalée par le ravage du Palatinat, cette tâche ineffaçable dans la vie du grand monarque; il vint se réfugier à Strasbourg, après avoir vu séquestrer de nouveau tous ses domaines. Père de onze enfants, dont beaucoup étaient morts en bas-âge, dont d'autres avaient trouvé une fin prématurée sur les champs de bataille, il éprouva des chagrins domestiques qui vinrent encore jeter le trouble dans cette vie agitée.

Sous la domination française de Strasbourg, le comte de Veldenz y avait conservé sa résidence avec l'agrément du gouvernement; mais avec elle commença aussi la réaction religieuse et la fureur des conversions. L'article 3 de la capitulation avait garanti le libre exercice de la religion protestante aux habitants de cette ville; mais l'Église employa tous les moyens occultes et même publics, par les prêches et les controverses, pour attaquer le protestantisme; elle dressa aussi ses filets autour de la famille de Veldenz et parvint à convertir leur fille Anne-Sophie, qui entra dans un couvent. Happélius, dans ses *Éphémérides,* nous rapporte que l'aumônier du comte dans un sermon exhorta ses auditeurs à ne pas se laisser entraîner, par des promesses et des honneurs mondains, à changer de religion; il les conjura de rester fidèles à la foi de leurs pères et à supporter plutôt le martyre des huguenots français que de changer. Le marquis de Montglas demanda, au nom de son gouvernement, la punition du courageux orateur, comme instigateur de l'hérésie. Le comte, sommé de quitter la ville, s'il ne voulait pas livrer son aumônier, s'exila avec lui, mais revint cependant quelques années après pour mourir dans son hôtel, comme nous l'avons dit ci-dessus, de même qu'en 1723 y mourut sa fille Dorothée, épouse de Gustave-Samuel, comte de Deux-Ponts. Après que son mari se fut converti à la religion catholique, il divorça avec elle, la même année de sa mort, et se remaria avec Louise-Dorothée de Hofmann. Ces tristes commotions, engendrées de part et d'autre par l'intolérance et le

fanatisme religieux, excitées par les hommes de l'Église, avaient fait oublier les grands préceptes de charité et de fraternité qu'enseigna le divin maître. Ce n'était autre chose que les représailles du catholicisme contre le protestantisme, car, en 1588, l'arrière-grand-père du comte de Deux-Ponts avait chassé tous les catholiques de ses États et y avait introduit le calvinisme.

Rue des Mineurs.

Les bons rapports qu'entretenaient avec la ville de Strasbourg les membres de cette famille, dont quelques-uns étaient entrés au service militaire de France, continuèrent pendant tout ce siècle, et nos pères se souviennent avec plaisir du prince Max de Deux-Ponts, colonel du régiment d'Alsace, que la fortune fit monter sur le trône de Bavière[1].

Après l'extinction des Veldenz, leurs domaines furent morcelés et vendus, et l'hôtel dont nous venons de parler fut acquis, au commencement de ce siècle, par M. Wangen de Geroldseck, d'une ancienne famille noble d'Alsace, dont nous avons déjà rencontré le nom dans nos récits. M. de Wangen a été maire de Strasbourg de 1806 à 1810, et son fils aîné occupe encore l'ancien hôtel Veldenz.

Rue du Faubourg-de-Pierre.

En débouchant dans le faubourg de Pierre, nous avons vis-à-vis de nous, à côté des magnifiques magasins de fer de M. Hey, qui attestent dans toute sa grandeur le développement moderne de la fabrication de ce métal, la brasserie d'Alsace, nº 87. Quoique de construction plus modeste que celle dont nous venons de parler, cette maison a bien changé de face depuis; mais nous retrouvons néanmoins intacte la partie de droite de la grande porte-cochère qui conduisait dans la vaste cour d'honneur, et au fond la maison de maître avec son fronton, qui n'est plus en harmonie avec d'autres constructions élevées depuis pour l'exploitation de l'industrie du propriétaire actuel. Cette maison rappelle le nom du dernier membre de la famille Klinglin qui ait habité Strasbourg. En parlant de cette famille à l'article de la rue des Juifs, nous avons dit : « Son jeune fils, enfant de neuf ans, innocent des actions de son père, eut encore « à subir les fatalités du destin ; nous en parlerons autre part. » Ce jeune fils embrassa la carrière des armes, et arriva, par de hautes protections, au grade de maréchal-de-camp et commanda comme tel en notre ville, sous les ordres du maréchal de Rochambau, quand la populace pilla l'Hôtel-de-Ville en 1789. Il était le constructeur de cet hôtel et l'habita quand deux années après, lorsque la famille royale se prépara à quitter secrètement le sol de la France, son dévouement lui fit accepter du marquis de Bouillé l'honorable mission d'exécuter une partie des ordres dans le plan de sa fuite; mais l'arrestation de Louis XVI et de Marie-Antoinette à Varennes fit lancer un mandat d'amener contre lui. Le général Klinglin eut encore le temps de se sauver et prit rang dans l'armée de Condé, au delà du Rhin; l'hôtel fut alors vendu comme domaine national. Son nom reçut une certaine réputation par la prise de ses fourgons

[1] Voyez ville, rue Brûlée, division militaire.

Rue du Faubourg-de-Pierre.

par les hussards français, sous les ordres de Moreau, à Offenbourg, le 2 floréal an V. On sait que cette prise amena la découverte de toute la correspondance secrète entre Pichegru, le prince de Condé, le libraire Fauché Borel, l'anglais Wickham et autres chefs et intermédiaires, qui, en dévoilant la trahison de Pichegru, compromit aussi son ami Moreau et bien d'autres. Lors du licenciement de l'armée de Condé, le général Klinglin fut nommé général-major au service d'Autriche et il mourut en émigration.

Loin des intrigues de la cour et des orages politiques qui ont pendant si longtemps poursuivi ses pères, son fils vit aujourd'hui au delà des Vosges, à Plain-de-Valsch, ou Valeriethal, propriétaire d'immenses forêts et d'une belle manufacture de cristaux, et nous lui devons l'importation en France de la fabrication des verres de couleur dits de Bohême, que la manufacture de Saint-Louis produit aussi avec tant de goût et de variété dans les formes et les ornements.

Avant de quitter la rue du Faubourg-de-Pierre, entrons pour un moment dans cette rue parallèle à celle des Mineurs, et qui conduit de même au Marais. Quatre maisons la séparent aujourd'hui du canal; deux ont été démolies quand on construisit le quai, et nous avons conservé en dessin celle du coin, près du pont, type d'architecture du seizième siècle, qui devient de jour en jour plus rare dans notre cité.

Rue de la Toussaint.

La rue de la Toussaint, si tranquille, si silencieuse, bordée de belles maisons avec jardins, a conservé une physionomie aristocratique et une teinte de riante jeunesse. Aussi les sciences et les finances y ont-elles fixé leur séjour [1]. Les monuments des temps reculés ont disparu à la fin du siècle passé, par la démolition d'une petite église et de quelques bâtiments dépendants, dont la rue reçut le nom; cette église occupait le terrain des maisons n°s 19 *bis* et 20. Elle doit son origine à l'un de ces vœux que l'homme aime à faire quand le danger le menace, quand la crainte de la mort ou une grande douleur le font rentrer en lui-même et le placent devant Dieu, le juge de ses actions; inspirations du cœur et de la conscience qui sont si souvent oubliées dès que des moments plus prospères font espérer un meilleur avenir. Un Henri de Müllenheim, peut-être le même qui fit construire à cette époque l'église de Saint-Guillaume, d'une famille dont la généalogie remonte au douzième siècle, et qui est arrivée jusqu'à nous en laissant bien des souvenirs dans notre histoire, en fut le pieux fondateur. Il s'était

[1] Depuis deux ans cette rue a subi à sa droite bien des changements : des maisons ont été démolies et reconstruites. Dans le jardin de celle du coin, M. Th. Hasslauer vient de construire un grand bâtiment servant de grenier; plus loin, on démolit une autre maison servant de pensionnat de demoiselles, et on agrandit la vaste façade de l'ancienne propriété Reibel, transformée par la piété religieuse en hospice et en maison de pension annexe de Sainte-Barbe, au faubourg National, dont nous avons déjà parlé, et vis-à-vis, M. Ratisbonne a élevé une charmante maison de maître. Quand nous avons rédigé l'historique de cette rue, il n'y a pas encore une dizaine d'années, la maison n° 4 était habitée et l'est encore par M. Destrais, professeur à la faculté de droit; dans celle n° 6, il y avait le pensionnat de MM. Carl et Bautain; à côté, celui de M. Aufschlager; en face, celui de Mlle Barbenès; celle portant le n° 16, était et est encore habitée par M. Coze, doyen de la faculté de médecine, et au n° 19 *bis*, logeait M. Persoz, professeur de chimie et directeur de l'école de pharmacie. Cette rue était alors, comme on voit, la véritable retraite de la science.

joint à ces preux chevaliers, ornés de la croix, que Louis IX entraîna au delà des mers dans sa sainte passion pour entreprendre la huitième croisade contre les infidèles, dernier et vain effort pour leur arracher le tombeau du Christ, où ce roi trouva une mort déplorable et son armée tant de misères.

Rue de la Toussaint.

L'histoire nous a laissé ignorer si c'est devant l'antique Carthage ou en défendant Saint-Jean-d'Acre, dernier rempart des chrétiens, que Müllenheim avait fait le vœu de construire une église dans sa ville natale, s'il parvenait un jour à la revoir. Il put retourner dans le sein de sa famille après bien des souffrances et réalisa son vœu en 1328. Primitivement il y attacha une prébende pour sept prêtres, dont le nombre s'accrut jusqu'à dix-neuf, par des donations subséquentes de Walter de Müllenheim, en 1355, et de sa famille.

Une inscription lapidaire au-dessus de la porte en avait conservé le souvenir :

DIES MVNSTER IST GEWIEDMET AVF PRIESTER
VON HEINRICH VON MVLLENHEIM EINEM BVRGER
ZV STRASBVRG.

Le mouvement des croisades qui, pendant deux siècles, agitèrent comme une fièvre belliqueuse la société européenne tout entière, depuis les rois jusqu'aux manants, depuis les prélats jusqu'aux moines les plus obscurs, eut aussi son retentissement en Alsace.

En 1095, l'empereur Henri IV tint une diète à Strasbourg pendant les jours de Noël; exaltés par les prédications de Pierre-l'Hermite, des centaines de chevaliers descendirent des châteaux forts de nos montagnes, et des milliers d'hommes, dans les rangs du peuple, s'enrôlèrent avec eux dans les rangs des croisés. Au printemps de l'année suivante plus de 80,000 hommes se réunirent en notre cité pour entrer en campagne; l'évêque Othon de Hohen-Stauffen et les comtes de Linange se placèrent à la tête de cette armée, qui de là se mit en branle pour marcher vers l'Orient.

En 1144, saint Bernard prêcha chez nous la seconde croisade, et trois ans après, l'empereur Conrad de Hohen-Stauffen, accompagné de son neveu Frédéric Barberousse, d'une foule de comtes, de seigneurs, de barons et d'une nombreuse armée portant la croix, quitta Haguenau, élevé par lui au rang de ville, et où il aimait à résider au milieu de ses vastes forêts, théâtre du noble plaisir des chasses.

Les dissensions continuelles entre les empereurs d'Allemagne et les papes, les guerres contre l'Italie qui en furent les conséquences, les pertes immenses que causaient les croisades, soit en argent, soit en hommes, enlevés par le fer des Sarrazins, par les fatigues, la faim, les maladies épidémiques, avaient ralenti de beaucoup cette ardeur primitive, qui lançait les peuples d'Occident contre ceux de l'Orient, car peu de monde

Rue de la Toussaint. revenait de ces expéditions lointaines. En France, où elle était entretenue par la piété d'un roi et par le caractère plus vif, plus aventureux et plus guerrier de la nation, cette exaltation dura plus longtemps; elle se communiqua même des pères aux mères et aux enfants, car près de trente mille de ces derniers quittèrent leurs familles en 1213. L'Allemagne fournit son contingent d'une vingtaine de mille de ces malheureuses victimes de l'ignorance et des préjugés de leurs parents; ils se réunissaient en longues processions, le bâton de voyage en main, croyant vaincre les armées du croissant par des hymnes religieux, chantés de leurs voix juvéniles, comme jadis le son des trompes israélites avait fait crouler les murs de Jéricho. Plus de seize cents de ces enfants furent enlevés de cette manière à l'Alsace. Comme les autres jeunes croisés de l'Allemagne, ils se dirigèrent sur Rome, mais périrent presque tous de misère, avant même d'avoir pu atteindre la ville éternelle, ou bien furent dépouillés par des brigands et enlevés au troupeau, pour ne plus jamais revoir leurs foyers. Ceux de France subirent un sort plus triste encore: embarqués à Marseille, ils devaient être conduits gratuitement en Palestine; mais deux des vaisseaux firent naufrage et les autres les transportèrent en Égypte, où des marchands d'esclaves, chrétiens comme eux, les vendirent traîtreusement.

Revenons à l'église de la Toussaint. Jusqu'à l'époque de la réforme, cette œuvre de la piété d'un Müllenheim avait compté dans le nombre des six églises de la ville auxquelles étaient attachés des chapitres; les cinq autres étaient la cathédrale, Saint-Thomas, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Pierre-le-Jeune, Saint-Étienne. Mais l'église de la Toussaint ne pouvait pas être élevée en chapitre collégial, la famille s'étant toujours réservé le droit de patronage et de nomination aux douze prébendes existantes alors.

C'est par la même raison, quand le dogme de Luther fut introduit en cette ville, que le sénat ne put, comme il l'avait fait à l'égard d'institutions religieuses semblables, assigner aux biens de la Toussaint une autre destination pieuse ou charitable, sans porter atteinte aux droits de tiers, la famille des Müllenheim jouissant du droit de bourgeoisie en cette ville, et dont quelques membres avaient adopté la nouvelle doctrine. Néanmoins, divers conflits s'étant élevés entre cette famille, la ville et l'évêché, relativement aux prébendes de la Toussaint, une composition amiable entre les trois partis régla cette affaire en 1657. Les douze prébendes furent données, à titre d'encouragement aux études, à six étudiants catholiques et à autant d'étudiants protestants, après un examen constatant leur aptitude. Ils étaient nommés par la famille des Müllenheim avec la sanction du Magistrat. Les choses en restèrent là jusqu'en 1685, où l'église délaissée, après avoir subi des réparations, fut rendue, par ordonnance royale, au culte catholique. Les Müllenheim aussi revinrent au culte de leurs arrière-grands-pères. La révolution fit vendre comme biens nationaux les maisons qui en dépendaient, et l'église fut démolie.

Rue de la Toussaint

Après cette grande commotion politique de la France, le dernier prince-évêque, le cardinal Louis René de Rohan, avait émigré et était mort à Ettenheim, comme nous l'avons indiqué dans les souvenirs qui se rattachent à cette petite ville badoise. Son successeur, l'évêque constitutionnel Brendel, ne resta pas longtemps en place, car le régime de la terreur vint abolir le libre exercice des différents cultes. La devise: *Liberté, égalité, fraternité,* inscrite dans le code de l'Évangile, était depuis longtemps devenue un vain mot dans l'histoire des hommes. La révolution française l'inscrivit de nouveau sur son drapeau; elle devait niveler et unir la société entière sous le point de vue politique et matériel, de même qu'elle devait faire disparaître la différence des sectes religieuses. Mais on voulut remplacer par l'action seule de la raison les sentiments du cœur, de la conviction, de la foi qui gouvernent l'homme individuellement; c'est à la raison seule que les temples furent consacrés, c'est la déesse de la Raison, la déesse de la Liberté qu'on y adorait, et on vivait sous l'empire d'un despotisme sanguinaire; flagrante ironie des plus saints et des plus nobles préceptes religieux et moraux!

De même que les préjugés, les abus, les erreurs qui se glissent lentement dans les mœurs de la société, ne peuvent être extirpés d'un jour à l'autre, de même les doctrines de la justice, de l'équité, de la charité, de l'amour fraternel ne peuvent s'enraciner qu'avec le temps. Pour qu'une législation soit comprise, pour qu'elle soit efficace, il faut aussi que les éléments qu'elle doit régir soient mûrs pour la comprendre ou la supporter, et aptes à en profiter. Il faut une base solide, sur laquelle l'édifice social soit construit pour empêcher qu'il ne s'écroule, ou qu'il ne soit à la merci des orages politiques et religieux. La révolution qui avait bouleversé tout l'ancien édifice social, ne trouva pas le terrain préparé pour s'y asseoir avec stabilité, et elle subit par conséquent la force des circonstances.

Parmi les institutions qui vinrent bientôt surnager dans ce grand naufrage du passé, l'Église se constitua de nouveau, mais sous d'autres auspices, sous d'autres conditions. Le concordat que Bonaparte, premier consul, signa en 1801 avec le pape, créa de nouveau, en France, soixante archevêques et évêques, et l'évêché de Strasbourg reprit sa place; mais ce n'était plus pour avoir à sa tête un prince français ou du saint empire germanique, issu de sang illustre, ayant sa garde prétorienne, et se nourrissant d'un budget de plus d'un million, avec ses grosses prébendes; le nouveau prélat n'était plus qu'un chef spirituel à la tête de son troupeau. Le premier évêque nommé à cette dignité, après le concordat, fut Jean Pierre Saurine, auparavant évêque constitutionnel du département des Landes, qui avait fait partie des États-Généraux, de la Convention et du Corps législatif. Lorsqu'il arriva en cette ville le 17 prairial de l'an X de la république, les biens du clergé avaient été vendus au profit de l'État, et le prélat dut se loger momentanément dans le Grand-Séminaire, transformé en école de médecine, puis dans la Grand'rue, n° 8, à côté du Poêle-des-Maréchaux, alors maison

Rue de la Toussaint.

Brentano, puis il habita pendant quelques années, jusqu'à sa mort, la maison n° 8 de la rue de la Toussaint.

Sa destinée ne voulait pas lui faire subir l'humiliation qui l'aurait attendu s'il avait vécu une année de plus, car les Bourbons revenus sur le trône de France l'auraient évincé de sa position, à cause de ses principes politiques et religieux. Il mourut à Soultz, dans le Haut-Rhin, en tournée de confirmation, le 9 mai 1813. Le siége épiscopal resta vacant jusqu'en 1820, où le prince Gustave Maximilien de Croï, grand-aumônier de France, vint en prendre possession et s'installa dans le château. Dans l'intervalle, le diocèse avait été administré par quatre vicaires généraux, capitulaires de la cathédrale.

Dans cette même maison dans laquelle ses fils tiennent aujourd'hui un pensionnat pour préparer des jeunes gens à la carrière du commerce et de l'industrie, J. F. Aufschlager père, homme aussi modeste qu'honorable, écrivit son *Histoire topographique et statistique de l'Alsace,* et beaucoup d'autres ouvrages qui servent avec fruit à l'instruction secondaire. Aufschlager mourut en 1833 [1].

Rue des Cerceaux.

Pour arriver à la caserne de la Finckmatt, après avoir passé le pont du faubourg, il y avait anciennement deux chemins; l'un que prenait la troupe, en marchant par le flanc ou par pelotons, était celui du Faux-Rempart, qui communiquait en droite ligne avec la caserne par un petit pont en pierre à une arche; l'autre y conduisait par la rue des Cerceaux, ruelle étroite, sombre et sale, formée de maisons de construction variée et bizarre, dont le derrière donnait sur le fossé; elles furent démolies en 1845 et 1846 pour la construction du quai. Ce quai prit le nom de la rue qu'il remplace, et qui avait été ainsi appelée d'un bain qui s'y trouvait anciennement: au Bain-des-Cerceaux (*zum Reifbad*).

Quoique les neuf bains publics qui se trouvent à Strasbourg ne puissent pas être comparés aux établissements élégants, confortables, que l'on rencontre dans beaucoup de grandes villes, ils sont néanmoins tenus avec propreté et sont de beaucoup supérieurs aux bains en usage du temps de nos ancêtres, et auxquels était aussi attaché le privilége de la petite chirurgie; on y rasait, on y saignait, on y appliquait des ventouses; deux bassins en cuivre jaune, autour desquels flottaient des bandeaux en drap écarlate, formaient leur enseigne.

Avant 1634, les personnes aisées se baignaient dans des vannes en bois, et le peuple,

[1] Son gendre, qui demeure dans la même maison, Charles Schuler, graveur, auteur des belles planches, le Barde devant une famille royale, la Fille de Jephté, la Madonne du Corrége, commencée par notre compatriote Müller, à Paris, et de beaucoup de planches gravées pour des publications en Allemagne, est le fils aîné du graveur Ch. L. Schuler, mort en 1853 à Lichtenthal; le frère cadet, Édouard Schuler, graveur, réside encore à Lichtenthal; leur cousin, Théophile Schuler, peintre, était graveur aussi, mais a échangé le burin et la pointe contre le pinceau en 1847. Cette maison a logé aussi le colonel du génie Épailly, dans les bureaux duquel se fit la belle carte des limites du Rhin, entre la France et le grand-duché de Bade, travail auquel s'attachent honorablement les noms de MM. Immelin et Martener, officiers d'état-major, enfants de l'Alsace.



Vue de l'ancienne rue des Cerceaux et de la Caserne de la Finkmatt.

Le Marais vert.



Le *Hundshof*.



Lith. E. Simon à Strasbourg.

Le *Tappenhof*.

hommes et femmes, pêle-mêle, faisaient leurs ablutions dans des réservoirs murés et dallés, tels que nous les avons déjà décrits en parlant du bain des Juifs. Une ordonnance de police de cette année changea cet usage en séparant les deux sexes; trois maisons de bains furent assignées aux femmes et deux au service des hommes; les unes eurent à leur usage les *Drusen, Pflantz* et *Reifbad* (bains de la lie, des plantes et des cerceaux); les autres, les *Rosen* et *Speierbad* (bains des roses et de Spire), dont les rues portent encore les noms, quoiqu'ils n'existent plus.

Rue des Cerceaux.

La caserne de la *Finckmatt* nous ramène à l'historique des fortifications. Nous avons vu que les faubourgs de ce côté avaient été compris dans l'enceinte murale de la ville pendant le dernier quart du quatorzième siècle; la direction du mur depuis l'angle, à droite de la porte de Pierre, appelé anciennement *le Roseneck*, jusque vis-à-vis de cette vieille tour de fortification, au bout de la rue du Fort, appelée *im Rausch*, que nous voyons encore sur le dessin en tête de l'historique des faubourgs, s'est conservée en ligne droite; elle n'a subi aucun changement et forme de nos jours la courtine du rempart. Une poterne qui donnait issue dans la campagne, à peu près à la hauteur du commencement du corps de bâtiment intérieur de la caserne, en reçut le nom de *Rauscherthörlein*, mais elle est supprimée depuis 1560.

La Finckmatt.

Le terrain du dehors, appelé *Finckmatt* (pré de Finck) donna aussi le nom à la caserne et à l'ouvrage à corne extérieur. Ce mur, crénelé primitivement, muni de galeries, était planté intérieurement de tilleuls; l'approche du dehors en était défendu par un double fossé, entre lesquels un terre-plein, muni en dehors aussi d'un mur crénelé, mais seulement à hauteur d'homme, servait de défense contre les attaques des béliers, des catapultes et des balistes. Vers la fin du seizième siècle, ce terre-plein fut rehaussé et transformé en rempart par Speclin, qui établit en même temps un cavalier à la droite de la porte. En 1634, lors du troisième remaniement des fortifications par l'ingénieur en chef suédois Mershauser, l'ouvrage à corne extérieur, avec ses deux bastions, renforça les fortifications, mais il n'était qu'en terre gazonnée. C'est depuis la domination française seulement que ce front a reçu un revêtement de murs en pierres de taille, quand on coupa les courtines pour isoler et établir le Fort-de-Pierre, dont on peut encore voir les murs intérieurs avec leurs contreforts. Le fossé intérieur, qui était resté, fut comblé à cette même époque, et sur son emplacement on construisit, depuis 1746 jusqu'en 1756, la vaste caserne, la plus grande en notre ville, et pour laquelle Strasbourg contribua pour 760,000 livres.

Pour compléter l'historique des fortifications de notre ville, dont nous avons parlé successivement, depuis notre départ du bastion derrière la fonderie, près de la porte des Juifs, jusqu'au point où nous sommes arrivé, il nous reste encore à parler des portes de Pierre et de Saverne, en jetant un coup d'œil sur les ouvrages extérieurs qui existaient quand Strasbourg se rendit à la France.

Porte de Pierre.

La construction de la première tour forte sur le mur d'enceinte qui enclavait les faubourgs et qui donnait ouverture vers Schiltigheim, de ce côté, date de 1440; elle ne resta que quarante années sur pied, et nous montre quels ravages les inondations faisaient en notre ville avant l'élévation de cette longue digue, le fossé de Ripperg, qui la garantit depuis du côté du sud et sur lequel on donne quelques détails sous l'historique de la plaine des Bouchers. Dans l'hiver de 1480, des masses de neige étaient tombées chez nous et en Suisse; au printemps, le dégel se fit subitement par des pluies chaudes, et les eaux s'accrurent avec une prodigieuse impétuosité, comme de mémoire d'homme on n'en avait pas eu d'exemple, disent les chroniqueurs. En peu de temps, le Rhin, l'Ill, la Bruche et toutes les autres rivières descendant des Vosges et de la Forêt-Noire, sortirent de leurs lits et transformèrent la plaine en une large nappe d'eau, ravageant et désolant la campagne. La ville ne fut pas ménagée, les courants qui s'étaient jetés dans les fossés de fortification minèrent les murs, et les eaux firent irruption par les portes des Bouchers, de l'Hôpital et de Sainte-Élisabeth, traversèrent en torrents les rues de la ville et s'écoulèrent par les portes de Pierre et de Saverne, qu'il fallut laisser ouvertes jour et nuit; on circulait en bateau dans presque toute la ville. A cette occasion, les fondements de la tour dont nous venons de parler, furent minés au point qu'elle s'écroula le dimanche matin après la Saint-Jacques et écrasa dans sa chute la maison de péage. Cet éboulement ne tua heureusement personne, tous les habitants de cette maison s'étant trouvés en ce moment à la messe.

La porte de Pierre, surmontée d'une tour haute et solide, fut alors reconstruite depuis 1486 jusqu'en 1516, et coûta à la ville 10,000 livres Pfenning. A cause de son toit, couvert de tuiles vertes glacées, on l'appela la *Tour-Verte*. Plus tard, quand on s'aperçut que cette masse de pierres si élevée ne servait en rien à la défense de la place, et qu'au contraire, en cas de bombardement, elle pouvait faire beaucoup de mal en s'écroulant, on en démolit la moitié supérieure en 1549, et depuis elle resta dans l'état dans lequel elle existe encore, abritant à sa partie supérieure le consigne militaire, qui y tient son logement, comme sur la majeure partie de nos anciennes portes.

Porte de Saverne.

La tour de la porte de Saverne et cette longue voûte décrivant une courbe sous laquelle on passe, ne sont pas non plus d'un seul jet de construction; l'art de l'ingénieur y a successivement corrigé. La tour avec ses meurtrières et à grimace à balle en bouche est de première création; à elle s'adossa dans le seizième siècle (1530) à droite et à gauche le rempart; hors la porte, on arrivait par un pont jeté sur le fossé dans une voûte qui passait sous la demi-lune défendant ce point. Dans les travaux de fortification du dix-septième siècle, ce fossé intérieur fut comblé, et la demi-lune fut liée au rempart par la continuation de la voûte chargée de terre jusqu'à la tour, et une avancée fut construite au dehors. La construction de ce tunnel au-dessous du rempart



Lith.ie par Th. Müller. 43 Lith. E. Simon à Strasbourg.

La Porte de Saverne construite en 1530.

est faite en briques, et nous remarquerons à ce sujet que tous les murs des fortifications élevés antérieurement à l'occupation française de Strasbourg, sont construits avec ces mêmes matériaux, tandis que pour ceux élevés depuis, on a employé le moellon piqué.

Fortifications.

Comme nous l'avons indiqué dans l'historique de la Citadelle, le canal de la Bruche, creusé alors, facilita beaucoup le transport de ces matériaux, tirés des flancs des Vosges, tandis qu'auparavant la terre argileuse que l'on trouve à proximité de notre cité, transformée en briques, cuites dans les tuileries de la ville, servait à la construction civile, militaire et même religieuse; car nous ne possédons que quelques églises élevées en pierres de taille, que, dans des temps reculés, l'espoir de gagner le ciel au moyen de pénibles labeurs faisait transporter par des routes à peine frayées sur le terrain de construction. Au fur et à mesure que les travaux de fortification avançaient dans le dix-septième siècle, les remparts furent plantés d'arbres fruitiers et les fossés peuplés de carpes. Les procès-verbaux de la chambre des XIII de 1636 mentionnent même la location des diverses parties des fortifications, au profit de la caisse publique, à des particuliers, tels que jardiniers, cultivateurs, architectes et autres qui y plantaient des légumes ou les transformaient en prairies. L'ouvrage à corne de la Finckmatt, d'une superficie de vingt-trois arpents et demi, était loué à l'OEuvre-Notre-Dame pour 50 florins par an.

En parlant de la Finckmatt, nous avons touché jusque-là le seul point des fortifications extérieures de la ville avant l'occupation française; jetons un coup d'œil sur ce qui existait alors, et laissons à Vauban et à ses successeurs le mérite de ce qu'ils ont créé et amélioré depuis, et surtout celui d'avoir su employer avec art et discernement la grande ressource dans la défense des places, l'eau, qui nous manque rarement. C'est en fermant l'Ill par la construction du grand bâtiment à cheval sur cette rivière et muni de poutrelles, que ce savant ingénieur a su se rendre maître des eaux de cette rivière. La défense les dirige à volonté par des écluses avec lesquelles elle peut donner des chasses d'une force d'entraînement irrésistible dans les fossés des fortifications, en empêchant en même temps l'approche de l'attaque souterraine des mineurs par des inondations du sud au sud-est et au sud-ouest de la ville.

En fait d'ouvrages de défense extérieurs, il y avait, avant 1681, des demi-lunes en dehors de chaque porte, à l'exception de celle des Bouchers ou d'Austerlitz; un demi-bastion construit par l'ingénieur Heer à la gauche de la sortie de l'Ill de la ville; un autre vis-à-vis, construit par l'ingénieur impérial Rumpler, remplacé depuis par le fort Mutin; l'entrée du canal du Rhin et la porte Neuve étaient défendues par une demi-lune et deux demi-bastions, mais la construction de la citadelle sur ce terrain les fit supprimer; enfin, il y avait encore un bastion à gauche de l'entrée de la rivière en ville, portant le nom de *Deutsch-Bollwerk;* un ouvrage à corne entre les portes Blanche et de Saverne, et un bastion qui défendait le front d'attaque en dehors de la

porte de Pierre, se liant à la Finckmatt. Tous ces travaux étaient élevés en terre-plein et en majeure partie revêtus de gazons sur les faces et sur les flancs.

Règlement sur le service militaire.

Derrière ces murs et ces fortifications, dont nous avons retracé successivement les diverses phases depuis les siècles les plus reculés, la population guerrière a bravé courageusement les attaques du dehors, et plus le danger était grand, plus elle trouvait des ressources, soit dans des alliances qu'elle savait se ménager, soit dans ses propres forces, dans la richesse de ses arsenaux et dans une législation sage, prévoyante et énergique. Quelques extraits des ordonnances du sénat nous démontreront quels sacrifices la population s'imposait pour la conservation de son indépendance et pour la défense de ses foyers.

Depuis l'âge de vingt jusqu'à soixante ans chaque bourgeois était obligé d'être armé, ainsi que nous l'avons mentionné en parlant de la tribu des bateliers et des jardiniers; lorsque casque et cuirasse, cuissards et brassards, glaive et massue d'arme, furent mis hors d'usage par l'emploi plus meurtrier des armes à feu, il fut prescrit à chacun d'avoir son arquebuse et son épée en bon état, et, lorsqu'il montait la garde, de se munir d'une demi-livre de poudre, de huit balles et de huit aunes de mèche. Le père de famille devait armer ses fils, et même, en temps de guerre, ses domestiques et ses ouvriers, et celui auquel ses moyens pécuniaires ne le permettaient pas, recevait de la ville des armes contre un cautionnement de 25 schellings ou 5 fr. par pièce. Outre les troupes à la solde de la cité, qui étaient enrôlées par elle ou tirées des bailliages placés sous sa domination, les étudiants qui fréquentaient en grand nombre son université au seizième et au dix-septième siècle, étaient obligés de concourir à sa défense, et ses arsenaux s'ouvraient pour leur donner des armes et des munitions. La population était divisée, dans le principe, par tribus, qui marchaient ensemble au combat, plus tard par quartiers, en compagnies, dont chacune était commandée par un capitaine, un lieutenant, et avait un porte-drapeau en premier et un en second, deux sergents, et sur neuf hommes un caporal (*Rottenmeister*), plus deux tambours; un membre de la chambre des XXI avait le commandement en chef de la compagnie. Les nominations à ces grades se faisaient par l'élection. Tout homme qui, en changeant de logement, allait habiter un autre quartier de la ville, était obligé de quitter sa compagnie pour entrer dans celle de sa nouvelle circonscription; il en était de même de l'officier, qui, néanmoins, conservait son grade en servant dans la nouvelle compagnie sous le titre d'officier à la suite, jusqu'à ce qu'une place fût devenue vacante.

Pendant la journée l'habitant pouvait vaquer à ses affaires, et quand son tour de garde arrivait, il allait individuellement, le soir, au poste auquel il était commandé, et ne le quittait que le matin. Le sort décidait des postes de faction derrière les murs et sur les remparts. Pour s'assurer de la vigilance des factionnaires, on établit, en 1567, à chaque guérite, une petite cloche qu'ils étaient obligés de mettre en branle quand on

sonnait l'heure, et de donner l'éveil lorsqu'ils entendaient sonner la cloche d'alarme. Ces mêmes précautions étaient prescrites dans les règlements (*Wachtordnungen*) de 1672, dont une particularité caractéristique mérite d'être notée. Il y était expressément défendu de s'entretenir au corps de garde de questions ou de discussions religieuses, et d'y fumer ou, comme le portent les termes officiels, de boire du tabac (*Taback trinken*). Aussitôt que les hommes de garde, sur les tours des portes et autres, apercevaient un mouvement hostile de troupes au dehors, soit de jour, soit de nuit, ou quelque autre cause d'alarme, l'Ammeister en fonction, qui se trouvait toujours à l'Hôtel-de-Ville, en était instruit; il tenait la clef du beffroi, et lorsque le son pénétrant de cette cloche (*Mordglocke*) se faisait entendre, tout le monde courait aux armes et allait se réunir sur les places de ralliement respectives. Les Ammeister, les Städtmeister et les membres du sénat parcouraient la ville à cheval, portaient des ordres et s'assuraient de la présence de la bourgeoisie à ses postes, ainsi que de l'exécution des ordres de défense et d'attaque. En temps de guerre, les sénateurs faisaient, à tour de rôle, la ronde sur les remparts avant minuit, et les échevins des diverses tribus après minuit; en temps de paix, les premiers étaient dispensés de ce service, et les rondes de nuit n'étaient confiées qu'aux échevins.

Règlement sur le service militaire.

En énumérant les souvenirs historiques qui se rattachent à la Plaine-des-Bouchers, à l'article Pont-aux-Chats, à celui de la Krutenau, à Hausbergen et à divers autres points des environs de la ville, nous avons déjà eu occasion de retracer la vie militaire de nos ancêtres; jetons encore un coup d'œil sur les principales pages de cette partie de notre histoire, alors que coup sur coup appel fut fait à leur patriotisme. Ce n'est que grâce à sa sage législation et au courageux dévouement de ses habitants que la république de Strasbourg a pu traverser cinq siècles, en faisant face à tant d'attaques, que les iniquités humaines ont fait naître sur le terrain politique et religieux, et cependant il n'y avait pas d'épaulettes ou d'habits chamarrés d'or à gagner sur les champs de bataille, ni de décorations ou de croix, suspendues à des rubans de toutes couleurs, à conquérir à la pointe de l'épée. Le citoyen se battait pour l'honneur de sa ville, pour son indépendance, pour sa gloire, et déposait ses armes au foyer domestique, de même que le chef de l'État se retirait dans son comptoir, dans son cabinet d'études, dans son atelier, après avoir payé son tribut de zèle, de temps et de connaissances à la cause publique.

Phases militaires.

A peine la ville de Strasbourg était-elle sortie de la lutte qu'elle avait à soutenir contre son évêque, Frédéric de Blankenheim, secouru par les grands dynastes, ses voisins; à peine s'était-elle libérée par le paiement d'une somme de 30,000 florins du ban que l'empereur Wenceslas avait lancé sur elle à la fin du quatorzième siècle, que déjà un nouvel orage s'accumula sur sa tête.

En 1415, les Strasbourgeois, avec quelques membres du grand-chapitre de la

Phases militaires.

cathédrale, avaient fait prisonnier à Molsheim leur évêque, Guillaume de Diest, connu par ses dilapidations des biens de l'évêché[1]; ils le tenaient en chartre privée dans le *Pfenningthurm*, et plus tard dans une chambre à côté du chœur de la cathédrale. L'archevêque de Mayence et le margrave de Bade arrivèrent en notre ville, en 1416, pour intervenir en sa faveur, mais ce fut en vain; des délégués du concile de Constance ne furent pas plus heureux dans leur intervention, et ce ne fut que sur la réclamation personnelle de l'empereur Sigismond et sous son sauf-conduit, qu'on relâcha le prisonnier; Guillaume de Diest se présenta alors comme accusateur devant le concile, et la ville fut excommuniée le 3 juin de la même année. L'intercession de l'empereur, qui reçut pour ce service la somme de 50,000 florins, fit lever le ban de l'Église le 14 novembre de l'année suivante, et Strasbourg fut condamné, en outre des dépens, à payer à la chambre apostolique 6000 ducats ou florins d'or. Le prélat vindicatif rentra dans sa dignité, jurant une haine implacable à ceux qui avaient osé mettre une main profane sur sa sainte personne. Alors commença pour les Strasbourgeois une série d'années bien orageuses, durant lesquelles leur indépendance et leurs droits furent longtemps menacés, et qui mirent à une rude épreuve leur énergie et leur courage, car ils avaient un double ennemi à combattre.

En 1419 des plaintes très-graves furent portées contre la noblesse jouissant des droits de bourgeoisie dans notre ville libre impériale, et qui, malgré le serment de fidélité et d'obéissance qu'à ce titre elle avait prêté, n'était pas moins hostile par ses actes à cette puissance protectrice. Maintes fois, quand leurs intérêts personnels l'exigeaient, les nobles réclamèrent l'assistance du plus fort; d'autres fois ils s'alliaient aux ennemis de la commune du dehors, ou regardaient avec orgueil et dédain ces bourgeois riches et puissants par leur commerce et leur industrie. Pour mettre un terme à ces trahisons et faire respecter la sainteté du serment, le sénat renouvela les règlements et les ordonnances de 1332, de 1346 et autres, dont nous avons parlé sous l'article de la rue Brûlée. L'Ammeister Rulmann-Barpfenning, et les Städtmeister André Wirich, Henri de Müllenheim, René de Landsperg et Walter Baumann, à la tête du sénat, firent prêter le serment de fidélité et d'obéissance à toute la bourgeoisie, même aux jeunes gens au-dessous de vingt ans. Ceux qui s'en défendirent, quoique portés sur la liste de la bourgeoisie, furent déclarés parjures et déchus de leurs droits. En conséquence, il leur fut signifié de quitter la ville dans les vingt-quatre heures, et défense leur fut faite de résider dans sa banlieue et à sa proximité, d'y être propriétaires de maisons et d'y

[1] Prélat ambitieux et ami du faste, il était déjà obéré de dettes lorsque le pape Grégoire XI le nomma à l'évêché contre la volonté du chapitre, qui, usant de son ancien droit, avait élu Burcard, comte de la Petite-Pierre. En arrivant à cette dignité, Guillaume trouva les caisses vides par les guerres qu'avait eu à soutenir son prédécesseur; pour avoir de l'argent, il engagea à la ville de Strasbourg le bailliage épiscopal du Kochersberg, la ville de Molsheim et les bailliages d'Ettenheim et d'Oberkirch, outre-Rhin (1414), qui restèrent entre les mains de la cité jusqu'en 1533, où l'évêque Guillaume de Hohenstein les racheta.

loger comme tels, et il fut interdit à tout citoyen, à l'exception des aubergistes, de les recevoir et de leur fournir gîte, nourriture et hospitalité quelconque.

Phases militaires.

Les Zorn, les Müllenheim, les Bærstett, les Endingen, les Kageneck et autres, au nombre de trente familles nobles, quittèrent notre cité, et plus de soixante-dix autres familles, stimulées par eux, suivirent leur exemple, renoncèrent aux droits de bourgeoisie et se constituèrent hostilement, sous le nom de *Chevalerie confédérée* (*Vereinigte Ritterschaft*), hors de Strasbourg. Après l'évacuation de cette population riche et puissante au dehors par ses alliances, le sénat prit un arrêté par lequel toutes ces familles seraient à tout jamais déchues des droits dont elles faisaient si bon marché, à moins que celles qui voudraient de nouveau les acquérir ne fissent amende honorable; leurs biens furent saisis, et les troupes que le sénat avait pris à sa solde furent casernées dans leurs hôtels abandonnés.

La noblesse rédigea contre la ville de Strasbourg un acte d'accusation en 64 articles, dans lequel elle reprochait surtout aux Ammeister et aux différentes tribus des métiers de s'être arrogés des pouvoirs qui ne leur appartenaient pas; elle se plaignait aussi d'avoir été dépouillée, sous un gouvernement devenu absolument démocratique, de tous les droits et priviléges dont elle avait joui, et de ne plus posséder qu'un tiers des voix dans le sénat, tandis que les métiers jouissaient d'une majorité de deux tiers dans tous les débats concernant les intérêts généraux de la cité, etc. Strasbourg se défendit contre ces accusations, en faisant valoir, de son côté, ses griefs contre la noblesse.

Guillaume de Diest, profitant de ces graves mésintelligences, s'allia aux émigrés et aux expulsés, et alors commencèrent ces petites guerres de ravages et de dévastations dont le moyen âge nous donne tant d'exemples. Les pauvres paysans, encore serfs, et dont les chaumières et les récoltes étaient dévorées par l'incendie ou saccagées par les combattants, en furent les principales victimes. Dans les diverses rencontres qui s'en suivirent, les chances de la guerre favorisèrent tantôt les uns, tantôt les autres; les Strasbourgeois, voulant s'emparer de la petite ville de Mutzig, furent battus par les troupes épiscopales, et obligés de se retirer dans Molsheim, qui se trouvait alors entre leurs mains; le château et le village d'Osthoffen, qui leur appartenaient aussi, furent brûlés et ravagés; par contre ils s'emparèrent du château de Ramstein, à l'entrée du val de Villé, propriété d'un Zorn de Bulach; avec l'aide des habitants de Dambach ils se rendirent maîtres de celui de Bernstein, qui domine la petite ville de même nom au pied des Vosges. Les castels et villages de Herrlisheim, d'Illkirch, de Kolbsheim, de Wickersheim, de Wangen et autres, appartenant à la noblesse hostile, devinrent la proie des flammes et de la dévastation.

Tous ces chocs et ces ravages des terres, plus rudes pour les gens à blason que pour les Strasbourgeois qui se retiraient toujours derrière leurs murs après leurs excursions, engagèrent les deux partis à une transaction, conclue sous la médiation de l'archevêque

Phases militaires.

Conrad de Mayence et du margrave Bernard de Bade, et qui fut signée à Spire le 23 avril 1422.

Par cette transaction, néanmoins, la paix ne fut pas conclue avec l'évêque de Diest, qui y était resté étranger, et le théâtre de la guerre s'étendit sur une plus vaste échelle par la puissance des parties belligérantes qui se coalisèrent. L'électeur palatin du Rhin, ennemi de Bernard de Bade, profita de ces troubles, et s'allia contre lui avec les villes de Bâle, de Fribourg, de Brisach et de Strasbourg. Celui-ci appela à son secours l'évêque, les dynastes de Bitche, de Lichtenberg, les comtes de Salm et le duc de Lorraine. Non content de rester sur la défensive, les Strasbourgeois fournirent un contingent de 1,000 hommes et 100 bouches à feu [1]. Le pont du Rhin leur fut enlevé momentanément par leurs ennemis, mais ils s'en rendirent de nouveau maîtres, et, pour frapper d'un seul coup leurs plus rudes adversaires, ils portèrent leurs armes outre-Rhin, sur le territoire badois et dans les bailliages épiscopaux. Ils marchèrent avec leur artillerie sur Oberkirch, assiégé par le margrave de Bade, et le forcèrent à la retraite après lui avoir enlevé dix de ses pièces; le château de Mühlburg, sur le Rhin, fut assiégé et pris, et les villages d'Appenweier, de Renchen, de Nussbach subirent la force de leurs armes.

Enfin, cette guerre désastreuse vit sa fin par l'entremise du même archevêque de Mayence, qui fit signer la paix à Spire en 1429.

C'est pendant ces hostilités que nous trouvons la mention d'établissement de ponts-levis et de herses aux portes de la ville; le système des ponts-levis a subi depuis de notables changements, et les herses ont été entièrement supprimées. Silbermann nous donne, dans son *Histoire locale de Strasbourg,* la description détaillée de celles qui existaient encore de son temps, mais qui n'étaient plus employées.

En 1431, les Strasbourgeois fournirent leur contingent à l'armée impériale, contre Procope, le farouche chef des Hussites, et un grand nombre d'entre eux succombèrent devant Nauenbourg.

Treize années après, une armée de 50,000 Français, sous les ordres du fils de Charles VII, vint envahir l'Alsace, après la bataille de Saint-Jacques; pendant les six mois que ces troupes occupèrent et dévastèrent notre province, les Strasbourgeois se tenaient tantôt sur la défensive derrière leurs murs, tantôt sur l'offensive, par des sorties et des courses dans le pays; c'est à l'attaque et à la prise d'assaut du château de Marlenheim, le 17 décembre 1444, que leur Ammeister, Jean de Meistersheim, et le Städtmeister, Martin Zorn, trouvèrent une mort glorieuse. Le premier fut précipité de

[1] Nos chroniqueurs disent *grosse Büchsen*, qu'il faudrait plutôt traduire par grandes arquebuses, bien que les canons, en eux-mêmes, portassent alors ce même nom, car il n'est pas présumable que la ville de Strasbourg, quoique déjà renommée par son arsenal, ait pu disposer, à cette époque, de cent pièces de canons, sans compter l'artillerie nécessaire à la défense de la place.

Phases militaires.

l'échelle en montant à l'assaut; le fossé étant gelé, la glace se brisa et il se noya; le second mourut d'un coup de feu qu'il reçut au genou. Cette guerre porte dans nos annales le nom de *guerre des Armagnacs*.

En 1474, la position de notre cité devint encore plus critique, et nous avons déjà souvent eu occasion de parler des grands préparatifs de défense et des immenses sacrifices qu'elle fut obligée de faire, pour résister à la puissance de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. Dans ces campagnes, elle resta à la hauteur de l'ennemi qu'elle avait à combattre, et des alliés dans les rangs desquels elle tenait une place honorable.

Maint historien, en parlant de cette lutte entre les Suisses et le duc de Bourgogne, a retracé les hauts faits d'armes d'une guerre dont le théâtre était loin de notre province; nous nous référons donc à ce que nous avons déjà dit des siéges de Héricourt et de Blâmont, et des batailles de Granson, de Morat et de Nancy, d'où nos pères revinrent couronnés de lauriers, couverts de nobles cicatrices, et chargés de trophées et d'un riche butin [1]. Nous nous arrêterons plus longtemps sur les causes de ces guerres qui avaient pris en partie naissance en Alsace.

Quand on visite la bibliothèque de Colmar, entre autres curiosités on y montre sous verre une tête desséchée, dont des moustaches rousses couvrent la lèvre supérieure. C'est, dit-on, celle du tyran qui, pendant six années, commit toutes les cruautés et les exactions les plus révoltantes sur la population de cette ville; nous ne garantissons pas l'exactitude du fait, mais nous pouvons assurer que c'est l'exécuteur des hautes œuvres de Colmar qui a tranché la tête de Pierre de Hagenbach qu'elle doit représenter.

L'empereur Frédéric III, en 1469, avait engagé au duc de Bourgogne, pour la somme de 80,000 florins, que celui-ci lui avait avancée, les terres que la maison archiducale d'Autriche possédait dans le Haut-Rhin, et dont Ensisheim était le chef-lieu, sous la condition expresse que toutes les villes et communes en général devaient conserver leurs droits et prérogatives. Pierre de Hagenbach en fut nommé gouverneur. Raconter les crimes et les atrocités commises par ce gouverneur, ce serait dérouler le tableau de toutes les infamies qui dégradent l'espèce humaine: brutalités, viol, vol, meurtre, rien ne fut ménagé pour pousser au désespoir les populations que la terreur qu'il inspirait pouvait seul empêcher d'éclater. Il abusa des plus belles femmes du pays, soit qu'il les trouvât au sein de leur famille ou dans le sanctuaire des couvents. A Thann, il fit désarmer et jeter dans les prisons les notables de la ville; trente d'entre eux devaient avoir la tête tranchée, et l'exécuteur s'était déjà mis à l'œuvre en sa présence, lorsque, après la cinquième tête abattue, les vociférations de la foule, qui s'ameuta, empêchèrent la continuation de ces assassinats; elle délia les chaînes de ses

[1] Voyez Faubourgs, page 15.

Phases militaires.

concitoyens, qui, couverts de sa protection, eurent la vie sauve, mais leurs biens furent confisqués [1]. Il séquestra les propriétés de la noblesse et des communes; les Strasbonrgeois aussi furent en butte à ses actes de brigandage; il voulait leur défendre d'élire le sénat et de mettre à la tête de la république un membre des corporations des métiers. Dans ses messages, dédaignant leur puissance, il les menaçait de les réduire sous la domination de son maître, Charles de Bourgogne, qui alors épuisait ses forces militaires et sa patience au long siége de Nuys, près de Düsseldorf, dont il ne put se rendre maître; Hagenbach s'empara des propriétés de Strasbourg dans les vallées de la Lièpvre et de Villé et du château d'Ortenberg, à l'entrée de ces vallées.

Enfin, poussées à bout, les populations supplièrent l'archiduc Sigismond d'Autriche de les délivrer du joug de ce tyran. Ce prince fit un appel aux évêques et aux villes de Bâle et de Strasbourg, à celles de Colmar, de Mulhouse, de Türkheim, de Schlestadt, de Kaysersberg, etc., et demanda à faire un emprunt des 80,000 florins que Charles de Bourgogne lui avait prêtés, afin de pouvoir dégager ses terres et rentrer dans ses propriétés. Il réussit à recueillir cette somme, qui fut déposée à Bâle, mais Hagenbach n'était pas homme à lâcher la proie qu'il exploitait depuis si longtemps. Le fort de Brisach, sur une colline aux bords du Rhin, qu'il avait occupé avec ses troupes valonnes, était son point d'appui dans ses opérations militaires; il s'y croyait en toute sûreté, quand il vint y trouver, contre son attente, une mort ignominieuse. Pour mieux fortifier Brisach, il avait l'intention de faire creuser un large fossé, alimenté par les eaux du Rhin, travail auquel chacun devait prendre part. Un jour, profitant de l'absence de la population, occupée à ces travaux, il voulut faire fermer les portes et s'emparer des biens de celle-ci; mais Vögelin, capitaine de ses troupes, qui depuis longtemps n'avaient pas reçu de solde, communiqua ce plan perfide aux habitants, les engagea à s'armer et à s'emparer de son maître sur un signal donné. Ce coup de main réussit, et Hagenbach, les fers aux mains et aux pieds, fut jeté en prison. Cette heureuse nouvelle fut aussitôt communiquée aux villes de l'Alsace et aux confédérés suisses, qui envoyèrent à Brisach des délégués, pour se constituer en cour de justice, sous la présidence de Hermann d'Eptingen, gouverneur de ce pays, institué par l'archiduc. Hagenbach fut condamné à mort, et, après qu'un héraut d'armes lui eut enlevé tous les insignes de noblesse, il fut décapité dans la soirée du 25 avril 1474, à la lueur des torches, et devant une affluence de plusieurs milliers de spectateurs. Délivrée de son terrible oppresseur, l'Alsace, alliée avec les braves cantons suisses, avec le contingent de la maison d'Autriche et avec René, duc de Lorraine, s'arma pour braver le courroux et la puissance de Charles-le-Téméraire, et alors s'alluma cette guerre qui brisa l'orgueil

[1] Telle est la version de nos chroniqueurs; d'autres attribuent à la femme de Pierre de Hagenbach la cessation de ce carnage affreux.

Phases militaires.

de ce prince hautain, et qui finit après qu'il eût trouvé la mort sur le champ de bataille de Nancy[1].

Nous ne nous arrêterons pas aux hostilités qui éclatèrent de 1446 à 1448 entre les Strasbourgeois et les comtes de Fénétrange, ni à quelques autres démêlés de peu d'importance qui obligèrent ceux-là à mettre les armes à la main; ces hostilités eurent pour résultat le siége, la prise et la démolition du château de Wasselonne, événements dont nous avons parlé ailleurs[2].

Avec le siècle suivant commence une ère nouvelle dans l'histoire. L'aspect politique de l'Europe s'élargit dans des proportions plus grandioses; les petits États, représentés par les princes de l'Église, les évêques et les prélats, par les comtes et les barons, par les villes et les communes jouissant de leur forme gouvernementale indépendante; en un mot, l'individualisme politique, qui avait régi l'Europe pendant des siècles, est obligé de s'incliner devant deux hommes qui se disputent la monarchie universelle. Pleins d'ambition tous les deux, l'un, de sang allemand et espagnol, avait aussi les qualités qui caractérisent ces deux peuples; doué d'une haute intelligence, ferme et constant dans ses entreprises, usant parfois de ruse et d'astuce, il eut le dessus sur son rival; celui-ci, de sang français, généreux, brillant, chevaleresque, d'une action prompte et hardie, ne possédait pas les qualités qui font réussir les plans souvent mystérieux de la diplomatie. Charles-Quint et François Ier se disputaient la couronne de l'empire germanique, devenue vacante par la mort de Maximilien; le premier emporta le suffrage des princes électeurs, et réunit sous son sceptre l'Espagne, les Pays-Bas et l'Allemagne.

Cette puissance et cette unité politique, qui s'étaient fait jour par le génie de Charles-Quint, étaient cependant neutralisées par le schisme de l'Église. Luther et Zwingli étaient les deux champions qui commençaient à miner, par leurs doctrines de libre examen, les fondements solides du catholicisme défendus par les deux rivaux.

Si, pendant tout le seizième siècle, l'histoire de la ville de Strasbourg ne nous fournit plus que très-peu d'exemples de ces petites guerres, dans lesquelles elle était si souvent impliquée, et qui se vidaient les armes à la main par le ravage des campagnes, pour ainsi dire sous les yeux de notre cité même, c'est que son individualisme politique s'était aussi absorbé dans les grandes questions d'État. Rapprochée de la France, elle fut flattée par les missives et les témoignages réitérés d'estime et d'affection que François Ier et ses successeurs adressèrent à « leurs chers et grans amys, confédérez et alliez, les maître et sénat de la république de la ville de Strasbourg » ; d'un autre côté, ménagée avec une soupçonneuse inquiétude par Charles-Quint, elle était néanmoins

[1] La tradition rapporte que c'est un membre de la tribu des boulangers de Strasbourg qui doit l'avoir tué dans les marais des environs de la ville.

[2] Voyez Ville, pages 59 et suivantes.

Phases militaires.

obligée de fournir son contingent en troupes et en effets d'armement, et avait à payer sa part de l'empire[1]. Mais, dans les questions religieuses, elle conserva sa position indépendante en prenant fait et cause, tant par les secours en hommes qu'en argent qu'elle envoya aux princes et villes alliés, pour la défense des nouveaux dogmes de la réforme auxquels elle avait adhéré dès le principe.

Les chaires de notre cité retentirent alors des disputes ardentes et envenimées que la foi religieuse faisait naître dans ses controverses, mais les champs de bataille sur lesquels se vidaient ces questions religioso-politiques étaient loin de nous.

Si, comme nous l'avons déjà fait observer autre part, l'Alsace eut considérablement à souffrir du séjour momentané et du passage des troupes enrôlées dans les armées belligérantes, soit françaises, soit allemandes, soit catholiques, soit protestantes, notre cité n'était pas moins obérée par les charges que ces occupations militaires faisaient peser sur les communes rurales formant ses bailliages et par les nombreuses troupes qu'elle tenait à sa solde pour garder ses murs et pour tenir en respect ces divers corps de reitres et de lansquenets de toutes nationalités qui rôdaient à l'entour, avides de pillage et de rapine.

Malheureusement pour lui, vers la fin de ce même siècle, le sénat de Strasbourg perdit de vue un sage axiome qui y avait pris naissance, qui l'avait toujours guidé, et devait l'avertir du mauvais pas dans lequel il s'engagea sous l'inspiration de son clergé[2]. Une guerre digne des temps de la féodalité en fut la triste conséquence.

A l'historique du *Gürtlerhof* et du *Bruderhof*[3], nous avons déjà eu occasion de retracer la position dans laquelle se trouvait Strasbourg dans ses rapports avec le grand chapitre, scindé en deux fractions, qui se disputaient avec archarnement leurs intérêts financiers et temporels sous le manteau de la religion.

A travers les siècles, la ville s'était affranchie de la puissance temporelle de ses évêques, tantôt par les armes, tantôt en se libérant par de grosses sommes payées au fisc épiscopal, tantôt en profitant adroitement des positions critiques dans lesquelles ses

[1] En 1552, elle donna à Charles-Quint douze pièces de gros calibre pour le siége de Metz; elle lui avait envoyé des subsides contre les Turcs et pour la campagne d'Algérie. En 1566, elle envoya l'Ammeister Jean Hammer, Charles Lorcher, membre de la chambre des XIII, et l'avocat général Louis Gremp de Freudenstein à la diète d'Augsbourg, où elle offrit à l'empereur Maximilien II des subsides contre les Turcs; elle entretint alors pendant six mois 500 hommes d'armes à pied et 100 cavaliers, etc.

[2] Quand lansquenets font festin,
Que clergé se mêle du mondain,
Quand femmes tiennent rênes en main,
Tout arrive à mauvaise fin.

Wo Reiter und Landsknecht sieden und braten,
Wo Pfaffen in weltliche Sachen rathen,
Wo Weiber führen das Regiment,
Do giebt es selten ein gutes End.

Cette inscription était sculptée en pierre à l'ancien Poêle-des-Tailleurs; aujourd'hui elle est scellée dans le mur de l'intérieur d'une maison de la rue du Dragon.

[3] Voyez Ville, pages 53 et 94.

chefs spirituels étaient engagés par les guerres qu'ils avaient à soutenir comme chefs temporels et landgraves d'Alsace. Par le schisme de l'Église, au commencement de ce siècle, elle était de même devenue indépendante de leur pouvoir spirituel et nommait et installait son clergé, appartenant, par un arrêté du sénat, aux rangs de sa bourgeoisie. Le sénat était le chef de l'administration politique, tout aussi bien que de l'administration ecclésiastique de la république, et les membres du chapitre de la cathédrale se trouvaient absolument, comme princes de l'empire, en dehors de ses pouvoirs, comme en dehors de ses intérêts. Si ce corps politique avait suivi le conseil de l'empereur Rodolphe II, il serait resté neutre dans ces conflits entre les intérêts des chanoines catholiques et des chanoines protestants. Il avait longtemps employé son influence à concilier les deux partis, mais enfin, mal influencé et mal conseillé, il eut le tort de se mêler de ces disputes, et la ville et le pays payèrent chèrement la part qu'ils y prirent.

Phases militaires.

Le 2 mai 1592, l'évêque J. de Manderscheid mourut d'une mort subite à son château de Saverne. Les sept chanoines catholiques qui s'y trouvaient, firent aussitôt part de cet événement à l'empereur, qui leur enjoignit de surseoir à la nomination d'un successeur jusqu'à ce que des commissaires impériaux eussent réglé la position respective des deux partis intéressés prétendant à la succession. Les chanoines de Saverne, comme il fallait s'y attendre, refusèrent de venir à Strasbourg, afin de concourir, avecl eurs collègues du parti opposé, à l'élection d'un évêque, et ces derniers, au nombre de huit, se réunirent en conclave dans la cathédrale, occupée par la bourgeoisie en armes et armures le 30 mai, et élirent comme administrateur postulant à l'évêché et landgrave d'Alsace Jean-George, fils du margrave Joachim de Brandebourg. Il fut de suite proclamé comme tel et conduit dans les formes usitées au château épiscopal, où le sénat lui offrit les dons que la ville était dans l'habitude de faire dans ces circonstances.

Le cas d'une vacance du siége épiscopal était depuis longtemps prévu, et les partis s'étaient préparés à soutenir, les armes à la main, leurs prétentions. Bientôt après cette élection, le 4 juin, les portes de Strasbourg furent fermées le soir à quatre heures, afin que toute communication fût rompue avec le dehors, et dans cette même nuit sortirent par la porte de Saverne quatre compagnies de troupes à pied avec quatre-vingts cavaliers et treize pièces d'artillerie, qui allèrent camper le matin autour du château épiscopal sur le Kochersberg, et sommèrent sa faible garnison de quinze hommes d'armes et six paysans à le remettre entre leurs mains, ce qui eut lieu après qu'on eut échangé quelques coups de canon. Trois jours après, les troupes s'emparèrent de la petite ville et du château de Dachstein, des castels de Geispolsheim, et à la sommation qu'on fit à Saverne de se rendre aux troupes brandebourgeoises, il fut répondu que cette ville ne se soumettrait qu'après décision impériale.

Phases militaires.

Le 10 juin, les sept capitulaires[1] à Saverne, réunis en conclave, élurent, de leur côté, le cardinal Louis de Lorraine, évêque de Metz, comme successeur de J. de Manderscheid; ils envoyèrent un trompette avec un héraut d'armes à Strasbourg pour communiquer le résultat de leur élection et sommer les chanoines luthériens de rendre les villes et places fortes épiscopales dont ils s'étaient emparés; ceux-ci s'empressèrent de faire occuper militairement les autres villes, et le 15 les troupes brandebourgeoises se rendirent maîtres d'Erstein. Ces occupations eurent lieu pour ainsi dire sans opposition et sans que l'on rencontrât un ennemi à combattre. Mais bientôt les forces lorraines descendirent de la hauteur de Saverne et occupèrent cette ville et le château de Haut-Barr; les paysans des divers bailliages épiscopaux furent requis pour conduire l'artillerie de siége et de campagne devant servir à défendre cette place et la ville de Molsheim et aux opérations ultérieures. Des patrouilles lorraines infestèrent déjà le pays et vinrent se montrer sous les murs de Strasbourg; le premier combat sérieux eut lieu à Schæffolsheim, occupé par une compagnie de troupes brandebourgeoises, qui fut surprise et battue après une vive défense par 600 lanciers et 1,000 arquebusiers lorrains, et le malheureux village devint la proie des flammes.

Les hostilités une fois commencées, les armées se renforcèrent de part et d'autre. Au sud de Strasbourg, les villages d'Illkirch et de Graffenstaden, défendus par l'Ill, devinrent un point de ralliement pour les troupes et un camp fortifié, de même que la Robertsau et la Wantzenau un autre point de ralliement au nord. Au mois de juillet, 500 hommes du Brandebourg avec 160 cavaliers passèrent le Rhin; le 30 du même mois, 3,000 Suisses firent leur entrée à Strasbourg et furent logés chez les bourgeois de la ville; d'autres contingents arrivèrent d'autre part pour les capitulaires intéressés, et grand nombre de canaille, lansquenets et reitres vagabonds, vinrent s'enrôler pour passer à l'ennemi et s'y enrôler de nouveau. Les Guises, avec leur armée aguerrie, envoyèrent des secours à Louis de Lorraine; la guerre commença, et une armée d'une vingtaine de mille hommes de part et d'autre ravagea et dévasta le malheureux pays. Le château du Kochersberg fut repris par les Lorrains et la garnison massacrée; Dachstein, Geispolsheim et Erstein se rendirent de même aux troupes lorraines.

Le 7 du mois d'août, un corps d'armée strasbourgeois investit la ville de Molsheim et commença à en faire le siége avec une nombreuse artillerie; mais habitants et garnison se défendirent avec vigueur, et les assiégeants se retirèrent, après que les Lorrains eurent surpris, pillé et brûlé, entre Düttlenheim et Ensheim, un convoi de vingt-quatre voitures, chargées de vivres, de munitions et de 10,000 florins, devant servir à la solde de la troupe. Ce convoi était accompagné du sénateur J. Zeysolff,

[1] C'étaient Philippe Truchsess de Waldpurg, Évrard et Arnold, comtes de Manderscheid-Blankenheim, Jean-Philippe, comte de Manderscheid-Gerlstein, Évrard, comte de Solms, Jean, comte de Salm, et François, seigneur de Griechingen et de Pitningen.

Phases militaires.

payeur du *Bruderhof,* d'une trentaine de cavaliers et d'une compagnie de troupes, dont la majeure partie fut massacrée ou faite prisonnière; Zeysolff dut se libérer par une forte rançon[1].

De part et d'autre cette guerre fut dirigée sans méthode et sans plan stratégique; c'étaient des marches et des contre-marches depuis le Rhin jusqu'aux montagnes; ces corps se dirigeaient ordinairement du côté où l'on savait ne pas rencontrer l'ennemi, et ces campagnes de quelques jours finissaient par des escarmouches entre quelques centaines d'hommes, et surtout par le pillage et l'incendie qui frappaient les malheureuses gens de la campagne. L'armée lorraine avait l'avantage d'être commandée par des hommes de guerre expérimentés, tandis que l'armée confédérée, formée d'éléments hétérogènes, n'avait personne qui sût diriger ses opérations; les Strasbourgeois reprirent néanmoins courage à l'arrivée du prince Chrétien d'Anhalt, qui vint de l'intérieur de la France, où il avait commandé un corps subsidiaire, et auquel on confia le commandement en chef des troupes confédérées. Toutefois cette centralisation sous un chef expérimenté ne tourna pas à l'avantage de leurs armes; il est vrai que Molsheim, assiégé une seconde fois, fut forcé de capituler, fait d'arme le plus brillant de cette guerre désastreuse, dont le théâtre s'était étendu depuis Rhinau, Benfeld et Dambach, au sud, jusqu'à Hochfelden, Haguenau et le Rhin, au nord. Mais les communes de Rhinau, de Barr, de Schæffolsheim, de Wasselonne, de Dorlisheim, de Wolxheim, d'Ergersheim, de Weyersheim, sans compter des centaines de maisons isolées, étaient devenues la proie des flammes; les cruautés les plus atroces avaient été commises de part et d'autre sur les hommes de guerre comme sur les campagnards, dont grand nombre avait cherché un refuge en ville. Pourchassés, molestés, pillés à tout moment, frappés de contributions écrasantes, il ne restait pas même à ces derniers les moyens de cultiver leurs champs, et quand arriva le temps de la moisson, où un bien petit nombre pouvait espérer encore de rentrer une faible récolte, des cavaliers fourrageurs l'avaient coupée en herbe pour en nourrir leurs chevaux. Même nos jardiniers, sous le canon de la place, ne pouvaient sortir qu'en troupes et armés, et tout à l'entour on avait coupé les arbres et rasé les maisons pour éclaircir la vue et garantir la ville des surprises de l'ennemi. La misère et la famine étaient à leur comble, et le sac de blé se payait au prix exorbitant de 70 à 100 fr., valeur d'argent d'aujourd'hui.

Pendant tout le temps que durèrent ces hostilités, des commissaires impériaux

[1] Il doit encore exister entre les mains de la famille Zeysolff, descendant de ce sénateur, une lettre adressée par lui à l'Ammeister Abraham Heldt de Strasbourg, dans laquelle il dépeint sa triste position, les dangers qu'il a courus, et demande qu'on lui rende la liberté en envoyant la rançon exigée par les Lorrains. Nous avons vu cette lettre dans le temps, mais il nous a été impossible de la retrouver, et nous saurions gré au détenteur, si elle existe encore, de nous en donner communication.

Phases militaires.

allaient de Strasbourg à Saverne et de Saverne à Strasbourg, dans l'intention de faire déposer les armes et d'arriver à un arrangement par voie de conciliation. Des délégués des villes libres impériales d'Alsace et des cantons suisses, craignant que la guerre ne vînt s'étendre sur tout le pays et détruire complétement les récoltes, offrirent de même leur appui à une transaction amiable; mais tout fut en vain, et si, d'un côté, le cardinal Louis de Lorraine se montrait disposé à accueillir des paroles de conciliation, le sénat de Strasbourg renvoyait aux chanoines du *Bruderhof* et ceux-là au sénat; personne ne voulut avoir tort, et rien ne put se conclure. Les troupes suisses, qui aimaient à se battre franchement en pleine campagne, fatiguées d'une guerre sans honneur et sans gloire pour eux et surtout sans résultat, demandèrent à rentrer dans leurs foyers, et furent rappelées en décembre et en janvier. Pour les remplacer, le margrave Ernest-Frédéric de Bade passa le Rhin avec une armée de 2,000 hommes à pied et de 900 à cheval, qui ne furent pas plus heureux que leurs devanciers et qui se mirent à piller ce qui restait encore à prendre.

Enfin, quand la discorde se fut introduite au sein du sénat par des accusations réciproques sur cette guerre calamiteuse, que la bourgeoisie se vit obligée de donner son or, son argent et ses métaux pour frapper monnaie, et que les caisses de la ville se trouvèrent vides, on commença à écouter des propositions de paix, et le 27 février 1593 un traité fut conclu, par lequel on devait déposer les armes de part et d'autre pendant dix ans, et abandonner à une diète de l'empire le soin de régler le différend entre les chanoines de Saverne et ceux de Strasbourg, en laissant en attendant profiter chaque parti de la moitié des revenus du chapitre. La ville de Strasbourg se retira de ce conflit après avoir fait la triste expérience qu'il n'est pas prudent de se mêler des affaires de l'Église, et nous terminons ce récit par la conclusion d'un chroniqueur contemporain, dont le journal est du plus haut intérêt: « En Somme, « notre armée combattante était au moins de 10,000 hommes à pied; c'étaient « trente-deux compagnies de Suisses et de lansquenets, 1,600 hommes à cheval, et « nous avons dépensé en cette guerre à peu près seize tonnes d'or (1,600,000 fr. ou « approchant à 16 millions, valeur de nos jours) *sans aucun résultat*.[1]. »

Quoique Strasbourg se gardât bien de se mêler par la suite de ces tristes affaires, il y eut encore des collisions pendant les dix années suivantes, jusqu'à ce que, sous la médiation de Frédéric, duc de Wurtemberg, une paix définitive fut conclue en 1604, à Haguenau, par laquelle Jean-George de Brandebourg fut obligé de renoncer à ses prétentions, et qui laissa Louis de Lorraine seul possesseur de l'épiscopat de Strasbourg, moyennant concession à la ville de ses anciens droits et priviléges, acquis pendant

[1] In Summa, unsers Kriegsfolks so wir gehabt haben, so zum Streit gehörig, ist zum aller wenigsten gewesen 10,000 zu Fuss; seindt 32 fendlin Schweitzer und Landsknecht gewesen, 1,600 zu Pferd; und haben ungeferlich uf 16 thonnen goldes verkriegt, *und nit vil usgericht*.

des siècles. Par ce même traité, Strasbourg rentra dans une partie des fonds avancés pendant les hostilités, tant par des paiements des parties intéressées que par des garanties données pour l'avenir[1]. Néanmoins, cette guerre désastreuse avait porté une grave atteinte à sa prospérité financière; elle avait de même miné pour longtemps celle des communes sous son autorité seigneuriale, qui ne se relevèrent plus pendant tout le dix-septième siècle, dont les calamités guerrières achevèrent de les ruiner de fond en comble. Cette guerre, à laquelle nos annales donnent le nom de *Guerre épiscopale* (*der bischöflich Krieg*), fut la dernière dans nos phases militaires dans laquelle Strasbourg joua un rôle actif, et son individualisme s'absorba, comme nous l'avons dit, dans les grandes questions d'État qui intéressèrent le centre de l'Europe.

Phases militaires.

Pendant les hostilités qui éclatèrent par la succession de Juliers et de Clève, l'Alsace fut de nouveau, mais pour peu de temps, à la merci de troupes étrangères; arriva la désastreuse et fratricide guerre de trente ans, où, dès le début, en 1620, le duc Ernest de Mansfeld infesta de ses armées le Palatinat et notre province, et dans la seconde phase de laquelle Strasbourg subit le même sort par les armées suédoises, françaises et impériales. Dans ces circonstances difficiles, le sénat de notre cité, se maintenant dans une stricte neutralité, s'attacha à ne garder qu'une position purement passive, tâcha de louvoyer par une habile diplomatie, et chercha à se disculper entre les reproches et les prétentions des divers partis: situation épineuse au milieu de laquelle le canon était sans cesse braqué sur les remparts, tandis qu'une forte garnison soldée défendait les murs et le territoire de la ville, et que le courage et la vigilance de la bourgeoisie étaient mises journellement à de dures épreuves. Si souvent le sénat fut obligé de payer des sommes considérables, ou d'envoyer du pain et des vivres en tout genre aux diverses armées, pour sauvegarder ses communes rurales, il se garda bien de fournir des munitions de guerre et des armes, et fit défendre avec prudence ses remparts et le passage du pont du Rhin.

Telles sont, en abrégé, les phases militaires que nous avons cru devoir attacher à l'historique de l'enceinte fortifiée à une époque où notre ville jouissait de son indépendance d'action politique.

Résumé.

Nous avons commencé notre promenade dans les faubourgs à gauche de notre panorama, derrière la fonderie de canons, près de la porte des Juifs. En passant sur la rive droite de l'Ill, nous avons tour à tour parcouru la Krutenau et les quais qui longent cette rivière jusqu'aux Ponts-Couverts, en évoquant l'historique de la fondation

[1] Nous renvoyons nos lecteurs, qui veulent connaître à fond ce traité de paix, au t. II, part. 2, pages 43 et suiv. du *Corps universel diplomatique du droit des gens* de J. Dumont. Amsterdam 1728, in-folio.

Résumé.

des diverses églises, de l'hospice des orphelins, des hôpitaux, de l'institution de Saint-Marc, légués aux temps modernes par la foi et la philanthropie de nos ancêtres. Maint tableau, maint épisode des mœurs des temps passés, a trouvé sa place dans cette visite des anciennes maisons qu'ils habitaient. De ce côté, l'historique de la construction de la citadelle était la pierre précieuse, dans l'enceinte fortifiée de laquelle nous avons tracé le développement progressif pendant des siècles.

Du Finkwiller, nous passons sur la rive gauche du canal de navigation. Après l'énumération des souvenirs des institutions religieuses qui vivifiaient jadis le faubourg National, nous avons jeté un coup d'œil sur les mœurs de ses actifs habitants, sur la législation et sur les exécutions criminelles, dont le Marais-Vert fut jadis le théâtre. Un regret nous reste, c'est de n'avoir pas pu donner un tableau plus positif, plus vivace, une description architectonique de la gare du chemin de fer en construction, et une statistique comparative du mouvement des voyageurs et des marchandises. Nous n'avons pu que conjecturer ce que l'avenir réserve à notre ville par la locomotion à la vapeur.

En quittant ce quartier, nous désignons, comme partout dans nos promenades, des maisons autrefois habitées par des hommes qui furent la gloire de la ville de Strasbourg. A propos de la fondation de l'ancienne église de la Toussaint, nous jetons un regard rétrospectif sur les croisades, et nous achevons la description du faubourg de Pierre en terminant en même temps l'historique de l'enceinte fortifiée de la ville par les antiques portes, le fort de pierre, le bastion et la caserne de la Finckmatt. Cet aperçu nous ramène vers le point d'où nous sommes parti et nous fait faire la clôture de notre promenade dans les faubourgs.

FIN DE LA PROMENADE DANS LES FAUBOURGS.

DESCRIPTION DES ENVIRONS.

DESCRIPTION

DES ENVIRONS.

Cette feuille remplacera l'introduction qui sera supprimée.

INTRODUCTION.

De retour dans ma ville natale après des voyages lointains que j'avais entrepris dans ma jeunesse, j'étais resté touriste par goût. C'est en cette qualité que je parcourus notre belle vallée du Rhin depuis Bâle jusqu'à Wissembourg, que je visitai successivement toutes les vallées des Vosges et de la Forêt-Noire, et que j'en gravis les sommets. J'appris à connaître les mœurs, les usages et l'industrie des habitants de ces contrées, j'étudiai leurs costumes variés et souvent pittoresques, je visitai les souvenirs ruinés de l'Église et de la féodalité, et, au retour de ces courses fréquentes, j'aimais à revoir, du haut de notre cathédrale, les points qui vivaient encore fraîchement dans ma mémoire. Un jour que je parcourais mes journaux de voyages, mes albums et les souvenirs que j'ai rapportés de mes excursions, je conçus l'idée de réunir tous ces éléments épars en un seul faisceau.

Je choisis naturellement pour centre la cathédrale de Strasbourg, et j'essayai de dessiner ce vaste panorama, voulant conserver ainsi l'image exacte de ce qui existe maintenant.

J'employai à ce travail mes heures de loisirs, et, après quatre années de persévérance, qu'une volonté ferme et opiniâtre a seule pu soutenir, je suis parvenu à créer le tableau que je présente aujourd'hui au public. Oui, il m'a fallu une volonté bien ferme pour vaincre les nombreux obstacles que j'ai rencontrés dans l'exécution de mon projet. Que de fois n'ai-je pas été obligé de gravir les trois cent trente et une marches qui conduisent à la plate-forme de la cathédrale? Que de fois un soleil ardent ne m'a-t-il pas rendu le travail pénible? Que de fois l'ouragan ne m'a-t-il pas fait quitter mon crayon et mes planches pour me réfugier dans la casine des gardiens, qui, à force de me voir au milieu d'eux, me considéraient presque comme faisant partie de leur corps? Que de fois, quand ma lunette devait percer les distances pour vérifier une donnée, la brume ou un nuage n'est-il pas venu subitement dérober à mes recherches le point qu'il s'agissait absolument de déterminer avec exactitude, pour pouvoir continuer ma besogne? Ma volonté n'eût pu suffire à mener à fin ce travail si long et

si minutieux, et que l'amour de mon pays a seul pu me faire entreprendre, si je n'eusse été soutenu par mon goût pour les études historiques.

Je me mis à fouiller dans nos anciennes chroniques, à lire nos annales, à déchiffrer de vieux écrits et des parchemins pâlis par le temps.

Dès lors un clocher que je découvrais dans le lointain, ne fut plus pour moi seulement un centre d'agglomération de maisons peuplées; à son existence vinrent se rattacher les souvenirs du passé.

Je ne considérais plus uniquement les arceaux d'un cloître tombé en ruines comme un entassement de pierres pittoresquement groupées: les styles de l'art de bâtir s'y dévoilèrent à mes yeux; je le rêvais encore habité par de riches chanoines, par de savants Bénédictins, par ces fiers Dominicains, qui de tout temps se sont querellés avec notre population, ou par ces ordres mendiants, degré inférieur dans la hiérarchie ecclésiastique.

Au donjon délaissé et tombé en ruines, venaient se joindre les tableaux des croisades et de la vie aventureuse de la chevalerie.

Telle plaine devint pour moi un champ de bataille, telle maison le type d'une époque d'architecture ou le séjour de quelque illustre personnage; enfin, mon tableau s'anima, parla, mon panorama devint un monde dans lequel successivement chaque génération vint jouer son rôle.

C'est dans ce monde que je me propose de conduire mes lecteurs. Prenons la longue-vue en main, et analysons ce riche et beau paysage qui se déroule sous nos yeux, en commençant du côté du nord et en nous arrêtant de préférence sur les lieux auxquels se rattache plus particulièrement l'histoire de notre ville.

F. PITON.

FRANCE.

VERS le nord s'étend, dans le lointain, la forêt de Haguenau, qui couvre une superficie de terrain de dix-sept lieues, ou près de soixante-dix kilomètres de circonférence. Cette forêt, aujourd'hui une source de richesse pour la ville de Haguenau, portait anciennement le nom de *Sylva Sancta*, la forêt sainte; elle fut ainsi appelée à cause du séjour qu'y firent les premiers apôtres du christianisme qui apparurent dans notre province. Ils s'étaient établis sous ses sombres voûtes et y vivaient heureux en anachorètes, cultivant la terre et adorant le Christ, dont ils prêchaient la douce doctrine aux populations barbares qui les entouraient. Saint Arbogast s'y était retiré quand Dagobert, qui habitait, à cette époque, l'Alsace, instruit de ses vertus, lui remit la crosse épiscopale de Strasbourg en 673. Les abbayes de Königsbruck, de Valbourg, de Biblisheim, de Neubourg et de Surbourg, dont on voit encore des restes, plus ou moins bien conservés, témoignent de la ferveur, de la foi et de la munificence des princes de ces temps reculés.

Haguenau.

Bien des souvenirs de gloire, mais de malheurs aussi, se rattachent à l'histoire de Haguenau. Cette petite ville, après avoir recueilli l'héritage de ses jours de prospérité, est assise aujourd'hui comme une riche rentière au milieu de ses domaines. Vous n'y entendez pas retentir le martellement des forges, vous n'y voyez pas luire le brasier des hauts-fourneaux, vous n'y apercevez pas la haute cheminée fumante, qui attestent le développement et le mouvement de l'industrie; elle est calme et insouciante, derrière ses murs, que baignent les eaux limpides de la Moder, et qui sont les seuls restes de ses anciennes fortifications.

Depuis l'époque où les empereurs de la maison de Hohenstauffen, Conrad et Frédéric Barberousse, y résidèrent, où ils y construisirent leur somptueux palais de marbre, où leurs chasses retentirent dans ces vastes forêts, jusqu'aux guerres du siècle passé, Haguenau, comme point stratégique, eut souvent à subir les funestes conséquences de la guerre.

Cette ville fut le siége de la justice impériale dans la Basse-Alsace, et donna son nom à la *Landvogtey* ou préfecture du Bas-Rhin, de même qu'Ensisheim donna le sien à celle du Haut-Rhin.

Haguenau.

Jadis aussi les sciences y brillèrent d'un vif éclat: le savant Jérôme de Guebwiller était à la tête de son école; Firn et Capito, ces intrépides défenseurs de la doctrine de Luther, y virent le jour, et les presses typographiques de H. Crann, de Kobia, de Seccer et d'Anselme concoururent, avec celles de Strasbourg, à répandre et à multiplier les œuvres classiques de l'antiquité.

On remarque à Haguenau deux belles églises, dédiées l'une à Saint-George et l'autre à Saint-Nicolas, datant toutes deux de l'époque où le style lombard et le style ogival se disputaient la suprématie dans le centre de l'Europe; et, parmi les monuments de création moderne, nous mentionnons une maison de détention pour femmes, une salle de spectacle et la bibliothèque.

Schirrhein, Schirrhoffen et Souffelnheim.

Sur la lisière du bois s'élèvent les clochers de Schirrhein, Schirrhoffen et Souffelnheim, où l'on fabrique la poterie de terre, colportée en notre ville, et où sont établies de nombreuses tuileries; plus loin les clochers de Rittershoffen et de Betschdorf délimitent, au nord, cette vaste forêt.

Le Pigeonnier (Scherhol).

Sur la ligne de l'horizon, qui s'étend devant nous, le *Pigeonnier,* situé au-dessus de Wissembourg, est le dernier point culminant de la chaîne des Vosges, qui prend dans la Bavière rhénane le nom de Hardt. Par un temps bien clair, on distingue, du haut de la cathédrale, sur la pente de ces montagnes, les châteaux de Gutenberg, la Madenbourg et le Trifels, au pied desquels sont situées, dans de riants paysages, entourées de riches vignobles, la forteresse de Landau, ancienne clef de la France, sur la Queich, ainsi que les petites villes de Neustadt et de Frankenthal.

Madenbourg et Trifels.

Trifels nous rappelle les mêmes souvenirs que Haguenau; c'est dans ce château que le fils de Frédéric Barberousse retint captif, pendant plus d'un an, le vaillant Richard-Cœur-de-Lion, pour se venger de l'affront que, pendant la troisième croisade, il avait fait, à Saint-Jean-d'Acre, à la bannière d'Autriche. Grâce à sa voix mélodieuse, le fidèle Blondel parvint à découvrir le séjour de son maître chéri, et décida les seigneurs anglais à le délivrer au prix d'une riche rançon (1194). C'est aussi à Trifels, comme à Haguenau, que furent conservés, pendant longtemps, les joyaux de la couronne impériale.

Le Geisberg.

Sur cette même ligne de l'horizon, un groupe de peupliers, que l'œil découvre avec la longue-vue, nous indique le *Geisberg,* colline située près de Wissembourg, témoin de la bataille qui fit quitter le sol de la France à l'armée de Wurmser. Après avoir forcé les lignes de Wissembourg, sur la Lauter[1], que le maréchal Villars avait fait établir, Wurmser, à la tête de l'armée impériale, envahit l'Alsace, occupa Haguenau, qui le reçut à bras ouverts, et vint camper aux portes de Strasbourg. Hoche, le jeune commandant de l'armée de Sambre-et-Meuse, déboucha de ces montagnes, força à la retraite le

[1] Frontière actuelle de la France.



Dessiné d'après nature par F. Piton & lithographié par Alph. Chuquet

Lith. d'E. Simon à Strasbourg

Ile Jars.



Dessiné d'après nature et lithographié par Alph. Chuquet.

Lith. d'E. Simon à Strasbourg.

Ferme habitée par Voltaire en 1753-1754.

général ennemi et cueillit ainsi un laurier de plus (1793). Quelques tilleuls, plantés sur la hauteur, entre Surbourg et Soultz-sous-Forêts, nous indiquent le lieu où, vingt-deux ans plus tard, Rapp, enfant de l'Alsace, livra bataille aux troupes wurtembergeoises. Ses forces ne s'étant pas trouvées suffisantes, il se vit obligé de se retirer sur Strasbourg.

Hauteur de Surbourg

Vers la droite, vous voyez s'étendre, au milieu de prairies, de champs de houblon et de garance, la petite ville de Bischwiller; cette localité est, ainsi que Hanhoffen, qui la touche, en grande partie peuplée de descendants de huguenots fugitifs, auxquels le pfaltzgraf Chrétien II donna asile et protection; ils y importèrent, en échange de l'hospitalité qu'ils reçurent, le commerce et l'industrie qui la vivifient de nos jours. Bischwiller se distingue essentiellement par la fabrication des draps, industrie qui y a pris, depuis quelques années, un grand développement, tant sous le rapport de la qualité que de la quantité des marchandises confectionnées. Cette ville fut autrefois la résidence des comtes palatins de Veldenz-Birckenfeld, et l'association des musiciens de la Basse-Alsace, dont ils étaient les patrons, y tenait sa fête annuelle, sous le nom de *Pfeifferstag,* de même que celle du Haut-Rhin se réunissait, dans le même but, à Ribeauvillé, sous la protection des comtes de Deux-Ponts.

Bischwiller.

Rapprochons-nous de Strasbourg.

Vous voyez cette ferme isolée, située au milieu des champs, à la gauche de la route qui conduit à Schiltigheim, vis-à-vis de la tannerie de M. Herrenschmidt, au Wacken, et tout près, vers la droite, cette belle maison de campagne, entourée d'un bouquet d'arbres.

Ferme Voltaire et île Jars.

L'une était l'humble habitation du philosophe de Ferney, qui s'y consolait de la disgrâce du philosophe de Sans-Souci. C'est dans cette ferme, en effet, que Voltaire commença à écrire ses *Annales de l'empire* en 1753 et 1754, après avoir quitté Berlin et Francfort, où Frédéric-le-Grand l'avait fait arrêter. L'autre, l'île Jars, était le château de M. de Lützelbourg, qu'habitaient les maréchaux de Coigny et de Contades, et où Voltaire passait ses soirées en société du maréchal, de la famille de l'ex-préteur Klinglin, de Schœpflin et de tout ce que Strasbourg possédait alors d'illustre dans les sciences, les arts et la noblesse[1]. L'île Jars fut achetée, du temps de la révolution, par M. Pacquet, et arriva, par donation, à la famille Schertz, qui la vendit au propriétaire actuel, M. Ch. Schützenberger, professeur à la faculté de médecine.

[1]Dans la dix-neuvième lettre de sa correspondance, 1753, Voltaire écrit à Mme de Lützelbourg: «La destinée, «Madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage à «la porte de Strasbourg. Je suis dans une petite maison appartenant à Mme Léon.»

Mme de Lützelbourg était la fille du préteur Klinglin père. Voltaire, en venant habiter cette maison isolée, croyait y trouver le calme que réclamaient ses sérieuses études, mais il fut déçu dans son espoir; il s'en plaint en ces termes dans sa vingtième lettre en disant: «J'entends beaucoup raisonner dans mon hermitage, où il vient beaucoup de «monde et où je ne voulais voir personne.» Il échangea ce séjour contre celui de la vallée de Münster, où MM. Kiener ont établi aujourd'hui leur papeterie.

Engländisch Hof.

Une autre belle maison de campagne, à la droite, sur la lisière du bois, est l'hôtel d'Angleterre (*Engländisch Hof*); ce nom lui a été donné en commémoration de Robert Königsmann, qui établit une ferme sur ces terrains, appelés anciennement *Wach Wœrth*. Ce fut lui qui introduisit dans notre pays la culture du tabac, dont il avait rapporté, en 1620, les premiers plants d'Angleterre, où il avait fait un long séjour. En 1700, ce bien était la propriété du banquier et sénateur de Dietrich, auquel est due la construction du château actuel. Pendant la révolution, il fut confisqué, et un sieur Burger, beau-père du général Kléber, en fit l'acquisition; il devint plus tard la propriété du général Duhesme et de M. Marocco, fabricant de tabac, dont le neveu, M. Polidoro, le possesseur actuel, le recueillit en succession.

Les arbres touffus qui s'étendent, comme une épaisse forêt, hors des murs de la ville, forment deux belles promenades; l'une porte le nom du maréchal de Contades, commandant militaire de l'Alsace en 1764, l'autre reçut le sien de Robert Bock, qui y possédait un petit castel au treizième siècle.

Le Contades.

Depuis 1480, la population guerrière de Strasbourg s'exerçait au métier des armes, hors la porte des Juifs. Les différentes corporations se réunissaient, sous un tilleul séculaire, pour le tir de l'arbalète et de la carabine. Ces corps dépendaient d'une juridiction de sept membres, établie sous le nom de *Siebnergericht,* et qui connaissait des conflits qui pouvaient s'élever entre les tireurs; le chef de cette juridiction s'appelait le *Siebner-Meister*.

Les grands tirs publics qui se tenaient au *Schützenrein* (nom que portait alors le Contades), et auxquels le sénat invitait des députations des villes libres impériales et des cantons suisses, avec lesquels Strasbourg s'était souvent allié pour la défense de son indépendance, sont relatés dans les annales de notre histoire[1].

Dans ces occasions solennelles, Strasbourg aimait, comme encore aujourd'hui, à offrir à ses hôtes une hospitalité franche et cordiale. Tobias Stimmer, le peintre de l'ancienne horloge de la cathédrale, nous a laissé une gravure sur bois qui représente le grand tir public de 1576. Cette œuvre remarquable vaudrait bien l'honneur d'une reproduction. Dans le siècle suivant, J. Van den Velden nous a laissé une vue de cette même promenade avec le tilleul traditionnel, gravé par Hollard; il vit encore sur une eau-forte du siècle passé, et ce vieux tronc, sous lequel nos arrière-grands-pères ont fraternisé, nous recevrait peut-être encore sous son ombre protectrice, s'il n'avait été abattu, lorsqu'en 1793, l'ennemi s'étant rapproché de la ville, tout fut rasé dans le rayon des fortifications[2]. On avait déjà ménagé ce tilleul en 1552, lorsque Henri II vint envahir

[1] Voyez Pont-aux-Chats et Plaine-des-Bouchers.

[2] La promenade du Contades était beaucoup moins belle que de nos jours. Après avoir dépassé les glacis de la ville, hors la porte des Juifs, on arrivait sur un terrain vague que remplacent aujourd'hui les jardins qui se trouvent à droite et à gauche de la route; un chemin planté de peupliers conduisait vers Schiltigheim, et en face une double

notre province[1]; mais à cette époque les traditions étaient plus respectées qu'en 1793, où le corps des carabiniers de Strasbourg était déjà dissous depuis passé un siècle.

Le Contades.

Les plantations actuelles datent de la dernière année du dix-huitième siècle, à l'exception de la partie qui longe la rivière; c'est sur cet emplacement qu'étaient réduites en cendres, sous l'empire, les marchandises anglaises, saisies en contrebande, en vertu du système continental.

La Robertsau.

A la Robertsau se rattachent des souvenirs moins reculés. Dans ce vaste jardin, où l'humble habitation du cultivateur se range à côté de l'opulente campagne du financier et du petit coin de terre dans lequel le citadin aime à cultiver ses fleurs, nous distinguons surtout le bel édifice qui contient les orangers que les landgraves de Hesse-Darmstadt possédaient à Bouxwiller. La ville le fit bâtir pour abriter ces plantes exotiques, et l'impératrice Joséphine y logea, en 1806 et en 1809, pendant que Napoléon était occupé à gagner des batailles en Allemagne. Cette infortunée princesse, qui se fit tant aimer chez nous par sa bonté, son aménité, ses grâces, et qui vivait alors au comble de la splendeur et de la gloire qu'elle partageait avec son époux vainqueur, ne se doutait pas qu'une année plus tard, elle serait déchue du trône et vivrait délaissée à Fontainebleau. Lenôtre, le créateur des jardins de Versailles, fit le plan de cette promenade, et les tilleuls qu'il fit planter, ombragèrent les vainqueurs d'Austerlitz et d'Iéna, à un grand banquet, où les Strasbourgeois fraternisèrent avec vingt mille hommes de la grande armée, lors de leur passage de Tilsit à Madrid.

Nous devons à M. F. Schützenberger, ancien maire, l'établissement du beau jardin anglais qui entoure d'une manière si gracieuse le bâtiment de l'Orangerie, et que la main habile de M. Grass, statuaire, notre compatriote, a embelli du beau groupe représentant l'Alsace s'appuyant sur la France.

Tous les habitants de Strasbourg connaissent les beaux travaux d'art exécutés, depuis quelques années, par la percée du canal de jonction de l'Ill-au-Rhin, les ponts de divers styles d'architecture moderne qui traversent le canal et le barrage si simplement et si ingénieusement conçu, destiné à dominer les eaux en aval du pont suspendu.

allée conduisait à l'auberge du *Schiessrein*, qui était assise sur le terrain du grand rond-point, vis-à-vis le *Jardin Lips*. A côté de cette auberge se trouvait le tir, et la promenade était close à la hauteur de la route, près du *Jardin Kammerer*, par une haute charmille. Avant la révolution, c'est derrière cette charmille que se vidaient ordinairement les affaires d'honneur des officiers de la garnison. Tout près, à gauche, le long du bras de la Bruche, se trouvait alors un beau café avec balcons, appelé *Café-d'Été;* un bain en faisait partie, et, dans la belle saison, cet établissement était fréquenté assidûment par le beau monde. Sur la pointe, entre les deux bras de la rivière, Amand König, libraire, possédait un jardin. L'établissement Lips occupe la place où quelques particuliers de la ville avaient leurs maisons de campagne. Au nombre des monuments qu'un décret de la république avait ordonné d'ériger à la mémoire des grands capitaines se trouvait celui de Moreau: il devait s'élever au Contades. Les fondations de ce monument sont encore enfouies à la place qu'occupe aujourd'hui le rond-point planté de bouleaux; mais les rivalités qui éclatèrent entre Moreau et Bonaparte, furent la cause qu'il ne fut point achevé.

(*Communiqué par le major G. L. Braun, fils de l'ancien aubergiste du Schiessrein.*)

[1] Voyez porte des Juifs.

Le village de la Robertsau dépendait de tout temps de l'administration municipale de la ville de Strasbourg. Une inscription taillée dans la pierre, nous apprend que c'est sous le Städtmeister Swarber, qu'y fut construite en 1330 la première église[1].

La Wantzenau.

La forêt de la Robertsau s'étend entre l'Ill et le Rhin; au confluent de ces deux rivières est situé le village de la Wantzenau, dont les habitants élèvent les nombreuses volailles qui fournissent nos marchés. Turenne y campa avec son armée la veille de la bataille d'Ensheim. Lors de l'invasion de Wurmser, ce village fut occupé par un corps franc autrichien, les manteaux rouges (*Rothmäntel*); ils furent, de même que l'avaient été les Pandoures, un demi-siècle auparavant, la terreur des campagnes environnantes par la rapine et le pillage. C'est au delà de Bischheim que s'étendait alors la ligne des avant-postes ennemis.

Suivons de l'œil le cours du Rhin avec ses sinuosités et ses bords boisés, où le sanglier, le chevreuil, le faisan, une multitude de canards sauvages et d'oiseaux de passage, présentent au chasseur un riche butin[2].

Gambsheim et Diersheim.

Nous distinguons sur la rive gauche Gambsheim et vis-à-vis le clocher de Diersheim. Ces deux villages sont connus par les passages du Rhin de l'armée française en 1796 et 1797, auxquels s'attachent si honorablement les noms de Moreau, de Desaix, de Montrichard, etc.

Fort-Louis.

Plus loin, sur une île du Rhin, dans laquelle Frédéric Barberousse avait bâti un castel, Vauban construisit en 1689 la forteresse qui portait son nom et celui de son roi, et que le général Lauer prit et fit sauter pendant les guerres de la révolution.

Beinheim.

Le village de Beinheim vit naître le général Schramm, fils d'un pauvre habitant de cette commune; il acquit tous ses grades sur les champs de bataille; après les guerres de l'empire, il se retira dans son lieu natal, y fit bâtir un château et y vécut paisiblement jusqu'à la fin de sa carrière. Son nom se perpétue honorablement dans l'armée en la personne de son fils, général de division, ancien ministre de la guerre.

Drusenheim et Seltz.

Les clochers de Drusenheim et de Seltz, que nous apercevons au bout de l'horizon, nous rappellent la domination des Romains dans les Gaules; Drusus donna son nom au premier de ces endroits et le second s'appelait *Saletio*. Adélaïde, la belle et vertueuse épouse d'Othon-le-Grand, fonda à Seltz une riche abbaye, dans laquelle elle termina ses jours. Drusenheim fut entouré de fortifications, par les Suédois, pendant la guerre de trente ans; aujourd'hui il ne reste plus aucune trace de ces travaux.

Sessenheim.

Ne quittons pas Drusenheim sans jeter un regard, à gauche, sur le clocher de Sessenheim, et sur son presbytère, construit il y a seulement quelques années et pour lequel le jeune et jovial Gœthe avait déjà tracé un plan dans le but de gagner les bonnes

[1] Voyez l'historique de la révolution de 1332.

[2] Pendant les chaleurs de l'été de 1811, on a tiré sur le Rhin quelques flamingos d'Égypte, et, pendant le rude hiver de 1829 à 1830, des cygnes sauvages de la Norvége.

grâces du père de sa chère Frédérique. Un vieux sureau, taillandé en tout sens par les admirateurs du grand poëte, est le seul témoin qui reste de ses amours.

Le Königsstuhl.

Nous n'avons pas parlé de quelques autres points de notre panorama, parce que rien d'intéressant ne s'y rattache; cependant faisons encore mention du clocher de Bettenhoffen. L'amateur, qui par un état anormal de l'atmosphère, c'est-à-dire quand l'air est bien transparent, voudra voir le Königsstuhl près de Heidelberg, n'aura qu'à braquer sa lunette sur ce clocher; il apercevra au bout de l'horizon et dans un pâle lointain une éminence surmontée d'une tour, c'est le point en recherche, à 624 mètres au-dessus du niveau de la mer.

PAYS DE BADE.

Passons sur la rive droite du Rhin.

Iffetsheim.

Hügolsheim et Iffetsheim désignent le point où les bateaux à vapeur débarquent les voyageurs qui descendent le Rhin pour se rendre à Bade, située à dix kilomètres de cet endroit; cette distance est franchie en voiture.

Rastadt.

Au-dessus d'un vieux chêne isolé sur les bords du Rhin, vous distinguez une ville plus moderne: c'est Rastadt, que le margrave Louis de Bade, le plus grand guerrier de sa famille, éleva lui-même, comme point stratégique, à l'embouchure de la vallée de la Murg et à cheval sur la route de Strasbourg à Francfort-sur-Mein. Le beau château, dont parfois, au coucher du soleil, nous apercevons, du haut de la plate-forme de la cathédrale, la tourelle et la statue dorée qui la surmonte, contient encore les trophées conquis dans maintes batailles livrées aux Turcs.

La forêt, témoin muet de l'assassinat commis, par des hommes portant l'uniforme des hussards de Seckler, sur la personne des délégués français au congrès de Rastadt, a presque entièrement disparu; mais le souvenir de ce crime restera à jamais gravé dans les annales de l'histoire.

Rastadt a été transformé en forteresse fédérale allemande, et le point clair que nous apercevons sur le flanc de l'Eichelberg, dernier point culminant de la Forêt-Noire, au-dessus de Muggensturm, désigne les carrières d'où furent extraits les nombreux matériaux nécessaires à sa construction.

C'est de la révolte des soldats de la garnison de Rastadt contre leurs officiers et de la fête d'Offenbourg, qui eut lieu le lendemain 13 mai 1849, que date le commencement de la révolution badoise, qui eut de si malheureuses conséquences pour ce pays.

Durlach.

Comme pendant au Königsstuhl, s'élève, à gauche de la pente septentrionale de la Forêt-Noire, le Thurmberg de Durlach, à une lieue de Carlsruhe; c'est une antique tour que les Romains construisirent, ainsi que Pfortzheim, Ortenberg, Robur près Bâle, etc., pour se défendre contre l'irruption des peuples germains de la Forêt-Noire (*Sylva Hercyniana*). A Durlach, cette chaîne de montagnes ne forme presque plus que des collines et se relie insensiblement à la chaîne de l'Odenwald.



Composé et lith.é par Alf. Touchemolin. Lith. d'E. Simon à Strasbourg.

Pêcheur. Paysan. Filles paysannes. Garçon paysan. Flotteurs de bois.

Costume de fête. Costume d'intérieur.



D'ap. nat. par F. Piton.

Chapelle de St. Nicolas à Achern.



Dessiné d'après nature par F. Piton et lithographié par Alph. Chuquet.

Lith. d'E. Simon à Strasbourg.

Monument de Turenne à Sasbach.

Bade.

A la droite de l'Eichelberg, on aime à voir les montagnes qui avoisinent le charmant séjour de Bade: depuis passé dix siècles, l'humanité souffrante vient puiser la santé à ses sources thermales. Nous ne pouvons distinguer la ville de Bade avec son vieux château en ruine; mais nous remarquons le rendez-vous de chasse, à l'entrée de la vallée, le Fremersberg, avec son ancien couvent, transformé aujourd'hui en auberge confortable, le Mercure et le château d'Ibourg, ruiné, en 1524, pendant la guerre des paysans.

Steinbach.

Au bas du Fremersberg, le clocher brillant de Steinbach attire nos regards. Ce fut dans cette petite ville que naquit, d'après la tradition, l'architecte qui a conçu l'idée hardie et grandiose de la tour de Strasbourg, du haut de laquelle l'œil embrasse cette immense plaine. Par vénération pour ce grand maître, notre sculpteur André Friedrich y a élevé, à ses frais, en 1844, la statue d'Ervin; elle fut inaugurée le 30 août[1].

Bischofsheim.

Sur les bords du Rhin, nous voyons encore Bischofsheim; son château, que le dernier comte de Hanau-Lichtenberg fit élever, et dans lequel il mourut sans descendants mâles en 1735, fut démoli il y a quelques années seulement. Son comté passa après sa mort, comme nous l'avons dit dans l'historique du Broglie, à la maison de Hesse-Darmstadt. Une partie des vastes terres possédées par les dynastes de Hanau-Lichtenberg s'étendait, de l'autre côté du Rhin, depuis près d'Offenbourg jusqu'à Lichtenau, et formait les bailliages de Bischofsheim et de Wilstädt sur un terrain de quatre lieues carrées, avec 12,500 habitants. Le traité de Lunéville enleva ces possessions au landgrave de Hesse et les donna à Charles-Frédéric, margrave de Bade.

Quoique depuis longtemps sous la domination badoise, cette population est toujours encore désignée sous le nom d'habitants du Hanau, et elle a conservé l'originalité de ses mœurs, la bâtisse de ses maisons et son costume pittoresque. Une aisance qui se dénote partout, est le fruit de l'activité qu'elle déploie, et le chanvre qu'elle cultive avec un soin particulier, est très-recherché et transformé en câbles jusque dans les corderies de Toulon, de Brest, de Cherbourg et des ports de la Hollande. Cette culture, en général, est d'un riche rapport sur les deux rives du Rhin.

Windeck.

Passons devant Lincks et Auenheim, appartenant anciennement au même comté, et dirigeons-nous de nouveau vers les montagnes qui s'élèvent à l'horizon. Là nous rencontrons les ruines de deux châteaux, le vieux Windeck et le nouveau Windeck, dont nous avons parlé en faisant l'histoire du Broglie, à l'occasion de l'enlèvement d'un comte d'Ochsenstein par René de Windeck, et de la guerre des Strasbourgeois contre ces dynastes. C'était en 1370.

Au printemps de 1592 passait par notre ville, en s'acheminant vers ce château, un

[1] A cette occasion, Friedrich reçut de la part de la commune, le diplôme de bourgeois honoraire de Steinbach et une coupe en vermeil, et de la part du grand-duc Léopold de Bade, la décoration de l'ordre du Lion-de-Zæhringen. Le 30 août de l'année suivante, cette statue fut inaugurée par les francs-maçons des deux rives du Rhin.

Windeck. jeune noble appartenant à la famille de Seebach, dont le castel était situé au fond de la vallée de Kappel; il amenait avec lui les dépouilles mortelles du dernier des Windeck. Ces deux jeunes amis, avides de connaissances et d'aventures, avaient parcouru ensemble l'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Italie; ils s'étaient embarqués, dans ce dernier pays, pour faire le pèlerinage de la Terre-Sainte, et, après bien des dangers, de retour à Venise, ils se réjouissaient de revoir bientôt leur patrie, lorsque tout à coup George de Windeck tomba malade et mourut. Son ami ne voulut pas le laisser reposer en terre étrangère et ramena ses restes mortels. En vous arrêtant à Ottersweier pour visiter les bains hydropathiques de la Hub, situés agréablement à l'entrée de la vallée de Neusatz, entrez dans l'église d'un ancien couvent de dames Ursulines, et, à côté de l'autel, vous apercevrez une tombe sur laquelle figurent les armoiries de Windeck, et qui perpétue le souvenir de cet acte de dévouement de l'amitié.

Sasbach. A la droite d'Ottersweier, arrêtons-nous à Sasbach, au pied de cette pyramide en granit, qui a aussi été taillée par le ciseau de Friedrich, et qui indique le lieu où Turenne termina sa glorieuse carrière, en mesurant son génie militaire avec celui de Montecuculi[1]. On dirait que ce grand capitaine était prédestiné à terminer ses jours dans cette vallée du Rhin, où il emporta de si glorieux trophées à Sinsheim, à Ensheim et à Türckheim, et où il avait fait l'apprentissage du sanglant métier des armes, pendant les siéges de Fribourg et de Brisach, sous les ordres du grand Condé.

Achern. Si nous nous sentons péniblement émus au souvenir des scènes lugubres de cette longue guerre qui désola notre beau pays et le Palatinat, la réalité nous console lorsque nous portons nos regards sur la petite ville d'Achern, à l'entrée de la vallée de Kappel[2].

Médecins, psychologues, philanthropes, arrêtez-vous dans cette contrée pour aller visiter l'Illenau, magnifique hospice d'aliénés dont le grand-duc Léopold a confié l'exécution architectonique à M. Voss, et les dispositions médicales à M. le docteur Roller, et dans lequel plus de cinq cents malheureux peuvent trouver la guérison de la plus cruelle des maladies, ou au moins un séjour salubre et des soins bien entendus. C'est un établissement modèle, élevé au milieu d'un paysage riant, et pour la création duquel l'architecte et le médecin ont visité les maisons d'aliénés les plus recommandables de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Renchen. A côté d'Achern se trouve Renchen; cette petite ville, jadis épiscopale strasbourgeoise, fut spectatrice, en 1796, de la bataille qui précéda celle de Rastadt. Ici Desaix et Starray combattirent l'un contre l'autre; là, l'archiduc Charles et Moreau se disputèrent la victoire. C'est à l'*auberge de l'Aigle* que l'armée de Condé et les nombreux émigrés qui

[1] 26 juillet 1675.

[2] Dans la chapelle de Saint-Nicolas, à Achern, sont déposées les entrailles de Turenne. Son corps et son cœur furent transportés à Paris.

Ferme de Schmeltzler et Château de la Brigitte.



Composé et lith^e par Touchemolin.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Paysannes de Sasbachwald
et environs.
Anc. Évêché de Strasbourg.

Paysan des environs
d'Offenbourg.

Paysan et Paysanne
de la Vallée de la Rench.

résidaient dans ces environs, après avoir connu la fin malheureuse de Louis XVI et de son fils, proclamèrent roi de France (1795) Monsieur, comte de Provence. Ce n'est que dix-neuf ans plus tard qu'il monta sur le trône sous le nom de Louis XVIII.

Renchen.

Armons-nous du bâton de voyage et visitons ce beau rideau de montagnes, dont la Hornisgründ forme le sommet et Achern et Sasbach la base.

Aubach et Erlenbad.

A Sasbach, nous entrons dans la vallée de Sasbachwalden, où nous visitons Erlenbad, séjour favori des Strasbourgeois, et, à mi-côte, le château d'Aubach, propriété de M. Hecht, notre compatriote. M. de Harder, l'ancien propriétaire du château d'Aubach, en transformant en maison de campagne le pèlerinage de la Trinité (*Dreyfaltigkeit*), qui se trouve tout près, s'y est créé un séjour plus modeste, mais néanmoins plein de charmes.

Château de Hohenrod.

En cotoyant les Omers et Groppenkopf, nous nous acheminons vers les ruines de Hohenrod, ou du château de la Brigitte. Asseyons-nous devant la ferme qui se trouve au pied de cette ruine pour contempler la nature grandiose qui nous entoure, et où les légendes des temps de la chevalerie se présentent en foule à l'imagination; nous vous raconterons une scène tragique dont cette ferme fut témoin. Ce récit vient à l'appui des observations que fit le docteur Canal, dans les sables de l'Égypte, sur le dessèchement du corps humain.

Trois ou quatre générations habitent cette ferme (*Schmeltzlershof*); les plus jeunes prennent gaîment leurs ébats sur la pelouse qui entoure la maison paternelle, et les doyens d'âge, deux frères, qui accumulent sur leurs têtes cent quatre-vingt-dix années, étaient déjà du nombre des paysans qui, en 1794, embusqués derrière des rochers, et soldés par l'argent des émigrés, défendaient, au moyen de leurs carabines, la vallée de Kappel contre l'invasion d'une colonne française.

Le fils d'un de ces vieillards avait quitté le pays lors de l'invasion des armées alliées en 1814, et s'était engagé, comme domestique, au service d'un officier hongrois. Pendant de longues années, ses parents n'avaient pas reçu de ses nouvelles et ils le croyaient mort, lorsqu'un beau jour il reparut dans la ferme de ses pères. Habitué à la fainéantise, le travail rude des champs ne pouvait plus lui convenir, et, associé à quelques maraudeurs de sa trempe, il comptait, pour subvenir à ses dépenses, sur les riches trésors qu'il espérait trouver en faisant, à l'heure de minuit, des fouilles dans les ruines du château situé à proximité. Ces fouilles avaient déjà occasionné quelques éboulements de murs lorsque le bailli d'Achern intenta un procès à ces chercheurs de trésors, et notre homme fut condamné à la prison et à la schlague, correction encore en usage à cette époque.

En butte à la risée de ses camarades, honteux de la peine corporelle qu'il avait subie et déçu de ses espérances, cet homme devint triste, morose et taciturne, et un jour d'automne il disparut.

Château de Hohenrod.

Toutes les recherches que l'on fit pour le découvrir furent vaines, et sa famille, croyant qu'il était retourné auprès de son ancien maître, s'était déjà consolée de sa disparution, lorsque, l'année suivante, leur maigre récolte d'avoine et d'orge ne pouvant sécher, à cause des pluies fréquentes de l'arrière-saison, ces braves gens eurent l'idée d'employer l'âtre et le feu pour sauver de la pourriture ces gerbes humides. En montant dans la cheminée pour fixer la corde et la poulie qui devaient servir à cette opération, ils y trouvèrent pendu le cadavre du chercheur d'or, noir comme la fumée, sec comme un hareng et dur comme du parchemin.

Comme c'est la coutume, dans ce pays, pour les suicidés, il fut enterré, sans aucune cérémonie religieuse, dans un coin du cimetière de Sasbach, au pied du mur d'enceinte; quand on démolit ce mur, il y a quelques années, pour l'agrandissement du cimetière, on ouvrit accidentellement cette tombe et l'on retrouva le corps momifié parfaitement conservé et ne présentant pas la moindre trace de putréfaction.

Le buste de femme que forme la silhouette du seul pan de mur qui subsiste encore du château de Hohenrod, a peut-être donné lieu à la légende qui est racontée par ces montagnards et qui a fait surnommer ces ruines le *château de la Brigitte*.

Ils prétendent que jadis ce château fut habité par un seigneur dont l'épouse portait ce nom.

Vivant isolé dans ce nid d'aigle, il ne s'accommodait pas trop du caractère triste et morose de la noble châtelaine; une jeune et belle amie qu'elle avait, et dont les parents résidaient au château de Bosenstein, situé au fond de la vallée de Kappel, aimait à passer ses journées à Hohenrod, et impressionna vivement le propriétaire de ce manoir par ses chants et par la gaîté de ses inspirations. Un soir, au moment où le soleil se couchait derrière les cimes des Vosges et dorait de ses rayons empourprés les créneaux du castel isolé, la jeune fille, après avoir chanté une de ses plus belles ballades, déposa tristement sa guitarre et laissa errer ses regards passionnés sur le vaste panorama qui s'étendait devant elle. Le chevalier lui saisit la main et lui demanda s'il oserait compter sur son amour, dans le cas où la mort lui enlèverait son épouse? Elle se trahit par son regard, et dès ce moment le châtelain ne cessa de nourrir la criminelle pensée de se défaire de sa femme. Un jour, au retour de la chasse, il vint se reposer dans la cellule qu'avait établie dans les gorges sauvages où gît aujourd'hui le village de Sasbachwald un anachorète, qui avait été anciennement soldat, et qui avait embrassé ce genre de vie pour faire pénitence des crimes et des péchés qui avaient souillé sa vie passée. Le chevalier lui ordonna de tuer son épouse la première fois qu'elle viendrait faire ses dévotions dans la petite chapelle attenant à la demeure de l'ermite. L'anachorète promit d'obéir à l'ordre du puissant seigneur; mais quand la châtelaine vint s'agenouiller devant la croix, quand il la vit implorer, par de ferventes prières, les grâces du Seigneur, quelque endurci que fût son cœur, le solitaire non-seulement eut

pitié d'elle, mais, se précipitant à ses pieds, il lui fit part des projets criminels de son époux.

Château de Hohenrod.

Brigitte se dépouilla de quelques pièces de ses vêtements, qu'elle remit à l'anachorète en lui ordonnant de les tremper dans le sang d'une bête fauve, et de les porter au château comme preuve de l'accomplissement de son crime. Puis elle se retira au couvent d'Ottersweier.

Quelque temps après, se célébrait le mariage du chevalier de Hohenrod avec la jeune dame de Bosenstein. De nombreux convives étaient réunis; agenouillés devant l'autel, les fiancés attendaient la bénédiction nuptiale, lorsque le prêtre qui officiait, interrompant la cérémonie, demanda, à trois reprises, si personne n'avait à s'opposer à cette union. A peine avait-il terminé sa troisième interpellation qu'une voix lugubre et solennelle se fit entendre, et, vêtue d'habits de deuil, Brigitte apparut, comme un spectre, devant la nombreuse assemblée.

Tous les assistants furent terrifiés à cet aspect inattendu; l'époux criminel disparut pour toujours; la jeune fiancée resta morte de frayeur sur les dalles de l'autel, et la châtelaine vengée reprit possession de son manoir. Elle y vécut encore longtemps, en semant, à pleines mains, les bienfaits dans la contrée, et légua en mourant ses biens à l'Église.

Après sa mort, le château de Hohenrod, abandonné, tomba en ruine. Assis aujourd'hui sur ces fragments de murs, vous découvrez au sud le dôme de Strasbourg et au nord celui de Spire, rares témoins qui restent, dans ces contrées, des scènes de la vie du moyen âge.

La Hornisgründ.

Entre le château de Hohenrod et la Hornisgründ, la vallée de Grimmerswald débouche dans celle de Kappel; on la tourne, sur un col, au nord pour arriver au haut du plateau qui domine cette contrée.

Depuis ces montagnes jusqu'au Rhin, c'est la partie la plus étroite de cette longue bande de pays, formée en 1806 par l'Ortenau, le Brisgau, les débris du Palatinat, du comté de Hanau, des possessions appartenant outre-Rhin à l'évêché de Strasbourg, et du territoire de quelques princes et seigneurs médiatisés, joints au margraviat de Bade. Il s'étend le long du Rhin, depuis Weinheim, au-dessous de Heidelberg, jusqu'au lac de Constance, et forme le grand-duché de Bade actuel.

La montagne la plus élevée de cette chaîne, dans le Bas-Rhin, est la Hornisgründ, que nous apercevons devant nous à 1174 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est vers ce sommet que convergent les vallées de Bühl, de Neusatz, de Sasbach, de Sasbachwald et de Kappel. La nature sévère de ces hauteurs, qui sont composées de terrain spongieux et tourbeux, couverts de forêts, de genêts et de bruyères, et qui s'élèvent entre des blocs de granit et de grès, contraste avec les rampes rapides des vallons, parsemés d'habitations de formes variées, entourées de champs bien cultivés

La Hornisgründ.

ou de vertes prairies: c'est le côté badois; sur l'autre versant de ces montagnes, dans le pays de Wurtemberg, l'œil n'embrasse qu'une immensité de forêts de sapins, au milieu desquelles apparaît çà et là une oasis verte entourant la maison isolée du forestier, ou une pittoresque scierie.

La vue dont on jouit sur le point culminant de la Hornisgründ, près d'une élévation en maçonnerie, construite pour les travaux géométriques, est remarquable. Toute la vallée du Rhin se déroule à vos pieds comme une vaste carte géographique, et la vue s'étend jusque par-dessus les Vosges; vers le sud, des montagnes en nombre immense se superposent jusqu'aux cimes blanchies des glaciers de la Suisse et les pics de Hohenwiel et de Hohenkrän, sur le lac de Constance; vers le nord, enfin, l'œil s'arrête aux montagnes lointaines de l'Odenwald et de la Hardt.

Les terrains qui s'étendent aux pieds de ces montagnes du côté badois, sont riches en vignes et en arbres fruitiers; un excellent vin blanc, connu sous le nom de *vin du Scheltzberg,* se cultive sur une colline située à l'entrée de la vallée de Sasbachwald.

A la droite de la Hornisgründ, derrière le Katzenkopf et derrière le Sackmansleger, se cachent le Mummelsee et le Wildsee, sombres entonnoirs tout garnis à l'entour de noirs sapins, et au fond desquels reposent les eaux cristallines de ces lacs, dont Schreiber raconte si poétiquement les traditions.

Rapprochons-nous de Strasbourg.

Kehl.

Vis-à-vis de cette ville vous apercevez, sur la rive droite du Rhin, les maisons blanches de Kehl, rebâties entièrement à neuf depuis 1815, après les désastres que lui avait fait subir la guerre.

L'homme perd promptement le souvenir des maux qui l'ont frappé, et on le voit se fixer de nouveau sur les bords du cratère dont les flammes hier encore dévoraient sa cabane.

Si Kehl n'a plus aujourd'hui son ancienne étendue, il s'est cependant relevé des malheurs qui l'ont frappé, à tant de reprises différentes, depuis la guerre de trente ans.

Ainsi que Schiltigheim, Bischheim et Hœnheim, qui s'étendent au nord de Strasbourg et ne semblent former qu'une seule ville, Kehl, Iringheim et Hundsfeld s'étendaient anciennement à l'est sur les bords du Rhin. La première de ces communes subsiste seule encore, les deux dernières ont disparu à différentes époques.

Pendant une malheureuse année du quatorzième siècle, le Rhin, grossi par la fonte des neiges, déborda, et, dans son cours impétueux, il entraîna Iringheim et les champs qui l'entouraient. Hundsfeld fut démoli, au seizième siècle, par la main des hommes, qui vengèrent la société en détruisant les habitants de ce village, qui étaient tous voleurs et assassins.

La position topographique de Kehl et les fréquents passages du Rhin, souvent si opiniâtrement défendus, ont été autant de causes de malheurs pour cette ville et les

Kehl.

villages environnants. Il n'entre pas dans notre plan d'écrire l'histoire de Kehl; nous ne comptons en énumérer que les principaux faits.

En 1619, au commencement de la guerre de trente ans, on éleva aux environs de cette ville quelques redoutes. Le général Horn, qui parut sur le Rhin, à la tête des armées suédoises, en 1632, entoura une partie de Kehl de murs et de fossés désignés sous le nom de *Kehler-Schantz* (redoute de Kehl).

En 1678, le maréchal de Créqui s'empara de cette ville. Trois années plus tard, le baron d'Asfeld la prit de nouveau, et Vauban allia à la citadelle et aux fortifications de Strasbourg la tête de pont de cette ville en y construisant un fort carré avec deux ouvrages à corne[1]. La paix de Ryswick l'enleva pour peu de temps aux Français, car en 1703, à l'ouverture de la guerre de la succession d'Espagne, le maréchal de Villars s'en empara de nouveau, et construisit sur l'île du Rhin le fort Mabile, qui donna au petit Rhin le nom de *bras Mabile.* Redevenu possession allemande par la paix de Rastadt, Kehl fut repris par le maréchal de Berwick en 1733, et rendu de nouveau à l'empire en 1737. A peine cette malheureuse ville avait-elle eu le temps de se remettre des désastres sanglants d'un siècle entier de guerres, que la révolution française éclata, et les années 1792 et 1793 anéantirent le calme dont elle jouissait. En 1796 eut lieu le fameux siége de Kehl, dirigé avec une méthode parfaite, malgré un temps affreux, par l'archiduc Charles. Ce siége, pendant lequel les Autrichiens tirèrent contre le fort cent mille coups de canon et y lancèrent vingt-cinq mille bombes et obus, fait autant d'honneur à celui qui emporta la place, qu'à Desaix qui fut obligé de capituler après la résistance la plus héroïque. Plus de dix mille hommes y perdirent la vie de part et d'autre. Nous ne parlerons ni des passages du Rhin par Moreau et Desaix en 1797, ni de celui de Jourdan en 1799, et, pour ne point nous arrêter plus longtemps à ces scènes de carnage, nous mentionnerons simplement le dernier siége qui eut lieu en 1814 et la démolition du fort par décision du congrès de Vienne. Il avait été reconstruit par les ordres de Napoléon en 1808. — Que Dieu préserve Kehl de nouveaux revers!

Par suite des ravages pour ainsi dire continuels que la guerre lui a fait subir, Kehl ne se fait remarquer par aucune construction dont les formes antiques commandent le respect ou excitent l'admiration; mais le nom de cette ville n'en est pas moins connu du monde scientifique, grâce à l'entreprise typographique la plus vaste peut-être qui ait jamais été formée, et à la tête de laquelle se trouvait Beaumarchais.

Les sommes dépensées par cette entreprise, connue sous le nom de *Société littéraire et typographique*, et qui a duré de 1784 à 1789, ont dépassé trois millions de francs. Elle a édité les œuvres de J. J. Rousseau et de quelques autres auteurs; mais ce sont

[1] Vauban agrandit de même les fortifications sur l'île des Épis, y existant déjà antérieurement sous le nom de *Zoll et Sternschantz* (redoute du Péage et redoute de l'Étoile).

Kehl.

surtout celles de Voltaire qui occupèrent ses presses. Elle en fit paraître une édition en soixante-dix volumes in-8° et une autre en quatre-vingt-douze volumes in-12, et toutes deux furent tirées à plus de vingt mille exemplaires, ce qui fait plus d'un million de volumes sortis dans l'espace de cinq années des presses de Kehl.

Avant de quitter les environs de Kehl, jetons un coup d'œil sur l'île des Épis, qui sépare le Rhin en deux bras entre Strasbourg et la rive droite, et sur les ponts qui établissent une communication entre les deux rives.

Pont du Rhin.

La première mention d'un pont sur le Rhin que nous ayons trouvée dans nos annales, date de 1333, année où les Strasbourgeois passèrent ce fleuve pour aller faire la guerre au comte de Geroldseck et pour assiéger la ville de Schuttern. La construction de ce pont, qui était établi sur bateaux et sur pilotis, est attribuée à maître Claus Carl.

La navigation sur ce fleuve, à une époque surtout où tel était l'unique moyen de transport pour les hommes et les marchandises, depuis Bâle jusqu'à Mayence et Cologne, était, en partie à cause des droits de péage qui y étaient attachés, d'un immense intérêt pour une ville commerçante et forte comme Strasbourg. Aussi était-elle jalouse de permettre ou de défendre le passage du Rhin, et ce fut un jour de fête pour elle que celui où l'empereur Wenceslas lui accorda, en 1393, le droit régalien sur le pont et le péage qui en dépendait; c'étaient là de riches ressources pour ses caisses et pour sa défense.

Ce pont était déjà établi *en partie sur pilotis*, et ce qui le prouve, c'est que l'année précédente l'évêque Frédéric de Blankenheim étant en guerre avec Strasbourg, dirigea sur ce pont des bateaux incendiaires, que les Strasbourgeois parvinrent cependant à faire passer en dessous sans que le feu y prît, ce qui n'aurait pas pu se pratiquer s'il avait été construit sur des bateaux. En 1566, le Rhin se trouva tellement grossi par la fonte des neiges de la Suisse qu'il enleva, le 14 juin, neuf piliers du pont.

Pendant les guerres qui ravagèrent la vallée du Rhin au dix-septième siècle, ce pont, quoique garanti en amont par des chaînes tendues et attachées à des pieux, eut à subir, à diverses reprises, le feu des brûlots, que les Français lancèrent contre lui pour le détruire, et lors de la prise de Kehl par le maréchal de Créqui, en 1678, il fut brûlé complétement. A sa reconstruction, qui eut lieu en 1679, s'attachent les premières données positives que nous ayons trouvées sur le pont du Rhin et sur l'île des Épis. Anciennement cette île n'avait pas les dimensions que nous lui voyons aujourd'hui, car, d'après les cartes du dix-septième siècle, elle ne formait à cette époque qu'un banc de gravier. En inspectant les lieux mêmes, on aperçoit facilement les conquêtes de terrain faites par l'art sur le fleuve. Ce résultat est d'ailleurs en harmonie avec les descriptions du pont que nous possédons, et qui indiquent trois époques de raccourcissement de la voie de communication et par conséquent d'accroissement de terrain.

Nous puisons les premières données exactes sur ce sujet dans un petit livre, très-rare

Pont du Rhin.

et très-intéressant, qui a pour titre : *Eigentlicher Bericht von Befestigung der weitberühmten Stadt Strasburg*, *Frankfurt-am-Main* 1683, et les détails que nous y trouvons sont assez intéressants pour que nous croyions devoir les rapporter.

Le petit pont du Rhin était assis sur quatorze palées, formées chacune de sept pilots, reliés par des moises; il avait donc quinze travées; les poutrelles de travées de 13 mètres de longueur, ou, comme dit l'ouvrage, de vingt-neuf pas, donnaient à ce pont l'étendue de 195 mètres; la culée de gauche se trouvait à la hauteur du mâchicoulis, qui forme aujourd'hui la caserne des douaniers, et celle de droite au commencement du jardin de la maison Schœlhammer, sur l'île des Épis.

Le grand pont du Rhin était assis sur cinquante et une palées, formées de sept pilots, reliés par des moises; il avait donc cinquante-deux travées; les poutrelles de travée de 13 mètres de longueur donnaient à ce pont une étendue de 676 mètres; la culée de gauche était placée en dehors de l'ancienne digue que nous voyons encore aujourd'hui, et celle de droite près du corps-de-garde de Kehl.

Künast, qui vivait à cette époque, a laissé une description moins détaillée de ce pont, et il fait remarquer que c'était le treizième et dernier jeté sur ce fleuve, depuis sa source.

Il est facile de concevoir que les guerres de la révolution et les prises fréquentes de Kehl s'opposèrent à la conservation de ce pont, auquel la hache et le feu firent si souvent des ravages[1].

[1] Qu'il nous soit permis de raconter ici un fait qui s'est passé, pendant les guerres de la révolution, près d'une redoute que nous voyons au delà du monument élevé à la mémoire de Desaix[1]. Cette anecdote, que nous tenons de la bouche d'un témoin oculaire, prouve l'esprit de fraternité qui animait alors l'armée et la garde civique de Strasbourg.

Le 13 septembre 1793 les canonniers de la garde nationale strasbourgeoise servaient les pièces de gros calibre établies dans les batteries qu'on avait élevées dans cette île, tandis que les mortiers étaient dirigés par l'artillerie de la ligne. L'heure de relever les postes arriva, mais au lieu d'être remplacés par leurs camarades, les canonniers reçurent l'ordre de commencer le feu sur Kehl. Les bombes et les boulets sont lancés, et les Autrichiens (*Kaiserlic* comme on les appelait alors) répondant par un feu nourri, quelques canonniers tombent et d'autres sont emportés en ville grièvement blessés.

Pendant que la canonnade se faisait entendre dans les murs de Strasbourg, le bruit ne tarda pas à s'y répandre que l'armée devait passer le Rhin le lendemain à la pointe du jour, et aussitôt les parents s'empressèrent d'envoyer à leurs fils, les épouses à leurs maris, des comestibles de tout genre, pour les aider à supporter plus facilement les fatigues qui les attendaient.

Un jeune homme, nommé Heitzenberger, boucher de son état, et ancien hussard Chamborand (c'est lui qui nous a raconté cette anecdote), se trouvait dans les rangs de la garde civique. Vers le matin, le feu ayant cessé, il était assis avec quelques camarades dans la redoute qui se trouve au delà du monument Desaix, et ils étaient occupés à faire honneur aux provisions qu'on leur avait fait parvenir, lorsqu'un volontaire de la demi-brigade stationnée à la pointe de l'île, rôdant autour de leur poste, vint flairer la bonne chère que faisaient les enfants de Strasbourg.

« Que veux-tu, camarade ? lui demandèrent ceux-ci. — Ah ça, vous autres canonniers, vous avez de quoi vous

[1] **Les beaux bas-reliefs de ce monument, qui représentent les principaux épisodes de la glorieuse carrière de Desaix, sont dus à l'habile ciseau d'Ohmacht.**

Pont du Rhin.

Un arrêté du gouvernement du 27 ventôse an XI décréta la reconstruction du pont du Rhin. Ce nouveau pont, véritable chef-d'œuvre de charpente, avait trente travées en forme d'arches de 13 mètres d'ouverture, et, par conséquent, 395 mètres de longueur, et il s'adossait aux deux rives, là où l'on voit de nos jours les deux corps-de-garde. Il avait une largeur de 12 mètres, était à triple voie pour les voitures, et muni, des deux côtés, de trottoirs pour les piétons; l'élévation du plancher était de 2 mètres au-dessus des plus hautes eaux; il coûta plus d'un million, quoique le devis ne portât l'élévation de sa construction qu'à 700,000 fr. Napoléon fit sévèrement sentir à l'ingénieur en chef, Kastner, qui était chargé de ce travail, la différence entre le prix définitif et le chiffre d'estimation. Paré d'arcs-de-triomphe, de verdure et de guirlandes lors du passage de l'empereur, de Joséphine et de Marie-Louise, ce pont présentait un aspect vraiment magnifique! Hélas, il subit le sort de toutes les choses humaines! Quand les hostilités éclatèrent entre la France et l'Allemagne, au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, et qu'une seconde invasion se prépara, le gouvernement badois commença à le démolir de son côté. Quoique la partie allemande fût coupée, la partie française subsista encore pendant quelques années; mais elle dépérit peu à peu par le manque d'entretien, et, enfin, elle fut complétement enlevée, à l'exception des brise-glaces, qui garantissent encore aujourd'hui le pont de bateaux.

Les deux jetées dans le Rhin formant de petits ports sur les deux rives, ont permis de raccourcir de beaucoup ce dernier moyen de communication; il est assis sur quarante-cinq bateaux, dont vingt-trois appartiennent à la France et vingt-deux au gouvernement badois; large de $7^{m},10$ et à deux voies, il a une étendue, dans l'état normal des eaux, de 240 mètres, tandis qu'en 1679, il en comptait 676, ce qui fait 436 mètres gagnés à cet endroit sur la largeur du fleuve.

Quand Strasbourg perdit sa souveraineté, il perdit aussi la propriété du pont du Rhin et les riches recettes que produisait le péage qui y était établi; une ferme située à la droite de la route du Rhin, tout près du canal qui forme une communication entre

«rassasier, tandis que depuis vingt-quatre heures nous en sommes réduits, pour tromper la faim, à nous serrer «l'estomac.» — Aussitôt Heitzenberger lui donne un petit gigot de mouton rôti qui leur restait, un autre lui offre du pain et une bouteille d'eau-de-vie, en l'engageant à partager ces comestibles avec ses camarades. Le volontaire, content de cette bonne aubaine, se retire les bras chargés et le cœur pénétré de reconnaissance.

Mais à peine fait-il jour que le même homme se présente de nouveau dans la batterie et s'adressant à celui qui lui avait généreusement fait don du gigot:

«Dis-donc, citoyen canonnier, lui dit-il, voilà deux pièces de six livres que je t'apporte. — Vous ai-je vendu à «toi et à tes camarades les comestibles qui ont servi à votre déjeuner? Garde ton argent, camarade. — Cet argent «n'est pas à nous, il t'appartient. — Et comment donc? — Tu as bien voulu nous donner un gigot, et nous t'en «sommes profondément reconnaissants; mais tu n'avais sans doute pas l'intention de nous faire présent de l'argent «dont il était farci, et voilà pourquoi je te le rapporte, citoyen canonnier.»

Le mot de cette énigme est facile à deviner: Les parents de Heitzenberger craignant que leur fils ne fût dépourvu d'argent au moment de passer le Rhin, avaient, pour lui ménager une surprise, inséré, au moyen d'entailles adroitement recouvertes, ces deux pièces de six livres dans l'intérieur du gigot.



Lith.ᵉ par Th. Muller d'après un dessin contemporain de M.ʳ Wissandt père.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue de l'ancien Pont du Rhin avec l'arc de triomphe élevé à Napoléon. (1809).

ce fleuve et l'Ill, porte encore le nom de *Bruckhof;* cet emplacement servait de chantier pour la conservation des matériaux nécessaires à l'entretien du pont; aujourd'hui c'est le corps des pontonniers qui est chargé du soin de le maintenir en bon état.

Pont du Rhin.

Nous devons constater ici les heureux fruits que produira, dans un avenir très-rapproché, l'entente cordiale qui existe entre les deux gouvernements de France et de Bade. Tous les ans, à la crue des eaux, le Rhin change de thalweg; il jette alors son courant impétueux tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre rive, et engloutit des terrains considérables. Anciennement, en présence de ce danger, on mettait tout en œuvre pour détourner le courant par des travaux d'art, et l'on se faisait ainsi réciproquement une guerre acharnée. Heureusement on a fini par comprendre qu'en employant dans un but d'intérêt général les bras et les immenses sommes qu'absorbaient annuellement ces travaux, on arriverait à un résultat satisfaisant pour les deux partis. Une commission mixte d'ingénieurs du Rhin fut nommée, et, grâce à leurs connaissances, les travaux d'endiguement entrepris, il y a quelques années, sur un plan arrêté, transformeront le Rhin en un canal, large de 200 mètres près de Bâle, et qui va en s'élargissant jusqu'à près de 300 mètres vers Lauterbourg. De cette manière, ce fleuve se creusera lui-même un lit plus profond, et des milliers de hectares de terrains seront conquis à la culture des forêts et des champs; en réglant le nouveau cours du fleuve, on a soin de laisser un passage dans les profondeurs de son ancien lit, pour servir de frayères aux poissons[1].

Quittons ces lieux pour aller nous reposer dans la belle vallée de la Rench, qui s'ouvre, au-dessus de Kehl, au pied des montagnes.

Vallée de la Rench.

A l'entrée même de la vallée, nous apercevons Oberkirch, chef-lieu de l'ancien bailliage épiscopal de Strasbourg, dont faisaient partie les communes d'Oppenau, Renchen, Kappel, Sasbach, Sasbachwald, Ulm et Waldulm.

Oberkirch et ses environs composent un délicieux panorama: de vastes prairies, arrosées par la Rench, en forment le fond; à droite et à gauche s'élèvent de riches vignobles, parsemés d'une quantité d'habitations champêtres et couronnés par de hautes montagnes boisées, sur lesquelles se détachent les ruines des châteaux de Fürsteneck et de Schauenbourg, détruits par les Français en 1689. Le château de Schauenbourg est la souche de cette antique famille qui s'est partagée en trois branches: les Schauenbourg-Gaisbach, qui résident encore dans le petit village avoisinant adossé contre la montagne, les Schauenbourg-Luxembourg et les Schauenbourg d'Alsace, dont le nom se rattache à la gloire militaire de notre pays. Le père était général sous la république et sous l'empire, et le fils, officier de cavalerie distingué, fut un des créateurs et le colonel du premier régiment des chasseurs d'Afrique.

[1] Nous recommandons aux personnes qui s'intéressent plus particulièrement à ce genre de travaux, la lecture d'un mémoire que M. Couturat, ingénieur en chef, a publié à ce sujet.

Vallée de la Rench.

Une belle route parcourt la vallée de la Rench, dans toute sa longueur, en passant par Lautenbach, remarquable par une charmante petite église gothique, qui date de la seconde moitié du quinzième siècle et qui est ornée de vitraux peints; à Oppenau, cette route se dirige vers le sommet du Kniebis, et met ainsi la vallée du Rhin en communication avec Freudenstadt et le haut plateau du pays du Wurtemberg. Cette route est surtout animée en été; elle est fréquentée par les voyageurs qui affluent en grand nombre aux sources gazeuses de Petersthal, de Griesbach, d'Antogast et de Rippoldsau, situées dans des vallons latéraux, et par ceux qui vont visiter les ruines de l'antique abbaye d'Allerheiligen, auxquelles on parvient par le petit bain de Soultzbach, ou par la vallée de Lierbach, en quittant Oppenau[1]. L'abbaye d'Allerheiligen (dédiée à tous les saints) au bas du Melkereykopf, est, en quelque sorte, une seconde Chartreuse, perdue dans une gorge profonde, et entourée de forêts immenses et solitaires, et remarquable par ses cascades[2]. Un peintre qui se fixerait pour quelque temps à Oberkirch, à Oppenau ou à Ottenhöfen (au fond de la vallée de Kappel), où l'on rencontre de bonnes auberges et des aubergistes affables, trouverait, au milieu de cette nature grandiose de riches sujets d'études.

Le Kniebis.

Même sur les plateaux du Kniebis, où le silence de la solitude n'est interrompu que par les cris du coq de bruyère ou de l'aigle qui plane dans les airs, ou par le son des clochettes suspendues au cou des troupeaux, on rencontre des traces des guerres passées.

Sur le Rossbühl, point le plus élevé du Kniebis, on remarque la redoute des Suédois, que le général Horn fit construire pendant la guerre de trente ans, et celle d'Alexandre qui date de 1734 et 1735, et à laquelle le duc Alexandre de Wurtemberg donna son nom. A 3 kilomètres vers le sud est située la redoute des Souabes, construite en 1795. La seconde de ces redoutes vit s'accomplir une de ces actions d'éclat qui témoignent du courage des soldats français. Le 2 juillet 1796, le général Laroche monta sur ces hauteurs, par une nuit noire et orageuse, avec un bataillon de braves qui s'empa-

[1] Allerheiligen, situé à 648 mètres au-dessus du niveau de la mer, était une ancienne abbaye de moines prémontrés, fondée par Jutta de Schauenbourg, en 1196. Abandonnée par les religieux en 1802, après la sécularisation des couvents du pays de Bade, elle fut la proie du feu du ciel, le 6 juin 1803.

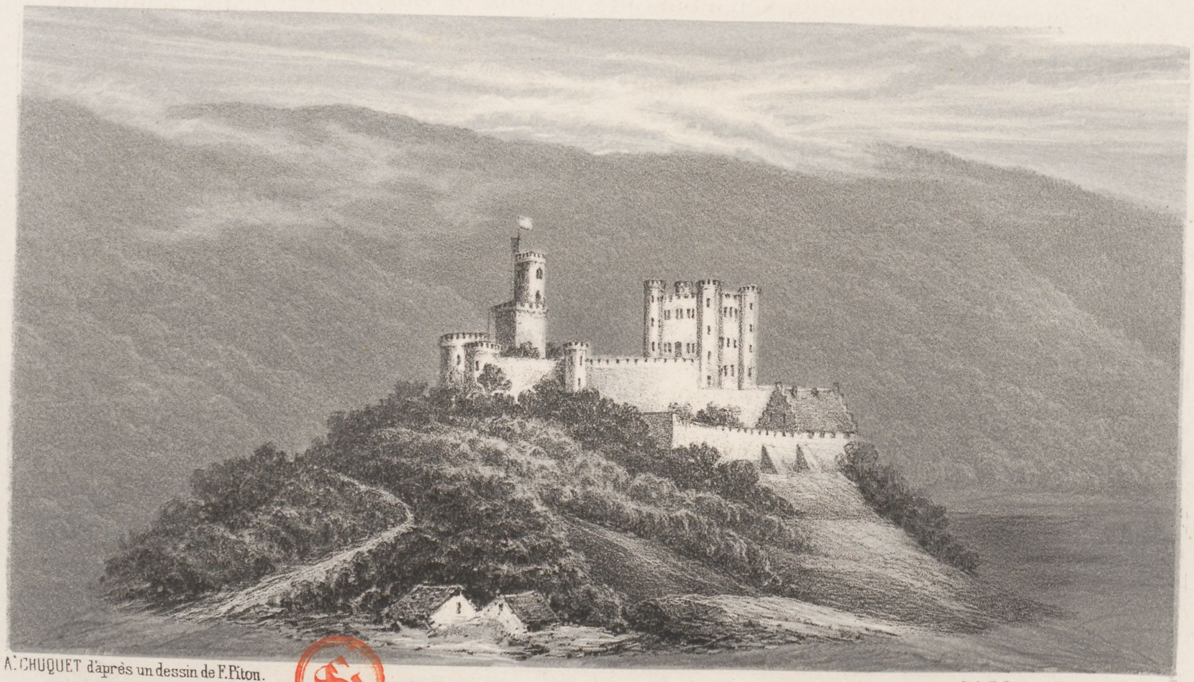
[2] Dans les premières courses que j'ai faites dans ces montagnes, j'ai souvent été obligé de demander l'hospitalité au forestier d'Allerheiligen, heureux de trouver un gîte dans cette solitude et ne prévoyant guère qu'un jour elle serait visitée par de nombreux voyageurs. Cette affluence est due aux cascadelles que forme le Lierbach, en se précipitant avec fracas dans une gorge étroite. Pour entrevoir ces chutes, il fallait à cette époque se coucher à plat ventre sur le sommet du précipice et plonger ses regards dans l'abîme, du fond duquel s'élevaient des arbres séculaires. Ce sont des ouvriers italiens qui ont rendu cette gorge accessible, et voici comment: Ils avaient entrepris la construction de la route d'Oppenau par la vallée de Lierbach, route qui devait servir à l'exploitation des forêts, et pour arriver plus promptement à leur gîte, ils coupèrent des arbres, taillèrent des marches dans le roc et établirent des échelles pour gravir les rochers. L'ingénieur qui inspectait ces travaux fut surpris des beautés sauvages de ces contrées; il en fit un rapport au gouvernement, et bientôt des travaux de sûreté et de commodité pour les voyageurs furent entrepris, et l'on peut aujourd'hui jouir de ce spectacle sans courir aucun danger.



A. CHUQUET d'après un dessin de F. Piton. Lith. E. Simon à Strasbourg.

Château de Stauffenberg.

Vue prise à travers la longue vue du haut de la Cathédrale de Strasbourg.



A. CHUQUET d'après un dessin de F. Piton. Lith. E. Simon à Strasbourg.

Château d'Ortenberg.

Vue prise à travers la longue vue du haut de la Cathédrale de Strasbourg.

rèrent de la redoute à la baïonnette, firent cinq cents prisonniers, et prirent trois pièces d'artillerie. Ce fait d'armes et la prise de Freudenstadt, où les Français trouvèrent vingt-cinq pièces d'artillerie, engagèrent le gouvernement wurtembergeois à se détacher de la coalition formée contre la France et à négocier la paix. En outre, il en résulta encore pour les Français la possibilité de jeter des troupes dans la vallée de la Murg, afin d'agir sur les derrières du prince Charles, qui occupait la position de Rastadt.

Le Kniebis.

A la droite de la Holtzwälderhöh que l'on traverse pour se rendre, en passant devant la cascade, des bains de Griesbach à ceux de Rippoldsau, l'Edelsmannskopf, les trois points culminants de la Moos et le Kniebis, encaissent le fond de la vallée de la Rench. Sur l'Edelsmannskopf on jouit d'une vue magnifique sur cette vaste chaîne de montagnes et sur la large vallée du Rhin.

Edelmannskopf.

Dans la vallée de Durbach s'élève une montagne plantée de vignes qui produisent un vin blanc très-estimé, ainsi que tous ceux qui croissent dans ces environs, et qui sont connus sous le nom de *Klingelberger, Dudelsberger* et vin rouge de *Zell,* et dont M. Pfæhler, à Offenbourg, fait un commerce très-étendu.

Stauffenberg.

Sur le point culminant de cette montagne est situé le château de Stauffenberg, soutenu par d'immenses murs crénelés. Il reçut son nom d'Othon de Hohen-Stauffen, évêque de Strasbourg, qui le fit construire vers la fin du quatorzième siècle, lorsque son frère Frédéric eut reçu temporairement de l'empereur Henri IV l'Ortenau comme fief impérial.

De même que le château de Schauenbourg et celui de Bosenstein, situé au fond de la vallée de Kappel, ce manoir formait au treizième siècle un *Ganerbiat* des seigneurs de Stauffenberg, de Bock, d'Owe, de Kolb, de Winterbach, de Hummel, de Stoll et de Schenk.

L'association des *Ganerben* avait pour but de concentrer les forces de la petite noblesse, afin de pouvoir les opposer avec succès aux attaques des puissants dynastes et à cette partie turbulente de la chevalerie qui ne se faisait pas scrupule de piller les manoirs et de détrousser les voyageurs sur les grands chemins.

Les membres de la petite noblesse avaient élevé ces murs à frais communs, dans le but d'y trouver un asile sûr et un point central pour leurs excursions; mais loin de leur assurer plus de repos que par le passé, ces fortifications fédérales leur attirèrent, par les liens qu'elles établirent entre eux, des attaques plus nombreuses; ces liens réciproques les rendirent aussi mutuellement feudataires des grands seigneurs, dont chacun d'eux relevait, et comme tels ils étaient obligés de prendre tous part à leurs fréquentes querelles et d'en subir les tristes conséquences.

Le château de Stauffenberg nous en fournit un exemple frappant; trois fois assiégé, dans le courant du quatorzième siècle, par l'évêque de Strasbourg et les Strasbourgeois,

Stauffenberg.

il fut pris et détruit deux fois par eux. Hertzog, dans sa chronique, nous transporte sous les murs de ce château dans le quinzième siècle, et nous dépeint, avec le style naïf et simple qui le caractérise, une de ces campagnes qui duraient quelques semaines ou seulement quelques jours, et qui se terminaient ordinairement par le ravage exercé, au moyen du feu et du fer, sur une plus ou moins vaste étendue de terrain. Il nous introduit dans l'intérieur de ce castel, et nous fait voir les dispositions prises, pour sa défense, par les ouvriers et par le *Büchsenmeister* (*bombardier*) Hans Graseck, dont nous trouverons le nom cité dans les relations du siége de Wasselonne, et que ceux qui défendaient Stauffenberg avaient fait venir de Strasbourg.

Dans un poëme du quinzième siècle (*der Ritter von Stauffenberg*), notre compatriote, M. Engelhardt, nous montre la chevalerie sous un autre point de vue. Ce charmant roman, où *la Fée tutelaire*, embellissant les loisirs du preux chevalier de Stauffenberg, joue un des principaux rôles, nous retrace la vie menée par ce seigneur dans l'intérieur de son castel; il nous fait assister à ses jeux d'amour et de folâtrerie; puis nous sommes témoins des lauriers qu'il cueille sur les champs de bataille, et nous le voyons fêté par les belles, lorsqu'il sort vainqueur des tournois auxquels il assiste. Nous l'accompagnons encore à la cour impériale, où, infidèle au serment qu'il a prêté à sa protectrice, il accepte la main de la fille de l'empereur; enfin nous le voyons mourir au moment d'entrer dans la couche nuptiale. Souvent, en visitant ce vieux manoir, nous avons cherché, sur les plafonds boisés, les traces qu'y doit avoir laissées, d'après la tradition, le pied mignon de la belle fée, lorsqu'elle vint annoncer à son amant ingrat la mort qu'il avait encourue par son infidélité[1].

Depuis 1611, Stauffenberg appartient à la maison de Bade, et doit sa restauration au grand-duc Léopold, qui aimait à venir s'y reposer des fatigues du gouvernement.

Quittons ces lieux pleins des souvenirs du temps des ménestrels, et descendons dans la plaine.

Willstædt.

Parmi les villages de Sand, de Windschlæg, de Griesheim, de Hesselhurst et beaucoup d'autres, dont les clochers, de formes variées, apparaissent tantôt au milieu d'un groupe de maisons ou d'un vaste verger, tantôt derrière une forêt dont ils dominent les arbres par lesquels sont masquées les habitations champêtres, nous distinguons

[1] La légende rapporte qu'un chevalier de Stauffenberg, qui vivait solitairement dans ce castel, rencontra un jour, en revenant d'une excursion, une jeune et belle fille près d'une fontaine de la vallée. Épris de ses charmes, il lui proposa de devenir son épouse. En vain elle lui représenta qu'elle n'appartenait pas à ce monde, mais à une espèce d'êtres résidant dans les entrailles de la terre et qui n'en sortent que pour protéger les faibles humains, ou pour les punir de leurs méfaits. Il n'en insista que plus vivement et lui fit les plus chaudes protestations d'amour et de dévouement. Enfin, cédant à ses pressantes instances, elle consentit à répondre à sa tendresse, après lui avoir fait prêter un serment solennel de fidélité et en le menaçant de la mort, s'il violait la foi jurée; elle lui annonça qu'en cas d'infidélité l'arrêt de mort lui serait signifiée par l'apparition de son pied sur le plafond de la chambre où il manquerait à son serment. En le quittant, elle lui fit don d'un talisman: c'était une bague qui devait lui porter bonheur dans toutes ses entreprises et la faire apparaître à ses yeux, dès qu'il la mettrait au doigt.

Willstædt (*Villa-Villiharii*). Cette localité était anciennement une petite ville avec murs d'enceinte, fossés et donjons, et était la résidence d'un bailli. Dans les querelles intestines qui se succédèrent pendant des siècles, Willstædt subit le sort de la plupart des villes et des villages environnants; mais ce qui a marqué son nom dans l'histoire, c'est le traité de paix qui y a été signé, le 27 août 1610, après la mort de Henri IV, entre les princes catholiques et protestants de l'Allemagne, de la France et de la Hollande. Le brandon des guerres de religion et d'intérêts politiques, qui avait de nouveau été agité par la succession de Juliers et de Clèves, se trouva ainsi éteint momentanément; mais il se ralluma avec plus de force, neuf ans après, et embrasa l'Europe entière (1618, guerre de trente ans).

Willstædt.

Turenne se fortifia à Willstædt le jour même de son passage du Rhin, le 8 juin 1675, et y resta jusqu'au 26 juillet, observant son adversaire Montecuculi. Il y fit son dernier somme, en rêvant peut-être pour le lendemain combats et victoires; le lendemain, il s'endormait dans les bras de la mort à Sasbach.

Sur la gauche, à l'entrée de la vallée de la Kintzig, nous apercevons Offenbourg, ancienne ville libre impériale, fondée, dans le douzième siècle, par Berthold III, comte de Zæhringen, à la place où existait autrefois le castel d'un prince breton, Uffo ou Offo, dont elle reçut le nom. Dans le cours des siècles, elle subit souvent la force des armes et perdit plusieurs fois son indépendance. Mais ce fut en 1689 qu'elle fut frappée du plus grand malheur qu'elle eut à endurer. Après une résistance opiniâtre, elle fut forcée de se rendre aux Français, qui la livrèrent au pillage et aux flammes. Excepté le couvent des capucins et une maison adjacente, toute la ville fut brûlée. Les annales contemporaines estiment la perte que lui causa ce désastre à 1,132,291 florins.

Offenbourg.

Depuis lors la paix a guéri toutes ces plaies. Aujourd'hui Offenbourg est une charmante petite ville, nouvellement bâtie, riante; ses fossés, ses murs et ses tourelles crénelées ont été transformés en jardins, dont les belvédères et les tonnelles sont entourés par le lierre, qui a pris racine dans ces murs lézardés.

A la droite d'Offenbourg se fait remarquer le clocher du village d'Ortenberg, et tout près, sur une colline, le château du même nom, rebâti, il y a quelques années, dans sa forme primitive et féodale, par le propriétaire actuel, M. de Bergholz. Depuis le 1er juillet 1668, où le maréchal de Créqui le fit sauter, ce château était resté en ruine.

Ortenberg.

Près d'Offenbourg s'ouvre, large et bien cultivée, la vallée de la Kintzig avec de petites vallées latérales.

Vallée de la Kintzig.

Non-seulement des sites variés et pittoresques la rendent très-intéressante à l'amateur des beautés de la nature, au touriste et au peintre; mais de plus elle présente à celui qui se livre aux études historiques et industrielles, de riches sujets d'observations.

A peine le voyageur a-t-il dépassé la colline sur laquelle s'élève le château d'Ortenberg, que la petite ville de Gengenbach, avec ses tours et ses tourelles, se présente à sa vue.

Vallée de la Kintzig.

Sur le Castelberg, qui domine la ville, on aperçoit une chapelle qui, au dire de la tradition, a remplacé le temple que les Romains avaient élevé sur cette montagne, dans l'intérieur de leur castrum, en l'honneur de Jupiter.

Son Hôtel-de-Ville, quelques maisons à pignons crénelés et habitées par des familles nobles, son hôpital, les vastes bâtiments d'une antique abbaye de Bénédictins, ses portes surmontées d'un beffroi, ses murs, enfin, que baignent les eaux limpides de la Kintzig, donnent à cette petite ville un caractère pittoresque, qui porte le cachet des temps passés.

Vis-à-vis de Gengenbach, est situé, adossé à une montagne couronnée de forêts et entourée de riches prairies, le village de Berghaupten, remarquable par ses houillières. Plus loin on aperçoit celui de Bieberach, d'où se détache, à gauche, une route qui, s'enfonçant dans une vallée latérale, conduit à Zell, ancienne ville libre impériale. Pour la distinguer d'autres villes de même dénomination, on l'appelle Zell-sur-le-Hammersbach, nom du ruisseau qui arrose la vallée. La belle manufacture de faïence de MM. Lenz et Schnitzler, la taille des grenats et le pèlerinage de Notre-Dame-à-la-Chaîne, donnent à Zell une animation extraordinaire.

A la droite de Bieberach, une autre chaussée, construite il y a une vingtaine d'années, conduit au chétif village de Printzbach. Cette localité, qui n'a conservé de ce qu'elle fut jadis que le nom, était, dans les temps reculés, une ville très-florissante, grâce à ses mines d'argent, exploitées déjà par les Romains et convoitées plus tard par les évêques de Strasbourg, par les dynastes de Hoh-Geroldseck et par d'autres seigneurs. Brûlée et saccagée, en 1677, par les troupes du maréchal de Créqui, cette ville ne s'est plus relevée de ses ruines. De Printzbach la route monte, franchit en zig-zag le Schœnberg, passe devant les ruines de Hoh-Geroldseck[1], et, rejoignant la ville commerçante et industrieuse de Lahr, met la vallée de la Kintzig en communication avec celle de la Schutter.

De Bieberach on arrive, par Steinach et Haslach, à Hausach, petite ville située au pied des ruines du château de Husen, détruit par les Français en 1643. A peine a-t-on aperçu les cheminées saillantes de ses hauts-fourneaux, que déjà l'on entend retentir le bruit des forges.

Les localités dont nous venons de parler et celles qui les environnent, à l'exception de Hornberg, ancienne petite ville wurtembergeoise, appartenaient, avant qu'elle fût médiatisée, à la principauté de Fürstenberg, dont le nom figure souvent dans l'histoire de Strasbourg.

Au delà de Hausach, la vallée de la Kintzig se divise en trois grandes branches, qui vont en se rétrécissant, et prennent un caractère plus âpre et plus sauvage; on y

[1] Masqué par une montagne voisine, nommée le *Silbereck*, le château de Geroldseck n'est pas visible du haut de la cathédrale.

Forêt noire. Ferme de la Vallée supérieure de la Kintzig.



Composé et lith.^é par Alf. Touchemolin

Lith. d'R. Simon à Strasbourg.

Paysans et Paysanne de la Vallée de la Kintzig.

Paysanne du Glotterthal.

Paysanne des environs de Triberg tressant de la paille.

Vallée de la Kintzig.

remarque moins de terrains cultivés, mais une végétation plus vigoureuse et plus robuste. De vastes forêts couvrent les flancs des montagnes, de riches prairies, abondamment arrosées, bordent les deux côtés des ruisseaux qui descendent dans la plaine en bondissant de roche en roche, et les habitations, disséminées et surmontées de larges toits en chaume, s'élèvent sous le noyer ou sous l'érable protecteur. Le fruit noir, et brillant comme du jais, du cerisier sauvage, qui croît en abondance dans ces contrées, fournit une liqueur spiritueuse et estimée, connue sous le nom de *Kirschwasser de la Forêt-Noire,* et expédiée dans toutes les parties du monde.

Lorsqu'on suit le cours de la Guttach, qui se dirige du sud au nord, et qui se jette, près de Hausach, dans la Kintzig, on arrive à Hornberg, engouffré entre deux montagnes, sur l'une desquelles se trouve un petit château féodal transformé aujourd'hui en brasserie.

En gravissant les montagnes qui s'étendent à gauche de Hornberg, on parvient, par Schiltach et Schramberg, sur les hauts plateaux du pays de Wurtemberg; ou bien, en s'enfonçant dans des gorges sauvages, mais pittoresques, on atteint Triberg. Cette petite ville industrieuse est connue par sa fabrication d'horloges, par son pèlerinage à Notre-Dame-au-Sapin et par sa belle cascade. Cette cascade et celle du Zwerrenbach, près de Simonswald, au pied du Kandel, sont les plus élevées et les plus intéressantes du pays de Bade.

A Wolfach, la Kintzig est rejointe par la Schappach; on remonte le cours de ce torrent rapide sur une chaussée bien battue, en suivant le revers oriental du Kniebis, et, en cinq heures de marche, on atteint les bains de Rippoldsau. Cet établissement confortable est fréquenté, pendant la belle saison, par un grand nombre de personnes, qui viennent puiser la santé à ses sources gazeuses et jouir des beautés de cette nature grandiose.

Outre les villes et les villages que nous avons déjà mentionnés, la vallée de la Kintzig et ses embranchements contiennent un grand nombre de hameaux (*Zinken*), tantôt paisiblement groupés dans le fond des vallons, tantôt dispersés sur les hautes montagnes qui les avoisinent. Les habitants de ces contrées sont gais, actifs et robustes. Rien de plus pittoresque que de les voir, un jour de pèlerinage ou de foire, à Tryberg, à Zell ou à Hornberg, réunis par centaines et vêtus de leurs costumes nationaux. Les jeunes filles, au teint frais et rose, se coiffent de chapeaux de paille soufrés, et portent un corset de velours noir, coquettement brodé, une jupe de serge noire à courte taille et à mille plis, et des bas de laine rouge; les hommes, dont le regard est fier et vif, ont la tête couverte d'un chapeau de feutre rond à large bord, et orné d'une plume d'aigle ou de coq de bruyère; ils portent un gilet écarlate, une petite capote noire, une culotte de peau noire brodée de blanc, des bas blancs ou de laine grise, qui couvrent un mollet ferme et musclé. Ce costume, qui est commun aux habitants des vallées

Vallée de la Kintzig. supérieures et de la montagne, diffère de celui des habitants des vallées inférieures, en ce que chez ceux-ci, comme chez les habitants de la plaine, le chapeau à trois cornes remplace le feutre rond, et les étoffes de lin ou de cotonnade rouge, le drap et la serge, étoffes plus chaudes, nécessitées par la température des régions élevées.

Dans ces réunions, composées d'hommes de races et de types divers, il est aisé de distinguer ceux qui se nourrissent du labeur de la terre, de ceux dont les travaux s'accomplissent au milieu des forêts ou qui font le commerce des bois, ou qui, adonnés aux soins des troupeaux, mènent une vie plus douce sur la montagne. Les habitants de la plaine ont le teint hâlé et des manières plus douces, plus polies, tandis que les montagnards se distinguent par des passions plus ardentes, une franche bonhomie et un langage plus rude; mais s'ils diffèrent en ces points, il en est un qui leur est commnn, c'est l'accomplissement scrupuleux de leurs devoirs religieux.

Trouvez-vous un dimanche matin sur les plus âpres de ces montagnes, au milieu des sentiers les plus isolés et traversés tout au plus, pendant les jours de la semaine, par des bûcherons ou par quelques colporteurs, et vous verrez les chemins couverts de paysans et de paysannes, vêtus de leurs habits de fête, et s'acheminant, dans un silencieux recueillement, le livre de prière ou le rosaire en main, vers l'église la plus rapprochée; ils font ainsi, les dimanches et les jours de fêtes, jusqu'à deux et trois lieues de chemin, pour aller réciter leurs prières dans le temple du Seigneur.

La Kintzig, la Guttach et la Schappach aident beaucoup à l'exploitation des richesses de ce pays montueux. Si l'agriculture, les mines de fer, de houille et d'argent, si quelques verreries, du reste assez peu marquantes, et l'éducation des bestiaux contribuent au bien-être des habitants de ces contrées, la culture des forêts y a aussi une riche part, et ce sont les torrents que nous venons de nommer qui aident à les exploiter, et qui mettent en mouvement beaucoup de scieries et d'autres usines.

Des hauteurs de Triberg, ainsi que de celles de Rippoldsau, la Thalsol a une pente très-rapide vers Hausach, situé à 245 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que Triberg est à une hauteur de 700, et Rippoldsau de 570 mètres. Les rivières qui arrosent ces vallées, ont, par conséquent, un cours très-précipité; des barrages construits, de distance en distance, avec des troncs de sapins, et munis d'écluses, arrêtent les eaux et forment des bassins, dans lesquels sont lancés les plus grands troncs d'arbres et le bois qui sert de combustible.

Le flottage des bois offre un spectacle des plus curieux à l'habitant de la plaine, qui se trouve dans ces montagnes à l'époque où il a lieu.

Aussitôt que le bassin est rempli de pièces de bois et que l'eau est à la hauteur voulue, l'écluse est ouverte; l'eau franchit cette barrière avec une force prodigieuse; les vagues, blanches d'écume, bondissent sur les rochers et entraînent avec fracas des milliers de troncs d'arbres et de bûches de bois, qui se heurtent avec violence, se poussent,

s'entrechoquent en tous sens et finissent quelquefois par former eux-mêmes une barrière qui s'oppose au cours impétueux du torrent. Alors une masse d'ouvriers, armés de longues gaffes et de crochets, s'élancent de rocher en rocher, et s'enfoncent souvent dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture pour dégager ces bois et les rendre de nouveau au courant. C'est de cette manière que ces riches produits sont flottés jusqu'au point où la vallée et la rivière, devenant plus larges, permettent de transporter le bois de chauffage sur des chariots, et les bois de construction et de marine sous forme de radeaux.

Vallée de la Kintzig.

En traçant cet aperçu général de la vallée de la Kintzig, l'une des plus longues et des plus intéressantes de la chaîne de la Forêt-Noire, nous avons indiqué, autant que le permettait le plan de cet ouvrage, les principaux points à visiter dans ces contrées; nous ajouterons, que dans toutes les excursions que nous y avons faites, nous avons trouvé partout de bonnes auberges, où le voyageur est toujours reçu avec politesse et prévenance, et où il est sûr de trouver bonne table et bon gîte.

Continuons l'analyse du paysage qu'on aperçoit au-dessus de la ligne violâtre des forêts qui bordent les rives du Rhin, et à travers laquelle on voit par intervalles scintiller ses eaux colorées par le reflet du soleil.

Zunsweier et Diersbourg.

A la droite de l'entrée de la vallée de la Kintzig s'élèvent les sommets boisés du Böllen, du Stauffenkopf, du Silbereck et de la Steinfirst, dont les parties inférieures sont plantées de vignes, et qui renferment de riches houillères. Les ouvertures de ces houillères sont situées à Zunsweier et à Diersbourg, et, au revers de la montagne, à Berghaupten, que nous avons déjà mentionné plus haut.

La petite vallée de Diersbourg se dérobe à notre vue; mais nous apercevons le châtelet de l'ancienne famille des Rœder[1], dont il est souvent question dans l'histoire de Strasbourg. Les Rœder résident encore à Diersbourg, et nous devons tout récemment à l'un des membres de cette famille l'histoire du margrave Louis de Bade, redouté à juste titre par les Turcs.

Marlenheim et Goldscheuer.

Marlenheim (*Maris Legio*), où les Romains avaient établi un port fortifié, s'étend le long du Rhin; tout près, s'y mire modestement le petit village de Goldscheuer, qui tire son nom des paillettes d'or mêlées au sable que ce fleuve charrie. Les habitants de cette localité, et de beaucoup d'autres situées sur la rive droite du Rhin, se sont créé une branche d'industrie par le lavage de ce sable: l'or qu'ils en retirent, est extrêmement pur et ne contient aucun alliage.

Altenheim.

Plus loin, sur la même ligne, se trouve Altenheim, où l'armée française, privée de son chef, le grand Turenne, repassa le Rhin après un combat terrible, qui coûta 8000 hommes aux deux armées; le général Vaubrun, qui, après avoir été blessé,

[1] Il fut détruit, en 1668, par les Français.

Schuttern.

s'était fait attacher sur son cheval pour continuer à combattre, trouva une mort glorieuse dans cette bataille.

En suivant la base des montagnes, nous découvrons les clochers de Hofweier, de Müllen, et, à gauche du Schutterlindenberg, le village de Schuttern, situé au pied de l'Altvater et où se trouvait, il y a peu d'années encore, une antique et riche abbaye de Bénédictins. Elle avait été fondée, en 603, par Uffo ou Offo, et s'appelait primitivement Offoniszella; plus tard, elle prit le nom de la rivière sur laquelle elle est située.

Dotée par la munificence ecclésiastique et séculière, elle s'éleva bientôt à un haut degré de splendeur. Autour du château, que le fondateur avait fait construire pour la protection des religieux, se forma Schuttern, village transformé en ville, en 1327, par les puissants dynastes de Hoh-Geroldseck, qui en étaient les avoyers. Les longs et sanglants démêlés qu'ils eurent avec la ville de Strasbourg, pendant la seconde moitié du treizième et pendant le quatorzième et le quinzième siècle, exposèrent la ville de Schuttern, ainsi que l'abbaye, à de terribles représailles de la part des Strasbourgeois. En 1333 et en 1372, nos ancêtres s'en emparèrent et y mirent le feu.

En 1469, l'archiduc d'Autriche Sigismond engagea à Charles-le-Téméraire le Sundgau, pour le prêt d'une somme de 80,000 florins. Les habitants de cette contrée eurent beaucoup à souffrir du despotisme exercé par le mandataire de ce prince, Pierre de Hagenbach, qui réduisit de plus en plus les droits dont ils avaient joui jusqu'alors, et fit peser sur eux un joug de fer.

Les villes libres impériales de l'Alsace, croyant avoir à craindre pour leur sûreté, s'allièrent contre Charles-le-Téméraire, avec Sigismond, l'évêque et la ville de Bâle et les cantons suisses. Nous parlerons plus tard, en traitant des phases militaires de Strasbourg, de l'issue de ces querelles[1].

C'est pendant cette alliance que le comte de Geroldseck arrêta un jour une petite caravane de marchands suisses, qui traversaient ses domaines pour se rendre à la foire de Francfort-sur-Mein; il s'empara de leurs marchandises et les retint prisonniers dans son château de Schuttern, en leur déclarant qu'il ne leur rendrait la liberté que moyennant une rançon de 10,000 florins. Mais les Strasbourgeois, blessés du procédé déloyal dont avaient eu à souffrir leurs alliés, passèrent le Rhin, assiégèrent et prirent Schuttern, en démolirent les murs et le château, et conservèrent cette ville sous leur domination, jusqu'à ce qu'un jugement impérial la rendît, en 1476, à Thibaud de Geroldseck; depuis cette époque, Schuttern a été sans cesse en déclinant et n'est plus aujourd'hui qu'un simple village.

En parcourant les annales de Strasbourg, nous trouvons plusieurs faits semblables, qui prouvent que nos ancêtres étaient toujours prêts à tirer une éclatante vengeance

[1] Voyez aussi Pont-aux-Chats.

de la plus légère offense faite à leur honneur, du moindre tort causé à leur indépendance civique.

Schuttern.

Quant à l'abbaye de Schuttern, fondée, comme nous l'avons déjà dit, en 603, elle a résisté pendant de longs siècles à l'action du temps et des révolutions qui se sont succédé dans ces contrées, et ce n'est que lorsque l'Ortenau, possession impériale, a été réuni au grand-duché de Bade, qu'elle a été supprimée.

Les bâtiments furent démolis il n'y a que peu d'années; mais l'église, qui date de 1770, et qui est d'un beau style d'architecture, a été conservée et témoigne de la splendeur à laquelle était parvenu ce couvent, dont le dernier prélat, Placide III, homme d'un grand mérite et de profondes connaissances, se retira à Fribourg-en-Brisgau, où il jouit jusqu'à la fin de ses jours d'une honorable pension.

Lahr.

A la droite du Schutternlindenberg, au sommet duquel se trouve un banc ombragé de tilleuls et d'où l'on jouit d'une vue charmante, est située la vallée de la Schutter, dans laquelle on parvient en traversant Dinglingen, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un faubourg de Lahr.

Cette ville, entourée de jolis jardins, et dont les maisons ont un aspect tout à fait confortable, se distingue par l'activité de ses habitants et par son commerce étendu. On y trouve des fabriques de chicorée, de cuir, de vins mousseux et de tabac à priser. Parmi ces dernières on remarque celle de MM. de Lotzbeck, anciennement établis à Strasbourg, et qui ont transporté leur industrie à Lahr, lorsque la libre fabrication du tabac fut aboli en France et remplacée par le monopole.

Geroldseck.

Les ruines des châteaux de Geroldseck et de Lützelhardt sont les seuls monuments qui rappellent les siècles passés dans la vallée de la Schutter, vivifiée par l'industrie moderne depuis son ouverture jusqu'à Schweighausen, qui la termine et qui est situé au pied du Gaisberg et du Hühnerseddel. Le premier, que le maréchal de Créqui fit sauter en 1677, fut bâti par Gerold, fondateur de trois branches puissantes: les Geroldseck-Lahr et Mahlberg, les Geroldseck des Vosges et ceux du Walgau (Tyrol). Strasbourg compte trois membres de cette famille dans la série de ses évêques: Conrad, sous lequel fut bâtie l'abbaye de Niedermünster, au pied de la montagne Sainte-Odile, en 1179; Walter, qui porta d'une main la crosse épiscopale, et de l'autre le glaive des batailles, et sous lequel notre ville secoua le joug sacerdotal à la journée de Hausbergen, en 1262; enfin Henri, animé de sentiments pacifiques, et qui s'efforça de réparer les maux causés par son prédécesseur.

La ruine du château de Lützelhardt se rattache aux événements historiques dont nous allons rendre compte et qui font le sujet d'une des intéressantes nouvelles en prose de Pfeffel.

En 1160, un seigneur de Lützelhardt était en guerre avec Walter de Geroldseck: il le surprit un jour à la chasse, et, après lui avoir fait parcourir, pendant quelques heures,

Geroldseck.

les yeux bandés, les montagnes des environs, pour l'empêcher de connaître le lieu de sa captivité, il le fit enfermer dans son château. Geroldseck gémissait déjà depuis deux ans dans cette prison, lorsque Riebel, son geôlier, reconnut enfin en lui son ancien seigneur; il l'aida à s'échapper et prit la fuite avec lui. Walter ne songea plus qu'à se venger de son ennemi; il réunit à cet effet ses vassaux, s'empara du château de Lützelhardt et le fit détruire. Pour reconnaître le service signalé que Riebel lui avait rendu, il accorda à sa famille des biens et des priviléges considérables.

Kippenheim.

Le voyageur en venant de Mahlberg et en entrant à Kippenheim aperçoit, à droite de la chaussée, sur une hauteur, un beau monument en fer de fonte; il s'en approche, pensant y lire le nom de quelque homme d'État ou de quelque savant distingué; mais bientôt il est détrompé. Sur ce monument, que la commune de Kippenheim a fait élever, pour honorer la mémoire d'un de ses enfants, qui fut le bienfaiteur de son pays natal, sont sculptés une paire de ciseaux de tailleur, une abeille, symbole du travail, une corne d'abondance, emblème des avantages qu'il procure, et des versets de la Bible, en guise de texte explicatif.

Stulz.

L'homme dont le souvenir est ainsi perpétué par la reconnaissance publique, se nomme Stulz. Né à Kippenheim en 1768, il apprit l'état de son père, et il était simple ouvrier tailleur lorsqu'il quitta sa commune, le sac traditionnel sur le dos, et le bâton de voyage à la main; il parcourut une partie de l'Allemagne et de la Suisse. Étant sans ouvrage à Genève, il entra, en qualité de valet de chambre, au service d'un riche Anglais, voyagea quelque temps avec lui et l'accompagna à Londres; il y travailla de son état, pendant plusieurs années, chez un de ses compatriotes. Celui-ci étant venu à mourir, Stulz recueillit son héritage, et s'établit pour son propre compte. Patronné, auprès du monde aristocratique, par son ancien maître, il vit promptement sa clientèle s'agrandir, et bientôt il acquit une telle réputation que non-seulement il devint l'arbitre souverain de la mode à Londres, mais que, de plus, les produits de ses ateliers furent recherchés par les élégants de tous les pays de l'Europe. De nombreuses fournitures qu'il entreprit pour le compte du gouvernement anglais, augmentèrent encore considérablement sa fortune. En 1814, il quitta l'Angleterre et vint fixer son séjour à Hyères, pour y rétablir sa santé chancelante. Dans cette retraite, il sut habilement profiter, pour accroître ses richesses, des événements politiques qui s'accomplirent à cette époque en France. Napoléon quitte l'île d'Elbe. A peine a-t-il débarqué à Cannes, que les rentes tombent à 50. Stulz s'empresse d'en acheter pour une somme considérable. Trois mois après, la bataille de Waterloo est perdue; les Bourbons rentrent en France; aussitôt les fonds publics dépassent le pair. Stulz réalise ainsi d'immenses profits, et sa fortune, qui se montait déjà à plusieurs millions, se trouve doublée.

En récompense des bienfaits qu'il répandit sur son pays natal, Stulz fut nommé successivement, par le grand-duc de Bade, baron d'Ortenberg et chevalier de l'ordre



Dessiné d'après nature par F. Piton et lithographié par Alph. Chuquet.

Lith. d'E. Simon à Strasbourg.

Monument de Stultz à Kippenheim.



Dessiné d'après nature par F. Piton et lithographié par Alph. Chuquet.

Lith. d'E. Simon à Strasbourg.

Maison habitée par le Duc d'Enghien à Ettenheim.

du Lion-de-Zæhringen. Il mourut en 1832, laissant à sa famille une immense succession, après s'être signalé par de nombreux actes de charité, parmi lesquels nous citerons les suivants: Il donna à la ville d'Hyères, dont les pauvres reçurent de fréquentes preuves de sa générosité, une somme de 10,000 fr. pour la construction d'une fontaine, et 5000 fr. à la fabrique de l'église catholique, pour l'acquisition d'un orgue. A Toulon, il fit élever à ses frais une chapelle consacrée au culte protestant. Kippenheim lui doit la fondation d'un hôpital, la reconstruction de son église et un capital de passé 25,000 fr., dont les rentes sont employées au soulagement des pauvres. Il accorda à l'institut polytechnique de Carlsruhe 30,000 fr., à la fondation de Léopold et de Sophie, de la même ville, 52,000 fr., et enfin il consacra 200,000 fr. pour l'établissement d'un hospice d'orphelins à Lichtenthal.

Stulz.

Au delà de Kippenheim, le paysage se perd dans les vapeurs bleuâtres du lointain; pour que l'œil puisse en saisir les détails, il faut qu'il s'arme de la longue vue, ou qu'il soit favorisé par certains effets de lumière. Quand en été des nuages noirs, chargés de pluie et d'orage, traversent la vallée du Rhin et projettent de larges bandes d'ombre sur cette vaste étendue de pays, le soleil, en perçant les déchirures de ce voile humide, éclaire de sa vive clarté quelques parcelles de terrain; alors chaque clocher, chaque maison se détache assez vigoureusement sur le fond du paysage pour être aperçu par l'œil de l'observateur. Ce n'est aussi que dans cet état de l'atmosphère que se distingue Mahlberg, ainsi que le promontoire sur lequel il est assis, et tout près de là l'église d'Ettenheim, construite sur une hauteur.

Mahlberg.

Mahlberg nous rappelle les lits de justice que tinrent, dans nos contrées, les rois francs et les comtes d'Alsace et de l'Ortenau (*Mallaberg*).

Ettenheim, situé sur la limite du Brisgau, est lié plus intimement à notre histoire. C'était le chef-lieu du bailliage épiscopal de Strasbourg du même nom, auquel appartenaient les villages de Ringsheim, Gravenhausen, Cappel-sur-le-Rhin, Ettenheimweiler et Ettenheimmünster. Engagé, en 1414, par l'évêque Guillaume de Diest, à la ville de Strasbourg, il resta sous sa domination jusqu'en 1533, époque à laquelle Guillaume de Hohenstein le racheta.

Ettenheim.

Ettenheim et ses environs nous intéressent sous plusieurs rapports; là les souvenirs des temps les plus reculés se marient aux souvenirs des temps modernes. Les vieilles légendes y font entendre leur antique voix, soit qu'on s'enfonce dans la vallée d'Ettenheimmünster et qu'on visite les bains si confortables de Saint-Landolin et la source qui doit avoir jailli du sol, à l'endroit où ce saint, un des premiers apôtres du christianisme, fut tué; soit qu'on s'arrête devant les grands bâtiments de l'abbaye de Bénédictins, en partie ruinés; elles nous rappellent Etton, fils du comte Attic et frère de sainte Odile, et toute cette famille, qui, animée d'un pieux dévouement, fonda tant de maisons religieuses dans notre pays. Quand on se promène dans les rues de la

Ettenheimmünster.

Ettenheimmünster. ville, le moyen âge s'y dessine par le caractère architectonique de quelques maisons à pignons crénelés, à tourelles et à balcons; d'autres plus modernes témoignent du luxe du dernier prince-évêque de Strasbourg. Disgracié par la cour de France, poursuivi par la révolution, ce prélat se retira dans son bailliage d'Ettenheim, jouissant de son double titre de prince de l'Empire germanique, et y mourut le 16 février 1803.

Louis-René, cardinal de Rohan, nous reste comme un type de la noblesse dépravée de la régence et du règne de Louis XV. Opulent à l'excès, de mœurs plus qu'équivoques, mêlé à toutes les intrigues de cour, prodigue et généreux outre mesure, protégeant les arts et les sciences, on trouve en lui le courtisan accompli, mais on cherche en vain l'homme de Dieu et de l'église. Son ambassade à Vienne, où, représentant extraordinaire de la France, au sein des plaisirs dans lesquels il était plongé, il vit s'accomplir, sans s'en douter, ce honteux traité du partage de la Pologne, que Marie-Thérèse signa à son insu, et le procès scandaleux du collier de la reine, dans lequel il joua un rôle de dupe, sont autant de tristes documents qu'il a légués à l'histoire.

En quittant l'Hôtel-de-Ville d'Ettenheim, pour monter vers sa belle église, on passe devant une modeste maison qu'on ne peut contempler sans gémir sur les actes que la politique voile du nom de raison d'État: c'est celle qu'habitait le duc d'Enghien lorsqu'il fut arrêté par ordre de Bonaparte, premier consul, pour aller mourir dans les fossés de Vincennes.

Quittons la plaine et remontons vers les montagnes qui longent cette partie de l'horizon. Sur la première ligne nous avons vu le Bœllen et le Stauffenkopf, qui séparent la vallée de la Kintzig de celle du Rhin; à la droite du Schutterlindenberg et plus rapprochée d'Ettenheim, la Langenhart sépare la vallée de la Schutter de la plaine. Cette ligne se perd en déclinant, jusqu'à ce qu'elle forme la pointe vers Kentzingen et encadre d'un côté le vaste demi-cercle dans lequel domine Fribourg avec sa belle flèche transparente, qui malheureusement n'est pas visible de chez nous. Au-dessus de ces divers points, les montagnes de l'Oberland badois élèvent leurs têtes blanchies pendant six à sept mois de l'année.

Environs de Tryberg. En portant nos regards plus vers la gauche, nous apercevons les montagnes qui avoisinent Tryberg, Furtwangen et Neustadt, c'est-à-dire une étendue de terrain montueux d'à peu près trente-deux kilomètres de long. C'est sans contredit la partie la plus intéressante de la Forêt-Noire. Si d'autres points de cette chaîne présentent au peintre des sites plus pittoresques, des parties de rochers plus sauvages, une plus grande variété d'études de forêts, là on trouve la vie d'association industrielle qui s'y développe avec une activité remarquable.

Les vallées de Simonswald, de l'Eltz, de la Prège, de Güttenbach, et bien d'autres sont des miniatures plus ou moins ressemblantes à celle de la Kintzig, dont nous avons donné un aperçu succinct; mais les hauteurs portent un tout autre caractère. Quoique

Environs de Triberg



Composé et lith. par Touchemolin

Lith. d'E. Simon à Strasbourg.

Horlogere de Neustadt.
Paysannes de la Vallée de l'Eltz.

Paysan de la Vallée
de Simonswald.

Horloger
Colporteur.

Paysanne de la Vallée
de Simonswald.

ces plateaux soient aussi élevés que le Kniebis, on n'y rencontre pas cette morne solitude, où l'on chercherait vainement quelques vestiges d'habitation. C'est la région alpine de la Suisse, avec les tristes forêts de sapins de la Norvége, moins les chalets avec l'oisif vacher, et moins les barraques à demi enfoncées dans le sol, couvertes d'écorce et entourées d'un troupeau de rennes.

Environs de Tryberg.

Ici, presque à chaque quart de lieue, le voyageur rencontre des maisons isolées avec leurs étables, et tout près une chapelle et un moulin, que l'habile habitant de ces montagnes construit lui-même, et qu'un filet d'eau met en mouvement, triples constructions qui caractérisent la simplicité de ses besoins. Dans l'une, il travaille avec sa famille et ses ouvriers; elle l'abrite chaudement dans ces âpres régions et conserve ses provisions; dans l'autre, il prie devant son Dieu ou son saint, tandis que le moulin broie son orge, quand, pendant cinq ou six mois de l'année, enfoncé dans les neiges, il vit dans l'isolement le plus absolu, sans communication aucune avec les vallées et la plaine.

Fabrication des horloges de la Forêt-Noire.

C'est là que se fabriquent ces horloges, ces pendules que les actifs habitants de la contrée vont colporter dans toutes les parties du monde, et qui appellent au travail du matin le colon des bords du Missouri comme le paysan d'Alsace, l'ouvrier russe comme l'habitant de la Sierra Morena. Chacune de ces maisons isolées est un atelier. En entrant dans l'une d'elles, on y trouve le fondeur qui moule dans le sable et coule les rouages en cuivre et la clochette au timbre sonore; dans l'autre, on les voit passer au tour et tailler sur la machine les engrénages; dans la troisième, l'ouvrier construit les carcasses des horloges en bois et tourne les cadrans; dans une quatrième, une famille de peintres les orne de dessins variés et les colorie de mille nuances diverses, selon le goût des nations auxquelles ces produits industriels sont destinés. Saint Jacques de Compostelle, saint Antoine de Padoue, saint Népomucène, avec leurs attributs, brillent sur les horloges qui feront le voyage d'Espagne, d'Italie et d'Autriche; les lithographies de Charlet, de Bellanger, d'Adam, la statue de Napoléon, transportées sur le vernis, sont destinées à flatter l'esprit national des Français, tandis que des trophées de liberté ou le portrait de Washington décoreront les horloges transatlantiques, ou qu'un bariolage éclatant de fleurs, de ciselures et de dorures, ira charmer le goût moins exigeant du vulgaire. Enfin, on arrive à l'atelier de l'ajusteur, qui reçoit par douzaines le contingent de tous, réunit les diverses pièces éparses, et en forme un ensemble tant à coucou, à jeu de danse, à serinette et bien d'autres, dont la valeur varie de deux francs à soixante francs et au-dessus. Voilà la fabrication qui est arrivée à un haut point de perfection; reste la part du génie.

Maître Blessing.

Celui qui a visité Furtwangen se souviendra toujours avec intérêt de cette maison isolée dans un vallon latéral, entourée d'une vaste prairie, et du respectable vieillard qui l'habite, de Martin Blessing, le Schwilgué de la Forêt-Noire.

Maître Blessing.

L'auteur, en 1827, fut assez heureux de voir dans cette modeste demeure le chef-d'œuvre de cet artiste sans prétention, une grande horloge, formant meuble, et qui marquait le cours des astres, les secondes, les minutes, les heures et les années, avec orgue à deux cylindres de rechange, qui faisait entendre deux ouvertures à grand orchestre et vingt-quatre autres pièces de musique. Il vendit ce grand travail pour 15,000 florins[1]. Le nom de Blessing, dans ces montagnes, est un nom d'artiste; Constantin à Langenbach, Jean-Jacques à Kirnach, le cèdent peu à leur Nestor; il faut ranger encore parmi ces ouvriers d'élite, Duffner à Tryberg, Schapperle à Lentzkirch, Hock à Schönach et tant d'autres. A peine une composition musicale est-elle en vogue à Paris ou à Vienne, à Naples ou à Berlin, que déjà les agents de cette vaste association industrielle, qui se trouvent partout, en envoient les partitions à Furtwangen. C'est là que l'intéressante famille de Placide Kreutzer, composée de peintres et de musiciens, s'en empare, arrange la musique selon les exigences de l'instrument, et la donne en manuscrit aux fabricants d'orgues, qui la piquent sur les cylindres.

Historique de la fabrication.

Après cet aperçu sommaire sur la fabrication des horloges de la Forêt-Noire, jetons un coup d'œil sur son historique et sur ses résultats. Toute invention, tout art a son enfance et ses phases qu'il doit traverser pour arriver à la perfection. Dans les beaux-arts, il y a loin des pages de Cimabue et de Giotto à celles de Raphaël et de Michel-Ange, qui construisit et orna en même temps la plus riche coupole de la chrétienté. Il y a loin des premières montres de Nuremberg aux chefs-d'œuvre de nos jours. Quel espace immense n'a pas franchi l'invention du marquis de Worcester, depuis 1663, alors que le premier il eut l'idée d'employer la vapeur pour faire fonctionner une machine, jusqu'à nos jours où les steamers sillonnent les mers, et où la locomotive traîne avec une vitesse prodigieuse de longs convois de voyageurs et de marchandises sur les rails de fer? C'est à l'époque où Papin perfectionna ces machines, vers la fin du dix-septième siècle, qu'une ère nouvelle de prospérité s'ouvrit pour ces montagnards affamés et désolés par les désastres d'une longue guerre. Depuis la Suisse jusqu'au Palatinat, ces riches plaines ne présentaient plus aucune ressource aux nombreuses troupes de toutes nations, tantôt victorieuses, tantôt vaincues, qui s'y faisaient la guerre. Le soldat était obligé de se jeter dans ces gorges de montagnes pour trouver des moyens d'existence: il était encore attiré par l'espoir du pillage des riches abbayes établies dans ces solitudes,

[1] Depuis que nous avons écrit ces lignes, M. Blessing est mort, mais plus récemment a paru le *nec plus ultra* de l'art en ce genre: c'est l'orchestrion de M. Welte de Vœhrenbach. Cet instrument forme meuble de 12 pieds de large sur 18 pieds de haut. L'orgue exécute à grand orchestre, en imitant tous les instruments avec leurs modulations, depuis le *piano* le plus doux jusqu'au *fortissimo* le plus énergique, une série d'ouvertures des plus brillantes, telles que l'ouverture du *Barbier de Séville*, de *Robin des Bois*, de *Guillaume Tell*, de *Zampa*, *l'Enlèvement du Sérail*, *Norma*, *Fra Diavolo*, *la Création de Haydn*, d'autres morceaux, des valses, des polkas, etc. L'instrument, qui fut achevé en 1848, et qu'on a pu voir et entendre en mars 1849 à Carlsruhe, a été vendu pour 30,000 florins à Odessa.

boisées d'épaisses forêts, où il n'y avait d'industrie que la fabrication de la soude, quelques verreries et l'exploitation des mines.

Historique de la fabrication.

C'est alors qu'un marchand de verroteries qui vendait à l'étranger ses productions, apporta dans ces montagnes une pendule en bois, qu'un ouvrier de la Bohème avait grossièrement exécutée. Elle fut imitée par un menuisier de Waldau. Ces habitants prévirent l'avantage qu'ils pourraient retirer de cet art, et au commencement du dix-huitième siècle les Dinger et les Doffner de Schœnwald et Löffler de Guttenbach se mirent à l'œuvre en s'associant pour la fabrication des horloges. Ils peuvent être envisagés de droit comme les fondateurs de cette branche d'industrie, si riche en produits et si remarquable par ses immenses perfectionnements artistiques et mécaniques.

Vers 1730, Frédéric Dinger d'Urach se rendit à Paris, et acquit pendant une année de séjour dans cette capitale des arts, de grandes connaissances en horlogerie, qu'il adapta à leur fabrication. Caspar Doser fut le premier qui exécuta une horloge marquant le cours des astres. En 1768, Jean Wehrlé de Neukirch en construisit une autre, qui exécutait des pièces de musique, au moyen d'un cylindre, dont le mouvement de rotation faisait mouvoir à son tour de petits marteaux frappant sur des clochettes en verre. En 1770, Salomon Scherzinger adopta l'orgue, et ces intelligents ouvriers venaient surtout puiser aux sources des sciences et de l'instruction musicale, que les Bénédictins des abbayes de Saint-Pierre, de Saint-George et de Saint-Märgen se faisaient un plaisir de mettre à leur portée. Leur génie inventeur et leur habileté d'exécution se perfectionnèrent de plus en plus; ils surent trouver des débouchés pour leurs productions, et établirent des relations au dehors; leur perspicacité devinait le goût des nations avec lesquelles ils se mettaient en rapport. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas le goût du travail sédentaire, animés par un esprit aventureux, quittaient ces montagnes avec une pacotille, consistant en quelques caisses d'horloges, franchissaient les mers, et revenaient au bout de quelques années riches d'une fortune acquise par l'échange, après avoir établi des comptoirs, où d'autres, avides des mêmes profits, venaient les remplacer.

Cette activité et ce développement intellectuel firent succéder le bien-être à la pauvreté; la culture de la pomme de terre qu'ils introduisirent chez eux vers le milieu du siècle passé les garantit de la famine; leur rudesse primitive s'adoucit au contact de la civilisation des villes, dont ils empruntèrent bientôt les formes polies; l'instruction fit chez eux des progrès rapides, et le voyageur est souvent étonné en arrivant le dimanche dans une auberge d'un des centres de ces contrées, d'y trouver attablés des hommes auprès d'une bouteille de vin de Bourgogne ou de Bordeaux, causant affaires et parlant presque toutes les langues vivantes; ce sont ceux qui, après dix ou quinze années d'absence, sont revenus dans leurs foyers avec une petite fortune amassée en faisant le commerce en pays étranger, et qu'ils font valoir dans ces spéculations.

Résultat de la fabrication.

C'est dans les bailliages de Tryberg et de Neustadt, formés de quarante-trois communes, ayant 15,300 habitants, que cette industrie s'exerce par plus de douze cents maîtres, leurs familles et leurs ouvriers. D'après Görlach, il s'y fabrique par semaine trois cents quintaux d'horloges de la valeur de 100 florins le quintal, ce qui donne une valeur annuelle de 1,560,000 florins. D'autres renseignements recueillis par nous-même, chez M. Faller père, le commerçant par excellence et aubergiste au Lion de Tryberg, nous ont appris qu'on expédie par semaine à Kehl et à Strasbourg quarante caisses d'horloges de la valeur de 800 florins chacune, c'est-à-dire une valeur de 32,000 florins par semaine et de 1,664,000 florins par an. En prenant la moyenne de ces chiffres, on arrive à une somme de 1,612,000 florins ou de 3,473,000 fr. par an, dont à déduire, d'après la statistique de Poppe, valeur en matières premières employées pour la fabrication des pendules et horloges, tant en bois de sapin, de hêtre, en cuivre, zinc, étain, qu'en charbons, couleurs, fils de fer, creusets, etc., un montant de 258,431 florins, ce qui donne un bénéfice net, y compris la main-d'œuvre, les intérêts des capitaux d'établissement, de machines et d'outils, de 1,353,569 florins ou 2,916,781 fr., produit par la seule fabrication des pendules et horloges. Quelle immense progression depuis un siècle et demi[1] !

Chapeaux de paille.

Dans ces mêmes bailliages, les habitants exploitent encore une autre industrie également lucrative, et qui occupe les adultes comme les enfants. Le petit pâtre, assis sur un bloc de rocher en gardant son troupeau, la petite fille qui surveille ses chèvres, tout aussi bien que la mère assise au berceau de son enfant, emploient tous leurs loisirs à confectionner des tresses de paille. Tous ces filets plus ou moins finement tressés sont envoyés ensuite dans les fabriques, où ils sont convertis en cabas, en casquettes et en chapeaux de paille de la valeur de quelques kreutzer jusqu'à celle de vingt et trente florins. Dans cette partie se distingue surtout l'établissement de MM. Tritschler, Faller et Cie à Lenzkirch.

Conclusion morale.

Nous voyons de quel immense avantage matériel ces diverses industries sont pour ces populations, maltraitées par la nature, sur un sol rocailleux, sous un climat âpre et rude, où la terre ne paie qu'avec parcimonie les peines et les travaux du cultivateur. Et quelle grande leçon le moraliste et l'économiste ne peuvent-ils pas puiser au milieu

[1] Des informations prises à la douane de Strasbourg constatent annuellement l'entrée suivante des horloges et pendules de la Forêt-Noire en France; on verra cependant que le chiffre en est décroissant depuis 1835. La cause de cette décroissance gît-elle dans le développement qu'a pris l'horlogerie en France, ou bien le transport transatlantique a-t-il pris une autre voie que celle de nos ports de mer? Nous l'ignorons.

	Pour la consommation en France.	Pour le transit.
1835	70,500	100,800
1840	69,900	71,100
1845	65,300	45,300
1850	39,900	4,600



Dessiné d'après nature par F. Piton, figures et lithogr^ie par Alf. Touchemolin.

Imp. E. Simon à Strasbourg.

Vue du Saut-du-Cerf à l'entrée des Gorges du Val d'Enfer.

Conclusion morale.

de cette population industrieuse? On ne voit pas là, comme dans nos villes manufacturières, des centaines et des milliers d'hommes au teint pâle, livide, enfermés dans d'immenses salles, des enfants sans force, sans instruction et sans mœurs, croupir dans la misère; population imprévoyante et débauchée, qui dépense en grande partie dans les orgies du dimanche et du lundi le salaire péniblement gagné pendant la semaine. Ces malheureux ne connaissent pas la vie d'intérieur, le bonheur du ménage, l'économie et le bien-être qui en résultent, et donnent leurs forces et leurs sueurs à quelques grands manufacturiers, dont les uns s'enrichissent, et dont les autres, aventurant des capitaux confiés, finissent par la banqueroute et réalisent souvent, par une concurrence effrénée, la fable du pot de terre et du pot de fer. Chez les industriels de la Forêt-Noire l'association est la base de leur industrie, de leurs profits, comme de leurs pertes, car si une concurrence quelconque s'établit à l'extérieur, s'ils sont obligés de baisser le prix de tel ou tel article, les intéressés sont convoqués le dimanche, et si l'on est forcé de réduire le tarif en vue de la concurrence, le salaire de l'ouvrier est diminué en proportion, ainsi que la commission du débitant; là chacun supporte sa part.

En continuant l'analyse de cette ligne étendue de montagnes, nous découvrons à la gauche du Kandel, le Rosseck, au fond du Prechthal, et le Hörnliberg. L'œil armé d'une longue vue, distingue sur ce dernier les ruines d'une chapelle et de quelques bâtiments adjacents que le feu du ciel réduisit en cendres il y a une trentaine d'années. Elles durent leur construction à un officier français, qui, guidé par de pieux sentiments, les fit élever pendant les guerres du dix-septième siècle et les dota.

Beaucoup de pèlerins y affluaient autrefois; aujourd'hui ce n'est que la belle vue dont on y jouit qui peut récompenser le touriste parcourant la vallée de l'Eltz de l'ascension pénible à laquelle l'oblige cette excursion. Entre la vallée de Simonswald et celle du Glotterthal, s'élève le Kandel, à 1268 mètres au-dessus du niveau de la mer; en descendant du côté oriental de ce point élevé vers la Platte, auberge isolée non loin de l'antique abbaye de Saint-Pierre[1], on arrive à la cascade du Zwerrenbach, une des plus considérables et des plus pittoresques de la Forêt-Noire.

Le val d'Enfer.

La ligne de montagnes qui s'abaisse à la droite du Kandel nous marque les profondeurs de la vallée de la Dreisam et de l'Enfer; c'est par cette gorge étroite et sauvage dont le maréchal de Villars disait, en écrivant à l'électeur de Bavière, qu'il n'est pas assez diable pour y passer avec son armée, que Moreau fit sa savante retraite. La campagne

[1] L'abbaye de Saint-Pierre fut fondée à Weilheim, dans le pays de Wurtemberg, par Berthold I, comte de Zæhringen, mais son fils Berthold II la transféra, en 1093, dans la haute Forêt-Noire; elle exista comme telle jusqu'en 1807, époque à laquelle elle subit le même sort que Schuttern et les autres couvents de ce pays.

Il y a quelques années que l'archevêque de Fribourg fit transférer dans cette solitude le séminaire attaché à l'université de Fribourg en Brisgau.

Le val d'Enfer.

de 1796 commença par le passage du Rhin à Kehl, et finit en octobre de la même année par cette retraite qu'il opéra, après la bataille de Bieberach, depuis le centre de la Bavière jusqu'à la frontière française. Harassée de fatigues, marchant la nuit et se battant le jour, cette armée de braves déboucha, dans le plus grand ordre, dans la vallée du Rhin, aux portes de Fribourg.

Moreau avait l'intention de s'appuyer sur ce point et de manœuvrer avec son armée sur la rive droite du Rhin, entre Fribourg et Kehl; mais le prince Charles, qui avait prévu ses plans, s'était hâté d'arriver du Bas-Rhin avec les divisions de l'armée autrichienne et de celle de Condé, et lui barra le passage, entre la Forêt-Noire et le Kaiserstuhl. Nous voyons du haut de la cathédrale le promontoire qui descend dans la plaine, entre Ettenheim, Emmendingen et Kentzingen, où se livra la bataille qui força Moreau au passage du Rhin à Brisach et à Huningue, après un second combat meurtrier sur le promontoire de Schliengen.

Le géant de la Forêt-Noire, le Feldberg, avec ses ramifications qui s'étendent jusqu'au Belchen ou Ballon d'Allemagne, s'élève à la droite à 1493 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le géologue, le botaniste, le peintre, en se logeant pour quelques jours dans un des chalets de Mentzenschwand ou de Todnau, où s'abritent pendant l'été de nombreux troupeaux sur cette cime alpestre, trouveraient de riches compensations dans cette nature grandiose, à la couche peu moelleuse et aux modestes repas que ces lieux peuvent leur offrir.

Le Feldberg.

Sur son sommet l'œil embrasse cette mer de montagnes qui s'étend au nord jusqu'à la Hornisgründe, à l'est sur les hauts plateaux du pays de Wurtemberg et la Rauhe-Alp, au sud jusqu'au lac de Constance et aux cimes blanchies de la Suisse, et à l'ouest jusqu'aux Vosges lointaines, qui ferment le large bassin dans lequel le Rhin suit scintillant son cours tortueux, à travers des champs et des prairies. L'œil repose sur des milliers de clochers de villes et de villages, de fermes et de maisons isolées, indiquant la demeure de l'homme, le tout harmonieusement étendu à nos pieds comme une vaste carte géographique sur laquelle brillent encore à l'est le Feldsee, le Schluchsee et le Titisee, petits lacs resserrés dans les montagnes.

La Wiese, illustrée par les chants de Hebel, prend sa source dans les flancs du Feldberg, et, arrosant la charmante vallée qui porte son nom, débouche à Lörrach pour se jeter dans le Rhin non loin de Bâle[1].

[1] A deux lieues de Schopfheim, dans une vallée latérale près du petit village de Hasel, les grottes connues sous le nom d'*Erdmannshöhle* valent bien la peine qu'on les visite. Les éboulements de rochers, les formes grotesques et fantastiques des stalactites qui descendent de ces voûtes, le torrent et le petit lac qui interrompent par leurs murmures le silence de ces souterrains, appartiennent à ces beautés de la nature que le touriste rencontre rarement. Il n'y a que les grottes d'Osselles, dans la Franche-Comté, et celles de Baumann, dans les montagnes du Hartz, qui puissent leur être comparées.

Le Feldberg.

Dans cette vallée, au pied du Feldberg et du Ballon, dans celle de Saint-Blaise[1], une industrie, moins artistique sans doute que la fabrication des horloges, présente encore à ces montagnards des ressources qui suppléent à l'insuffisance de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux. C'est là qu'on donne aux bois de leurs forêts ces mille formes d'ustensiles, qui figurent sur nos marchés et qu'on exporte au loin. De ces vallées nous arrivent les baquets, les cuveaux, les fonds de cribles, les douves de sapin et de chêne, les cuillères en bois, les boîtes à sel, etc., connus sous le nom de *boissellerie de la Forêt-Noire;* les habitants joignent à cette fabrication celle des brosses et de l'amadou.

Le promontoire qui descend des flancs abruptes du Ballon vers la plaine, sépare la vallée de Münster de celle de Badenweiler, dont les bains romains et modernes et l'antique château ruiné offrent beaucoup d'intérêt. Tout près de l'entrée de cette première vallée est située la petite ville de Sulzbourg, où naquit, en 1694, un homme cher à l'historien et à l'archéologue, et dont la science étendue a illustré notre ville natale: c'est Jean-Daniel Schœpflin, l'historiographe de Louis XV, l'auteur de l'*Alsatia illustrata* et *diplomatica*, de l'*Historia Zæhringo-Badensis* et de divers autres ouvrages érudits.

Vallée de Münster.

En s'enfonçant dans la vallée de Münster, le voyageur parcourt avec intérêt, au pied du Ballon, les puits et les galeries du *Teufelsgrund*, mines d'argent et de plomb, exploitées par une société, à la tête de laquelle se trouve le banquier Hawer de Carlsruhe; le minérai que l'on en retire devient article de commerce, sous la forme de litharge, et rapporte à peu près 17,000 florins par an; une école des mines est attachée à cet établissement. Non loin de là, l'antique abbaye de Saint-Trudpert nous ramène vers les siècles où la foi religieuse éleva tant de monuments à la gloire de Dieu et de ses saints martyrs. Saint-Trudpert reçut son nom de son fondateur, Irlandais de naissance, qui, comme saint Landolin et saint Florent, ses compatriotes, vint prêcher le christianisme chez nous, au septième siècle. D'abord simple ermitage, ce couvent s'agrandit, et exista jusqu'en 1806; Colomban Chrétien, qui mourut en 1810, en était le dernier abbé-prieur.

Le Blauen.

Nous arrivons enfin au dernier point élevé de la chaîne de la Forêt-Noire, qui se déroule à nos regards sur la plate-forme de la cathédrale, depuis le Thurmberg près de

[1] Le voyageur qui parcourt la vallée de la Wiese, ne manquera pas de visiter, dans une vallée latérale, l'antique abbaye de Saint-Blaise, illustrée par tant de religieux, qui y cultivaient les sciences et les arts, et parmi lesquels se distingua surtout l'avant-dernier prélat, Martin Gerber, auquel on doit l'*Histoire de la Forêt-Noire*, quelques autres ouvrages historiques et un traité intéressant sur la musique sacrée. Ce même prélat fit construire, en 1787, la magnifique église, richement ornée dans son intérieur des marbres de toutes espèces que produisent ces montagnes, et qui nous rappelle, par les formes grandioses de sa coupole, le Panthéon de Paris et la Chiesa-di-Santa-Maria-della-Rotonda à Rome. Notre compatriote Silbermann construisit pour ce prélat un orgue, véritable chef-d'œuvre qui doit se trouver aujourd'hui à Carlsruhe. Les bâtiments de l'abbaye sont devenus le siége d'une manufacture, établie par M. d'Eichthal, où l'ingénieur Fourneron plaça la première turbine de son invention, si utile dans le développement contemporain de la mécanique.

Le Blauen.

Durlach, sur une longueur d'environ 160 kilomètres (quarante lieues): c'est le Blauen, au fond du Brisgau, à 25 kilomètres en deçà de Bâle, que les nombreux visiteurs des bains de Badenweiler aiment à gravir, pour y jouir du beau point de vue qui s'étend jusque dans la Suisse et embrasse une grande partie de la vallée du Rhin. Au pied de cette montagne et sur une étendue de quelques lieues, se cultive, dans ce pays si riche en productions de la terre, cet excellent vin blanc, connu sous le nom de *vin du Margraviat*, un des meilleurs et des plus sains crus de l'Allemagne.

Le Kaiserstuhl.

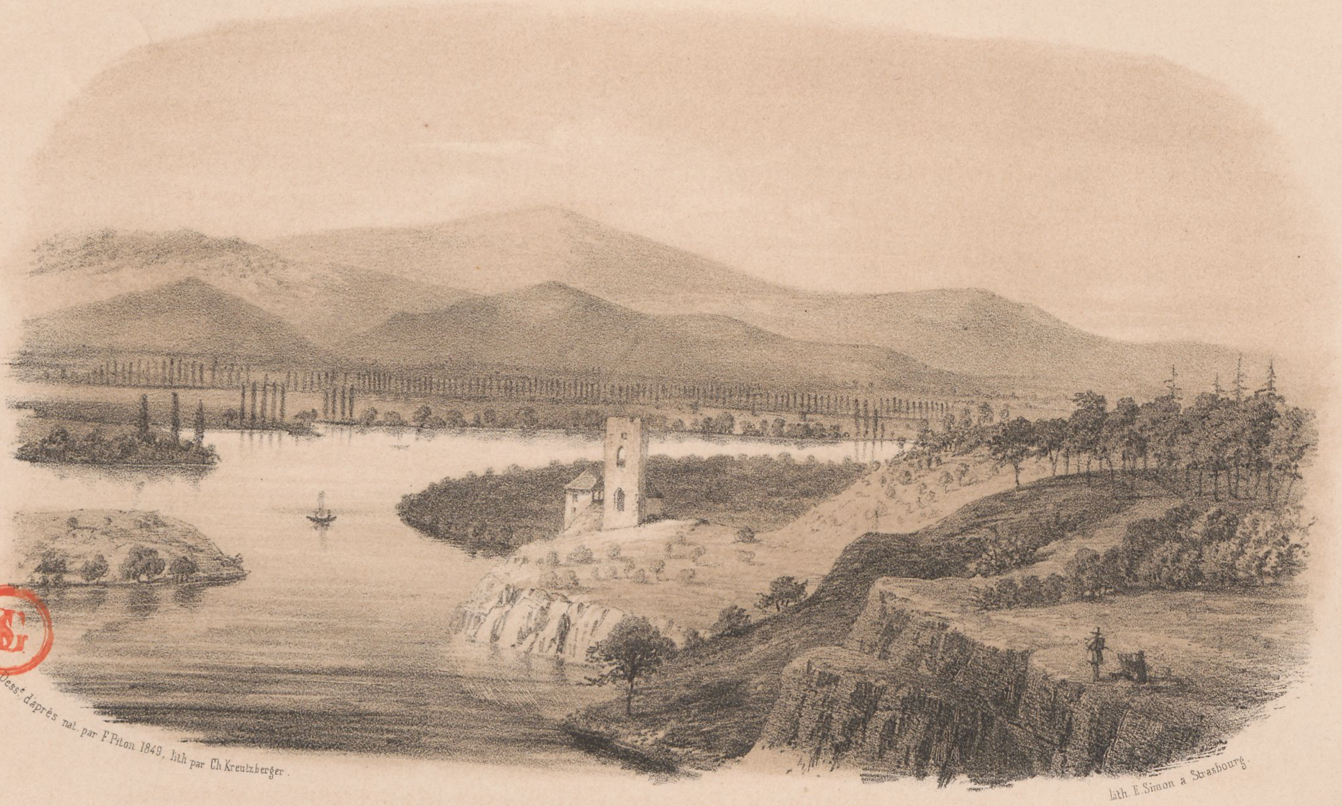
Le géologue, en explorant les deux chaînes de montagnes qui bornent l'horizon à l'ouest et à l'est, reconnaît au granit, aux grès, aux pierres calcaires, les diverses périodes de la formation du squelette de notre globe; le groupe de montagnes vers le sud-ouest, et, plus rapproché que le Blauen, le Kaiserstuhl, lui indiquent les traces de l'action des feux souterrains qui s'étaient fait jour à la surface des eaux, dans les temps fabuleux, où la vallée du Rhin formait probablement un immense lac, depuis les Alpes jusqu'aux gorges étroites du Rhingau, à travers lesquelles ce fleuve s'est creusé depuis son lit tortueux.

Le groupe de montagnes dont les points culminants sont l'Eichelspitz, la montagne couronnée de la chapelle de Sainte-Catherine, et le plus élevé, le Kaiserstuhl ou les Neuf-Tilleuls, à côté du Todtenkopf, est de formation doléritique, basaltique, trachytique et de Klingstein[1]. Il s'élève à pic sur la rive droite du Rhin, entre Colmar et Fribourg, sur une longueur d'à peu près 18 kilomètres, depuis Brisach jusqu'à Riegel, et sur une largeur d'environ 9 kilomètres, de Burgheim à Oberschaffhausen.

Les fragments pierreux provenant de la prompte décomposition d'une grande partie de ces roches, quand elles viennent au jour, mêlés au lœss, forment un terreau extrêmement fertile en blés, en maïs, en pommes de terre, en oignons et légumineuses, mais surtout en vignes et en arbres fruitiers. C'est aussi la raison pour laquelle sur ce petit espace de terrain près de 30,000 habitants, disséminés dans trois petites villes et vingt villages, trouvent l'aisance par leur travail agricole; il n'y a que les plantes fourragères, le trèfle excepté, qui n'y réussissent pas, faute de sources pour l'irrigation, les rares petits filets d'eau qui descendent de ces hauteurs étant tout au plus suffisants pour mouvoir quelques moulins. Dans le Kaiserstuhl, par une bonne vendange, ce manque d'eau est devenu proverbial, et l'on dit qu'il y a plus de vin que d'eau limpide[2]. Par des temps d'orage, les pluies sont très-nuisibles à ce terrain, formé par la culture en terrasses étagées de cinq à six mètres de largeur, entrecoupées de

[1] Le géologue y trouve, en outre, de beaux cristaux d'augite, de leuzite, de grenat noir, de feldspath, etc. Voyez Eisenlohr, *Description géologique du Kaiserstuhl* (1829).

[2] Ces vignes sont plus avantageuses par la quantité de leurs produits que par leur qualité; le Kaiserstuhl donne une récolte moyenne d'environ 80 à 100,000 Saum de vin, qui s'élève dans les années favorables jusqu'à 150 à 180,000 Saum. Le Saum badois a 80 pots et le pot équivaut à 1,65 litre.



Dessᵉ d'après nat. par F. Piton 1849, lith par Ch. Kreutzberger.

lith. E. Simon à Strasbourg.

Château de Sponeck.



Dess d'après nat par F. Piton. lith. par Ch. Kreutzberger

17

Lith E Simon à Strasbourg

Château de Limbourg.

chemins creux, dans lesquels les eaux se roulent en torrents, et entraînent souvent hommes, chevaux et voitures.

Le Kaiserstuhl.

Outre l'intérêt qu'il offre sous le rapport géologique et agronomique, le Kaiserstuhl présente du côté du Rhin des sites variés et pittoresques; c'est surtout à la ruine du château de Sponeck et à son auberge, assises sur des pans de rochers, boisés de forêts de pins, et d'où l'œil embrasse la plaine de l'Alsace et la ligne des Vosges, que l'artiste trouve un séjour agréable et un calme bienfaisant pour ses études[1]. On y parvient facilement, soit en quittant le chemin de fer badois à Riegel, en traversant la petite ville d'Endingen et le village d'Ichtingen, soit en se détachant à Schlestadt ou à Guemar du chemin de fer français, et en se dirigeant sur Artolsheim, où se trouve un bac. Les armées alliées avaient formé, sur ce même point, un passage lors des invasions de 1814 et de 1815.

Non loin de là, près de Sasbach sur le Rhin, nous distinguons du haut de la plate-forme de la cathédrale, à la droite de ce groupe de montagnes, deux collines, le Lützelberg, dont la cime est surmontée d'une chapelle, et le Scheibenberg qui porte la ruine du château de Limbourg, où mourut, en 1075, Berthold, duc de Zæhringen, dont les descendants bâtirent les villes de Berne et de Fribourg-en-Brisgau, et où naquit, le 1er mai 1216, Rodolphe de Habsbourg cet empereur auquel Strasbourg dut une partie de ses priviléges, qui devinrent plus tard la base de sa puissance.

Le point culminant de ce groupe de montagnes, les Neuf-Tilleuls, offre un séjour plein de charmes, à l'ombre de ces neuf troncs d'arbres séculaires, sortant d'une même racine, et qui forment une coupole de verdure magnifique. La tradition rapporte que sur cette hauteur, d'où l'on distingue aux quatre points cardinaux les cathédrales de Strasbourg, de Colmar, de Fribourg et de Vieux-Brisach, les anciens empereurs germains tenaient leurs plaids ou lits de justice, d'où la montagne a reçu le nom de *Kaiserstuhl*, siége de l'empereur.

Le touriste qui descend de cette montagne aux bains d'Oberschaffhausen, pour se diriger vers Fribourg-en-Brisgau, passe par Umkirch, où la princesse douairière, Stéphanie de Bade, possède un beau château et un parc. Non loin de ce village, sur une prairie, une croix à moitié enterrée, et dont l'inscription est effacée par le temps, marque la place où fut tué Conrad de Lichtenberg, évêque de Strasbourg, sous l'épiscopat duquel Erwin de Steinbach commença la construction de la façade de la cathédrale. Ce prélat était venu avec ses hommes d'armes secourir son beau-frère Egon, comte d'Urach et de Fribourg, qui était en guerre avec les habitants de cette ville; lors d'une sortie qu'ils firent le 4 janvier 1299, un boucher le perça de sa lance; le corps de l'évêque fut

[1] Parmi les magnifiques carrières exploitées au Kaiserstuhl, se distinguent surtout celles d'Oberbergheim, d'Oberschaffhausen, celles situées le long du Rhin, près de Sponeck et de Sasbach; ces dernières fournissent en grande partie les matériaux pour les travaux d'enrochement de ce fleuve.

transporté à Strasbourg, où l'on voit encore son tombeau dans une chapelle latérale du dôme.

Descendons de ces hauteurs et parcourons la plaine.

Meissenheim.

Au nord de notre panorama, nous avons rencontré le clocher de Sessenheim, auquel se rattache le souvenir des amours de Gœthe et de Frédérique, ce roman de la jeunesse du grand écrivain allemand. Le fils du patricien de Francfort, qui, depuis, s'est illustré par tant de chefs-d'œuvre littéraires, est mort octogénaire au sein de la gloire et des honneurs, et à l'ombre du clocher de Meissenheim repose, sous un tertre de gazon, la modeste fille du pasteur, qui pleura plus de quarante années son amant inconstant[1].

Wittenweier.

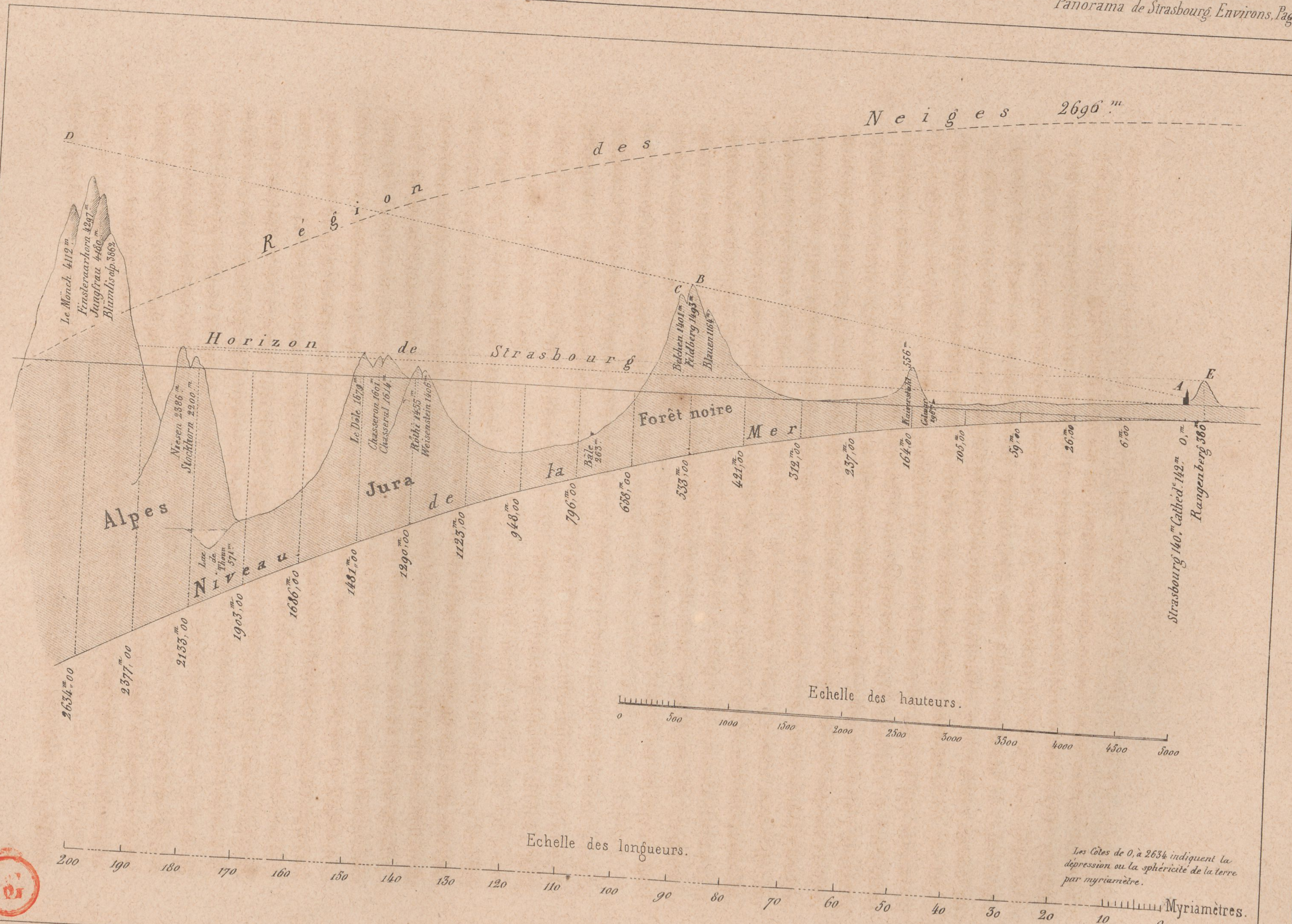
Wittenweier, sur les bords du Rhin, de même que Meissenheim, nous ramène encore vers cette longue et désastreuse époque de la guerre de trente ans, pendant laquelle la politique et le fanatisme religieux semèrent la désolation dans une grande partie de l'Europe. Brisach était assiégé par les troupes du duc de Saxe-Weimar, alors à la solde de la France, et par l'armée du maréchal de Guebriant, dans laquelle Turenne servait comme lieutenant-général; la garnison impériale, commandée par le brave de Reinach[2], était décimée par la famine et des maladies contagieuses, lorsque le général Gœtz déboucha de la vallée de la Kintzig avec 20,000 hommes et un convoi d'un millier de voitures, chargées de vivres, pour venir au secours de cette forteresse; Weimar alla en personne à sa rencontre avec 16,000 hommes, qu'il avait détachés du corps assiégeant, et les deux armées en vinrent aux prises à Wittenweier, le 9 août 1638. La bataille fut terrible, et plus de 2,000 impériaux trouvèrent la mort sous les coups des armes germano-suédoises ou dans les flots du Rhin; 1,500 furent faits prisonniers. Gœtz perdit toute son artillerie, son immense provision de vivres, et put à peine se sauver avec les débris de son corps. Les Romains, après une bataille gagnée, suspendaient leurs offrandes dans le temple de Mars; les Peaux-Rouges présentent au grand Esprit les scalpes des têtes de leurs ennemis tués; l'armée weimarienne se mit à genoux sur le champ de bataille, fumant encore du sang des tués et des blessés, et chanta le 124e psaume en l'honneur du Dieu des chrétiens! A la suite de ce combat meurtrier qui empêcha l'armée impériale de ravitailler Brisach, et après quelques autres essais infructueux, cette ville se rendit, quatre mois plus tard, après avoir subi toutes les horreurs d'un siége et de la plus cruelle famine.

Ottenheim.

Parmi les villages de Nonnenweier, de Kappel, de Rust et de Wiswyl, situés sur les bords du Rhin, et dont les habitants vivent essentiellement de la culture du chanvre, de la pêche et de la batellerie, nous distinguons encore le haut clocher d'Ottenheim; il

[1] Frédérique Brion mourut en 1813, à l'âge de soixante-trois ans, chez son beau-frère le pasteur Marx à Meissenheim.

[2] Il y a quelques années seulement que mourut à Fribourg-en-Brisgau un commandeur de l'ordre de Malte, qui descendait de cette famille noble alsacienne.



Dessiné par F. Piton.

Lith. de D. Baltzer à Strasbourg.

Tableau comparatif des Hauteurs apparentes du Belchen, du Blauen et du Kaiserstuhl, calculées et dressées d'après la dépression de la terre, comparées avec les Glaciers de l'Oberland bernois.

nous désigne le point où Turenne passa le fleuve avec son armée, le 8 juin 1675, pour aller se fortifier à Willstædt.

Le Jura.

Si nous portons nos regards vers le sud-ouest, la vallée s'ouvre de même que vers le nord-est; ce n'est que bien rarement, quand l'atmosphère est dans un état anormal, par un temps orageux ou précurseur de la pluie, qu'une ligne droite et plus élevée paraît dans le lointain et lie les Vosges au Kaiserstuhl; cette ligne est la chaîne du Jura, dont un point culminant vient se placer entre les Neuf-Tilleuls et le Todtenkopf du Kaiserstuhl: c'est la Röthi, derrière le Weisenstein, d'où l'on jouit d'une magnifique vue, qui embrasse le bassin du Rhin dans la direction septentrionale. Les cimes blanchies des Alpes de l'Oberland bernois, les plus rapprochées des Alpes de la Suisse, de même que celles plus éloignées de la vallée du Rhône que nous avons souvent distinguées dans nos fréquentes excursions sur les Vosges et sur la Forêt-Noire, ne sont pas visibles de la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg; nous ne les avons jamais aperçues pendant notre séjour multiplié sur ce point dominant. Un travail mathématiquement exécuté nous a donné la conviction, que ce qui pourrait parfois, en été, sembler être la chaîne des Alpes avec ses pics pointus, n'est autre chose qu'un amas de nuages lointains, qui se colorent suivant la position du soleil, mais qui varient de forme quand on les observe longtemps. Par leur position géographique en rapport avec Strasbourg, les montagnes les plus élevées de l'Oberland bernois, telles que le Finsteraarhorn, les Schreckhörner, la Jungfrau, le Mönch et la Blümlisalp, se placent derrière les montagnes de l'Oberland badois.

Les Alpes.

Ces cimes se trouvent à une distance d'à peu près 220,000 mètres ou cinquante-cinq lieues de poste en ligne droite; à cette distance la dépression ou la sphéricité de la terre détermine une différence de 2,634 mètres sur la hauteur réelle. Le Finsteraarhorn et la Jungfrau, qui ont une hauteur, l'un de 4,297 et l'autre de 4,180 mètres au-dessus du niveau de la mer, ne paraissent plus avoir, à ce même degré d'éloignement, qu'une hauteur de 1,663 et de 1,546 mètres. Si la terre était plane, ces cimes seraient parfaitement visibles chez nous, puisqu'elles le sont sur quelques collines, au pied des Vosges, à trois ou quatre lieues plus à l'ouest; mais entreposons les montagnes de l'Oberland badois, telles que le Ballon et le Feldberg, à une distance de 90,000 mètres ou vingt-deux lieues, avec la dépression de 533 mètres, le premier qui est élevé de 1,401 mètres, et l'autre de 1,493, ne paraîtront plus qu'à 868 et 960 mètres de hauteur.

Traçons une ligne droite, depuis la plate-forme de la cathédrale, à 211 mètres au-dessus du niveau de la mer, point A; que cette ligne forme tangente avec les points élevés de l'Oberland badois, désignés B et C; continuons-la jusqu'à une distance de 130,000 mètres plus loin, au point D, et nous aurons acquis la conviction que les cimes des glaciers de l'Oberland bernois ne sont plus visibles chez nous, sauf peut-être au-dessus du Blauen, un point culminant présentant si peu de surface qu'il reste impercep-

Les Alpes.

tible à cette distance dans notre atmosphère vaporeuse. Nous aurons en même temps la preuve qu'en appuyant de trois ou quatre lieues vers l'ouest, les montagnes de l'Oberland badois ne formant plus rideau à la vue, on peut voir s'élever ces cimes majestueuses au-dessus de la ligne lointaine du Jura. Coupons en ligne droite la vallée du Rhin, nous arrivons à celle de la Bruche ; prenons à son entrée le Dreyspitz ou le Rangenberg, près de Dorlisheim, dont le dernier a 380 mètres de haut, point E, et nous pouvons nous assurer à quelle hauteur ces montagnes sont visibles au-dessus de la chaîne du Jura. Par cette même raison de la sphéricité de la terre, la vue dans la plaine vers le sud ne s'étend pas très-loin ; la cathédrale de Schlestadt, à neuf lieues de chez nous, est le clocher le plus éloigné que nous distinguions ; celle de Colmar, à quatorze lieues, n'est pas visible sur la plate-forme, mais on peut encore la découvrir quand on monte aux quatre tourelles.

Quittons maintenant le pays de Bade et passons sur la rive gauche du Rhin, pour commencer par l'historique de la Plaine-des-Bouchers, aux portes de Strasbourg, la description de cette partie de notre panorama.

FRANCE.

Plaine des Bouchers.

Au sud-est et au sud de Strasbourg, depuis le pont du Rhin jusqu'à cette longue ligne de peupliers qui se perd dans le lointain et ombrage le canal de jonction du Rhône-au-Rhin, le paysage présente plus de variété qu'aucun autre des environs de la ville. Des champs, des prés, des jardins, des bouquets d'arbres qui cachent des maisons de campagne, des auberges, des cassines de jardiniers, des lignes de verdures qui dessinent les chaussées, couvrent cet espace, qu'entrecoupent quelques bras du Rhin. Il s'adosse à la forêt de la ville (*Herrenwald*), qui s'étend sur les bords de ce fleuve jusque près du village d'Eschau.

Il a fallu des siècles et le travail de l'homme pour niveler et transformer en terre productive ce sol, en majeure partie ingrat et sillonné de larges veines de gravier, traces des courants du Rhin, de marais et de bas-fonds.

En effet, la terminaison des dénominations que portaient anciennement ces divers terrains, nous offre la preuve de sa stérilité antérieure, et la légère couche de terre végétale qui recouvrait ce gravier, se prêtait tout au plus à la prairie ou à de vains pâturages (*Allmend*).

Si les couvents et les chapelles sanctifient les lieux où ils sont élevés, on pourrait avec raison appeler cette partie de la banlieue de Strasbourg la terre sainte de la ville, à cause du grand nombre de maisons consacrées à Dieu, qui y existaient il y a quatre ou cinq siècles. Sur l'emplacement de la citadelle un couvent de religieuses fut fondé, en 1252, sous l'invocation de saint Jean; plus près, vers la droite, se trouvait une chapelle consacrée à saint Urbain, dont le nom se rattache encore au cimetière, établi, déjà en 1527, sur ce terrain. Là, où se trouvent de nos jours les glacis, entre la porte d'Austerlitz et celle de l'Hôpital, s'étaient établies, au treizième siècle, des religieuses sous l'invocation de saint Marc et de sainte Agnès; entre cette porte et l'Ill, des Dominicains, sous l'invocation de sainte Élisabeth, et des frères Carmes se fixèrent au treizième et au quatorzième siècle. Toutes ces maisons religieuses donnèrent leurs noms aux terrains sur lesquels elles étaient établies: Pré Saint-Jean, pré de Saint-Urbain, de Saint-Marc et de Sainte-Élisabeth (*Sanct-Johannis-Au, Urbans-Au, Marx-Au* et *Sanct-Elisabethen-Au*).

Plaine des Bouchers.

La vie austère et isolée du monde que menaient les hommes et les femmes qui habitaient ces monastères, n'a laissé parvenir jusqu'à nous aucun nom, aucun fait marquant se rattachant à ces établissements. Ils furent démolis en 1475, en même temps qu'on fit disparaître, dans un vaste rayon à l'entour de la ville, six cent quatre-vingts maisons, afin de la mettre en état de défense contre les attaques qu'on redoutait de la part de Charles-le-Téméraire. Les habitants de ces maisons furent admis dans l'intérieur des murs de Strasbourg, où d'autres asiles les reçurent[1]. Les noms que portaient ces terrains se sont insensiblement perdus; un seul s'est conservé: c'est celui de la Plaine-des-Bouchers (*Metzger-Au*), dont on désigne la vaste étendue de terrain qui s'étend entre le Rhin tordu et le canal, à droite et à gauche de la route de Colmar.

Anciennement la Plaine-des-Bouchers ne s'étendait que jusqu'au Rhin tordu[2], entre le pré de Saint-Urbain et celui de Saint-Marc, et elle reçut le nom qu'elle porte, du droit qu'avaient les bouchers de la ville d'y faire paître leurs troupeaux, ainsi que le prouve le § 2 de l'ordonnance de 1321, sur le droit des bergers[3].

Fossé de Ripberg.

En sortant par la porte d'Austerlitz, et en laissant à sa gauche la colonne miliaire, qui porte cette inscription: *Route de Vienne,* et qu'on respecte comme monument historique, car elle date de l'empire, on parvient à un fossé, qui établit une communication entre le Rhin et l'Ill. Ce fossé fut creusé en 1524, et muni d'une forte digue du côté de la ville, pour en garantir les environs ravagés anciennement par de fréquentes inondations. Son nom primitif, fossé de Ripberg (*Ripberger Graben*), lui vint d'une parcelle de terrain qu'il traverse; mais bientôt l'usage lui en attribua un autre, qu'on peut traduire, en employant un mot français, en usage dans ces temps, par l'expression de Fossé-des-Ribaudes (*Hurengraben*). Voici le motif qui lui fit donner ce nom: En 1521, la maladie syphilitique faisait des ravages terribles à Strasbourg; les femmes de mauvaise vie qui s'y trouvaient furent obligées, par ordre du magistrat, d'en sortir et de fixer leur séjour sur le terrain qui nous occupe[4].

Les Flagellants.

A l'ancienne Plaine-des-Bouchers se rattachent plusieurs événements remarquables de notre histoire locale. Closner et Königshoven la citent dans leurs chroniques, en parlant des faits qui s'y passèrent en 1349. La peste décimait à cette époque nos populations; un grand nombre de juifs, victimes du fanatisme et de la cupidité, furent brûlés à cette occasion. Le désespoir s'était emparé des habitants de Strasbourg, lorsqu'on vit arriver dans nos contrées des bandes nombreuses, composées d'Italiens, de Suisses et d'Allemands; ces hommes, auxquels on donnait le nom de *Flagellants*, et que

[1] Voyez Marais-Vert.
[2] *Krumme-Rhein* ou *Krimmeri* dans l'idiôme strasbourgeois.
[3] Item, der Metzgerhirt hat Recht das Vieh zu hüten, unt nit der vorher, by unser Frowen Huss im Giessen unze an Katzensteg, hinter Sanct-Catharina unze an Sanct-Ehannes Kloster (Saint-Jean-in-Undis).
[4] Voyez Saint-Marc, au Finkwiller.

réunissaient le repentir et la crainte de la mort, se portaient, dans le but d'expier leurs péchés, aux plus grandes extravagances religieuses. La population qui les regardait comme des sauveurs que lui envoyait la miséricorde divine, se porta tout entière à leur rencontre, et ils furent reçus dans nos murs au son des cloches de toutes les églises et de toutes les chapelles. Pendant le temps qu'ils passèrent à Strasbourg, les Flagellants et leurs adeptes se rendaient deux fois par jour à la Plaine-des-Bouchers. C'était un spectacle lugubre que ce cortége d'hommes aux longs cheveux et à la longue barbe, macérés par le jeûne et les pratiques d'une dévotion outrée, qui, revêtus de chemises blanches avec une croix rouge sur la poitrine et souillés de leur propre sang, tenant d'une main la discipline dont ils ne cessaient de se frapper, et de l'autre un cierge allumé, s'avançaient processionnellement en faisant retentir l'air d'hymnes religieuses et de gémissements plaintifs.

Plaine des Bouchers.

Les Flagellants.

En tête de ce cortége marchait le clergé, croix et bannières déployées, et les sons solennels des cloches, retentissant au loin, accompagnaient ces chants de repentir et de désespoir. La population qui suivait les Flagellants se prosternait pâle et livide dans la poussière, et reculait souvent épouvantée à la vue d'une voiture chargée de cadavres couverts de bubons pestilentiels, que l'on déposait dans de larges fossés creusés à cet effet dans l'intérieur de la ville. Arrivés à la Plaine-des-Bouchers, les Flagellants, après avoir mis à nu le haut de leur corps, se frappaient à coups de discipline, en jetant des cris de douleur, jusqu'à ce que le sang ruisselât; puis ils se couchaient par terre en cercle et imitaient, par leurs pantomimes et leurs gestes, les péchés et les crimes qu'ils avaient commis et qu'ils s'efforçaient d'expier.

Closner, spectateur de ces scènes désolantes, raconte que le parjure brandissait, en la maudissant, la main qui s'était parjurée; que l'ivrogne feignait de boire à pleines gorgées en grimaçant la répugnance, et que le voleur ouvrait et fermait convulsivement la main qui s'était emparée du bien d'autrui.

Tous ces témoignages de fausse piété n'ayant pas arrêté les ravages de la peste, et les recettes des troncs d'église ayant souffert par la concurrence des Flagellants, le clergé sédentaire lui-même demanda leur expulsion. Ils se dispersèrent sans que leur présence eût profité au bien-être hygiénique ou moral de la population.

Frédéric de Blankenheim.

A la fin du même siècle et pendant les siècles suivants, la Plaine-des-Bouchers nous offre d'autres tableaux. En 1392, Strasbourg, mis au ban de l'empire par Wenceslas, se trouvait en guerre avec son évêque Frédéric de Blankenheim, le margrave Bernard de Bade, Évrard, comte de Würtemberg, les comtes de Kybourg, de Dierstein, de Hochberg, de Bitche et avec beaucoup d'autres seigneurs qui croyaient pouvoir s'emparer de cette ville importante, peuplée d'hommes éminemment remuants et fiers de leur indépendance. D'après ce que rapportent les chroniqueurs de ces temps, les ennemis passèrent le Rhin tordu, vinrent occuper la Plaine-des-Bouchers et dirigèrent leurs

Plaine des Bouchers.

Frédéric de Blankenheim.

attaques contre la ville et contre le pont du Rhin, dont ils cherchèrent à se rendre maîtres. A cette époque la Krutenau n'était pas encore comprise dans l'enceinte murée de la ville, mais au moyen des bombardes (*grosse Büchsen*) ou grandes arquebuses, placées sur les tours, on dirigea sur les agresseurs un feu si bien nourri qu'on la garantit contre leurs attaques, et que, saisis de frayeur, ils prirent la fuite. C'est dans la relation de cette guerre qu'il est pour la première fois fait mention des armes à feu dans nos annales[1].

Cette défense vigoureuse, les fréquentes excursions faites par les habitants de Strasbourg dans le pays de Bade et dans les contrées d'outre-Rhin appartenant à l'évêque, les ravages qu'ils y exercèrent, l'intervention de plusieurs puissants seigneurs, et surtout quelques tonneaux de bon vin de France dont les délégués de la ville appuyèrent leurs négociations diplomatiques à Prague auprès de l'empereur, qui, comme on sait, était adonné à l'ivrognerie, firent lever le ban et conclure la paix de Haguenau à l'avantage de Strasbourg[2].

Frédéric de Blankenheim, auquel cette paix n'accordait aucun dédommagement, s'était engagé pour de fortes sommes envers ses alliés. Après avoir demandé au pape un autre évêché, il obtint le siége d'Utrecht et se sauva, pour se soustraire aux exigences de ses créanciers, comme nous disent les chroniqueurs, dans la nuit de saint Arbogast, l'an de grâce 1393.

Guerre des Armagnacs.

Le 13 novembre 1444, les troupes ennemies vinrent encore camper sur la Plaine-des-Bouchers et guerroyer contre la ville qui leur avait refusé le passage. C'était Pierre de Brisac avec six mille Armagnacs. Ils faisaient partie de l'armée que commandait Louis, Dauphin de France, et qui, revenant de la bataille de Saint-Jacques, avait envahi notre province On voyait alors souvent du haut de la flèche de la cathédrale, qu'on venait à peine d'achever, s'élever hors de l'enceinte de nos murs des colonnes de fumée et les flammes dévorer des maisons et des villages entiers. Ces écorcheurs indisciplinés, avides de sang et de rapine, restèrent pendant quelques mois le fléau du pays, sans cependant pouvoir s'emparer de notre ville.

Ancienne artillerie.

Dans le seizième siècle, la Plaine-des-Bouchers servait de champ de manœuvre à l'artillerie. Déjà alors celle-ci avait pris un rang dans l'art de la guerre et jouait son grand rôle dans les batailles, tandis qu'au commencement du quinzième elle n'était employée que comme moyen de battre en brèche les murs, en remplacement des catapultes, des béliers et autres machines. Cependant elle n'était encore qu'à l'état d'enfance

[1] Comme chacun sait, c'est au moine Berthold Schwartz qu'est généralement attribuée l'invention de la poudre à canon ; les premières traces de son emploi dans les guerres datent du siége de Puy-Guillaume (1338) ; du Guesclin au siége de Meulan (1363) et les Anglais avaient des canons à la bataille de Crecy (1346) et au siége de Romorantin (1356).

[2] Voyez aussi Pont du Rhin.

Plaine des Bouchers.

Ancienne artillerie.

comparativement aux progrès qu'ont faits jusqu'à nos jours la fabrication et l'emploi des bouches à feu. Les bombardes (*Scharfmetzen*), les basilics, les duplicanes, aussi rossignols ou chanteuses, et les quartanes étaient de longues et lourdes pièces de canon qui lançaient des projectiles du poids de 12 jusqu'à 50 kilogrammes; elles étaient traînées par seize à dix-huit chevaux, et servaient dans les siéges. Les pièces de campagne : couleuvres (*Nothschlangen*), couleuvrines, falcanes ou demi-couleuvrines et falconettes chassaient des boulets du poids de 1 jusqu'à 9 kilogrammes. Des attelages lourds traînaient avec peine ces canons en bronze, souvent en fer et même en bois cerclé.

Si le corps de l'artillerie jouit dans les armées modernes de plus de considération que tous les autres corps, les bombardiers d'alors n'étaient pas moins favorisés, et on leur avait accordé une foule de priviléges, en compensation des connaissances qu'exigeaient d'eux les grands-maîtres de l'artillerie (*Feldzeugmeister*) qui les enrôlaient. Les règlements militaires de cette époque les soumettaient à des examens théoriques au tir à la cible, tout en leur demandant des preuves de services antérieurs, des passe-ports en règle, et un bon bombardier devait pouvoir tirer trente à quarante coups dans la journée, avant d'être admis à prêter serment de fidélité (l'artillerie de la garde à elle seule, à la bataille de Leipzig, tira 80,000 coups de canon). Par contre, l'artillerie jouissait du droit de donner asile, dans les camps comme en marche, à tout cavalier et lansquenet condamné à mort, ou à une autre peine. A deux hommes on accordait un domestique pour le pansage de leurs chevaux; à la prise d'une ville, toute la poudre restée dans les tonneaux entamés leur appartenait, ainsi que la cloche du tocsin, et une gratification d'un mois de solde leur était accordée de droit, en sus de leur paie ordinaire.

Il n'est pas étonnant que la petite république de Strasbourg, dont les caisses étaient si riches, et dont les habitants, animés d'un esprit guerrier, étaient habitués à manier les armes, ait été fière du relief et de l'avantage que donnait alors à une ville la possession d'une nombreuse artillerie; Strasbourg jouissait sous ce rapport d'une haute réputation, qui, comme nous l'avons déjà dit, était devenue proverbiale, et aimait à montrer, en toute occasion, sa supériorité.

Fêtes militaires.

De même que le Contades (*Schützenverein*) voyait nos pères s'exercer au tir à l'arbalète, à la carabine et à l'arquebuse, la Plaine-des-Bouchers entendit gronder le canon et vit ces grandes évolutions des masses qui s'échelonnaient en colonnes, se développaient en longues lignes de bataille, et exécutaient enfin toutes les manœuvres que comportait le métier de la guerre. Ces grandes fêtes militaires étaient en même temps des divertissements publics, et nos annales nous en citent un grand nombre: celles de 1507, de 1546, de 1573, de 1590, de 1616, etc., et le souvenir de ces fêtes a été conservé parmi nous, soit par des dessins qui existent encore, soit par des médailles que la

Plaine des Bouchers.

ville fit frapper; celle de 1507 fut particulièrement remarquable par une animation extraordinaire et par le luxe qui y fut déployé.

Fêtes militaires.

Près de douze mille étrangers étaient accourus à Strasbourg pour voir sacrer l'évêque Guillaume de Hohenstein, cérémonie dont l'éclat allait encore être rehaussé par la présence d'hôtes illustres. L'empereur Maximilien I, avec sa fille la princesse douairière de Savoie, avait établi sa cour chez les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; l'électeur de Brandebourg, les princes de Juliers et d'Anhalt, les archevêques de Magdebourg et de Mayence, et près de cinq cents prélats, comtes, barons, seigneurs et leurs suites s'étaient également rendus en notre ville pour assister au sacre.

La pompe et la richesse de Rome rejaillissaient alors sur toute l'Église; aussi nos annales citent ce sacre comme une des plus somptueuses solennités religieuses dont l'Allemagne ait été témoin. (*Dergleichen bischöfliche Wihung hatte man in Deutschland nicht viel gesehn die also herrlich vollbracht war. — Bühler Chronique.*) Chez nous, ce fut pour longtemps la dernière cérémonie de ce genre; vingt années après, le dogme de Luther ayant dominé à Strasbourg, la simplicité du culte protestant y succéda aux fastueuses solennités du catholicisme, et il faut traverser un espace de près de deux siècles pour retrouver (1681) la célébration d'une pareille fête[1].

Devant cet empereur, preux chevalier, qui cultivait en même temps les sciences et les arts, Strasbourg voulut déployer sa force militaire. La Plaine-des-Bouchers reçut d'innombrables visiteurs; elle se para du luxe guerrier des armures étincelantes, elle trembla sous le poids d'étalons fringants, chevaux de bataille et de tournois, couverts de larges housses brodées et blasonnées; on y vit briller les riches tuniques, les cottes d'armes avec les costumes de velours d'Orient, de soie, ornés de broderies que portaient la noblesse et nos patriciens, et que Burgmeier nous représente dans les dessins qu'il fit pour l'autobiographie de cet empereur, *le Weiss-Künig*. Les manœuvres se firent avec dix pièces d'artillerie de gros calibre; la jeunesse eut sa part de cette fête guerrière, et le soir deux cent vingt-cinq jeunes garçons traînèrent fièrement un canon à l'arsenal.

Peu de temps après, Maximilien, se souvenant de cet accueil de la ville libre impériale, vint lui demander des secours en argent et en hommes pour sa campagne contre les Vénitiens et pour son couronnement à Rome.

Lazaret, manufacture de toiles à voiles.

En quittant l'ancienne Plaine-des-Bouchers pour nous rendre à celle que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom, nous passons devant un groupe de maisons à gauche de la grande route de Colmar et en deçà du pont sur le Rhin tordu où stationnaient en 1814 les vedettes russes et badoises. C'était anciennement une bergerie appartenant à Jean Kornmann, négociant à Strasbourg, que la ville acheta en 1674,

[1] Voyez hôtel de Bade, rue Neuve.

pour y établir un lazaret où l'on déposait les militaires affectés de maladies contagieuses, tous les hôpitaux dans l'intérieur de la ville étant remplis de blessés et de malades par suite de la bataille d'Entzheim et de l'accumulation de nombreuses armées dans les environs. Ces bâtiments, après avoir servi par la suite à divers usages, furent achetés au siècle dernier par un sieur Gau qui y établit une manufacture de toiles à voiles.

Plaine des Bouchers.

Lazaret, manufacture de toiles à voiles.

Il y a déjà nombre d'années que cette manufacture a cessé de fonctionner; cependant c'est sous ce nom et sous son ancien nom de lazaret que l'on désigne encore de nos jours ce bâtiment dont on ignore généralement la destination passée. Avant la révolution, il y avait en France trois grandes manufactures de voiles qui étaient établies à Agen, à Angers et à Strasbourg. Cette dernière fournissait toute la voilerie pour Toulon et occupait à elle seule cent métiers. Pendant la guerre d'Amérique elle occupait deux cents métiers et plus de six mille fileuses, et fournissait de deux à trois cent mille aunes de toile.

Revenons à notre Plaine.

Guerre de trente ans.

La terrible guerre de trente ans qui depuis treize années avait ravagé la Bohème et une partie de l'Allemagne, avait jusque-là épargné notre contrée, lorsqu'un souverain protestant, à l'instigation de la France catholique, jeta son épée dans cette lutte sanglante de la politique des princes, et arriva en vainqueur sur le Rhin. Le général Horn, en suivant la rive droite, passa le pont de Kehl, le 31 août 1632, et fit son entrée le soir à Strasbourg avec le rhingrave Othon et deux compagnies de cavalerie qui lui servaient d'escorte. Il fut reçu par le magistrat avec tous les honneurs dus à son rang et à sa position comme général défendant sa cause religieuse; les présents d'usage lui furent offerts, mais on lui signifia en même temps que la ville garderait sa neutralité, et les portes restèrent fermées à toute troupe étrangère.

Le lendemain, 3000 hommes de cavalerie suédoise reçurent sur la Plaine-des-Bouchers une distribution de vivres et se dirigèrent vers le Haut-Rhin. Quelques jours après, 6000 hommes d'infanterie les suivirent avec tout le parc d'artillerie et les bagages, et y vinrent camper pendant quelques heures. C'était un dimanche, et les Strasbourgeois sortirent en foule pour voir ces soldats du Nord et assister au prêche et à leurs cérémonies religieuses. L'armée marcha ensuite sur Nieder et Ober-Ehnheim et la guerre commença sur les bords du Rhin, guerre désastreuse, dans laquelle Horn, Weimar, Rosen, Turenne, Montecucculi, Créquy, se disputèrent la victoire pendant tout le dix-septième siècle, et par suite de laquelle la ville de Strasbourg devint ville française.

Fête de la Confédération.

La Plaine-des-Bouchers resta toujours champ de manœuvres et d'exercices, et devait comme telle être spectatrice de la fête la plus belle et la plus imposante.

La révolution française, arrivée à sa seconde période, était encore pure de tout excès; le grand principe de l'égalité politique, l'abolition des privilèges, l'égalité des cultes, étaient proclamés par l'Assemblée nationale.

Plaine des Bouchers.

Le serment du Jeu-de-Paume, cet élan patriotique de cœurs généreux, allait se répéter dans la nation entière, et la fête de la Fédération, instituée pour consacrer le souvenir de la prise de la Bastille, devait unir dans un même sentiment le peuple français tout entier et en faire une grande famille de frères.

Fête de la Confédération.

Cette fête fut célébrée à Strasbourg le 13 juillet 1790. L'artillerie (régiment Strasbourg, 5e) avait élevé sur la Plaine-des-Bouchers un immense tertre couvert de gazon et orné de guirlandes, sur lequel reposait l'autel. La veille, cent cinquante-six députations de gardes nationales du département et des départements environnants étaient arrivées en notre ville; Paris avait envoyé six hommes; la garde nationale de Nantes même avait fait acte de présence en envoyant son drapeau que devaient accompagner les Bretons qui servaient dans les régiments en garnison dans notre ville. Tous ces visiteurs furent reçus et logés avec empressement par la population strasbourgeoise.

Le 13, à six heures du matin, 20,000 hommes de gardes nationaux et de troupes de ligne, tambours et musique en tête, défilèrent par les portes de la ville et vinrent se ranger en un immense carré sur trois lignes de bataille dans cette plaine qui avait reçu le nom de *Pré-de-la-Confédération.*

Le corps municipal, le maire Dietrich en tête, les états-majors et les autorités civiles les suivaient. Des estrades qui y avaient été établies, reçurent des milliers de spectateurs, et une multitude innombrable stationnait encore sur ce vaste terrain et sur la route de Colmar qui l'avoisine. En même temps une flottille pavoisée et ornée de fleurs et de guirlandes, musique à bord, y conduisit par le Rhin tordu quatre cents dames aux brassards tricolores, et les jardinières en costume blanc et vert, portant des corbeilles de fleurs, de fruits et de légumes. Les pêcheurs, les jardiniers, des députations de la campagne, vinrent offrir sur l'autel les produits de leurs travaux et de leur industrie, pendant que des vieillards, des mères de famille et des enfants y prêtaient le serment civique en déposant les plus nobles vœux pour le bien de la patrie.

Sur un signal donné par un coup de canon, tous les porte-drapeau se détachèrent de leurs corps respectifs et portèrent leurs bannières flottantes sur le tertre, où, groupées à l'entour de celle de la Confédération, elles reçurent la bénédiction au son d'hymnes religieux et patriotiques, chantés par des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles; les ecclésiastiques de tous les cultes se donnèrent le baiser de paix et d'union.

Après cette cérémonie touchante, les autorités civiles et militaires prêtèrent le serment de fidélité à la *nation,* à la *loi* et au *roi.* Les drapeaux vinrent ensuite se placer au centre de leurs régiments dont chacun prêta le même serment. Des milliers de mains s'élevèrent à la fois vers le ciel, et les cris, mille fois répétés de *vive la Nation! vive le Roi!* donnèrent à cette fête, éclairée par un ciel pur et serein, un caractère de grandeur et d'enthousiasme dont jamais fête n'avait offert jusque-là d'exemple. Après la revue, les divers corps défilèrent et rentrèrent en ville.

Plaine des Bouchers.

Fête de la Confédération.

Le 14, la même cérémonie fut répétée par ceux qui étaient restés pour la garde de la ville, et le 16 eut lieu le baptême de deux enfants mâles, l'un catholique, du nom de Brotard, et l'autre protestant, du nom de Kohler[1]. Ce baptême, mi-religieux et mi-militaire, caractérise l'esprit de ce temps; les officiers se réunirent en cercle autour de ces enfants, et tirant leurs épées en formèrent au-dessus d'eux une voûte d'acier, sur laquelle flottait le drapeau de la Confédération. Le plus âgé des officiers prononça alors ces paroles : « Mon enfant, je te reçois garde national, sois brave et bon citoyen comme « ton parrain. » A ce baptême assistèrent toute l'armée et une grande partie des députations qui étaient encore restées à Strasbourg, ainsi que le bataillon des deux cents enfants de la patrie.

Là s'arrêtent les grands souvenirs qui se rattachent à la Plaine-des-Bouchers, souvenirs dont chacun porte, pour ainsi dire, le cachet d'une époque.

Courses de chevaux.

Pendant les guerres de l'empire, la Plaine-des-Bouchers resta de même champ de manœuvre. Le gouvernement de la restauration avait d'autres tendances; le calme de la paix jeta l'activité nationale vers les beaux-arts, vers l'agriculture, les travaux spéculatifs et les améliorations matérielles. Dans l'intérêt de l'amélioration de la race chevaline, un arrêté ministériel créa, en 1820, les courses de chevaux et institua des prix à distribuer aux propriétaires des meilleurs coursiers. La circonscription de Strasbourg comprenait douze départements qui devaient envoyer tous les ans les meilleurs chevaux élevés à ces courses. La Plaine-des-Bouchers fut alors transformée en hippodrome d'une surface de 20 hectares, et l'on y pouvait voir tous les ans, au mois d'août, une faible imitation de ces *horse races* des Anglais. Le développement de la ligne à parcourir était de 2025 mètres.

Ces courses, n'ayant en rien contribué à l'amélioration des chevaux dans notre département, cessèrent en 1827, et l'année d'après la charrue passa sur tout ce terrain et le rendit à l'agriculture; toute la Plaine-des-Bouchers a aujourd'hui une surface de 149 hectares, est propriété de la ville, et lui rapporte annuellement près de 12,000 fr.

Canal du Rhône-au-Rhin.

C'est aussi à cette paix, à la stabilité des affaires, que nous devons l'achèvement du canal qui encadre la Plaine-des-Bouchers du côté de l'ouest, travail gigantesque digne des hommes qui en eurent la première idée.

Il y a dix-huit siècles que Lucius Vetus, qui commandait les légions romaines sur le Haut-Rhin, voulant occuper ses soldats, eut l'idée de faire creuser un canal qui joignît la Saône à la Moselle, et de cette manière le Rhône au Rhin, travail qui ne fut pas exécuté, parce qu'il craignit que la hardiesse de son plan ne portât envie à Néron.

Ce qui ne devait pas se faire alors, fut entrepris de nos temps, mais sur le revers des Vosges.

[1] Le premier est mort depuis, mais le second vit encore et est aujourd'hui employé de la ville, à la Grande-Boucherie; il reçut alors les prénoms de Frédéric-François, heureux citoyen.

Canal du Rhône-au-Rhin.

Sous Louis XV et sous Louis XVI, les travaux préparatoires furent commencés, le général Lachiche et l'inspecteur général des ponts et chaussées Bertrand s'acquirent des titres à la reconnaissance, par leurs savantes combinaisons. En 1792, le trésor alloua une somme de 25,000 fr. pour la levée des plans, et les ingénieurs Carvaignac et Fournel furent chargés de la continuation de ces travaux en Alsace. L'honneur du commencement d'exécution revient à Napoléon, dans les premières années de son règne. Mais les bras manquaient alors souvent pour cette entreprise colossale; la masse de la population valide portait les armes. Il en trouva lui, et envoya, pendant les campagnes de 1808 à 1810, tous les prisonniers de guerre espagnols sur les bords du Rhin et du Rhône, et on vit alors des milliers de ces enfants halés de la Grenade, de la Catalogne et de la Murcie, travailler à cette œuvre qui devait unir la mer qui baigne les côtes de leur patrie à la mer du Nord.

Survinrent les années désastreuses de 1812 à 1815, et ces travaux restèrent de nouveau en suspens jusqu'en 1821, où MM. Humann, Florent Saglio et Renouard de Bussière, tous trois députés du Bas-Rhin, proposèrent au gouvernement une avance de fonds de dix millions pour l'achèvement complet du canal Napoléon, appelé en 1814 canal Monsieur[1]. Il fut déjà en partie remis à la navigation en 1828. Le partage des eaux qui l'alimentent se fait à Valdieu, sur un col transversal, qui joint les Vosges à la chaîne du Jura, entre Montbéliard et Mulhouse. De ce point culminant il se dirige vers le sud, par les vallons de Montreux, d'Halène et du Doubs, et vers le nord, par ceux de la Largue et de l'Ill. L'une des embouchures est à Saint-Jean-de-Losne, sur la Saône, et l'autre à Strasbourg, sur l'Ill.

Son développement, depuis la Saône jusqu'au Rhin, y compris le tronçon de Mulhouse à Bâle, est de 330,686 mètres.

Le canal du Rhône-au-Rhin ne lie pas seulement les deux mers, mais par celui de la Bourgogne, Strasbourg a reçu une communication navigable avec Bordeaux, Nantes, Paris et le Havre, outre le canal de la Marne-au-Rhin, duquel nous prévoyons prochainement l'exécution complète, et dont nous parlerons ailleurs.

A cette navigation se rattache honorablement le nom d'un de nos concitoyens de la tribu des bateliers: c'est celui de Jean-Jacques Jung, le premier qui fit le voyage par

[1] Les actions étaient de 1000 fr.; il en fallait donc 10,000, qui furent prises dans les proportions suivantes :

MM. Florent Saglio	1,500
Renouard de Bussière	800
Humann.	3,200
Thuret & Cie, à Paris	1,500
Bethmann, à Francfort-sur-Mein.	1,000
Paravey & Cie, à Paris	2,000
Total. . . .	10,000



Maison à Illkirch,
ou la Capitulation de Strasbourg fut signée en 1681.



24.

La Meinau.

eau de Strasbourg à Lyon, en 1834; il est aussi le premier qui fit flotter le pavillon aux armes de notre ville sur les bords de la Seine, à Paris[1].

La Meinau.

A la gauche de la route de Colmar et au-dessus des bâtiments de l'ancienne manufacture de toiles à voile, nous distinguons, isolé au milieu des champs et de bouquets d'arbres, un bâtiment grandiose. Élevé à peine il y a un demi-siècle, combien depuis lors sa destinée a subi de changements, combien la splendeur, qui l'entourait à son jeune âge, s'est effacée! Nous allons raconter son origine et les phases à travers lesquelles il a passé.

Sur ce terrain, près du Rhin tordu, était établi, depuis des temps immémoriaux, une canardière, dont il porte encore aujourd'hui le nom allemand d'*Entenfang*. En 1806, après les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna, M. Ch. Schulmeister, alors commissaire général des armées impériales, en fit l'acquisition et y ajouta successivement plus de 200 hectares; la forêt et l'étang furent transformés en un parc magnifique, entrecoupé de bras d'eau, et en 1807 et 1808 il y éleva le château actuel avec son péristyle imposant, sur les plans du célèbre Weinbrenner, architecte de la cour, à Carlsruhe.

La Meinau, nom que lui avait donné M. Schulmeister, était destinée, dans la pensée de son fondateur, à servir de lieu d'étape à Napoléon; c'était un pavillon de plaisance sur une large échelle; un rez-de-chaussée vaste, un premier étage somptueux avec un magnifique salon de 11 mètres d'élévation, orné des statues de Flore et de Vénus[2] en marbre blanc, produit de l'habile ciseau d'Ohmacht, en faisaient une habitation digne de celui auquel elle était destinée. Dans le nombre des statues qui ornaient le parc, un Faune et un Neptune colossal sur un groupe de rochers, au milieu du lac, étaient dus au même artiste.

Pendant son séjour en notre ville en 1809, l'impératrice Joséphine vint souvent visiter ces lieux, avec sa fille, la reine Hortense, et, de retour à la Malmaison, elle y envoya les fleurs et les arbustes les plus rares pour l'embellir. Les événements politiques qui vinrent coup sur coup frapper la destinée de la France, après la malheureuse campagne de Russie, marchèrent plus vite que les travaux des artistes et des artisans, et la Meinau n'était pas encore achevée, quand l'invasion de 1814 la fit piller et dévaster par les troupes alliées, de même que le château du Piple, près de Paris, appartenant au même propriétaire, qui ne put sauver même ce que l'homme a de plus cher. La Meinau avait dès lors perdu ses beaux jours, et en 1836 les champs qui l'entouraient furent plantés de betteraves, que l'on transformait en sucre dans les bâtiments

[1] En parlant des nautonniers, qui vinrent, il y a trois siècles, de Zurich à Strasbourg, nous avons désigné les antiques maisons à côté de cette vieille tour, près du Pont-aux-Chats; ce sont celles qu'habitent encore sa famille.

[2] Cette Flore et cette Vénus appartiennent aujourd'hui au musée de la ville.

d'exploitation. Cette industrie n'ayant pas prospéré, le domaine fut vendu, et est aujourd'hui la propriété de MM. Chabert et Becquet, conservateur des forêts.

Le Neuhof.

Tout près, sur la lisière des bois, se groupe le petit village du Neuhof, d'à peu près 1800 habitants, qui dépend, de même que la Robertsau, de l'administration municipale de Strasbourg. Il y a un peu plus d'un siècle, qu'on n'y voyait qu'une simple ferme appartenant aux Jésuites. La proximité des eaux et de la forêt, présentant d'agréables ressources au pêcheur et au chasseur, a fixé dans cette commune quelques habitants de notre ville, qui y ont établi leurs maisons de campagne et quelques usines sur le bras du Rhin. Les deux églises, destinées l'une au culte catholique, l'autre au culte luthérien, ne furent construites que depuis 1842, et ne figurent que sur la planche de notre panorama de 1852. Depuis 1825, des personnes charitables du culte luthérien ont créé au Neuhof un établissement d'éducation d'enfants pauvres, ou orphelins abandonnés; ils y sont logés, nourris, reçoivent l'instruction primaire, et apprennent, soit un métier, soit les principes de l'agronomie. Cet établissement, qui contient de soixante-dix à quatre-vingts pensionnaires, est subventionné en outre par des souscriptions annuelles.

Le Polygone.

A gauche du Neuhof s'étend une vaste plaine, sur laquelle on aperçoit deux hautes buttes en terre: c'est le Polygone, champ de manœuvre actuel de l'artillerie et des grandes évolutions militaires. Il fut établi en 1720 et agrandi en 1766. Nos contemporains se souviennent sans doute des grandes manœuvres qui y eurent lieu lors de la présence en notre ville des ducs de Berry et d'Angoulême, de Charles X, de Louis-Philippe et de Louis-Napoléon. En 1831, lors de la présence du roi et de sa famille, 30,000 hommes de gardes nationales et de troupes de ligne y furent passés en revue.

Ne quittons pas le Polygone, sans déposer une couronne d'immortelles sur le monument de Kléber, notre compatriote, le héros d'Héliopolis[1].

Le Neudorf.

Entre la ville et le polygone, tout près du cimetière militaire, s'est formé, depuis une trentaine d'années, une agglomération de maisons habitées généralement par des ouvriers travaillant en ville, et d'un assez grand nombre d'auberges et cabarets; dans le principe on donna à ce hameau le nom peu flatteur dans l'idiome strasbourgeois, de *Ratzendörfel;* aujourd'hui qu'il forme une petite commune, on y a construit une église et on l'appelle officiellement le Neudorf.

En promenant nos regards vers la gauche et vers la ligne de l'horizon, nous rencontrons le clocher d'Eschau.

Eschau.

Eschau, situé au-dessus de la forêt de la ville, le Herrenwald, modeste village entre le Rhin et l'Ill, nous a conservé un des plus antiques monuments de l'art: c'est le chœur

[1] Ce monument, pendant à celui de Désaix, sur l'île des Épis, a 14 mètres de haut et a été construit sur les plans de M. Reiner, architecte du département, et les sculptures exécutées par Malade.

Eschau.

de son église et la châsse en pierre de saint Remi, beau-frère de Hugon, comte d'Alsace et contemporain de Charlemagne. Saint Remi figure comme vingt-cinquième dans le catalogue des évêques de Strasbourg, par Wimpheling; la légende dit qu'il voulut établir dans son diocèse un asile sûr et permanent, où le sexe fût à couvert des séductions du monde et à l'abri de la pauvreté. Dans ce but, il fonda à Eschau une église et un monastère, auquel il légua tous ses biens, que vinrent encore grossir ceux de ses nièces, qui en furent nommées les premières abbesses. Les reliques des trois filles de sainte Sophie, Spes, Fides et Caritas, reliques dont le pape lui fit cadeau pendant un voyage que ce prélat fit à Rome, attirèrent la foule des pèlerins au couvent d'Eschau, et donnèrent dans ces temps beaucoup de relief à cet établissement religieux. Saint Remi y fut enterré en 783.

Aux communes d'Erstein, de Lipsheim, de Sermersheim et de Limersheim, que nous voyons sur l'horizon à droite, se rattachent de même des souvenirs de ces temps reculés. Ces trois derniers villages, dont les habitants nous fournissent aujourd'hui, par leur culture, ces grosses têtes de choux[1], transformées en choucroute, que Strasbourg expédie au loin, et s'occupent aussi de la recherche des truffes, qui ne valent pas celles du Périgord, figurent dans la série des villes royales, sous les rois des deux premières races. Schœpflin nous les cite sous les noms de *Liutpoleshaim et Lupolteshem, Samarshein et Samaresheim.* Le même auteur range le château d'Erstein, *Heristein,* dans la série des palais que ces monarques possédaient en Alsace. La tradition nous rapporte que Charlemagne, vers la fin de son long règne, séjournant momentanément à Heristein, alla chasser dans ses environs, avec Irmengarde, l'épouse de son fils Louis, et sa petite-fille Hermengarde, lorsque cette dernière, charmée du beau paysage, de ces sombres forêts et de ces vertes prairies sur les bords de l'Ill, exprima à son grand-père le désir d'habiter ces lieux, en se retirant du monde et en vouant ses jours au service de Dieu. Le vieillard, se rendant au désir de sa petite-fille, fit construire dans ces lieux un magnifique couvent, en l'honneur de sainte Irmengarde, le peupla de religieuses de haute naissance, et les plaça sous la règle de saint Benoît. Louis-le-Débonnaire le dota des revenus de douze villes et villages, et le pape Léon III y envoya en 810 les ossements de saint Urbain, de sainte Cécile et autres. Huit années plus tard, la reine, malade et infirme, se trouvant à Heristein avec Louis, son époux, et ses fils, ceux-ci lui promirent d'achever la construction de cette maison de Dieu, dans laquelle Hermengarde était abbesse; elle y termina ses jours et y trouva sa sépulture royale. En 951, l'empereur Othon Ier donna cette abbaye royale à Berthe, reine de la Bourgogne transjurane, et mère de son épouse Adélaïde, qui avait fondé l'abbaye de Seltz, dont nous avons déjà parlé.

[1] Il y en a du poids de huit à dix kilogrammes.

Eschau.

Pendant longtemps les religieuses qui habitaient cet asile, jouirent d'une haute réputation de vertu; mais plus tard la pureté de leurs mœurs se corrompit, et elles se divisèrent en vierges sages et en vierges folles; à la mort de leur supérieure, les unes élirent une sage, et les autres une folle comme abbesse, et la discorde s'y mêla. L'évêque de Mayence fut nommé arbitre dans leur querelle; mais ces dernières lui ayant envoyé leur plus précieuse relique, la tête de sainte Cécile, il se déclara en leur faveur. Le vice triompha, le monastère perdit son éclat, ses biens furent dissipés et un incendie, qui consuma en 1343 une partie d'Erstein, dévora aussi ce que Charlemagne et ses descendants y avaient fondé.

Cette petite ville épiscopale, entourée de murs pendant le moyen âge, subit souvent les lois de la guerre, dans ces temps de continuelles discordes. En 1735, elle devint la proie d'un incendie terrible; mais une de ces catastrophes épouvantables, et par bonheur bien rares, frappa Erstein à la fin du siècle passé. Le 6 thermidor an V (20 juillet 1797), un convoi de douze voitures, chargées de six à sept cents myriagrammes de poudre, traversant au grand trot cette commune à une heure de relevée, le feu prit à l'un de ces caissons, et se communiqua à neuf autres; deux seulement échappèrent, parce que heureusement ils venaient de tourner un coin de rue. La destruction fut terrible, six canonniers, quinze charretiers et six habitants restèrent morts sur place avec trente-deux chevaux du convoi, et vingt-sept charretiers et habitants furent plus ou moins grièvement blessés. Cette explosion ayant communiqué le feu à l'endroit, quarante-cinq bâtiments furent brûlés ou s'écroulèrent, et plus de trente autres furent fortement endommagés.

Illkirch.

Le village d'Illkirch, au-dessus de la ligne du canal, à six kilomètres de Strasbourg, faisait partie de ses domaines seigneuriaux avant la révolution; il était le siége du bailliage auquel appartenaient le village de ce nom, Illwickersheim ou Saint-Oswald, Graffenstaden[1], Ittenheim, Handschuheim, Schiltigheim, Niederhausbergen et Eckbolsheim; le bailli, institué par le sénat, était presque toujours un membre de la Chambre des XIII, des XV ou des XXI. Le beau château, ainsi que les jardins qui y attiennent, appartenant aujourd'hui à la famille Gast, étaient dans le siècle passé la propriété des Klinglin, dont nous avons parlé dans l'historique de la ville. F. J. de Klinglin, préteur royal, qui possédait le village de Hœnheim, avait l'intention de s'approprier ceux d'Illkirch et de Graffenstaden, qui étaient d'un rapport beaucoup plus avantageux que le premier; sachant bien que Strasbourg n'entrerait jamais dans ses vues, il fit demander au roi, par l'entremise du maréchal du Bourg, son beau-frère, l'autorisation d'échanger ce domaine contre Hœnheim, dans l'intérêt de

[1] A Graffenstaden nous signalerons le bel établissement de constructions mécaniques, qui, après avoir passé par bien des phases désastreuses, est aujourd'hui en pleine prospérité. Il appartient à M. Renouard de Bussierre, et est dirigé par M. Messmer.

la ville même, ce qui lui fut accordé, et le magistrat y fut engagé par une lettre du gouvernement.

Illkirch.

Le sénat, faible et corrompu, voyait bien que cet échange était préjudiciable aux intérêts communaux; mais, de crainte de déplaire au gouvernement et à son représentant, le préteur même, il céda, et le jour de Saint-Michel 1735 la ville prit possession de la seigneurie de Hœnheim, et Klinglin s'empara d'Illkirch-Graffenstaden et des forêts qui en faisaient partie; il donna au sénat, dans son château d'Illkirch, un grand banquet que la ville dut payer plus tard 1149 livres.

La seigneurie d'Illkirch rapportait annuellement la somme de 8581 livres, et celle de Hœnheim 5860 livres seulement; mais Klinglin fit tant, en pressurant les pauvres paysans par des contributions, des corvées, des exploitations et ventes de bois, qu'il en retira près de 20,000 livres. Ces malheureux habitants, regrettant l'administration tutélaire de Strasbourg, restèrent dans cette dure condition jusqu'en 1765, où, après la chute des Klinglin, et un long procès avec sa famille, la ville fit casser cet échange frauduleux et rentra dans sa propriété.

Friese raconte dans la *Vaterländische Geschichte* qu'à une vente publique qui eut lieu en 1793, les habitants d'Illkirch achetèrent le portrait du préteur Klinglin, pour conserver à leurs descendants les traits du tyran qui les avait rendus pauvres et malheureux.

Après la bataille d'Ensheim, gagnée par Turenne, le 4 octobre 1674, l'armée française se retira sur la ligne de la Zorn, et l'armée impériale rentra dans son camp à Illkirch; c'était l'aile droite, commandée par le duc de Beurnouville, qui attendait l'armée de l'électeur de Brandebourg, commandée par ce prince en personne, devant arriver d'outre-Rhin. Outre ces deux corps d'armée, qui se joignirent le 14 du même mois, on vit se réunir sur la plaine en deçà d'Illkirch, vers la haute tour, les troupes des ducs de Lorraine, de Zell-Limbourg, de Reuss, du margrave de Bade-Durlach, de Bareith, etc. L'électeur de Brandebourg passa en revue cette armée, qui s'ébranla vers ses diverses positions dans le Haut et le Bas-Rhin, croyant y faire tranquillement ses quartiers d'hiver, mais il n'en fut rien. La combinaison stratégique de Turenne, à la suite de ces mouvements, est peut être une des plus belles pages de la vie militaire de ce capitaine.

Pour s'assurer le passage des Vosges et se ménager la ligne d'opération sur la Zorn et la Moder, il avait jeté de fortes garnisons dans Saverne et dans Haguenau, et s'était retiré avec son armée en Lorraine, laissant croire à son adversaire qu'il prendrait de même ses quartiers d'hiver.

Dans cette province, il trouva plus de ressources que dans la vallée du Rhin, où la guerre avait porté ses ravages. Avec les renforts qu'il avait reçus, il tourna le revers des Vosges au milieu des neiges et des frimas d'un hiver rigoureux, et vint déboucher

Illkirch.

inopinément par la vallée de Saint-Amarin à Thann, le 25 décembre. Quelques combats de cavalerie, livrés avec succès, portèrent son armée sur la ligne de la Fecht, entre Colmar et la montagne, vis-à-vis de Türckheim. En tournant la position que l'ennemi avait choisie pour lui livrer bataille, il remporta une victoire éclatante, et força l'armée alliée au passage du Rhin, laissant de nouveau l'Alsace sous la domination française, à l'exception de Strasbourg.

Dans l'historique des faubourgs de la ville, près de la porte de l'Hôpital, à l'occasion de quelques petits cavaliers en terre cuite, qui surmontent le faîte d'un toit, nous avons rendu compte de la journée du 30 septembre 1681, où eut lieu la reddition de notre cité à Louvois, ministre de Louis XIV. A peu près au milieu du village d'Illkirch, à la gauche, on voyait, il y a quatre ans encore, une maison flanquée de tourelles, dans laquelle la capitulation fut signée. Cette maison existe encore, mais l'ignorance des styles d'architecture et le peu de discernement que l'on apporte dans les restaurations des maisons villageoises, l'ont rendue méconnaissable; on lui a enlevé les tourelles élancées qui faisaient sa parure, et le badigeonnage a fait disparaître les lignes fleuries de sa charpente. Un pareil bâtiment, si modeste qu'il soit, lorsqu'il s'y rattache le souvenir de quelque grand événement, ou lorsqu'il vit naître un homme qui illustra sa patrie, ne devrait-il pas être placé sous la main intelligente d'un comité historique ou d'architecture, afin de le préserver des dégradations, qui si souvent enlèvent aux temps à venir le souvenir du passé, ou au moins pour consigner sur une dalle en pierre, scellée dans le mur, le fait qui le rendit mémorable?

Hüttenheim.

A l'œil nu, une aspérité pareille à une petite colline se dessine ici sur la ligne de l'horizon; en braquant la lunette sur ce point, on distingue un immense bâtiment avec deux hautes cheminées à vapeur, et la nuit comme des lignes de lampions scintillants: c'est la filature de Hüttenheim, dirigée par M. Schirmer, l'établissement le plus considérable et le plus prospère en ce genre dans notre département.

Benfeld.

Plus rapproché de nous, s'élève le clocher de Benfeld, anciennement chef-lieu du bailliage épiscopal de ce nom[1]; il fut engagé à la ville de Strasbourg, en 1395, par son évêque Guillaume de Diest, pour la somme de 70,000 florins d'or jusqu'en 1538, où Guillaume de Hohenstein, le libéra et le fit fortifier. Dans ce même quatorzième siècle, se tint à Benfeld, entre les seigneurs et les députés des villes d'Alsace, un conseil dans lequel furent résolues l'expulsion et l'extermination des juifs, et qui fut suivi du terrible auto-da-fé dont nous avons parlé à l'article de la rue des Juifs. Le nom de cette petite ville donna lieu à un jeu de mots, que l'on met dans la bouche

[1] A ce bailliage appartenaient les villes et villages de Benfeld, Dambach, Rhinau, Epfig, Eichhoffen, Saint-Pierre, Limersheim, Nordhausen, Kertzfeld, Stotzheim, Blienschwiller, Nothalten, Hüttenheim, Sermersheim, Kogenheim, Ebersheimmünster, Sand, Matzenheim, Schæffersheim, Herbsheim, Rossfelden, Friesenheim, Wittisheim, Bindern et Hiltzheim.

du cardinal Arleati. Quand ce prélat retourna des Pays-Bas au concile de Bâle, avec une longue suite de quatre-vingts hommes, de chevaux et de mules, il fut attaqué et volé sur la route par les comtes d'Eberstein et de la Petite-Pierre, avec leurs gens d'armes, qui, ayant eu connaissance de son passage, s'étaient cachés dans une embuscade. Une partie de sa suite fut faite prisonnière, et le prélat, défroqué et détroussé, parvint à se retirer à Benfeld ; s'étant informé du nom de son lieu de refuge et faisant allusion au malheur qui venait de le frapper, *bene valet pro nobis*, s'écria-t-il, content d'avoir échappé au péril et de pouvoir continuer sa route.

Benfeld.

Le 8 septembre 1632, après le passage du Rhin par l'armée suédoise, le général Horn somma la ville de Benfeld de se rendre; elle était commandée par un Nicolas Zorn de Bulach, à la tête d'une garnison de 800 hommes, de 140 chevaux et de beaucoup d'artillerie et de munitions. Le quartier-général de l'armée assiégeante était à Sand, la cavalerie à Kogenheim et à Sermersheim. Malgré une défense vigoureuse, la ville ne put résister aux attaques réitérées de l'armée suédoise : elle se rendit par capitulation, et la garnison en sortit avec tous les honneurs de la guerre, le 29 octobre. Benfeld resta place d'armes suédoise jusqu'en 1650, où, après qu'elle eut été désarmée à la suite du traité de paix de Westphalie, les fortifications en furent démolies. Aujourd'hui on n'en voit plus que quelques traces et une partie des fossés. Le château, ancienne résidence des évêques, est transformé en magasin de tabac; il date de deux époques de construction: la première nous est désignée par le millésime 1541, où Guillaume de Hohenstein le fit bâtir, et la seconde date des Rohan, dans le siècle passé. L'Hôtel-de-Ville de Benfeld, dont le rez-de-chaussée nous représente ces marchés ou halles couvertes des temps passés, porte à son fronton une horloge, dont les heures sont sonnées par la mort et les quarts-d'heure par un chevalier; imitation de l'horloge de l'ancien hôtel de la monnaie de Strasbourg.

L'église, modernisée dans son intérieur, a cependant conservé une inscription lapidaire, qui nous indique que sa construction fut commencée en 1352, sous l'évêque Berthold de Bucheck, et achevée sous son successeur, Jean de Lichtenberg.

Osthausen.

Au village d'Osthausen se rattache de même le nom de *Zorn* et de *Bulach*, dont nous venons de parler. Il est bien rare qu'à travers les guerres, les révolutions, les mutations de fortune, les extinctions mortuaires, une propriété reste pendant un siècle dans la même famille. Nous avons déjà trouvé en 1507 un Zorn d'Osthausen dans les rangs de la noblesse, qui accompagna Guillaume de Hohenstein quand il prit possession du siége épiscopal à Strasbourg; Bühler nous dit dans sa *Chronique* qu'un Zorn de Bulach, brave et digne seigneur qu'il connaissait très-bien, mourut au même siècle dans son hôtel, rue des Veaux, et qu'il fut transporté, pour recevoir sa sépulture dans le rite catholique, à son château d'Osthausen; aujourd'hui encore ce château appartient à la même famille.

Osthausen.

A l'exception des forts de Bitche, de Lichtenberg et de la Petite-Pierre, anciennes résidences des comtes de même nom dans nos Vosges, qui servent encore aujourd'hui de défense pour les passages de l'Alsace en Lorraine, tous les autres châteaux du temps de la féodalité ont été détruits, et ne présentent plus que des ruines pittoresques et solitaires, habitées par les renards, les hiboux et les éperviers, et dont le lierre grimpant tapisse de sa verdure les murs lézardés. Ces mêmes châteaux dans la plaine, occupés par le seigneur du village, entourés de murs et de fossés, et dont la carte géographique de l'Alsace par Speclin, publiée en 1576, nous en indique tant, ont été démolis en entier, pour faire place à d'autres constructions, ou ont subi des transformations telles, qu'on n'y reconnaît plus la demeure seigneuriale de celui qui tenait place au milieu de ses serfs et de ses vassaux. Nous ne connaissons dans ce genre plus que deux châteaux qui aient conservé leur intégralité architectonique: c'est le château d'Osthausen et celui de Thanvillé, appartenant à la famille Castex.

La famille des Zorn est une des plus antiques dans les familles nobles d'Alsace; on trouve déjà un Zorn au tournoi de Worms, en 1127; dans ce même siècle, des Zorn, Schultheis de Strasbourg; en 1262, à la bataille de Hausbergen, un Zorn, capitaine des troupes de la ville; enfin, partout dans nos annales ce nom tient une place honorable; dans la magistrature de la ville libre impériale comme Stædtmeister; dans les guerres intestines comme dans les contingents que la noblesse et la république strasbourgeoises avaient à fournir aux empereurs, pour soutenir leurs guerres contre les étrangers; dans celles contre les Turcs, le sang des Zorn a coulé sur tous les champs de bataille. Parmi les prébendiers des institutions religieuses; dans les anciens chanoines de Saint-Pierre, de Saint-Thomas; dans les couvents de femmes, partout les Zorn avaient leur place. En traversant des siècles pour arriver jusqu'à nous, cette famille s'est divisée en une multitude de branches, dont le cimier, qui surmonte l'écusson, divisé or et gueules avec une étoile à huit rayons, fait la distinction. Il y avait des Claus-Zorn, des Lappen-Zorn, des Zorn-Pamphile, des Zorn-le-Jeune, Zorn-le-Blanc, des Zorn-d'Ekerich, d'Epfig, de Schöneck, de Duntzenheim, de Weyersberg, de Kineck, Zorn de Bulach, Zorn de Plobsheim, etc. Toutes ces branches sont éteintes, à l'exception des deux dernières.

Il est des noms qui deviennent chers à l'historien, quand il les voit enlacés dans les phases de l'histoire de son pays, et qu'il les trouve inscrits sur chaque page de la vie de la société, sur les décombres de laquelle la société nouvelle a construit son édifice. Si les familles nobles sont déshéritées aujourd'hui des priviléges, de la puissance, de la considération qui, pendant des siècles, favorisaient leur position sociale, et dont elles ont si longtemps usé et abusé, nous devons en partie aux arbres héraldiques, et aux archives de ces mêmes familles la connaissance des mœurs et des usages de nos ancêtres. Dans les siècles reculés, où la société était divisée en castes, où l'individualisme dominait partout, quand les nobles, d'hommes libres qu'ils étaient

Osthausen.

dans le principe, étaient devenus vassaux de leurs grands feudataires, nous les voyons alors fiers, puissants, à la tête de riches domaines, couverts de fer, maniant la lance et le glaive des batailles, ou bien, inspirés par un pieux dévouement, fondant, pour gagner le ciel, des églises, des prébendes et des maisons religieuses; plus tard, nous les voyons prendre siége dans la magistrature et se vouer au culte des sciences et des arts que leurs ancêtres avaient dédaignés. Mais la devise: *Noblesse oblige,* inscrite sur leur écusson, s'étant perdue avec le temps, quand le mâle tournois, avec ses règlements austères sur l'honneur et les mœurs, s'était transformé en jeu de carrousel; quand de gentilshommes, ils étaient devenus des gentillâtres efféminés, descendant de leurs manoirs et s'attachant aux princes et à la corruption des cours; quand ils n'avaient plus que les titres et perdu les terres qui s'y attachaient, alors aussi l'éclat de beaucoup de ces familles s'est effacé et elles se sont confondues dans la société entière et vulgarisées. Néanmoins nous rencontrons encore de ces types où les traditions des anciens temps se sont conservées avec une sainte constance, et dans le commerce du monde leurs nobles manières, leur éducation soignée, les font distinguer facilement de ces parvenus à la morgue hautaine.

C'est en entrant dans le castel d'Osthausen qu'on se sent transféré dans la demeure du gentilhomme de vieille roche. Le fossé qui l'entoure, peuplé de carpes séculaires, l'entrée défendue par des rondelles ornées des blasons de la famille, la vaste cour, la maison à pignon crénelé, la tourelle élancée dans laquelle l'escalier en pierre, montant en spirale, conduit dans les vastes appartements, ornés des portraits des ancêtres, dans lesquels le maître de la maison vous offre une aimable hospitalité avec l'urbanité traditionnelle de sa race; la chapelle à vitraux peints[1], où les générations qui s'y sont suivies, reçurent le baptême, où les jeunes mariés se promirent fidélité devant l'autel et où brûla l'encens sur le cercueil des arrière-grands-pères, tout cela porte un parfum de vétusté de mœurs et de souvenirs héraldiques qui vous attire vers ces temps passés. Ajoutez à cela un domaine cultivé avec soin, des étables peuplées de grasses bêtes à cornes, des écuries remplies de beaux chevaux, la basse-cour fourmillant de volaille, de vastes bâtiments d'économie rurale; une seule chose manque pour compléter l'illusion: c'est la salle d'armes, garnie de brillantes armures, de glaives, d'épées, de lances, de cottes de maille; elle est remplacée de nos temps par un bel attirail de chasse et par une nombreuse bibliothèque habillée en vélin, en veau et en maroquin. *Noblesse oblige* est encore inscrit sur le fronton de cette maison, et le proverbe *tel le maître tel le*

[1] MM. Ritter et Müller, peintres-verriers en notre ville, ont embelli cette chapelle de deux grandes verrières, l'une représentant la sainte Vierge, patronesse de Strasbourg, et l'autre sainte Odile, patronesse de l'Alsace, entourées d'armoiries des familles alliées aux Zorn. Un autre artiste, M. Klein, a de même représenté, en trois grands tableaux, aussi vrais de composition que sévères de style, des épisodes de la bataille de Hausbergen, en 1262, où un Zorn commanda dans les rangs des Strasbourgeois.

valet y est une vérité, car depuis les fermiers, les garçons de labour, les garde-chasses, jusqu'au valet de chambre, tout le monde parle avec politesse.

Le Haut-Rhin.

Au delà des points que nous venons de décrire, nous ne distinguons plus de clochers, et l'horizon vers le sud ne forme plus qu'une ligne droite jusqu'à ce que nous arrivions vers les Vosges, dont la hauteur la plus éloignée que puisse saisir l'œil, est la montagne au dessus de Soultz, à la gauche de la vallée de Guebwiller.

Pour nous rapprocher de ces lieux, profitons du chemin de fer, et, en faisant notre description de la contrée, replaçons-nous de préférence au 19 septembre 1841. Ce jour-là fut inauguré le chemin de fer de Bâle à Strasbourg; stations, maisonnettes de cantonniers, locomotives, tenders, voitures, étaient encore tout frais, neufs, brillants et ornés de fleurs, de guirlandes, de trophées, de drapeaux et de flammes flottantes. Ce jour-là, Mulhouse faisait les honneurs de la fête, car c'est à un fils de Mulhouse, à M. Nicolas Kœchlin, qu'est dû l'établissement de ce chemin ferré, un des premiers qui sillonna le sol de la France. Des trains venant de Bâle et de Strasbourg, amenaient avec une célérité inconnue jusqu'alors des milliers de curieux et d'invités en uniformes militaires, en habits brodés, en habits noirs, en costumes campagnards. Ces étalons de fer frémissaient de leur feu intérieur, et, chassant de leurs naseaux des bouffées de fumée, suivaient docilement l'impulsion que leur donnait le machiniste et se soumettaient humblement à la bénédiction religieuse de l'évêque de Strasbourg, Mgr Ræs, enfant de l'Alsace. Les sons mélodieux de chœurs, chantés par des amateurs de Mulhouse, variaient avec les musiques guerrières de la garde nationale de cette ville, de celle de Bâle et des dragons en garnison à Huningue, qui prenaient part à cette fête; c'était un coup d'œil ravissant, plein de vie, que cette multitude assemblée pour voir mouvoir pour la première fois ces machines mues par la vapeur, devant lesquelles chevaux et bestiaux prenaient la fuite et dont la prodigieuse force motrice était attribuée au diable par les masses ignorantes du peuple qui la regardait avec une soupçonneuse inquiétude. Après cette cérémonie, la ville de Mulhouse reçut ses hôtes à un grand banquet servi sous un vaste hangar qui abritait encore quelques jours auparavant des ballots de coton, de l'indigo, du bois de couleur, et qu'on transforma pour cette circonstance en une élégante salle, drapée avec goût de cotonnade rouge et blanche; un bal termina cette journée.

Le lendemain matin, tout ce monde officiel fut entraîné par la vapeur vers Strasbourg, qui, à son tour, reçut ces hôtes au son des cloches de toutes les églises et du tonnerre du canon des remparts. A Mulhouse, c'étaient les produits de l'industrie qui partout servaient de décor; à Strasbourg, on ne voyait que des trophées d'armes, des canons, des boulets, qui indiquaient la ville forte, la ville de guerre. A Mulhouse, on avait transformé un magasin en salle de banquet; à Strasbourg, ce fut la majestueuse Halle-aux-Blés, dont les pilastres étaient ornés d'armoiries, d'écussons et de drapeaux,

Le Haut-Rhin.

qui reçut les invités à un gigantesque festin. A Mulhouse, l'ancienne population se perdait parmi ces milliers d'ouvriers, population nouvelle dont les bras servent aux puissants moteurs des machines; à Strasbourg, ville de science, d'arts et métiers, ville commerciale secondaire, la population endimanchée portait tout un autre cachet; tous cependant prenaient une vive part à cette innovation; les uns se réjouissant de la suppression des distances, les autres calculant les immenses avantages qu'en retirerait la civilisation, quelques-uns la maudissant à cause de la perte de leur industrie.

Quittons tout ce bruit des villes et prenons en attendant cette voie pour nous transporter en deux heures au delà de Colmar, à la station d'Eguisheim, au pied des Vosges.

Les Trois Eguisheim.

Nous traverserons à la hâte ce village habité par des vignerons, pour gravir la montagne sur laquelle sont assis les trois châteaux, qui portent vulgairement le nom des *Trois Eguisheim* (*Drey Exen*), que l'on confond souvent avec les Trois-Épis (*Drey Aehren*), pèlerinage au-dessus de Türckheim. En sortant de la forêt, on est étonné de la hauteur de ces tours qui d'en bas ne semblent être que des pans de mur et qui se dressent sur cette montagne chauve et rocailleuse comme trois squelettes blanchis et mousseux, ossements robustes des temps féodaux. Au commencement du onzième siècle, époque de guerres et de troubles, un comte Hugues d'Eguisheim, qui avait sa résidence au bas de la montagne, et cousin germain de la mère de l'empereur Conrad-le-Salique, les éleva sur cette roche; le château du sud porta le nom de *Wegmund*, celui du milieu, celui de *Wahlenbourg*, et le troisième était appelé *Dagsbourg* ou *Tagesbourg*, en souvenir sans doute du comte Hugues IV, qui avait épousé une comtesse de cette famille du Bas-Rhin et en avait recueilli de vastes domaines. C'est de ce mariage qu'est issu Léon IX, évêque de Toul en Lorraine, le seul Alsacien qui ait eu l'honneur de porter la tiare papale. Pendant les cinq ans que ce pape guerrier siégea sur le trône romain, il visita plusieurs fois notre province, et nous aurons souvent occasion de signaler des maisons religieuses dont il bénit l'inauguration; la légende même rapporte qu'il bénit une chapelle dans un de ces châteaux. On a de la peine à retrouver dans ces ruines les traces de murs d'enceinte d'un ensemble de fortifications ou de fortifications séparées, car depuis quatre siècles que les Mulhousiens[1], alliés à d'autres villes, s'emparèrent des châteaux d'Eguisheim et les ruinèrent, chaque année, chaque orage ont contribué à leur anéantissement.

[1] Un meunier, du nom de *Klée*, s'étant pris de querelle à propos d'un cours d'eau avec la ville de Mulhouse, parvint à intéresser à sa cause une partie de la noblesse du Haut-Rhin, qui commença par s'emparer de quelques habitants de cette ville, les incarcéra et déclara la guerre aux Mulhousiens. Ceux-là à leur tour s'associèrent aux villes libres impériales de l'Alsace, de Bâle et de Soleure, et dans ces conflits à main armée assiégèrent, avec les habitants de Turckheim et de Kaysersberg, les châteaux d'Eguisheim, défendus par Klée en personne. Ils furent pris d'assaut le jour de la Fête-Dieu 1466, et l'instigateur de ces hostilités y fut pendu ignominieusement avec quelques gentilshommes.

Le Schauenberg.

Transportons-nous maintenant, à travers forêts, monts et vaux, au pèlerinage du Schauenberg, en passant à côté des ruines du château de Hageneck qui ne présentent aucun intérêt, et au-dessus de Gueberschwihr avec son antique église romane. Soit que l'on y monte de ce dernier village, soit que l'on arrive du village de Pfaffenheim, le chemin rapide et rocheux qui y conduit est véritablement le symbole du chemin difficile de la vertu ; mais toute fatigue est largement compensée quand on débouche du fourré des arbres et qu'on arrive à ce paisible asile. Là une église reçoit la prière de milliers de pèlerins, un ermite sacristain vous offre l'hospitalité, et l'ombre d'arbres majestueux vous abrite sur la terrasse soutenue par de robustes murs et contreforts. Ce n'est pas en vain que ce pèlerinage s'appelle le *Schauenberg*, car le voyageur qui quitte Bâle jusqu'à ce qu'il arrive dans le Bas-Rhin l'aperçoit toujours à mi-hauteur de la montagne et la vue dont on y jouit vers le pays de Bade et vers la Basse-Alsace est charmante. C'est sur le Schauenberg (*Schoiebärg*, comme disent les habitants du Haut-Rhin) que l'œil saisit sur la même ligne, formant un seul faisceau, la flèche de la métropole épiscopale de Strasbourg et les trois clochers de l'abbaye d'Ebersmünster que Dagobert fonda au milieu des forêts, à l'endroit où son fils fut blessé mortellement à la chasse par un sanglier[1], et on foule aux pieds le pays que ce roi donna par gratitude au saint évêque Arbogast, qui avait ressuscité le fils par ses prières, le mundat supérieur dont Rouffach est le chef-lieu[2].

Rouffach.

A Rouffach, à deux lieues du Schauenberg, petite ville dans laquelle le moyen âge a laissé bien des traces d'architecture, depuis son église jusqu'à ses maisons particulières et ses tours et murs de fortifications, on cherche en vain le château d'Isenbourg qui la dominait jadis. Cette demeure des anciens rois Francs a entièrement disparu et est remplacée aujourd'hui par une maison de campagne entourée de vignobles. Rouffach vit naître une des gloires guerrières de l'empire, le maréchal Lefèvre.

Montons sur le promontoire des Vosges qui domine Rouffach et reposons-nous à l'ombre d'un chêne séculaire, spectateur de tant de faits, de tant de choses, pour laisser planer avec lui nos regards sur cette belle vallée, si riche en souvenirs historiques, et pour jeter un coup d'œil rapide sur ce que le Haut-Rhin présente d'intéressant.

Vieux-Brisach.

En face, au-dessus de la longue forêt de la Hardt, brille, comme un serpent argenté, le Rhin, le long duquel s'élève le Kaiserstuhl, avec les châteaux de Limbourg et de Sponeck et ses carrières; au sud de cette ligne de montagnes, sur une colline détachée, nous distinguons le Vieux-Brisach avec l'Eccardsberg, gémissant encore aujourd'hui sous les décombres de tant de siéges et de tant de misères. A l'époque de

[1] Voyez Strasbourg, Faubourgs, chapelle Saint-Michel.

[2] Anciennement on désignait par mundat un lieu ou un district qui était exempt de la juridiction civile ordinaire. L'*Obermundat* (Haut-Mundat) désigne le district dont nous parlons, et le *Niedermundat* (Bas-Mundat), le district des environs de Wissembourg.

la domination romaine, Brisacum était situé sur une île, puis, jusqu'au treizième siècle, sur la rive gauche du Rhin; ce fleuve capricieux s'est creusé depuis un autre lit et a jeté cette colline sur la rive droite; là s'arrêtaient les légions quand elles marchaient du pays des Helvètes, des Rauraques, vers celui des Sequaniens, des Médiomatriciens, et vers leurs possessions dans le Bas-Rhin, en traversant *Augusta Rauracorum*, *Argentovaria, Ell, Argentoratum, Saletio, Tabernæ rhenan.* pour arriver à *Moguntia* que Drusus avait fortifiée. Derrière le Kaiserstuhl s'élève la chaîne de la haute Forêt-Noire, et l'Oberland badois dont nous avons déjà fait la description. A la droite du Blauen descend le promontoire de Schliengen, et les roches d'Istein se baignent dans le Rhin, au-dessus duquel file de tunnel en tunnel le chemin de fer badois qui se rapproche de la Suisse. A la droite de ce promontoire sort des brouillards du Rhin la cathédrale de Bâle, ville dans laquelle, il y a plus de quatre siècles, les plus savants théologiens se disputèrent en concile pendant des années sans arriver à aucun résultat; où le fils de Charles VII, avec sa nombreuse armée, dut lutter contre une poignée de Suisses à la bataille de Saint-Jacques, livrée sous les murs de la ville; où Holbein peignit ses chefs-d'œuvre et où les Mérian nous laissèrent leurs magnifiques publications illustrées. Aujourd'hui ses habitants vivent dans une calme quiétude, encore protégés par les jurandes et les maîtrises; des milliers de bibles sortent de ses presses typographiques pour se répandre dans toutes les parties du monde, et ses richards prêtent leurs millions aux plus offrants d'intérêts.

Vieux-Brisach.

Bâle.

A côté de Bâle, Huningue, dépouillé de ses murs et de ses remparts, envie cet ornement guerrier à Neuf-Brisach, étoile fortifiée par les ordres de Louis XIV, en face de son aînée. A la droite, au pied de sa colline, nous voyons Rixheim, où l'industrie des Zuber jette dans la machine le bouillon blanc du chiffon macéré, pour en faire sortir les plus beaux papiers peints, qui vont tapisser la modeste chambre du bourgeois comme le brillant salon princier. Au pied de la même colline nous distinguons une ligne de cheminées à vapeur: c'est Mulhouse, l'industrieuse, la travailleuse, la bruyante, et ses annexes Dornach et Lutterbach. Jadis petite république, dont les noms illustres viennent de revivre dans le *Bürgerbuch*, publié par l'archiviste de cette ville, Mulhouse appartenait jusqu'en 1798 à la Confédération helvétique. Que les Köchlin, les Schlumberger, les Dollfus se consolent de la perte du titre de citoyen de la fière et remuante république dont leurs ancêtres se glorifiaient; ils sont devenus aujourd'hui les rois de l'industrie du Haut-Rhin.

Mulhouse.

Devant nous, et à peu de distance, nous indiquons Ensisheim, où Rodolphe de Habsbourg fit bâtir un vaste château qui devint la résidence du landgraviat d'Alsace de la maison d'Autriche, comme Haguenau dans le Bas-Rhin. Aujourd'hui un millier de détenus mâles occupent la prison centrale, jadis couvent des Jésuites, de même que Haguenau possède une maison centrale de détention pour les femmes.

Ensisheim.

Ensisheim.

Une ligne lointaine de montagnes s'étend depuis Bâle et se lie à notre droite aux Vosges: c'est le Hauenstein et le Jura entre Bâle et Soleure, entre Bâle et Bienne; deux points clairs s'y distinguent à mi-hauteur: Landscron, sur le territoire de Porentruy, que Louis XIV avait pris en fief des margraves de Bade pour y tenir garnison française, et le château de Ferrette, ancien séjour des puissants comtes de ce nom, dont nous avons encore connu un dernier rejeton vivant à sa campagne près de Fribourg-en-Brisgau, et qui rappelait, par sa taille athlétique, les hommes de fer du temps de la féodalité, ses aïeux.

Au-dessus de la chaîne du Jura, le tableau se termine par les pics blanchis des Alpes, depuis le Mont-Blanc jusqu'aux cimes de l'Oberland bernois. Nous distinguons, vers la droite, les côteaux d'où descendent les rivières de l'Ill et de la Largue, et que franchit le canal du Rhône-au-Rhin pour descendre vers le comté de Montbéliard, la patrie du grand Cuvier, autrefois possession des comtes de Wurtemberg, de même que, sur la gauche de notre tableau, la petite ville de Riquewihr, au milieu de riches vignobles. Plus rapprochées de nous, les hautes cheminées à vapeur nous indiquent l'industrieuse petite ville de Cernay, tout près de l'entrée de la vallée de Saint-Amarin.

Thann.

Le Rangenberg nous masque Thann avec sa cathédrale gothique, bâtie, s'il faut en croire la tradition, au quinzième siècle, sur les plans d'Erwin, le constructeur de la tour de celle de Strasbourg.

Qu'on nous permette, à cette occasion, de briser sur cette hauteur une lance toute courtoise avec M. Schreiber, l'historien du pays de Bade et de la cathédrale de Strasbourg même. En fait d'idées et d'hypothèses on ne peut pas toujours être d'accord; si les sources de preuves positives manquent, et si l'on doit arriver par le raisonnement à la connaissance de la vérité, chacun a le droit de choisir les arguments qui lui paraissent les plus convainquants. M. Schreiber prétend dans ses écrits qu'Erwin est né dans la petite ville de Steinbach, au pied du Fremersberg, en deçà de Bade, point que nous avons indiqué sur notre panorama, alléguant que Steinbach était, au treizième siècle, une ville plus considérable que de nos jours, et qu'elle était renommée par ses carrières: donc il y avait des tailleurs de pierre, donc le grand architecte y est né, y a travaillé et s'y est formé dans son jeune âge. Tout le monde sait que beaucoup d'architectes du moyen âge prenaient leurs noms du lieu de leur naissance, comme Jacques de Landshut, Gérard de Cologne, Eudes de Montreuil, Wenceslas de Neubourg, Hültz de Cologne, Perrat de Metz, et bien d'autres que nous pourrions citer, usage qui s'est même continué jusqu'à nos jours dans les corporations des architectes, des tailleurs de pierre, des charpentiers en Allemagne, où ils se désignent encore toujours sous le nom de *Frère*: *Bruder Hamburger, Bruder Bremer, Bruder Nurenberger, etc.* Nous sommes donc d'accord avec M. Schreiber sur ce point qu'Erwin est né à Steinbach, mais quel Steinbach? Il y a quelques communes de ce nom dans le pays de

Thann.

Bade, il y en a quelques-unes en Alsace. Nous avons donc à rechercher laquelle a donné le jour à ce grand architecte, et nous avouons que nous donnerions la préférence à Steinbach, près de Thann. En voici les raisons: A l'époque où naquit Erwin, époque que nous plaçons entre l'année 1240 et 1250, car, d'après la tradition, il arriva à un âge très-avancé et mourut en 1318, il n'y avait pas encore dans les villes ou villages d'écoles où l'élève pouvait acquérir des connaissances en mathématique, en statique, en construction et en ornementation, et les pierres ne s'apprêtaient pas dans les carrières, mais bien sur les lieux de construction mêmes. Les sciences et les arts étaient cultivés seulement dans les institutions religieuses et surtout dans les couvents de Bénédictins; c'est à ces sources de connaissances que puisaient les grands maîtres du temps; or nous n'en connaissons aucune à proximité de Steinbach outre-Rhin où le jeune élève, que la Providence avait doté de ce génie, ait pu le cultiver, le développer. Serait-ce au couvent rapproché d'Ottersweir? il ne fut institué qu'au dix-septième siècle pour l'ordre des Jésuites, ou bien au couvent de Lichtenthal, près de Bade? c'était un couvent de dames nobles. Serait-ce peut-être au couvent du Fremersberg? mais c'était une retraite de frères de l'ordre de Saint-François, ordre qui avait fait le vœu de pauvreté et dont le fondateur ne vécut qu'au treizième siècle. Ce n'est donc qu'au couvent de Schwartzach, abbaye de Bénédictins, qui existait déjà longtemps avant cette époque qu'Erwin aurait pu recevoir son éducation; mais aussi brillante que fut cette abbaye dans les temps antérieurs, aussi malheureux fut son état dans ce siècle, où elle fut détruite à différentes reprises par des incendies, et où ses avoyers, les comtes de Geroldseck et les nobles de Windeck lui firent subir le droit du plus fort par les armes et par des rapts de territoire. Il n'est donc pas présumable que dans ces temps de malheur ces religieux aient pu s'occuper d'études, moins encore d'instruction; en outre tout ce territoire était sous l'obédience des évêques de Spire. Si, par contre, nous faisons naître Erwin à Steinbach, près de Thann, nous trouvons le développement progressif de son génie tout pratique et tout naturel, en même temps qu'il trouvait, comme à Steinbach outre-Rhin, des carrières en grande quantité sur les flancs des Vosges, où il a pu manier la pierre brute comme ouvrier. Notre Steinbach, près de Thann, est tout rapproché de la riche abbaye de Bénédictins de Murbach, située dans la vallée de Guebwiller, qui lui appartenait; son territoire enclavait la vallée de Saint-Amarin et beaucoup de villages et châteaux au pied des Vosges; c'était une abbaye qui devint plus tard princière, et ses prélats eurent siége et voix aux diètes impériales, de même qu'elle fournit son contingent aux armées des empereurs. A Murbach les sciences et les arts furent toujours heureusement cultivés, et il en sortit de savants théologiens et des évêques érudits. C'est donc à cette école que le jeune homme, dont le génie naissant a bien pu être connu par les religieux, travailla à son développement. A côté des riches propriétés de l'abbaye s'étendaient les vastes terres des puissants comtes de

Thann.

Habsbourg, dont Rodolphe monta sur le trône impérial, à l'époque où Erwin élevait à Strasbourg son chef-d'œuvre d'architecture. Après s'être formé à l'école des Bénédictins de Murbach, à la tête desquels se trouvait alors le puissant prélat Berthold de Steinbronn, le jeune artiste, d'après la tradition, travailla à la cathédrale de Fribourg-en-Brisgau, qui est situé en face, à une dizaine de lieues de distance, et que l'œil aperçoit facilement du haut de ces montagnes. Fribourg faisait alors partie des domaines des comtes de Fribourg et d'Urach, après l'extinction de la ligne directe de la maison de Zæhringen, à laquelle les Habsbourg étaient alliés. L'évêque de Strasbourg, Conrad de Lichtenberg, était beau-frère des comtes de Fribourg; il était naturellement à même de connaître le talent de l'architecte qui travaillait à la construction de cette cathédrale, il le fit venir à Strasbourg pour lui confier la construction de la tour de ce temple, en 1275, et en 1277 les travaux d'exécution commencèrent.

La tradition dit qu'Erwin doit avoir dressé le plan de l'église de Thann, et cela est très-probable, car, en la comparant à celle de Fribourg, l'on voit bien que les flèches se ressemblent, que la première n'est qu'une miniature de l'autre, et que l'architecte, tout en travaillant à l'une s'inspirait pour l'autre. Tous ceux qui ont étudié l'historique de la cathédrale de Strasbourg savent que la flèche est une déviation du plan primitif, et que c'est Hültz de Cologne qui la construisit telle que nous la voyons aujourd'hui. Or, quel intérêt Erwin de Steinbach d'outre-Rhin avait-il de gratifier d'un plan d'église la petite ville de Thann? Le lui avait-elle commandé, pouvait-elle lui en confier la construction, quand elle ne la fit construire que longtemps après?

Mais si nous faisons naître Erwin à Steinbach, près de Thann, on peut regarder ce plan comme un monument de gratitude envers son pays natal, de gratitude envers l'abbaye de Murbach, qui l'avait formé et protégé, de gratitude envers les Habsbourg et envers Conrad de Lichtenberg, auquel appartenait le mundat tout rapproché. Mais que tu sois né en deçà ou au delà du Rhin, au pied des Vosges ou de la Forêt-Noire, ton œuvre, grand maître, a été l'admiration des siècles passés, et, à nous Strasbourgeois, reviennent l'honneur et le mérite de sa conservation à l'admiration des siècles futurs!

Bollwiller.

Après cette courte digression, descendons à Bollwiller pour commencer par ce point nos pérégrinations dans la partie des Vosges que l'on peut apercevoir du haut de la cathédrale de Strasbourg, puis pour déboucher à Colmar.

Le jour de l'inauguration du chemin de fer, la station de Bollwiller, élevée d'une vingtaine de mètres au-dessus du niveau du sol, était transformée en un riant jardin, orné d'arbustes, d'arbres, de plantes et de fleurs exotiques les plus rares et les plus brillantes; MM. Baumann avaient ce jour-là vidé les serres de leur vaste établissement d'horticulture et avaient paré cette gare de leur riche végétation. Jadis les Européens étudiaient en Orient l'art d'embellir leurs jardins; de nos jours le pacha d'Égypte eut recours au talent des Baumann d'Alsace pour créer ses magnifiques plantations.

Bollwiller.

Entre ces palmiers, ces aloës, ces mimosa, ces lauriers et ces plantes grimpantes, nos regards planaient sur de riches prairies qui s'étendaient à nos pieds d'un côté, peuplées de troupeaux, et de l'autre sur ce pittoresque rideau de montagnes, dont les sommets sont boisés de sombres forêts, et dont les pieds fournissent d'excellents vins.

Les derniers points culminants des Vosges, que l'on distingue depuis la plate-forme de la cathédrale, s'élevant de la plaine vers le sud, c'est le Hartmanswillerkopf, au-dessus du beau château d'Ollwiller, anciennement propriété des comtes Waldner de Freundstein, après qu'ils furent descendus de leur manoir féodal, du fond des montagnes, et qui appartient aujourd'hui à M. Gros père, de Wesserling[1]; c'est encore la montagne au-dessus de Soultz, à mi-hauteur de laquelle est situé le pèlerinage de Thierbach, et à sa droite le Mulchern, crêtes boisées qui séparent la vallée de Saint-Amarin du Florival.

Guebwiller.

Commençons notre description de la chaîne des Vosges, en montant par cette dernière vallée, arrosée par la Lauch.

La petite ville de Guebwiller, qui est située au débouché de la vallée, est certainement la seule petite ville d'Alsace qui présente autant de monuments d'architecture sacrée; elle possède trois dignes représentants de l'art de bâtir dans les siècles passés; le plus antique, l'église de Saint-Léger, en est la perle. Sa façade principale se divise en largeur en trois parties égales; celle du milieu est formée par la nef principale, dont le pignon du toit forme un fronton orné de lozanges et entouré d'arcadures; en dessous, cinq hautes baies en plein cintre, divisées par de charmantes colonnettes, envoient le jour dans l'intérieur de l'église. Les deux parties latérales sont formées par de hautes tours carrées, dont les deux étages supérieurs sont percés, de chaque côté, de deux fenêtres à plein cintre, avec colonnettes en retrait. La partie inférieure de cette façade forme porche ou narthex; on y entre sous cinq arcs, dont celui du milieu est cintré et les quatre latéraux à ogives, séparés par des piliers à trumeaux et à colonnes, et à l'angle par des contreforts. La principale porte qui donne entrée dans la nef, est riche en ornementations dans le style grec; mais les figures du tympan, représentant sans doute saint Léger et ses disciples, démontrent l'enfance dans l'art de représenter les figures humaines. Une tour octogone, percée de même aux deux étages de fenêtres cintrées, soutenues d'une colonnette au milieu, est assise sur la croisée du transept, et contribue beaucoup à donner à ce monument d'architecture mi-byzantine et mi-ogivale un cachet de grandeur. Les abbés de Murbach le firent construire dans la seconde moitié du douzième siècle, et une inscription nous apprend qu'il vient d'être restauré il y a seulement quelques années; dans cette restauration on n'a pas voulu

[1] M. Gros, de la vallée de Saint-Amarin, un des industriels les plus distingués du Haut-Rhin, y a créé une école agricole.

Guebwiller.

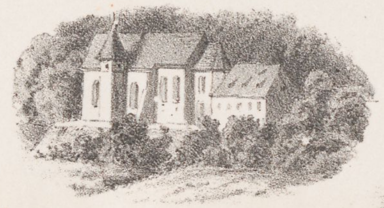
faire tort à l'inscription qui se trouve sur le cadran solaire de la tour de droite[1], et on a ménagé les peintures qui représentent d'un côté les fleurs de lis, armes de la France royale, et de l'autre la mitre abbatiale et la crosse, insignes du prince-prélat; au milieu le bonnet, armoiries de la ville de Guebwiller, et au-dessous les mots allemands: Vivre libre ou mourir, 1791, traces fugitives du passé.

Le second monument d'architecture est l'église des Dominicains en style gothique, portant le cachet de toutes les églises de l'ordre des Prêcheurs; celle-là est abandonnée; mais les bâtiments du couvent sont transformés aujourd'hui en hôpital.

Le troisième est de fraîche date et ressemble beaucoup, par son style de construction, à l'église de Saint-Sulpice à Paris. Commencée en 1763 par l'architecte Bequen, cette église n'était pas encore achevée quand la révolution interrompit complétement les travaux; une de ses tours vient d'être terminée il y a quelques ans, et l'autre attend encore sa construction. L'intérieur est d'une richesse remarquable; des galeries qui règnent tout à l'entour sont supportées par des colonnes d'ordre corinthien; au fond du chœur elles sont en marbre, et du maître-autel s'élance d'un cercueil vers le ciel la sainte Vierge, portée par des anges sur des nuages. Le tout est richement orné de stuc et de dorures. Derrière et à l'entour de cette église de belles maisons de maître et le château servaient, au siècle passé, d'habitation au prince-prélat et aux chanoines de Murbach[2]. Ce chapitre, d'une antique création, n'était composé que de membres d'une illustre noblesse; il fallait la prouver par seize quartiers, et sept chevaliers étaient obligés de jurer sur l'autel que le récipiendaire avait les titres requis pour y entrer. Aujourd'hui les princes de l'industrie moderne ont remplacé les princes de l'Église, car, si l'on monte sur l'*Oberlinger,* montagne qui domine Guebwiller et qui fournit un excellent vin blanc, et qu'on laisse errer ses regards dans la vallée, on voit s'élever d'immenses constructions avec leurs cheminées à vapeur. Ici c'est la filature et le tissage de MM. Frey, Witz et Cie, qui ferme presque la vallée; là l'immense établissement de constructions mécaniques de M. Nicolas Schlumberger, qui à lui seul occupe une petite armée de plus de 3,000 ouvriers; celui de MM. Debary, Mérian et Cie, qui fabriquent les beaux rubans de soie façonnés qui ornent les chapeaux de nos dames et de nos paysannes; plus loin, le nouvel établissement de M. Burkard, construit en pierres, en fer et en verre, et, vers le fond de la vallée, la filature de MM. Astruc et Cie, qui ont fait percer, à leurs frais, un tunnel à travers la montagne, pour régulariser la chute des eaux qui alimentent leur usine; tout près, un fils d'Albion y fait fabriquer du fil d'Écosse et s'amuse à pêcher des truites.

[1] *Velut umbra fugit* (le temps fuit comme l'ombre).

[2] Silbermann, qui comme facteur d'orgues y était souvent appelé, nous dit que de son temps le prince-prélat jouissait d'un revenu de mille louis; le doyen de douze mille livres, le grand-chantre de six mille et les autres chanoines de quatre mille livres, outre leur logement et des revenus en vins et en comestibles. Les chapelains desservants avaient 500 livres d'appointements.



Pélérinage du Schauenberg.



Abbaye de Murbach,
côté septentrional, état actuel.



Église de Bühl.



Abbaye de Murbach,
côté méridional 1745.

Guebwiller.

Après avoir passé devant les ruines des châteaux d'Angreth et de Hugstein[1], demeures des prélats du temps de la féodalité, on s'enfonce à gauche, avant d'arriver au village de Bühl, dans un vallon latéral qui se rétrécit de plus en plus et ne forme plus qu'une gorge étroite, dans laquelle le ruisseau bondit de roche en roche, et où l'étroit sentier suit avec peine les sinuosités des ravins. De même que le voyageur est surpris en s'enfonçant dans la vallée de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, d'y rencontrer la grandiose coupole de cette antique abbaye, de même il est étonné de trouver au fond de cette gorge les deux hautes tours carrées qui flanquent le chœur de l'antique abbaye de Murbach, siége primitif de ce noble chapitre. Quoique la nef de cette église soit démolie et serve aujourd'hui de cimetière à d'humbles montagnards, le chœur, d'un style pur d'architecture byzantine, semble encore vouloir rivaliser de grandeur avec les montagnes qui l'avoisinent. L'âme est saisie d'un solennel recueillement, quand, au milieu des ruines de cette splendide abbaye, le tintement de la cloche et le plain-chant de quelques pauvres villageois viennent interrompre le silence de cette solitude[2]. Involontairement on est ramené dans sa pensée vers les premiers siècles de l'histoire chrétienne de notre province, où saint Firmin, Écossais de naissance, vint avec ses pieux disciples se fixer dans ce désert pour y prier Dieu, prêcher en humble apôtre les doctrines de charité et de vertu du Christ et enseigner aux barbares habitants de ces lieux les premiers éléments de la civilisation.

Lautenbach.

A peu de distance de Bühl, vers le fond de la vallée, on rencontre encore un beau monument de l'architecture byzantine, c'est l'ancienne église chapitrale de Lautenbach, relevant dans le temps de l'abbaye de Honau, à proximité de Strasbourg[3]. Celle-ci est encore debout tout entière; mais, ce que le temps et les guerres ont ménagé, a été malheureusement dégradé par l'ignorance des restaurateurs, et il est à déplorer que le badigeon et le plâtre masquent en partie les ornements en billettes, en arcadures, en fleurons et en entrelacements de cordes qui caractérisent cette époque. Une intelligente restauration devrait, en faisant justice de ces dégradations, rétablir les ornements dans leur état primitif et démasquer le porche si intéressant de cette église. Nous aimons ici exprimer le vœu qu'à l'enseignement donné au clergé dans les Séminaires, on joigne un cours d'histoire de l'architecture et d'archéologie qui apprenne à nos

[1] Le château de Hugstein fut habité en 1450 par le prélat Bartholomé d'Andlau, en 1485 par Achate de Griesheim, et restauré en 1564 par le prélat George de Massevaux.

[2] Le chœur sert encore au culte, et ce n'est que dans le siècle passé que les chanoines de Murbach ont quitté leur retraite dans ces montagnes pour se fixer à Guebwiller, où ils firent construire l'église et les bâtiments dont nous avons parlé.

[3] Beatus Rhenanus, le savant de Schlestadt, trouva dans la bibliothèque de cette abbaye, en 1515, le manuscrit de Velleius Paterculus et le publia. On dit que Delille, en venant de Saint-Dié, avant de quitter le sol de la France du temps de la révolution, y a séjourné pendant quelque temps, et y a commencé ses *Jardins* et l'*Homme des Champs*.

jeunes lévites à distinguer les différents styles et les diverses époques de l'art de bâtir, afin que plus tard, eux, qui sont souvent les seuls hommes instruits de leur paroisse, ils puissent veiller à la conservation des églises et ne deviennent pas eux-mêmes parfois les promoteurs d'une laide dégradation, sous prétexte d'embellissement.

Le Florival.

Les deux vallées de Guebwiller et de Münster, qui débouchent parallèlement dans la plaine, sont fermées par les cimes du Ballon et du Lauchen; elles portent cependant chacune un cachet particulier, quoique l'industrie les vivifie en partie toutes les deux; la première est beaucoup moins soumise à la culture agricole que l'autre; on rencontre les flancs de beaucoup de ses montagnes couverts de roches et de pierres, tandis que dans l'autre, jusqu'à la région des forêts, l'irrigation et les peines de la culture les ont transformés en savoureuses prairies, sur lesquelles de magnifiques bêtes à cornes trouvent une abondante nourriture. Dans la première, ses habitants ont presque abandonné leur costume campagnard (la veste et l'habit du citadin leur servent de vêtement), tandis que dans la vallée de Münster on aime encore à les voir dans leur costume national si pittoresque, les femmes avec leur coiffure coquette, la rosace en ruban sur le front et les hommes portant leur rustique tricorne; aussi les habitants de la vallée de Münster ont-ils l'air plus robuste, plus fort que ceux de la vallée de Guebwiller, où moins d'aisance semble leur rendre la vie plus dure.

En quittant ces vallées pour arriver vers les hauteurs, après avoir franchi la région des vignes et de la culture agricole, on s'enfonce dans les forêts; les derniers arbres que l'on rencontre sont rabougris par l'action des vents qui y règnent presque toujours, et puis sur leurs limites on rencontre les régions alpestres; de larges nappes d'une verdure aromatique couvrent les flancs de ces montagnes, entrecoupées de blocs de rochers, et les habitations qu'on y voit sont petites, chétives et garanties contre l'intempérie et la rigueur de ce climat par des couches de mousse et de branches de sapins; plus on monte, plus elles deviennent rares, et sont enfin remplacées par les seuls chalets des vachers, habitations qui ne font que les abriter temporairement dans leur vie nomade.

Le Ballon.

Le Ballon de Guebwiller ou de Soultz, que l'on nomme ainsi pour le distinguer de son frère, dans la vallée de Giromagny, mais qui est hors de notre rayon visuel, a 1426 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer; c'est le point le plus élevé de la chaîne des Vosges, de même que le Feldberg est le géant de la Forêt-Noire; ce dernier cependant le dépasse en hauteur de 67 mètres, mais le Ballon de Guebwiller est de 25 mètres plus élevé que celui d'Allemagne. Sur ce point culminant, on jouit à peu près de la même vue sur le Jura et les Alpes, sur la vallée du Rhin; mais vers l'est la vue s'étend sur les cimes des Vosges et sur le vaste plateau de la Lorraine. Il a de même que le Feldberg son petit lac, profond entonnoir garni de sombres sapins, qui reçoit les eaux limpides descendant de son flanc oriental. Sur ses hauteurs on

croit être tout à coup transporté dans la nature alpestre des montagnes de la Suisse; on y rencontre la même végétation, le vacher dans son chalet enfumé, des troupeaux de cinquante, de cent, de cent vingt vaches qui font retentir l'air de l'harmonie de leurs clochettes, et le fromage qu'on y fabrique ressemble par la forme, si ce n'est pas tout à fait par le goût, à celui que l'Emmenthal et l'Entlibuch nous fournissent.

Le Lauchen et le Rottabac.

Pour nous rendre du Ballon vers les hautes lignes de montagnes que nous distinguons depuis Strasbourg, nous passons sur le Lauchen, au fond de la vallée de Münster, sur le Rottabac, au revers duquel on descend vers les lacs de Blanchemer, de Retournemer, de Longemer et vers Gerardmer, le plus étendu de ces vastes réservoirs d'eau, pendants au Titi et au Schluchsee de la Forêt-Noire.

Le Hoheneck.

Nous arrivons alors aux immenses rochers qui couronnent le Hoheneck. Là, la nature présente au touriste un affreux chaos; elle prend un aspect rude, sauvage, qu'il ne rencontre sur nul autre point de cette chaîne de montagnes. Soit qu'on arrive sur cette cime par la nouvelle route non encore achevée, connue sous le nom de la *Schlucht*, qui monte depuis Sultzern et conduit en Lorraine, route que MM. Hartmann à Münster ont en partie fait construire, soit que l'on y monte de la vallée d'Orbey sur les lacs Blanc et Noir, on n'y rencontre que la solitude du désert. Ces deux lacs reposent entourés d'un collier d'âpres rochers, dans une solitude tout au plus vivifiée par la présence de quelques troupeaux qui y passent trois ou quatre mois de l'été, les seuls où la neige n'a pas couvert d'une nappe glacée ces hautes régions. Le peintre qui voudrait étudier les formes grandioses et souvent grotesques de ces murs de granit, des cascades, la capricieuse marche des vapeurs et des brouillards qui frôlent les flancs de ces montagnes, ou de larges vues de lointain à une élévation de plus d'un millier de mètres, y trouverait de riches trésors pour ses toiles. Mais, à la différence des montagnes de la Suisse, sur aucun de ces points culminants il ne trouvera d'auberge, si ce n'est la Roll, grande ferme au fond de la vallée de Lautenbach, et il faudrait qu'il se contentât de l'hospitalité que peut lui offrir le pâtre auprès de son feu dans une chétive chaumière, avec ses pots de lait, de crême, ses fromages et ses pommes de terre.

Vallée de Münster.

Dirigeons-nous du Hoheneck sur le Linge et sur le Hohnack, et restons sur ces régions élevées en suivant le promontoire qui domine dans toute sa longueur le côté gauche de la vallée de Münster, arrosée par la Fecht.

Sur la cime du Hohnack, auprès de ses riches carrières, nous jetons avec plaisir un regard sur cette vallée si pittoresque et si attrayante par sa culture aussi belle que variée. Dans les temps les plus reculés, où ces montagnes étaient couvertes de sombres forêts, où l'ours et le castor y avaient leur résidence, quelques pieux anachorètes vinrent s'y fixer comme dans les gorges solitaires de Murbach; la prière et le recueillement religieux y cherchaient un asile; au septième siècle, Childéric II y

Vallée de Munster.

fonda l'abbaye de Saint-Grégoire ou de Münster (*Monasterium*), en la dotant de terres et de revenus; elle était de l'ordre de Saint-Benoît, et il sortit de son sein, pour s'asseoir sur le siége de Strasbourg, plusieurs prélats distingués[1]. Dom Calmet, l'historien de la Lorraine, y était sous-prieur.

La ville de Münster elle-même, anciennement entourée de murs et de fossés, faisait, depuis le treizième siècle, partie de la Décapole des villes libres impériales d'Alsace, et les villages et hameaux au fond des deux vallées qui se réunissent en une seule près de cette ville, appartenaient à sa juridiction et formaient la cité de Münster. La commotion religieuse du seizième siècle enleva à l'abbaye son éclat, et l'abbé Burckart Nagel, son prieur, embrassa les doctrines de Luther, se maria et introduisit la réforme dans les communes appartenant à la cité.

Le grand nombre de manoirs de la féodalité, dont les ruines couronnent aujourd'hui les cimes des montagnes environnantes, nous sont un témoignage frappant de la puissance nobiliaire, qui se partagea dans les anciens temps ces terrains et ses habitants. Au-dessus de Münster, sur une montagne transformée par M. F. Hartmann en un vaste jardin anglais, dans lequel est établie une charmante maison rustique, style chalet suisse, avec une vacherie peuplée de magnifique bétail de ce pays, est perché le château de Schwartzenberg. Rœsselmann, le prévôt de Colmar, subit une longue détention dans les cachots de ce castel et y mourut[2].

[1] Saint Just, saint Maximin, saint Ansoald, Eddon, saint Remi et Ragion.

[2] Pendant les hostilités qui avaient éclaté entre la ville de Strasbourg et l'évêque Walter de Geroldseck *, et auxquelles la noblesse du pays prit une grande part, les uns pour la ville et les autres pour le prélat, le comte Rodolphe de Habsbourg, possesseur de vastes domaines dans le Haut-Rhin, s'était prononcé pour les intérêts de la première et avait pris le commandement de ses forces guerrières. A la tête de la ville de Colmar se trouvait alors, comme prévôt, Jean Rœsselmann, homme courageux et entreprenant, qui soutenait la cause de l'émancipation des communes, tandis que la plus grande partie de la population tenait aux droits et aux intérêts épiscopaux; son opinion politique le fit expulser de la ville; mais, à la nouvelle de la victoire de Hausbergen que les Strasbourgeois avaient remportée sur Walter et son armée, le 8 mars 1262, il conçut le projet de profiter de la présence de Rodolphe avec ses forces militaires dans le Haut-Rhin, pour se rendre maître, par surprise, de la ville qui l'avait banni. Un soir il y entra, caché dans un tonneau, fit armer en silence les hommes de son parti, et, quand la population fut plongée dans le sommeil, ils s'emparèrent d'une porte, devant laquelle, à l'abri de la nuit, étaient embusqués les hommes d'armes de Rodolphe; des tas de paille allumés dans les rues de la ville par ses affidés devinrent le signal auquel ces troupes entrèrent au cri de Habsbourg, et se rendirent de cette manière maîtres de Colmar, où Rodolphe fit son entrée le lendemain. Peu après ce hardi coup de main, le parti épiscopal usa d'un semblable stratagème; ses troupes occupaient déjà quelques rues, quand Rœsselmann vint leur livrer un combat acharné; il parvint à les en chasser, mais paya de sa vie cette courageuse défense. Son fils Walter Rœsselmann lui succéda dans ses fonctions et jura fidélité à l'empereur Adolphe de Nassau, successeur de Rodolphe; mais il tenait en secret à la cause épiscopale, soutenue par Anselme de Ribeaupierre, ennemi d'Adolphe, et ouvrit nuitammment les portes à ce dernier. La bourgeoisie, redoutant les représailles de l'empereur et un siége de la ville, se révolta contre Rœsselmann et Anselme, les fit prisonniers et se rendit à Adolphe. Rœsselmann fut condamné à mort; sur l'instance de l'évêque de Bâle, la vie lui fut sauvegardée; mais, traîné sur un char, assis sur une roue, et la main droite, qui avait parjuré, attachée à un piquet, il fut transporté au château dont nous avons parlé et enfermé à vie.

* Voyez Environs, Hausbergen.

A cinq kilomètres plus loin, près du village de Wihr, s'ouvre un vallon latéral dans lequel est situé Soultzbach, renommé par ses eaux minérales, qu'il ne faut pas confondre avec Soultzmatt, autre source minérale située près de Rouffach; ces deux bains sont beaucoup visités dans la belle saison, à cause de leur effet salutaire.

Vallée de Munster

Dans ces environs on rencontre les ruines de Schrankenfels, le Burgstallschloss et celles de Wasserbourg, au-dessus du village de ce nom. Avant d'arriver à Wintzenheim, à l'embouchure de la vallée de Münster, vis-à-vis de Türckheim, s'élève la tour ruinée du château de Plixbourg, ancienne résidence des *Reichsvœgt* de Kaysersberg, fief impérial concédé à Caspar Schlick, chancelier de l'empereur Sigismond, et aux comtes de Ribeaupierre. Au bas de Plixbourg est situé Saint-Gilles, dans un paisible vallon entouré de vertes prairies; on aime à s'y arrêter pendant la semaine et à profiter de son auberge hospitalière; mais les dimanches Bacchus y a fixé sa résidence, et l'on voit beaucoup de ses adorateurs s'en retourner le soir chancelants et avinés à Colmar. Au-dessus de Wettolsheim, tout près de Wintzenheim, les ruines de Hohlandspurg dominent la plaine; le passé élève sa voix quand on se promène sur le robuste mur qui forme la vaste enceinte de ces fortifications; elles ne sont pas à comparer à ces nids d'aigles humains assis sur des rochers escarpés dont nous venons de faire mention; l'on voit bien qu'elles furent élevées à une époque où la poudre exerçait déjà son action destructrice, et qu'un homme de guerre expérimenté y avait mis la main pour les mettre à la hauteur des besoins stratégiques de son temps. Cet homme c'était Lazare de Schwendi, illustre général sous Charles-Quint, sous Ferdinand, sous Maximilien II et sous son successeur Rodolphe; il en fit l'acquisition en 1563. A ses grandes qualités militaires, Schwendi joignit un caractère conciliant, un esprit cultivé et la finesse diplomatique. Charles-Quint l'envoya souvent en mission vers Strasbourg et les villes libres d'Alsace, où il gagna l'estime des magistrats; comme homme de guerre, il eut pendant quelque temps le commandement de la forteresse de Brisach et apprit à connaître dans ces diverses relations notre belle province, de même que ses affections de cœur contribuèrent beaucoup à l'aimer, car il avait épousé une dame Böcklin de Böcklinsau, appartenant à la noblesse d'Alsace. Il s'y fixa dans l'intervalle de ses campagnes et après avoir abandonné le rude métier des armes, pratiqué en Hongrie, en Turquie, en Flandre, en France et en Allemagne. Dans ses moments de repos, il échangea la plume contre l'épée et écrivit un traité sur le gouvernement de l'empire, sur les libertés religieuses, et une méthode de faire la guerre aux Turcs, basée sur sa longue expérience. Dans nos promenades à Strasbourg nous aurons occasion de signaler l'hôtel qu'il y habita avec son fils Guillaume de Schwendi, dont l'épouse était une comtesse de Fürstenberg. Lazare de Schwendi mourut à Kirchhoffen, dans le Brisgau, et, en arrivant à Kientzheim, nous visiterons la tombe qui couvre ses restes et ceux de son fils dans l'église où il fut enterré comme *Reichsvogt* impérial.

Vallée de Munster.

Enfin nous citerons encore le château de Hohnack, sur une cime de montagne rapprochée de celle qui en porte le nom et qui est d'une hauteur de 980 mètres.

L'industrie cotonnière moderne vivifie aujourd'hui cette vallée, et de véritables palais, flanqués de hautes cheminées fumantes, s'élèvent le long de la Fecht, car eau et vapeur concourent à mettre en mouvement des milliers de métiers de filature et de tissage. Les établissements de MM. Hartmann occupent, à eux seuls, plus de quatre mille ouvriers de tout âge et de tout sexe, dont un grand nombre est obligé de faire le soir une ou deux lieues de chemin, pour joindre, dans la montagne, leur chétive chaumière, qu'ils quittent le matin avant la pointe du jour, souvent au milieu des plus affreuses bourrasques de pluie ou de neige. Au nom des Hartmann s'allie celui des Kiener dans l'industrie de la vallée de Munster; à deux kilomètres en deçà de cette ville, une vaste filature est exploitée par ces messieurs, et au delà, près de Luttenbach, une active papeterie à la main et à la mécanique fournit de très-beaux produits. Dans l'ancienne enceinte de cet établissement on voyait encore, il y a une vingtaine d'années, le logement qu'occupa Voltaire, où, après avoir quitté Strasbourg, il continua d'écrire les *Annales de l'empire*. Le savant Schœpflin profita de même du calme de cette vallée pour s'y livrer temporairement à ses études.

Comme nous l'avons déjà dit, l'agriculture a sa belle part dans l'aisance des habitants de cette vallée, la fabrication des fromages crêmeux dans les communes de Sondernach, de Metzeral, de Mühlbach, de Stosswyr, de Sultzern et autres, est aussi pour eux une source de prospérité; ce sont surtout les pays du nord qui les recherchent, et on mange ce fromage aux tables les plus opulentes de la Suède et de la Russie, comme chez nous le Chester et le Roquefort.

En descendant du Hohnack, on a à sa gauche un haut plateau qui s'incline vers la vallée de Kaysersberg, parsemé d'habitations rustiques, comme si le géant de la montagne les avait jetées, à pleines mains, tantôt sur une verte prairie, tantôt dans un bouquet d'arbres, tantôt sous une roche protectrice ou sur la lisière d'un noir bois de sapins. Toutes ces maisonnettes éparpillées forment la commune de La Baroche, dont les habitants s'occupent essentiellement de l'élève des bestiaux et de la fabrication du fromage.

Enfin on arrive au prieuré des Trois-Épis (*Drey Æhren*), dernier point culminant de ce promontoire. Abrité par la montagne du côté du nord, on embrasse tout un monde près de ce paisible séjour; c'est la nature grandiose qui nous entoure; on jouit de la montagne et en même temps le regard plane sur d'immenses distances, sur le large bassin du Rhin, jusqu'aux cimes blanchies des Alpes de la Suisse. Le bruit de ce monde n'arrive pas à nous; on reste dans une calme contemplation, et on ne s'étonne pas que des hommes, guidés par des sentiments religieux, y aient fixé leur séjour, aussi bien que d'autres dans les gorges de Murbach et de Münster. Cette église, où affluent beaucoup

de pèlerins, et les bâtiments claustraux qui l'entourent étaient jadis une commanderie d'Antonites, dont nous avons déjà parlé dans nos promenades dans Strasbourg[1].

Türckheim.

Nous quittons à contre cœur le silencieux séjour de la montagne et nous nous dirigeons sur Türckheim, ancienne ville libre impériale, renommée par son excellent vin rouge et ses bonnes truites.

Depuis Türckheim jusqu'à Colmar une ligne presque non interrompue d'usines et d'immenses manufactures suit les bords d'un bras de la Fecht, le Logelbach. Ce terrain, aujourd'hui vivifié par l'industrie, fut en 1675 le théâtre d'une sanglante bataille.

A l'occasion de Sasbach, de Wilstædt, d'Ottenheim et d'Illkirch, nous avons déjà parlé des exploits guerriers du grand Turenne; à l'aspect de ce terrain nous parlerons de la bataille de Türckheim, dont le résultat fut l'occupation définitive de l'Alsace par les armes françaises. Turenne avait débouché inopinément au milieu des neiges par la vallée de Saint-Amarin, au mois de décembre 1674, et fêtait son dernier jour de l'an, 1675, en Alsace. Belfort était le point de ralliement de son armée, composée d'une trentaine de mille hommes qui marchaient par corps détachés, et après les avoir réunis il poussa de fortes reconnaissances vers Mulhouse et Bâle. Après plusieurs combats avantageux pour les armes françaises, il coupa une partie de l'armée coalisée, cantonnée sur la frontière méridionale de l'Alsace, l'empêcha de se rallier sur le centre et la força à une retraite par Bâle, sur la rive droite du Rhin. D'autres corps, surpris à l'improviste, furent faits prisonniers de guerre, et Beurnonville, qui commandait les forces impériales et lorraines, abandonna Ensisheim et se replia sur l'armée du margrave de Brandebourg, à Colmar. De cette manière, ayant le dos libre, Turenne pouvait avancer la droite appuyée sur l'Ill et la gauche sur la montagne; il s'empara de Rouffach et de Pfaffenheim, et arriva le 5 janvier, avec le gros de l'armée, devant Colmar, après avoir laissé filer le long des vignes et des ravins de la montagne des détachements qui occupèrent l'entrée de la vallée de Münster, vis-à-vis de Türckheim. Beurnonville et le margrave de Brandebourg, ayant le Logelbach devant eux, s'y étaient fortifiés et avaient établi des batteries sur cette ligne; leur gauche appuyée sur Colmar et la droite sur Türckheim et la montagne, lui barraient le passage.

La bataille s'engagea vers le soir par l'attaque du comte de Lorges, qui commanda l'aile droite vers Colmar, en simulant une attaque sur cette ville; mais huit bataillons d'infanterie, sous les ordres du lieutenant-général Foucault, renforcés encore par d'autres, passèrent la Fecht et se lancèrent sur Türckheim, dont ils délogèrent les troupes impériales après un combat acharné et sanglant, et s'emparèrent de même des hauteurs du Florimont, où des batteries françaises s'établirent. Quand la nuit survint,

[1] Voyez Strasbourg, Ville, rue de l'Arc-en-Ciel.

Türckheim.

l'armée impériale se trouva tournée sur sa droite et risquait pour le lendemain une attaque de front et de flanc, ce qu'elle évita par une retraite nocturne sur Schlestadt.

Le lendemain Turenne occupa Colmar, où il trouva 3,000 blessés; mais Foucault et le marquis de Mouchi avaient trouvé la mort sur le champ de bataille avec bien d'autres à cette audacieuse prise de Türckheim.

Après avoir réuni toutes ses forces et son matériel, Beurnonville se dirigea, sans être attaqué, par Benfeld sur Strasbourg, où il passa le Rhin avec toute l'armée. Le 14, Güntzer, le syndic de Strasbourg, arriva au quartier-général du vainqueur, lui annonçant cette retraite, et assura en même temps la neutralité de la ville, de sorte que cette campagne extraordinaire, au milieu des frimas d'un hiver rude, ne dura pas même un mois, et se décida par cette seule bataille, en donnant au génie militaire de Turenne un immense relief.

Colmar à vol d'oiseau.

Entrons à Colmar.

Cette ville est hors de notre rayon visuel du haut de la plate-forme de la cathédrale, comme nous le voyons sur le tableau comparatif de la hauteur des montagnes, joint à ce livre, et comme nous le prouve le fait en lui-même. Du haut de l'église Saint-Martin, le clocher le plus élevé, on ne peut apercevoir que la flèche de la cathédrale de Strasbourg, c'est-à-dire la partie qui s'élève au-dessus de la plate-forme, et il y a quelques années nous avons pratiquement constaté le fait à Strasbourg, à l'occasion d'une fête agricole célébrée à Colmar, où des feux de bengale devaient briller sur sa tour; nos lunettes braquées ne pouvaient les découvrir sur la plate-forme, tandis qu'on les distingua parfaitement au haut des quatre tourelles. Quoique nous n'ayons fait qu'indiquer sur notre panorama la direction de Colmar, comme celle de Fribourg en Brisgau, nous croirions manquer à nos sentiments patriotiques, en ne parlant pas de notre voisin, le chef-lieu du département du Haut-Rhin, qui n'est plus distant que de deux heures de Strasbourg, grâce au chemin de fer.

Colmar est une ville à ruelles étroites, à rues anguleuses, percées pour ainsi dire au hasard, au caprice des maisons existantes; elle porte le cachet de l'individualisme du moyen âge, et sa seule rue large et régulière trahit déjà par son nom (rue de Turenne)[1] son origine moderne dans le dernier faubourg de la ville, la Krutenau, pendant à ce dernier agrandissement de Strasbourg, ancien séjour des bateliers et des pêcheurs. Outre ces rues tortueuses, nous y retrouvons de même ce qui caractérise ces anciens municipes dotés des priviléges impériaux : les églises, monuments de la foi de ses pères; l'ancien Hôtel-de-Ville, où la bourgeoisie, divisée en corporations, se réunissait pour discuter les intérêts politiques et juridiques; l'hôpital, asile des malades et des infirmes, et le *Neu-Bau*, construction du dix-septième siècle. Comme à Strasbourg, on devine à

[1] Les noms de *Vauban*, de *Kléber*, de *Rapp*, ont été donnés depuis 1789 seulement à de fort anciennes rues qui avaient porté d'autres noms jusque-là.

Colmar à vol d'oiseau.

l'architecture civile un grand nombre de maisons habitées par la noblesse et le patriciat; mais on y trouve plus fréquemment que dans cette première ville des exemplaires purs de style et riches de sculpture, des inscriptions ornant les avances et d'élégantes tourelles à encorbellement qui flanquent les angles des rues. La renaissance y a laissé de beaux souvenirs en architecture civile, de même que le gothique en architecture sacrée, et la noblesse de robe, qui composait jadis le conseil souverain d'Alsace, y a fait construire quelques imposantes maisons en style rococo du siècle passé. Le théâtre, quelques casernes et d'élégantes maisons de maître appartiennent à l'époque contemporaine.

Enlevez à Colmar sa Cour impériale, avec le personnel qui s'y rattache, et vous y retrouverez encore les mêmes classes de population des anciens temps, c'est-à-dire des commerçants, des rentiers, des artisans, des pêcheurs, des vignerons et des agriculteurs; le Colmarien de bonne vieille roche est mi-citadin et mi-cultivateur, il possède sa vigne, son jardin, son champ, où il cultive son vin, ses fruits et ses légumes; tout à l'entour de la ville un vaste terrain est coupé en petites parcelles soumises à une culture soignée, et le matin vous y voyez encore le pâtre réunir ses troupeaux dans les rues.

Quand l'antique *Argentuaria* (Horbourg) était peuplée par les légions romaines, Colmar, aujourd'hui son voisin, n'était pas encore connu dans l'histoire, et ce n'est que sous le règne de Charlemagne que paraît *Columbarium*, gynécée ou villa royale. Plus tard il reparaît sous les noms de *Cohlumbur, Cholonpurum, Columbra*, etc., qui déroutent toutes les conjectures des philologues sur l'étymologie de ces noms barbares. Ce n'est qu'en 1220 que le *Landvogt* ou préfet impérial Wölfell ou Wölfelin fit entourer Colmar de murs; il reçut alors le nom et les priviléges de ville libre impériale. Depuis la fin de ce même siècle, l'histoire de Colmar se lie intimement à celle de Strasbourg avec laquelle elle a beaucoup d'analogie. Il traverse avec lui les phases guerrières de l'émancipation des communes, il était son allié dans la confédération des villes libres du Rhin et de la Souabe, et sa bannière à la massue d'arme sur champ de gueules et de sinople flotta souvent sur les champs de bataille à côté de celle de Strasbourg, et plus tard sur ceux de Morat et de Granson. Ses bourgeois livrèrent des combats dans l'intérieur de la ville pour arracher le pouvoir des mains de l'oligarchie nobiliaire et de la domination épiscopale. Sa population se divisait en dix tribus ou corporations, dont chacune élisait deux sénateurs; chez nous la noblesse avait la Haute-Montée et la Meule comme curies principales; à Colmar elle se réunissait à la Couronne et au *Wagkeller;* elle élisait quatre membres dans le sénat et avait ses *Städtmeister* qui gouvernaient trimestriellement; la population plébéienne avait son *Schultheiss,* ses échevins et son *Zunftmeister* ou chef de la tribu comme à Strasbourg, et, sous la domination française, son préteur royal.

Seulement moins fort et moins puissant que son allié du Bas-Rhin, Colmar eut à

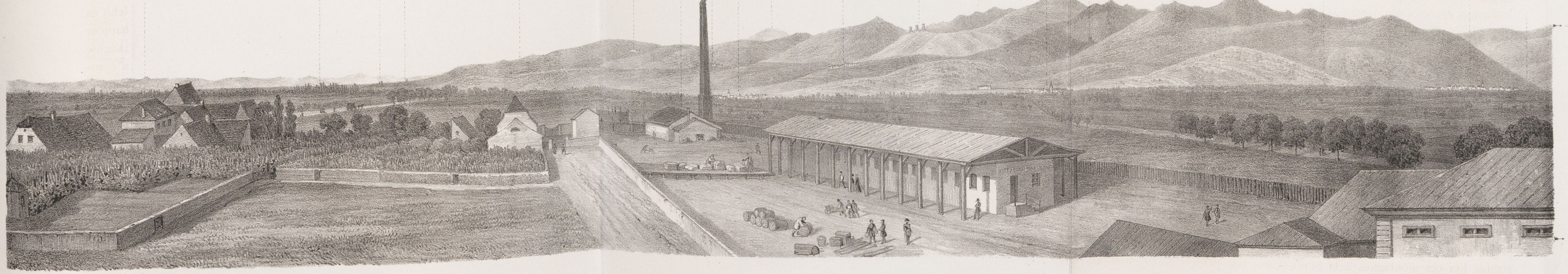
Colmar à vol d'oiseau.

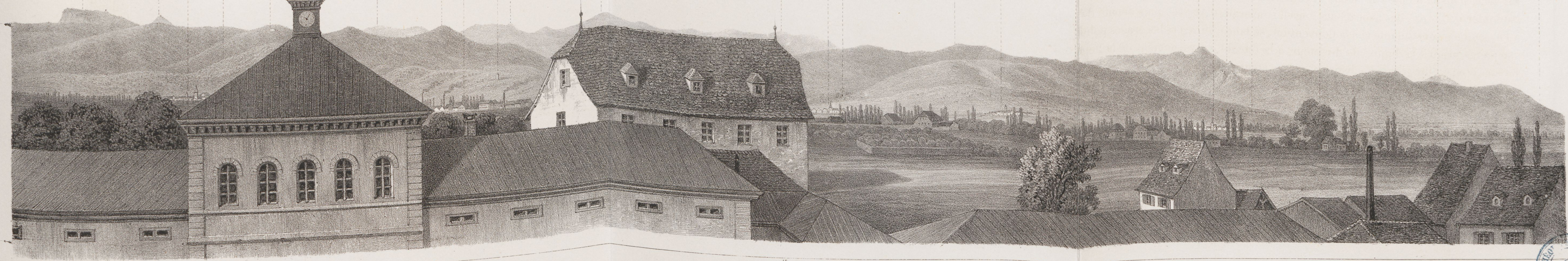
subir plus souvent la force des armes. Notre compatriote Speclin eut sa part à l'élévation des fortifications de cette ville au seizième siècle; d'après les principes de l'art de défense de ces temps, il transforma ses murs en remparts flanqués de treize bastions et de cinq cavaliers que Louis XIV fit raser en 1673, époque où Colmar cessa d'être ville fortifiée.

Sortons des rues anguleuses de la ville que purifie une eau vive qui les rafraîchit en même temps, et montons les trois cent trois marches qui nous conduisent à une hauteur de près de 47 mètres sur la galerie qui entoure la maison du gardien au haut de l'église Saint-Martin. Cette collégiale fut fondée par Frédéric, abbé de Münster, et sa construction commença dans la seconde moitié du treizième siècle et put être achevée, grâce aux nombreux dons de la chrétienneté offerts de près et de loin. Un incendie qui éclata dans l'intérieur de la tour en 1572, nécessita la démolition de la partie supérieure de sa flèche et la mit dans l'état dans lequel nous la voyons aujourd'hui.

La belle chaîne des Vosges, dont la ville n'est éloignée que de quelques kilomètres, embellit essentiellement le coup d'œil dont on jouit sur ce point dominant. Elle se déroule en festons bleuâtres depuis les environs de Barr dans le Bas-Rhin, en se dessinant de plus en plus nettement vers l'entrée de la vallée de Münster, le Haut-Landspurg, pour se perdre de nouveau dans les vapeurs du Ballon et des montagnes des environs de Guebwiller. De ce point s'élève alors, vers la gauche, la ligne du Jura, qui semble lier ces montagnes à la Forêt-Noire, occupant la partie orientale de notre Panorama, au-dessus de laquelle brillent vers le sud les cimes blanchies des Alpes.

En plongeant nos regards dans la ville vers le nord et en saisissant les principaux bâtiments qui sortent des groupes de maisons, on est frappé par la différence de leur destination primitive à leur emploi postérieur. Ce sont encore d'antiques vêtements qui habillent des personnages du temps présent. Nous avons devant nous l'hôtel de l'antique abbaye de Pairis dans la vallée de Kaysersberg, avec son fronton moderne, occupé aujourd'hui par le siége de l'administration départementale du Haut-Rhin; en deça, dans la rue Saint-Nicolas, une école communale de jeunes filles est installée dans les bâtiments où jadis les religieux de l'abbaye de Marbach avaient leur pied-à-terre. En face, dans la même rue, nous voyons la maison où mourut Rewbel, qui, d'abord bâtonnier de l'ordre des avocats au conseil souverain d'Alsace, puis député de Colmar à l'Assemblée constituante et à la Convention, se lança à travers les orages politiques de son temps jusqu'à la dignité de directeur, à la tête du gouvernement de la République. Rewbel était un jurisconsulte distingué, un orateur éloquent et hardi, et un républicain qui combattit les excès du terrorisme; mais son caractère orgueilleux et raide lui attira de nombreux ennemis, dont la haine fut à peine satisfaite quand, après quatre années de fonctions, la constitution le fit descendre de sa haute dignité dans laquelle il fut remplacé, en 1799, par Siéyes. Le 18 brumaire le délivra des persécutions dont il était l'objet, et il se





46.

Dessiné d'après nature par F. Piton. lithographié par Théodore Müller

Vue de la Chaîne des Vosges prise de l'hôtel de l'Europe, vis a vis de la station du chemin de Fer à Colmar

Lith. E. Simon

Colmar à vol d'oiseau.

retira à Colmar, où il mourut en 1810[1]; la maison qu'habita le rigide représentant du peuple au siége de Mayence et à l'armée de la Vendée appartient aujourd'hui à un paisible commerçant, M. Hosemann.

Au-dessus, sur la limite de la ville, nous voyons les vastes bâtiments d'un quartier de cavalerie, l'un des plus beaux de France, qui fut construit, il y a peu d'années, dans un vaste triangle, entre les deux routes de Lyon et de Strasbourg, où stationnait jadis la potence. C'est sur un terrain élevé, non loin de là, que Louis XIV, revenant de Brisach, s'arrêta pour voir de ses yeux le travail du démolissement des fortifications qu'il venait d'ordonner; il n'entra pas dans la ville. En nous tournant vers la gauche, nous avons sous les yeux un beau bâtiment, style moderne, avec quatre colonnes et balcon qui ornent sa façade, où nous lisons: *Quincaillerie, Taillanderie de J. A. Beyer fils;* il nous rappelle le mouvement de la bourgeoisie des temps passés, où elle se réunissait dans ses poêles respectifs; cette maison, appelée *A l'Aigle*, était le Poêle-des-Tisserands[2].

Au-dessus, un grand bâtiment carré, autour duquel domine à l'intérieur un cloître à arceaux gothiques, en partie fracassés par la main des hommes, nous laisse deviner un ancien couvent. En 1232, des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, plus tard de l'ordre de Saint-Dominique, vinrent se fixer sous les murs de Colmar et firent construire, vingt ans après, ce couvent dans l'intérieur de la ville, sous l'invocation de saint Jean; il portait de tout temps le nom *zu den Unterlinden*, aux Tilleuls-Inférieurs. Après la révolution, ces bâtiments servirent de caserne de cavalerie jusqu'à la construction de celle dont nous venons de parler. Aujourd'hui son église est transformée en Musée des beaux-arts et présente à l'entrée un coup d'œil imposant. Un des peintres, créateurs de l'école allemande, et précurseur d'Albert Dürer, y est dignement représenté par ses œuvres; Martin Schœn ou Schœngauer est né à Colmar au quinzième siècle; le grand nombre de ses tableaux, parfaitement conservés, grâce aux soins du président Marquaire, qui les sauva du temps de la révolution, où tant d'objets d'art furent détruits, se distinguent par l'énergie de leur composition et par la raideur de la forme, empruntée à l'art plastique de son siècle. Malgré ce défaut, l'artiste a cependant exprimé, d'une manière étonnante de vérité, dans ses physionomies, les passions qui les animent. Sur ses figures le vice est retracé dans sa hideuse abjection, aussi bien qu'il y a idéalisé la vertu. Le

[1] Son beau-frère Rapinat fut dans ces temps commissaire du gouvernement français en Suisse, et par les odieuses exactions dont ce peuple fut l'objet de la part des chefs de l'expédition, fit naître sur son compte, à cause de son nom, la spirituelle épigramme suivante:

Un pauvre Suisse que l'on ruine,
Demandait que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

[2] Les dix poêles étaient: 1° A la Fidélité ou des Tailleurs; 2° au Géant ou des Tonneliers; 3° aux Agriculteurs; 4° au Dévidoir ou des Jardiniers; 5° aux Vignerons; 6° à la Guirlande (*zum Krantz*) ou des Boulangers; 7° au Lion ou des Bouchers; 8° à la Bonne-Vie (*zum Wohlleben*) ou des Cordonniers; 9° à l'Aigle ou des Tisserands; 10° au Sureau ou des Maréchaux.

Colmar à vol d'oiseau.

style des larges draperies de ses figures saintes et le costume dans lequel il représente ses hommes de guerre, ses bourgeois et profanes personnages, donnent à ses compositions le mérite d'y pouvoir faire une large récolte d'études de vêtements de son temps. Colmar est heureux de posséder ces trésors de l'art allemand, avec quelques autres types à fond d'or. Nous faisons des vœux pour que son nouveau Musée, auquel elle a donné le nom de Musée Schœngauer, en l'honneur de ce peintre, et qui n'est qu'à sa formation élémentaire, puisse recevoir un agrandissement graduel dans ces temps où le culte des beaux-arts occupe moins les esprits que bourse, banque et actions. Le premier étage du cloître des *Unterlinden* doit être, dit-on, occupé par la bibliothèque publique. Cette collection d'anciens livres qui reposent encore dans les bâtiments du collége, s'est accrue considérablement, dans les dernières années, sous la direction de M. Hugot, son bibliothécaire, tant par les fonds de la ville que par de nombreux dons du gouvernement et de particuliers; elle s'est enrichie en outre d'une nombreuse collection d'objets d'art et d'histoire naturelle qu'y a déposée M. Hausmann, enfant de Colmar, envoyé par l'industrie du Haut-Rhin à prendre part à l'expédition de la Chine en 1844.

A côté de cet ancien couvent de femmes, la ville fit construire, tout récemment, une salle de spectacle, sur les plans de M. Boltz, élève de M. Henri Labrouste, et constructeur des belles églises d'Altkirch et de Bussey, en Franche-Comté. Si, comme on l'affirme, la vérité s'enseigne aussi bien sur les planches d'un théâtre que dans la chaire d'une église, et s'il est vrai, comme disaient les anciens, que le théâtre corrige les mœurs en riant, *ridendo castigat mores*, ces deux bâtiments, l'un inspiré par le style religieux gothique, et l'autre par le style grec, auraient un but commun par leur tendance d'agir sur l'amélioration des hommes par la critique du vice; mais ce qui jure à côté de ces deux monuments de la religion et de l'art, ce sont les misérables masures de l'*Ackerhof* et des dépendances du couvent, qui l'étouffent de tous côtés; il en coûte si peu à une administration municipale de faire disparaître ce qui choque la vue et ce qui froisse le sentiment de sa propre dignité, et il en revient tout l'avantage à la commune!

En deçà de ce couvent s'élève un autre bâtiment religieux, que l'on reconnaît de suite à sa nef et à son chœur pour une église de l'ordre des Prêcheurs; elle fut reconstruite en 1260. Le recteur Billing, l'ami de Pfeffel, dit dans sa description de l'Alsace[1] que c'était autrefois la plus belle église de Colmar, quand elle possédait les magnifiques vitraux qui ornent aujourd'hui l'église Saint-Martin, et les beaux tableaux de Schœngauer, dont nous avons parlé. Les religieux de ce couvent ont écrit les annales de Colmar, qui retracent une époque très-intéressante de son histoire (1211 à 1303); il s'en prépare en ce moment une nouvelle édition. Aujourd'hui l'église des Dominicains est dans un état complet de délabrement: le vent souffle à travers ses fenêtres ogivales, les paysans y

[1] *Gechichte und Beschreibung des Elsasses.* 1 vol. in-8°, Basel 1782.

déposent le jour de marché leurs provisions de blés, et la gendarmerie occupe les cellules qu'occupaient jadis ces religieux, dont le pouvoir spirituel faisait trembler bien des âmes.

Colmar
à vol d'oiseau.

Plus loin, tout près de la porte de Rouffach, dans la partie occidentale de la ville, un clocheton gothique, à charmantes découpures, qui mériterait bien une restauration, nous indique un troisième monument religieux: c'est l'ancien couvent de femmes, également de l'ordre de Saint-Dominique et dédié à sainte Catherine. Ces religieuses se fixèrent, en 1311, à Colmar, en quittant leur résidence d'Ammerswihr, sous la protection de l'empereur Henri VII et de l'évêque de Bâle. Dans ce cloître, qui retentissait jadis du plain-chant des nonnes, se promènent aujourd'hui des soldats malades, et l'hôpital militaire qui occupait, avant la révolution, une partie de l'hôpital civil, y a été installé.

En sortant par la porte de Rouffach, on arrive au Champ-de-Mars, place de manœuvres de la garnison de Colmar, à côté de laquelle une plantation d'arbres de très-bon goût, la seule promenade publique, à l'exception des boulevards, plantés aussi d'arbres, qui entourent la ville, est très-peu visitée par les Colmariens de vieille roche, qui préfèrent diriger leurs pas vers leurs jardins et leurs cassines champêtres. De ce côté une charmante maison neuve, style renaissance, attire nos regards; elle appartient au docteur Birckel, et donne sur le boulevard; en deça, tout à côté, est l'ancien hôtel du baron de Spon, dernier premier président du conseil souverain d'Alsace; la tradition nous rapporte que Voltaire logea au rez-de-chaussée de la maison principale, dans la rue des Juifs, quand, après son séjour à proximité de Strasbourg, il habita Colmar et la vallée de Münster, et qu'il y travailla aux *Annales de l'empire* et à l'*Orphelin de la Chine*.

Plus loin, dans la rue des Juifs et dans la rue des Blés, quelques grandes maisons de maître nous rappellent de même le souvenir des illustres familles parlementaires de Salomon, de Corberon, de Boug, auxquelles s'allie celui de Colbert de Croissy, frère du grand Colbert, qui tous appartiennent à ce tribunal suprême institué par Louis XIV après la reddition de l'Alsace à la France. L'hôtel de Corberon seul est resté fidèle aux disciples de Thémis, et est encore habité par M. Rossée, premier président honoraire de la Cour impériale.

Au milieu de ces divers séjours de la noblesse à robe et à hermine, dont l'emblème était une femme aux yeux bandés, se trouvait celui d'un aveugle aussi, dont la plume ne retraçait pas des arrêts de justice, mais bien des poésies et de charmantes nouvelles, dont les doux accents rappellent le bon et spirituel La Fontaine et le moraliste Gellert: c'était l'excellent et aimable Pfeffel, à la tête de sa maison d'éducation[1], et dont on aime

[1] Le descendant d'un de ces anciens conseillers du conseil souverain d'Alsace, M. de Golbéry, auteur des *Antiquités du Haut-Rhin*, dit: «Aveugle comme Homère, il eut avec Pindare un rapport plus flatteur: sa mémoire préserva

Colmar à vol d'oiseau.

encore visiter, en son souvenir, la Bagatelle, son ancienne maison de campagne, cachée sous une touffe de verdure sur les bords du Logelbach.

Nous citerons encore parmi ces maisons de particuliers, celle à toit brillant, appartenant jadis à l'ancienne famille noble des Gollen, plus tard propriété du général Sainte-Suzanne, une des illustrations militaires de l'empire; en face de cette propriété, une autre dont le rez-de-chaussée gothique est occupé par des magasins d'une maison de roulage, dépendant jadis de la maison de recette des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem; une troisième, ancienne propriété de l'opulent chapitre d'Arlesheim, près de Bâle, appartenant à la famille de M. Metzger, qui a laissé à Colmar des souvenirs d'un homme aimant à se rendre utile à ses concitoyens.

A l'angle sud-ouest de la ville s'étend un vaste bâtiment entouré de jardins; il est assis sur un terrain auquel s'attache le plus antique souvenir de Colmar. Bertrade, épouse de Pépin-le-Bref et mère de Charlemagne, y créa un prieuré, sous l'invocation de saint Pierre, institution qui s'agrandit de plus en plus en terres et en domaines par la munificence de ses successeurs. La reine Berthe de Bourgogne en fit donation à la riche abbaye de Payerne, dans le pays de Vaud, et les moines bénédictins qui occupaient le prieuré de Saint-Pierre, restèrent sous l'obédience de cette même abbaye jusqu'en 1536, où les Bernois conquirent ce pays, et vendirent ce prieuré et les terres en dépendantes à la ville de Colmar.

Dans l'historique du *Bruderhof* et de l'hôtel Luckner à Strasbourg, nous avons remarqué que cession fut faite, à l'ordre des Jésuites, des vastes bâtiments derrière la cathédrale, pour y établir un séminaire et un collége; ces bâtiments à Colmar subirent le même sort que ceux de Strasbourg. Louis XIV, pour dédommager le grand-chapitre de cette dernière ville de sa perte, lui fit cession, en 1714, du prieuré de Saint-Pierre et du territoire de Wasserbourg et de Saint-Gilles qui en dépendait.

La seigneurie de Hoh-Landspurg, ancien domaine de la famille des Schwendi, qui, après l'occupation française de l'Alsace, fut donnée en fief à diverses familles, se trouvait à cette époque entre les mains de Mme la maréchale Du Bourg. Le roi lui fit payer, par la province, la somme de 60,000 livres, et céda ce domaine à la ville de Colmar en indemnité de sa perte, avec les droits seigneuriaux qui y étaient attachés; ces droits ayant été annulés par la révolution, Colmar fit casser cet échange par un jugement et rentra de nouveau dans son ancienne possession.

A l'instar de ce qu'ils avaient fait à Strasbourg du *Bruderhof*, les jésuites s'étaient installés dans le prieuré de Saint-Pierre et y avaient créé un collége, en démolissant les

« Colmar des ravages de la guerre, tandis que celle du chantre grec n'avait sauvé de Thèbes que sa maison et sa « famille. Le général Wrede commanda d'épargner la patrie du fabuliste allemand. » Le père et le frère aîné du poëte étaient attachés comme diplomates à la cour de Deux-Ponts, plus tard à celle du roi Maximilien de Bavière. Pfeffel mourut à Colmar, en 1809, à l'âge de soixante-treize ans, après avoir été frappé de cécité depuis l'âge de vingt et un ans.

anciennes constructions et en élevant les beaux bâtiments que nous y voyons encore aujourd'hui, servant tantôt sous le nom d'école centrale ou de collége à l'instruction de la jeunesse, après leur expulsion de la France.

Colmar à vol d'oiseau.

En deçà du collége, sur la même ligne, nous voyons, en face du tribunal civil, bâtiment moderne, les lieux où psalmodiaient des moines Augustins, et où s'élève aujourd'hui la maison d'arrêt.

A la maison d'arrêt est contigu le palais de la Cour impériale, l'ancien *Wagkeller*, où siégea longtemps le Magistrat de la ville et qu'occupa ensuite le parlement ou conseil souverain d'Alsace, depuis 1698 jusqu'à sa suppression, après avoir siégé successivement à Ensisheim, à Brisach et à l'Ile-de-Paille. De l'autre côté de la place, au pied de l'église Saint-Martin, du côté méridional, un antique bâtiment, qui sert aujourd'hui aux bureaux de la police, se distingue par son perron saillant et armorié, avec six charmantes colonnettes qui séparent les cinq arceaux portant la toiture. C'est du haut de cette tribune que se faisait la proclamation solennelle des actes constitutifs de la cité et du renouvellement de ses magistrats.

Au-dessus, on aperçoit les bâtiments où résidaient jadis de preux chevaliers, qui, raidis par l'âge, avaient déposé leurs épées ébréchées, et venaient attendre en repos la mort qui les avait épargnés dans leurs combats par mer et par terre sous la bannière de Saint-Jean-Baptiste. A côté se développe un long bâtiment à un étage, précédé d'une cour, ancien gymnase, et aujourd'hui encore école protestante.

En deçà, vers la droite, se dresse le pignon de l'ancien hôtel du gouverneur de la ville, aujourd'hui maison de M. le docteur Macker. Plus loin, dans le dernier faubourg dont s'accrut Colmar, tout près du nouvel Hôtel-de-Ville et de la porte de Bâle, M. König, jardinier-fleuriste, a élevé, près de ses serres, sa maison d'étage en étage, de balcon en balcon ou de terrasse en terrasse, pour mieux jouir de la vue ravissante vers les Vosges, comme s'il avait voulu imiter en miniature les jardins suspendus de l'antiquité.

Au-dessus de l'ancienne habitation des chevaliers de Saint-Jean, sur la limite de la ville, on aperçoit encore une belle propriété particulière, entourée de jardins; elle était aussi habitée, avant la révolution, par une famille parlementaire, dont le descendant, M. le général Athalin, était l'ami de la famille royale déchue, de même que Rapp était celui de l'empereur.

En face du palais de la Cour impériale, un antique bâtiment du quinzième siècle, à galeries gothiques qui contournent la toiture, nous ramène vers les temps où Colmar jouissait encore de son titre de ville libre impériale. Il porte le millésime de 1480. Après avoir servi de douane, il devint le siége du Magistrat de la cité, lorsque celui-ci dut céder le Wagkeller au conseil souverain. Le tribunal civil y était installé avant qu'il fût établi dans son bâtiment moderne. Une bonne et judicieuse restauration

Colmar à vol d'oiseau.

rendrait cet édifice au siége de l'administration municipale, tout en le conservant aux temps futurs comme souvenir des temps passés. Dans une dépendance de cet ancien Hôtel-de-Ville, on montre encore le logement où est né Rapp.

Ce type de l'officier français, chevaleresque, intrépide, généreux, vit le jour à Colmar en 1772. A seize ans il portait déjà l'uniforme et maniait le sabre, à vingt-six ans il était aide-de-camp du vaillant Désaix et annonça la triste nouvelle de la mort de son général sur le champ de bataille de Marengo à son général en chef. Bonaparte l'attacha de même comme aide-de-camp à sa personne et eut en lui un loyal et dévoué serviteur dont la courageuse franchise osa dire à son empereur bien des vérités que de mielleux courtisans s'empressaient de lui voiler. Criblé de coups de sabre après la brillante charge sur les chevaliers-gardes russes, il gagna l'épaulette de général de division à la bataille d'Austerlitz, attacha son nom héroïque au siége et à la défense de Dantzig[1], devint comte de l'empire, et après avoir été disgracié sous les Bourbons, en 1816, après les cent jours, qui le rallièrent à son empereur, il retourna dans sa patrie en 1817, fut nommé pair de France, et mourut à la force de l'âge, en 1823. Si, étranger à Colmar, vous ne savez que faire de votre temps, et si vous prenez de l'intérêt aux illustrations de cette longue époque de guerres, de gloires et de malheurs, sortez par la porte de Brisach, acheminez-vous vers le cimetière et déposez une couronne d'immortelles sur la tombe de ce brave, qui y repose à côté de son fils, non loin de la tombe du docteur Morel, monument de l'amour conjugal, élevé à la mémoire d'un homme qui se distingua dans sa ville natale comme habile médecin et comme maire.

On y cherche en vain la tombe d'une autre illustration colmarienne de l'époque guerrière de l'empire, c'est celle du général de division de Reizet, qui commença sa carrière militaire comme simple soldat, sous la protection de Kléber, l'ami de sa famille. Il fit les campagnes de la république, s'illustra à la bataille d'Iéna, commanda en Espagne les braves dragons contre la belle cavalerie de Wellington, acquit, par ses exploits, à la tête d'une brigade de cavalerie, à la bataille de Dresde, l'admiration de Napoléon, qui s'écria pour récompenser sa valeur: *Demandez-moi tout ce que vous voudrez, vous l'aurez*, et le nomma baron de l'empire. Sous la restauration, il fit pour la seconde fois la campagne d'Espagne, commanda Barcelonne, et déposa son épée quand la révolution de juillet fit quitter le trône et la France à la branche aînée des Bourbons; il mourut, au sein de sa famille, en 1836, à l'âge de soixante et un ans, à Rouen, où son frère avait été receveur général[2]. L'ami de l'art plastique ne se repentira pas d'avoir

[1] Pendant ce siége, il eut à ses côtés, comme aide-de-camp, un brave officier de hussards, enfant de Strasbourg, G. de Türckheim, qui mourut, retiré du service, à sa campagne, l'ancienne abbaye de Truttenhausen, au pied de la montagne Sainte-Odile.

[2] C'est aussi loin de sa ville natale où il déploya sa rare activité, que reposent les restes de M. Hausmann père, un des Nestors de l'industrie du Haut-Rhin, enterré au cimetière de Sainte-Hélène à Strasbourg.

Colmar à vol d'oiseau.

fait cette promenade toujours chère à l'homme penseur, car il y trouvera un chef-d'œuvre digne de son attention, qui fut créé quand Schœngauer peignait ses beaux tableaux. C'est le Christ à la croix, et à ses pieds la sainte Vierge et sainte Madeleine, groupe plein d'art et de sentiment, qui porte le millésime de 1504. La tête du Christ a une énergie de composition religieuse et une profondeur de modelé magnifique; la couronne d'épines et les flots de cheveux qui descendent des deux côtés de la tête inclinée, font ressortir cette physionomie souffrante et pleine d'abnégation mondaine, pour s'élever vers Dieu, le Père éternel. L'anatomie du corps est étudiée et sculptée comme Holbein peignait ses Christ, et cette tête est d'un effet tel que Rembrandt l'aurait rendue par le pinceau. Ce groupe sortirait-il du ciseau de l'artiste qui créa celui qui orne encore aujourd'hui le champ de repos de Bade? En tout cas, il y a beaucoup d'analogie entre ces deux créations artistiques.

A la gauche du *Neu-Bau*, nous voyons encore un legs charitable.

Au seizième siècle, la peste et d'autres maladies épidémiques avaient fait à deux reprises des ravages terribles à Colmar, et plus de huit mille personnes en étaient devenues la proie; le couvent de l'ordre de Saint-François, établi dans cette ville depuis le treizième siècle, fut dépeuplé complétement, et le père provincial étant seul resté, pleurant la perte de ses frères, vendit en 1543 son couvent et son église à l'hôpital, avec le consentement du Saint-Siége et de l'empereur, à condition qu'on y donnerait l'hospitalité à tout religieux de son ordre à son passage par Colmar.

L'église Saint-François sert aujourd'hui au culte luthérien, et après que la foudre eut incendié en 1735 les bâtiments du couvent transformé en hôpital, la ville le fit reconstruire en grand et y annexa l'hospice des orphelins et des enfants trouvés.

Descendons de notre tour après avoir décrit de ce point élevé l'allié de Strasbourg dans le Haut-Rhin, et serrons la main, avant de partir, à quelques amis; car, où est le Strasbourgeois ou le Colmarien de vieille souche qui n'ait pas quelque *Vetter* ou *Base* à voir, quand il se transporte d'une ville à l'autre? où est l'Alsacien, auquel l'histoire du pays est chère, qui ne rencontre dans le département voisin une confraternité sympathique parmi ses concitoyens qui aiment à se nourrir des études du passé? Et puis, on trouve dans l'habitant de Colmar un mélange de franchise et de bonhomie qui attire, une rudesse de langage, un accent sundgauvien qui indique déjà le voisinage de la Suisse, et qu'Arnold, dans son *Pfingstmontag*, a si bien personnifié en *Glæsler*, ce type du véritable Colmarien.

Ammerschwihr, Kientzheim et Sigolsheim.

Retournons vers les Vosges et entrons dans la vallée de Kaysersberg. En nous approchant de la montagne, nous nous trouvons sur le point de l'Alsace que signalait *Han*, dans son *seelzagendes Elsass*, comme une des curiosités de notre province[1]. Là

[1] Drey Schlösser auf einem Berge,
Drey Kirchen auf einem Kirchhoffe,
Drey Stätt in einem Thal,
Ist das ganz Elsass überall.

Ammerschwihr, Kientzheim et Sigolsheim.

nous avons devant nous, sur une montagne, les trois châteaux de Ribeauvillé; trois villes dans une vallée, Ammerschwihr, Kientzheim et Kaysersberg; mais nous ne retrouvons plus les trois églises dans la même enceinte, si ce n'est à Riquewihr. C'est que deux siècles, avec leur cortége de guerres et de révolutions, ont passé sur le sol de notre pays, depuis que cet auteur s'est lamenté sur son sort après la terrible guerre de trente ans. Aujourd'hui cette embouchure de vallée est plus riante qu'au temps où Horn et Weimar y commandaient leurs armées dévastatrices, et ces petites villes, avec le village de Sigolsheim (Savamont), s'étendent paisiblement au pied de ces riches vignobles au-dessus desquels s'élèvent de hautes montagnes boisées.

Ammerschwihr figure déjà comme *villa* royale dans une charte de 869, sous le nom de *Amarici villa;* Kientzheim faisait partie du territoire de la seigneurie de Hoh-Landspurg, au quinzième siècle, et les comtes de Lupfen, les Schwendi, y avaient leur résidence. Dans l'église paroissiale, ne manquons pas de visiter les tombes de cet homme de guerre distingué et de son fils dont nous avons attaché le souvenir au château de Hoh-Landspurg; ces tombes n'ayant jamais été reproduites par le burin, nous nous faisons un devoir de leur donner une place dans notre livre pour les sauver de l'oubli auquel elles semblent vouées dans cette modeste église de village. Sigolsheim a donné le jour à l'évêque actuel de Strasbourg, Mgr Ræs, qui a choisi, comme armoiries doublement parlantes, la vigne symbolique du Seigneur qu'il cultive comme prêtre, et la vigne qui produit le vin généreux de ces côtes. Si Han vivait encore, il n'aurait pas besoin de chercher ses trois châteaux sur la montagne de Ribeauvillé, il les trouverait réunis en un seul faisceau dans cette embouchure de vallée; car voici d'un côté le château épiscopal, de l'autre celui qu'habite M. de Golbéry, ancien conseiller à la Cour impériale de Colmar, l'auteur des *Antiquités du Haut-Rhin,* puis le magnifique établissement religieux pour l'éducation de jeunes demoiselles (le pensionnat du Sacré-Cœur); il est vrai que ces édifices ne portent pas le cachet rude des manoirs de la féodalité, mais ils se dessinent bien frais sur le fond de verdure des montagnes environnantes.

Kaysersberg.

Kaysersberg a conservé le caractère de ces petites villes du moyen âge, entourées de murs, ayant pris racine sur un fond de rocher sur lequel bondit la Weis qui arrose la vallée; des ruelles étroites et tortueuses, des maisons noires, enfumées, construites tantôt en pierre de taille à pignon sur rue, tantôt à charpente sculptée à figures et ornementations grotesques, et où l'on rencontre souvent le millésime du seizième siècle, donnent à ces petites villes qui longent la montagne de ce côté, un aspect tout particulier qu'on ne voit pas dans la plaine, où de vastes granges, des écuries, sont l'accessoire indispensable de l'habitant cultivateur. L'habitation du vigneron est moins étendue, son industrie n'a besoin que de son cellier, de sa cave et du pressoir obligé, dont la vis ne fonctionne qu'une seule fois dans l'année, et qui, le reste du temps, est



45.

Dessiné et lithogr.e par Th. Müller.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue de Kaysersberg.

Kaysersberg.

encombré de provisions de bois et de fagots de ceps de vignes, formant un pittoresque désordre. A l'aspect de ces rues, de ces murs, des ruines du château fort qui domine cette petite ville et de ses habitants à figures rudes et rubicondes, on croit encore reconnaître le bourgeois travailleur, buveur et batailleur des anciennes villes libres impériales dont Kaysersberg faisait partie depuis que le *Landvogt* Wœlfel ou Wœlfelin l'entoura de murs, et depuis que Frédéric Barberousse fit bâtir ce château fort à l'embouchure de la vallée pour la défendre contre les Lorrains. Depuis, ce château a été la résidence des *Reichsvœgt* ou avoyers qui gouvernaient le pays au nom des empereurs, sous l'autorité supérieure des *Landvœgt,* préfets d'Alsace à Haguenau, jusqu'à ce que la guerre de trente ans le mît en ruine. Jadis il donna l'hospitalité à Rodolphe de Habsbourg, à Adolphe de Nassau et à l'empereur Charles IV, quand ils vinrent séjourner temporairement en Alsace. Geiler, le prédicateur de la cathédrale avant la réforme, duquel nous y voyons la pierre sépulcrale, bien que né à Schaffhouse, ajouta à son nom celui de Kaysersberg où il avait été élevé; mais son successeur, Zell, un des plus fervents propagateurs de la doctrine de Luther à Strasbourg, y vit le jour.

Alspach.

A deux kilomètres de là, en montant de Kaysersberg vers le fond de l'étroite vallée, on rencontre à sa droite quelques vestiges des ruines de l'ancien couvent de femmes d'Alspach. Ces restes d'architecture et de sculpture trahissent l'époque reculée de sa fondation à laquelle se rattachent les noms des comtes d'Éguisheim et du pape Léon IX, Alsacien de naissance. Aujourd'hui le bruit des roues et des machines d'une vaste filature, bâtie sur l'enceinte du couvent, interrompt le silence de la vallée qui retentissait jadis du plain-chant des religieuses dans l'église dont on voyait encore la ruine au siècle passé, et que Silbermann nous a conservée dans ses dessins. Qui n'a pas répandu de douces larmes en lisant le *Ritter de Toggenburg* de Schiller? Cette même légende vit aussi dans la mémoire des montagnards de ces lieux, et on nous montre, tout près d'Alspach, Saint-Jean, pieux hermitage, élevé par un amour malheureux[1].

La Vallée.

En suivant une belle chaussée, à côté de laquelle coule un ruisseau limpide qui, par

[1] La légende rapporte qu'un jeune étranger qui s'était uni de cœur à une jeune et belle fille de la vallée, la quitta pour aller chez ses parents chercher le consentement à leur mariage, après avoir fixé un terme à son retour. Les jours et les mois s'étaient suivis sans que l'amant eût pu rejoindre l'objet de ses désirs les plus chers, et le terme fatal était écoulé depuis longtemps. La malheureuse jeune fille ayant attendu avec anxiété le retour de son amant, le croyait enfin mort ou infidèle, et alla s'enfermer dans les murs claustraux d'Alspach, pour oublier sa douleur dans les prières; elle avait déjà pris le voile pour toujours, quand l'étranger retourna pour s'unir avec elle, mais il était trop tard, elle s'était mariée par ses vœux à la sainte Vierge. L'amant désespéré se bâtit une clause et une chapelle, en vue des murs qui cachaient l'objet de son bonheur perdu et de ses plus tendres regrets, et quand le soir, à l'*Angelus* ou à la prière, la cloche du couvent retentissait dans la vallée solitaire, il répondait par le tintement de la clochette de sa chapelle, et joignait ses prières à celles de sa bien-aimée. Depuis des années, il avait suivi le cours de cette vie solitaire, et tous les soirs sa cloche se mariait aux sons mélodieux de celle du couvent; un jour qu'elle avait cessé de retentir, on le trouva à genoux, privé de vie, fixant encore de ses yeux éteints les murs du couvent d'Alspach.

La Vallée.

sa chute, met en mouvement un grand nombre d'usines, on arrive, en trois heures de marche, au col du Bonhomme[1], au delà duquel est situé Plainfaing avec sa belle papeterie, la première qui ait fabriqué le papier sans fin dans nos contrées; à sa droite on rejoint Saint-Dié, la charmante petite ville aux souvenirs du roi Stanislas, et à sa gauche on arrive à Gérardmer, sur son lac si riche en truites saumonées. A Hachimette, avant d'arriver au petit village de Lapoutroye, un chemin se détache à gauche de la route principale, et conduit, toujours en montant, dans un vallon latéral, au village d'Orbey, dont l'auberge hospitalière et confortable est très-bien vue du touriste qui explore ces montagnes; on aime à s'y reposer et à s'y munir de provisions pour gravir, en passant devant les ruines de l'ancien couvent de moines Citeaux, l'abbaye de Pairis, les rochers âpres qui entourent le lac Blanc et le lac Noir[2]. A droite, avant d'arriver à Hachimette, un autre chemin conduit dans la montagne à Fréland. Quand on gagne ces hauteurs, on reste bien convaincu que les montagnes forment les véritables limites qui séparent les races, et que les fleuves ne forment que des limites territoriales, car vraiment on ne sait dans quelle langue parler à ces bons montagnards. On entre dans une de leurs modestes habitations, on leur adresse la parole en allemand, et ils vous répondent en un patois français inintelligible; ailleurs on leur parle français, et ils vous répondent en un patois allemand, qu'on ne comprend pas davantage; puis, quand vous avez épuisé toutes les ressources de votre érudition philologique, il vous reste pour dernier moyen de vous faire comprendre, le langage primitif des signes. Aussi ces villages environnants portent tous deux noms, le nom allemand et le nom patois, et vous êtes heureux si le hasard ou une certaine étude de physionomie et de costume vous guident bien, car tel villageois que vous aborderez pour lui demander le chemin de Lapoutroye, ne saura pas vous répondre, parce qu'il est allemand, et que dans sa langue ce village s'appelle *Schnierlach*, tout comme un autre fera l'étonné si vous le questionnez sur *Altwyhr* qu'il ne connaît que sous le nom d'Aubure, parce qu'il est français; il en est de même du village de *Diedelshofen* qu'il traduira par Bonhomme, de celui d'*Urbach* qui l'appelle Fréland, de celui d'*Echelmer* qu'il nomme Hachimette, etc.

Ces plateaux élevés nous ont souvent rappelé les hauts plateaux de la Forêt-Noire; c'est là le climat sibérien de l'Alsace où ne végètent que l'orge, l'avoine et la pomme de terre, et si dans la vallée vous pouvez arroser un ragoûtant plat de truites d'un bon verre de vin rouge ou blanc, vous ne rencontrez là que l'eau pure des sources

[1] Le col du Bonhomme est d'une élévation de 949 mètres, Kaysersberg de 240 mètres, de sorte que la pente de cette vallée, de 18 kilomètres de long, est de 709 mètres.

[2] Ces deux lacs sont situés à une élévation de 1054 et de 950 mètres au-dessus du niveau de la mer; ils sont les plus élevés de ces petits lacs dans les Vosges; le Feldsee, au pied du Feldberg, est situé à une élévation de 1105 mètres.

abondantes et un verre de Kirsch, excellent il est vrai, s'il est vieux, car c'est là le pays du cerisier et du pommier sauvage.

Le Bressoir.

De Fréland, en suivant le cours du ruisseau à travers roches et forêts, on arrive sur la cime du Bressoir, d'où se découvre enfin une immense étendue de pays sur une hauteur de 1231 mètres au-dessus du niveau de la mer, ou de 1091 au-dessus du sol de Strasbourg. L'œil se perd dans l'immensité des mamelons et des cimes qui bordent les vallées d'Orbey jusqu'au Hohenack, le Hoheneck et le Ballon de Guebwiller au sud, et jusqu'à ceux du Val-de-la-Lièpvre et de Villé au nord; il embrasse la plaine de l'Alsace jusqu'à la Forêt-Noire et les cimes des Alpes lointaines, et se perd dans celle de la Lorraine dans un horizon éloigné. On gravit le Bressoir par un autre chemin plus court et moins pénible, en suivant la route de la vallée jusqu'au Bonhomme où l'on tourne à droite, et en montant toujours par un vallon latéral pour descendre vers Sainte-Marie-aux-Mines par Eschery. Nous visiterons plus tard cette petite ville, en faisant la description de la vallée de la Lièpvre, et en restant sur la hauteur nous dirigerons nos pas par le petit Bressoir et sur une végétation alpestre, au-dessus de la région des forêts, vers Aubure. On est étonné de trouver dans cette commune pauvre et isolée deux modestes églises, appartenant l'une au culte catholique et l'autre au culte protestant, élevées dans ces âpres régions par la foi religieuse.

En quittant Aubure, on entre bientôt dans de sombres forêts que l'on suit jusqu'à ce que l'on arrive au château ruiné du Bilstein, où l'on domine de nouveau une grande partie de la vallée du Rhin. Ce château, isolé de toute habitation humaine, fut pris et détruit par les troupes impériales en 1636, et doit avoir servi jadis de prison aux bandits et aux voleurs de grand chemin qui infestèrent le pays. De là nous descendons au pied des montagnes, et nous visitons la petite ville de Ribeauvillé.

Ribeauville.

Au temps où nous vivons, Ribeauvillé et ses puissants seigneurs de Ribeaupierre, dont la belliqueuse énergie se mettait à l'abri des vengeances de leurs insolentes prouesses dans les nids d'aigle posés sur des rochers qui menacent encore aujourd'hui d'écraser la ville à leurs pieds, n'inspirent plus la terreur qu'ils semaient jadis dans le pays. Depuis longtemps le vent souffle à travers les embrasures des fenêtres, d'où ces fiers chevaliers jetaient leurs regards dans la plaine, pour guetter leur proie, toujours prêts à fondre sur elle, armés de pied en cap; d'où, le matin, ils se lançaient des flèches d'un manoir à l'autre, signal de rendez-vous, quand ils voulaient chasser avec leurs meutes de chiens dans les sombres forêts d'alentour [1]. Depuis longtemps le hibou et l'épervier, le renard et la martre, se sont logés dans les tours et dans les salles, qui

[1] La légende raconte que deux frères, tous les deux passionnés chasseurs, habitaient, l'un le château de Girsberg et l'autre celui de Saint-Ulrich; ils avaient l'habitude de se réveiller en décochant une flèche d'une fenêtre à l'autre; lorsqu'un jour une flèche fut lancée ainsi au moment où l'un des frères ouvrait la fenêtre, elle lui perça le cœur, et il tomba raide mort. Près de Dusenbach, ruines d'une ancienne église, située dans un vallon latéral, à 2 kilomètres de Ribeauvillé, à une immense roche qui descend à pic, s'attache de même un souvenir de la passion pour la chasse

Ribeauvillé.

retentissaient jadis du bruit des armes et des chants bachiques de leurs nobles habitants. Ces temps de fer et ces rudes mœurs ont disparu. Dans cette contrée, où bataillaient jadis des maîtres altiers, fleurit de nos jours l'industrie paisible de la cotonnade, mais ce qui est resté du vieux temps, c'est ce sol généreux qui produit encore aujourd'hui les excellents vins auxquels Ribeauvillé doit son antique réputation.

Nous ne nous occuperons pas de la généalogie des seigneurs de Ribeaupierre, et nous renvoyons nos lecteurs qui aiment à connaître les fastes de cette illustre et robuste famille au chroniqueur Hertzog, à l'*Alsatia illustrata* de Schœpflin et à l'ouvrage érudit et en même temps pittoresque, mais plus moderne, du châtelain de Kientzheim; nous dirons seulement que le château supérieur de ces trois manoirs, perchés en triangle sur leurs bases de rochers, prend son origine dans la nuit des temps, et qu'un Rappolt doit l'avoir construit au huitième siècle, d'où lui serait venu le nom de *Rappolti petra,* que les Allemands ont traduit en *Rappoltstein* et les Français en Ribeaupierre. Des Rappoltstein se trouvent déjà dans les rangs des chevaliers qui figurent dans les premiers tournois allemands, dont *Rüxner* attribue l'origine à Henri-l'Oiseleur; on les voit dans les rangs de la noblesse alsacienne qui se revêtit de la croix, mais la généalogie positive de ces dynastes ne commença que par Égenolphe de Rappoltstein, vers la fin du douzième siècle. Depuis cette époque les seigneurs de Ribeaupierre figurent souvent dans les annales guerrières de Strasbourg. Deux siècles plus tard, quand les bourgeois de cette ville se débattaient encore contre le haut clergé et contre la noblesse, pour conserver leur indépendance conquise en 1332, ce fut un Bruno de Ribeaupierre qui les entraîna à une guerre acharnée, dont nous avons parlé à l'article de la Plaine-des-Bouchers et des phases militaires de notre ville.

Bruno y avait acquis le droit de bourgeoisie et s'était rendu maître dans ses excursions belliqueuses d'un chevalier anglais, Jean Harleston, que d'anciens chroniqueurs appellent aussi Hertenstein, et l'enferma dans son manoir en 1388. Le roi Richard s'intéressa au prisonnier et demanda au sénat strasbourgeois d'user de son pouvoir sur un chevalier qui était dans les rangs de sa bourgeoisie, pour le forcer de rendre son prisonnier, mais soit par orgueil de parvenu, soit par déférence pour un si puissant dynaste, il n'y fit attention, sachant bien que les armes anglaises n'iraient pas venger cette injure. L'affaire alla plus loin que le sénat ne l'avait cru, car, sur la plainte de Richard, l'empereur Wenceslas, à la diète d'Eger, mit la ville au ban de l'empire, et lui imposa une amende de 4,500 florins. En courtois gentilhomme, Bruno, après avoir rendu son prisonnier, en 1391, se joignit aux ennemis de ces bourgeois pour les combattre, et s'empara du château de Guémar, fief d'un Müllenheim, qui, comme nous

de ces seigneurs. La légende rapporte qu'en poursuivant à cheval un cerf dans ces montagnes, il disparut tout à coup aux regards du chasseur, dont le cheval lancé disparut de même dans l'abîme, sans que le cavalier souffrît aucun dommage de ce saut périlleux, qui a quelque analogie avec le saut du prince Charles, sur la côte de Saverne.

Coupes en vermeil qui se trouvent à la Mairie de Ribeauvillé.
Don des Comtes de Ribeaupierre.

Georg Friedrich vnd Johann Jacob Gebrvder von Rappolstein
verehren dies Geschirr zum Gedächtniss uf die Rathstube zu Rappoltsweiler 1639

Eberhard Herr zv Rappolstein vnd Geroldseck am Vassichen
verehrt dies zum ewigen Gedächtnuss auf die Rathstube zu Rappoltsweiler 1628.



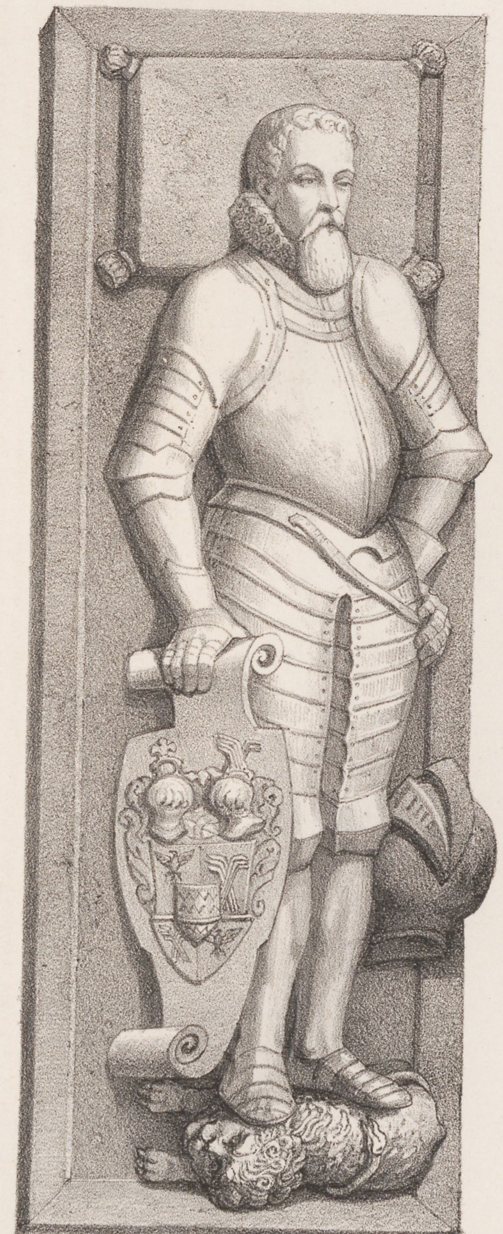
Environs, p. 79 & 32.

Tombeau de Lazare de Schwendé dans l'Eglise de Kientzheim.





Vase en grès,
trouvé dans les fouilles des Châteaux de Ribeauvillé. De la collection de Mr Ch. Heitz, à Strasbourg,
hauteur 0m 450, *largeur 0m 290.*



Environs, p. 79 & 82.

Tombeau de Guillaume de Schwendé son fils, dans l'Eglise de Kientzheim.

Lithé par Th. Muller.

47.

Lith. E. Simon à Strasbourg

Ribeauvillé.

l'avons déjà vu, se trouvait dans les rangs des Strasbourgeois. Ceux-ci, pour se venger, marchèrent contre Bruno et reprirent le château, en ravageant le territoire du seigneur de Ribeaupierre. Un autre membre de cette famille eut l'honneur d'être nommé protecteur du concile de Bâle en 1436; d'autres furent attachés à la cour des ducs de Bourgogne; Guillaume de Ribeaupierre, qui jouit, comme Lazare de Schwendi, de la confiance des empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand Ier, se distingua par sa valeur militaire, et fut grand-maître de leur cour et chevalier de la Toison-d'Or.

Par la mort des deux fils d'Eberhardt de Ribeaupierre, George-Frédéric et Jean-Jacques[1], cette famille s'éteignit dans les mâles, et la fille de Jacques, épouse d'un comte de Veldenz-Birkenfeld, entra, à la mort de son père, dans l'année 1673, en possession de ses domaines et de ses nombreux fiefs; mais ce ne fut pas pour longtemps, car nous avons vu que bientôt après les Birkenfeld s'éteignirent de même dans les mâles, et que leurs biens acquis, consistant dans les bailliages de Ribeauvillé, de Guémar, de Zellenberg, de Bergheim, de Heitersheim, de Wihr, d'Orbey et de Sainte-Marie-aux-Mines, en deçà de la Lièpvre, furent recueillis par la maison palatine de Deux-Ponts[2].

Quoique Ribeauvillé ait subi à son entrée quelques changements par la démolition de la porte orientale et de quelques parties de ses anciennes fortifications, son intérieur porte encore le cachet de ces petites villes dont nous avons parlé à l'article Kaysersberg; des portes à hautes tours, qui séparent encore la ville en diverses parties, rappellent ses agrandissements successifs et les diverses juridictions sous lesquelles l'avait placée les intérêts des suzerains; car, si nous retournons de quelques siècles en arrière, nous trouvons pour presque chacune des diverses communes environnantes un autre seigneur. Nous avons vu que Kientzheim et Kaysersberg étaient la propriété de la seigneurie de Hoh-Landspurg, fief de la maison d'Autriche; que Ribeauvillé et

[1] Les seigneurs de Ribeaupierre et ceux de Ferrette étaient dans les anciens temps les dynastes les plus puissants dans le Haut-Rhin, comme les comtes de Lichtenberg l'étaient dans le Bas-Rhin.

Les châteaux suspendus sur des masses de rochers forment, pour ainsi dire, l'échelle descendante de leur puissance nobiliaire et féodale; Rappolstein, le seul que l'on puisse distinguer depuis la plate-forme de la cathédrale et le plus élevé, qui prit son origine dans la nuit des temps, fut aussi le premier qu'abandonnèrent ces seigneurs; le Girsperg, et le plus vaste, le château de Saint-Ulrich, bâti sur l'emplacement d'une chapelle de ce nom, furent construits à la suite; Girsberg devint la proie du feu du ciel et Saint-Ulrich fut abandonné au seizième siècle; ces seigneurs construisirent alors au haut de la ville de Ribeauvillé leur quatrième château comme une résidence plus en harmonie avec les mœurs de leur siècle, résidence où, avant la révolution, le prince Maximilien de Deux-Ponts tenait sa cour avant de monter sur le trône de Bavière; il est occupé aujourd'hui par un pensionnat de jeunes demoiselles. Dans l'Hôtel-de-Ville de Ribeauvillé on conserve encore quelques vases donnés en souvenir par les comtes de Ribeaupierre à la commune; ils se distinguent tant par leur forme originale que par la belle ciselure et gravure du métal, de manière à nous engager à en donner un dessin. M. Heitz, imprimeur, possède aussi un beau vase en terre cuite avec les armoiries de cette famille et de familles alliées, trouvé dans les fouilles du château; il date du seizième siècle. Les seigneurs de Ribeaupierre étaient jadis les patrons des ménestrels ou musiciens du Haut-Rhin, et ces derniers se réunissaient en fête à Ribeauvillé, le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge, jour qui est encore fêté aujourd'hui sous le nom de *Pfeifferstag*.

[2] Voyez Strasbourg, Faubourgs, rue des Mineurs.

Ribeauvillé.

Zellenberg appartenaient aux comtes de Ribeaupierre, et Riquewihr, Hunawihr, Beblenheim, Mittelwihr, etc., au comté de Horbourg, depuis 1324 propriété des comtes de Wurtemberg, qui, depuis 1397, avaient recueilli par mariage le comté de Montbéliard, dont il faisait partie. A Riquewihr s'élève encore fièrement le château habité jadis par les comtes de Wurtemberg: c'est un grand bâtiment en style renaissance et à pignons historiés; un escalier en spirale monte dans une tourelle, au-dessus de la porte de laquelle on lit encore:

GEORG GRAVE ZV WIRTEMBERG VND ZV MVMPPELLGART, 1540
(*George, comte de Wurtemberg et de Montbéliard*, 1540),

et sur un ruban qui enlace les armoiries de cette maison la devise:

DIE STVND BRINGT'S END
(*L'heure amène la fin*).

A un kilomètre de Riquewihr, Zellenberg, que l'on voit de loin pittoresquement perché à mi-côte sur un promontoire, mérite d'être visité de près, car c'est la seule de ces petites villes entourées de murs qui n'ait qu'une porte d'entrée à sa partie supérieure.

Sainte-Marie-aux-Mines.

En quittant l'ancienne résidence des ducs de Deux-Ponts pour remonter la vallée vers Sainte-Marie-aux-Mines, nous passons devant les vastes établissements d'industrie cotonnière de MM. Weisgeber, Saltzmann et Weis, Kœhler et L. Steiner qui nourrissent un grand nombre des habitants de cette ville. En trois heures de marche sur une belle chaussée, à travers monts et forêts, en arrivant au revers de la montagne, on a devant soi, au fond de la vallée de la Lièpvre, Sainte-Marie-aux-Mines. Si cette petite ville ne portait pas ce nom d'ancienne date, on n'aurait plus aucune raison pour le lui donner aujourd'hui, et on l'appellerait plus volontiers Sainte-Marie-aux-Cotons ou à la Siamoise, car ses mines sont taries et ne déversent plus leurs richesses comme jadis où des milliers d'ouvriers tiraient l'argent, le plomb, le cuivre, la houille, le cobalt, l'arsenic et même l'or de ses puits et de ses galeries souterraines. A Fertrupt, à Saint-Pierre, à Saint-Philippe, à Faunoux, à Sainte-Croix-des-Mines, on marche sur un sol fouillé depuis que les Romains avaient établi leur puissance dans ce pays. Jadis on entendait retentir partout les coups saccadés des bocards, la fumée des fourneaux de fonte obscurcissait l'air, et des escouades de mineurs en leur costume noir donnaient à ces vallons, couverts de sombres forêts, un caractère non moins sombre. Aujourd'hui de larges nappes de pièces d'étoffes de lin, de chanvre et de coton, qui brillent de loin, semblent remplacer en été la froide nappe de neige qui couvre le sol en hiver.

Il n'entre pas dans le plan de notre ouvrage de faire une longue description historique de l'exploitation de ces mines, ni de leur rapport souvent prodigieux, qui leur donnait une réputation européenne; il nous suffit d'appeler l'attention du touriste sur les

Sainte-Marie-aux-Mines.

richesses de l'industrie et sur les beautés de la nature de ce coin de terre, et nous renvoyons nos lecteurs, qui prennent un intérêt scientifique à ces exploitations, à l'intéressant travail dont M. Risler a gratifié cette vallée[1]. Nous nous bornerons seulement à retracer le résumé historique qu'il en donne dans ces lignes :

« Si maintenant, après les détails historiques que nous avons donnés sur les mines « de Sainte-Marie, nous résumons l'histoire de leur exploitation, nous trouvons qu'elle « a eu cinq grandes époques.

« La première fut celle des Romains, qui nous est révélée par les travaux souterrains « qu'ils exécutèrent dans nos montagnes ; sans pouvoir préciser au juste le temps qu'elle « dura, nous pensons que cette exploitation peut être placée entre les deuxième et « cinquième siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'époque où les Romains, maîtres « de l'Alsace, y avaient formé leurs nombreuses colonies.

« La deuxième époque est celle où les solitaires d'Echery exploitèrent les mines « d'argent de ces vallées au neuvième siècle.

« La troisième époque comprend l'exploitation par les seigneurs d'Echery entre les « dixième et quatorzième siècles.

« La quatrième époque est celle de cette grande exploitation des seizième et dix- « septième siècles, laquelle, ayant commencé en 1502 et fini en 1636, avait duré « cent trente-quatre ans. Elle eut lieu par les seigneurs de Ribeaupierre et les archiducs « d'Autriche, ainsi que par diverses compagnies, pour les mines de la partie alsacienne « de la vallée, et par les ducs de Lorraine pour celles situées sur le côté lorrain.

« La cinquième époque, enfin, fut celle où les mines furent exploitées par différentes « compagnies, depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à la révolution « française de 1789. »

Dans la quatrième phase de l'exploitation de ces mines on peut juger de leur riche rapport par ce qu'en dit Münster dans sa *Cosmographie*. Il les avait visitées en 1545, et le directeur Hubinsack l'introduisit dans les principaux puits et galeries, et lui montra avec détail toute l'exploitation. Il y avait alors dix fourneaux à fonte qui fonctionnaient jour et nuit; plus de 3,000 ouvriers étaient occupés souterrainement, au bocage et au lavage du minerai, et en peu d'années plus de douze cents maisons furent construites à Fertrupt (*Fortelbach*) et dans les vallons environnants. On trouvait alors, surtout dans la mine de Saint-Guillaume et dans celle du Four, des morceaux d'argent pur, d'un poids d'un à trois quintaux, que les orfévres pouvaient employer sans autre raffinage. Depuis 1525 jusqu'en 1545, où Münster visita ces mines, le produit annuel ne monta pas à moins de 6 à 7000 marcs d'argent pur, sans compter le rapport du plomb, du cuivre et d'autres métaux.

[1] *Histoire de l'industrie dans la vallée de Liépvre*, département du Haut-Rhin, par D. Risler. Sainte-Marie-aux-Mines, 1851, brochure in-8°.

Sainte-Marie-aux-Mines.

Non-seulement Münster, mais d'autres historiens et savants s'accordent à faire ressortir les richesses des mines de ces vallons. Wencker nous dit, dans sa *Chronique manuscrite,* qu'en 1523 on en retirait parfois par jour deux ou trois quintaux de minerai d'argent; un autre nous rapporte qu'en 1524 la ville de Strasbourg envoya à Fribourg en Brisgau une députation auprès de Ferdinand, frère de Charles-Quint, pour faire sanctionner les propriétés qu'elle possédait dans la vallée de la Lièpvre, où les mines étaient dans un état tellement florissant qu'elles produisaient souvent un à trois quintaux d'argent pur.

Mais à cette période de prospérité succéda ensuite une époque où le marteau des actifs mineurs ne frappait plus que le roc et où les filons métallurgiques avaient complétement disparu; on abandonnait un puits, une galerie improductive pour en attaquer une autre. Des incendies calamiteux qui avaient ravagé à diverses reprises Sainte-Marie-aux-Mines et les hameaux environnants, les guerres, les maladies épidémiques furent de nombreuses causes de cessation temporaire des travaux, qui se relevèrent de nouveau; au commencement de ce siècle il s'était même formé une compagnie pour la reprise de l'exploitation, dont le résultat ne fut néanmoins plus que l'ombre de ce qu'il avait été précédemment, et qui cessa enfin totalement en 1826. Quand deux années plus tard, dans une tournée que nous fîmes dans ces montagnes, la curiosité nous poussa à explorer ces souterrains, de même que nous avions parcouru les mines de plomb et d'argent de Gozlar, dans le Hartz, et celles de l'*Oberland* badois, un vieux mineur nous servit de guide dans nos pérégrinations dans le sein de la terre. Le vieillard nous affubla du costume noir d'usage, nous couvrit la tête d'une espèce de bonnet fourré; après nous avoir muni d'une lampe, et avant d'entrer dans la mine, il joignit ses mains et prononça la prière avec le *Glück auf!* d'usage. On voyait bien à la nombreuse boiserie pourrie, à l'humidité des eaux qui suintaient partout dans ces galeries, que l'entretien en était très-négligé et devait être énormément coûteux; à notre sortie nous avions les poches chargées d'échantillons de minerai et de fragments de chaux fluatée de formes grotesques; à notre séparation le bon vieux mineur, que nous avions invité à boire un verre de vin à l'auberge de Faunoux, nous serra tristement la main, en disant que l'esprit de la montagne avait abandonné les mineurs et leur avait voilé ses trésors. « Dieu sait, dit-il, quand il aura de nouveau pitié de nous autres pauvres mineurs.» Ce mélange de foi religieuse et de croyance aux esprits bienfaisants et malfaisants qui président à ces souterrains, nous rappela la charmante légende que le poëte A. Stœber reproduisit plus tard dans l'*Elsässisch Sagenbuch*[1]. Depuis nous voulûmes revoir ces mines et aller à la recherche

[1] Le gnome de la montagne rencontra un jour une jeune et belle fille se mirant dans les eaux transparentes d'une source et lui déclara son amour, en lui promettant de la faire reine de son cœur et de ses trésors; mais la jeune fille se rit de lui, car elle était déjà éprise d'un jeune et beau mineur, qui bientôt devait l'épouser. L'esprit, courroucé

du vieux mineur; mais il avait payé son tribut à la mort, en même temps que la source de ces richesses souterraines était tarie, et on nous assura que l'état de ces galeries abandonnées présentait trop de dangers pour qu'on pût en permettre l'entrée au touriste curieux.

Sainte-Marie-aux-Mines.

Outre l'industrie métallurgique, la fabrication du cobalt et le raffinage de l'arsenic, la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines se livrait, au siècle passé, à la fabrication des galons d'or et d'argent, à celle de la coutellerie, qui n'arrivèrent cependant jamais à un état florissant, jusqu'à ce qu'en 1755 J. G. Reber y posa la base de l'industrie cotonnière, dont le développement prit depuis d'énormes proportions avec la fabrication de draps et la teinturerie, qui occupent aujourd'hui des milliers de tisserands et d'ouvriers.

Les anciens souvenirs religieux de fondations d'églises et de monastères remontant aux premiers siècles du christianisme en notre province, et dont nous trouvons tant de traces dans d'autres vallées des Vosges, ont tous disparu, si ce n'est la ruine d'Echery. En nous dirigeant vers le commencement de la vallée, à trois kilomètres de Sainte-Marie, nous arrivons à Sainte-Croix-des-Mines que nous avons déjà citée. A ce petit village se rattache un épisode de l'invasion désastreuse des Armagnacs en Alsace. Sachant qu'un corps de ces troupes dévastatrices devait se retirer en Lorraine, en traversant ces gorges, 500 hommes de troupes strasbourgeoises, de Schlestadt et de paysans armés de Villé, se réunirent, se mirent en embuscade dans la montagne, le 18 mars 1445, et fondirent sur l'ennemi avec une telle impétuosité qu'ils en tuèrent plus de 300, et ramenèrent prisonniers plus de 400 hommes et 16 chevaux, après s'être partagé un butin de plusieurs canons et de drapeaux, de cuirasses, d'armes et de beaucoup de valeurs en argenterie, qu'ils traînèrent avec eux sur des chariots.

Val de Villé.

Au village de Lièpvre, renommé jadis par un monastère, que fonda, au huitième siècle, Fulrade, abbé de Saint-Denis, nous quittons cette vallée pour la retrouver vers son embouchure, et nous gravissons un chemin charmant, en passant par l'Allemand-Rombach sur la Wantzel. Sur cette montagne, qui sépare la vallée de la Lièpvre du val de Villé, et que nous distinguons parfaitement bien sur notre panorama, on jouit d'un coup d'œil ravissant vers Sainte-Marie-aux-Mines, entourée des nombreuses blanchisseries qui brillent au loin, et sur la côte, au fond de la vallée, que traverse une route en zigzag se dirigeant vers Saint-Dié. En descendant au delà, à travers de belles forêts, on arrive à Breitenau, petit village dans le vallon d'Urbeis, embranchement du val de Villé, qui monte du sud vers le nord-ouest entre la Wantzel et la montagne derrière Dambach et l'Ungersberg. Ici le voyageur est frappé de l'absence de toutes ces industries qui

de ce refus, alla à la recherche de l'amant et le jeta dans un puits, où il trouva une mort misérable, et la jeune fille en mourut de chagrin. Depuis ce temps, pour se venger de l'ingratitude des humains, les souverains de la montagne cachèrent leurs trésors, qu'une jeune fille, disposée à donner son cœur à l'un d'eux, pourra seule faire retrouver de nouveau.

Val de Villé.

vivifient les vallées de la partie supérieure des Vosges, et qui ne se retrouvent que dans celle de la Bruche, mais sur une échelle beaucoup moins étendue que là-haut. Au val de Villé et dans les petites gorges de montagne qui y aboutissent, l'habitant est obligé de chercher ses ressources pour la vie dans les seules productions de la terre; dans les régions inférieures il cultive encore la vigne ; les régions supérieures sont couvertes de forêts, et la scierie y remplace les grandes fabriques de tissage et les filatures. Le kirsch et la pomme de terre y sont excellents, et à Urbeis et à Lalaye on trouve quelques houillères très-faiblement exploitées, qui le seraient peut-être davantage si Sarrebruck n'était pas rapproché avec ses abondantes ressources et ses qualités supérieures.

Si l'amateur, qui fouille dans les souvenirs de l'histoire des temps passés, ne trouve pas dans ces environs des monuments dignes de ses savantes investigations; si l'admirateur des progrès de l'industrie n'y trouve que des machines dans leur état presque primitif, le peintre, le géologue et le botaniste qui se fixeraient pour quelque temps à Villé, à Saint-Martin, à Urbeis, au pied du Climont, trouveraient dans cette vallée, depuis son embouchure à Scherwiller jusqu'au fond, au-dessus de Steige, sur une longueur d'à peu près douze kilomètres, de riches récoltes pour leurs études.

Hoh-Königsbourg.

Après ce court aperçu sur le val de Villé, continuons notre promenade de Lièpvre. A quatre kilomètres de ce village, en suivant le cours du limpide ruisseau du même nom, nous montons à droite vers les ruines du château de Hoh-Königsbourg; un auteur, qui a écrit il y a deux siècles, nous dit que le chemin en est rude et rocailleux, et qu'on y rencontre des sapins d'une hauteur prodigieuse; dans la seigneurie de Ribeaupierre on parcourt une forêt touffue, sombre et épouvantable, appelée le *Trou du crochet du diable*, dans laquelle ne pénètre que le voyageur égaré ou le courageux chasseur en poursuivant le gibier; elle est peuplée d'esprits malins et damnés, qui se laissent voir le jour et la nuit pour lutiner les pauvres humains[1]. Aujourd'hui on cherche en vain ces horreurs sauvages, et on traverse sans la moindre inquiétude une belle forêt, au sortir de laquelle, en arrivant sur la hauteur, on aime à se reposer, avant de gravir le château, auprès de la source fraîche et cristalline de la maison du garde forestier.

Hoh-Königsbourg ne porte pas en vain ce nom royal, et si les seigneurs qui y avaient leur résidence n'étaient pas des rois, on peut dire que du haut de ces murs immenses ils dominaient la plaine comme des monarques sur leur trône. Nous nous rappellerons toujours avec un vif plaisir une magnifique nuit d'été, par un brillant clair de lune,

[1] Der Weg dahin ist felsigt und ungeschlacht, ist durch lauter Gebirg und Waldung gemacht, massen unbeschreiblich grosse und hohe Tannen anzutreffen; auf Markircher Strass, in einem noch zur Herrschaft Rappolstein gehörigen dicken, finstern und recht fürchterlichen Wald, das Höllenhackenloch genannt, worinn niemand als wer sich etwann verirrt oder zuweilen ein Jäger der einem Wild nachjaget kömmt, giebt es verschiedene dahin verbannte Geister die sich Tags und Nachts sehn lassen und die Leute gewaltig verführen, etc.

Hoh-Königsbourg.

que nous avons passée avec quelques amis, amateurs des études historiques et des beautés de la nature, dans les ruines de ce manoir. Le silence de la solitude qui nous entourait, la pâle lumière de la lune qui projetait de larges ombres dans la plaine, se prêtaient si bien aux vagues rêveries inspirées par les souvenirs du passé; plus tard des feux de bengale que nous allumâmes dans son enceinte vinrent éclairer de leurs feux rougeâtres les anciens appartements lézardés, et les silhouettes des croisées extérieures se détachèrent vivement sur la façade principale, dont les hautes tours s'élevaient dans les airs comme de noirs fantômes; enfin, ce fut un coup d'œil ravissant et grandiose, quand le matin, vers trois heures, pendant que les vallées de la Lièpvre et de Villé étaient encore plongées dans les sombres vapeurs du matin, le ciel commença à se rougir à l'orient, et quand le soleil vint dorer les cimes lointaines des Alpes, et, se levant radieux derrière la Forêt-Noire, éclaira successivement les points culminants des Vosges, et apporta enfin la chaleur de ses rayons bienfaisants dans notre gîte humecté par la rosée, au milieu des feux expirants de quelques tisons qui s'éteignaient.

En parcourant ces vastes ruines, on aime à y retrouver la destination primitive de ses enclos intérieurs; les corbeaux qui font saillie dans le mur indiquent encore l'emplacement où reposait la charpente des divers étages; là se retrouvent la vaste cheminée autour de laquelle étaient assis ses anciens maîtres, écoutant les chants héroïques des ménestrels; l'embrasure de fenêtre avec ses deux siéges d'où la châtelaine laissait errer ses regards dans l'étendue de la vallée; on y reconnaît les fortifications extérieures, les murs de circonvallation flanqués de tours et de rondelles. A l'ensemble de ce qui reste de ce manoir on devine les divers siècles dont chacun y a laissé des traces de construction, depuis les massifs souterrains à l'arc cintré [1] jusqu'à la magnifique tour, dont les pierres taillées en diamant semblent être élevées d'hier; depuis le donjon à encorbellement jusqu'aux escaliers en spirale, qui montent à l'angle nord sur la terrasse voûtée, sur la galerie qui domine tout à l'entour, et d'où l'on jouit de la vue la plus étendue. L'histoire de ce château se perd dans l'époque romaine; elle reparaît sous Charlemagne et ses successeurs sous le nom d'*Estuphin*, sous celui de *Castrum Kunegesberg,* de *Cunisberg,* etc. Speclin nous rapporte, dans ses *Collectanea,* qu'il était habité,

[1] Dans les *Antiquités du Bas-Rhin*, publiées par le digne confrère de M. de Golbéry, feu M. G. Schweighæuser, l'artiste, en donnant une vue de ces caveaux souterrains, y a placé dans son imagination quelques bandits en quête de leur proie; nous n'y avons jamais fait une rencontre pareille, mais nous signalerons cependant une aventure qui nous y est arrivée, pour servir de leçon à d'autres personnes. Piqué par la curiosité de bien voir ces sombres réduits, nous y entrâmes muni de quelques boîtes de feu de bengale, mais à peine ce feu éclairait-il de sa vive lumière ces voûtes noires, que des nuées de chauves-souris et de hibous vinrent voltiger autour de nous et nous battre la figure de leurs coups d'ailes, de manière à nous forcer de couvrir des deux mains les yeux, pour les garantir de leurs insolentes caresses. En combattant ces hôtes inattendus, l'odeur du soufre, chassée par le vent dans ces gorges, manqua de nous asphixier et nous força à une bien prompte retraite, heureux de pouvoir en sortir sans être suffoqué ou aveuglé.

Hoh-Königsbourg. au milieu du quinzième siècle, par quelques chevaliers, qui en firent un repaire de brigandage de grand chemin, et que, pour mettre fin à leurs insolentes rapines, l'archiduc d'Autriche Sigismond, l'évêque de Strasbourg, la ville de Bâle et les seigneurs de Ribeaupierre réunirent leurs hommes d'armes et s'emparèrent du château, qui fut en partie démoli.

En 1479, la ville de Strasbourg aida à la reconstruction de Hoh-Königsbourg, et depuis cette époque des seigneurs, dont les noms marquent dans l'histoire, y ont attaché leur nom. L'empereur Frédéric III le donna en fief à Oswald de Thierstein, qui arma de l'éperon d'or de la chevalerie le duc René de Lorraine à la bataille de Morat, où il commanda la cavalerie, qui lança l'armée bourguignonne dans le lac. En 1522, il fut donné aux fils de François de Sickingen, ce vaillant ami de Gœtz à la main de fer. Un siècle après, ce fief fut acheté par Rodolphe de Bollwiller, qui le transmit à son gendre, le comte Ernest de Fugger, descendant de cette illustre famille commerçante de laquelle Charles-Quint disait, quand François I[er] lui fit montrer les trésors de la couronne de France, qu'il avait à Augsbourg un tisserand assez riche pour les payer au comptant. Les Fugger n'en jouirent que peu d'années, car les armes suédoises se rendirent maître de ce château, en 1633, et le détruisirent.

Il serait à désirer que cette ruine fût entretenue, au moins dans l'état dans lequel elle se trouve, ce qui pourrait se faire à très-peu de frais, car ce monument d'architecture féodale est sans contredit le plus complet dans toute la partie des Vosges, si nous faisons exception de la vaste enceinte du Hoh-Landspurg, beaucoup moins intéressante, et des ruines du château de Flekenstein, au fond des montagnes, à quelques kilomètres de Wissembourg, sur la frontière de la Bavière-Rhénane. Ce dernier n'est pas si imposant sous le rapport des constructions d'architecture, mais il l'est d'autant plus par la fouille dans le roc vif, dans lequel la main patiente des hommes a creusé de nombreux réduits et des escaliers en spirale.

Le touriste, qui veut se diriger du Hoh-Königsbourg vers Ribeauvillé, trouve un chemin charmant à mi-hauteur de la montagne par le village de Thannenkirch et le Schlüsselstein, roche d'agate, tout près de cette dernière ville; l'archéologue choisira un chemin plus long et plus pénible en gravissant la cime du Thängel à la droite, et en visitant les constructions celtiques ou romaines d'un antique mur cyclopéen; nous dirigerons nos pas vers les ruines du château de Kientzheim, situées au bas de la montagne.

Kientzheim. Pour y arriver, on se promène comme dans un vaste jardin anglais à travers la forêt, et tout à coup on s'arrête devant cette ruine où, entre des sapins, des chênes et des bouleaux, on voit fleurir au printemps des touffes de lilas et en automne le dahlia aux mille couleurs, que l'on est étonné de rencontrer parmi ces hôtes de la montagne; c'est que le propriétaire de ce château, M. Mathieu de Faviers, a eu soin d'embellir par

Kientzheim.

l'art cette partie de ses propriétés; il a fait enlever les épaisses broussailles qui en obstruaient l'intérieur, y a fait ménager des terrasses garnies de bancs, où l'on aime à se reposer, en jouissant de la vue dans la plaine, et à côté des guirlandes de lierre indigène, qui grimpent le long de ces murs, on trouve celles de l'odorante clématite exotique. Le châtelet de Kientzheim n'a pas l'air d'une ruine, où à tout moment on craint les éboulements des pierres; il ressemble plutôt à une construction solide, par laquelle le caprice du propriétaire a voulu orner son vaste parc, en souvenance des temps passés; aussi, pour l'empêcher de dégénérer en ruine, est-il toujours fermé à clef; mais on ne la refuse jamais au touriste désireux de le visiter.

Ortenberg et Ramstein.

En descendant de la montagne, nous traversons le village de Kientzheim, situé au milieu de riches vignobles, que nous cotoyons jusqu'à Châtenois. Là, le voyageur préfère le séjour du bain à proximité, à celui de cette ancienne petite ville épiscopale, qui ne présente rien de confortable ni d'hospitalier. Ce petit coin de terre, qui se distingue par son site pittoresque, à l'entrée des vallées de la Lièpvre et de Villé, est en même temps remarquable par une foule de souvenirs historiques qui s'y pressent. A la gauche se présente la cime conique ornée des ruines de Hoh-Königsbourg; en face, sur un promontoire de la Wantzel, qui sépare les deux vallées, est située la ruine du château de Frankenbourg, ancienne propriété des comtes de Werd, landgraves d'Alsace, et plus tard du grand-chapitre de la cathédrale de Strasbourg, détruit par le feu en 1582. A notre droite, sur une montagne chauve, entrecoupée de masses de roches de granit, stationnent comme deux vedettes avancées, pour surveiller l'entrée dans ces gorges, les tours ruinées d'Ortenberg et de Ramstein, au-dessous desquelles nous retrouvons, sur un mamelon chauve, les restes d'une redoute élevée par les Suédois, et au pied de la montagne repose, entouré de vignes, le village de Scherwiller.

Ortenberg et Ramstein subirent la force des armes des Strasbourgeois; le premier château fut pris par eux, en 1420, quand ils étaient à se batailler contre la noblesse, qui avait quitté la ville et s'était constituée hostilement au dehors; ils s'étaient emparés du second en 1335. Ortenberg était la propriété d'un Müllenheim, bourgeois de Strasbourg, et fut assiégé et pris, en 1474, par Pierre de Hagenbach, préfet de Charles-le-Téméraire; mais, après que Hagenbach eut été décapité à Brisach, et que Charles eut trouvé la mort à la journée de Nancy, les Strasbourgeois reprirent ce château avec leurs propriétés dans la vallée de la Lièpvre. Dans cette même guerre, un Marx d'Eckwersheim, capitaine des troupes de notre ville, fit prisonnier, à la bataille de Nancy, un comte Louis de Nassau; au lieu de remettre son prisonnier entre les mains de la puissance qui l'avait engagé, il le retint, dans l'espoir d'une forte rançon, au château de Bilstein; selon Speclin et selon Künast, au château de Ramstein. L'Ammeister Schott, à la tête d'une troupe armée, se rendit devant le château, parvint à y entrer

Ortenberg et Ramstein.

sans bruit, au moyen d'intelligences secrètes qu'il avait dans l'intérieur, et qui lui en ouvrirent la porte, et surprit le capitaine attablé, en bonnes dispositions gastronomiques. Celui-ci, tout surpris en voyant entrer l'Ammeister, accompagné de quelques sénateurs, leur demanda si le diable les avait introduits à son insu; mais Schott lui répondit, en riant, que la main de Dieu les avait guidés pour prendre part au repas; Marx fit bonne mine à mauvais jeu, en les invitant à partager son dîner, et en y conviant de même son noble prisonnier, le comte de Nassau. La journée se passa gaîment, et le lendemain la troupe retourna à Strasbourg avec le prisonnier, que l'on garda, avec tous les honneurs dus à son rang, dans le *Pfenningthurm*, jusqu'à ce qu'il se fût libéré, moyennant une rançon de 30,000 florins.

Guerre des paysans.

Nous nous trouvons ici au centre d'action des hordes insurgées des paysans d'Alsace, en 1524 et 1525. Leurs actes de brutale dévastation jetèrent l'épouvante dans les manoirs des nobles comme dans les couvents du clergé, dans les villes comme dans les villages, firent mettre les armes à la main, aux uns pour l'attaque, aux autres pour la défense, et donnèrent lieu à cette guerre que nos annales appellent *la guerre des paysans, la Jaquerie, der Baurenkrieg, der Baurenlärm*. Les causes de cette insurrection résidaient depuis longtemps dans la position misérable dans laquelle se trouvaient les gens de la campagne, caste abjecte, entretenue dans la plus abrutissante ignorance et sous un brutal despotisme. Le paysan n'appartenait pas à la race des hommes; il était une chose attachée au sol, un meuble, une machine à travailler, corvéable et taillable à merci, un corps de chair et d'os animé, dont le sang était bon à verser pour le compte du seigneur, qui l'avait acheté ou reçu en héritage avec son territoire, pour celui des abbayes et des couvents auxquels il appartenait. Depuis longtemps les municipes s'étaient émancipés, et avaient conquis à force de combats et d'argent une position indépendante et privilégiée, quand l'habitant de la campagne était encore serf, vivant misérablement sous son toit de chaume, à tout moment mis en cendres dans les guerres intestines de baron à baron, de seigneur à prélat et des villes contre tous les deux. S'il désertait sa commune pour se soustraire aux traitements souvent intolérables de son maître, s'il allait chercher un refuge sous les murs d'une ville hospitalière, il était pourchassé, réclamé, et la recherche de ces malheureux parias, qui étaient heureux de pouvoir vivre au dernier rang des bourgeois d'une ville, donnait souvent lieu à des querelles vidées les armes à la main, ou par des compromis et par des décisions impériales aux diètes [1].

Vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, leur sort devint encore plus intolérable. La noblesse et le haut clergé voulaient imiter le luxe des Espagnols, auxquels l'or affluait à foison des mines du Nouveau-Monde, et des riches

[1] Voyez Wencker, *Dissertatio de Pfahlburgeris*. Argent. 1698, in-4°.

Guerre des paysans.

Vénitiens, qui s'étaient rendus maîtres du commerce productif avec l'Asie; l'invention de la poudre à canon et son emploi dans les siéges et dans les batailles avaient changé la face du système militaire, et obligé les suzerains d'avoir à leur gage des soldats expérimentés, aguerris, des lansquenets soldés, en place de leurs rustres vassaux. Ces diverses raisons enfantèrent des besoins nouveaux, inconnus jusque-là, et par suite des dépenses dont on extorquait le montant, par des contributions et des corvées, aux malheureux serfs de la campagne. Les moines qui, dans le principe, avaient si bien mérité de l'humanité par les progrès qu'ils avaient fait faire à la civilisation, qui, tout en servant Dieu, avaient, par le travail des champs, transformé des contrées sauvages en oasis cultivées, qui avaient pratiqué les sciences et les arts, vivaient en majeure partie dans une démoralisante indolence et dans une ignorance complète, au détriment du campagnard, qui regardait les uns d'un œil envieux et les autres avec dédain. L'imprimerie travaillait de ses mille bras, et lançait dans le monde des idées qui commençaient à germer et à fermenter en Allemagne, berceau de son invention. En voyant les villes fleurir par l'industrie et le commerce, la noblesse et le clergé se nourrir de la sueur de leurs fronts, il était bien naturel que ces pauvres hères, comme on les appelait, songeassent à secouer les étreintes de leur joug oppresseur, à se venger des affronts et des actes de cruauté dont ils étaient victimes, en agissant comme agissent les rustres, de leurs forts poignets. En Thuringe, en Westphalie, en Souabe, dans la Forêt-Noire, des paysans s'étaient déjà révoltés contre leurs maîtres en 1499, en 1500, en 1509, en 1511 à 1514; mais ces actions disséminées, ces révoltes partielles furent facilement étouffées dans leur principe par le fer.

Quelques années plus tard, les doctrines de la réformation commencèrent à ébranler la société. Ces doctrines, à vrai dire, n'étaient pas nouvelles, mais ce qu'enseignaient ces hardis athlètes de l'esprit était depuis longtemps oublié et altéré par les hommes, et quand ils prêchaient du haut de leurs chaires que le Christ, par son divin enseignement, avait aboli l'esclavage et rendu aux hommes leur liberté morale par son propre sacrifice, les malheureux paysans rustres comparaient ces principes du christianisme avec leur abjecte position matérielle. Le dogme chrétien de l'égalité de l'homme devant son Créateur, si souvent exprimé par les anciens maîtres dans leurs danses macabres, ce sentiment de dignité qui relève l'espèce humaine, s'embrouillèrent dans ces têtes abruties par une crasse ignorance et par la longue oppression du servage. C'est pourquoi aussi cette révolte prit chez les uns une couleur d'inspiration et même de fanatisme religieux, chez les autres une teinte politique, et commença surtout à agir là où l'oppression était la plus insupportable, et où le sentiment de l'envie était alimenté davantage par la distance des positions sociales. Longtemps avant que les idées religieuses étaient venues s'en mêler, les haines et les vengeances des paysans s'étaient dirigées contre la noblesse, contre les moines et contre les juifs, qui s'étaient

Guerre des paysans.

fait détester par leurs exactions usuraires. Leur mot de reconnaissance et de ralliement en portait l'empreinte : O Dieu! quelle triste existence! quand donc les nobles et les moines nous laisseront-ils respirer! (*Ach Gott! was ist das für ein Wesen! wir können vor dem Adel und den Pfaffen nit genesen!*) et le soulier, qui les avait si longtemps foulés aux pieds, leur servait de bannière.

Au commencement de l'année 1524, les paysans de la haute Forêt-Noire et du Hauenstein donnèrent l'exemple de l'insurrection à ceux du Sundgau; de là, semblable à une avalanche qui grossit incessamment dans sa marche destructive, elle couvrit toute notre province, depuis la frontière de la Suisse jusqu'aux environs de Wissembourg et de Landau, pour se ruer ensuite sur le Palatinat, sur le Brisgau et l'Ortenau.

Dans le principe, les chefs eurent leurs conciliabules dans les forêts solitaires de l'Ungersberg; Ulmann de Schlestadt, Nicolas Ziegler de Stotzheim, Itel Jörg de Rosheim, Érasme Gerber de Molsheim, Wolf Wagner de Rhinau et d'autres encore s'étaient placés à la tête de ces différentes bandes révoltées, et leurs diverses prétentions et exigences se formulaient à peu près en ces divers points :

Les prêtres, qui n'avaient prêché jusqu'à présent que pour satisfaire à l'égoïsme des seigneurs, devaient avant tout prêcher les principes consolateurs de l'Évangile. Abolition complète de la dîme et des canons (*Gülten*). Réduction du taux de l'intérêt à 1 florin par 20 florins, c'est-à-dire à 5 p. 0/0. Liberté complète du droit de chasse et d'exploitation des eaux et des forêts. Abolition du servage et des corvées, et liberté individuelle de choisir les maîtres. Abolition de la juridiction ecclésiastique et du tribunal suprême impérial de Rothweil, en Souabe. Nomination des baillis par la voie élective. Suppression des riches prébendes et rentes ecclésiastiques, dont les revenus individuels ne devaient pas dépasser la somme de 60 florins. Abolition des contributions mortuaires à l'Église. Usufruit des terrains vagues et usagers seigneuriaux. Mort aux juifs et séquestration de leurs biens. On voit déjà par ces divers articles, dont chacun devait jurer la stricte observance, par quelle confusion des idées religieuses, sociales et politiques ces hordes insurgées voulaient se frayer un chemin vers un meilleur avenir.

Le tocsin sonna partout dans les villages; les paysans, armés de fourches, de haches, de fléaux, excités par les femmes, et réunis par milliers, se jetèrent sur les prélatures, sur les couvents, sur les maisons de péage, en pillèrent les trésors, mirent en lambeaux les livres, assiégèrent les manoirs de la noblesse, tout en se gorgeant de vin et de comestibles. Les plus furieux et les plus rapaces étaient les vassaux des couvents, dont les avoyers s'occupaient peu de leur protection; c'est de cette manière que furent pillées et ravagées les prélatures de Massevaux, de Murbach, de Marbach, de Pairis, dans le Haut-Rhin; d'Alspach, dans la vallée de Kaysersberg; de Hugshoffen, dans celle de Villé; d'Ittenwiller, près d'Epfig; de Saint-Léonard et d'Altorf, près de Bœrsch

Guerre des paysans.

et de Dorlisheim; les abbayes de Marmoutier, près de Saverne, et celles de la forêt de Haguenau, Königsbruck, Biblisheim, Wallbourg, Neubourg, Surbourg; celles de Stürtzelbronn, de Seltz, de Reinhardsmünster, de Marienbronn, dans le Bas-Rhin, et bien d'autres encore. Chanoines, moines, juifs, vinrent s'abriter dans le sein des villes; d'autres jetèrent le froc et firent cause commune avec les paysans. Les barons et varlets quittèrent leurs châteaux forts dans la montagne, pour chercher également un refuge dans les cités où beaucoup d'entre eux avaient recherché le droit de bourgeoisie. Strasbourg, Colmar, Mulhouse, Haguenau, fourmillaient alors d'une multitude de gens qui y étaient venus de loin et de près, pour échapper à la brutalité de l'insurrection; nobles et prêtres y cherchaient l'hospitalité et la sûreté, les uns dans les hôtels de leurs proches et amis, les autres dans les couvents.

Ce fut en vain qu'on tenta de réagir contre toutes ces forces agressives, qui dominaient en maîtres dans le pays. Les *Landvœgt* impériaux du Haut et du Bas-Rhin n'avaient pas d'armées à mettre en campagne, et les délégués de la noblesse, du clergé et des dix villes libres impériales d'Alsace, convoqués à diverses reprises, se perdirent en de vaines discussions, et se quittèrent sans avoir pu tomber d'accord sur les moyens d'opposer une digue à cette vaste levée de boucliers. D'ailleurs, le secours des petites villes d'Alsace, avec leur contingent d'hommes et d'armes, allait leur échapper; car, dans ces villes, qui avaient été fermées d'abord pour les préserver de l'invasion des campagnards, les autorités eurent bientôt peine à contenir les habitants, qui, en voyant camper devant leurs murs des armées de 10 à 15,000 paysans, finirent par faire cause commune avec eux, et leur envoyèrent des armes, des munitions, des provisions de bouche et des tonneaux de vin, pour empêcher le pillage et la dévastation. La peur d'un côté, de l'autre le levain de la discorde et l'espoir de la rapine, firent ouvrir les portes et baisser les ponts-levis; de cette manière, Soultz, Rouffach, Bergheim, Hunawihr, Riquewihr, Ribeauvillé, et en dernier lieu, Kaysersberg, Saverne et d'autres petites cités d'Alsace se rangèrent du côté de l'insurrection. Les habitants des villes qui, depuis longtemps, jouissaient d'une position plus avantageuse, voyaient bien que les griefs des gens de la campagne n'étaient pas sans fondement; la ville de Strasbourg surtout, dont les sénateurs s'étaient mis en campagne pour amener une réconciliation, joua un beau rôle de médiateur dans cette occurrence. Ils engagèrent premièrement la noblesse et le clergé à faire des concessions au malheureux sort des paysans, à leur promettre des garanties pour l'avenir et un généreux pardon, s'ils voulaient déposer les armes et rentrer dans leurs foyers. Parfois ils avaient le bonheur de trouver des sentiments d'humanité qui répondaient sympathiquement à leurs démarches conciliatrices; mais souvent aussi ces essais de pacification étaient repoussés avec une morgue hautaine et un insolent orgueil.

Dans l'intérieur de Strasbourg quelques velléités de prendre part à l'insurrection

Guerre des paysans.

s'étaient fait jour parmi certaines tribus de sa population; mais elles furent de suite sévèrement réprimées; le Magistrat répondit par un refus formel à une demande d'armes et de munitions qu'avaient faite les insurgés; il fit aussi saisir des drapeaux et des bannières, commandés en ville par divers corps des paysans.

Depuis quelques mois une anarchie complète avait gagné des populations tout entières. Les habitants valides des villages avaient quitté forcément ou volontairement leurs foyers, pour aller grossir les bandes de paysans, réunis par milliers et divisés en corps, sous la conduite de leurs chefs, par communes et par cantons, sans que des moyens de répression pussent être réunis pour arrêter les actes de pillage et les excès qu'ils commettaient partout. Le duc Antoine de Lorraine prépara une armée au delà des Vosges, dans le double but de comprimer l'insurrection qui commençait à atteindre ses propres populations campagnardes et de l'envoyer en Alsace pour étouffer la révolte dans son foyer. Saverne et ses environs étaient un point de ralliement d'environ 30,000 paysans. Dans la matinée du lundi, 15 mai, l'avant-garde de l'armée lorraine descendit des hauteurs, mit garnison dans le château épiscopal du Haut-Barr, pour observer de ce point élevé le mouvement de l'ennemi, et occupa en même temps la position de Saint-Jean, à la gauche, d'où l'on attaqua la place par une forte canonnade, en même temps que l'on établit des batteries à l'endroit où est situé de nos jours la fabrique du Zornhof. Les ducs Antoine de Lorraine, de Guise et de Vaudemont avaient leur quartier-général à Steinbourg, et les nombreux corps de Stradiotes, d'Albanais, d'Italiens, de lansquenets allemands et flamands, qui faisaient partie de leur armée, se répandirent dans la plaine, en livrant de nombreux combats aux bandes de paysans disséminées, qui toutes se hâtèrent de se réunir dans Saverne. Dans l'après-midi un carnage affreux eut lieu à cinq kilomètres de Steinbourg, au village de Lupstein, situé sur une hauteur, en face de Dettwiller. En avant de ce village, quelques milliers de paysans s'étaient mis en bataille derrière une file de voitures de bagages, d'où ils reçurent l'ennemi avec un feu meurtrier. Les ducs de Guise et de Vaudemont, avec une nombreuse cavalerie et de l'infanterie italienne, les chargèrent vigoureusement et les forcèrent à la retraite derrière les retranchements du village. Là, un combat acharné s'engagea, la cavalerie lorraine avait été repoussée à diverses reprises, quand le duc de Vaudemont lança lui-même son cheval dans les retranchements, et suivi par les siens, parvint à faire lâcher pied aux insurgés, après un combat opiniâtre et sanglant. L'église et chaque maison étaient devenues un point de défense, derrière lequel les paysans luttaient encore corps à corps, lorsque tout à coup le feu fut mis aux quatre coins du village, et les flammes vinrent anéantir ceux que le fer et les balles avaient épargnés. Une multitude de femmes, de filles et d'enfants périrent dans l'incendie, après avoir subi l'outrage des vainqueurs, et plus de 6,000 paysans, les armes à la main, y trouvèrent la mort. Un orage affreux mêlait sa voix

grondante aux hurlements et aux gémissements des mourants et des combattants, et des ruisseaux de sang et d'eau descendaient des rues de Lupstein vers la Zorn.

Guerre des paysans.

Cette intervention imprévue des forces lorraines, opposant une armée aguerrie et disciplinée à un nombre quintuple d'hommes mal armés, sans discipline et sans chefs expérimentés, jeta la panique dans les rangs de l'insurrection. Des bandes en marche sur Saverne se dispersèrent à la nouvelle de l'arrivée des Lorrains; d'autres cherchèrent un refuge dans les montagnes. Bien des paysans, saisis d'un effroi superstitieux, en entendant le tonnerre de l'orage se mêler à celui du canon, laissèrent tomber les bras et crurent y voir une juste punition du ciel en courroux contre eux. Vers le soir, Érasme Gerber, placé comme commandant en chef de forces qui, bien armées et disciplinées, auraient pu anéantir les Lorrains, parlementait avec le chef de cette expédition; il fut conclu qu'il désarmerait ses bandes, qu'il évacuerait le lendemain Saverne, et laisserait cent paysans en otage à Antoine de Lorraine. Celui-ci, de son côté, leur promit le pardon, s'ils voulaient se disperser et rentrer tranquillement dans leurs communes, leur garantissant en outre toute cessation d'hostilité, et son intervention auprès de leurs seigneurs et maîtres s'ils se soumettaient à l'Église.

La journée du lendemain, 17 mai, promettait une fin pacifique à cette levée de boucliers; mais, pendant que Gerber faisait semblant de se repentir et s'engageait à renvoyer ses troupes dans leurs villages, il conçut l'idée de les réunir sur un autre point en nombre plus considérable, s'appuyant sur le contingent d'outre-Rhin qui devait lui arriver, et sur celui de la Haute-Alsace. Mais déjà, dans cette même matinée, ses plans secrets étaient connus, car les troupes légères de la Lorraine qui battaient sans cesse la campagne avaient arrêté des paysans portant des ordres. Le matin, les paysans sortirent de la ville escortés par des lansquenets allemands et flamands, après y avoir laissé leurs armes, et se réunirent sur une grande plaine; mais là des menaces et des imprécations, lancées contre les Lorrains, donnèrent lieu à des scènes qui se terminèrent par un carnage affreux. Tout à coup il se fit entendre dans les rangs lorrains le cri : *tombez dessus!* et plus de 1,800 lansquenets se jetèrent sur ces bandes désarmées, qui, n'ayant pas d'autre moyen de fuite, voulurent retourner en ville pour se saisir de leurs armes et se défendre; en peu de temps le sol fut jonché de morts et de blessés, et rustres et soldats rentrèrent pêle-mêle à Saverne, où le massacre continua, au point qu'on ne ménagea pas même les habitants, dont un grand nombre fut passé au fil de l'épée. Ce fut une véritable boucherie, des monceaux de cadavres obstruaient les rues et les maisons; le feu avait déjà pris sur divers points; le meurtre et le pillage étaient partout, et Saverne aurait subi le même sort que Lupstein, si les princes de Lorraine n'étaient pas accourus pour mettre fin à ces scènes de carnage. Vingt et quelques mille hommes furent tués dans cette terrible réaction; le nom de *lansquenet* resta longtemps en horreur dans le pays, et aujourd'hui encore, hors de Saverne, la colline qui descend

Guerre des paysans.

vers Dettwiller, et où avait commencé le carnage, porte le nom de *Montagne du Martyre* (*der Marterberg*).

Gerber et quelques autres chefs, que l'on saisit dans le château épiscopal, furent pendus; le premier, avant de subir sa peine, lança encore de terribles imprécations contre ses ennemis, et avoua que s'il avait pu en échapper, il aurait réuni 60,000 hommes des siens, avec lesquels il aurait écrasé l'armée lorraine, en transformant en même temps tout l'ordre social.

Le lendemain de cette sanglante journée, toute l'armée lorraine campa à Marmoutier et dans les villages environnants, en laissant garnison à Saverne. De là elle passa par Wasselonne et le Kronthal, et, longeant le pied des Vosges, s'arrêta le soir dans les environs de Dachstein et de Molsheim; le samedi 20 mai, vers le soir, elle arriva en vue de Scherwiller. Partout sur son passage une terreur panique s'était emparée des populations, car on pendait au premier arbre venu, sans autre forme de procès, tout individu dont on pouvait se rendre maître, et qui avait l'air suspect.

Près d'Epfig, l'avant-garde lorraine signala un grand mouvement dans la direction de Scherwiller, où se concentraient des voitures en masse et de fortes bandes de paysans; on entendit en même temps sonner le tocsin dans toutes les communes environnantes. C'étaient des milliers de paysans qui stationnaient sur le *Landgraben*, ancienne limite entre la Haute et la Basse-Alsace.

Quoique fatiguée par la marche et par la chaleur du jour, l'armée lorraine, après s'être restaurée, s'apprêta au combat. Cette fois elle trouva une résistance plus vigoureuse et une lutte plus digne du soldat; près d'une centaine de bouches à feu en tout genre, placées derrière les retranchements des paysans, devaient aider à une vigoureuse défense; mais mal desservies par des hommes inexpérimentés, les projectiles qu'elles lançaient passèrent par dessus les têtes de l'ennemi. Appuyés à la montagne, aux villages de Scherwiller et de Châtenois, les insurgés défendaient l'entrée de la vallée, et occupaient en même temps le terrain défendu à la droite par les murs de Schlestadt; leur position était des plus avantageuses. En avant de Scherwiller, sur la route, des retranchements, occupés par 2,000 paysans, furent pris par 1,200 lansquenets; après un combat opiniâtre de deux heures, les Lorrains s'emparèrent du village, dont les flammes éclairaient le vaste champ de bataille; mais un nouveau combat restait à livrer contre les masses qui avaient leur position derrière le village, masquées par de nombreuses voitures; mais là aussi la science de la guerre triompha du nombre; l'infanterie italienne, qui s'était approchée des rangs des paysans en rampant sur le sol et dans les fossés, et les lansquenets allemands et flamands, en se baissant, tiraient, les uns couchés par terre et les autres à genoux, et leur feu fut toujours plus meurtrier, tandis que celui de leurs adversaires manquait de justesse. De part et d'autre on se battait avec acharnement; enfin, une charge vigoureuse de cavalerie lorraine, sur une des

Guerre des paysans.

barricades de voitures, et un assaut d'infanterie, commandé par le seigneur de Beaulieu, sur une autre, parvinrent à enfoncer les rangs des paysans, qui prirent la fuite, poursuivis par la cavalerie, mais à l'abri des ténèbres protecteurs; cependant 12,000 des leurs, tant tués que blessés, restèrent sur le champ de bataille, et beaucoup de Lorrains trouvèrent également la mort.

Le dimanche, l'armée lorraine retourna dans son pays par la vallée de la Lièpvre, et cette malheureuse semaine, qu'elle avait passée en Alsace, coûta la vie à plus de 40,000 hommes. Saverne et Scherwiller sont leurs tombes, et le paysan, dont la charrue, en traçant ses sillons, déterre encore aujourd'hui leurs ossements desséchés, doit toujours remercier la Providence de lui avoir accordé une meilleure position sociale que celle dont jouissaient ses malheureux devanciers; si de nos jours, comme autrefois, le laboureur gagne encore son pain à la sueur de son front, du moins est-il maître de sa personne, et le pénible travail de ses mains profite à lui et à sa famille.

Dambach.

Avant d'entrer à Schlestadt, transportons-nous, à quatre kilomètres vers la gauche, à Dambach, entouré de murs d'enceinte au milieu de vignobles. L'esprit guerrier qui anima jadis sa population fournit encore aujourd'hui de bons soldats à l'armée, et la jeunesse de cette ville a joui de tout temps de la réputation d'intrépides batailleurs. En 1444, hommes et femmes se défendirent vigoureusement contre toute une armée, qui vint l'investir, sous le commandement de Louis XI, encore dauphin de France, après la bataille de Saint-Jacques; ce prince y fut même blessé d'un coup de flèche au genou. Après trois jours d'une défense opiniâtre, la place capitula et serait devenue la proie des flammes, sans l'intervention de l'évêque Conrad de Busnang, qui offrit deux chevaux au chef de l'armée, avec prière de ménager cette ville appartenant à son territoire.

Pendant la guerre de trente ans, elle fut occupée par les troupes impériales, sous les ordres du général Schultz; en 1636, elle fut prise par les Suédois, qui y tinrent garnison, et en 1642, elle se défendit avec succès, commandée par le colonel Moser, pendant quatre jours contre le duc de Lorraine, qui renonça à s'en emparer.

L'origine de Dambach comme ville date de 1340; elle donna refuge aux habitants de deux villages voisins, Altenweiler et Oberkirch, qui avaient été détruits dans les guerres intestines du siècle précédent; c'est alors que l'évêque Berthold de Bucheck l'entoura de murs, de même que la petite ville de Bœrsch; aussi chaque pas que l'on fait dans ses rues montueuses rappelle les siècles écoulés; il en reste partout des traces, depuis ses murs d'enceinte, ses portes, jusqu'à son Hôtel-de-Ville à pignon crénelé, surmonté d'un campanile et orné des armoiries urbaines: deux ours au pied d'un sapin; depuis son église, ses maisons antiques à charpente sculptée, jusqu'aux fontaines jaillissantes. On est étonné de rencontrer dans une chapelle rustique, en dehors de la ville, sur une éminence, un véritable chef-d'œuvre de sculpture en bois,

Dambach.

qui à lui seul vaut la peine d'un pèlerinage artistique à Dambach : c'est son autel. Ce travail semble dater du dix-septième siècle, et nous regrettons de ne pouvoir, malgré toutes nos recherches, proclamer le nom honorable de celui qui a ciselé dans le bois avec tant de goût et de délicatesse ces fleurs et ces feuillages. Le dessin que nous donnons n'en exprime qu'une idée vague et imparfaite; il n'a pu reproduire les milliers de boutons de fleurs, de fruits et de guirlandes dont il est paré. Les colonnes torses qui l'encadrent forment un gracieux entrelacement; au milieu se trouve, dans une niche, l'enfant Jésus entre la sainte Vierge et sainte Madeleine; le Saint-Esprit, sous le symbole de la Colombe, forme comme la pierre de voûte de ce cintre fleuri, et au-dessus plane, au milieu de nuages et d'anges, la vénérable figure raphaëlesque de Dieu le Père, donnant sa bénédiction des deux mains. Saint Étienne, percé de flèches, attaché à un palmier, forme le couronnement de cet autel. Peut-être l'artiste a-t-il voulu faire oublier, par ce monument de paix et d'innocentes beautés, les sanglantes souillures de la guerre de trente ans qui venait d'inonder le pays de ses horreurs, et auxquelles ramène involontairement, quand on fait le tour de la chapelle, l'ossuaire dans sa crypte. Depuis longtemps ces ossements reposent dans leur sombre demeure, et sur ces crânes desséchés on chercherait en vain s'ils appartenaient à l'armée de Horn ou de Montecuculi, de Gœtz ou de Weimar; le bon homme qui loge dans la même enceinte nous a dit qu'ils n'avaient pas la gloire d'avoir appartenu à ces armées conquérantes de l'Europe, mais que c'étaient les restes des 12,000 paysans moissonnés par la mort à la bataille de Scherwiller, et qu'on y transporta après la démolition de l'ancien ossuaire, élevé près de ce village.

Bernstein.

Au-dessus de Dambach planent les ruines du château de Bernstein, au milieu d'une magnifique forêt, aujourd'hui propriété de M. Dartein. Dans ces murs granitiques logeaient jadis les baillis épiscopaux qui gouvernaient au nom de leurs puissants seigneurs et qui, plus tard, vinrent résider à Benfeld. Après avoir joui du coup d'œil imposant dans la plaine, sur sa tour, à l'ombre d'un sapin, dont les racines sont cramponnées depuis des siècles dans les murs crevassés, on aime à se reposer dans la chambre hospitalière du garde, qui habite avec sa jeune famille les ruines de ce manoir et qui vous offre l'eau de la même source cristalline dont se désaltéraient ses nobles devanciers. Vis-à-vis du château, contre la montagne, près d'une grande pierre, au bord du chemin, un écho surprenant rend mot par mot la phrase qu'on lance dans l'espace, et on croit s'entretenir dans cette solitude avec les ombres des anciens habitants de Bernstein.

Retournons sur nos pas et continuons nos pérégrinations dans la plaine.

Schlestadt à vol d'oiseau.

A l'aspect de Schlestadt, avec ses imposants remparts, les guérites en pierre de taille qui en flanquent les angles, ses cavaliers qui cachent et abritent les maisons de l'intérieur, à ses portes à l'affiche du style d'architecture militaire de Vauban, à ses



53.

Lith.e par Th. Müller.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

AUTEL SCULPTÉ EN BOIS

dans la Chapelle de S.t Sébastien à Dambach.

larges fossés, on reconnaît une place forte qui doit pouvoir présenter une vigoureuse résistance aux attaques de l'ennemi. En 1814 et 1815, quand Schlestadt fut assiégé et bombardé par les troupes bavaroises et impériales, l'intrépidité de sa garnison et le courageux dévouement de ses habitants en ont donné des preuves.

Schlestadt à vol d'oiseau.

En pénétrant par la porte de Colmar, et après avoir dépassé les voûtes retentissantes de cette porte, on croit entrer dans une ville moderne; une large avenue, bordée de belles maisons, lui donne un aspect de jeunesse, mais ce n'est qu'un faubourg enclavé dans l'enceinte des fortifications actuelles; en tournant à gauche, on retrouve le même cachet qui caractérise Colmar, rues étroites, anguleuses et tortueuses, impasses sans nombre; si l'architecture civile n'y a pas laissé autant de monuments dignes d'intérêt que dans cette dernière ville, c'est que dans le temps passé les constructions religieuses occupaient la moitié du terrain de Schlestadt; quelques-unes d'entre elles existent encore, mais vieilles et délabrées; d'autres ont été démolies ou bien ont subi, en changeant de destination, une transformation qui les rend méconnaissables.

Parmi les monuments religieux, le plus antique est l'église de Sainte-Foi et le plus imposant est celle de Saint-George ; occupons-nous de ce dernier. Sa façade principale est formée par une haute tour d'architecture gothique, divisée en sa hauteur par des galeries en trois étages, dont les angles sont armés de contreforts en retrait, ornés de pinacles; mais ces derniers n'ont pas reçu les statues qui devaient y trouver leur place. Entre les contreforts sont inscrites, aux deux étages supérieurs, de hautes fenêtres ogivales à meneaux élancés. Tout en haut, la tour carrée se transforme en octogone, dont le couronnement, sans doute d'après le plan primitif, devait consister en une flèche transparente qui n'a jamais existé; une voûte s'élevant en pointe, ornée d'un fleuron, en fait aujourd'hui la clôture et abrite les gardiens de cette tour. La galerie gothique qui la contourne est ornée aux huit angles par des pinacles. Cette brusque clôture donne à ce monument, qui n'est pas dépourvu de belles proportions et d'élégants détails, un aspect lourd, et le fait ressembler de loin à un immense sac de blé. La partie basse de la tour est formée par la porte ogivale, ornée de statues dans son intrados et dans son tympan; elle fait saillie couronnée d'une galerie gothique et forme porche, au-dessus duquel une élégante rosace laisse entrer la lumière dans l'intérieur de l'église.

Deux transepts, flanqués de clochetons aux angles, entre lesquels s'élève le gable triangulaire, complètent la principale façade.

La partie orientale de cet édifice est du même style que celle que nous venons de décrire, avec cette différence néanmoins que la tour sur la croisée, derrière laquelle s'étend le chœur, à sol plus élevé, est de construction et de toiture moderne, recouverte d'ardoises, ce qui jure avec l'ensemble de ce monument: c'est la tour Sainte-Anne.

La nef principale, qui lie ces deux parties, appartient à la même époque de construction du quatorzième siècle, mais les bas-côtés sont d'une époque antérieure

Schlestadt à vol d'oiseau.

et semblent appartenir à la première moitié du treizième siècle, où Schlestadt fut entouré de murs et reçut le nom de *ville*. Le style de la porte cintrée, au centre de cette construction, les colonnettes à anneau et les sculptures qui ornent les fûts sont trop homogènes pour qu'il soit permis d'en douter. Il serait à désirer que l'historien de Schlestadt pût trouver dans les documents de la ville les causes de cette interruption d'un siècle dans les bâtisses, où l'art de l'architecture passa du style byzantin au genre appelé gothique.

L'intérieur de l'église de Saint-George est imposant par la voûte élancée de sa nef et par les vitraux tant anciens que modernes qui la décorent. Parmi les épitaphes qui s'y trouvent et qui rappellent des noms illustres de cette ville, nous ne citerons que celle qui contient, avec un médaillon de l'empereur Maximilien Ier, ceux de Wimpheling, de Spiegel et de Mai, savants distingués et secrétaires-conseillers intimes d'une série d'empereurs d'Allemagne.

DEO OPT. MAX.
JACOBO WIMPHELINGIO THEOLOGO QUI JVVENTVTEM
AD MELIORA STVDIA SACERDOTES AD VITAM SANCTIO-
REM, AD OPTIMAS LEGES ET INSTITVTA RES PVBLICAS
EDITIS ETIAM MONVMENTIS INVITARE EXHORTARI
REVOCARE NVNQVAM CESSAVIT
JAC. SPIEGEL, AC JOAN. MAJVS FRATRES, CÆS.
AVG. SECRETARII AVVNCVLO B. M. MVNVS EXTREMVM
PERSOLVERVNT.
VIXIT ANNOS LXXVIII MENS. III. D. XXI
OBIIT XVII K. DEC. MDXXVIII.

Montons sur la tour de cette église, en passant devant les trois cloches, dont deux furent fondues, en 1599 et 1603, par Jean-Jacques Miller de Strasbourg, et jetons un coup d'œil sur la ville, en en faisant ressortir les points les plus intéressants.

Au nord de l'horizon pointe la flèche de la cathédrale de Strasbourg, que l'on distingue depuis la galerie au-dessus des apôtres. Au nord et au nord-est de la ville, le terrain est occupé par un grand nombre de petits jardins, parsemés de cassines, où le citadin aime à cultiver ses fleurs et ses légumes.

Au delà s'étendent à perte de vue de vertes prairies sur les bords de l'Ill, où paissent de nombreux troupeaux, appartenant aux habitants de Schlestadt, et la forêt communale, qui, pareille à celle de Haguenau, est pour eux une riche source de revenus, et les dispensait de payer l'impôt municipal de l'octroi, en leur fournissant même gratuitement toutes les années une partie de leur bois de consommation.

Schlestadt à vol d'oiseau.

Au pied de cette église, nous plongeons nos regards sur la fabrique de tissus métalliques de M. Roswag et Cie ; plus loin, une riante construction moderne, entourée d'un jardin, nous désigne l'école des jeunes filles; à notre droite, la sous-préfecture de Schlestadt est installée dans l'ancien hôtel des dames nobles de l'abbaye d'Andlau et de Honcourt (*Hugshoffen*).

Au-dessus de la tour Sainte-Anne, à la droite de la porte de Strasbourg, nous apercevons une antique tour à trois étages, ancienne porte de la ville, connue sous le nom de *Niederthor*. Tout près, nous arrivons à une grande maison sans apparence, dont l'escalier, montant dans une tourelle, nous indique une ancienne habitation nobiliaire: le *Rappenkopfhof;* elle sert aujourd'hui d'oratoire au petit nombre de protestants qui habitent la ville de Schlestadt.

L'hôtel où siége le tribunal était jadis un collége dirigé par les Jésuites, sur lequel l'administration municipale revendiqua ses droits de propriété, lors de la vente des biens du clergé, parce que la ville l'avait fait bâtir à ses frais.

Vers le sud, nous avons à nos pieds l'église de Sainte-Foi; ce monument d'architecture byzantine est remarquable sous plus d'un rapport; il est seulement à regretter qu'il ne soit pas plus complet. La façade est formée du fronton de la nef principale, avec deux tours carrées qui s'élèvent à droite et à gauche sur les absides; elles sont percées de fenêtres à plein-cintre, séparées par des colonnettes à fûts ornées, avec des tores ou des archivoltes en billettes. La tour de droite a deux étages, appartenant à la construction primitive, et qui plus tard ont été surbâtis d'un troisième étage avec un toit; celle de gauche n'a qu'un étage, recouvert d'une toiture à tuiles creuses. Ces tours a-t-il fallu les abattre par suite d'un incendie, dont on peut encore voir la trace, ou bien n'ont-elles jamais existé? On l'ignore; mais, à en juger par celle qui est octogone, élevée sur la croisée du chœur et surmontée d'un toit en forme de mitre, elles seraient d'un effet imposant. Les portes sont ornées de sculptures en entrelacements et en figurines grotesques, et des nervures en simples tores qui longent les arêtes des voûtes cintrées de la nef et des absides, sont en harmonie de style avec l'époque de construction de cette église. Elle est attribuée au pieux dévouement de Hildegarde, comtesse de Souabe, mère du duc d'Alsace et de Souabe de la maison des Hohenstauffen, et de son fils Othon II, évêque de Strasbourg, qui avait entrepris la première croisade à la fin du onzième siècle, avec l'empereur Henri IV. Une charte qui soumet l'église de Sainte-Foi à Schlestadt au monastère de Conques en Rouergues, dit qu'elle fut construite à l'instar du Saint-Sépulcre à Jérusalem, en 1094; Speclin nous dit dans ses *Collectanea* qu'elle ne fut construite qu'en 1099, quand Othon revint de la croisade, d'après les plans de ce lieu saint, qu'il avait visité lui-même; cependant nous n'avons trouvé aucune ressemblance entre cette église et les plans et dessins de celle de Jérusalem qui nous ont été transmis par les voyageurs, et nous aimons à croire avec Beatus Rhenanus,

Schlestadt à vol d'oiseau.

le savant Schlestadien, que cette imitation n'existait que dans la crypte, sous le chœur, qui était encore visible de son temps. Des fouilles pratiquées avec intelligence jetteraient sans doute quelque lumière sur ce point historique.

Cette église est contournée de deux côtés par les vastes bâtiments d'un ancien couvent de Bénédictins, devenu plus tard couvent de Jésuites, affectés aujourd'hui au logement du commandant de place et à divers services militaires.

Au-dessus de Sainte-Foi, un autre bâtiment religieux nous désigne l'ancien couvent de femmes de l'ordre de Saint-Dominique, fondé en 1245, connu sous le nom de *Couvent de Sylo;* il sert d'hôpital civil et militaire. Tout près s'élève un haut bâtiment à pignons : c'est l'ancien arsenal de la ville libre impériale, appelé encore aujourd'hui *Arsenal Saint-Hilaire,* du nom du vaillant général d'artillerie dont le bras fut emporté par le même boulet qui mit fin aux jours du grand Turenne. La porte Neuve ou porte de Brisach, aujourd'hui fausse porte, est encore un monument imposant d'architecture; des machicoulis avec galeries qui dominent tout autour de la toiture, flanqués de quatre tourelles ou guérites aux angles, avec une coupole au milieu, lui donnent un cachet particulier; une inscription lapidaire rappelle l'époque de sa construction :

ANNO MDXXXIII CAROLOV. CÆSARE AVGVSTO POST ÆTAS GERMANIARVM CONVENTVS IN HISPANIAM REDEVNTE.

Plus loin, sur la limite de la ville, s'étendent deux vastes casernes, l'une servant à la cavalerie, l'autre à l'infanterie, et auxquelles s'adosse un vaste magasin de tabac, construit sur l'emplacement d'un ancien couvent de Capucins, fondé en 1654. En deçà, un bâtiment à pignons élancés nous désigne l'arsenal Sainte-Barbe; la tradition raconte qu'avant le quinzième siècle les Juifs y avaient leur synagogue, mais que ces malheureux furent victimes, en 1349 et dans les années suivantes, des mêmes atrocités que le fanatisme et la cupidité firent alors subir à leurs coreligionnaires à Strasbourg.

Vers l'ouest, en deçà de la porte de Colmar, à une antique maison nobiliaire, habitée jadis par les Mans de Mansebourg, plus tard hôtel du gouverneur, se rattache aussi une des plus anciennes traditions sur l'origine de Schlestadt; elle nous dit que sur cet emplacement existait une *Villa* ou palais royal, où Charlemagne aimait à résider; Schœpflin rapporte que ce monarque y passait les jours de Noël et qu'il y tint une cour plénière en 775 ou 776 (*Scalistate villa in palatio nostro*). Lothaire aussi doit y avoir résidé à plusieurs reprises, mais ce n'est que du temps de l'empereur Frédéric II, sous le *Landvogt* Wölfel, au treizième siècle, que Schlestadt fut transformé en ville, en même temps que Colmar, Kaysersberg et d'autres municipes de l'Alsace. Les empereurs Richard, Rodolphe de Habsbourg et Charles IV augmentèrent ses priviléges, et Schlestadt joua son rôle au moyen âge dans l'association des dix villes libres impériales d'Alsace

Schlestadt à vol d'oiseau.

et dans la confédération que formèrent les villes de la Souabe, de la Suisse et des bords du Rhin. Dans ces temps de troubles et de guerres intestines cette ville fut assiégée par l'évêque, mais en vain, une fois pour s'être rangée, comme Strasbourg, du côté de l'empereur Louis de Bavière contre Frédéric-le-Beau; une autre fois pour avoir fait prisonnier un haut personnage de la cour épiscopale; comme Strasbourg elle fut aussi mise au ban de l'empire par Wenceslas, vers la fin du quatorzième siècle. Dans la guerre de trente ans, Schlestadt, commandé par le colonel Breitenbach, fut assiégé pendant près de quatre semaines par les troupes suédoises; pendant ce siége les troupes impériales voulurent secourir et ravitailler la ville, en partant de Brisach; mais elles furent complétement battues dans un combat qui eut lieu près de Marckolsheim, le 26 novembre 1632, et elles perdirent beaucoup de monde, quelques officiers et sept drapeaux. Par suite de ce combat, la garnison, composée de 600 mousquetaires et de deux compagnies de cavalerie, rendit la place aux Suédois le 13 décembre suivant.

Par la paix de Westphalie, l'Alsace, à l'exception de Strasbourg, était devenue possession française, sanctionnée par la paix de Nimègue, en 1678; les anciennes fortifications de Schlestadt furent rasées comme celles de Colmar. Mais sa position stratégique à cheval sur la route principale de l'Alsace, à l'entrée de deux vallées franchissant les Vosges, défendue par l'Ill et de nombreux marais, fit relever ces fortifications par le génie de Vauban, telles que nous les voyons encore en grande partie.

Perché sur cette tour, pour retracer ces anciens souvenirs, nous fûmes tout à coup surpris par le son du tocsin, et nous cherchâmes en vain à nos pieds une trace d'incendie qui eût pu donner lieu à cette alarme, quand notre obligeant compagnon nous rassura, en nous disant qu'un usage provenant des siècles reculés imposait encore de nos jours aux gardiens de cette tour l'obligation de sonner la cloche d'alarme quand ils voient arriver des troupes vers la ville, pour en prévenir la population. En effet, braquant la longue-vue sur la route de Strasbourg, nous vîmes s'acheminer vers Schlestadt, entouré d'un nuage de poussière, une batterie d'artillerie.

A la droite de l'antique bâtiment auquel nous avons dû attacher cet aperçu sur l'histoire de Schlestadt, s'élève une ancienne église de Minorites, avec un campanile gothique transparent; ce monument religieux, construit dans le style des églises des Dominicains, n'offre aucun intérêt architectonique et nous nous bornerons à dire qu'il date de 1280 et des années suivantes, et qu'abandonné plus tard par les religieux de cet ordre, les Récollets en prirent possession au dix-septième siècle. Délabrée, ouverte à tous les vents, elle sert aujourd'hui, avec les bâtiments claustraux qui l'entourent, de magasin au génie militaire. Afin de compléter l'énumération de tous les ordres religieux qui auraient dû jadis béatiser cette petite ville, nous mentionnerons encore un couvent de Dominicains, fondé à la même époque que le précédent, mais

Schlestadt à vol d'oiseau.

qui fut démoli, et dont l'emplacement est occupé par la place d'armes, un beau corps de garde à péristyle à colonnes, par l'hôtel de la Mairie et les bâtiments modernes qui l'entourent. Un autre encore, c'est l'ancienne commanderie des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, établie en 1265, dotée en 1307 des biens de l'ordre du Temple à Bergheim; ces bâtiments servent aujourd'hui de collége. A ces souvenirs de la vie monacale, nous ajouterons encore un beau bâtiment à portail richement orné, en style renaissance, connu aujourd'hui sous le nom de *Prælatenhof:* c'est l'ancien hôtel de la Prélature d'Ebersmünster dont nous allons bientôt parler. A quelques pas de là, au pied de l'église Saint-George, une maison, servant d'école paroissiale, retentissait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle des savantes dissertations d'hommes qui, comme un météore, firent briller Schlestadt dans le monde littéraire et scientifique d'une lumière éclatante mais éphémère, qui s'éteignit bientôt après. De même que dans le moyen âge, une confraternité guerrière s'était établie entre Schlestadt et Strasbourg, il se forma, à cette époque de renaissance des lettres, une confraternité d'érudition littéraire entre ces deux villes, et les hommes qui avaient puisé à la source scientifique de l'école de Schlestadt et de Fribourg-en-Brisgau, vinrent se fixer à Strasbourg, ou étaient recherchés à la cour des empereurs.

Du nombre des premiers furent Jérôme de Guebwiler, Jacques Wimpheling, Jean Sapidus, Martin Bucer, Beatus Rhenanus, l'ami d'Érasme; parmi les derniers on remarque Jean Hugon, chapelain de l'empereur Maximilien Ier, Jacques Villinger de Schauenberg, conseiller et trésorier du même; Beatus Arnoald, secrétaire du même et de Charles-Quint; Jacques OEchsel, secrétaire intime de Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, etc.

Beatus Rhenanus mourut en 1547 à Strasbourg et légua sa belle et nombreuse bibliothèque, précieux trésor pour ces temps, à sa ville natale; ces manuscrits, ces doyens d'âge de l'imprimerie, augmentés de beaucoup d'autres ouvrages provenant des couvents sécularisés du temps de la révolution, furent sauvés de l'oubli, classés et catalogués, grâce aux soins intelligents de M. Dorlan, avocat, possesseur d'un riche médailler alsacien, et auquel Schlestadt doit un précis historique et un éloge de Jean Mentel ou Mentelin, dont nous avons parlé dans notre aperçu sur l'invention de l'imprimerie; les savantes traditions de ces temps vivent encore en lui.

La Halle-aux-Blés, de construction moderne, nous est une preuve de la centralisation du commerce d'un rayon assez étendu des environs de Schlestadt; la pratique des métiers, quelques fabriques, la sous-préfecture, le tribunal dont elle est le siége et la garnison vivifient aujourd'hui cette petite ville forte, sur la limite méridionale du département du Bas-Rhin.

A sept kilomètres au nord, nous avons encore à visiter un autre monument religieux, qui, quoique de construction moderne, rappelle d'antiques souvenirs de l'établissement du christianisme dans notre province: c'est Ebersmünster.

Ebersmünster.

Dans notre promenade dans les Faubourgs, en relevant l'origine de l'ancienne chapelle de Saint-Michel, nous avons raconté la légende qui se rattache à l'abbaye d'Ebersmünster[1], et qui place le fait sous l'épiscopat de saint Arbogast. Or, comme nous l'avons fait remarquer, il y a là évidemment un anachronisme, car la jeunesse de Sigebert, le héros de cette légende, né dans la première moitié du septième siècle, s'était écoulée bien avant l'épiscopat d'Arbogast, qui ne fut évêque de Strasbourg que de 673 à 679. A cette tradition se rattache une autre relative à saint Materne, le fondateur de l'église de Saint-Pierre-le-Vieux, qui doit avoir jeté les idoles du paganisme dans l'Ill, tout près d'Ebersmünster, en s'écriant en allemand : *Ihr Teufel fort !* (Arrière les diables !) d'où l'on fait dériver le nom d'un endroit dans le voisinage, appelé encore aujourd'hui *die Teufelsfurth* (le gué du diable); mais il n'est guère à présumer que saint Materne, venant de Rome, ait employé la langue allemande, en présence des soldats romains et gaulois qui occupaient alors l'Alsace, pour lancer son courroux contre leurs dieux et prêcher celui des chrétiens. Il est vrai que dans ces localités se trouvaient et se trouvent encore aujourd'hui beaucoup de traces en monnaies et en *tumuli* qui indiquent que les Romains et les Gaulois y avaient un centre d'habitations sous le nom de *Novientum*, que portent les titres primitifs de cette abbaye, qui prit plus tard le nom d'*Apri Monasterium*.

Les notions les plus positives qui nous soient parvenues à travers l'obscurité des temps, sur les faits relatifs à cette légende, nous apprennent que sous ce même évêque Arbogast, Attic, comte d'Alsace, et son épouse Bereswinde, aidés du concours de sainte Odile, leur fille, doivent avoir fondé à Ebersmünster une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, dont saint Théodate, plus tard fondateur de Saint-Dié, fut le premier abbé. Une preuve de cette liaison spirituelle entre Ebersmünster et Hohenbourg semble résulter de ce fait, que l'on a toujours révéré dans cette église une partie des reliques d'Attic, et que les religieux de cette abbaye, aux fêtes de Noël, de Pâques et de Pentecôte, desservaient l'église de Hohenbourg, où l'abbé devait officier lui-même le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Richement doté d'abord par Attic et sa famille et plus tard par la munificence d'autres seigneurs, cet établissement religieux s'éleva à un haut degré de splendeur et maintint son existence à travers les siècles jusqu'au temps où la révolution supprima les couvents. Il eut beaucoup à souffrir par les guerres qui dévastèrent le pays; en 1444, par l'invasion des Armagnacs; en 1524, en devenant le quartier général des paysans révoltés d'Epfig, de Dambach et des communes environnantes, qui s'y livrèrent à d'énormes déprédations. En 1632, les Suédois, qui assiégeaient Schléstadt, établirent leur hôpital dans les bâtiments de l'abbaye, et en l'évacuant, après la prise de cette

[1] Voyez Faubourgs, page 109 et 110.

Ebersmünster.

ville, ils y mirent le feu ainsi qu'au village, et ce n'est qu'en 1645 que le monastère et l'église furent reconstruits en bois sous l'abbé Specling. Au commencement de la révolution de 1789, le 22 juillet et jours suivants, la fureur des paysans de la commune et des environs se rua de nouveau sur l'abbaye; ils réclamèrent tumultueusement l'abolition de la dîme, du droit de pêche et de chasse, de main-morte, ainsi que la restitution de divers biens dont ils se disaient spoliés par les religieux. Le tumulte était à son comble, les paysans se livraient à tous les excès, et ils étaient même sur le point de pendre le père Maurus Werner, cellérier; mais ce religieux, qui déjà avait la corde au cou, dut la vie à sa présence d'esprit, en leur objectant qu'ayant tous les titres et archives sous sa main, il ne pourrait leur faire rendre justice s'ils exécutaient leur criminel projet. Cet argument arrêta leurs mains homicides; le calme fut enfin rétabli par l'arrivée d'un détachement de troupes, venu de Schléstadt, qui mit fin à ces scènes de barbarie. Cependant l'année d'après, le couvent ayant été supprimé, les vingt et un religieux et les cinq novices qui s'y trouvaient furent obligés de le quitter en emportant les meubles de leurs cellules; les calices, les ostensoirs, les burettes, la statue de la Sainte-Vierge en argent massif doré et les six cloches furent saisis et transportés à la Monnaie de Strasbourg; les costumes sacerdotaux, meubles, tonneaux, autels, tableaux, subirent le mêm esort, et, pendant les guerres de la révolution sur le Rhin, les bâtiments furent convertis en hôpital militaire jusqu'en 1797.

Ces bâtiments ayant été vendus en 1801, les trois cinquièmes en furent démolis, et il n'en reste plus sur pied que la partie formant avec l'église un vaste parallélogramme, laquelle devint fabrique de tabac jusqu'en 1811, où, après l'introduction du monopole du tabac, elle servit de magasin jusqu'en 1815.

La magnifique église abbatiale, dont nous distinguons parfaitement bien les trois clochers depuis la plate-forme du dôme, est une œuvre d'architecture moderne et témoigne de la richesse de cette abbaye de Bénédictins; cette église fut construite au commencement du siècle passé, sous les abbés Röttelin et Fronhoffer. Les peintures en fresque, qui en ornaient l'intérieur, ne furent achevées qu'en 1752, par un peintre nommé Mœges; ce que l'on en voit encore aujourd'hui[1], a été conservé par le représentant du peuple Bailly, qu'une tournée faite dans le département amena à Ebersmünster au moment où ces peintures disparaissaient sous le badigeon révolutionnaire, et qui ordonna la cessation de ce vandalisme, mais malheureusement quand la plus grande partie en avait déjà été détruite. Des nombreux tableaux à l'huile vendus et lacérés dans ces temps, il en existe encore un très-beau, représentant la nativité du Christ. Sous l'administration préfectorale de M. Laumont, cette église fut convertie en église paroissiale, et le produit de l'ancienne église communale, qui fut démolie, fut

[1] La Foi, l'Espérance et la Charité, les Visions de saint Jean, la Sainte-Trinité, l'Assomption de la Sainte-Vierge et les peintures des voûtes des bas-côtés.

Ebersmünster.

employé, en 1811, à réparer l'orgue, beau travail d'A. Silbermann, qui avait été dégradé par les brutalités révolutionnaires. Les bâtiments claustraux, abandonnés depuis 1815, furent achetés en 1830 par M. Rothéa et forment aujourd'hui une maison de noviciat des frères des écoles chrétiennes de Sainte-Marie de Bordeaux, où l'on forme aussi de jeunes élèves pour l'agronomie[1].

Ostwald.

Après avoir fait la description du Haut-Rhin, la partie méridionale de notre panorama, rapprochons-nous de Strasbourg et continuons nos investigations dans ses environs, à la droite du canal du Rhône-au-Rhin, où nous nous sommes arrêté. Là pointe, au milieu de forêts et de prairies sur les bords de l'Ill, le clocher de la commune d'Ostwald. Ce nom que nous avons jusqu'à présent employé pour la désigner est le nom vulgaire qui vit dans la bouche du peuple, nom corrompu de Saint-Oswald, que reçut cette commune d'une fontaine à laquelle affluaient dans les temps reculés beaucoup de pèlerins; on la désigne aussi sous le nom d'Illwickersheim. Elle appartenait au territoire de la ville de Strasbourg et au bailliage d'Illkirch et possédait, du temps de la féodalité, son castel, détruit dans les guerres avec l'évêque Henri de Vehringen, au commencement du treizième siècle. A raison de sa situation agréable sur les bords de la rivière, de ses îlots et de sa forêt, Ostwald a été de tout temps un lieu visité par les Strasbourgeois, et mainte barque pavoisée y conduit, dans la belle saison, de joyeuses sociétés qui y font des fêtes champêtres ou s'y régalent d'une fraîche friture. C'est par cette même raison que ces citadins y ont établi leurs maisons de campagne, auxquelles se rattachent depuis 1610 jusqu'à 1700 les noms patriciens des Prechter, des Zugmantel, des Mueg et des Bock de Gerstheim. Le châtelet d'Ostwald, entouré d'un beau jardin, est aujourd'hui propriété de M. Schœttel-Kiem. Strasbourg, en perdant ses droits seigneuriaux sur Ostwald, resta néanmoins propriétaire d'une partie de sa forêt, dont les arbres de haute futaie avaient généralement disparu du temps de la révolution.

Colonie agricole.

En parlant de l'action des sociétés charitables en notre ville, nous avons fait mention de l'impulsion qui leur fut donnée en 1830 et dans les années suivantes par l'administration municipale, et de la création de la colonie agricole d'Ostwald[2]. M. F. Schützenberger, alors maire, eut l'idée de transformer ce terrain, d'environ 104 hectares de superficie, vague, marécageux, graveleux, d'un rapport presque nul, en un terrain rendu productif par la culture, et d'occuper, pour mettre fin à la mendicité, tous les bras oisifs à ce travail, qui fournit à un grand nombre de malheureux une honnête existence, asile et nourriture.

Après avoir élaboré avec soin son plan, il le présenta, le 23 décembre 1839, au

[1] Nous devons ces détails sur Ebersmünster à l'obligeante communication d'un respectable vieillard, M. Hürstel, spectateur de ces scènes.

[2] Voyez Faubourgs, page 89.

Colonie agricole. conseil municipal, qui l'accueillit à l'unanimité, et au printemps de 1841, on commença les travaux par le défrichement de la forêt, par des nivellements, des rehaussements, par le triage des terrains, et par le tracé des chemins creusés profondément et remplis de gravier.

Au centre d'un vaste jardin potager, planté en fer à cheval, où mûrissent les fruits de tout genre, fut élevé une vaste ferme, consistant en corps principal d'économat avec deux ailes à droite et à gauche, servant de dortoirs, pouvant loger chacune une quarantaine de colons, et en quelques bâtiments servant d'ateliers. Chacune des deux étables, bien disposées et aérées, peut contenir soixante bêtes à cornes, et une vaste grange sert à la conservation des provisions. Les bâtiments, construits en style des chalets suisses, donnent à cet ensemble un cachet rustique qui plaît à l'œil, et on respire sur ce domaine un air d'ordre et de prospérité, au milieu de la belle culture des champs, de vertes prairies peuplées d'un beau troupeau et entrecoupées de bouquets d'arbres forestiers. La construction des bâtiments, l'ameublement, l'acquisition des bêtes à cornes, des chevaux, etc., coûta à la ville environ 130,000 fr.; dans les premières années elle fut obligée de faire les avances de fonds, mais aujourd'hui, après dix années de soigneuse culture et d'exploitation, ce domaine est d'un plein rapport; il est pour les temps futurs encore une des mille preuves des sentiments charitables qui animent notre population et fait honneur à son créateur, dont malheureusement les soins providentiels n'ont pu réussir à détruire en notre ville la mendicité, cette plaie du paupérisme qui s'élargit tous les jours de plus en plus.

Tour-Verte. En rentrant d'Ostwald, après avoir passé devant la charmante campagne ombragée par de magnifiques arbres, *le Murrhof*, ancienne campagne de la famille de Turckheim, aujourd'hui propriété de M. Diemer, on arrive à l'auberge de la Tour-Verte (*Grünwarth*); la tour, dont cette auberge ne porte plus que l'enseigne, a été démolie au commencement de ce siècle.

Tours-Signaux. L'existence de ces tours qui environnaient la ville, prit naissance en même temps que ses premiers murs d'enceinte; elles étaient placées en dehors, comme des vedettes avancées, tant pour la défense de la cité que pour l'observation de l'ennemi, quand la cathédrale, ce phare de la vallée du Rhin, n'était pas encore construite, et que les églises qui s'y trouvent aujourd'hui étaient de chétifs bâtiments.

Plus tard, lors de l'agrandissement de la ville, quelques-unes de ces tours-signaux furent comprises dans l'enceinte de ses fortifications; mais, quand elle eut acquis l'étendue actuelle, on en construisit six autres au quinzième siècle servant à la même destination. L'une sur l'emplacement de la tuilerie, à la droite de la route de Kehl, sur le fossé d'inondation; la seconde près du Rhin-Tordu, à gauche de la route de Colmar, près du pont; ces deux tours s'appelaient *das Wickhäusel*, nom corrompu de *Wachthaus, Wachtthurm;* la troisième, la Haute-Tour (*Hohwarth*), sur la même route

en deçà d'Illkirch, aujourd'hui auberge de ce nom; elle fut détruite, en 1678, par les Français; la quatrième était la Tour-Verte (*Grünwarth*), construite en 1429, reconstruite en 1537, après qu'elle eut été incendiée et fendue par la foudre; la cinquième, la seule qui existe encore, se trouve sur les bords d'un bras de la Bruche (*le Breuscheck*); elle était, dans le premier quart de ce siècle, avec son belvédère, l'ornement d'une charmante campagne, propriété du professeur en médecine Th. Lauth, où les Lauth, les Schweighæuser, les Ehrmann et les Engelhardt, toute une famille de savants, avaient leurs réunions; la sixième de ces tours, la Tour-Rouge (*der rothe Thurm*), s'élevait sur l'emplacement du cimetière de Sainte-Hélène et donna le nom à une petite église fondée dans le temps à proximité.

Touos-Signaux.

Ces tours étaient environnées d'un fossé palissadé avec pont-levis, qui mettaient leur petite garnison à l'abri d'un coup de main. Dans les guerres avec les évêques Fréd. de Blankenheim et Guillaume de Diest, dans celle des Armagnacs, etc., elles sont souvent citées dans nos annales; une perche, à laquelle on fixait un panier, était le signal pour avertir les jardiniers-cultivateurs travaillant dans les champs de se retirer en ville, quand les factionnaires qui les montaient voyaient approcher l'ennemi. Des croix en pierre, plantées ordinairement près de ces tours, servaient à désigner la limite qu'il était défendu au banni de la ville de franchir (*Aechterkreutz*); saisi en deçà, il était traité comme coupable de rupture de ban. Ces croix ont toutes disparu depuis longtemps; Kunast nous en cite encore six qui existaient à la fin du dix-septième siècle: l'une près de la Haute-Tour; l'autre près la Tour-Verte et la Montagne-Verte; la troisième sur le chemin d'Eckbolsheim, à la hauteur de l'ancien couvent des Chartreux; la quatrième près de la potence, hors la porte de Saverne; la cinquième près de la Tour-Rouge, et la sixième en dehors de la promenade actuelle du Contades, sur le chemin de Schiltigheim.

Croix des Bannis.

Nous venons de nommer la Montagne-Verte, que nous distinguons du haut de la cathédrale, au-dessus de l'église de Saint-Thomas, au bouquet d'arbres qui l'ombrage; de même que la Tour-Verte, ce n'est plus qu'une auberge portant cette enseigne, où le dimanche, en été, on entend le son du violon animer les danseurs; c'est là que les soldats de la garnison aiment de préférence à se délasser des fatigues de la vie militaire; des souvenirs plus solennels s'y rattachent dans les temps passés. Nous avons déjà eu occasion de désigner ce lieu, alors solitaire, sur les bords de l'Ill, où saint Arbogast vécut comme anachorète, avant d'arriver à l'épiscopat. En 1060, ce refuge, qui avait conservé son odeur de sainteté, étant en état de délabrement, deux chanoines de la cathédrale, du nom de Charles et d'Evrard, peu jaloux de suivre l'exemple de leurs collègues, qui quittaient la règle austère de leur communauté pour vivre dans le monde, y fondèrent un couvent en souvenir de cet évêque. Ce couvent exista jusqu'en 1530, où, d'après le chroniqueur Bühler, les chanoines réguliers de Saint-Arbogast, sous le dernier prévôt

Montagne-Verte.

Montagne-Verte. George Edel, le remirent entre les mains du Magistrat, après que le plus grand nombre d'entre eux furent rentrés dans le monde et engagés dans les liens du mariage. Le sénat assigna à chacun une pension viagère de 60 florins sur leurs revenus, et leurs biens furent remis à l'administration de Saint-Marc. Lorsque l'évêque revendiqua ces biens et ses droits, le Magistrat fit démolir le couvent et l'église surmontée de deux hautes tours, sous prétexte qu'ils pouvaient servir aux ennemis contre la ville en temps de guerre, et les pierres furent employées à la construction de la porte Blanche. Schertz, dans ses *Annotations à la Topographie de Bernegger,* nous dit qu'à la fin du dix-septième siècle il n'en existait plus que le puits, ou source de Saint-Jacques, et quelques fragments de maçonnerie; déjà alors il y avait une auberge, et le pont actuel remplace un bac sur lequel on passait la rivière en payant un Pfenning de droit.

Pendant que ces religieux occupaient encore leur couvent, Gutenberg, le Mayençais, vivait dans ces lieux avec sa femme Annele, de 1434 à 1444. C'est dans cette retraite que, tout en s'occupant d'alchimie, de la politure des glaces et des pierres fines, il inventa le moyen de multiplier les manuscrits par la presse typographique, invention dont nous avons parlé plus amplement dans nos promenades en ville, à l'article de l'*Auberge du Parc*, sur la place du Château-Épiscopal.

Le Schnackenloch. Une des promenades des plus belles et des plus variées que l'on puisse faire à proximité de Strasbourg, à travers champs, prairies arrosées par des courants d'eau, coteaux et jardins, c'est, sans contredit, quand on quitte la Tour-Verte en passant le pont du ruisseau qui longe la chaussée.

Un bras de la Bruche alimente dans ces environs un moulin appelé *Moulin des Chartreux,* situé à proximité de cet ancien couvent et aujourd'hui propriété de M. D. Lauth; un autre, propriété de M. Müller, négociant, qui sert à casser les bois de teinture; puis un martinet de cuivre, et anciennement un quatrième près de la route, vis-à-vis du bastion connu sous le nom de *Pâté,* au milieu des marécages, c'était le petit moulin des Huit-Tournants, démoli depuis. Sur l'emplacement de la troisième de ces usines que nous avons devant nous en passant le pont ci-dessus mentionné, il existait une papeterie, un foulon et un remoulage; mais ces bâtiments furent démolis en 1677, à l'approche de l'armée française. En 1685, après la reddition de Strasbourg, Nic. Herffen et J. Hoser, banquiers, firent l'acquisition de ce terrain et du droit de cours d'eau pour 3000 florins et y établirent ce martinet de cuivre. Tout près, une usine servait à la ville pour sa fabrication de poudre à canon; elle fut vendue à la même époque à des particuliers pour 636 florins et était connue sous le nom de *Mansische* ou *Reichard'sche Pulvermühle.* De là, nous arrivons à une maison solitaire, ancienne auberge, sise dans un bas-fond, entourée de touffes d'arbres sur les bords de l'eau, ce qui lui a sans doute donné le nom de *Schnackenloch,* à cause des milliers de cousins qui, en été, vous y incommodent de leurs piqûres, inconvénient que, du reste, on trouve partout autour de la ville, à

Les Anabaptistes.

proximité des eaux courantes et des marécages. C'est notre fléau à nous, comme les moustiques aux habitants des tropiques. Cette maison isolée, de même que la forêt d'Ostwald et celle d'Eckbolsheim, servait de point de réunion aux nombreux anabaptistes qui, sous la conduite d'un de leurs chefs, Nicolas Storck, ancien moine et ami de Müntzer et de Pfeiffer, vinrent dans le pays, en 1526, après l'exécution de ces deux derniers et après la rude bataille où beaucoup de ces sectaires avaient trouvé la mort. Le sénat, tolérant et hospitalier envers tous les réfugiés pour cause de persécution religieuse, les reçut à bras ouverts et leur accorda même à bas prix le droit de bourgeoisie. Strasbourg fourmilla alors de ces chefs de sectes, dont chacun proclamait son dogme le meilleur et le seul vrai.

On y vit arriver alors Balthazar Hubmör, un des plus savants et des plus spirituels dans la secte des anabaptistes, qui, par ses sermons et son exemple, avait poussé les habitants de Waldshut, sur le Rhin, à prendre part à la guerre des paysans; Jacob Gross, pelletier, aussi de Waldshut; Guillaume Echsel, cordonnier du Valais; George Tucher, de Wissembourg; Michel Sattler, de Stauffen, en Suisse; Jean Denck, recteur de Nuremberg, homme savant; Louis Hätzer, ancien prêtre, poëte et savant de Bischofszell, en Thurgovie. Tous ces hommes avaient leurs adhérents, qui se réunissaient, les uns dans les églises, les autres en conciliabule dans des maisons particulières, entre autres, chez un tailleur du nom de *Ziegler,* au faubourg de Pierre. Ils prêchaient contre le baptême, contre le droit des autorités, contre la peine de mort, contre le serment; il y en avait même qui proclamaient la liberté illimitée pour chacun de faire ce qu'il voulait. Un des illuminés les plus turbulents, qui était venu de Benfeld, se laissa même aller à des voies de fait, en voulant jeter en bas de la chaire, à la cathédrale, le prédicateur Zell. Enfin le Magistrat, fatigué de ces extravagances et voulant mettre fin aux désordres qui en résultaient, expulsa de la ville tous ces sectaires et fit même condamner à mort, comme blasphémateurs, quelques-uns d'entre eux qui avaient attaqué la divinité de Jésus-Christ et la sainteté de la Bible. Balthazar Hubmör alla en Suisse et de là à Vienne, où il fut brûlé vif en 1529; Michel Sattler subit le même sort à Rothenbourg, sur la Tauber, en 1527, et les anabaptistes, qui étaient restés dans le pays, eurent leurs réunions et prêches dans ces diverses localités.

Cette secte, si farouche à l'époque de sa naissance, s'est transformée complétement; ce sont aujourd'hui des gens paisibles, laborieux, habitant généralement des fermes isolées et cultivant les terres environnantes avec soin et intelligence, en pratiquant aussi l'art vétérinaire; ils se distinguent par une probité rigide, par l'amour de l'ordre et de la propreté; le touriste, qui visite nos montagnes, est sûr de rencontrer dans leurs habitations une franche hospitalité, une pureté de mœurs, une simplicité patriarchale qui parle au cœur et à la raison. Au commencement de ce siècle on en rencontrait encore beaucoup comme fermiers dans des campagnes de la Robertsau, à l'ancien

Les Anabaptistes.

couvent des Chartreux et autres lieux des environs de la ville; mais aujourd'hui ils ont disparu, et même dans nos montagnes ils deviennent de plus en plus rares; c'est que depuis longtemps ils ont formé l'avant-garde de ces milliers d'émigrants qui quittent le sol de l'Europe pour chercher un meilleur avenir dans les régions encore incultes et moins peuplées des États-Unis; ils sont allés rejoindre les quakers, leurs confrères, et un anabaptiste, à longue barbe, en capote grise à agrafe en place des boutons, sa femme à bonnet noir et jupe bleue ou grise, aux manches de chemise resplendissantes de blancheur, est aussi rare à rencontrer en ville qu'un frère capucin.

En quittant l'ancienne auberge du *Schnackenloch*, on tourne par un sentier l'ancienne campagne Lauth et on arrive au cimetière des Israélites, où les pierres tumulaires, tournées vers l'Orient, désignent, d'un côté en caractères hébraïques, au revers en caractères français ou allemands, les tombes des défunts. De ce lieu de repos, en suivant le sentier et en longeant les bords du ruisseau, on arrive sur une éminence d'où l'on domine au sud un riant paysage entrecoupé de bouquets d'arbres, et à l'est la ville avec ses églises, ses fortifications, ses casernes, et au fond la chaîne onduleuse de la Forêt-Noire. De ce point et de la hauteur de Schiltigheim, on jouit du point de vue le plus pittoresque sur Strasbourg. Par un chemin creux, en longeant des jardins, on arrive à un autre *Campo santo:* c'est le cimetière de Saint-Gall avec ses sombres allées de sapins et de tuyas qui ombragent les tombes. Ce cimetière, comme nous l'avons déjà indiqué autre part, fut établi par ordonnance du sénat, en 1527, près d'une chapelle dédiée à saint Gall et en reçut le nom[1]. Le dimanche 19 septembre 1444, quand les Armagnacs occupaient le pays, un brouillard épais reposait le matin sur la campagne, et quand la porte de ce faubourg fut ouverte et qu'un corps de 600 bourgeois armés en sortit pour faire une reconnaissance, tout à coup un autre corps ennemi, caché dans les sinuosités de terrain de Saint-Gall, fondit sur eux, en tua quelques-uns et fut sur le point d'entrer pêle-mêle avec eux en ville, quand les jardiniers-faubouriens accoururent et les forcèrent à la retraite.

Cimetière de Saint-Gall.

Königshoffen.

Dans l'historique de ce faubourg, nous avons déjà dépeint l'état de ces lieux, quand de ce côté s'étendait, en dehors de la ville, le village de Kœnigshoffen, dont il ne nous reste pour tout souvenir que l'enseigne de l'auberge, au-dessus du rendez-vous des anabaptistes, à gauche de la route de Paris. Il y a une trentaine d'années, cette auberge était tout isolée sur la route; depuis, une agglomération de cassines s'y est formée et ressemble presque à un hameau prédestiné à former plus tard une nouvelle commune, comme le Neudorf, au sud de la ville.

Plaine de Hausbergen.

Au nord-ouest de Strasbourg, entre la route de Paris et celle de Mayence, s'ouvre une vaste plaine, d'une lieue de largeur, qui s'étend depuis la limite des fortifications

[1] Elle fut fondée, en 1282, par Goselin Kurnagel, chanoine de Saint-Thomas.

Plaine de Hausbergen.

jusqu'à la colline au pied de laquelle sont situés les trois villages de Hausbergen et de Mundolsheim; elle n'est coupée que par une seule ligne d'arbres qui bordent la route du Kochersberg, ancienne route postale, par les chemins de fer de Bâle et de Paris, et pas le moindre cours d'eau n'en interrompt la continuité. C'est la partie la moins intéressante à l'œil de notre panorama, mais la plus riche, par contre, sous le rapport de la culture; car elle se compose des meilleures terres de nos jardiniers-cultivateurs, et un arpent de ce terrain ne vaut pas moins de deux à trois mille francs. Cette vaste plaine a servi, à diverses époques, de champ de bataille, et nous ne voulons pas parler ici de ces combats d'escarmouche que nous avons eu souvent occasion de signaler dans nos guerres intestines du moyen âge, alors qu'une poignée d'hommes d'armes se ruait sur l'autre, et que l'incendie, la dévastation et le pillage étaient le cortége obligé de ces luttes déplorables. La première de ces batailles, dont nous allons faire la description, ne nous apprend pas seulement à connaître l'art stratégique de ces temps, mais elle fut un de ces faits d'armes qui décident du sort des parties belligérantes. Elle eut lieu à une époque où l'Allemagne entière était livrée à une profonde anarchie, d'où elle ne fut tirée que par la main énergique de Rodolphe de Habsbourg, élu sur le trône en 1273. La puissance spirituelle des papes et la puissance temporelle des empereurs se livraient de rudes combats; excommunications et destitutions étaient à l'ordre du jour, et au milieu de ce conflit, petits et grands, réalisant le proverbe: tel maître, tel valet, travaillaient tous à s'agrandir par l'usurpation. De ce frottement continu, par lequel les puissances sacerdotale, impériale et féodale s'affaiblissaient réciproquement à l'intérieur, pendant qu'elles s'épuisaient au dehors par les croisades, sortit l'émancipation robuste des communes, commencée par la formation de la ligue anséatique dans le nord de l'Allemagne, et dont auparavant déjà l'Italie avait donné l'exemple.

Les évêques Henri de Vehringen, Berthold de Teck et Henri de Stahleck, qui occupèrent le siége épiscopal de Strasbourg, depuis 1207 jusqu'en 1260, armés de la puissance cléricale et temporelle, avaient perdu dans ce vaste naufrage anarchique et dans ces usurpations une partie de leurs pouvoirs, quand Walter (Gauthier) de Géroldseck, de la puissante maison des Géroldseck Mahlberg et Lahr, dont nous avons déjà parlé[1], devint leur successeur. Cet homme d'Église, d'un caractère altier, dominant et belliqueux, déploya un grand luxe en prenant possession de son siége. Sa première messe fut célébrée avec une pompe inusitée jusqu'alors; son neveu, l'abbé de Saint-Gall, fit son entrée à Strasbourg avec mille hommes à cheval; son oncle, abbé de la riche abbaye de Murbach, avec cinq cents, et une nombreuse suite de comtes, barons et seigneurs y prit part.

Mais à peine ce prélat s'était-il saisi des rênes de son gouvernement, qu'il revendiqua

[1] Voyez Environs, page 31.

Plaine de Hausbergen.

d'anciens droits dont avaient joui ses prédécesseurs, et que la noblesse et les hommes libres, composant le sénat, s'étaient arrogés insensiblement. L'un, fort de ses droits, les autres, forts de leur pouvoir, ne voulurent pas céder; l'évêque, résidant au dehors, se tourna alors vers les corps de métiers, et, dans un manifeste qu'il leur adressa, leur dépeignit l'oppression que faisait peser sur eux l'oligarchie nobiliaire, et vanta le régime paternel dont, selon lui, ils avaient toujours joui sous le pouvoir de l'Église. La lecture de cette proclamation fut défendue sous peine de mort, et le peuple prit un intérêt plus vif et plus actif à la cause de ses foyers qu'à celle du prélat; les deux partis s'armèrent, l'évêque lança l'anathème sur la ville, et une guerre acharnée, qui éclata au printemps de 1261, dut vider cette querelle. Le clergé et sa noblesse feudataire quittèrent Strasbourg, à l'exception du grand-doyen et du grand-chantre des chanoines de la cathédrale, Henri de Géroldseck, le cousin de Walter, de la branche des Géroldseck des Vosges, qui tenait à rester en bons rapports avec la ville, et qui en recueillit plus tard les fruits en devenant le successeur de son fougueux parent; le sénat lui adjoignit quelques autres prêtres étrangers à l'autorité épiscopale qu'il fit venir pour la desservance des églises.

L'armée épiscopale fut très-nombreuse; tous les nobles, ses vassaux, l'archevêque de Trèves avec une armée de 1700 hommes, les abbés de Saint-Gall et de Murbach avec leurs contingents, y prirent part. Rodolphe de Habsbourg, puissant dynaste de la Suisse, déshérité par son oncle, le comte de Kybourg, qui avait légué ses terres à l'évêché de Strasbourg, amena de même un fort contingent à l'évêque, dans l'espoir de les regagner par cet acte de dévouement. Strasbourg fut serré de près, et l'armée assiégeante vint camper à Eckbolsheim, à Kœnigshoffen, à Hausbergen et dans les environs; toutes les communications avec la ville furent interceptées pour empêcher l'introduction des provisions de bouche; dès le commencement des hostilités, les Strasbourgeois, dans une sortie, démolirent de fond en comble, en nivelant ses fossés, le château épiscopal de Haldenbourg, au-dessus de Mundolsheim, dont il reste encore quelques pierres pour toute trace; ils prirent un convoi d'armes et d'armures appartenant à l'archevêque de Trèves, et se tinrent sur une respectable défensive. Après un petit combat sans résultat, qui eut lieu près de l'église de Sainte-Aurélie, entre les Strasbourgeois et les troupes épiscopales, dont l'intention était de forcer l'entrée de la ville, une trève fut conclue, sous la médiation de quelques chanoines et d'autres seigneurs, pour le temps de la moisson et des vendanges. A la reprise des hostilités, en automne, la position de Strasbourg s'était améliorée de beaucoup. L'évêque, par sa morgue hautaine, s'était aliéné Othon et Bourcard d'Ochsenstein, Walter de Gierbaden, Conrad de Fribourg, Henri de Neubourg, qui le désertèrent avec leurs hommes d'armes pour se rallier à la ville.

Bataille de Hausbergen.

L'abbé de Saint-Gall, Hartmann, comte de Kybourg, et Rodolphe de Habsbourg, suivirent leur exemple, tant par dépit que par intérêt; ce dernier, qui avait réclamé,

Bataille de Hausbergen.

pour prix de ses services, la restitution des domaines dont son oncle l'avait déshérité dans un accès de colère, fit le serment, au refus de Walter, qu'aussi longtemps qu'il pourrait manier l'épée, l'évêque aurait en lui un ennemi mortel. Rodolphe accepta de suite la charge de capitaine des troupes de la ville, que lui offrit le sénat, charge dont il avait déjà été investi, en 1228, comme jeune homme de dix-huit ans, et tous ces seigneurs, avec leurs vassaux, firent leur entrée solennelle à Strasbourg, au son des cloches et aux applaudissements de toute la population, et jurèrent, devant la cathédrale, une alliance offensive et défensive contre l'évêque et ses alliés, avec un dédit de 4000 marcs d'argent contre celui qui la romprait; c'était le 21 septembre 1261.

Quoique les moissons et les vendanges eussent rendu abondamment, le défaut de débouchés fit néanmoins beaucoup souffrir les campagnards, qui non-seulement ne pouvaient écouler leurs produits en ville, mais étaient encore continuellement exposés à se les voir enlever par les Strasbourgeois, dont les nombreuses sorties, courageusement tentées sur le territoire épiscopal, en deçà et au delà du Rhin, avaient surtout pour but de faire de pareilles captures. A l'une de ces sorties, vers Breuschwickersheim, dans l'intention d'y détruire le château, l'évêque accourut de Molsheim avec ses troupes, et força à la retraite les Strasbourgeois, dont un grand nombre, ayant goûté outre mesure le vin nouveau, trouvèrent la mort dans les caves; dans leur retraite ils mirent le feu aux villages d'Achenheim, de Schæffolsheim et de Wolfisheim. L'évêque, de son côté, incendia les villages appartenant à la noblesse strasbourgeoise, détruisit leurs moissons et leurs vignes et distribua leurs biens à ses feudataires.

Ce n'est pas seulement sur le territoire des environs de Strasbourg que s'étendirent les opérations guerrières; Rodolphe de Habsbourg envahit le Haut-Rhin avec ses alliés et tâcha d'y agrandir ses domaines au préjudice de ceux de l'évêché; il s'empara de Colmar[1], de Mulhouse, de Kaysersberg et d'autres points; c'est pendant qu'il était occupé à ces actes de vengeance et d'intérêt personnel que les Strasbourgeois remportèrent la victoire éclatante de Hausbergen.

Comme nous l'avons déjà vu, Haldenbourg était tombé sous les coups des ouvriers strasbourgeois; un autre point stratégique qui leur portait ombrage et dominait la route de Brumath et de Haguenau, c'était l'église de Mundolsheim avec sa haute tour, son cimetière et son enceinte murée. Le mercredi 8 mars, une expédition militaire sortit à pied et à cheval, avec un transport d'ouvriers en tout genre pour démolir ces quasi-fortifications. L'évêque en ayant reçu avis à sa résidence au château de Dachstein, les cloches d'alarme furent aussitôt mises en branle dans toutes les communes environnantes, pour appeler sous les armes soldats et vassaux; en quelques heures 6000 hommes s'étaient rassemblés, et 300 chevaliers, armés de pied en cap, sur leurs

[1] Voyez Environs, page 78, note.

Bataille de Hausbergen.

chevaux de bataille, entourèrent le prélat, sur le casque duquel flottaient les plumes de paon des Géroldseck. Animés, comme lui, du désir de combattre en rase campagne ces bourgeois récalcitrants, ils se hâtèrent d'arriver sur le lieu de l'action. Les Strasbourgeois, de leur côté, avertis de l'approche d'une armée, envoyèrent des estafettes en ville, qui, en parcourant les rues au galop, appelèrent de même la population aux armes; le tocsin sonna, et pendant que l'avalanche urbaine, grossissant incessamment, sortait bannières déployées de la cité, pour venir au secours des leurs, ceux-ci se repliant sur Oberhausbergen, tout en conservant les hauteurs, rejoignaient les renforts de la ville, au moment où la cavalerie épiscopale débouchait également sur ce terrain. Cette dernière, voyant ces bourgeois descendre de la colline, crut un instant qu'ils prenaient la fuite devant eux; mais elle n'osa cependant encore attaquer sans le concours de sa nombreuse infanterie, qu'elle avait laissée derrière elle.

Le capitaine Raimbaud Liebenzeller, qui commandait l'expédition de Mundolsheim, serra cordialement la main à Nicolas Zorn, arrivant à la tête de la phalange urbaine: « Jamais, lui dit-il, je ne vous ai vu avec autant de plaisir qu'en ce moment où nous « allons combattre ensemble, » et en se tournant vers ses concitoyens: « Chers amis et « frères, en cette journée vous pouvez conquérir la liberté pour vous, pour vos femmes « et vos enfants, si vous vous battez courageusement pour votre patrie et ses droits, et si « vous implorez Dieu, il vous aidera dans notre juste cause. Mais si vous ne combattez « pas avec courage, vous et vos descendants serez éternellement de vils esclaves, ce dont « Dieu et vos robustes poignets vous préservent! Je serai le premier à sacrifier mon « sang et ma vie pour nos familles! »

Après cette chaleureuse allocution, Liebenzeller ordonna le plan de bataille: Il divisa les 300 archers et arbalétriers en deux corps, qui devaient flanquer la cavalerie strasbourgeoise, et alterner leur tir, de manière que, pendant qu'une moitié tirait, l'autre tendrait ses arcs et ses arbalètes; afin que l'infanterie épiscopale, constamment assaillie par les flèches, fut tenue en échec et empêchée de prendre part au combat. Le gros de l'infanterie prit position derrière la cavalerie pour la soutenir et pour tuer les chevaux de leurs adversaires et désarçonner les cavaliers; car, disait-il, si vous mettez à pied cette chevalerie couverte de fer, non-seulement elle sera à vous, mais vous n'aurez pas à la craindre au cas que vous soyez obligés à la retraite.

Hugon Kuchenmeister et Henri Eiche furent nommés chefs des archers et de l'infanterie, et ces deux corps leur prêtèrent le serment d'obéissance. Quelques guerriers expérimentés de la chevalerie épiscopale, en voyant le nombre des Strasbourgeois et les dispositions qu'ils avaient prises pour le combat, conseillèrent au prélat de ne pas hasarder la bataille; mais le fougueux évêque, les traitant de lâches, les engagea dédaigneusement à se retirer, s'ils n'avaient pas le courage de se battre à ses

Bataille de Hausbergen.

côtés; ils restèrent dans les rangs et y trouvèrent la mort. Enfin l'infanterie épiscopale approcha.

Pendant que les deux armées étaient en vue l'une de l'autre, le chevalier Marx d'Eckwersheim sortit des rangs strasbourgeois, et, la lance en arrêt, attaqua le chevalier Beckelar dans les rangs épiscopaux; le choc fut terrible, les lances se brisèrent en éclats et les deux chevaux tombèrent morts sur place; les Strasbourgeois présentent un autre cheval à Marx, dont l'adversaire fut tué en combattant; après ce duel, la mêlée devint générale. L'évêque Walter donna l'exemple d'une bravoure chevaleresque; après avoir eu deux chevaux tués sous lui, l'épée en main, il combattit longtemps à pied; mais, docile aux ordres de Liebenzeller, l'infanterie strasbourgeoise, et surtout les corporations des bouchers et des pelletiers, s'attaquant particulièrement aux chevaux, leur coupaient les jarrets, et en peu de temps une grande partie de la chevalerie épiscopale, obligée de combattre à pied sous ses lourdes cuirasses et cottes de mailles, tomba sous les coups de l'infanterie. En vain Walter appela-t-il la sienne au combat; retenue par la pluie de flèches que les Strasbourgeois lui décochaient sans cesse, elle n'osa s'approcher, et bientôt le sort de la bataille se décida en faveur des habitants de la ville.

L'évêque enjamba un troisième cheval, et, accompagné de Bourcard Murnhart et de Wolf Meygenreich, il prit la fuite, poursuivi par les nôtres jusque sur la colline; mais ils ne purent l'atteindre. Ce fut le signal d'une déroute complète, pendant laquelle les armes strasbourgeoises firent encore de terribles ravages. Treize cents hommes de l'infanterie épiscopale furent trouvés morts sur le champ de bataille avec soixante et dix chevaliers. Parmi les nombreux prisonniers, il y en avait quatre-vingt-six de la noblesse, et notamment le landgrave Philippe de Werd, le grand-maréchal de l'évêque, seigneur de Hunebourg, trois de la famille de Landsperg, des d'Andlau, etc. Les mains leur furent liées avec les mêmes cordes que l'évêque, dit-on, avait apportées avec lui pour pendre le sénat de cette ville récalcitrante. Après le pillage du champ de bataille et l'inhumation d'une partie des morts, les héros de la journée, chargés d'un riche butin, firent le soir leur rentrée triomphale en ville, au son de toutes les cloches et aux acclamations des femmes, des enfants et des hommes restés pour sa défense. Au dire du chroniqueur, qui relate cette victoire avec tous ses détails, il n'en manquait qu'un seul à l'appel: c'était un boucher du nom de Bilgerlein, fait prisonnier de guerre et massacré à Geispolsheim.

Fiers de leur bravoure et couverts de sang et de blessures, ces bourgeois guerriers se dirigèrent vers la cathédrale pour remercier le ciel de la victoire qu'il leur avait accordée, emmenant avec eux leurs prisonniers nobles qui furent enfermés au fond du chœur et dans les dortoirs du *Bruderhof*.

Dans la nuit, l'évêque fit visiter le champ de bataille et enterrer un grand nombre

Bataille de Hausbergen.

de morts, cherchant à trouver parmi eux son frère Hermann Okef de Géroldseck, *Landvogt* d'Alsace, afin de lui faire donner une sépulture honorable, conforme à son rang élevé; mais ne le trouvant pas, il le supposa prisonnier dans les mains de ses ennemis. Le lendemain, atterré par cette perte et par l'humiliation qu'il avait subie, il envoya quelques chanoines à Strasbourg, leva l'anathème et fit faire des propositions de paix, en réclamant, pour son frère et pour les nobles prisonniers, les ménagements des vainqueurs. Ce dernier, ne se trouvant pas parmi les prisonniers, le sénat promit une récompense de cent marcs d'argent à celui qui le présenterait, en menaçant de la peine de l'exil et de la saisie de tous ses biens tout bourgeois de la ville qui le retiendrait prisonnier sans en faire la reddition. Dès lors un pauvre homme se montra devant le sénat et fit la déclaration qu'il avait trouvé après la bataille, gisant par terre parmi les morts et moribonds et couvert du sang provenant d'une large blessure à la tête, un chevalier à riche armure; que celui-ci lui avait fait connaître sa haute dignité et promis une récompense pour les soins qu'il lui donnerait; mais, sachant alors que c'était le frère de l'évêque, il l'avait tué impitoyablement, et ne pouvant ôter les précieux bijoux qu'il portait à ses doigts, il lui avait coupé les deux poignets et l'avait jeté dans une fosse avec d'autres victimes de la journée. A l'appui de ce qu'il disait, il présenta les deux mains ensanglantées du *Landvogt* et montra le lieu de son enterrement. On retira le cadavre de sa tombe et on l'envoya à Walter, qui le fit inhumer dans l'église de Dorlisheim, où, onze mois plus tard, l'altier prélat, miné par le chagrin que lui causèrent l'abandon de tous ses alliés et sa propre humiliation, trouva de même sa tombe à côté de celle de son frère. Le pauvre bourgeois reçut la récompense promise.

Cette victoire éclatante donna un immense relief guerrier aux armes des Strasbourgeois; partout où ils arrivaient dans leurs excursions, la panique les précédait, et le nombre de leurs alliés s'accrut de jour en jour. Les sommités ecclésiastiques, les capitulaires de la cathédrale, des grands seigneurs, jusqu'à l'empereur Richard et le père du prélat, le comte de Géroldseck, intervinrent pour amener la conclusion d'une paix durable; mais le caractère indomptable et vindicatif de l'évêque, le ressentiment qu'il nourrissait dans le cœur, ne purent le décider qu'à d'insuffisantes concessions qui n'étaient pas même franches, car, à une diète réunie à Haguenau, il lança des paroles de colère contre Strasbourg et promit de prendre une terrible revanche quand les quatre-vingt-six prisonniers retenus par elle seraient affranchis. Les délégués strasbourgeois, puisant des soupçons dans ces paroles menaçantes, rentrèrent promptement en ville; on visita les dortoirs des prisonniers, et on trouva qu'ils avaient coupé leurs chaînes avec des limes, et que sous la paille, servant de gîte à l'un d'eux, ils avaient pratiqué une large ouverture communiquant à une cave et à un passage souterrain creusé dans une maison voisine qui devait bientôt leur servir de chemin de fuite. Cette heureuse découverte, provoquée par les paroles indiscrètes du prélat, augmenta la

rigueur de leur détention, et ce n'est qu'après la mort de Walter, le mercredi des cendres 1263, qu'ils furent rendus à la liberté contre de fortes rançons, grâce à l'intervention de leurs familles alliées aux Strasbourgeois et au caractère conciliant de Henri de Géroldseck, successeur du belliqueux prélat dont le passage de quelques années sur le siége épiscopal avait jeté le malheur et la désolation dans le pays.

Bataille de Hausbergen.

En souvenir de la victoire de Hausbergen, le sénat ordonna l'érection de quatre statues, qu'il fit placer contre des maisons, l'une près de l'église Saint-Nicolas, l'autre dans la rue de l'Homme-de-Pierre, qui en reçut le nom, la troisième dans la rue du Bouclier, contre la maison habitée anciennement par le général de Rosen, et la quatrième dans la rue Sainte-Étienne. Un buste colossal d'évêque et d'empereur au musée archéologique de la bibliothèque de la ville doit provenir, dit-on, de ce temps. Dans les titres de propriété de la maison de M. Bœswilwald, au coin de la rue des Orfévres et des Hallebardes, nous avons trouvé que celle en face appartenait à la fin du treizième siècle à un Liebenzeller. Était-ce alors l'habitation du vaillant capitaine qui commandait en chef à la bataille de Hausbergen? Nous l'ignorons; mais aujourd'hui ce nom ne vit plus dans la population strasbourgeoise.

Bataille de la Souffelbach.

A cette même plaine vient se rattacher le souvenir de deux autres batailles livrées dans les temps modernes et dont un grand nombre parmi nos concitoyens ont été témoins ou même acteurs.

Quand, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, une nouvelle coalition se forma contre la France, il ordonna la création d'une armée d'opération sur le Rhin, sous le commandement du général Rapp. L'effectif de 40,000 hommes, auquel devait être portée cette armée, n'exista que sur le papier, et Rapp, en se retirant des lignes de Wissembourg devant des forces beaucoup supérieures, ne put pas même se tenir sur la ligne de la Moder après le combat de Surbourg, le 25 juin 1815, et se replia sur notre ville. Il occupa les villages de Schiltigheim, Bischheim et Hœnheim, Illkirch et Graffenstaden, et établit un camp retranché dans la pointe du triangle que forment les routes de Brumath et du Rhin, sur le cimetière de Sainte-Hélène, qui en porte encore la trace dans le profond fossé qui le longe au nord; ces points avaient été occupés l'année précédente par les troupes alliées quand elles bloquaient Strasbourg. Ne pouvant pas opérer par l'attaque, il prit le parti de rester sur la défensive avec d'autant plus de raison que le Haut-Rhin était envahi de même par des forces ennemies bien supérieures. Déjà la désastreuse bataille de Waterloo du 18 juin avait de nouveau abattu les dernières chances de fortune de Napoléon, et l'ennemi était en pleine marche sur Paris, quand, le 28, l'armée alliée, formée de troupes wurtembergeoises et autrichiennes, sous le commandement en chef du prince de Wurtemberg, aujourd'hui roi, attaqua l'armée de Rapp; c'était par une chaude journée d'été, et les champs de blé, sur le point de mûrir, couvraient cette vaste plaine. Pendant qu'au dehors on entendait

Bataille de la Souffelbach.

la canonnade et la fusillade, en dedans de la ville la générale appelait sous les armes la garnison et la garde nationale.

La droite de la ligne de bataille des Français, à cheval sur la route de Brumath, s'appuyait sur Hœnheim, et la gauche sur Lampertheim, Mundolsheim et Niederhausbergen; le combat s'engagea sur toute la ligne, au milieu de ces champs de blés; à la gauche de la route de Brumath, de vigoureuses charges de cavalerie wurtembergeoise forcèrent l'infanterie française à s'échelonner en carrés pour soutenir leur choc; les troupes françaises furent obligées d'abandonner les villages de Lampertheim et Souffelweyersheim, en avant de leur ligne de bataille, en même temps que la masse de cavalerie, arrivant sur la route de Brumath, força le centre de céder, tandis que le général Beurmann se soutenait courageusement avec le 10e léger à Mundolsheim. Mais, du côté de Hœnheim, l'artillerie et une vigoureuse charge de nos dragons, mirent en fuite l'aile gauche ennemie sur la route du Rhin, et nos forces réunies purent attaquer de flanc ses colonnes sur la route de Brumath; notre gauche, échelonnée en carrés, se reforma et avança, appuyée par le 10e léger sortant de Mundolsheim, de sorte que le gros de l'armée wurtembergeoise, attaqué de flanc des deux côtés, fut obligé, à son tour, de céder le terrain, quand le général Rapp, à la tête du 11e dragons et du 7e chasseurs, fondit sur lui avec impétuosité et le bouleversa. Notre infanterie s'était alors déployée sur toute la ligne des hauteurs en deçà de la Souffelbach, tandis que la cavalerie s'était jetée dans le ravin au delà des auberges de Souffelweyersheim, dont les murs, percés par les balles et les boulets, ressemblaient à un crible. Ce point présentait un spectacle affreux : le feu de notre infanterie portait, par sa position, vers la tête des fantassins ennemis, tandis que leurs balles, labourant la terre ou ne blessant qu'aux jambes, faisaient un feu bien moins meurtrier; mais cette charge impétueuse de cavalerie contribua encore à joncher le terrain de morts et de blessés. D'après le rapport du général Rapp, cette bataille de la Souffelbach a coûté aux Français quatre pièces de canon avec 700 hommes hors de combat, tandis que la perte de l'ennemi fut évaluée à plus de 1500 morts et autant de blessés.

Si la bravoure d'une attaque, de beaucoup supérieure en nombre, ne peut pas être démentie, la défense soutenue par la valeur, se transformant d'un autre côté en attaque par le succès, prouve que l'enthousiasme dans une armée bien aguerrie supplée au nombre; car nous avons toujours sous nos yeux ces soldats français en pantalons blancs, couverts de sueur et de poussière, sortir des nombreuses ambulances formées par des chirurgiens militaires et civils, après avoir fait panser leurs blessures saignantes, retourner au combat aux cris de *vive l'empereur!* Quand le feu eut cessé vers le soir, ce ne fut pas chose facile de recueillir les blessés sur ce vaste champ de bataille, au milieu de ces magnifiques champs de blés foulés aux pieds des combattants. Le silence de la nuit était souvent interrompu par leurs gémissements, et même deux jours

après l'on trouvait encore de ces malheureux que les soins des hôpitaux ramenèrent à la guérison. A ces terribles scènes de guerre se joignit le lendemain un spectacle non moins désolant; des colonnes de fumée et de flammes dévoraient la commune de Souffelweyersheim, que le prince de Wurtemberg fit incendier, sous prétexte que ses habitants avaient pris part au combat, assertion complétement dépourvue de vérité.

Bataille de la Souffelbach.

Une courageuse démarche faite par le pasteur Dannenberger, de Vendenheim, auprès du prince de Wurtemberg, arrêta l'incendie et sauva la vie à une douzaine d'habitants qui devaient être fusillés[1]. Les sentiments patriotiques dont était animé cet ecclésiastique se dessinent par la réponse qu'il donna au même prince, quand celui-ci voulut le charger de la proposition à Rapp de livrer la place de Strasbourg; elle honore autant l'un comme l'autre:

« Monseigneur, lui dit-il, le général Rapp est Alsacien et par conséquent bon Français; « jamais il ne consentira à déshonorer sa carrière militaire. En conséquence, je prie « Votre Altesse de charger tout autre que moi de ce message. »

Rapp justifia la bonne opinion qu'avait eue de lui le pasteur de Vendenheim par la réponse qu'il donna au général Vacant, chargé de lui faire personnellement cette proposition.

« Je ne rendrai la place que quand mes soldats auront mangé des cuisses « autrichiennes, comme ceux que j'avais à Dantzig en ont mangé de russes. »

Qu'on taxe cette réponse d'anthropophage, elle caractérise énergiquement l'esprit patriotique qui animait alors les populations alsaciennes. Toutefois les choses n'arrivèrent pas à ce point; le 6 juillet, les troupes alliées avaient fait leur entrée à Paris, et deux jours après, Louis XVIII revenait pour la seconde fois dans sa capitale; Rapp, déjà informé des désastres de l'armée française, voulait ménager le sang de nos braves soldats; mais ceux-ci, qui lui reprochaient de ne pas avoir profité de la victoire de la Souffelbach, le poussèrent à les conduire de nouveau au combat.

Seconde bataille de Hausbergen.

Le même terrain qui vit la lutte des Strasbourgeois contre leur évêque, fut, six cent cinquante-trois ans plus tard, témoin d'un des derniers combats de cette longue série de guerres qui avaient ensanglanté l'Europe.

Le 8 juillet, à la pointe du jour, la population strasbourgeoise fut réveillée en sursaut par le bruit de la canonnade et de la mousqueterie; on croyait à une attaque de la place; mais c'étaient nos troupes qui, la veille dans la nuit, ayant reçu ordre de quitter en silence leurs quartiers, s'étaient emparées, à la faveur des ténèbres, des deux villages de Hausbergen, en tuant à la baïonnette les avant-postes, et sans qu'on tirât un seul coup de canon. La surprise était complète et tout ce qui ne pouvait fuir était voué à la

[1] Il fut décoré plus tard, par Louis XVIII, pour cet acte de dévouement, et lorsqu'il mourut, en 1841, comme pasteur à Schiltigheim, une députation d'habitants de Souffelweyersheim, guidée par la gratitude, accompagna sa dépouille mortelle jusqu'à sa tombe.

Seconde bataille de Hausbergen.

mort. L'ancienne maison de campagne de M. Zimmer, à Oberhausbergen, qui était alors le quartier-général ou la grande-garde, était jonchée de morts; on tuait les soldats sur leurs lits de camp, des officiers furent faits prisonniers, d'autres durent s'enfuir en chemise; les pièces furent enclouées à la hâte, et l'infanterie alliée, qui occupait un camp retranché entre les deux villages, dut battre en retraite.

La mort avait déjà fait de terribles ravages dans les rangs ennemis par cette surprise nocturne, quand l'armée alliée se reforma, renforcée par les colonnes qui occupaient les villages derrière la colline de Hausbergen, et fondit à son tour sur les nôtres. La brigade du général Grouvel avait déjà culbuté la cavalerie ennemie, mais une charge de cuirassiers autrichiens mit en péril le 18e régiment d'infanterie commandé par le brave colonel Voirol que nous avons revu, en 1836, commandant la division militaire à Strasbourg; il battit en retraite de Mittelhausbergen, lorsque le colonel Schneider arriva à son secours avec un bataillon; le 10e léger, le 32e et le 57e de ligne ne purent être entamés par les forces supérieures des troupes alliées, et se retirèrent en bon ordre sous le canon de la place.

Dans nos promenades en ville, nous avons fait mention de la manière dont ce corps d'armée s'est dissous[1].

Hausbergen.

Ajoutons encore deux mots sur les trois villages de Hausbergen, situés au pied d'un coteau planté de vignes et d'arbres fruitiers. Oberhausbergen a une origine très-antique; déjà en 920, l'évêque Richvinus en fit donation au chapitre de Saint-Thomas: *cum bannis et manis ac cum perpetuus pertinente servitio*, dit le livre salique de ce chapitre. Cette donation fut confirmée, en 1163, par l'empereur Frédéric Barberousse; mais la possession perpétuelle qu'elle conférait fut contestée plus tard par la puissante famille des Zorn, à laquelle Schmassmann de Ribeaupierre avait donné ce village en fief en 1446, et provoqua des procès entre les deux parties, ce qui n'empêcha pas les Zorn de Plobsheim de porter le titre de prévôt (*Vogt*) de Hausbergen.

Mittelhausbergen appartenait aux nobles de Mundolsheim, et Niederhausbergen était un village libre impérial (*Freireichsdorf*). L'origine de ce privilége est inconnue; quelques auteurs l'attribuent aux couches que doit avoir faites une impératrice d'Allemagne dans ce village; mais nos annales se taisent absolument sur ce fait, et il n'est pas présumable qu'une souveraine ait pris le parti d'accoucher dans un petit village, quand elle avait à sa proximité une grande ville comme Strasbourg. Toujours est-il que cette commune était sous la protection de cette dernière ville, et libre de toutes charges, corvées et contributions à l'empire, et que les habitants étaient même exempts de toutes contributions sur leurs vins et jouissaient du droit de le débiter en détail dans leurs maisons, jusqu'à ce que notre cité fût devenue française, époque à partir de laquelle les

[1] Voyez Strasbourg-Ville, pages 119 et suivantes.

habitants de Niederhausbergen furent obligés de payer les mêmes contributions que les autres communes dépendant de son autorité seigneuriale.

Hausbergen.

Ammien Marcellin, l'historien de Rome et compagnon d'armes de l'empereur Julien, raconte qu'en 357 après Jésus-Christ, cet empereur occupa *Tabernæ* (Saverne) avec ses légions, et qu'ayant reçu la nouvelle que les Germains avaient franchi le Rhin près d'*Argentoratum,* quitta, à l'aube d'une chaude journée d'été, sa place forte, pour aller à leur rencontre; il arriva le soir sur une hauteur en vue d'*Argentoratum,* où ses éclaireurs aperçurent, au milieu de champs de blés, les hordes germaines. Craignant que ses troupes ne fussent trop fatiguées de leur marche, il voulut remettre le combat au lendemain; mais l'armée était animée d'une telle ardeur de se mesurer avec l'ennemi, qu'il ne put y résister, et il ordonna le plan de bataille. Les Germains, de beaucoup supérieurs en nombre aux légions romaines, et commandés par sept de leurs rois, parmi lesquels Chnodomaire, qui avait déjà battu les Romains en diverses rencontres, furent complétement culbutés, et la cavalerie romaine fit un si terrible carnage dans leurs rangs, que tous ceux qui ne furent pas lancés dans le Rhin, trouvèrent la mort sur le champ de bataille; Chnodomaire lui-même fut fait prisonnier. Quel a été le théâtre de ce champ de bataille? Est-ce la hauteur de Hausbergen? hypothèse la plus vraisemblable; ou bien la Musau, en deçà d'Ittenheim? ou bien encore la plaine élevée derrière Schiltigheim? De savantes dissertations ont opiné pour l'une et pour l'autre de ces localités. Quoi qu'il en soit, nous tenions à faire revivre de la nuit des temps ce fait d'armes pour l'ajouter aux batailles que nous venons de décrire et dont le vieux Strasbourg a été témoin.

Cimetière Sainte-Hélène.

Sur l'emplacement du cimetière Sainte-Hélène, que Rapp avait transformé en camp retranché, existait, comme nous l'avons déjà dit, une ancienne tour-signal et une petite église servant d'église paroissiale à la commune de Schiltigheim, et, à côté d'elle, des bâtiments formaient un petit hôpital, où l'on recevait des passagers malades qui n'avaient pas le droit d'être reçus dans l'hospice civil; on y donnait aussi asile à des pensionnaires aisés qui aimaient le séjour de la campagne et le jardinage. L'Église Rouge ou de Sainte-Hélène fut démolie en 1531, et les autres bâtiments en 1678, à l'approche des armées françaises.

Adelshofen. Schiltigheim.

Tout près s'étendait anciennement le village d'Adelshofen qui touchait à celui de Schiltigheim, appartenant, comme nous l'avons déjà vu, au territoire de Strasbourg. Il n'en existe plus la moindre trace, et son nom ne vit plus que dans les rôles cadastrales de la commune; ravagé par les flammes, à diverses reprises, dans les guerres continuelles, comme sa voisine, Adelshofen fut démoli complétement, et le terrain sur lequel il était bâti servit de remblai aux remparts, aux diverses époques de leur élévation, tandis que Schiltigheim s'est agrandi considérablement. Ce dernier village, qui en 1690 ne comptait que 170 feux, forme aujourd'hui une commune de près de 3000 habitants, où se déploient le commerce, l'industrie et une riche agriculture.

Adelshofen. Schiltigheim.

Une maison de campagne, très-agréablement située, connue sous le nom de *Schlœssel* (châtelet), était autrefois un castel fortifié, et fut acquis, en 1618, pour 900 livres schellings par une famille patricienne strasbourgeoise, les Flach; il avait un pendant dans le *Rieth*, vers la Wantzenau, sous le nom de *Hegle*, mais depuis des siècles nos ancêtres l'ont fait démolir, pour faire justice des vols de grand chemin et des déprédations dont ses propriétaires s'étaient rendus coupables.

Bischheim. Hœnheim.

De même que Schiltigheim, Bischheim et Hœnheim ont acquis un grand développement, au point que les habitations des trois villages se touchent aujourd'hui, et qu'il n'y a plus que l'administration municipale qui les sépare, tandis qu'autrefois chacune de ces communes avait un autre maître; Bischheim avait pour seigneur les Bœcklin de Bœcklinsau, et Hœnheim, d'abord fief du chapitre de la cathédrale, possédé pendant longtemps par les Uttenheim de Ramstein, advint, en 1676, après l'extinction des mâles de cette famille, aux Rathsamhausen à la Roche (*zum Stein*), et fut acheté, en 1691, par Louis de Chamlay, maréchal-des-logis des armées du roi; plus tard, il tomba en partage aux Klinglin et donna lieu à l'échange dont nous avons parlé à l'article Illkirch; dernier vestige de la féodalité, abolie par la révolution française.

Canal de la Marne-au-Rhin.

Le *Rieth*, terrain bas, submersible, ancien lit du Rhin qui longe ces trois villages, est aujourd'hui, grâce à l'intelligente initiative de M. Hiller, ancien maire de Schiltigheim, un terrain fécondé par l'agriculture; il fut coupé, dans les derniers temps, par le canal de la Marne-au-Rhin, dont les travaux d'exécution furent commencés en 1840. Le plan de ce canal était déjà projeté en 1804, et Marcel Prault Saint-Germain en est l'auteur; cette navigation devait avoir 144 lieues et demie d'étendue, et traverser les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Aisne, de la Marne, de la Meurthe et du Bas-Rhin, pour se joindre au Rhin à Offendorf, en traversant la vallée de la Zorn. Le plan primitif a subi quelques modifications dans notre département, en ce que le canal suit parallèlement le chemin de fer jusqu'à Vendenheim, où il s'en sépare et prend sa direction, à la gauche de la route de Brumath, vers Reichstett, Souffelweyersheim et le Rieth, traverse un bras de l'Ill, l'île du Wacken, se jette dans la rivière d'Ill, à la Robertsau, et arrive au Rhin par un prolongement qui coupe ce terrain derrière l'Orangerie. Aujourd'hui, ce canal est en pleine exploitation.

Entzheim.

Nous avons commencé la description des approches de Strasbourg, à la gauche de notre panorama, par l'île Jars et par la ferme Voltaire, au milieu des champs, vis-à-vis de l'île du Wacken, appartenant à la ville. Maintenant que nous avons fait le tour, nous poursuivrons notre inspection, en suivant la route de Barr, pour nous rapprocher de nouveau de la ligne d'horizon. Passons par Lingolsheim, qui ne présente aucun intérêt historique, et arrêtons-nous un moment à Entzheim. Ce village présente encore un champ de bataille, et c'est le dernier dans notre récit sur lequel figurera le nom glorieux de Turenne.

Bataille d'Entzheim.

Après la terrible dévastation du Palatinat, ordonnée par la haine de Louis XIV, l'armée française passa sur la rive gauche, après avoir laissé une bonne garnison dans Philippsbourg, et vint camper dans les environs de Landau et de Wissembourg, pour défendre l'Alsace, en juillet 1674. L'armée impériale, commandée en chef par le duc de Beurnouville, sous les ordres duquel se trouvaient le prince Herrmann de Bade, le duc de Lorraine avec son armée, et le général Caprera, tous généraux expérimentés, se jeta sur cette même rive et remonta ce fleuve; mais, se croyant trop faible pour attaquer les Français dans leur position, elle le repassa près de Spire, en marchant vers Strasbourg. Turenne, sûr de la neutralité du sénat strasbourgeois pendant cette guerre, mais instruit que le prince de Hohenlohe, résident impérial, avait fait son possible pour représenter à la population les pernicieuses conséquences qui résulteraient pour elle de l'opposition au passage de l'armée impériale, voulut le prévenir à son tour. Il détacha de son armée deux bataillons, cinq cents dragons et quelques pièces d'artillerie, sous le commandement du marquis de Vaubrun, avec ordre de faire toute diligence et de s'emparer, par un coup de main, de la tête de pont de Kehl, c'est-à-dire des redoutes sur l'île des Épis; lui-même le suivit avec un renfort. Mais au moment où les Français passèrent l'Ill, à la Wantzenau, et se jetèrent inaperçus dans la Robertsau, pour réaliser leur plan, l'armée impériale avait déjà exécuté le passage et pris position au sud de la ville, à Illkirch, Graffenstaden et points environnants.

Forte d'une quarantaine de mille hommes, et attendant encore la jonction des vingt mille du margrave de Brandebourg, auxquels Turenne n'avait qu'une vingtaine de mille hommes à opposer, cette armée pouvait envahir tout le Haut-Rhin, se jeter soit dans la Franche-Comté, soit dans la Lorraine, et gagner le centre de la France. Turenne reçut ordre du roi d'abandonner l'Alsace et de se retirer en deçà des Vosges; mais l'audacieux général, non content de se tenir sur la défensive et d'occuper la ligne de la Moder ou de la Zorn, en se ménageant au pis-aller le passage des Vosges, voulut attaquer l'ennemi avant la jonction de l'armée de Brandebourg, espérant, par ses manœuvres, le forcer à repasser le Rhin. Il ne put y parvenir que l'année suivante, après la bataille de Türckheim dont nous avons déjà donné la relation.

Turenne avait fait quitter à ses troupes leur position dans le Bas-Rhin, et les avait concentrées à la Wantzenau, en laissant garnison à Haguenau sur la Moder. Après quelques jours de repos, il leva son camp dans la nuit du 2 au 3 octobre; sa cavalerie passa par les villages de Hausbergen, son infanterie et ses bagages derrière la colline, et se dirigea, par des chemins argileux et détrempés par la pluie, vers Achenheim. Au soir, son armée avait occupé les hauteurs de Hangenbieten et de Kolbsheim, ayant la Bruche devant eux.

Beurnouville, à la nouvelle de l'approche de son adversaire, avait quitté ses campements à Illkirch et à Graffenstaden, et prit position derrière Entzheim, son centre

Bataille d'Entzheim

protégé par ce village retranché, sa gauche appuyée à une petite forêt et sa droite à une autre, plus grande, que coupait alors la route de Strasbourg. Son armée, avec la réserve, était échelonnée en trois lignes profondes; la droite commandée par Caprera, la gauche par le duc de Holstein-Plœn; lui-même s'était réservé le commandement du centre.

Turenne se mit en bataille le lendemain 4 octobre, à la pointe du jour, au delà de la Bruche, dans la plaine, sur deux lignes, son infanterie, formant le centre, appuyée par cinq escadrons de cavalerie, avec dix-sept escadrons formant les deux ailes. Entre les deux escadrons qui formaient les ailes de la seconde ligne, il avait échelonné des pelotons de grenadiers; trente pièces formaient son artillerie, avec trois bataillons et quatre escadrons de réserve. Si l'armée impériale avait l'avantage du nombre et de sa position sur un terrain accidenté derrière le village qui pouvait masquer ses mouvements, l'armée française avait celui d'être homogène et formée d'officiers et de soldats aguerris, pleins de confiance en leur chef, tandis que l'autre était composée d'une foule de contingents de troupes nouvellement levées dans toutes les parties de l'empire germanique. Turenne commença l'attaque par une forte canonnade, et vit de suite qu'il fallait s'emparer de la petite forêt à la gauche de l'ennemi, afin de pouvoir l'attaquer par le flanc; il y envoya cinq cents grenadiers, des dragons de la seconde ligne et quelques pièces d'artillerie; mais la défense fut aussi énergique que l'attaque; deux fois cette forêt fut prise et reprise, le combat avait duré trois heures, quand de part et d'autre des troupes fraîches d'infanterie furent lancées les unes sur les autres; une pluie battante arrêta pour quelque temps le feu de la mousqueterie, et ce n'est que lorsque Turenne eut détaché toute son infanterie de la seconde ligne de bataille que les Français purent s'en rendre maîtres, avec les retranchements et quelques pièces qu'ils trouvèrent derrière cette ligne, en combattant sur des monceaux de cadavres. Beurnouville, voulant profiter de l'affaiblissement de la seconde ligne de bataille de Turenne, attaqua de front le centre de l'armée française, et Caprera fit un mouvement pour tourner sa gauche; il avait déjà culbuté une partie de la cavalerie française, quand la réserve et quelques autres escadrons le forcèrent à la retraite.

La nuit surprit les combattants sur le terrain qu'ils avaient choisi le matin pour se livrer bataille; chacun s'attribua la victoire, et le seul avantage de la journée fut la prise de la forêt. Elle fut signalée par la perte de 3000 hommes du côté de l'armée des confédérés impériaux et de 2000 du côté des Français; une multitude de blessés encombrèrent les divers hôpitaux de Strasbourg. Harassés par la fatigue, par les marches et contremarches sur un terrain détrempé par une pluie presque continue, chacun des deux partis chercha le repos. Turenne laissa le champ de bataille, en avant de la Bruche, occupé par quelques troupes, et renvoya son armée dans les villages environnants. De son côté, Beurnouville profita de la nuit pour se diriger vers Strasbourg, en passant

derrière l'Ill. C'est à cette occasion que les villages de Düttlenheim, de Düppigheim et de Blæsheim devinrent en partie la proie des flammes.

Bataille d'Entzheim.

Le 8 octobre, Turenne quitta ses cantonnements, délogea la garnison strasbourgeoise du château de Wasselonne et s'en rendit maître; il occupa la gorge du Kronthal et établit son quartier-général à Dettwiller, sur la Zorn, au centre de Brumath, de Haguenau et de Saverne. L'armée confédérée ayant reçu des renforts par la jonction de celle du margrave de Brandebourg, et se montant à soixante mille hommes, quitta ses quartiers et marcha vers l'ennemi; elle s'empara de Wasselonne, mais n'osant attaquer la ligne retranchée qu'occupait Turenne, elle resta en observation, sans combat marquant, jusqu'au 19 novembre, où, après avoir laissé garnison à Saverne et à Haguenau, l'armée française commença à se mettre en marche par la vallée de la Petite-Pierre, laissant de même garnison dans ce petit fort rocheux, pour être maître de ce passage des Vosges, et se retira en Lorraine.

Quittons ces champs de bataille et formons des vœux pour que de sitôt ces plaines, ces villages, si riches et si fertiles, ne soient point désolés par les horreurs de la guerre, et rapprochons-nous de la montagne.

Le Glœckelsberg.

Sur la colline du *Glœckelsberg*, plantée de vignes, on n'aperçoit plus qu'une tour isolée, aujourd'hui signal trigonométrique, clocher de l'ancienne église de Blæsheim; abandonnée depuis longtemps et tombée en ruines, elle fut démolie complétement il y a une vingtaine d'années. Quelques fragments de sculpture que nous y avons encore vus et les fenêtres geminées à plein-cintre de la tour dévoilent sa haute antiquité, et quelques pierres sépulcrales sur le cimetière qui l'entoure, rappellent encore les noms des Bock et des Dürckheim, anciens seigneurs de ce village.

Niederehnheim.

Plus loin, nous arrivons à Niederehnheim, ou vulgairement Niedernai; des murs d'enceinte délabrés, avec un fossé, nous témoignent que c'était jadis un bourg à l'abri d'un coup de main, de même qu'une tour et quelques fragments de fortification qui embellissent aujourd'hui les jardins d'une maison de maître moderne, située à l'extrémité méridionale du village, désignent le lieu du castel féodal de l'antique et illustre famille des Landsperg, éteinte dans les mâles et qui vit encore dans les noms non moins antiques des Reinach et des Gail[1]. Le château fut le point de réunion de la noblesse de la Basse-Alsace, quand notre province était occupée, à l'exception de Strasbourg, par les armées de Louis XIV, et c'est dans ce lieu qu'elle prêta serment de fidélité à son roi, le 12 mai 1681.

Oberehnheim.

Oberehnheim ou Obernai, ancienne ville libre impériale, est situé à deux kilomètres plus vers la droite, au pied d'un vignoble, dans une charmante contrée; à elle se rattachent des souvenirs plus intéressants. Dans les temps barbares où les fabuleuses

[1] Aujourd'hui un Reinach, officier d'artillerie, est aide-de-camp de l'empereur.

Oberehnheim.

traditions se mêlent si souvent à quelques brins de vérité, Obernai se fait connaître par la résidence du farouche comte Attic ou Ettichon, duc d'Alsace, père de sainte Odile, dans la seconde moitié du septième siècle. Le savant Schœpflin prend Attic comme souche, sur laquelle il greffe, de génération en génération, sur son arbre généalogique, les familles régnantes du centre de l'Europe. Cependant cette ville, berceau de tant de têtes couronnées, est tombée dans l'oubli depuis qu'elle a perdu ses priviléges comme ville libre impériale. Le château qui a dû servir jadis de résidence au père de sainte Odile, la patronne de l'Alsace, fut ruiné, en 1246, par l'évêque Henri de Stahleck. Quelques archéologues veulent encore trouver, souterrainement dans les caves des bâtiments qui le remplacent depuis longtemps, des vestiges de ce château primitif.

Il reste à Obernai un plus grand nombre de monuments d'architecture de l'époque qui a succédé à ces temps fabuleux; ce sont ses murs d'enceinte avec ses fossés, formant jadis un double collier de fortifications percées de quatre portes, qui résistèrent, en 1444, avec énergie aux attaques des Armagnacs, mais qui durent fléchir devant le canon de Mansfeld, en 1622, de même qu'ils cédèrent au colonel suédois Houwald, en 1632, quand 500 impériaux, du régiment de Metternich, en firent la défense, et, en 1636, au colonel Quernheim, commandant dans l'armée du duc de Saxe-Weimar.

En fait de monuments religieux, Obernai en possédait anciennement quatre. Dans l'intérieur de la ville, une petite église-chapelle (*Kapellen-Kirch*), construite au treizième siècle; la principale, construite au quinzième siècle, est située en dehors, sur le cimetière; une troisième, dédiée à saint Jean, située dans la propriété de la famille d'Oberkirch, d'où elle porte le nom d'*Église Supérieure*, pour la distinguer d'une autre, la *Feldkirch* ou Église des Champs, située en dehors de Niedernai, à l'embranchement de la route de Strasbourg à Obernai, qui figure encore sur notre panorama, mais qu'on a démolie depuis, après qu'elle fut transformée en maison d'habitation. Toutes ces églises ne présentent que peu d'intérêt artistique, mais par contre l'Hôtel-de-Ville, quoique restauré, est un beau monument d'architecture, mi-gothique, mi-renaissance, construit en 1523, et les riches archives de cette antique commune, qui y sont conservées, sont d'un haut intérêt pour l'historien. La branche aînée de l'ancienne famille des d'Oberkirch, résidant à Oberehnheim, est éteinte dans les mâles, et grâce au respect filial d'un petit-fils d'une baronne d'Oberkirch, M. de Montbrison, qui vient de publier les mémoires si intéressants de sa grand'mère sur la cour de Russie, sur celle de Stuttgart et de Montbéliard, dans la seconde moitié du siècle passé, ce nom renaît en douces causeries pleines de charmes et de sentiments délicats d'affection[1].

La population d'Oberehnheim était anciennement divisée en sept tribus; elle avait

[1] De la branche puînée il y avait cinq fils, dont deux officiers au service de France, un au service d'Autriche, un au service de Bade et un au service de Saxe.

Oberehnheim.

son sénat et quatre bourguemestres qui le présidaient trimestriellement à tour de rôle, et un préteur royal depuis 1731. Parmi les divers priviléges dont cette ville fut dotée, l'empereur Frédéric III lui donna, en 1466, celui de refuge pour les bannis de l'empire. Les Vepfermann, seigneurs de Barr, tenaient à titre de fief impérial l'exécution de la haute justice criminelle à Obernai (*Halsgericht* ou *Henckerslehn*). Cette seigneurie ayant été donnée en fief à son vice-chancelier Ziegler de Zieglerberg par Charles-Quint, et la ville de Strasbourg, comme nous le verrons, en ayant ensuite fait l'acquisition, ce droit y resta attaché. Mais Obernai ne voulut pas reconnaître cette soumission à une autre ville libre impériale et protesta; en outre, l'une de ces villes étant éminemment catholique, tandis que l'autre était essentiellement luthérienne, les haines religieuses vinrent encore envenimer ce conflit que signalèrent de part et d'autre plusieurs actes d'iniquité; enfin Strasbourg renonça à ce droit contre une somme de 6,000 florins qu'Obernai lui paya, et l'empereur Léopold en investit cette dernière en 1670. Ces mauvais rapports font connaître une disposition hospitalière établie d'ancienne date à Strasbourg. Lorsqu'en 1568 les délégués des dix villes impériales de l'Alsace se réunirent en notre cité, le vin d'honneur leur fut présenté à tous, à l'exception de ceux d'Oberehnheim, auxquels le Magistrat dit expressément qu'il ne pouvait pas leur rendre cet honneur, parce que lui et la population avaient reçu trop d'outrages et d'affronts de la ville qu'ils représentaient, puis il les engagea à se retirer et à rendre compte à leurs supérieurs de ce qui s'était passé (*Weil viel Schmach und Trotz in der Stadt und der Burgerschaft bewiesen, mit Vermelden die Gesandten mögten nun hinziehn und solches ihren Herrn und Obern anzeigen*).

Quand on suit la route de Barr, c'est aux approches de Niederehnheim et d'Oberehnheim seulement que la culture de la vigne commence, sauf la colline du Glœckelsberg. Avant d'arriver à cette région de viticulture, on parcourt un terrain onduleux, occupé de champs de blés, de colza, de tabac, de trèfles, de pommes de terre, de turneps, solanées et tubercules en tout genre; en un mot, une culture riche et variée. A la gauche de la route sont les communes de Geispolsheim, de Blæsheim, de Krautergersheim, renommées pour la grosseur de leurs choux, et entre cette route et celle de Colmar s'étend un large bas-fond, formant une vaste nappe de prairies avec des bouquets de saules et d'aulnes, couvertes en automne d'innombrables troupeaux. Ce bas-fond est arrosé par l'Ehn, qui donne son nom aux deux communes dont nous venons de parler, par la Kirneck et par l'Andlau, petites rivières descendant des flancs des Vosges; ce terrain porte le nom de *Rieth,* commun à beaucoup de bas-fonds en Alsace.

En sortant de Niedernai, la belle chaîne des Vosges, si riche en ruines religieuses et féodales qui se groupent à l'entour de Barr, se montre dans toute sa splendeur et forme un ensemble de tableaux des plus pittoresques que nous visiterons dans ses détails en écoutant les légendes et les souvenirs qui s'y rattachent. Au nord s'élève,

Oberehnheim.

dans le lointain, le château de Girbaden, au-dessus de la vallée de la Magel; plus rapprochées, la cime du Heidenkopf et les ruines de Lützelbourg et de Rathsamhausen, au-dessus du Klingenthal; puis l'immense bloc de roches sur lequel se trouvent les bâtiments antiques et délaissés de l'abbaye de Hohenbourg, fondée par sainte Odile, et enfin, à travers la forêt, l'immense collier de rochers sur lesquels les habitants primitifs de l'Alsace avaient assis des murs cyclopéens jusqu'au Mennelstein. Au bas de ce bloc granitique, la ruine de Landsperg présente sa silhouette murée; dans l'enfoncement de la vallée de Barr, les deux robustes tours du château d'Andlau résistent depuis plus d'un lustre de siècles à l'action destructrice des temps; derrière, Spesbourg, son frère, pleure depuis longtemps sa ruine, et, à la gauche, l'Ungersberg, où jadis les paysans se conjuraient contre les nobles et les moines, élève sa tête boisée. La selle que forme la silhouette de la montagne, par où passe la nouvelle route de jonction de Barr avec le val de Villé[1], à gauche de l'Eichelberg, se relie à la cime du château de Bernstein, d'où nous sommes descendu dans la plaine pour visiter Schlestadt.

Au bas de cette ligne se dessinent les blanches maisons des communes d'Andlau, de Barr, de Heiligenstein, de Saint-Nabor, d'Ottrott et des antiques abbayes de Truttenhausen et de Niedermünster, que sainte Odile, dans son pieux dévouement, fit bâtir au pied de Hohenbourg, afin de pouvoir y donner asile et secours aux malades, aux infirmes et aux malheureux qui venaient les implorer. Les unes sont situées à l'entrée des vallons, les autres à mi-côte, entourées de vignes, et mainte et mainte cassine, chapelle et ferme, garnie d'une treille ou couronnée d'une touffe d'arbres, relève sa tête verdoyante pour jeter son regard timide sur ce vaste et riant tableau.

Barr.

Nous laisserons les friands visiter Gertwiller, dont les pains d'épice renommés font concurrence à ceux de Reims, et nous entrons à Barr où le touriste qui, après avoir parcouru la montagne, arrive fatigué et affamé, trouve de bons gîtes, une table hospitalière et des vins de bon cru. Sous ce rapport, Barr fait exception parmi un grand nombre de petites villes d'Alsace, et on aime à y établir son quartier-général comme centre d'excursions; pour celui qui n'aime pas à se loger dans un hôtel de l'intérieur de la ville, à la Couronne ou au Brochet, le *Bühl,* établissement de bain agréablement situé dans la vallée, sur une éminence que désigne son enseigne, présente à peu près les mêmes ressources, et l'on y est déjà dans la montagne.

Ne cherchez pas à Barr le caractère de ces petites villes que nous avons déjà visitées

[1] Cette route de communication était déjà projetée avant la révolution, lorsque les troubles politiques en firent oublier le projet; il ne fut repris en œuvre qu'en 1836. M. Doré, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, faisant alors les fonctions d'ingénieur en chef, en avait fait le tracé et le devis. En 1837, ces travaux, qui devaient monter à 150,000 fr., furent mis en adjudication, mais personne ne se présenta pour l'entreprise à ces conditions. L'ingénieur les exécuta alors par économie en dix-huit mois avec soixante volontaires tirés de la garnison de Strasbourg, sous les ordres de leurs chefs, et ils ne coûtèrent que 110,000 fr. Nous citons ce fait, le seul que nous connaissions dans les derniers temps, pour prouver l'avantage de l'emploi de l'armée à ces grands travaux d'utilité publique.

au pied des Vosges, où l'industrie moderne a planté son drapeau à l'enseigne des grandes filatures, des tissages, des usines en tout genre qui envahissent la vallée, ou qui portent le cachet de l'architecture sacrée et civile des siècles écoulés, vous ne trouverez rien de tout cela. Si Barr avait subi de nos temps le malheur qui l'a frappé en 1678 par les armes françaises et en 1592 par celles du cardinal Louis de Lorraine, il aurait été rebâti sur le plan régulier d'une ville moderne, mais à la suite de l'incendie qui dévora toute la ville, à l'exception de l'église située sur une hauteur qui la domine, chacun rebâtit sa maison sur ses anciens fondements. Cette église, seule spectatrice de tant de désolation et de misères, pourrait nous raconter ce qu'elle a vu à ses pieds quand les Vespermann, une horde de voleurs de grand chemin, mais de naissance nobiliaire, infestaient le pays et accumulaient tant de crimes sur leur tête que le diable lui-même, rapporte la tradition, en eut honte et, pour venger leurs forfaits, saccagea de fond en comble leur château. Barr devint fief impérial, possédé par les dynastes d'Ochsenstein, au quatorzième siècle; après l'extinction des mâles de cette famille, il arriva aux comtes palatins, et vers la fin de son règne l'empereur Maximilien Ier en fit don à son secrétaire Nicolas Ziegler de Zieglerberg, dont Charles-Quint fit son vice-chancelier, ainsi qu'à son frère Paul Ziegler, évêque de Coire et chanoine de la riche abbaye d'Alt-OEtting, en Bavière. Les fils du premier, ne possédant pas les vertus et les qualités de leur père, comme il arrive encore souvent de nos jours, menèrent joyeuse vie; puis, quand ils furent criblés de dettes, il leur fallut vendre ce que le mérite du père avait acquis, et la ville de Strasbourg acheta leur seigneurie, en 1566 et 1568, à raison de 84,000 florins, avec les villages de Gertwiller, de Burgheim, de Goxwiller et de Mittelbergheim et tous les droits qui y étaient attachés. Quand la révolution fit perdre à la ville de Strasbourg ses droits seigneuriaux, elle resta néanmoins propriétaire des vastes forêts au fond de cette vallée et de celle d'Andlau, dans lesquelles les habitants de ces communes avaient le droit de panage, de pacage et d'usage du bois mort. Ces communes attaquèrent la propriété de la ville, et un long procès, jugé en dernier ressort en 1836, lui rendit 858 hectares de ces forêts.

Barr.

La culture de la vigne, le commerce de bois, des scieries, de nombreuses tanneries et chamoiseries, des bonneteries, fabriques de chaussons et de gants de laine, et en général la pratique des métiers vivifient Barr; l'industrie cotonnière n'y a qu'un seul représentant, dans la filature et teinturerie de MM. Dietz, et l'on montre encore dans la vallée une modeste maisonnette où le créateur de cet établissement commença bien modestement sa laborieuse carrière en teignant le premier le beau rouge d'Andrinople qu'il avait introduit dans le pays, ce qui lui valut une belle fortune et une place honorable dans l'industrie alsacienne.

Andlau.

Si Barr nous entretient de la vie moderne, Andlau et ses environs par contre, où nous arrivons à travers vignes et prairies, en passant par le village de Mittelbergheim,

Andlau.

nous parle à chaque pas d'une splendeur déchue. Richesse et puissance sacerdotale et nobiliaire sont encore inscrites sur ses maisons à pignons historiés sur rue, à balcons, à encorbellement, bâties il y a quelques siècles à côté des chétives chaumières du vigneron et du bûcheron. Le château féodal, qui trône au-dessus de la petite ville sur son fond de rochers, est le représentant de l'une et l'antique église le plus antique souvenir de l'autre.

Un drame royal donna naissance à cette église et à cette splendide abbaye, fondée au milieu des gorges, alors sauvages, des Vosges. Charles-le-Gros, empereur d'Allemagne, petit-fils de Louis-le-Débonnaire, qui, par droit de naissance, devait de nouveau recueillir sur sa tête la triple couronne de la vaste monarchie de Charlemagne, avait épousé en 878 la fille d'Échangier, comte d'Alsace, Richarde de nom. Il n'était pas de la trempe de son bisaïeul; faible de corps et d'esprit, cette lourde machine humaine n'était pas faite pour imposer par sa valeur et son activité aux grands vassaux des deux empires, qui demandaient un chef digne d'eux, ni pour secourir la puissance temporelle des papes, comme ses prédécesseurs l'avaient fait en diverses occurrences, contre Wido, le puissant comte de Spolette.

En 887, il avait convoqué les grands de l'empire à son palais de Kirchheim et Marley, à l'entrée du Kronthal[1], où l'on traita des affaires de l'État; une paix honteuse que ce faible prince avait conclue à deux reprises avec les Normands, qui avaient envahi le nord de ses vastes États et assiégé Paris, défendu à outrance par le comte Eudes, fit élever de nombreuses voix contre lui et fut même blâmée par son épouse Richarde et son chancelier Luithard, évêque de Verceil. Outré de colère et conseillé par quelques ambitieux courtisans qui voulaient les perdre, le monarque accusa d'adultère devant l'assemblée son épouse et le prélat. Un jeune chevalier sortit des rangs comme champion et provoqua en duel celui qui oserait soutenir l'accusation contre l'épouse outragée; mais personne ne releva le gant. Richarde elle-même, non-seulement jeta loin d'elle cette calomnie en se proclamant vierge et en jetant le ridicule sur son impuissant époux, mais demanda à subir l'ordalie du feu comme preuve de sa pureté. La légende raconte que, suivant les mœurs de ces temps d'ignorance et de barbarie, elle s'affubla d'une chemise de soie, enduite de cire, et passa ainsi courageusement par les flammes sans en subir la moindre atteinte. Navrée de douleur et indignée de la conduite de son époux, Richarde tomba malade et se retira, d'après les uns, dans l'abbaye de Saint-Étienne à Strasbourg; d'après les autres, dans celle de Hohenbourg. Là, elle chargea le jeune champion de son innocence de lui trouver un endroit sauvage, éloigné du monde, où elle pût fonder une maison de Dieu et s'y retirer jusqu'à la fin de ses jours. Ayant rencontré au lieu où pose aujourd'hui le chœur de l'église d'Andlau une fosse creusée par des ours, il le jugea convenable à cette pieuse fondation, et Richarde y fit

[1] Voyez Environs, Marlenheim.

commencer les constructions[1]. Méprisé et abandonné de tous ses vassaux, Charles finit ses jours, comme on sait, l'année suivante, et l'homme auquel la destinée avait de nouveau promis le vaste empire de Charlemagne trouva sa tombe sur l'île de Reichenau, petit point de terre du lac de Constance.

Andlau.

La légende que nous venons de raconter se trouve en partie consignée dans les sculptures du tombeau de Richarde, canonisée plus tard, élevé à une époque plus récente en style gothique, et d'un bas-relief contournant la façade vers les bâtiments de l'abbaye à la hauteur du portail. Ce dernier bas-relief surtout est très-intéressant; outre qu'il représente des ours, des chevaliers, le bouclier rond au bras, combattant à pied et à cheval, on y voit le démon de l'ivrognerie ramenant, la corde au cou, sa proie vers le tonneau; le démon de la gourmandise, celui de la convoitise s'attachant à l'oreille de la justice pour faire pencher la balance qu'elle tient en main, et quelques autres figures symboliques représentant le péché.

Le portail aussi est du plus grand intérêt, il est vrai moins sous le rapport de l'architecture que sous celui de l'ornementation; entre la porte cintrée extérieure et celle intérieure, une voûte croisée forme péristyle ou porche; à la hauteur des impostes, on voit Samson ouvrant la gueule au lion et David, en forme de nain, subjuguant Goliath; ce même se retrouve à droite et à gauche du bas-relief du tympan de la porte intérieure, une fois armé de la fronde, une autre fois armé de l'arc et de la flèche. Au milieu, on voit Jésus-Christ présentant la clef du ciel et le livre de l'Évangile à saint Pierre et à saint Paul. Entre la porte carrée et le tympan, un curieux et naïf bas-relief représente en une série de figures le péché originel. A gauche, on voit Dieu le Père, après avoir créé Adam, faire sortir de sa côte la figurine d'Ève, puis vient une entrée rustique dans le jardin du paradis, dans lequel Ève présente à son époux la fatale pomme, et par une même porte, à droite, le malheureux couple est chassé du jardin du bonheur par l'ange irrité de leur méfait.

Des deux côtés de la porte s'élèvent deux pilastres; les pilastres extérieurs se divisent chacun en quatre compartiments ou stalles, représentant rien moins que la vie claustrale; ils sont supportés par deux figurines en forme d'Hercule; les deux pilastres extérieurs forment des entrelacements de guirlandes, dans lesquels se trouvent des oiseaux et des loups héraldiques. C'est le seul souvenir de l'architecture du onzième siècle, élevé sous l'abbesse Mathilde, sœur de l'empereur Conrad-le-Salique, et inauguré par le pape Léon IX à son passage en Alsace; la nef et le chœur sont de style ogival, et le clocher date du dernier siècle, de même que les bâtiments chapitraux contigus. La crypte avec ses colonnes à chapiteaux cubiques est de construction primitive; on y conservait le cercueil de sa fondatrice jusqu'à ce qu'il fût placé dans la châsse à l'intérieur de la nef.

[1] C'est du moins là la version racontée par la légende; cependant en 880 Charles-le-Gros avait déjà confirmé des donations qui avaient été faites par Richarde à l'abbaye d'Éléon, nom primitif qu'elle porta.

Andlau.

Les religieuses de l'abbaye d'Andlau vivaient sous la règle de saint Benoît; elles devaient être de haute naissance nobiliaire; leur ordre fut plus tard transformé en chapitre de dames nobles, dont l'abbesse portait le titre de princesse du Saint-Empire germanique, et les riches revenus de ce chapitre montaient encore au siècle passé à la somme de 50,000 livres.

L'antique famille qui habitait le château féodal, aujourd'hui encore sa propriété, race illustre tant par les armes que par la science[1], et qui figure dans nos annales depuis le douzième siècle, sous le nom d'*Andlo*, d'*Andelo*, d'*Andlaw*, d'*Andlau*, d'*Andelaha*, a toujours joui de l'avocatie de l'abbaye. A-t-elle pris le nom de l'abbaye, ou celle-ci, au rebours, aurait-elle reçu le sien du château, ou bien encore ne portent-elles pas toutes les deux le nom de la petite rivière qui parcourt la vallée et que d'antiques titres appellent *Andelaha?* Nous l'ignorons. La terminaison italienne de ce nom serait d'accord avec les traditions de la famille, dont les ancêtres doivent avoir quitté Rome pendant les commotions politiques des Guelfes et des Gibelins pour venir s'établir dans notre province. Les d'Andlau se divisaient en trois branches: les d'Andlau d'Alsace, les d'Andlau-Birseck et les d'Andlau-Hombourg; ils portaient le titre de chevaliers héréditaires et comtes du Saint-Empire germanique, et ce nom illustre retentit encore dans les querelles religieuses du pays de Bade, et figure honorablement dans les annales de l'armée française.

Le château, quoique délabré, était encore en partie habitable avant la révolution, et Silbermann nous en a laissé un dessin dans cet état; aujourd'hui il présente une belle ruine à travers les fenêtres ogivales de laquelle, assis dans ses embrasures, on jouit d'une vue charmante dans la vallée de Barr, sur la montagne et dans la plaine.

Tout près de cette petite ville, on distingue une propriété particulière dans laquelle nous reconnaissons une ancienne commanderie des chevaliers teutoniques, et Ittenwiller, ancien prieuré, qui doit sa fondation, en 1135, à un Conrad, chanoine de la cathédrale de Strasbourg, et qui fut dévasté dans la guerre des paysans; c'est aujourd'hui une vaste campagne, propriété de M. de Cœhorn, descendant du célèbre ingénieur militaire hollandais, et dont le père, général de cavalerie, s'illustra par sa bravoure sous l'empire; le fils cultive paisiblement les champs de son domaine et ne tue que le gibier à la chasse.

Après nous être occupé de Barr et de la splendeur déchue d'Andlau, visitons leurs environs, où la nature a versé à pleines mains ses beautés les plus pittoresques.

Vallée d'Andlau.

En prenant la montagne à gauche, à travers forêts, et en passant devant la maison

[1] Herrmann-Pierre d'Andlau vécut au quinzième siècle; après avoir fait ses études à Pavie, il devint docteur et professeur en droit canon à Bâle, vice-chancelier de l'université, prévôt à Lauterbach et chanoine de Colmar; il fut le premier auteur qui écrivît sur le droit public de l'Allemagne; Benoît d'Andlau était chanoine et prince-abbé de Murbach; d'autres remplissaient de hautes dignités à la cour de Bade.

Vallée d'Andlau.

de chasse de M. le baron Hallez d'Andlau, nous escaladons la cime boisée de l'Ungersberg, où, en nous tenant à droite, nous arrivons au long col qui lie cette cime à celle plus élevée du Champ-du-Feu, point d'où l'on domine le val de Villé avec tous ses embranchements; pour y arriver, le touriste, qui a les jarrets bien solides, descendra par un sentier rapide à Erlenbach et à Villé, qu'il aperçoit dans la profondeur d'une hauteur de plus de 500 mètres. En restant sur le col, un beau chemin, où l'œil jouit constamment d'une vue étendue, conduit au Hohwald; nous y allons en retournant à Andlau. Cette vallée est un petit bijou, la rivière qui la parcourt en sautant de roc en roc, ou en murmurant doucement entre de vertes prairies, alimente d'actives usines et mugit sur son lit rocheux en parcourant la petite ville. Progrès et intérêt sont de grands mots dans le langage de la civilisation; c'est pourquoi aussi une belle route, construite avec art et à beaucoup de frais, il n'y a pas longtemps, pour l'exploitation des vastes forêts, suit les sinuosités de la vallée jusqu'au fond, pendant dix kilomètres, et permet d'y arriver commodément en char-à-bancs; mais nous avouons que, comme touriste, nous avons toujours préféré le chemin rocheux, raboteux, parfois inondé, qui suivait le limpide ruisseau, sautant d'une rive à l'autre sur de fragiles ponts, à l'ombre d'aulnes, de sapins, de bouleaux et de hêtres qui le cachent souvent de leur toit de verdure.

Quand on suit ce chemin, le paysage se pare à tout moment de nouveaux charmes, tantôt on se trouve dans un étroit entonnoir formé par des blocs de rochers, tantôt l'œil aperçoit les ruines d'Andlau et de Spesbourg qui dominent la vallée, tantôt le murmure de la cascade en interrompt le silence, et le botaniste aime à cueillir des branches de lierre, de l'odorant chèvrefeuille, de la brillante *digitalis purpurea* et du beau *senecio sarracenicus*. Plus on arrive vers le fond, plus la nature devient agreste dans ce vallon, jusqu'à ce qu'on aperçoive au pied du Champ-de-Feu les chalets et les scieries du hameau du Hohwald, paisible tableau d'un vallon de la Suisse, vivifié par la chèvre sautillante sur les pans des rochers et par la grave vache qui broute sur ces vertes prairies. La principale maison que l'on aperçoit sur une éminence est celle du forestier, où le nom de Marchal vit de génération en génération; le touriste aimait à chercher un refuge sous son toit hospitalier, et de joyeuses parties de montagne prenaient plaisir à s'y caser dans la grande salle à vaste cheminée, bâtie par l'ancien Magistrat de Strasbourg, quand il y arrivait pour se livrer aux plaisirs de la chasse. L'estomac affamé voyait déjà en perspective un bon plat de pommes de terre à la crême, une tranche de jambon bien rose et ragoûtant, la savoureuse truite arrosée d'un bon verre de vin; mais l'inflexible administration des forêts, à cheval sur ses règlements, a jeté son interdit sur ces maisons forestières; cette administration, si vigilante et si soigneuse quand il s'agit des arbres de ses forêts, a moins de charité pour les hommes, et défend au voyageur altéré et affamé par une longue et pénible excursion, de

Vallée d'Andlau.

chercher chez ces gardes la franche hospitalité qui jadis vous y recevait. Défendez les abus, mais permettez à un forestier dans la montagne, qui habite souvent la seule maison à quelques lieues à la ronde, de servir un frugal dîner, le verre de vin d'accueil et le lit de repos au voyageur fatigué et surpris par la nuit inhospitalière.

Tout près de la petite église du Hohwald, on s'enfonce dans une gorge étroite et on arrive à une charmante cascade. En montant toujours et en passant devant quelques fermes isolées, on atteint en une heure un promontoire du Champ-du-Feu, le *Beilage*, au-dessus de Breitenbach, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur le Climont et les montagnes du Haut-Rhin, vers Saint-Dié. Ou bien, prenez près de l'église un chemin battu dans la montagne, et en sortant de la forêt, vous apercevez au bord d'une pelouse bien verte, une autre maison de garde des forêts de Strasbourg, d'où se déroule, de la fenêtre du modeste salon, un immense panorama sur le hameau disséminé du Hohwald, au fond du vallon, les montagnes environnantes, au bas desquelles s'étend la plaine de l'Alsace jusqu'à la Forêt-Noire et jusqu'aux Alpes de la Suisse au sud[1]. A deux kilomètres de là, à la Rothlach, une troisième maison de garde vous ouvrait hospitalièrement ses portes, aujourd'hui fermées, et les Strasbourgeois aimaient à y chercher un point central de leurs excursions. Qu'un souvenir de reconnaissance vous reste dans ce livre, braves Kuntz et Hertzog, dont le premier est tombé sous les coups d'un lâche assassin et dont l'autre fut victime de nos dernières commotions politiques.

La maison forestière de la Rothlach est le point central sur le chemin de la vallée de Villé, à Grendelbruch, dans celui de la Magel, et le Klingenthal; sur celui de Barr au Ban-de-la-Roche, à trois lieues de distance de chacun de ces points extrêmes. Deux immenses rochers, à deux kilomètres de cette maison, valent la peine d'être visités; le Rathsamhausenstein vers l'ouest, d'où l'on jouit d'une vue étendue vers la Lorraine, et le Neunenstein à l'est, à 973 mètres au-dessus du niveau de la mer, où l'on a la vue sur le bassin du Rhin. S'il n'est pas permis au garde de réconforter votre estomac, il ne lui est pas défendu cependant de vous accompagner avec son fusil chargé et d'étonner votre oreille par le magnifique écho qu'il y produira en lâchant sa détente.

Le Champ-du-Feu.

Pour arriver de la Rothlach sur le long plateau du Champ-du-Feu (*Hochfeld*), d'où culminent les chemins vers Rothau ou vers la Hutte et Bellefosse, il n'y a pas loin; mais on a bien une heure de marche vers son point culminant méridional, à 1084 mètres de hauteur, d'où l'on domine tout le vaste pays environnant; là fleurissent l'*Arnica* et la *Centaurea montana*, le *Lilium mortagon*, des *Erica* et des Orchidées en tout genre, et le botaniste trouve une riche récolte de plantes rares et alpestres[2]; sur le penchant

[1] M. Simon a reproduit cette vue, avec quelques autres souvenirs pittoresques du Hohwald, peintes par l'auteur du présent, par la polychromolithographie à l'exposition de l'industrie française, à Paris, en 1849

[2] Voyez la *Flore d'Alsace* que publie M. le professeur Kirschleger.

occidental il y a des tourbières, près desquelles on descend pour voir la belle cascade de la Serva, formée par un petit ruisseau qui prend son cours dans la vallée vers Naswiller et Rothau. Nous y arriverons plus tard et nous retournons vers la Rothlach, pour marcher pendant deux heures sur Barr à l'ombre d'une magnifique forêt.

Le Champ-du-Feu.

En sortant de la fourrée, on s'arrête stupéfait devant le tableau que l'on a sous les yeux, tableau où toute l'Alsace est concentrée dans le grandiose que présente la nature et dans les souvenirs historiques qui remplissent les siècles écoulés.

L'encadrement de gauche est formé par une pente boisée, rapide, qui descend dans la vallée de la Kirneck; on y aperçoit la ruine de Landsperg, avec le Mönkalb (*Mons Calvus*) des Romains; celui de gauche est formé par l'Ungersberg. Au milieu, sur un promontoire, d'immenses blocs de rochers portent les deux tours du château d'Andlau; contiguë à ce promontoire, sur un mamelon boisé, nous voyons la ruine de Spesbourg et deux profondes vallées qui débouchent dans la plaine; elles sont fermées, l'une par la ville industrieuse de Barr, l'autre par l'ancienne ville sacerdotale d'Andlau, et puis, dans l'immense plaine qui se déroule, la flèche de la cathédrale de Strasbourg pointe au nord et celle de Fribourg-en-Brisgau se détache au sud-est de la montagne, au milieu de centaines de communes, disséminées dans le vaste bassin du Rhin, preuve de sa nombreuse population et de la fertilité de son sol.

Tourné vers le fond de la vallée d'Andlau, en tirant un coup de fusil sur une grande roche vis-à-vis de la maison forestière de Tanner, que l'on a devant soi en sortant de la forêt, un écho curieux se fait entendre. Le coup se répète quatre ou cinq fois, et, après quelques secondes de silence, se fait entendre de nouveau en un long roulement qui semble se perdre dans les montagnes les plus lointaines.

La vallée de Barr ou de la Kirneck, parcourue depuis quelques années par une bonne route comme celle d'Andlau, est une promenade variée pour celui qui n'aime pas à grimper la montagne ou qui veut étudier de préférence l'exploitation des forêts. Tout au fond, au *Holtzplatz*, il verra, dans la saison, le schlittage et le flottage des bois de construction et de chauffage. M. Théophile Schuler, dont le crayon a illustré le *Pfingstmontag* d'Arnold, a pittoresquement représenté ces scènes de la vie laborieuse et souvent tragique du forestier, du bûcheron et du charbonnier, dans une série de planches recueillies pendant une campagne artistique dans ce coin de terre. En y allant, le promeneur pourra se reposer sous l'immense bloc de rochers, le *Hangenstein*, qui surplombe sur le chemin, sans risque d'en être écrasé.

Heiligenstein et Truttenhausen.

Pour escalader la montagne de Sainte-Odile, nous dirigeons nos pas à travers vignes vers Heiligenstein, village renommé par son excellent vin gentil blanc, connu dans le pays sous le nom de *Heljesteiner Klewer*, et nous montons de là à la ruine de l'église abbatiale de Truttenhausen; cette église fut fondée, en 1181, par Herrade de Landsperg, abbesse de sainte Odile, qui nous est déjà connue par le magnifique manuscrit dont

Heiligenstein et Truttenhausen.

nous avons extrait les costumes strasbourgeois du douzième siècle, que nous représentons sur une de nos planches. Douze chanoines de l'ordre de Saint-Augustin prirent siége dans cette abbaye; mais, ravagée par les guerres, consumée par les incendies, elle perdit sa splendeur et fut réduite à l'état de simple prieuré jusqu'à son abandon complet, après qu'il fut devenu de nouveau la proie des flammes en 1555. L'église, qu'au style flamboyant de ses fenêtres ogivales on reconnaît avoir été construite dans la seconde moitié du quinzième siècle, est aujourd'hui le seul souvenir qui nous soit resté de ces temps. La ferme que le grand-chapitre de la cathédrale de Strasbourg fit bâtir avec les débris de ce prieuré, ainsi que le château de Landsperg et le vaste domaine qui l'entoure, est propriété de la famille de M. G. de Türckheim, brave officier de hussards et aide-de-camp du général Rapp, et est habitée aujourd'hui par sa veuve, née de Dietrich, dont le nom rappelle celui du premier maire de notre cité. Les magnifiques prairies bien irriguées, les champs bien cultivés qui entourent la maison de maître et les bâtiments d'exploitation, prouvent en faveur de la bonne culture de ce bien, et la vue étendue dont on y jouit sur la plaine est déjà pour le touriste un pronostic de celle dont il jouira sur la cime de la montagne.

Landsperg et le Mennelstein.

A travers forêts, on arrive à la ruine de Landsperg, château féodal élevé, en 1200, par un Conrad de cette famille; semblable du reste à beaucoup de ces manoirs qui nous entourent, elle offre cependant une particularité unique en son genre; c'est qu'on y voit encore le lieu où trônaient ces illustres châtelains et châtelaines, assis sur des lunettes taillées en pierre dans un encorbellement au-dessus d'un profond précipice, au fond duquel on voit le fossé de ses anciennes fortifications. C'étaient de véritables fosses inodores. Un chemin chariable conduit, en longeant la montagne, de Landsperg à Sainte-Odile; nous montons directement par un sentier étroit et raide à la cime du Mennelstein, dont le point culminant méridional a une hauteur de 819 mètres, tandis que le bloc de roches, sur lequel est assis le couvent, n'a que 753 mètres[1]. Couché sur le rocher du Mennelstein, que n'atteignent pas même les plus hauts sapins qui croissent à sa base, on aime à laisser errer ses regards dans ce vaste paysage, dont surtout la partie occidentale présente un aspect sombre: vaste mer de forêts qui couvrent le Kienberg, le Rothmanskopf et toutes ces cimes jusqu'aux flancs du Neunenstein et du Champ-de-Feu, et qui encadrent les vallées de Barr, de la Magel, le Hagelthal et le Klingenthal. La Soutte, l'Ochsenlæger, le Kuhlæger, l'Obernai-Hof, fermes isolées, entourées de leurs champs, sont les seuls points habités par le forestier ou le fermier solitaire, tandis que les ruines des châteaux de Dreystein, de Birckenfels, de Kagenfels et le Hagelschloss, nids d'aigles humains, perchés sur des rochers presque inabordables,

[1] Cette cote n'est pas portée sur la carte de France du dépôt de la guerre; nous la devons à l'obligeante communication de M. Alph. Laquiante, fils de l'ancien propriétaire de Sainte-Odile, capitaine du génie en retraite, que la mort vient d'enlever à ses nombreux amis.

au milieu d'une sauvage solitude, nous restent comme représentants d'habitations où jadis une population belliqueuse et bardée de fer avait cherché un refuge contre les attaques de voisins non moins querelleurs. C'est ainsi que le Hagelschloss ou Waldsberg était, en 1406, la propriété d'un chevalier Walter Erb, descendant d'une de ces familles nobles qui avaient quitté hostilement la ville de Strasbourg en lui jetant le gant; il avait fait prisonnier un Müllenheim et un Sturm, qui y jouissaient du droit de bourgeoisie, et les avait enfermés dans le donjon de Waldsberg. Les Strasbourgeois, pour venger cette injure, se rendirent devant ce château, munis de béliers et de catapultes, en firent le siége, et, après s'en être rendus maîtres au bout de huit jours d'attaques, le démolirent de fond en comble.

Le Mennelstein.

Le Mennelstein et le Hagelschloss, distants l'un de l'autre d'à peu près 3,500 mètres, sont les deux points extrêmes d'un vaste camp fortifié que les Gaulois avaient établi sur ces montagnes, et dont ont dû profiter leurs successeurs, les Romains, après avoir conquis le pays; car des traces très-bien conservées de routes, construites en blocs de pierre rangés les uns aux autres, qui y conduisent, ressemblent trop aux traces de routes romaines que l'on trouve encore dans la plaine pour qu'on puisse douter de cette origine.

Ce vaste mur, construit, comme les routes, en blocs de pierre plus ou moins équarris, mais dans des proportions beaucoup plus colossales, et reliés par des crampons de bois de chêne, en forme de doubles queues d'aronde, dont on rencontre souvent les entailles, est assis sur une base de roches naturelles; il forme trois enceintes distinctes, divisées à ses étranglements par des murs transversalement élevées. A divers endroits, surtout quand on y arrive du côté du Neunenstein et du Kienberg, on reconnaît encore les traces des portes aux entailles dans le roc qui en portaient les gonds et qui servaient à y fixer des poutres de barrage. Quoique ces fortifications gigantesques, connues dans le pays sous le nom de *Heidenmauer* ou *Mur païen*, qui ont peut-être vingt siècles d'existence, aient disparu en quelques endroits, qu'ils soient peu abordables en d'autres, suspendues sur des précipices ou masquées par le touffu de la forêt, M. G. Schweighæuser, aidé de M. Thomassin, capitaine d'artillerie, en a tracé un plan exact, qui se trouve dans les *Antiquités du Bas-Rhin*, publiées par ce savant archéologue.

Monastère de Sainte-Odile.

En suivant le plateau, qui porte le nom de *Blos*, depuis le Mennelstein, vers le nord, à travers une forêt mal entretenue et trop exploitée [1], après trois kilomètres de marche, on a devant soi un vieux mur percé d'une porte cintrée et quelques modestes constructions accessoires, couvertes de chétifs bardeaux; elles prennent toute la largeur du plateau, d'où descend à droite et à gauche un profond précipice: c'est le monastère de Sainte-Odile ou Hohenbourg.

[1] Depuis un demi-siècle qu'elle était propriété du chanoine Rumpler, qui l'avait acquise du temps de la révolution, elle a eu au moins cinq propriétaires, de même que le monastère de Hohenbourg.

Monastère de Sainte-Odile.

En entrant dans la vaste cour, ombragée de tilleuls séculaires, à l'aspect des bâtiments claustraux qui la bordent vers l'est, on est saisi d'un profond sentiment de respect, comme si l'on entrait dans les voûtes d'une nef gothique. Austère monument du christianisme primitif dans notre province, douze siècles ont passé sur sa destinée, et encore aujourd'hui des milliers de pèlerins affluent tous les ans dans ses murs, en saluant de leurs prières la patronne de l'Alsace. Les pierres autour des sarcophages de sainte Odile, d'Ettichon et de Bereswinde, qui y reposent, ont été creusées par les genoux des innombrables pèlerins. Dans ces chapelles, l'antique art de l'architecture a laissé des souvenirs dans ses voûtes cintrées, dans ses lourdes colonnes à chapiteaux cubiques, à piédestaux pattés, à ornementations en entrelacements et en figurines grotesques; puis, en arrivant à l'extrémité septentrionale, sur le bord du précipice qui entoure la chapelle Saint-Ange, l'œil abandonne ces saintes reliques du passé et se repaît dans l'immensité du vaste paysage qui s'y déroule.

L'homme à la foi profonde, le penseur, le poëte, l'historien, le peintre religieux, le paysagiste même, pour jouir, pour s'inspirer, doivent éviter de faire la visite de ces lieux un jour de Pentecôte; ils ne pourraient satisfaire ni leurs goûts, ni leurs sentiments. Là, Voltaire trouverait plutôt le sujet d'une mordante critique de la religion, telle qu'on la voit souvent profanée, mal comprise, dans une simple et naïve ignorance, ou bien exploitée dans un pur intérêt matériel; là, on rencontre plus d'adorateurs de Bacchus, de Vénus, de Momus, que d'initiés aux doctrines du divin maître et de ses apôtres; Teniers, Van Ostade y puiseraient plus de matériaux pour leurs tableaux d'orgies et de kermesses que Lesueur pour ses grandes compositions ascétiques. Hippocrate même y trouverait une large récolte pour sa science, car des estropiés en tout genre semblent sortir des rochers qui vous entourent. Mais faites cette ascension par un beau jour d'été, quand la nature est parée de ses frais vêtements; allez-y au milieu des frimas de l'hiver, à travers cette blanche solitude; jouissez-y du coup d'œil imposant du lever et du coucher du soleil ou de la lune, du calme de la nature comme du grandiose d'un orage, dont les coups retentissent dans les échos de la montagne, et qui, après avoir cessé de gronder sur vous, voile la plaine de ses nuages électriques. Alors, la suave et pure légende de la fondation de cette abbaye en main, vous vous inspirerez de l'essence divine de la doctrine du Christ, accroupi dans une de ces antiques chapelles. Le miraculeux s'y mêle comme à tout ce que l'esprit humain ne comprend pas; bien des plumes depuis son origine l'ont retracée, bien des bouches l'ont racontée, et lorsqu'il y a quatorze ans, Strasbourg fut témoin des savantes discussions pendant le congrès scientifique, une voix poétique y a chanté la légende de sainte Odile; c'était une fleur charmante dans ce brillant bouquet[1].

[1] *Sainte Odile*, légende alsacienne du septième siècle, par M. Delcasso, doyen de la faculté des lettres, président de la septième section.

Monastère de Sainte-Odile.

Nous la raconterons à notre tour dans sa naïve pureté, en y mêlant quelques-uns de ces accents qui retentissent encore à nos oreilles.

Attic, Adalric ou Ettichon, puissant seigneur, dont les ancêtres doivent même avoir joui de la dignité de maire du palais, fut investi du duché d'Alsace comme successeur de Gundon et de Boniface, en 666. Son épouse était Bereswinde, parente de saint Léger, évêque d'Autun, dont le nom est rattaché aux premières dignités de l'État, sous les jeunes rois qui se succédaient alors. Il avait sa résidence dans son château d'Obernai, et sur les rochers de cette montagne, qui dominait tout le pays, un manoir fortifié, du nom de Hohenbourg.

Le puissant et ambitieux seigneur attendit avec impatience la naissance d'un premier fils, dans lequel il pût mettre tout son espoir pour continuer sa race et lui léguer ses vastes domaines; mais cet espoir fut déçu, et le farouche duc vit naître une fille, ange de beauté, mais frappée d'une cécité complète:

« Ses traits purs et sereins, sa tête rose et blonde,
« Tout semblait annoncer la bienvenue au monde.
« Dans ce sein délicat qui battait doucement
« Déjà coulait la vie avec le sentiment:
« En son muet langage elle disait: Mon père,
« Pardonnez-moi si Dieu m'envoya la première!
« Je serai simple, bonne et tout amour pour vous,
« Croyez-moi, le baiser d'une fille est bien doux;
« Une voix enfantine a d'ineffables charmes,
« Et d'innocentes mains ont séché bien des larmes.
« Vous m'aimerez un jour... Mais le duc furieux
« Loin d'elle s'obstinait à détourner les yeux.
« Terrible, il rompt enfin son silence farouche:
« Des paroles de mort s'échappent de sa bouche.
« Chacun frissonne; il sort pâle et désespéré.
« Les moments étaient chers; à ce père égaré
« Il fallait, sans retard, dérober sa victime.
« Pour sauver cette enfant, pour prévenir un crime,
« Dans un asile sûr il fallait la cacher.
« Quand de ses bras mourants on osa l'arracher,
« Oh! combien dut souffrir sa mère, et que pour elle
« La vie alors devint vide, sombre, cruelle!
« Elle aurait succombé sous le poids du malheur,
« Mais la grâce d'en haut descendit dans son cœur:
« Elle pria, la foi lui rendit l'espérance.
« Le Seigneur prit pitié de sa longue souffrance;
« De la plaintive épouse il exauça la voix,
« Et bénit son hymen jusques à quatre fois[1].

La mère, navrée de douleur, pour arracher cette faible créature au ressentiment de son époux, l'envoya par sa fidèle nourrice à l'abbaye de Palme, ou Baume-les-Dames, en Franche-Comté, en la confiant aux soins maternels d'une sœur, qui en était abbesse. Cette enfant, toujours aveugle, avait grandi avec toutes les vertus chrétiennes qui la paraient, et quand saint Evrard jeta l'eau lustrale du baptême sur sa tête, la légende

[1] Ses enfants furent Odile, Adalbert, Hugues et Ettichon. Adalbert* succéda à Attic, et son petit-fils Luitfrid fut le dernier duc d'Alsace. L'administration de cette province fut confiée plus tard à des comtes, qui reçurent le titre de landgraves. Du duc Attic descendirent les ducs et comtes d'Eguisheim, de Lorraine, de Roussillon, de Flandre et de Paris, les comtes et landgraves du Brisgau, d'Altenbourg, de Habsbourg, de Lentzbourg, de Zähringen et de Bade; en ligne féminine, les empereurs d'Allemagne saliques et ceux de la maison de Hohenstauffen et la maison des Capets en France.

* Voyez Strasbourg, Ville, page 81.

Monastère de Sainte-Odile.

raconte que Dieu lui donna la vue au nom de sainte Odile qu'elle reçut, et comme dit le poëte :

«Les anges, dans leur langage,
«Se plaisent à faire usage
«De ce nom mystérieux,
«Mot sacré, qui signifie
«La lumière de la vie,
«La Clarté, fille des cieux !

Les années avaient fui dans l'abîme, et l'enfant était devenue une vierge, belle comme le jour et pure comme la lumière ; son frère Hugues, auquel la bonne mère avait souvent raconté les vertus de sa sœur proscrite, allait la voir et se dévoua à braver la haine invétérée d'Attic ; il la chercha dans sa retraite et la ramena dans les bras de celle qui lui avait donné le jour, mais son dévouement lui coûta la vie : il mourut de la main d'un père dénaturé. Le poëte rend cette première entrevue moins tragique, quand il raconte son arrivée à Hohenbourg :

«Un soir, près d'Ettichon la famille assemblée
«Devisait... Tout à coup une fille voilée
«S'avance à pas craintifs, étouffant ses sanglots.
«Bereswinde s'écrie : «O ma fille !» A ces mots
«Le duc s'irrite, il lève un œil sombre et farouche,
«Voit Odile, et la haine expire sur sa bouche.
«Immobile, muet, il pleure, il est dompté.
«L'enfant qu'il repoussait, cet ange de bonté,
«A peine il l'entrevoit, qu'il la respecte, il l'aime ;
«Mais d'un amour ardent, impétueux, extrême :
«De ce jour, elle seule est l'âme du manoir.

La grâce et la beauté de la jeune fille avaient captivé le père ; il était fier d'elle et ne rêvait que fêtes, l'entoura de luxe, et réunit dans son manoir ce qu'il y avait de plus illustre en valeur et en naissance dans la jeunesse de ses vastes domaines pour choisir un époux digne de son cœur. Mais Odile n'était pas de ce monde ; elle avait fait vœu de servir l'Église du Christ, et elle chercha les promenades les plus solitaires pour se recueillir par la prière dans ce saint isolement ; elle osa résister à la volonté paternelle et éveilla de nouveau la colère d'Attic. Un beau matin on ne la retrouva plus ; elle s'était enfuie, et avait porté ses pas, guidée par la main de Dieu, au delà du Rhin, dans une solitude près de Fribourg, au pied du Rosskopf, où était un prieuré qui porte encore son nom :

«L'épouse du Sauveur ne sera pas contrainte ;
«Sous les haillons du pauvre, en tressaillant de crainte,
«Elle s'enfuit, bravant la fatigue et la faim.
«Partie au soir, l'enfant marcha la nuit entière,
«Et lorsque le matin ramena la lumière,
«Dans le château désert on la cherchait en vain.
«A cette étrange nouvelle,
«Le duc s'irrite, il appelle
«L'écuyer le plus fidèle :
«Sur ses pas je veux aller.
«Vite qu'on selle et qu'on bride
«Un coursier fort et rapide.
«Je veux, sans suite et sans guide,
«Jour et nuit, courir, voler.
«Déjà, loin du castel, l'auguste mendiante
«Fuyait, versant des pleurs, mais en Dieu confiante.
«Aux passants attendris elle tendait la main ;
«Les temples l'abritaient sous leurs porches antiques,
«Les vilains l'admettaient à leurs tables rustiques,
«Et l'ange du Seigneur lui montrait le chemin.
«Cependant le duc d'Alsace,
«Sur un dextrier de race,
«Allait dévorant l'espace,
«Le cœur plein d'un sombre ennui.
«Il franchissait les ravines,
«Les buissons armés d'épines,
«Les champs, les bois, les collines,
«Chevauchant droit devant lui.

Monastère de Sainte-Odile.

Arrivée au bord du Rhin, ce fleuve impétueux fait frémir la fugitive. Comment le franchir ? Une barque l'attend, elle s'y jette confiante dans les vagues qui la déposent à l'autre rive; Attic le passe à la nage sur son fringant coursier; il la suit toujours et est sur le point de l'atteindre au pied d'une roche dans une affreuse solitude :

« Odile en frémissant a reconnu son père.
« Elle s'écrie : « O Dieu, toi seul en qui j'espère,
« Sauve-moi des transports d'un injuste courroux!
« Épargne-moi l'horreur d'un mariage impie :
« Plutôt la mort! à toi j'ai consacré ma vie,
« N'es-tu pas mon amour, mon maître, mon époux? »
« Le père irrité s'approche,
« Il touche au pied de la roche :
« La colère et le reproche
« De ses yeux semblent jaillir.
« Ivre d'une affreuse joie,
« Il va fondre sur sa proie;
« Du regard il la foudroie,
« Et sa main va la saisir.

« Aussitôt le rocher s'ouvre, attire la sainte,
« Doucement la recueille en sa profonde enceinte,
« Et se referme aux yeux du père épouvanté.
« D'un long frémissement la montagne est émue;
« Des tonnerres lointains mugissent dans la nue,
« Et le coursier, saisi d'horreur, s'est arrêté.
« Au manoir héréditaire
« Le duc revient solitaire;
« Sur ce terrible mystère
« Il médite sagement.
« Dieu, dit-il, s'est fait entendre,
« Lui seul a pu me la prendre,
« Lui seul pourra me la rendre :
« Prions-le dévotement. »

Déchiré par les remords de sa conscience chargée du meurtre de son fils, navré par la perte de cet ange de douceur et de vertu, l'altier duc ne trouve plus de repos dans son manoir; inquiet, il se lamente, il se prosterne devant Dieu, et le prie de lui rendre celle que son indomptable courroux lui avait enlevée si injustement; il fait vœu, si elle lui est rendue, de bâtir une magnifique abbaye à la place de son castel et de la doter de grands biens.

La pieuse fille eut une vision qui l'informa du repentir de son père, de ses intentions expiatoires; elle suit sa vocation et retourne sous le toit paternel, où elle est reçue à bras ouverts par sa famille désolée. Des milliers de bras se mirent aussitôt en œuvre pour la construction du monastère et de ses chapelles[1], à laquelle sainte Odile présida elle-même. Elle choisit les plus vertueuses filles du pays pour le peupler, en donnant, comme abbesse, l'exemple d'une vie sainte, dévouée à Dieu et parée de toutes les vertus chrétiennes:

« Cent ans elle y vécut en d'austères pratiques.
« Son corps repose en paix sous ce roc révéré,
« Et son âme erre au sein des ruines gothiques
« Qui couronnent le mont sacré.

« Elle aime à parcourir nos cités ouvrières,
« Nos antiques châteaux et nos bourgs plantureux;
« Mais plus souvent la sainte entre dans les chaumières
« Pour consoler les malheureux. »

Ettichon mourut en 690, après avoir passé le reste de ses jours dans la pénitence.

Partout dans ces environs on montre encore les traces de miracles opérés par

[1] La légende raconte que, dans la chapelle suspendue sur l'abîme, sainte Odile eut des visions des anges, et que, dans celle en face, qui est toute délabrée, elle fondit en larmes et en prières, pour sauver l'âme de celui qui lui avait donné le jour.

Monastère de Sainte-Odile.

sainte Odile : une fois c'est une fontaine qui jaillit du roc et qui guérit les maux d'yeux ; une autre fois c'est une empreinte de ses doigts dans la pierre, qui céda lorsqu'elle la toucha en tombant pour s'y cramponner; une autre fois encore c'est la place où l'ange la guida dans ses charitables pérégrinations.

Au pied de la montagne, il nous reste encore un souvenir d'architecture de ces temps, un bâtiment en ruine dont la chapelle vient d'être restaurée. C'est Niedermünster ou Moutier-le-Bas que sainte Odile fonda vers l'année 700, comme annexe au monastère, pour y donner les soins de la charité chrétienne à des voyageurs, à des vieillards, à des malades et estropiés qui n'auraient pu escalader la montagne. Ces bâtiments primitifs devinrent la proie des flammes en 1049, mais furent reconstruits et inaugurés du temps du pape Léon IX, jusqu'à ce qu'après divers autres désastres de ce genre (le feu avait pris à la forêt par suite des chaleurs excessives de l'été), ils furent ruinés complétement en 1542. La chapelle de Niedermünster, dédiée à saint Nicolas, est un monument curieux d'architecture ; elle est de forme rectangulaire, et, au lieu de la crypte surmontée du chœur, elle possède deux absides superposées. Rangée dans la catégorie des monuments architectoniques du département qui doivent être conservés, cette chapelle fut restaurée en 1848 et 1849, sous la direction de notre compatriote, M. Émile Bœswilwald, architecte, attaché au ministère de l'intérieur pour les monuments historiques, et sous la surveillance de M. Édouard Cron, inspecteur des travaux. Cette restauration équivaut presque à une reconstruction avec les anciens matériaux, profils et fragments de sculptures qui y ont servi, trouvés dans les débris, ainsi que l'ambon ou jubé, que formait la chapelle supérieure, servant anciennement à l'exposition de la châsse de saint Nicolas, et à laquelle conduisent des deux côtés des émargements.

Le feu, qui consuma le monastère de Niedermünster, ravagea aussi à diverses reprises celui de Sainte-Odile. Après l'incendie de 1546, où l'abbesse elle-même, une dame noble d'Oberkirch, faillit trouver la mort, les religieuses se dispersèrent et les biens furent administrés par les évêques, qui firent en partie rétablir les bâtiments et les firent habiter, en 1613, par quelques religieux prémontrés. Le 17 avril 1681, un incendie, qui consuma une partie de la forêt, se communiqua aussi à ces bâtiments et, par le manque de secours en bras et en eau, y fit de terribles ravages; cependant ces antiques chapelles, dont nous avons déjà parlé, furent toujours préservées comme par miracle. L'église et les autres bâtiments modernes, que nous y voyons aujourd'hui, datent de 1687 à 1692. Il est à désirer que le département ou une institution religieuse quelconque fasse enfin l'acquisition de cet austère et primitif monument du christianisme dans notre province, afin de sauver ce qui en reste d'une destruction complète.

Châteaux de Lützelbourg et de Rathsamhausen.

Pour continuer nos pérégrinations sur ces montagnes, nous descendons au revers occidental, à un point du nom de *Stollhafen,* et nous prenons à droite, à travers forêts et rochers, pour atteindre, en une bonne heure de marche, les ruines pittoresques des

Châteaux de Lützelbourg et de Rathsamhausen.

châteaux de Lützelbourg et de Rathsamhausen. Ils dominent, comme un couple de vieillards, la vallée du Klingenthal, entourés de magnifiques châtaigniers séculaires. On s'étonne que ces deux manoirs, se touchant par leurs murs d'enceinte et leurs fossés, aient pu exister l'un à côté de l'autre, possédés et habités par deux propriétaires différents, du temps de la féodalité. L'un prit son nom de la famille des Lützelbourg, dont on voit encore la ruine du château-souche dans la vallée de la Zorn, sous lequel passe aujourd'hui la voix ferrée, et l'autre de la famille des Rathsamhausen-Ehnenweier, qui étaient en même temps seigneurs des villages d'Ottrott-le-Haut et d'Ottrott-le-Bas. Situés au pied de ces ruines, ils sont renommés par les bons vins rouges que produisent leurs vignes, comme celles de Saint-Léonard, ancienne collégiale qui date du commencement du treizième siècle, située tout près. Ces deux manoirs sont déjà en ruine depuis le quatorzième et le quinzième siècle, et le lierre centenaire et des arbres robustes ont depuis longtemps pris racine dans leurs murs lézardés. La ferme qui se trouve à côté, appartenant aujourd'hui, avec les ruines et les terres et forêts avoisinantes, à deux de nos concitoyens, MM. F. Grimmer, notaire, et J. J. Lauth, ancien adjoint au maire, a gardé un souvenir du nom des Rathsamhausen dans l'inscription suivante qui s'y trouve:

WOLF CHRISTOF VON RATHSAMHAUSEN HOFF. 1733.

Le Klingenthal.

A travers une forêt de sapins on descend au Klingenthal (vallée des Lames), nom qu'elle porte depuis que le gouvernement y établit, en 1730, une manufacture royale d'armes blanches. Quand on a parcouru ces lieux il y a vingt ou trente ans, quand on y a vu le déploiement d'une bruyante activité et entendu les coups saccadés des marteaux des ouvriers, des martinets des usines, on est frappé du triste silence qui y règne aujourd'hui, le long de ces réservoirs d'eau envasés qui jadis les mettaient en mouvement. Les lames, les baïonnettes trempées du Klingenthal ont fait bien des ravages dans les rangs ennemis, pendant les longues guerres de l'empire, et sur ses cuirasses, plastrons d'acier, rougis sur la houille ardente, estampillés sur l'enclume par le poids d'une lourde chèvre, se sont aplaties bien des balles ennemies. Le nom des Coulaux s'attache honorablement, depuis un demi-siècle, à cet important établissement, transféré à Châtellerault. C'est avec raison qu'on pouvait dire de cette vallée que l'industrie la *vivifiait;* aujourd'hui le martinet et l'usine à cuivre de M. OEsinger, à l'entrée de la vallée, quelques produits de coutellerie et de quincaillerie, dont la fabrication s'étend jusqu'à Bœrsch, y sont, outre l'exploitation des vastes forêts, les seules branches industrielles en activité. Les Bisch, à Bœrsch, sont encore renommés pour leur coutellerie, et c'est le Klingenthal qui a vu naître un autre industriel, Jacob Holtzer, dont la fabrique d'acier trempé, à Firminy, près Saint-Étienne, fournit des

productions qui rivalisent avec l'acier Jackson. Holtzer avait commencé par être un pauvre petit chevrier dans sa commune natale.

Château de Girbaden.

Nous remontons de l'autre côté de la vallée, laissant à notre gauche la cime boisée du Heidenkopf, que l'on dit avoir été fortifiée par les Romains, de même que le *Köpfel*, mamelon derrière Lützelbourg et Rathsambausen. En passant devant une maison forestière et une ferme isolée du nom de *Bildhauerhof*, que nous avons vue exploitée par des anabaptistes, on descend près du village de Laubenheim ou de Mollkirch, dans la vallée de la Magel, pour atteindre, de l'autre côté, l'imposante ruine du château de Girbaden. Dans cette vaste enceinte de murs, de tours, de fossés et de constructions en tout genre, l'œil investigateur de l'archéologue trouve des fragments de bâtisses de toutes les époques et de tous les styles, qui sont élevées sur des masses de roches, reliées entre elles par des murs et par des voûtes hardies. Elles sont en harmonie avec les traditions qui se rattachent au château de Girbaden, traditions qui, dans les temps les plus antiques, où les Romains dominaient le pays, le représentent comme un point fortifié pour la défense de la vallée de la Bruche; puis il est connu à une époque antérieure, où les puissants comtes d'Eguisheim et de Dabo (*Dagsbourg*), les descendants d'Attic, se partageaient une partie des manoirs et du vaste territoire des Vosges. C'est de ces temps que doit dater la chapelle de Saint-Valentin, qui se trouve dans son enceinte et qui fut inaugurée par un membre de cette famille, le pape Léon IX; elle a été restaurée en 1663, et l'exemplaire annoté de la *Topographie de l'Alsace*, qui se trouve à la bibliothèque publique, nous enseigne qu'elle était visitée par beaucoup de pèlerins au commencement du dix-huitième siècle, et que, le jour de la vocation de ce saint, le curé de Mollkirch y disait une messe. Nous y avons encore rencontré un ermite, occupant une modeste habitation dans ces ruines. La partie occidentale de ce château est beaucoup plus riche et déploie un bien plus grand luxe d'architecture que sa partie orientale, et est aussi beaucoup mieux conservée; c'est ce qui le fit attribuer à l'ordre des Templiers. Le fait est qu'il était déjà, avant la destruction de cet ordre, au commencement du quatorzième siècle, entre les mains d'un seigneur de Girbaden, qui s'allia aux Strasbourgeois dans leur guerre contre l'évêque Walter de Geroldseck. Plus tard il devint propriété épiscopale et fut donné en fief, au quinzième siècle, à la famille des Rathsamhausen-de-la-Roche. Après l'extinction des mâles de cette famille, Louis XIV le donna à Louis de Chamlay, après la mort duquel il advint aux Rohan, qui le conservèrent jusqu'à la révolution. Le livre précité nous dit que le dernier bailli qui habitait Girbaden était un Mathias Hönel, et que le château avait trois issues, dont l'une sur la plaine, l'autre sur la vallée de la Bruche, et une sortie souterraine qui débouchait dans la forêt. De son temps on y apercevait de beaux fragments de sculpture dans une vaste salle et un puits au milieu de la cour. La vue dont on y jouit est charmante, et le chemin qui conduit de là à mi-côte à Grendelbruch,

Château de Girbaden.

beau village où le touriste trouve de bonnes ressources hospitalières, au milieu des montagnes, nous a souvent rappelé le beau chemin qui conduit du vieux château de Bade à la ruine d'Ebersteinbourg. Ce sont les femmes et les enfants de Grendelbruch, de Laubenheim et de Mollkirch qui alimentent principalement, dans la saison, nos marchés de fraises, de framboises et de myrtilles.

En suivant le cours de la Magel, on atteint, en une heure de marche, la vallée de la Bruche, dans laquelle elle se déverse. Nous retournons sur nos pas vers le *Bildhauerhof*, sans doute ancien chantier des sculpteurs et des tailleurs de pierre qui travaillaient au château de Girbaden, et à travers forêts nous atteignons le Wischkopf, promontoire au-dessus de Rosheim et de Rosenwiller, où l'on jouit d'une belle vue avant de descendre dans cette première petite ville. Près de ce dernier village est situé très-pittoresquement, sur une hauteur, un cimetière, vaste enclos, ancien *Campo Santo* des israélites qui habitaient les communes appartenant à l'évêché de Strasbourg.

Rosheim.

Rosheim, la septième dans la série des anciennes villes libres impériales de l'Alsace, porte à peu près le même cachet qu'Obernai, éloigné de cinq kilomètres; mais son architecture est plus moderne. Rosheim, dont l'origine remonte également à la nuit des temps, était régi par une administration municipale analogue à celle d'Obernai, et se trouvait, comme cette dernière ville, sous la surveillance du même préteur royal, sous la domination française. Rosheim est situé dans une charmante contrée, entouré de prairies, de champs et de vignobles. Les désastres de la guerre et le fléau de l'incendie ont pesé cruellement sur cette ville. L'empereur Frédéric II, qui l'avait engagée à Ferry, duc de Lorraine, s'empara, à la mort de ce dernier, du gage sans payer la dette hypothécaire, mais en 1210 les troupes de Thiébaut, fils de Ferry, assaillirent Rosheim par surprise; la ville était en leur pouvoir quand les habitants, voyant que cette soldatesque s'était enivrée dans les caves et n'était plus propre à la défense, tombèrent sur les assaillants et les massacrèrent en grande partie; ce qui en resta se hâta de prendre la fuite. Douze années après, ce meurtre fut vengé par les troupes lorraines qui incendièrent Rosheim; mais le malheur le plus terrible qui frappa ses habitants fut la vengeance que prit sur eux le farouche Mansfeld, auquel ils avaient adressé le nom de *bâtard;* hommes, femmes et enfants furent passés au fil de l'épée et la ville fut livrée aux flammes en 1622. C'est vraiment comme par miracle que l'église inférieure, antique monument d'architecture romane, soit arrivée à nous, après tant de désastres, en ce bon état de conservation dans lequel nous la voyons aujourd'hui.

La légende nous parle encore en face de ce monument de l'art; elle nous dit que les enfants d'un comte d'Eguisheim, qui résidait à son château de Girbaden, jouant dans la forêt, s'étaient égarés et ne rentrèrent plus au foyer domestique; le père désespéré vit un corbeau, oiseau de mauvais augure, perché sur un des créneaux du manoir; il craignit que des monstres ou des bêtes fauves n'eussent dévoré ses enfants, et fit vœu

Rosheim.

de faire construire un temple magnifique, voué au Seigneur, à la place où ce corbeau viendrait s'abattre, s'ils rentraient sains et saufs; ils furent retrouvés, et le père eut le bonheur de les serrer dans ses bras. Le corbeau s'envola vers Rosheim et se percha sur la place où nous voyons aujourd'hui cette église; en signe de ce vœu, on a sculpté sur le faîte du fronton un corbeau et des deux côtés quatre monstres qui tiennent des enfants dans leurs griffes.

Quoique nos annales se taisent sur l'époque de la construction de cette église remarquable, nous la croyons contemporaine à l'église de Sainte-Foi que nous avons visitée à Schlestadt, et nous la ferons par conséquent remonter au onzième siècle. Son plan forme la croix latine, avec un rond-point comme abside, qui termine le chœur; les angles du transept, des deux côtés de la croisée, sont occupés au sud par une tour carrée, qui semble avoir déjà existé antérieurement, et au nord par une chapelle latérale à rond-point. Les voûtes cintrées à tores ou à boudins de l'intérieur, qui séparent la nef des bas-côtés, sont soutenues par de massives colonnes à chapiteaux romans, d'ornementation variée et de bon goût.

La façade principale est encadrée de pilastres, reliés entre eux par des arcadures le long de la toiture des bas-côtés, et formant une corniche transversale qui sépare la façade de la nef en deux étages; une corniche arcadée domine à la base du fronton et le contourne. La porte cintrée est ornée dans son intrados de tores fins reposant sur leurs bases; le tympan ne porte aucune ornementation sculptée, mais au-dessus on aperçoit la trace d'un bas-relief mutilé, dans un encadrement. Entre les deux pilastres du milieu, qui divisent en largeur la façade du second étage de la nef principale, est inscrit un cintre en place de la rose, et au-dessus, dans une niche du fronton, repose la statue de saint Pierre armé du glaive.

Au-dessus de la base du clocher, qui se transforme en octogone, élevé postérieurement dans le style ogival, il semble que l'architecte ait voulu représenter sa propre image, accroupie, tenant un verre en main, de même qu'une autre statuette caressant sa barbe en signe de satisfaction, paraît représenter le fondateur de cette église.

Les côtés sud et nord de la nef sont divisés en cinq compartiments par des pilastres et des colonnettes qui prennent naissance à la hauteur du toit des bas-côtés; chaque compartiment est percé d'une fenêtre cintrée de petite dimension, et tout à l'entour de la toiture domine, comme à la façade principale, une corniche à arcadures. Cette nef est percée à ses flancs de deux portes cintrées; celle du nord est très-simple de style, elle n'a que trois boudins qui la contournent, tandis que celle du sud, ornée de deux colonnes à fût et à chapiteau fleuri, est plus riche et d'un style charmant. En général, plus on arrive vers la partie orientale de ce monument, plus on remarque que l'architecte, fidèle au principe de l'ornementation intérieure des églises romanes, a enrichi son extérieur. Les arcadures sont ornées de culs de lampes, les corniches de

billettes, de palmettes et d'entrelacements variés, et une grande fenêtre au centre de l'abside orientale est de même encadrée de colonnes torses et de riches sculptures. Les attributs symboliques des quatre évangélistes: l'Aigle, l'Ange, le Bœuf et le Lion, sculptés à droite et à gauche de cette fenêtre, et quelques autres figures monstrueuses portent bien le cachet de l'époque de la construction de l'église. Notre compatriote, M. Ch. Perrin, artiste si recommandable par ses études sur la conservation de nos anciens monuments d'architecture, a fait un très-beau travail graphique sur cette église romane, travail qui a figuré à nos expositions artistiques et à celles de Paris.

Rosheim.

Ce monument sera plus connu et plus visité quand viendra à se réaliser le projet de transformer le bain de Rosheim en établissement hydrothérapique; il n'est pas à douter que, sous la direction des savants éminents qui s'en occupent, d'un bon restaurant, d'un service propre et affable, entouré de cette riche et charmante nature, un établissement pareil, le seul dans notre province, ne prospère et n'attire à ces sources presque abandonnées jusqu'ici un grand nombre de visiteurs, dont la présence animerait en même temps cette petite ville et ses environs.

Bischofsheim.

Entre Obernai et Rosheim est situé le village de Bischofsheim ou Bischheim, un des plus anciens domaines dont jouissaient les évêques de Strasbourg, donné déjà par Dagobert. Il est situé au pied d'un vignoble, qui le distingue des villages du même nom par *Bischheim-am-Berg* (à la montagne). Un chemin orné des douze stations, représentant la Passion du Christ, conduit sur ce vignoble vers une église et ancien couvent de Franciscains, aujourd'hui pèlerinage occupé par des Ligoristes.

Dorlisheim.

En quittant Rosheim, nous passons de nouveau sur l'ancien territoire de Strasbourg, pour nous rendre à Molsheim: c'est le bourg de Dorlisheim, situé sur la route qui traverse la vallée de la Bruche. Ce bourg fut acquis par la ville en parcelles d'immeubles et en parcelles de droit depuis la fin du quinzième jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, et aujourd'hui encore les Strasbourgeois y possèdent de nombreuses maisons de campagne qu'ils habitent en été, et la culture des légumes, jointe à celle de la vigne, rapproche la culture de ses habitants de celle de nos jardiniers.

Altorf.

A trois kilomètres de Dorlisheim vers Strasbourg, le modeste village d'Altorf conserve un antique monument religieux de la même époque que celui de Rosheim, l'église et l'abbaye de Bénédictins, mais il est moins pur de style, et chaque siècle y a laissé un souvenir. La tradition rapporte qu'en 908-910, pendant l'invasion des Hongrois dans notre pays, beaucoup de gens de la campagne furent massacrés par ces hordes sauvages, entre Dachstein et ce village, et qu'un comte Hugues de Ferrette y bâtit, pour le repos de leurs âmes, une chapelle qu'il dota de riches revenus. Après sa mort, son fils Evrard l'y fit enterrer et y éleva un couvent, inauguré par l'évêque Erckenbald, enrichi au siècle suivant par l'empereur Othon et dans lequel Hugues d'Eguisheim et son épouse Hilda fondèrent une belle église en l'honneur de saint

Étienne, dans laquelle beaucoup de comtes d'Eguisheim et de Dabo trouvèrent leurs sépultures.

Kolbsheim et Hangenbieten.

En jetant un coup d'œil sur notre panorama, nous voyons, à droite de l'entrée dans la vallée de la Bruche et de Dorlisheim, trois lignes de montagnes superposées; la première, avec ses peupliers sur son point méridionnal, est la hauteur de Kolbsheim et de Hangenbieten, couverte de champs labourables et de quelques vignes; la seconde est le Finkenberg, riche vignoble qui s'étend depuis Mutzig jusqu'à Soultz-les-Bains, et la troisième, dans la vallée, s'étend boisée depuis Heiligenberg et Haslach jusqu'à Saverne.

Les peupliers ombragent une gloriette qui se trouve au haut point du jardin d'une campagne appartenant à M. Sigismond Steinheil, à Hangenbieten. Pendant que nous étions occupé à dessiner notre panorama, elle nous a fourni l'occasion de vérifier par la pratique la théorie qui enseigne la marche rapide de l'orage de huit lieues à l'heure[1].

Derrière la première colline nous voyons pointer le clocher du village de Kolbsheim. Une famille noble en avait pris le nom au moyen âge et un Cuno de Kolbsheim commandait, en 1431, le contingent qu'envoya la ville de Strasbourg à l'armée impériale dans la guerre contre les Hussites; peut-être son père, un autre Cuno, était capitaine des troupes de la ville précédemment, en 1392, quand elles se bataillaient contre leur évêque, Frédéric de Blanckenheim. L'un des deux castels seigneuriaux qui y existaient jadis, appartenant, avant la révolution, à un baron de Falkenhayn, plus tard à M. Dartein, fut acquis par M. Humann, l'ancien ministre des finances, et est transformé aujourd'hui en un des plus riants séjours de campagne qui existe de loin à la ronde. Le château moderne, situé sur la colline, domine tout le pays; contre la terrasse, une magnifique serre chaude, construite en verre et en fer, abrite une riche végétation exotique. A travers les berceaux d'un beau vignoble, on descend dans un vaste parc, sur les bords de la Bruche; il est lui-même parcouru par une eau vive, qui serpente entre des touffes d'arbres variés et alimente des étangs peuplés de cygnes.

Molsheim.

De Molsheim, ancienne résidence des évêques, située au bas du Finkenberg, on ne distingue de même que le toit brillant de son église. Petite ville qui date du treizième

[1] Il y a quelques années, la date nous échappe, pendant une chaude journée de juillet, un orage terrible se leva derrière la chaîne des Vosges, depuis les montagnes de la vallée d'Andlau jusque près de Saverne. On voyait sillonner les éclairs dans ces noirs nuages, quand ils perçaient comme des colonnes par la vallée de la Bruche et le Klingenthal, et venaient s'étendre devant la ligne des montagnes et les voiler entre le Finkenberg et le coteau de Hangenbieten. Occupé avec la lunette et les cartes à trouver le point blanc que nous apercevions derrière ces peupliers et qui était la maison de campagne de M. Carl à Molsheim, nous voyions assis, sur la terrasse qui surmonte la gloriette, deux dames et un monsieur, et nous pouvions distinguer au geste de leurs mains qui s'étendaient et par l'ouverture d'un parapluie, la preuve évidente qu'il commençait à pleuvoir. Il était quatre heures précises; l'orage marcha droit sur la ville, et un quart d'heure après, la pluie nous obligea à notre tour à chercher un asile dans la cabine des gardiens. Il avait donc parcouru les deux lieues qui nous séparent de Hangenbieten en un quart d'heure. Bientôt après, les Vosges se montraient éclairés d'un soleil vif à travers les torrents de pluie; elle cessa, l'air était rafraîchi et nous fit goûter une soirée charmante, tandis que l'orage se débattait encore dans les gorges et sur les cimes de la Forêt-Noire, où il s'était arrêté.

siècle, elle porte encore le cachet de sa splendeur sacerdotale, dont les principaux souvenirs sont la grande église modernisée, le château épiscopal et les vastes bâtiments occupés jadis par l'ordre des Chartreux et celui des Jésuites. Les premiers s'y fixèrent, après avoir quitté leur couvent près de Strasbourg[1], vers la fin du seizième siècle, et les autres y furent installés par l'évêque Jean de Manderscheid, en 1580, et y créèrent une académie en 1618, transférée à Strasbourg après la capitulation de la ville[2]. Elle était aussi temporairement le siége du grand-chapitre à l'époque du schisme de l'Église. C'est au séjour de ces divers religieux à Molsheim que la viticulture de cette montagne doit son perfectionnement; les soins qu'ils y mirent produisaient des quantités moindres que de nos jours, mais qui se distinguaient par contre par la qualité, et le cellier dit *Finkenhof*, situé à mi-côte, servait à leur exploitation.

Molsheim.

Tout près de Molsheim, Dachstein, ancien château et ville fortifiée des évêques, était aussi le chef-lieu du bailliage épiscopal de ce nom[3]. Des fragments de ses fortifications ruinées servent à embellir les jardins et plantations de son ancien château, que la tradition dit avoir été construit par Dagobert, et qui est aujourd'hui maison de campagne. De Dachstein à Wolxheim il n'y a qu'un tour de promenade; Wolxheim, sur le canal de la Bruche[4], est renommé par son vin blanc, dont mainte et mainte bouteille de Risling a été bue pour du vin du Rhin; on dit même que l'usage de ce vin est un réactif contre la gravelle.

Dachstein, Wolxheim et Soultz-les-Bains.

Tout près nous visitons Soultz-les-Bains, source minérale saline, connue et visitée depuis trois siècles, mais qui avait perdu de sa réputation par le manque de confort qu'y jouissaient les baigneurs. Cet établissement ayant été vendu il y a quelques années, M. J. Wenger, son propriétaire actuel, après avoir fait apprécier par une savante analyse de ses eaux leurs qualités curatives, a restauré convenablement les chambres et salles d'habitation, les baignoires, créé de charmantes plantations dans les environs, de sorte que les bains de Soultz, au milieu de ses vignobles, ses carrières calcaires, à proximité des cimes chauves du Scharrach, présentent aujourd'hui un séjour salutaire et agréable.

Nous retournons par une belle allée de noyers, en passant devant l'antique église d'Avolsheim, *Dom Petre*, dont nous avons déjà parlé à l'historique de Saint-Pierre-le-Vieux, à Strasbourg[5], à Molsheim et à Mutzig, pour visiter la vallée de la Bruche.

La manufacture d'armes, établie dans l'ancien château épiscopal des Rohan, est le

Mutzig.

[1] Voyez Strasbourg, Ville, page 233.

[2] Voyez Strasbourg, Ville, pages 75 et 98.

[3] Ce bailliage comprenait les communes de Dachstein, de Molsheim, de Gresswiller, de Rosenwiller, de Bischofsheim, de Griesheim-le-Bas, d'Altorf, d'Ernolsheim, d'Ergersheim, de Wolxheim, d'Avolsheim, de Thalheim, de Soultz, de Biblenheim, de Bergbieten, de Hindisheim, de Lipsheim, de Holtzheim, et le quart de la commune de Hürtigheim.

[4] Voyez l'historique de la création de ce canal, Strasbourg, Faubourgs, page 30.

[5] Voyez Strasbourg, Ville, page 245.

Mutzig.

digne pendant de celle de Saint-Étienne, et les fusils qu'y fabriquent MM. Coulaux ont fait connaître partout la petite ville de Mutzig. A cette fabrication s'attache aussi celle de la grosse quincaillerie, dont les ateliers et les usines s'étendent jusqu'à Molsheim et Gresswiller, où beaucoup d'ouvriers prussiens des environs de Solingen et de Remscheid se sont fixés[1].

Vallée de la Bruche.

La vallée de Schirmeck ou de la Bruche est la plus étendue dans la chaîne des Vosges, comme celle de la Kintzig, en face, l'est dans la Forêt-Noire; elle s'ouvre de l'est vers l'ouest et a vingt kilomètres de longueur depuis Mutzig jusqu'à Schirmeck, où un embranchement monte à droite vers Framont et Grandfontaine et vers le Donon, et s'étend encore sous le nom de *Ban-de-la-Roche* sur une longeur de dix kilomètres vers Rothau, Fouday et Bellefosse, où un col la sépare de celle de Villé. Cependant elle est loin de ressembler à celle de la Kintzig, tant par le grandiose de ses paysages, par le cachet de race de ses habitants, que par l'industrie qui la vivifie. Les montagnes qui l'encaissent sont beaucoup moins élevées, les forêts qui les boisent sont moins robustes, mais de larges nappes de prairies arrosées par la Bruche en forment la base. Cette rivière n'a pas non plus le même cours rapide que la Kintzig, et sa chute, sur une longueur de trente kilomètres, n'est que d'à peu près trois cents mètres.

Haslach.

Après avoir passé au bas du village de Heiligenberg, qui domine la vallée sur un mamelon et où la masse de poterie romaine, que l'on trouve encore aujourd'hui avec d'autres antiques, dévoile le siége d'un ancien établissement de ces conquérants du monde, nous quittons le grand chemin pour nous diriger à droite, dans un vallon latéral, vers les deux villages de Haslach-le-Bas et Haslach-le-Haut. Le souvenir de saint Florent forme le trait d'union de la collégiale de Saint-Thomas avec celle de Haslach. Nous savons que cet apôtre primitif du christianisme dans notre province était fixé comme anachorète, avec quelques disciples, dans ces gorges sauvages au septième siècle, avant de devenir le fondateur de cette collégiale et de monter au siége épiscopal.

[1] M. Jacques Coulaux l'aîné naquit à Huningue. Au début de la révolution il était un modeste ouvrier-armurier, mais quand le sol de la France fut menacé des invasions étrangères, il établit un atelier de réparation d'armes dans l'ancienne commanderie des chevaliers de Malte, aujourd'hui Mont-de-Piété. Au commencement de ce siècle, il fit l'acquisition du château de Mutzig et y fonda la manufacture d'armes à feu, une des quatre existantes en France. Cette manufacture occupe environ cinq cents ouvriers, absorbant une main d'œuvre de 5 à 600,000 fr. par an. Les propriétaires actuels sont MM. Coulaux, Sütterlin et Cie. Indépendamment de la manufacture de Mutzig, M. J. Coulaux fut le créateur de la fabrique de grosse quincaillerie, fondée en 1817, à laquelle, outre les lieux ci-dessus indiqués, s'attache aussi la forge du Bærenthal. Il eut des difficultés presque insurmontables à vaincre pour introduire en France une nouvelle industrie, enlevée à l'étranger. Parmi les nombreux articles de cette fabrication, articles qu'on évalue à plus de mille, on doit citer les scies de toutes dimensions, les vis, les ressorts, les limes, les faux et faucilles, et des outils en tout genre. La fabrique de Molsheim est exploitée sous la raison Coulaux et Cie; les sociétaires, tous neveux et héritiers de M. Jacques Coulaux, sont également propriétaires de la manufacture de Mutzig. M. Coulaux, fils de ses œuvres, mourut en 1834, laissant un nom honoré dans l'industrie française et un noble exemple à suivre.

Vallée de la Bruche. Haslach.

La légende raconte que le roi Dagobert, résidant à son château de Kirchheim, avait une fille née aveugle et muette. Ayant appris que saint Florent pouvait la guérir par ses prières, il le fit inviter à se rendre au château, et lui envoya, pour le transporter, un cheval richement harnaché; mais le saint ermite refusa cette royale monture et se contenta modestement d'une ânesse. Au moment où il approchait du domaine royal, la fille de Dagobert l'annonça à haute voix, en acquérant la vue. Le roi et toute sa cour étaient stupéfaits de ce miracle, en récompense duquel Dagobert fit don à saint Florent de la propriété de son ermitage et de tout le terrain que le saint homme pouvait parcourir sur son ânesse pendant que le roi serait dans son bain, et, après la mort de saint Arbogast, il l'appela au siége épiscopal[1]. Une chapelle à Haslach-le-Haut désigne encore le lieu où cet apôtre doit avoir eu sa cellule.

Telle est, suivant le chroniqueur, l'origine de cette abbaye à laquelle incombait, comme servitude envers l'évêque résidant à Molsheim ou à Dachstein, l'obligation de lui envoyer une voiture attelée de sept bœufs quand le prélat avait l'intention de la visiter. L'église que nous y voyons aujourd'hui, bâtie en style ogival, est l'œuvre de Jean, fils d'Erwin de Steinbach, le constructeur de la cathédrale de Strasbourg; il l'éleva au commencement du quatorzième siècle, et on y voit encore sa pierre sépulcrale dans le cloître. La flèche qui manque, si elle a jamais existé, doit avoir tellement souffert par un incendie qu'il fallut l'abattre au-dessus de la rose qui s'y trouve encore. Le monument en lui-même est très-dégradé. On reconnaît à plusieurs grands bâtiments, qui entourent cette église, le logement de ses anciens chanoines, et une bonne auberge y reçoit le touriste. En poursuivant la vallée pendant cinq kilomètres, on passe à droite dans une gorge sauvage, que l'on suit pour arriver à la cascade du Nideck.

Château et cascade de Nideck.

C'est un véritable désert, une solitude affreuse; on suit longtemps le ruisseau écumeux, en sautant de rocher en rocher, jusqu'à ce que l'on arrive à la véritable cascade qui se jette en bas d'un mur de roches, à droite et à gauche duquel il faut escalader la montagne sur des décombres de pierres roulantes pour parvenir au château de Nideck, bâti sur cet affreux précipice. A l'aspect de ce manoir on se demande si le constructeur ne l'a pas élevé pour expier dans ce désert toutes sortes de crimes ou pour s'y dérober à des poursuites vengeresses.

Pour y arriver, il faut parcourir pendant quelques heures des montagnes boisées, monts et vaux dans lesquels la main de l'homme a tracé depuis peu de bonnes routes pour l'exploitation des forêts; mais, quand on se replace par la pensée à l'époque où ce manoir était habité et où l'évêque était traîné par sept bœufs pour visiter sa collégiale

[1] Do wuste sant Florencie wol, wie lange der Künig hette gewonheit in dem Bade zu sitzende, un ilete enweg mit sime eselin, un fur über berg un tal vil me und verrer denn einre mit eime snellen pferde in zwurent also lanc zit mœhte han geton, un fur wider zum Künige und kam ein zite also es beret wart (*Kœnigshoven Chronik*.

Vallée de la Bruche. Château et cascade de Nideck.

de Haslach, où de vastes forêts séculaires s'étendaient jusqu'à la plaine, ce séjour devait être bien triste, bien sombre. Cependant les armes strasbourgeoises pénétrèrent dans ces solitudes et vinrent assiéger le château pour mettre à la raison le chevalier Wirich, leur ennemi, lors du démêlé qu'ils eurent avec l'évêque Robert, comte palatin, et dans le même temps qu'ils assiégeaient et prenaient le château de Wasselonne, au milieu du quinzième siècle[1].

Quelques années plus tard, ce château nous laisse un bel exemple de vertu conjugale. Ce même Wirich s'était attiré, par ses excursions hostiles et par ses rapts, le ressentiment du comte Louis de la Petite-Pierre, qui assiégea avec des forces puissantes le château de Nideck, en jurant de ne pas le quitter avant de l'avoir réduit et de s'être vengé par la mort de son ennemi. Quand la famine eut fait ses ravages dans la faible garnison qui l'occupait et que celle-ci fut hors d'état de résister plus longtemps, l'épouse de Wirich, alors enceinte et qui voulait sauver son mari et ses enfants, s'habilla de deuil. Le pont-levis s'abaissa, elle sortit du manoir, et se jetant aux genoux du chef de l'armée assiégeante en implorant sa grâce pour ceux qui lui étaient si chers, elle parvint à apaiser le courroux de son ennemi offensé. Digne pendant au dévouement de la châtelaine du castel de Schwanau, près d'Erstein, assiégé de même dans le siècle précédent par les Strasbourgeois, qui eux aussi avaient juré de se venger par la mort de tout ce qui portait épée dans l'intérieur du château, en permettant seulement aux femmes d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux. La châtelaine en sortit, portant son époux sur ses épaules; comme les femmes de Weinsberg, que chantent les ballades allemandes, ces deux héroïnes de l'amour conjugal ont été célébrées par nos poëtes alsaciens.

Tout près de cette ruine se trouve la maison isolée d'un forestier, devant laquelle coule le ruisseau qui forme la cascade de Nideck, simple filet d'eau en temps de sécheresse; un jour que nous la visitâmes dans cet état, le bienveillant garde laissa accumuler les eaux, en fermant un barrage pendant que nous étions occupé à un frugal déjeuner; il nous conduisit alors sur une immense roche formant promontoire, d'où nous plongions nos regards dans ce précipice rocheux et boisé, et sur un coup de fusil qu'il tira et qui se répéta par l'écho dans ces montagnes, l'écluse fut levée, et la masse d'eau qui descendit donna à cette cascade l'aspect dont nous avions joui si souvent.

Le Schneeberg.

Pour se diriger vers Wasselonne ou vers Westhoffen, le touriste gravira la cime du Schneeberg, à 963 mètres au-dessus du niveau de la mer, à une petite lieue de Nideck. Sa cime est couronnée d'une immense roche plate, qui, couchée horizontalement sur une autre roche lui servant d'appui, laisse une ouverture que l'on distingue parfai-

[1] Voyez Strasbourg, Ville, pages 59 et 60.

tement bien avec la longue-vue depuis la plate-forme de la cathédrale. Par le mouvement que l'on peut communiquer à cette roche, elle a pris le nom de roche branlante (*Lottelfelsen*) que lui donnent les habitants de ces environs. De ce point on jouit d'une charmante vue, non-seulement sur le bassin du Rhin, mais également sur le plateau de la Lorraine, vers Lunéville et Nancy.

Le Schneeberg.

Vallée de la Bruche.

Retournons sur nos pas et continuons l'exploration de la vallée de la Bruche. Par les villages d'Urmatt, de Mühlbach, de Wische, d'où conduit un chemin agréable vers Grendelbruch, et de Russ, qui n'ont rien de remarquable, nous arrivons à Schirmeck, ancien chef-lieu d'un bailliage épiscopal[1], dominé par les ruines du château du même nom, situé dans le département des Vosges. De Schirmeck nous entrons à droite, toujours en montant, dans un vallon latéral vers Framont et Grandfontaine, ancienne principauté de Salm. Des établissements métallurgiques vivifient ce vallon, et on y exploite une carrière de marbre. Il nous reste, d'ancienne date, dans cette contrée, des traces de mines de fer, dont l'exploitation temporaire, après avoir été interrompue, ne fut reprise avec vigueur qu'au siècle passé. Une ordonnance royale de 1724 en donne la concession en fief à la famille du seigneur Prosper Bouyn d'Angervillers. Dans l'exposé des motifs, il est dit que ces montagnes étaient tellement couvertes de bois jusqu'aux cimes que, les moyens de les couper et de les transporter manquant absolument, il n'y eut pour eux aucun autre emploi que de les brûler en charbons à l'usage des forges et des hauts-fourneaux; que cette forge ayant été abandonnée, il y a environ trente ans, par la mauvaise administration de ses anciens seigneurs, ils se contentaient de vendre de temps en temps quelques coupes de bois de chauffage, à raison de *cinq à six sols* la corde, etc.

Le baron de Dietrich, ancien Städtmeister de Strasbourg, après avoir acheté la seigneurie du Ban-de-la-Roche, en prit possession en 1771 et releva de même l'exploitation des mines dans ces contrées, jusqu'à ce que l'orage de la révolution dissipât ses propriétaires. Ouvrier lui-même, homme d'activité et d'intelligence, M. Champy mit alors la main à l'œuvre et donna une impulsion remarquable à ces établissements, où forges, martinets, hauts-fourneaux et laminoirs étaient jour et nuit en mouvement et produisaient des fers marchands très-renommés. Aujourd'hui une société anonyme, sous la direction de M. Drion, a donné une nouvelle impulsion à ces usines, en y joignant une fabrique de produits chimiques.

Le Ban-de-la-Roche.

Au delà de Rothau, le paysage présente un autre aspect, et ce n'est pas en vain que ce coin de terre s'appelle le Ban-de-la-Roche; les forêts disparaissent presque entièrement, et la montagne pierreuse n'est recouverte que d'une légère couche de terreau

[1] Ce bailliage comprenait les communes de Schirmeck, de Mutzig, de Hermolsheim, de Dingsheim, de Still et de Heiligenberg, les deux communes de Haslach, d'Urmatt, de Lützelhouse, de Mühlbach, de Wische, de Netzenbach, de Hersbach, de Wackenbach, de Grendelbruch, de Schwartzbach et de Naswiller.

Le Ban-de-la-Roche.

qui produit d'excellentes pommes de terre, de l'orge et de l'avoine en bien maigres gerbes, ou une herbe courte et aromatique qui sert de pâturage aux nombreux troupeaux de vaches et de chèvres qui y paissent l'été; sol ingrat auquel la main laborieuse de l'homme seule a pu arracher de chétifs produits. De bons chemins mettent en communication les communes de Fouday, de Sollbach, de Waldbach, de Belmont et de Bellefosse, habitées par une population indigente, mais religieuse, civilisée, polie, instruite et laborieuse, et tout cela c'est l'œuvre d'un seul homme qui, comme une providence tutélaire, a consacré toute une vie d'amour, d'abnégation, de dévouement et de tolérance à ses chers Ban-de-la-Rochois, en prêchant par la parole divine et par l'exemple des plus austères vertus. Depuis plus d'un quart de siècle déjà ce modèle du chrétien et de l'homme de l'Église repose en terre, béni par la reconnaissance de quelques générations, sur le cimetière de Fouday, et aujourd'hui encore, si vous prononcez le nom du Papa Oberlin, comme l'appelaient ces bons montagnards, ils se découvrent avec un saint respect au souvenir de ce nom vénéré, car ils lui doivent ce qu'ils sont, comme dit le poëte :

Oberlin.

Quelle est sous ce sombre feuillage
Cette croix simple et ce tombeau?
Là repose Oberlin le sage,
Le vieux pasteur de ce hameau!
Il fut, pendant sa vie entière,
Notre ami, notre protecteur,
A la ville et dans la chaumière,
On pleure encore le bon pasteur.

Après avoir dans leur asile
Avec eux partagé son pain,
Il cultivait le champ stérile
De la veuve et de l'orphelin :
Notre amour était sa richesse,
Faire des heureux son bonheur;
Le plus doux nom pour sa vieillesse
Était le nom de bon pasteur.

Son humble toit à l'indigence
Ne se ferma qu'avec ses yeux,
Et le flambeau de la science
Par lui vint éclairer ces lieux;
Son esprit fécond en merveilles,
Suivait les élans de son cœur;
Il nous donnait ses jours, ses veilles...
Qui nous rendra le bon pasteur!

A travers des roches altières
Il ouvrit des chemins nouveaux,
Et bientôt, au lieu de bruyères,
Le blé flotta sur nos coteaux.
Tout garde ici la souvenance
De ses vertus.... O voyageur!
Si tu chéris la bienfaisance,
Donne une larme au bon pasteur.

Oberlin, né à Strasbourg le 31 août 1740, avait dès son jeune âge des goûts simples, un cœur charitable, et s'habituait aux privations de tout genre en maîtrisant les besoins de son corps par une vie frugale et laborieuse. Le courage qui l'animait, l'amour des études et la rudesse de son éducation physique le firent incliner à choisir la carrière militaire; mais le spectacle du relâchement des mœurs parmi les officiers d'une ville de garnison comme Strasbourg, le fit renoncer à ce projet, et l'impulsion de son cœur, qui le portait à être utile à ses semblables, le poussa vers les études théologiques, de l'histoire naturelle, de la physique, et même de la médecine. Toutes ces études, auxquelles il s'adonna avec ardeur, lui furent d'un immense avantage dans

Le Ban-de-la-Roche. Oberlin.

sa carrière future, quand le digne pasteur Stuber, son prédécesseur à la cure du Ban-de-la-Roche, ayant été appelé à une cure à Strasbourg, chercha et trouva en Oberlin un bien digne successeur dans l'œuvre de régénération morale et physique qu'il avait commencé d'entreprendre dans cette contrée. Oberlin lui succéda en 1767. Jeune homme de vingt-sept ans, tout empreint de l'idéal de sa vocation, il travailla avec ardeur au bien-être spirituel et matériel de ces pauvres montagnards, à demi sauvages, qui habitaient ce coin de terre séparé de toute civilisation.

La foi religieuse était le premier fondement de son éducation, et la charité le plus saint des principes qu'il enseignait; c'est sur elles qu'étaient basées toutes ses actions; il était un de ces hommes d'Église qui ne prêchent pas seulement par la parole, mais par l'exemple, par les œuvres; aussi réussit-il à la faire fructifier, en implantant dans le cœur, comme dans l'intelligence de beaucoup de ses ouailles, ce qui faisait vibrer ses sentiments les plus intimes pour le bonheur de l'humanité.

Oberlin commença à former la conviction de quelques-uns des plus zélés, des plus influents de sa paroisse, dans lesquels il trouva une vive sympathie et dont le dévouement était à toute épreuve, pour mettre à exécution ses plans de moralisation et d'avenir matériel. Nommer la douce et bonne Louise Scheppler, cet être providentiel formé par le bon pasteur et par sa digne épouse, cette simple servante à qui l'Académie française décerna le grand prix Monthyon, et qui fut l'amie de tout le Ban-de-la-Roche; nommer les Legrand, les Scheidecker, les Bohy, les Claude, fabricants, maîtres d'école, médecins, anciens de la paroisse, c'est désigner les apôtres et disciples qui se groupèrent autour de cet homme extraordinaire.

C'est par l'enseignement des principes immuables de divine vérité de la religion qu'il commença à agir sur ces hommes de la nature, à dompter leurs rudes passions, à inculquer à leur profit l'amour du travail; mais, à la vue de la misère qui régnait partout, des privations, de l'ignorance, de la sauvagerie qui pesait sur ces malheureux, il trouva, dans son inépuisable charité, des moyens, des remèdes à tout.

Dès le commencement il sut intéresser à son œuvre de régénération le baron de Dietrich, seigneur du Ban-de-la-Roche; il trouva dans la bourse de nombreux amis et de personnes charitables à Strasbourg et dans les environs des sommes dont l'emploi servit à ses plans de perfectionnement; combien de fois le courageux pasteur n'employa-t-il pas la nuit pour franchir à cheval la distance de Waldbach à Strasbourg ou à Barr, y courir le jour de maison en maison et retourner la nuit suivante radieux de bonheur, quand il avait réuni des fonds suffisants, soit pour bâtir une modeste maison d'école, soit pour acheter des livres, des ustensiles aratoires, des semences, de jeunes arbres fruitiers qu'il distribuait parmi ceux qu'il savait en faire le meilleur usage? Il n'y avait pas alors d'écoles normales pour la formation des instituteurs; il les formait lui-même par son propre enseignement; il créa des écoles, il apprit à connaître aux femmes et

Le Ban-de-la-Roche. Oberlin.

aux enfants les plantes vénéneuses et celles qui pouvaient servir à la guérison; il les fit recueillir et sécher, créa une pharmacie, alla lui-même chez les malades et les infirmes, et leur prodigua les consolations religieuses et les soins du médecin; il envoya un de ses jeunes maîtres d'école faire ses études en médecine et en chirurgie à Strasbourg, et lui procura table et logement chez ses amis. Ce digne homme ne cultiva pas seulement la vigne du Seigneur, il apprit à cultiver aux autres les champs, sonda le terrain, fit irriguer les prairies pour tripler leurs productions, introduisit la culture des arbres fruitiers, enseigna l'art de les greffer et de les anoblir; il se mit à l'œuvre lui-même, la pioche en main, à la tête des hommes valides et des jeunes gens, pour percer des routes, pour briser des rochers, pour endiguer les torrents, pour jeter des ponts. Le dimanche et les jours de récréation il allait avec les enfants dépouiller les terrains arides et sauvages des pierres qui les couvraient, faisait combler les ornières et petit à petit les précipices.

Sa digne épouse avec Louise Scheppler enseigna aux femmes et aux enfants le tricotage, le tissage, la couture, les soins du ménage, du jardinage; elles leur inculquaient l'amour de l'ordre et de la propreté. Elles les réunissaient, le travail à la main, dans des chambres communes, en leur faisant une lecture édifiante et instructive, en leur apprenant le chant, et les vêtements, les bas, et tous les produits de leur labeur commun étaient distribués aux plus nécessiteux. Pendant que leurs pères et mères étaient occupés à la culture, la bonne Louise réunissait autour d'elle leurs petits enfants et leur apprenait à épeler, à lire, et utilisait leurs jeux pour leur enseigner les travaux du jeune âge et cultiver leur cœur et leur esprit.

Quand les champs des malades et des infirmes, quand ceux de malheureux orphelins devaient rester incultes et improductifs, faute de bras, Oberlin faisait le dimanche matin au prêche un appel aux hommes de bonne volonté, qui ne lui faisaient jamais défaut, et les amenait lui-même l'après-midi en récréation sur le terrain et donnait l'exemple du travail par charité chrétienne.

Cet heureux système de charité mutuelle lui fournit encore les ressources nécessaires pour créer des caisses de secours et d'assurances, dans lesquelles ses montagnards venaient puiser, soit pour acheter des terres ou des bestiaux, soit pour construire leurs maisons, et ils remboursaient petit à petit, comme une dette sacrée, les fonds dont ils avaient fait l'emploi.

La renommée des heureux résultats obtenus par cet esprit éminemment religieux et organisateur s'étendit au loin; grand nombre de philanthropes et d'hommes de bien, qui avaient à cœur le bonheur de l'humanité, allèrent faire un pèlerinage au Ban-de-la-Roche, pour voir de près cet homme vénérable et ses œuvres, et tous en revenaient pleins d'admiration; tous gardèrent de ce vieillard hospitalier et de sa respectable famille un pieux souvenir, mêlé d'un sentiment d'affection pour la population, objet de

Le Ban-de-la-Roche. Oberlin.

tant de soins et d'efforts. La presse porta leur renommée au loin, et l'intérêt public s'agrandit pour ce troupeau régénéré par son digne pasteur. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, même la lointaine Russie connurent bientôt le papa Oberlin du Ban-de-la-Roche, et quand une année malheureuse arrivait pour ces montagnards, quand les pommes de terre ne réussissaient pas, quand des pluies prolongées empêchaient la rentrée des moissons, quand l'épizootie faisait ses ravages dans leurs troupeaux ou autre calamité, quand l'incendie dévorait souvent ces toits de chaume, le tableau simple, mais vrai, qu'en traçait le digne pasteur, éveillait partout de douces sympathies pour leurs souffrances, faisait délier les bourses, aidait à sécher bien des larmes à l'indigence, et éveillait souvent la jalousie des communes voisines. Partout aussi, quand ailleurs une calamité avait frappé une population, à ses paroles évangéliques, ces pauvres montagnards s'empressaient de venir en aide avec leurs modiques deniers ou avec le partage de leurs récoltes. Enfin, caisse d'assistance et de secours mutuel, tontine, mont-de-piété, salle d'asile, crèche, école normale, tout ce que le génie bienfaiteur a créé dans notre société il y a une série d'années, le génie créateur d'Oberlin l'avait introduit depuis longtemps dans son cher Ban-de-la-Roche par amour pour ses pauvres ouailles, dont il ne voulut jamais se séparer, quoique souvent des positions plus avantageuses lui eussent été offertes. Le travail, l'ordre, la plus parcimonieuse économie étant souvent insuffisants pour pourvoir à leurs besoins, il cherchait à leur procurer du travail domestique au dehors, et il se trouva bien heureux quand un homme d'un grand mérite, et qui devint son ami intime et son digne collaborateur, M. Daniel Legrand père, vint transférer de la Suisse dans cette vallée la fabrication des rubans. Cette industrie, qui ne relâcha en rien les liens de la famille, qui n'enleva personne, ni au foyer domestique, ni à la culture des champs, releva de beaucoup le bien-être matériel de cette population, en respectant son bien-être moral. Les deux amis reposent en terre depuis longtemps, mais si vous avez visité le presbytère de celui qui, pendant cinquante-neuf ans, fut le père du Ban-de-la-Roche, quand vous êtes assis sur le banc de mousse, en face des ruines du château de la Roche, au-dessus de Bellefosse, et que vous plongez vos regards sur ces montagnes chauves et sur ces modestes hameaux, ne manquez pas de descendre vers cette ferme proprette, entourée de son jardin, située au bas de la montagne. Elle est l'œuvre du père Legrand, et si la maison curiale a subi des transformations intérieures par ceux qui ont succédé à Oberlin dans la cure de Waldbach, cette ferme, comme ceux qui l'habitent, porte encore le véritable cachet du caractère des deux amis. On n'y voit pas le luxe de l'opulence, mais une propreté exemplaire sur ses meubles et sur ses planchers en sapin; ses murs blanchis à la chaux ne sont ornés d'aucun tableau mondain, mais des gravures religieuses, des paroles choisies de la Bible attirent l'attention, et prouvent que ce livre de la révélation fut pour ces deux hommes le sujet de profondes méditations.

Le Ban-de-la-Roche. Oberlin.

Nous n'oublierons jamais les traits vénérables de ce digne ecclésiastique, qui devrait servir d'exemple à tous, quand à une excursion que nous fîmes dans ces montagnes, aux fêtes de la Pentecôte, en 1826, nous demandâmes la permission de le voir encore, tout malade qu'il était. L'âge avait affaissé ce corps si longtemps robuste, et avait gravé de profonds sillons sur sa figure animée du regard serein du juste, tourné vers le ciel quand il nous dit : « Je serai prêt à mourir quand il plaira au Seigneur de m'appeler à « lui ! » il nous serra la main en nous donnant sa bénédiction. Nous quittâmes ce presbytère les larmes aux yeux, heureux de la bénédiction de ce sage, et quelques jours après, le 1er juin, ce cœur charitable cessa de battre, et cette tête intelligente cessa de penser au bonheur de l'humanité !

Si le soir, en retournant à notre auberge, nous reconnûmes à la douceur onctueuse de celle qui nous servit le frugal souper une digne élève du bon pasteur, nous retrouvâmes en son époux un ancien hussard de l'empire, qui, en nous racontant les batailles et la guerre de partisan, faite en 1814 dans ces montagnes, nous fit connaître le brave Wolf, chef de cette troupe héroïque[1]. Le voisinage de ces deux hommes offrait un curieux contraste, une transition étrange, et cependant il y avait entre eux une espèce de héroïque rapprochement, par le dévouement de l'un à l'humanité, de l'autre, à son empereur. La même récompense décorait leurs nobles poitrines ; la croix de la Légion d'Honneur que Louis XVIII envoya à Oberlin, pour honorer ses belles œuvres, avait été attachée par Napoléon sur l'habit de Wolf, la veille de la bataille de Coranne, quand ce brave avait déjà fait des prodiges de valeur pour la défense du sol de la patrie, et quand il avait couru tous les dangers, en traversant les armées alliées, pour prendre les ordres de Napoléon, en lui dépeignant le patriotisme et l'ardeur guerrière des habitants de la frontière orientale de la France. Pour se venger du dévouement du chef des partisans, le général ennemi voulut faire brûler sa maison à Rothau, et le bourg entier eût été peut-être la proie des flammes ; l'entremise du vénérable pasteur calma la colère de l'ennemi, et la maison de Wolf ne fut démolie qu'à coups de hache et de pioche[2].

[1] Caquelin l'aubergiste avait servi au 5e de hussards, et Wolf était sergent d'artillerie au régiment La Fère, dans lequel Bonaparte était capitaine.

[2] Napoléon connaissait et vénérait le nom d'Oberlin par réputation, et l'empereur Alexandre l'honora de son estime. Quand les armées alliées entrèrent en France, il se souvint de lui et donna ordre de ménager sa maison, sa famille et ses ouailles par le sauf-conduit suivant, comme le général Wrède sut protéger le poëte Pfeffel à Colmar :

« Au nom de Sa Majesté Impériale, il est ordonné à tous les corps d'armée et à tous ceux qui ces présentes verront, que la maison du pasteur Oberlin, à Waldbach, doit être protégée et garantie, que ses habitants ne doivent être aucunement molestés, ni leur être causé le moindre dommage. En vertu de laquelle protection de Sa Majesté impériale, le présent sauf-conduit a été expédié, signé par le général en chef et muni de son sceau

« Fait au quartier général à Altkirch, ce 28 décembre 1813.

« Le major-général commandant la cinquième division d'infanterie, chef du régiment d'infanterie de Koliwansky, chevalier de divers ordres,

« Signé AUDENOUL. »

Vallée de la Bruche.

Dans le court aperçu de l'action régénératrice d'Oberlin, nous avons dit que M. Daniel Legrand, à Fouday, fut le premier dont l'industrie vint au secours de ces montagnards: c'était vers 1814; depuis cette époque beaucoup d'établissements, outre ceux appartenant à la métallurgie, se sont fixés dans le Ban-de-la-Roche et dans la vallée de la Bruche. Nous citerons le grand établissement de filature, tissage, teinturerie et blanchisserie de Mme Ve Pramberger, aujourd'hui MM. Steinheil, Dieterlen et Cie; la filature et le tissage de coton et de laine de MM. Scheidecker et Cie à Lützelhouse et à Labroque; une filature de coton avec tissage de M. Müller fils à Schirmeck, et une du même, en construction, à Urmatt; à Rothau se trouvent la fabrique de fil retors de MM. Oppermann et Spach, une filature de coton en construction, entreprise par M. Pierre Champy, et l'établissement de construction mécanique de MM. Wiedemann frères; à Naswiller, un tissage de coton de M. Jacquel; à Sainte-Blaise-la-Roche, la filature de coton de Mme Ve Hamelin et Lefèvre, et à Poutay, une filature et un tissage de coton, exploités en société anonyme. Toutes ces usines forment une brillante annexe à celles qui vivifient les vallées du Haut-Rhin, dont Mulhouse est la tête.

Nous quittons à regret ces paisibles communes où cependant l'agglomération de ces montagnards, hommes, femmes et enfants, dans les vastes ateliers, a porté atteinte à la pureté de mœurs que l'on y rencontrait autrefois, et si le souvenir d'Oberlin vit encore parmi eux, il faut le dire, l'esprit dont il les animait s'est de beaucoup refroidi.

En suivant la route de Senones, au-dessus de Framont, nous nous dirigeons à droite, pour atteindre les cimes du Donon, à 1,010 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur ce point culminant on aime encore à jeter ses regards dans la vallée du Rhin, dans la Lorraine, sur les cimes du Champ-du-Feu et des Hautes-Chaumes, avant de s'enfoncer dans les vastes forêts qui couvrent ces montagnes au nord. Il y a une vingtaine d'années, on pouvait encore voir sur le Donon les traces d'un bas-relief romain ou même gaulois, ressemblant à un Mercure et à une Diane, taillé dans le roc; nous l'avons vainement cherché à une dernière ascension que nous y avons faite. Nous conseillons au touriste qui voudrait continuer de ce point ses pérégrinations sur le Nollen et de là vers les belles verreries de Plaine-de-Walsch, ou sur le Hengst, dans le pays de Dabo, pour y visiter les monuments druidiques, ou vers Obersteigen, pour voir la charmante petite église, construite dans le style transitoire du roman à l'ogival, de se munir à Framont d'un bon guide et de provisions de bouche. Sans ces précautions, il pourrait errer longtemps dans ces sombres forêts sans trouver une issue, sans rencontrer un être vivant, obligé de se nourrir de baies et de fruits sauvages, car c'est là le véritable pays de loups de l'Alsace, où l'exploitation des forêts, la fabrication des sabots et des balais et le façonnage du bois gras sont presque le seul gagne-pain de ses pauvres habitants. Tous ces points étant hors du rayon visuel depuis la cathédrale,

nous ne nous en occuperons pas, et nous continuerons l'analyse du paysage en suivant la route de Paris, à l'endroit où elle se cache dans la gorge du Kronthal.

Kirchheim et Marlenheim.

Là, nous voyons les villages de Kirchheim et de Marlenheim, dont le dernier n'est connu aujourd'hui que par le bon vin rouge que produisent ses coteaux, et où les uniformes verts des douaniers gardaient jadis la seconde ligne des douanes sur la route de Paris, déserte depuis que la voie ferrée transporte voyageurs et marchandises de la frontière orientale de la France dans sa capitale, et depuis que le canal de la Marne-au-Rhin est ouvert à la navigation. Les maisons et les granges de laborieux agriculteurs sont bâties sur les ruines d'une splendeur déchue depuis un millier d'années. A Marlenheim et à Kirchheim, les rois Mérovingiens avaient établi un des plus grands palais du royaume d'Austrasie avec un vaste gynécée, où les femmes étaient occupées de tous les travaux domestiques, en fabriquant les vêtements et les ornements royaux et ceux des gens de la cour.

Là, souvent les grands du royaume se réunissaient autour de leurs chefs, qui y avaient leur résidence temporaire du sixième jusqu'au dixième siècle, et cette vaste enceinte de bâtiments, dont Beatus Rhenanus avait encore vu des ruines de murs et de tours il y a bientôt quatre cents ans, retentissait tantôt du bruit des libations qu'accompagnaient les repas monstres de ces farouches vassaux, tantôt de leurs disputes guerrières, et les montagnes environnantes leur servaient au noble plaisir de la chasse à l'ours, à l'urus, au cerf et au sanglier. Les annales nous rapportent que c'est dans ce palais que Septime, nourrice des enfants du roi, fut enfermée et condamnée à tourner la meule pour la fabrication des farines, après avoir été convaincue d'avoir conspiré contre Childebert II, pendant qu'il se trouvait à Strateburg en 589. C'est aussi dans ce palais que Lothaire fit enfermer son père Louis-le-Pieux jusqu'à ce qu'il fût conduit à Metz et encloîtré à Soissons en 833. Lothaire y vécut avec Walrade, sa concubine, sœur de l'archevêque Gonthier de Cologne, après la mort d'Hermengarde, fille de Hugues-le-Couard, comte d'Alsace, et quand il eut répudié Theutberge, sa seconde femme, en 856.

Enfin tous ces épisodes de la vie des rois et des reines de France des premières races (dont deux trouvèrent leur sépulture dans notre province) forment, en tant qu'ils se rattachent à Marlenheim, un complément à ce que nous en avons déjà dit dans le cours de nos pérégrinations[1]. A cause des fortifications jugées alors imprenables qui entouraient ces palais, ils reçurent le nom de *Nouvelle Troyes* (*Nova Troya*); ils subirent néanmoins les ravages de la guerre par les armes de Pépin-le-Bref, par celles de Lothaire, du temps de l'empereur Othon II, en 983, et de Henri II, le dernier des empereurs d'Allemagne de la dynastie saxonne, en 1019, où ils furent complétement détruits. Le moyen âge releva de nouveau un castel féodal à Marlenheim, dont la

[1] Voyez Strasbourg, Ville, page 3; Strasbourg, Faubourgs, page 109; Environs, pages 59, 148, etc.

courageuse attaque et la prise par les Strasbourgeois, en 1444, coûtèrent la vie à l'Ammeister Jean de Meistersheim et au Städtmeister Martin Zorn, qui y furent tués les armes à la main[1].

Kirchheim et Marlenheim.

Dans ces deux communes on n'aperçoit plus aujourd'hui hors de terre la moindre trace de ces constructions antiques, mais souvent le cultivateur, sans s'en douter, assied sa maison rustique sur des fondations royales, ou bien le soc de sa charrue va heurter contre ces murs, dont le mortier a pris la dureté de la pierre, et qui ressemble à des galets enchâssés dans le roc.

Wangen.

A deux kilomètres, à gauche de Marlenheim, sur une éminence, la petite ville de Wangen possède encore son mur d'enceinte et d'autres traces de ses anciennes fortifications qui servaient à la défendre contre les attaques du dehors dans les guerres intestines du moyen âge. L'abbaye de Saint-Étienne à Strasbourg obtint, en 845, de la munificence du même Lothaire dont nous venons de parler, la donation de Wangen et de son territoire, et aujourd'hui encore une vaste enceinte de constructions avec jardins, qui porte le nom de *Freihof*, en partie propriété de M. Osterrieth, architecte, un de nos concitoyens, désigne le lieu où résidaient jadis ces nobles chanoinesses. A droite de Marlenheim nous voyons à mi-côte le village de Nordheim, où le savant recteur Sturm, après avoir été relégué de Strasbourg par les querelles religieuses, se consola de cette ingratitude à sa maison de campagne.

Le bassin arrosé par la Mossig, à gauche de Wangen, entre le Wangenberg et les montagnes calcaires du Scharrach et de Soultz, est riche en culture d'arbres fruitiers, et beaucoup de citadins ont établi de belles maisons de campagne dans les communes de Scharrachbergheim, d'Odratzheim et de Westhoffen, où ils aiment à passer l'été au milieu de cette culture riche et variée et à proximité des hautes montagnes, qui présentent de charmantes promenades au Geierstein, au Schneeberg, à Wangenbourg et à la maison forestière d'Elmersforst, située au milieu de vastes forêts que la ville de Strasbourg y possède encore comme reste de son ancienne seigneurie de Wasselonne. A Westhoffen n'oublions pas de visiter l'église, un des plus anciens monuments de l'architecture ogivale, qui date du treizième siècle; c'est elle, ce sont ses murs d'enceinte et une grande et belle maison à pignon sur rue à style renaissance, ancienne résidence des baillis des comtes de Hanau-Lichtenberg, qui rappellent encore les siècles écoulés.

Le Kochersberg.

Entre la colline de Hausbergen et la chaîne des Vosges, dont les festons dentelés forment la ligne d'horizon, s'étend un territoire d'à peu près vingt-six kilomètres de longueur sur autant de largeur, depuis la route de Saverne jusqu'à la route de Brumath et de Pfaffenhoffen, terrain onduleux, entrecoupé de collines et de vallons, dans

[1] Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 158.

Le Kochersberg.

lesquels, à l'exception de la Zorn et de la Moder, coulent oisivement quelques ruisseaux dans leur lit glaiseux et marneux, bordé d'aulnes et de saules. Quand, placé sur un de ces coteaux, on embrasse le paysage de son regard, il offre une certaine monotonie, mais un charme particulier de couleurs depuis le printemps, où le colza à fleurs jaunes couvre de larges espaces, où le pavot de sa belle fleur lilas, le lin à floraison bleu de ciel, la fleur blanche de la fève de marais qui embaume l'air, jusqu'à la moisson, quand le vent agite les champs dorés du froment, de l'orge, du seigle, les fait ressembler à une vaste mer dont la surface calme est faiblement ondulée par une légère brise. C'est aussi une véritable mer de champs fertiles, cultivés avec soin par une population laborieuse et robuste, dont les habitations, entourées d'arbres fruitiers, à travers lesquels s'échappe le soir la fumée de l'âtre domestique, ressemblent à des îles de verdure.

Tout ce terrain, qui embrasse la plus riche culture agronomique de l'Alsace, s'appelle vulgairement le *Kochersberg,* tandis que l'ancienne division territoriale de la province ne donne ce nom qu'à un seul bailliage épiscopal, dont le château, souvent résidence du chef spirituel et temporel, était assis, comme l'ancien château de Kronenbourg, sur une colline qui domine tout le pays, mais a totalement disparu[1].

Les administrateurs de notre province étaient de tout temps fiers de montrer aux chefs de l'État, quand ils venaient la visiter, cette population rurale de pur sang alsacien dans son pittoresque costume: les hommes, bons cavaliers montés sur de beaux chevaux fringants, et les jeunes filles assises sur leurs grandes voitures, parées de verdure et de guirlandes de fleurs, et traînées de même par des chevaux ornés de bouquets et de rubans flottants, car il n'est pas rare, en entrant dans les écuries de leurs vastes fermes, de les voir peuplées de dix à douze chevaux, dont beaucoup servent avec avantage à la remonte de notre cavalerie. A la réception de Louis XV, de Napoléon Ier, de Joséphine et de Marie-Louise, de Charles X, de Louis-Philippe, de Napoléon III, cette population rurale formait toujours un imposant cortége, brillant de vie et de couleurs.

Si, dans les villes, la mode, cette capricieuse dominatrice de l'espèce humaine, transforme les costumes de saison en saison, elle a bien moins d'empire sur ces campagnards, et c'est chez ceux-là même qui s'y soumettent le moins que la prospérité a fixé d'autant plus solidement son séjour. Les hommes d'un certain âge sont généralement restés fidèles au costume de leurs pères; aux champs, ils sont coiffés du chapeau de

[1] Du bailliage épiscopal du Kochersberg faisaient partie les communes de Gugenheim, de Rohr, de Kuenheim, de Dürningen, de Gingsheim, de Pfettisheim, de Truchtersheim, de Griesheim, de Dingsheim, d'Offenheim, de Dossenheim, de Klein-Frankenheim, d'Avenheim, de Neugartheim, d'Ittlenheim, de Wilgottheim, de Zeinheim, de Rangenheim, de Knœrsheim, de Meinolsheim, de Westhausen, de Jederswiller, de Kraftstadt, de Lupstein, de Leutenheim et de Sæssolsheim. Ce bailliage fut engagé par l'évêque Guillaume de Diest à la ville de Strasbourg, et fut racheté en 1538 par Guillaume de Hohenstein. Les Suédois, quand ils occupèrent l'Alsace, firent de nouveau don de ce bailliage à la ville de Strasbourg en 1633, mais le traité de Prague l'obligea deux années après à le rendre.

Intérieur de Paysans du Kochersberg (Environs de Vendenheim.)



Composé et lith.e par Touchemolin.

Lith. D. Baltzer à Strasbourg

Paysan du Kochersberg. Costume d'été. Costume d'hyver. Costume d'intérieur.

Le Kochersberg.

paille et portent la veste courte en toile ou en manchester; le pantalon a parfois remplacé la culotte, mais le tablier blanc est resté une indispensable partie de leur costume pour les travaux aratoires. Le dimanche, quand ils vont à l'église, le large feutre noir à bord retroussé, formant pointe, sur la tête, la capote noire en serge, doublée de toile blanche à grands boutons noirs en corne, le gilet en drap écarlate à boutons jaunes, la culotte noire et des bas en toile de lin blanche, qui descendent en forme de guêtres sur le soulier, leur donnent un extérieur de fête respectable. Chez les jeunes gens la casquette ou le feutre gris ont depuis longtemps remplacé le chapeau; la veste, la capote; le pantalon, la culotte courte, et les bottes, les bas de lin.

Le costume des femmes et des filles du Kochersberg, quoique portant généralement le même cachet, diffère cependant de commune à commune par de petites distinctions de couleur et de forme qu'un œil expérimenté peut seul reconnaître. Néanmoins, comme l'uniforme distingue l'arme dans laquelle sert un militaire, de larges jupes plissées révèlent le culte auquel elles appartiennent; les jupes des femmes et des filles catholiques sont généralement plus longues, en serge orange ou rouge de diverses nuances, bordées au bas d'une autre couleur; les larges rubans de soie qu'elles portent à leurs bonnets sont aussi de nuances vives et tranchantes; les femmes et filles luthériennes, par contre, portent des jupes plus courtes de serge verte, à taille plus raccourcie, et dans beaucoup de communes plus rapprochées des Vosges, la couleur verte est remplacée par le bleu, et toujours avec un liséré de couleur tranchante au bas. Elles sont coiffées de bonnets noirs brodés d'or, à larges rubans flottants de soie noire. Leur corsage est en étoffe coton et soie brochée de fleurs brillantes, avec un devant brodé de paillettes et de bariolage d'or de diverses nuances, et en hiver un mouchoir de soie, lié en flot par derrière, leur garantit le cou et la gorge. Des bas, de larges manches de chemise et des tabliers d'une blancheur éclatante complètent le costume obligé du dimanche, à quel culte qu'elles appartiennent, et les étoffes noires remplacent celles à couleurs vives pour le deuil; elles tiennent tant à la propreté de leurs chaussures quand elles sont en toilette, qu'en allant à l'église par la mauvaise saison, beaucoup d'entre elles se servent bravement d'échasses pour parcourir les rues boueuses de leurs villages, comme les habitants des landes. Si elles savaient combien ce costume caractéristique va bien à leurs blondes chevelures, à leurs mines fraîches et riantes, au teint halé de leurs bras robustes, elles se garderaient bien d'imiter les modes des citadines et de se travestir en serrant la taille du corset, en se chargeant d'une véritable boutique de rubans et de dentelles, et en échangeant la soie et le mérinos contre leur serge lustrée. Cependant, ce sont des exceptions à la règle générale, et il faut espérer que le goût d'originalité, le bon sens pratique et l'amour des traditions de famille et de commune domineront l'introduction du luxe qui réagit toujours sur la simplicité de mœurs si avantageuse au campagnard, tant sous le rapport

Le Kochersberg.

moral que sous le rapport matériel. Un bon original vaut toujours mieux qu'une copie, et un costume rationnel vaut toujours mieux qu'un travestissement.

L'orgueil, la vanité, un fol entêtement de sembler plus prospères, plus riches qu'ils ne sont en réalité, ont ruiné beaucoup de nos campagnards, quand d'un autre côté le luxe des femmes portait également atteinte à leur prospérité; car, si le morcellement des propriétés depuis la révolution a été avantageux à la masse de nos cultivateurs, s'il a permis même au laborieux journalier d'acquérir ou de prendre en bail quelques champs en les labourant avec sa vache[1], beaucoup d'autres en ont souffert. Les baux emphytéotiques dont jouissaient quelques riches cultivateurs de génération en génération dans leurs communes, et qui faisaient d'eux les seigneurs de la charrue depuis l'abolition du servage féodal, s'éteignent de plus en plus. Les grands établissements de main morte ont aussi trouvé plus d'avantage de former une concurrence pour la location de leurs terres, en les louant en parcelles moins grandes qu'autrefois, et les grandes fermes bâties pour la culture de cent à deux cents arpents de terre ont subi de nombreuses réductions.

Tel que le majorat existait jadis chez nous pour soutenir et perpétuer l'éclat d'une famille nobiliaire, tel le minorat est encore en usage chez ces laboureurs, et le père de famille, après avoir marié et établi ses aînés, cède au plus jeune la ferme paternelle, en se réservant quelque rente en nature et un droit d'habitation ou un douaire pour sa femme.

L'artiste trouverait dans le costume gai et pittoresque de ces campagnards, dans le sang pur et fort de ces races, bien des éléments dignes de ses pinceaux, en reproduisant sur la toile leurs travaux des champs comme leurs fêtes. Allez voir pendant les moissons ces voitures chargées de riches épis, traînées par de beaux chevaux et entourées de jeunes filles et de garçons au teint halé par un soleil de juillet; allez voir le rouissage des chanvres, où l'homme amphibie charge de grosses pierres cette plante à filasses à l'ombre de bouquets de saules et d'aulnes; allez contempler ces charmants effets de nuit, où, autour de la flamme pétillante, les enfants folâtrent joyeusement, tandis que les adultes ont soin que le feu n'atteigne pas le fruit de leur culture. Voyez ces réunions de femmes et de jeunes filles toutes poudreuses, assises sous le noyer ou sous le tilleul séculaire du village et teiller activement ces tiges décorcées en chantant en chœur, accompagnées de la tierce voix, leurs chansons mélodieuses; assistez le soir, au coucher du soleil, à la rentrée des troupeaux de vaches, de porcs et d'oies cacardantes, et vous trouveriez bien des tableaux que Léopold Robert, que Claude Lorain et Ruysdael n'auraient pas refusé de fixer sur leurs toiles. Et ne vous en déplaise, vous trouveriez de plus beaux types dans leurs danses et fêtes villageoises

[1] *Kiehbiärel*, comme les appelle dédaigneusement le *Spitelbuer*, ou celui qui a beaucoup d'arpents de terre sous la charrue appartenant à l'hôpital de Strasbourg.



Dessiné d'après nature et lith. p. Alf. Touchemolin. 38. Lith. E. Simon à Strasbourg.

Intérieur d'une ferme du Kochersberg.

Le Kochersberg.

que n'en a représentés Teniers dans ses kermesses flamandes. Quelle folle gaîté rustique ne règne pas à une noce? Elle prend huit jours entiers, où veaux, bœufs, volaille et nombre de fûts de vin sont sacrifiés pour satisfaire ces estomacs robustes; ce sont des banquets monstres, dignes des temps fabuleux. Déjà au commencement de la semaine les garçons de noce, parés d'un grand bouquet de romarin enrubané, enjambent les plus beaux chevaux de leurs écuries, bien sellés et harnachés et ornés de même de rubans, et vont de village en village inviter les convives, où partout les attendent le repas d'usage et le cruchon blanc rempli de vin. Si le fiancé cherche la jeune mariée dans une autre commune, il y arrive avec les voitures, accompagné de ses camarades à cheval; elles sont chargées de ses meubles, de son linge, de ses provisions, et la voiture principale, sur laquelle sont assises la fiancée, les filles d'honneur et ses amies, est toujours décorée de guirlandes et de verdure, et une quenouille gigantesque du plus beau chanvre et lin, parée de rubans et de fleurs, forme le grand mât de cette barque de verdure roulante; un rouet, artistement tourné et incrusté, l'accompagne toujours. Arrivée à la maison nuptiale, cette quenouille est fixée comme drapeau devant une fenêtre du premier étage. Déjà avant l'entrée du village, ordinairement sur la limite de la banlieue, les jeunes gens à cheval attendent le convoi; des hourras, des coups de fusil et de pistolet saluent sa venue, et la cavalcade fait son entrée solennelle aux acclamations générales, jusqu'à ce que la grande cour de la ferme les reçoive, et que commence le cortége pédestre dans l'église, accompagné de même de détonations d'armes à feu. Après la cérémonie nuptiale, festins et danses commencent, et durent souvent deux ou trois jours et nuits, pendant lesquels tout le village est en émoi, surtout si les jeunes mariés appartiennent à de riches familles, qui mettent leur gloire et leur orgueil à célébrer les noces avec la plus grande pompe.

Une autre circonstance, à la vérité moins gaie qu'une noce, fait de même une forte brèche à leurs étables et à leurs caves, ce sont les enterrements. De même qu'aux noces, la vaste parenté se réunit après la mort d'un membre de la famille, pour lui rendre les derniers devoirs; elle est convoquée souvent de loin à la ronde; les uns arrivent à pied, les autres en char-à-banc, et la maison mortuaire s'emplit d'hommes et de femmes, tous habillés de noir. Des témoignages de condoléance, des plaintes, des pleurs se succèdent; le cortége funèbre se dirige en priant à l'église et au cimetière, et quand la bénédiction est prononcée sur le défunt, quand les sanglots et les cris de douleur ont retenti sur la tombe, quand tous les assistants ont jeté un dernier regard dans la fosse qui va bientôt cacher pour toujours la dépouille mortelle d'un parent, d'un ami, tout le monde rentre dans la maison mortuaire. Là on trouve les tables dressées dans la grange, même dans la chambre où quelques heures auparavant gisait le cadavre, et le festin funéraire commence pour finir très-souvent, sous l'influence des libations trop répétées, par les démonstrations bruyantes d'une gaîté déplacée, et même parfois par

Le Kochersberg.

des rixes. Triste contraste, usage barbare qui jure autant avec les sentiments d'affection qu'avec le respect dû aux morts, et qui n'a pas même ce cachet du mépris de la mort que portent les fêtes de l'antiquité.

Tous ces villages du Kochersberg que nous distinguons sur notre panorama, habités par une population laborieuse, dont nous venons d'esquisser en quelques traits les mœurs, se ressemblent à peu près; le paysan y travaille, ses fils donnent de bons soldats à l'armée, le curé ou le pasteur les moralise, le maître d'école les instruit, le notaire fait ses actes au nom de Sa Majesté, le percepteur fait rentrer les contributions, et, somme totale, ils sont relativement plus heureux qu'à l'époque où on les appelait les pauvres hères, *die armen Lüte,* sous la glèbe des seigneurs de la féodalité.

Dans aucune de ces communes rurales nous n'avons à signaler de monument d'architecture et d'art qui ait quelque intérêt. Les communes d'Avenheim et de Küttolsheim contiennent des sources minérales salines et hydro-sulfureuses, mais dont ne font usage que les habitants des environs; les entrailles de ces collines fournissent la chaux, le gypse et le muschelkalk. Le peu de ressources hospitalières que présentent ces villages, la monotonie du paysage soumis à une riche culture agricole et le manque de communications sont les causes pour lesquelles ce pays, qui n'a véritablement de l'intérêt que pour l'agronome et le géologue, est très-peu visité par le touriste, si toutefois nous en exceptons les petites villes de Hochfelden et de Dettwiller, situées sur la Zorn, et où se trouvent des stations du chemin de fer de Paris. Allez manger de l'excellent pain à Hochfelden, renommé depuis des siècles, et visitez le tombeau du brave Reinhold de Rosen et de son épouse dans l'église de Dettwiller, où ils avaient leur château[1].

Cependant, le touriste qui veut s'instruire trouve partout, très-souvent sans y penser, des objets dignes de son attention. Il y a une dizaine d'années, en parcourant ce pays, nous cherchâmes, dans le village de Mittelhausen, les traces du castel féodal d'une ancienne famille noble qui en portait le nom, appartenant plus tard à la famille des Weitersheim. Nous le retrouvâmes dans la propriété d'un riche cultivateur, Melsheimer, que la mort a enlevé depuis. L'obligeant propriétaire nous montra les murs d'enceinte en ruines, flanqués de quatre tourelles aux angles et une tour carrée qui lui servait à la conservation des pommes et des poires; sa ferme d'exploitation était construite sur les murs d'une partie du manoir, on y entrait par une petite porte ogivale, au haut de laquelle, des deux côtés, on distinguait les entailles où reposaient les bras du pont-levis, qui, atteint jadis par un criminel poursuivi par la loi, lui donnait droit d'asile pendant trois jours aussitôt qu'il pouvait se saisir de la chaîne. Les fossés qui entouraient le castel sont comblés, et de magnifiques tilleuls, de marronniers séculaires et des arbres

[1] Voyez Strasbourg, Ville, page 236.

fruitiers en tout genre ombragent la cour et le vaste verger; parmi ces arbres nous distinguâmes un nèflier d'une proportion extraordinaire, comme nous n'en avions jamais vu. Sur notre observation que cet arbre devait avoir au moins un siècle d'existence, le propriétaire nous répondit que son grand-père lui avait souvent raconté que le fameux Trenck, le chef des Pandoures, avait son quartier-général dans ce château quand il fit pendre à cet arbre un de ses domestiques, accusé d'avoir soustrait une valise remplie d'argent qui s'était perdue. Or, l'année 1844, où nous visitâmes cette ferme, était justement l'anniversaire séculaire de la présence de ce corps dévastateur en Alsace, duquel nous parlerons en arrivant à Saverne. Cet arbre était donc déjà d'une force respectable pour avoir pu servir à l'exécution expéditive d'un pauvre diable pendu innocemment, car il fut prouvé plus tard, par la fortune improvisée d'un valet de ferme, que celui-ci en était le voleur, et le proverbe : *Bien mal acquis ne profite pas*, se vérifia bientôt à son encontre.

Mittelhausen.

Pendant que nous étions plongé dans ces souvenirs du passé, notre attention fut attirée, en face de l'ancien castel, par une maison de maître dans un état pitoyable de délabrement; des troncs de catalpas, de platanes, d'arbres nains rabougris, couverts de mousse, mutilés par la main de l'homme, des fragments de bordures de buis, sortant d'herbes échevelées qui couvraient allées et plates-bandes, donnaient au tout un triste aspect de délaissement et d'abandon; seulement au fond du jardin le glapissement d'un moulin, en interrompant le silence de ce désert, annonçait la présence de l'homme. « Ah! Monsieur, nous dit l'obligeant guide, en remarquant notre étonnement, si vous saviez combien cette campagne était belle et soignée il y a quarante ou cinquante ans, vous ne vous y reconnaîtriez plus, et combien elle était animée alors! — A qui appartenait-elle donc? — Il y a longtemps que son propriétaire est mort; c'était le professeur Koch de Strasbourg, et nombre de jeunes seigneurs français, allemands, anglais et russes, ses disciples, venaient passer leurs vacances avec leur savant professeur, et faisaient rouler leurs écus dans la commune et dans les environs. » L'action destructive de l'abandon avait passé sur le lieu où le savant avait médité paisiblement l'histoire des traités de paix et des révolutions politiques.

Hohatzenheim.

Derrière Mittelhausen, en montant sur une colline, on arrive, non loin d'un immense noyer qui sert de signal trigonométrique, à l'église de Hohatzenheim, d'où l'on jouit d'une vue charmante vers Strasbourg et vers les Vosges; si le soir, dans ses profondes méditations, le savant historien poussait parfois sa promenade jusqu'en cet endroit, il pouvait voir la petite ville de Bouxwiller qui le vit naître, où son père était conseiller et membre de la chambre des finances du landgrave de Hesse-Darmstadt, et celle où il commença ses études et qui fut témoin de ses triomphes académiques. L'église de Hohatzenheim existe d'ancienne date; elle est encore aujourd'hui un lieu visité par

Hohatzenheim.

beaucoup de pèlerins; une inscription moderne relève son antique origine et sa restauration :

DIES ALTE BERÜHMTE GOTTESHAUS WAR ÜBER 100 JAHR IN DEM LUTHERTHUM.
1687 DEN 7 8bris UNTER LVDOVICO XIV DER WAHREN RELIGION WIEDER EINVERLEIBT.
UND 1772 ERNEUERT WORDEN. AMEN.

(Cette antique maison de Dieu servit pendant plus de cent ans au culte luthérien; le 7 octobre 1687, sous Louis XIV, elle fut rendue à la vraie religion et a été restaurée en 1772. Amen.)

Vendenheim.

A la droite de Mittelhausen nous voyons le village de Vendenheim dont les Wurmser, ancienne famille patricienne et nobiliaire de Strasbourg, étaient les seigneurs. Nous trouvons déjà ce nom dans l'histoire des artistes du quatorzième siècle, où un Nicolas Wurmser, peintre de l'empereur Charles IV, devint le fondateur d'une des anciennes écoles allemandes de peinture, qui se divisaient en écoles bohémienne, westphalienne et école de Cologne. Wurmser fut le fondateur de la première; deux siècles plus tard, dans l'historique de la collégiale de Saint-Thomas, nous avons trouvé de même un chanoine du nom de Wurmser, et le même nom se rattache, dans la personne d'un émigré alsacien, devenu général autrichien, à l'histoire militaire des guerres de la Révolution par la prise des lignes de Wissembourg et par la défense de Mantoue. Aujourd'hui le nom de Wurmser ne brille plus dans la population alsacienne, et une vaste ferme de cultivateur est assise sur l'emplacement de leur castel de famille.

Brumath.

A quatre kilomètres de Vendenheim est situé, au delà de la forêt, Brumath, ville importante quand les Romains avaient fixé leur domination dans notre pays; elle figure dans la géographie de Ptolomée d'Alexandrie sous le nom de *Brocomagus*, et était située, comme capitale des Triboques, sur le point d'intersection des routes qui conduisaient d'*Argentoratum* et de *Tabernæ* vers *Saletio*. A défaut même de cette citation de l'historien grec, le grand nombre de monuments en colonnes miliaires, en tombeaux, en amphores, en vases et médailles trouvés de tout temps dans les fouilles, aurait révélé l'antique origine de Brumath. Dévasté, comme tout le pays, par l'invasion des peuples barbares au cinquième siècle, Brumath renaît comme ferme royale sous la domination des Francs, devient bientôt un village considérable, et, après avoir été inféodé aux comtes de Lichtenberg, est élevé, en 1336, au rang de ville par l'empereur Louis de Bavière. Cette ville a dû être considérable, et il paraîtrait que son enceinte avait été insuffisante à recevoir la population qui s'y accumulait, car dans nos annales il est dit qu'en 1390 le feu ayant été mis à ses *faubourgs*, les flammes, chassées par un vent très-fort, se communiquèrent à la ville, qui en devint en partie la proie[1]. Au siècle

[1] Voyez Strasbourg, Ville, page 74, note.

suivant, Brumath, relevé de ses cendres, subit le même sort dans les guerres intestines comme au dix-septième siècle dans les guerres d'invasion étrangère. En voyant aujourd'hui ce bourg habité par une population active, agricole et s'adonnant aux divers métiers, où la prospérité se montre partout, on a peine à croire qu'il a subi tant de désastres et tant de ravages.

Brumath.

Brumath était le chef-lieu d'un des bailliages des comtes de Hanau-Lichtenberg, et le même comte Jean-René II, le dernier mâle de sa race, qui construisit le château de Bischofsheim outre-Rhin, y fit aussi bâtir en 1720 un beau château qui, dans la seconde moitié de ce même siècle, servit de résidence à la princesse Christine de Saxe, abbesse de Remiremont, tante de Louis XVI, dont nous avons signalé l'hôtel qu'elle possédait à Strasbourg[1]. Vendu plus tard comme domaine national, ce château fut acquis par la fabrique du culte protestant, et transformé depuis en église de ce culte.

Deux routes, d'une étendue d'à peu près douze kilomètres, conduisent, l'une à Haguenau, l'autre à Bischwiller; nous en avons parlé au commencement de notre description des environs de Strasbourg. Stephansfeld, maison d'aliénés, en deça de Brumath, a de même déjà été le sujet d'une courte notice historique[2], et les villages que mentionne notre dessin de ce côté, ne présentent rien de saillant.

Saverne.

Nous allons nous transporter à Saverne pour analyser la ligne de montagnes qui se détache à l'horizon derrière les coteaux du Kochersberg.

Quand on arrive en chemin de fer à Steinbourg, Saverne et ses environs présentent un charmant tableau. Quoique ici les Vosges aient déjà perdu beaucoup de leur élévation, en s'abaissant de plus en plus depuis le Donon et le Schneeberg, elles conservent cependant des sites variés et dignes du pinceau de l'artiste. La locomotive, tout en roulant entre le long bassin creusé pour recevoir les eaux limpides de la Zorn, et la forêt, contenant anciennement la faisanderie, vous entraîne bientôt vers la ville, sur la limite de laquelle l'imposant palais épiscopal, les blanches maisons et nombre de chapelles et de collines se détachent des montagnes boisées, couronnées des ruines de la féodalité. La gare du chemin de fer se trouve sur la limite de la haute ville, qui s'étend en un long boyau ondulé que forme la rue principale vers la basse ville. La partie supérieure est en même temps la partie la plus ancienne et la partie inférieure y fut annexée comme faubourg.

Les nombreuses antiquités celtiques que l'on rencontre encore dans les vastes forêts du pays de Dabo et sur les hauteurs à proximité de Saverne, parlent en faveur d'une agglomération des peuplades primitives de l'Alsace dans un temps très-reculé, avant que la domination romaine les eût envahies. Sous elle *Tabernæ* fut fortifiée par l'empereur Julien; quatre tours carrées furent élevées aux quatre angles de la ville;

[1] Voyez Strasbourg, Ville, page 29.
[2] Voyez Strasbourg, Ville, page 47, note.

Saverne.

entre chacune de ces tours il fit construire treize autres tours rondes réunies par le mur d'enceinte qui comptait d'une tour à l'autre sept créneaux : calendrier mural, représentant, par la multiplication, les quatre parties de l'année, les cinquante-deux semaines et les trois cent soixante-cinq jours qui la forment. En passant du chemin de fer à l'angle méridional de la ville vers le collége, on voit encore d'anciennes fortifications, vestiges des tours rondes, et le mur d'enceinte en bon état de conservation; mais nous doutons fort, à en juger de leur maçonnerie, que ce soient des fragments des antiques constructions romaines. Après l'invasion destructive des peuples barbares au cinquième siècle, quand l'État et l'Église s'étaient formés, Saverne prit son rang dans les villes alsaciennes, et était, bientôt après, ville épiscopale et une des résidences des évêques avec le château de Hoh-Barr qui la domine. Plus tard, quand le canon éleva sa voix tonnante dans les guerres, les fortifications furent renforcées par les travaux extérieurs d'un fort qui défendait ses abords du côté de la montagne, et dont on voit encore les traces dans la propriété de M. Mœstlé, architecte, laquelle attire les regards par sa charmante situation et par le cachet artistique et varié de ses constructions. Plus haut, sur la montée, des tranchées et des élévations en terre portent encore le nom de *Pandurengraben*, fossé des Pandoures.

En parlant de la guerre des paysans, nous avons vu que Saverne fut spectatrice de leur massacre par les troupes des ducs de Lorraine[1]; un siècle plus tard, le duc de Mansfeld l'assiégea sans pouvoir s'en rendre maître, et ses farouches menaces contre les habitants restèrent, heureusement pour eux, sans effet, faute de pouvoir être réalisées. Pendant la guerre de trente ans, cette ville fut prise et reprise par les troupes impériales et franco-suédoises; dans ce même siècle, quand Turenne occupa l'Alsace, il s'était aussi rendu maître de Saverne et les impériaux tentèrent vainement de s'en emparer; enfin, en dernier lieu dans l'année 1744, elle subit la force des armes d'une manière affreuse. A cette époque, Louis XV, allié avec la Prusse et l'électeur de Bavière, était en guerre avec Marie-Thérèse, et une armée impériale sous les ordres du prince Charles de Lorraine exécuta, dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, un passage du Rhin près de Schröck, après diverses marches et contremarches. L'armée française, sous les ordres du maréchal de Coigny, s'était portée vers Philipsbourg, craignant un passage de ce côté. Les Pandoures et Hongrois, sous les ordres de Trenck et de Nadasti, corps francs de quelques milliers d'hommes mi-sauvages, formaient l'avant-garde en pillant, ravageant et incendiant tout sur leur passage. L'armée impériale, forte de 40,000 hommes, se jeta sur les lignes de Wissembourg, s'empara de cette ville comme de Lauterbourg et évinça de cette manière l'armée française de l'Alsace. Les Français ayant été obligés de forcer ce passage pour se replier sur Haguenau et sur la ligne de

[1] Voyez Environs, pages 110 et suivantes.

Saverne.

la Moder, une bataille sanglante eut lieu à Wissembourg, et, après huit heures de combat, les troupes franco-bavaroises parvinrent enfin à percer la ligne ennemie en mettant les Hongrois et les Croates en fuite. Dans cette position sur la Moder, Haguenau forma le centre, le maréchal de Coigny eut son quartier-général à Bischwiller et le duc de Seckendorf à Schweighausen. Cette armée conserva sa position, mais le prince Charles s'établit le 26 juillet à Wœrth, par son centre; Trenck avec ses Pandoures forma l'aile droite, qui poussa jusqu'à Pfaffenhoffen en suivant la base des Vosges, et l'aile gauche s'appuya sur le Rhin à Drusenheim, ayant coupé pendant quelque temps Fort-Louis, occupé par une garnison française; les 28 et 29, les Français, attendant des secours, ne se sentant pas de force à accepter la bataille offerte par les impériaux, se retirèrent sous le canon de Strasbourg, laissant leur aile gauche à Molsheim où ils s'étaient fortifiés. Saverne, investie par 6000 Pandoures, était occupée par une garnison de 3000 hommes qui se défendit vigoureusement; mais un assaut livré par les assiégeants, dont une partie parvint à escalader les murs et à se jeter dans l'intérieur de la place, força les troupes assiégées à se retirer par une porte opposée à la porte de Strasbourg, où l'attaque eut lieu et qui fut enfoncée; néanmoins 280 hommes et un grand nombre de paysans armés, qui avaient aidé à la défense, furent massacrés par les vainqueurs. La ville, à l'exception du château épiscopal, fut pillée et saccagée. Le cardinal Rohan fut forcé de payer une contribution de guerre de 500,000 livres, et les habitants, pour ne pas voir livrer aux flammes leurs maisons, 75,000 livres. Haguenau paya 627,000 livres, et les bailliages épiscopaux de Saverne et du Kochersberg 200,000 livres, etc.

Après la prise de la ville, Trenck s'empara de la montée et s'y fortifia pour empêcher la jonction du duc d'Harcourt qui arrivait de la Lorraine avec 20,000 hommes au secours des Français. Le 13 août, il avait attaqué les Pandoures, et en les tournant il s'était de nouveau emparé de Saverne; mais Natasty avec ses Hongrois et le général Bærenklau étant arrivés au secours de Trenck, d'Harcourt fut de nouveau refoulé, et 1500 Français trouvèrent la mort dans les rues de la ville qui subit les plus atroces cruautés.

Le 7 août, un corps de 10,000 hommes, qui avait franchi la vallée de la Lièpvre, vint rejoindre l'armée française à Molsheim; mais le prince Charles ayant, lui aussi, reçu un renfort de 20,000 hommes, les deux armées restèrent en face l'une de l'autre en position sans se livrer bataille. Grâce aux armées victorieuses de Fréderic-le-Grand qui avaient conquis la Saxe et s'étaient jetées dans la Bohême, le prince Charles, obligé de voler au secours de l'Autriche, dut abandonner l'Alsace à la hâte et passer le Rhin à Beinheim, ce qui débarrassa enfin notre pays des ennemis qui l'avaient dévasté pendant cinquante-quatre jours. Au souvenir de toutes ces dévastations on est surpris de rencontrer dans les rues de Saverne tant de types d'architecture civile datant de quelques siècles, et dont M. Voulot nous a laissé un échantillon dans l'*Alsace artistique*

Saverne.

qu'il publie. Des deux églises qui existaient à Saverne, il ne reste plus que l'église paroissiale, style ogival du quatorzième siècle, ancienne église du château; celle dédiée à sainte Marguerite et qui se trouvait en dehors de la haute ville, est enclavée aujourd'hui dans les constructions de l'hôpital et en forme la chapelle. La parure de Saverne est le magnifique château épiscopal que commença à construire l'évêque François-Egon de Fürstenberg[1], mais qui doit sa splendeur aux Rohan, dont le nom se rattache aussi au palais qui logea jadis ses évêques à Strasbourg.

Cinq ans après que le cardinal Armand-Gaston de Rohan eut succédé aux deux princes de Fürstenberg à la dignité épiscopale, en 1709, un incendie fit ses ravages dans le château de Saverne, et c'est alors que commença la construction du magnifique bâtiment que nous avons sous les yeux; mais en 1780 un même sinistre le frappa, et il était réservé à Louis-René de Rohan de le restaurer d'une manière vraiment royale. La façade principale, ayant vue vers le nord, est ornée d'un magnifique péristyle avec de gigantesques colonnes cannelées, surmontées de chapiteaux corinthiens; une galerie sculptée en pierres de taille domine tout à l'entour au bas de la toiture, et cette imposante façade est ornée de sculptures et de bas-reliefs allégoriques du style de l'époque. Le coup d'œil dont le prélat devait jouir des croisées de ce palais, alors dans toute sa splendeur, était ravissant; déjà par sa position élevée il pouvait dominer tout le riant paysage : à la gauche la chaîne des montagnes qui se perd dans le lointain bleuâtre, les villages situés paisiblement à mi-côte, puis les reflets miroitants du bassin de la Zorn et les magnifiques jardins, parés d'étangs, de jets d'eau, de statues, de tapis de verdure qui se confondaient à perte de vue avec la forêt, en faisaient un parc vraiment royal. Nous félicitons ses futures habitantes de pouvoir en jouir après que de nouvelles plantations auront remplacé les merveilles du siècle passé.

La révolution surprit le prélat dans ses œuvres de construction, de restauration et d'embellissement; ces travaux n'étaient pas achevés lorsque le procès du collier mina sa fortune et sa réputation, et bientôt après il fut obligé de fuir et de chercher un refuge dans ses domaines d'outre-Rhin. On vit alors vendre comme domaine national ces créations de l'opulent prélat, et plus d'un demi-siècle d'abandon et de dégradations pesa sur ce palais, servant tantôt de logements privés, tantôt de caserne, sur ses magnifiques jardins, dévastés, labourés, transformés en champ de manœuvre et de foire, jusqu'à ce qu'un décret impérial lui donnât de nouveau une plus noble et plus digne destination en y établissant une résidence pour quatre-vingt-quatre veuves d'officiers de la Légion d'Honneur.

Depuis deux ans, des expropriations et des démolitions eurent lieu pour régulariser

[1] Une inscription avec la date de 1674, au-dessus de la porte du bâtiment, à côté de l'église paroissiale, servant aujourd'hui de sous-préfecture, en conserve le souvenir, de même qu'une autre inscription en caractères d'or, sur une dalle de marbre blanc, rappelle le passage du roi Charles X à Saverne.

Saverne.

les abords de ce château qui, tout en conservant sa belle façade, a subi des agrandissements et une complète transformation dans la distribution intérieure des appartements, et auquel on a ajouté un beau corps de logis au service personnel de l'empereur, au cas qu'il voulût visiter notre département. Depuis deux ans des ouvriers en tout genre ont mis la main à l'œuvre, et les travaux sont tellement avancés qu'en 1855 une partie du château pourra être habitée.

Tel est, en résumé, l'historique de cette ancienne résidence épiscopale, qui était en même temps chef-lieu de bailliage[1].

Hoh-Barr.

Prenons Saverne, où l'hôtel du Soleil luit hospitalièrement, comme centre de nos pérégrinations et visitons les beaux sites qui l'entourent, en montant aux ruines de Hoh-Barr, où d'immenses blocs de grès s'entrelacent avec des pans de murs d'une épaisseur prodigieuse. Pour y parvenir, on passe devant un immense enclos muré, ancien parc aux cerfs des évêques cardinaux, et, enfin, en débouchant de la forêt, on est surpris sur la terrasse, devant la porte d'entrée du château, par une vue étendue sur une grande partie de l'Alsace et du pays de Bade. Cette entrée, élevée en style renaissance, ne porte aucunement le cachet d'une entrée de fort; au-dessus on voit taillé dans la pierre un écusson, dont les armoiries furent enlevées jadis par le ciseau révolutionnaire, et des deux côtés l'inscription suivante, qui mentionne, sous le millésime 1583, la restauration de Hoh-Barr par l'évêque Jean de Manderscheid :

IOANNES DEI GRATIA
EP̄S. ARGENTINENSIS
ALSATIÆ LĀDTGRAVIUS
EX FAMILIÆ COMITATUM
DE MANDERSCHEIDT
BLANCKENHEIM

HĀC DIV NEGLECTĀ RVI-
NOSA ARCĒ AD SVBDI-
TORVM TVTELAM NVLLI
INNIMICĀ RETAVRAVIT
MVNIVIT FIRMAVIT
ANNO DNI. MDLXXXIII.

Intérieurement, la date de 1524 taillée dans le mur semble indiquer que l'évêque Guillaume de Hohenstein y fit faire des travaux, et le millésime 1743, en gros chiffres sur la herse en bois de chêne, prouve qu'à cette époque Hoh-Barr était encore dans

[1] Au bailliage de Saverne appartenaient les communes de Saverne, de Steinbourg, de Waldolwisheim, de Kleingœfft, d'Otterswiller, d'Ottersthal, de Munswiller et les châteaux de Hoh-Barr et de Geroldseck. Dans le cours de notre description des environs de Strasbourg, nous avons cité dans la partie du pays de Bade les deux bailliages épiscopaux d'outre-Rhin, pages 21 et 33; les communes appartenant au bailliage du Kochersberg à la page 180; celles du bailliage de Dachstein, page 167; celles de Schirmeck, page 171, et page 62 celles du bailliage de Benfeld. Pour compléter l'énumération des communes appartenant au territoire des anciens évêques de Strasbourg et soumises à leur gouvernement temporel, nous avons encore à ajouter le bailliage de la Wantzenau, composé des villages de Reichstett, de Kilstett, de Bettenhofen, de Gambsheim, de Weyersheim et de Souffelweyersheim, et le bailliage de Marckolsheim vers le Haut-Rhin, composé des villages d'Urschenheim, de Balzenheim, d'Artzenheim, de Hessenheim et de Richtolsheim.

Hoh-Barr.

un état de défense respectable. Après avoir dépassé cette enceinte moderne, on arrive à une petite porte ogivale dans la partie du château dont la construction, à en juger par les débris d'architecture qu'on y rencontre, appartient à une époque beaucoup antérieure. Contre une tour carrée on aperçoit deux écussons, dont l'un porte les armoiries épiscopales d'Alsace et l'autre un lion héraldique passant, avec le nom de *Johannes de Lichtenberg*, *episcopus Argentinensis*, en caractères antiques; puis, après être entré dans la cour supérieure, une chapelle servant encore aujourd'hui au culte, et qui semble même être d'une époque antérieure à celle de la fin du treizième siècle où Frédéric de Lichtenberg avait succédé à son frère Conrad au siége épiscopal de Strasbourg. D'immenses roches sur lesquelles on parvient par une échelle que nous laissons à d'autres la gloire d'escalader, abritaient jadis un corps de bâtiment dont il n'existe plus que les voûtes des caves; M. Kolb, de Saverne, y a assis une petite maison de plaisance entourée d'un jardin. De ce point l'œil plonge dans la vallée de la Zorn vers la montée de Saverne, la chapelle de Saint-Guy et les ruines du château de Greifenstein.

Nous avons trouvé dans nos annales qu'au commencement du dix-huitième siècle, sous la domination française de notre province, le château de Hoh-Barr était entretenu par le gouvernement comme fort de défense du passage des Vosges, de même que Bitche, que Lichtenberg et le fort de la Petite-Pierre qui font encore aujourd'hui ce service; la date de 1743, année antérieure à celle de l'invasion des Pandoures, prouverait qu'il servait encore alors comme tel, et on pourrait en conclure que les attaques et les défenses vigoureuses, dont Saverne et ses environs furent le théâtre, ont dû ruiner de fond en comble ce château dont la construction doit remonter à la seconde moitié du douzième siècle, où cette montagne avec les immenses rochers qui la couronnent fut acquise de l'abbaye de Marmoutier par l'évêque Robert le Palatin, pour y asseoir un fort inaccessible aux attaques de ses ennemis. Une tradition rapporte que lorsque tout le monde fuyait devant les armes et le brandon incendiaire des hommes de Trenck et de Natasty, un jeune pâtre, suivi d'une chèvre qui devait lui procurer sa nourriture journalière, se retira sur ces rochers au moyen d'une immense échelle qu'il avait attirée à lui, et, inattaquable dans sa position, sut s'y mettre à l'abri des horreurs de la guerre, dont il resta le tranquille spectateur, du haut de ce phare de roches qui domine le pays tout à l'entour.

A quelques pas du Hoh-Barr, dans la forêt, on rencontre une cassine ruinée, dont bientôt la dernière trace aura disparu : c'était la maisonnette du dernier télégraphier en Alsace qui transférait les signes hiéroglyphiques de son instrument de la limite orientale de la France, du bassin du Rhin vers Nancy et Metz, et mettait Strasbonrg en correspondance avec la capitale et *vice versâ*. Entre ce point et Strasbourg il existait encore deux points intermédiaires où le solitaire employé était assis en actif observateur,

c'était la colline du Kochersberg, où jadis se trouvait un château épiscopal, et un troisième au milieu des champs, à la gauche de la colline de Hausbergen, en deçà de Stützheim. Aujourd'hui ces maisonnettes sont devenues inutiles; l'instrument de Chappe a été détrôné par l'action instantanée de la pile galvanique et par le fil conducteur, qui ne met plus d'interruption à la correspondance, comme faisaient jadis les brumes du Rhin, si fatales dans l'arrière-saison.

Hoh-Barr.

Les châteaux de Geroldseck.

A un kilomètre de distance de cette ancienne cassine de télégraphie, on arrive aux deux châteaux du grand et du petit Geroldseck, très-peu distants l'un de l'autre, situés au milieu de la forêt. Aucun des deux ne présente de l'intérêt sous le rapport de l'architecture, et des pans de murailles de près de trois mètres d'épaisseur, déjà frappés par la foudre, semblent tomber à tout instant et écraser celui qui oserait s'en approcher. Le nom seul de Geroldseck, que nous avons appris à connaître dans les débats et dans l'historique des treizième et quatorzième siècles, donne de l'intérêt à ces ruines, qui font pendant au grand Geroldseck, situé près de Lahr, dans le pays de Bade. Elles furent mises dans cet état par les armes de l'électeur palatin Frédéric, vers la fin du quinzième siècle.

Du petit Geroldseck nous descendons vers la maison forestière du Schæfferhof pour remonter de l'autre côté vers la belle ferme du Haberacker et escalader les ruines des châteaux d'Ochsenstein, dont les seigneurs, anciens avoyers de l'Alsace, ont aussi déjà figuré dans nos relations historiques comme chanoines de la cathédrale et comme alliés des Strasbourgeois du temps de Rodolphe de Habsbourg. Leur hôtel était assis sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la mairie, ancien hôtel des landgraves de Hesse-Darmstadt, successeurs des comtes de Hanau-Lichtenberg, qui, eux, recueillirent la succession des comtes de Deux-Ponts-Bitche, après que ceux-ci eurent hérité, en 1475, d'une grande partie des domaines de George d'Ochsentein, le dernier mâle de sa famille.

Châteaux d'Ochsenstein.

Par la vaste enceinte murée et la maçonnerie qui relie les immenses groupes de roches dont les cimes de ces montagnes sont couronnées comme d'un mur cyclopéen, le grand château d'Ochsenstein a beaucoup de ressemblance avec le Hoh-Barr. Il fut assiégé, pris et ravagé en 1370 par nos belliqueux ancêtres; rebâti au milieu du seizième siècle par Henri, comte de Deux-Ponts-Bitche, il devint, à peine achevé, la proie des flammes, et est resté depuis en ruine. Ces groupes de roches à formes bizarres ont aussi donné le nom aux cimes du Spielfels, du Geisfels et de la Prosthœble (grotte formée par des éboulements), que nous voyons sur notre panorama.

Marmoutier.

Nous descendons à Reinhardsmünster, petit village bâti, en 1616, par René ou Reinhard de Hanau-Lichtenberg, dont il porte le nom, pour nous transporter, à travers une belle forêt, dans la plaine, au village de Marmoutier et visiter son antique église.

Marmoutier ou mieux Maurmoutier (*Mauersmünster, Mauri Monasterium*) est situé à

Marmoutier.

six kilomètres en deçà de Saverne, sur la route de Wasselonne. Le village se groupa à l'entour de la riche abbaye, d'abord modeste séjour de saint Léobard, le fondateur de Luxeuil, qui, comme saint Florent, arriva de l'Écosse ou de l'Irlande pour enseigner les doctrines du christianisme dans notre province. Ce séjour s'appela alors *Cella Leobardi,* et Childebert II le dota, ainsi que saint Étienne, de terres et de revenus. Un des successeurs de saint Léobard, saint Maure, après que le roi Thierry eut confirmé les priviléges et augmenté les revenus de l'abbaye par de nouvelles dotations, lui donna son nom au commencement du huitième siècle. Un incendie ayant dévoré l'abbaye avec l'église, Louis-le-Débonnaire l'enrichit de nouveau par sa munificence, et c'est au dixième siècle que l'église actuelle fut élevée. Si ce monument religieux de l'ère chrétienne, sans doute le plus antique dans notre province, ne porte pas dans toutes ses parties le cachet de l'homogénéité comme l'église de Rosheim; si l'architecture ogivale et des replâtrages y ont laissé les traces des siècles postérieurs, la façade principale est d'une grande pureté de style roman et d'un effet imposant par la lourdeur de ses masses. En jetant un coup d'œil sur notre planche de l'ancienne abbaye de Murbach, nous avons une idée du genre de construction de cet édifice: la façade principale se divise, en largeur, en trois parties séparées par des pilastres, la nef et les bas-côtés; en hauteur, elle est divisée en deux par une bande en saillie qui se retrouve au haut sous le fronton principal de la nef et sous les deux frontons absidiaux, lesquels prennent naissance à un étage supérieur et se transforment au-dessus en deux tours octogones, au milieu desquelles s'élève sur la croisée une tour carrée plus massive et plus haute, inscrite de deux baies géminées: ce sont les seules fenêtres qui décorent la façade. La porte de la nef est formée par trois cintres, dont celui du milieu est plus élevé; ils sont supportés par des colonnes à chapiteaux cubiques, à entrelacements et à figurines grotesques; cette porte donne entrée au porche qui précède la nef. Des arcadures et des pilastres sont les seuls ornements qui décorent la façade et coupent la monotonie des couches de pierre de taille. Dans nos promenades à Strasbourg, nous avons signalé l'hôtel appartenant jadis à ces religieux et qui leur servait de pied-à-terre dans cette ville, quoique leur abbaye relevât de l'évêché de Metz.

Les amateurs d'architecture sacrée visiteront encore, tout près de Marmoutier, les églises de Sindelsberg et de Reutenbourg, dont la dernière fut construite, au commencement du quinzième siècle, par maître Ludemann.

Grotte de Saint-Guy.

Dans une seconde excursion de Saverne nous prendrons, vis-à-vis du chemin conduisant à Hoh-Barr, sur le flanc droit des montagnes qui encaissent la vallée, un chemin pittoresque à travers la forêt. Il nous mène à un endroit qui nous est déjà connu par un tableau de mœurs que nous avons retracé à l'occasion de l'OEuvre-Notre-Dame à Strasbourg: c'est la grotte de Saint-Guy (*Sanct-Veiths Höhle*[1]). Formée par des éboule-

[1] Voyez Strasbourg, Ville, page 133.

ments de rochers et taillée en partie par la main patiente de l'homme, cette grotte était habitée jadis par quelques pieux anachorètes qui desservaient la chapelle située au-dessus, remplacée aujourd'hui par une ferme, et du balcon de laquelle on jouit d'une vue agréable sur la vallée et sur la ruine de Hoh-Barr qui se trouve en face. Le service religieux se fait aujourd'hui dans la grotte même, ornée à son entrée d'un autel; elle a une quinzaine de mètres de profondeur et à peu près autant de largeur; sa hauteur n'est que de vingt et quelques décimètres; elle est tapissée intérieurement d'une mousse grimpant sur toutes ses parois.

Grotte de Saint-Guy.

On prend à droite à travers forêts pour aller à la ruine du Greifenstein, siége d'une antique famille nobiliaire d'Alsace, qui en portait le nom, mais qui est éteinte depuis longtemps. Le château n'offrant aucun intérêt architectonique, nous passons à gauche vers la maison forestière du Schweitzerhof, près de laquelle, au milieu de la forêt, grand nombre de roches de formes diverses et portant quelques traces d'inscriptions runiques ou romaines indéchiffrables, ont attiré l'attention des archéologues qui croient y trouver des fragments de monuments, et même les vestiges d'une ville. Entre le Schweitzerhof et la maison forestière, située sur la route de Phalsbourg, triage n°s 3 et 4, au haut de la montée de Saverne, tout près du chemin, on aperçoit un vaste cercle muré avec un siége en pierre à l'entour; le fond ou plancher est une roche unie, et au milieu sont couchés quelques débris de pierres coniques percées, en forme de martinets renversés, avec des traces d'inscriptions romaines. Nous laissons aux érudits le soin d'en déchiffrer l'usage et l'origine, et nous nous hâtons d'arriver à la montée de Saverne, belle route qui descend en zig-zag du plateau de la Lorraine dans la plaine d'Alsace, et dont les extrémités, depuis le pavé de Saverne jusqu'à l'auberge située au haut de la montée, offrent une différence de niveau de 228 mètres. Quoique cette route semble n'être plus qu'un jeu de pygmées comparativement aux travaux gigantesques modernes que nous allons visiter dans la vallée de la Zorn, elle ne laisse pas d'être un beau monument d'art et a son charme par la belle vue qu'y présente le riche et magnifique paysage d'Alsace se déroulant sous nos yeux, et qui forme contraste avec la monotonie de ceux que parcourt la route de la Lorraine. Elle fut construite sous Louis XV, de 1728 à 1739; mais il nous reste cependant, entre ces rochers, beaucoup de traces de routes d'une construction antérieure, ne serait-ce que celle qui descend à droite de la route actuelle, et qui est surplombée d'une roche perpendiculaire du haut de laquelle, dit la tradition, un prince Charles de Lorraine aurait sauté avec son cheval dans un profond ravin, trace d'un ancien chemin, et sans se faire aucun mal.

Montée de Saverne.

La topographie de l'Alsace fait mention d'une inscription constatant qu'un chemin y aurait déjà été construit pour franchir les Vosges en 1427, chemin que l'évêque Guillaume de Hohenstein fit réparer en 1520 et par lequel quelques années plus tard le prince Antoine de Lorraine descendit avec son armée pour attaquer celle des paysans révoltés.

Une autre mention est faite de travaux pareils en 1616[1].

Canal, Chemin de Fer et Vallée de la Zorn

Occupons-nous un moment des travaux d'art que le canal de la Marne-au-Rhin et le chemin de fer de Paris ont provoqués dans la vallée de la Zorn.

En parcourant cette vallée, aujourd'hui que les chemins sont assis et ont leur nivellement régulier, que le canal est creusé et endigué, que les souterrains sont percés dans le roc vif, on est saisi d'étonnement, de respect pour le génie de l'homme qui a eu la témérité de cette entreprise; les belles constructions des ponts, des viaducs, des voûtes flattent l'œil en élevant la pensée. Mais il y a sept et huit ans, quand on suivait ces travaux dans leur chaos, on doutait encore s'ils pourraient jamais arriver à ces résultats. On voyait alors arracher des flancs de la montagne, disparaître et broyer par la mine et le fer, des blocs de rochers grands comme des maisons; on voyait entamer par le haut ces voûtes souterraines, les élever de plus en plus en abaissant le tablier rocheux du chemin jusqu'à lui donner sa pente, soutenir par des voûtes murées le terrain mobile dans les interstices des rochers; des charges énormes, pour ainsi dire des montagnes de débris pierreux, de remblais, de moellons, étaient transportées d'un point à un autre sur des wagons à bascule traînés sur des rails-ways improvisés, et étaient lancées du haut de l'abîme pour remplir les précipices; des murs énormes, de solides contreforts naissaient comme par enchantement au fond de la vallée, pour s'élever jusqu'à vingt à trente mètres de hauteur. Des milliers de mains étaient à l'œuvre sur les flancs des montagnes, dans le fond des vallons et sur des chantiers, à creuser, fouiller, piocher, faire sauter la mine et à tailler ces masses de couches de pierres formant les magnifiques ponts, les viaducs et les gares et maisons de gardiens. C'était dans cette vallée autrefois si silencieuse, si solitaire, un mouvement confus, un véritable chaos, d'où sont nés les merveilles, les chefs-d'œuvre que l'art et la science y ont accumulés. En sortant au haut de Saverne, le chemin de fer longe la droite de la rivière de la Zorn, tandis que le canal suit ses bords à gauche dans un trajet de près de deux kilomètres; alors, en vue de Hoh-Barr, la voie ferrée franchit la vallée sur un viaduc à six arches, dont deux laissent passage aux chemins, trois autres à la rivière et dont la sixième est largement tendue sur le canal et le chemin de hallage. A peine le train a-t-il passé ce pont qu'il entre dans le premier souterrain de 320 mètres de longueur; à un kilomètre plus loin, le canal quitte son flanc de montagne et passe de l'autre côté sur un pont à deux arches qui franchit la Zorn en vue du château de Greifenstein. Non loin de là on passe devant l'usine de la Stambach. Quoique nos annales ne fassent pas mention d'un comte de Saverne, la charmante ballade de Schiller, *der Gang nach dem Eisenhammer,* vous revient toujours dans la pensée à l'aspect du château

[1] Anno 1616 mense 8bris ist das grosse breite Gleiss auf dem Berge gemacht worden, wie die in Stein gehauene Schrift anweiset.

de Hoh-Barr, de la chapelle de Saint-Guy et de la forge de la Stambach, dont les rouages et les martinets retentissent encore toujours dans la vallée, tandis que le château n'offre plus que des ruines. On aime à se représenter dans ce manoir le séjour de l'altier châtelain, de la chaste épouse allemande, cette bonne mère assise au berceau de son enfant malade, de Fridolin, le jeune page, religieux et dévoué, que son maître, poussé par la fureur de la jalousie excitée par Robert, le chasseur, envoie à une mort certaine. Il a été enjoint par le comte aux sauvages forgerons de jeter dans la fournaise celui qui viendrait leur demander si ses ordres ont été exécutés, et c'est Fridolin, ignorant le supplice qu'on lui a destiné, qui doit être chargé de cette mission à la forge. Avant de partir, le jeune page s'informe des devoirs à remplir auprès de sa maîtresse; elle le charge d'aller à la chapelle voisine prier pour le salut de son enfant. Il part, se jette à genoux devant l'autel, sert la messe au chapelain et puis descend vers la forge et demande si les ordres de son maître ont été exécutés. Il est expédié, lui répondent en ricanant les forgerons et montrent le brasier qui a englouti le chasseur; celui-ci, dans son impatiente et cruelle joie, ayant voulu s'assurer de la mort du jeune page, s'était dirigé vers la forge où, arrivant avant Fridolin pour demander si les ordres du maître étaient exécutés, il avait été lui-même lancé dans les flammes. Le page, retourné au château, rendit compte de sa mission à la châtelaine et à son maître; celui-ci reconnut son innocence et le jugement de Dieu dans la mort de son chasseur.

Canal, Chemin de Fer et Vallée de la Zorn.

Quand on quitte la Stambach, deux tunnels, de 500 et de 400 mètres de longueur, se présentent de nouveau à très-peu de distance l'un de l'autre, et, roulant toujours dans cette vallée, on arrive en vue du château de Lützelbourg au pied duquel est disséminé le village de ce nom. Le promeneur qui aura fait ce chemin à pied pour mieux voir à son aise ces intéressants travaux et qui aura visité la ruine, mangera quelques bonnes truites à l'auberge de la Cigogne et retournera par l'imposant groupe de rochers connu sous le nom de *Roche plate* et par la montée de Saverne, ou bien se dirigera, par les Baraques, vers la petite forteresse de Phalsbourg, distante de quatre kilomètres.

Près de la station de Lützelbourg, le chemin de fer entre de nouveau dans un souterrain de 400 mètres de long au-dessous du château féodal; dans la nuit qui nous entoure, à peine avons-nous le temps de laisser errer nos pensées vers l'époque où fut construit ce château, pour la comparer au présent, que déjà la locomotive arrive au jour; le paysage est plus agreste, la vallée plus étroite jusqu'à ce qu'un nouveau tunnel, celui de la Hofmühl, qui n'a que 200 mètres de longueur, nous ait reçus et que le chemin de fer saute de nouveau d'un côté de la vallée à l'autre, suspendu sur un immense viaduc de cinq arches, et monte, dans une vallée latérale de celle de la Zorn, vers Arschwiller. Là canal et chemin se croisent souterrainement. L'entrée de ce tunnel a quelque chose d'effrayant; elle forme comme un immense porche qui précède la vaste nef d'une église; des deux côtés les roches sont taillées à pic, de sorte

Canal, Chemin de Fer et Vallée de la Zorn.

qu'à travers cette gorge étroite, de la largeur du chemin seulement, où s'amoncellent en hiver des masses de neige, on aperçoit à peine le ciel jusqu'à ce que l'on plonge dans la plus complète obscurité. On franchit dans ce gouffre souterrain une distance de près de 2,700 mètres, les oreilles ébranlées par le bruit infernal de la machine et du roulement du convoi, et, quand on en sort, le paysage a totalement changé, et le train roule sur les hauts plateaux de la Lorraine vers Hommarting et Sarrebourg.

Nous retournons sur nos pas à Saverne pour continuer de ce point la description du pays.

Saint-Jean-des-Choux.

Un chemin charmant, en longeant la montagne vers le nord, conduit par Ottersthal et Eckartswiller à Saint-Jean-des-Choux, modeste village, dont l'ornement est l'église de l'ancien couvent de bénédictins, construite au commencement du douzième siècle. Élevée dans le style roman, elle présente beaucoup de détails d'une ornementation gracieuse en colonnettes, en chapiteaux, en cintres et en billettes qui rappellent celle de Sainte-Foi à Schlestadt et celle de Rosheim. Les ferrures des portes, travail parfaitement ouvré et ciselé, sont d'une finesse d'exécution remarquable et semblent appartenir au temps où cette église fut construite. La chapelle de Saint-Michel, située au-dessus de Saint-Jean, et que nous apercevons depuis la cathédrale, n'a rien de remarquable; elle est assise tout près d'une grotte servant jadis, comme celle de Saint-Guy, de séjour à quelques pieux anachorètes, à côté se trouve un même cercle muré à siége comme celui que nous avons trouvé près du Schweitzerhof; il sert de campement aux nombreux pèlerins qui viennent visiter cette chapelle.

Monswiller et le Zornhof.

Au bas d'Eckartswiller et de Saint-Jean-des-Choux, qui se touchent, sur les bords du bassin de la Zorn, est situé Monswiller avec le Zornhof, vaste fabrique de grosse quincaillerie, dirigée par M. Goldenberg. Elle se place, par la variété et la bonne qualité de ses produits, à côté de l'établissement que nous avons mentionné à Molsheim[1].

Neuwiller.

A huit kilomètres de Saverne, à Dossenheim, au pied du Fastnachtskopf, nous nous trouvons à l'entrée d'une vallée étroite; c'est par cette vallée que passèrent les armées alliées en 1814 pour franchir les Vosges de ce côté, en évitant la forteresse de Phalsbourg, et quelques centaines de partisans l'y tinrent en échec pendant deux jours. Au fond du

[1] L'origine de cet établissement remonte à 1822, où MM. Chevandier et Guérin et le général Chouard firent l'acquisition de ce vaste emplacement et en furent les créateurs, en y sacrifiant près d'un million de francs, sans toutefois lui donner la prospérité dont il jouit de nos jours. En 1837, ils le cédèrent à la société actuelle, sous la raison Goldenberg et Cie. Les nouveaux acquéreurs en augmentèrent considérablement l'importance, et quinze usines, tant laminoirs qu'aiguiseries, martinets, scieries, etc., sont en pleine activité. Cette manufacture, outre qu'elle donne un mouvement commercial important à Saverne, occupe environ 600 ouvriers, gagnant de 1 fr. 50 c. jusqu'à 10 fr. par jour. Ce qui fait honneur à l'administration de cet établissement, c'est que depuis plus d'une dizaine d'années elle est devenue la créatrice d'une caisse de secours, alimentée par des dons volontaires et des cotisations mensuelles entre les ouvriers. Cette caisse n'accorde pas seulement aux sociétaires une indemnité journalière de 1 à 5 fr. en cas de maladie, mais elle donne encore des secours ou pensions aux veuves et aux invalides.

Neuwiller.

Craufthal un mur colossal de rochers attire les regards; de chétives maisonnettes se sont nichées dans les concavités du roc qui surplombe, et les haillons qui pendent aux petites fenêtres de ces humides réduits sont un signe parlant de la pauvreté des habitants de ce hameau.

A deux kilomètres de Dossenheim nous nous trouvons à Neuwiller, au pied des ruines du château de Herrenstein. Là encore la splendeur déchue de l'église offre un digne monument d'architecture des siècles écoulés; de belles maisons de maître étaient habitées anciennement par les chanoines de son riche chapitre; elles forment un vaste carré autour de l'église, orné au milieu par une fontaine monumentale. La culture soignée de la vigne et des arbres fruitiers dans cette commune est encore un legs de ces capitulaires.

L'abbaye, fondée par saint Sigebaud, évêque de Metz, dans la première moitié du huitième siècle, fut peu après la proie des flammes, et on regarde généralement Drogon, fils naturel de Charlemagne, évêque de la même métropole, comme l'ayant de nouveau relevée en la dotant des reliques de saint Adelphe; les seigneurs de Hunebourg en furent les premiers avoyers, auxquels succédèrent les seigneurs de Lichtenberg qui acquirent au quatorzième siècle la commune de Neuwiller dont les éléments s'étaient formés autour de l'abbaye. Neuwiller fut entouré de murs, et, en 1337, Louis de Bavière lui octroya les priviléges d'une ville en lui accordant les mêmes droits dont jouissait Haguenau; elle resta, depuis cette époque jusqu'à la révolution, propriété des Lichtenberg et de leurs successeurs.

Néanmoins en 1437, la ville de Strasbourg se trouvant en hostilité avec le duc de Lorraine, jugea nécessaire de mettre garnison dans cette place, tant pour défendre le passage des Vosges que pour observer l'ennemi; le comte Jacques de Lichtenberg ne voulant pas se charger de la défense de ce passage avec ses hommes d'armes, les Strasbourgeois préparèrent une expédition contre Neuwiller, assiégèrent et canonnèrent ses murs avec une grande pièce d'artillerie, le *Fou*, et forcèrent cette place, après dix jours de siége, à leur ouvrir les portes et à recevoir une forte garnison.

En 1497, sous le pape Alexandre VI, l'abbaye de bénédictins fut transformée en chapitre et le dernier abbé en fut nommé le premier prévôt. Son nom est encore visible dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul sur sa pierre sépulcrale, très-usée par les pieds des passants; on y lit:

ABBAS LOCI HVJVS VLTIMVS, PRÆPOSITVS PRIMVS HVJVS
ECCLESIÆ. HERR VON FEGERSHEIM 14...

Les belles maisons de maître, construites toutes en pierres de taille, avec jardins et dépendances, furent vendues du temps de la révolution à vil prix, et devinrent pendant quelque temps le séjour d'illustres familles.

Neuwiller.

On voit au cimetière de Neuwiller des monuments somptueux, en marbre et en fonte de fer: celui du général Clarke, Irlandais d'origine, que Napoléon créa duc de Feltre[1] et qui fut à diverses reprises ministre de la guerre, tant sous son premier protecteur que sous les Bourbon; celui du brave général d'artillerie Dorsner, né en 1750 à Strasbourg, qui s'est acquis des titres à la reconnaissance de sa patrie pendant les guerres de la République, sous Pichegru et Hoche à l'armée du Rhin, et dans les campagnes d'Espagne et du Portugal.

Nous nous arrêterions trop longtemps, si nous voulions donner une description détaillée des deux églises de Neuwiller, dont l'une, celle de Saint-Paul et de Saint-Pierre, sert au culte catholique, et l'autre, celle de Saint-Adelphe, au culte luthérien introduit en 1547 par les comtes de Lichtenberg qui avaient adopté les principes de la réforme et les avaient fait enseigner dans les communes dépendantes de leur circonscription territoriale. Nous apprendrons à connaître les divers bailliages qui la formaient en arrivant à Bouxwiller, et c'est cette division territoriale qui nous expliquera pourquoi dans telle commune de ces environs les habitants professent le culte catholique, et dans telle autre située tout près, le culte luthérien ou calviniste, l'une appartenant au territoire épiscopal et l'autre à celui des comtes de Lichtenberg.

Ces églises, rangées dans la catégorie des monuments historiques d'architecture pour leur conservation, sont pour l'archéologue un véritable trésor d'études architectoniques et d'ornementation; elles forment une échelle ascendante d'art de construction, depuis le style roman primitif jusqu'au style transitoire qui se marie à la première époque de l'ogival; il est seulement à regretter que la partie de l'église de Saint-Adelphe, d'un style ogival si pur, et qui existait encore il y a une trentaine d'années, n'ait pas été entretenue; abandonnée et en partie en ruine, elle fut démolie; elle aurait complété le produit de l'art de l'architecture sacrée de ce cycle d'années du onzième au quinzième siècle; néanmoins, tout archéologue et tout architecte auquel les souvenirs du passé sont chers, sera largement dédommagé d'une excursion à Neuwiller, et il en reviendra avec un album richement garni.

Château de Herrenstein.

Le château de Herrenstein qui domine cette petite ville subit aussi la force des armes des Strasbourgeois; en 1399, les seigneurs de ce château avaient commis des hostilités envers eux; pour s'en venger, une petite expédition d'hommes d'armes à pied et à cheval quitta la ville le soir et arriva pendant la nuit au bas du château; les Strasbourgeois l'escaladèrent en silence, s'en rendirent maîtres par surprise et y laissèrent

[1] Le général Clarke avait pris auparavant le titre de comte de Hunebourg, du château de Hunebourg, ruine située à cinq kilomètres de Neuwiller, dans la montagne, et où il fit bâtir un château de chasse. Pendant ces constructions on enfonça une voûte de cave surchargée d'une masse de débris, et on trouva dans son intérieur des tonneaux dont le haut était vermoulu et à moitié enfoncé, et qui contenaient encore du vin rance dans le fond, recouvert d'une épaisse peau, et des tas de blé qui tombèrent en poussière aussitôt qu'on y mit la main.

une forte garnison, non sans ramener un certain nombre de prisonniers. La ville resta propriétaire du château par droit de conquête et agrandit son territoire par divers achats qu'elle fit plus tard, de manière à en former un bailliage soumis à sa domination seigneuriale. Par acte du 9 novembre 1651, elle le vendit au général René de Rosen, dont nous connaissons le château à Dettwiller; près de cette commune il créa un petit village pour y établir une colonie de huguenots fugitifs et lui donna son nom, village qu'il ne faut pas confondre avec celui de Rosenwiller près de Rosheim. Ce château ne présente plus rien d'intéressant, depuis que les troupes françaises le détruisirent de fond en comble pendant la guerre qui suivit la paix de Nimègue; la plus grande partie des pierres provenant de cette destruction furent employées aux fortifications du château de Lichtenberg. M. Feyler, propriétaire à Neuwiller, y a construit une petite maison de plaisance, et la vue dont on y jouit est charmante. On aperçoit au nord-ouest les montagnes qui se superposent dans la Lorraine près de Diemeringen et de Bitche, puis le château de Lichtenberg, le grand Wintersberg et toute la ligne ondulée des Vosges entre Ingwiller et Niederbronn, jusqu'à ce qu'elle se perde dans le lointain près du Pigeonnier, au-dessus de Wissembourg et de la Bavière rhénane. Devant vous l'œil plonge dans le bassin du Rhin, par-dessus le Bastberg et les collines du Kochersberg, et à la droite, vers le Haut-Rhin, nous retrouvons, depuis le Mennelstein, le Champ-du-Feu, le Schneeberg, toutes ces cimes de montagnes que nous venons de parcourir jusqu'aux environs de Saverne.

Château de Herrenstein.

En retournant vers la ville, sur le revers du château, on arrive, dans le fourré des arbres, à une source limpide qui jaillit du roc creusé en réservoir, dans lequel sont taillés des trous circulaires servant jadis à y poser des bouteilles de l'excellent vin rouge que produisent ces coteaux; ce point frais et ombragé, entouré de bancs en pierre, était un but de promenade pour les chanoines qui aimaient à y faire leurs savoureuses collations.

Depuis Strasbourg nous voyons s'élever la cime d'une montagne, derrière la colline de Hausbergen: c'est le Bastberg, à 332 mètres d'élévation, au pied et à droite duquel est située la petite ville de Bouxwiller, à sept kilomètres de Neuwiller.

Bouxwiller et Lichtenberg.

Bouxwiller et le château de Lichtenberg se marient intimement dans l'histoire de la famille des plus puissants dynastes de la Basse-Alsace. Le château, assis fièrement sur sa base de rochers, était le berceau de sa domination féodale, et la ville porte encore dans les mœurs de ses habitants et dans ses constructions le souvenir de la petite cour qui y avait en partie sa résidence jusqu'à la révolution, et dont la famille continue de régner à Darmstadt comme grands-ducs de Hesse de ce nom, après avoir perdu ses terres sur le sol de la France, dans le Palatinat et le pays de Bade[1].

[1] Voyez Strasbourg, Ville, page 7.

Bouxwiller et Lichtenberg.

L'origine du château de Lichtenberg, que nous distinguons de même depuis la cathédrale, se perd dans la nuit des temps; la tradition rapporte qu'il faut puiser cette origine dans son nom même, et qu'un seigneur guerrier voulant bâtir un château fort sur la cime d'une montagne, dominant au loin le pays et rendu inaccessible par des rochers d'une pente à pic, prit des renseignements auprès d'un pâtre pour trouver cet emplacement. Celui-ci l'ayant conduit sur ces âpres roches, il y fut élevé et reçut le nom de *Lichtenberg* (*Clara mons* ou *Clairmont*). Déjà au treizième siècle, d'où datent les premières notices positives sur ce château et sur ceux qui l'habitaient, la famille de Lichtenberg était puissante et se trouve enlacée dans l'histoire religieuse et politique de notre province, tant par les évêques qu'elle fournit à l'Église[1] que par les guerres intestines. Quand le pouvoir spirituel et temporel se réunissait entre les mains des évêques de Strasbourg, les seigneurs de Lichtenberg étaient, après ceux de Hunebourg, les avoyers de l'évêché et de la ville même; ce n'est que depuis la fin du treizième siècle, quand la ville acquit plus de puissance, qu'elle fut relevée par la générosité de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, qui la racheta des seigneurs de Lichtenberg, pour lui en faire hommage, du joug que cette charge faisait peser sur elle; en 1480, elle racheta encore quelques restes de priviléges dont jouissaient ces seigneurs, pour la somme de 2,000 florins d'or. Néanmoins ils continuèrent de porter le titre d'avoyers de Strasbourg, droit contre lequel Strasbourg réclama souvent. Le chroniqueur Bernard Herzog, qui vécut dans la seconde moitié du seizième siècle, était bailli à Wœrth, dépendant du territoire de ces dynastes; il nous a laissé dans sa *Edelsassische Chronik* des notices précieuses et détaillées sur leur généalogie, sur les querelles qu'ils avaient avec leurs voisins les comtes d'Ochsenstein, de Linange, de Bitche, de Fleckenstein et de la Petite-Pierre; ces querelles donnèrent lieu à de fréquentes expéditions guerrières et à des combats dont ces montagnes et ces vallées étaient les spectatrices.

Les Strasbourgeois, et généralement l'Église, n'avaient qu'à se louer des prélats que cette famille fournissait au siége métropolitain: Conrad commença la construction de la tour de la cathédrale, et nous voyons encore son tombeau dans une des chapelles de l'édifice. Les dissensions intérieures dans cette famille, provoquées par la jalousie et le manque de fidélité conjugale, ont laissé des souvenirs dans l'intérieur de ce manoir, et un proverbe portant le cachet rude du langage de ces temps, mais vrai encore aujourd'hui, a pris naissance dans ses murs[2].

On y monte, en traversant le village du même nom situé à sa base, par une rampe

[1] Conrad III de Lichtenberg fut élu évêque en 1273, Frédéric Ier de Lichtenberg en 1299 et Jean II de Lichtenberg en 1353.

[2] Ein Hur auf einem Schloss Ein Bauer auf dem Ross Ein Laus in einem Grind Kein stoltzers G'sind man find.	Rien de plus fier ne peut se voir Qu'un manant montant sa cavale, Une ribaude en un manoir Un pou au milieu de la gale.



Château du vieux Winstein.

Page 203.



Dessiné d'après nature par F. Piton et lithé par Alph. Chuquet.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Château de Lichtenberg.

Bouxwiller et Lichtenberg.

et des marches en partie taillées dans le roc pour entrer dans la première enceinte, sous la tour de gauche que nous voyons sur la vignette qui représente ce fort. Les casernes, l'église et divers autres bâtiments sont modernes; mais, en passant par une autre voûte dans la partie supérieure, au donjon et à la citerne, on y reconnaît l'architecture féodale de son époque de naissance.

Là, à l'aspect de ces murs immenses et massifs, de cette ornementation antique, des têtes décharnées sculptées dans la pierre, on retourne volontiers dans son esprit vers les temps où ses habitants s'y mouvaient en heaume et en haubert, où ils avaient fait de ce nid d'aigle un centre de leurs excursions belliqueuses, où le cornet de chasse résonnait dans ces vastes forêts et le choc des hanaps dans les salles boisées, et où le ménestrel chantait des laïs d'amour et de gloire héroïque. A ces mœurs rudes et guerrières se joignent les traditions et les légendes intimes se rattachant aux localités; elles racontent qu'en 1352 un Hanemann de Lichtenberg, étant marié à une comtesse de Linange, avait répudié son épouse et ses enfants, obligés de chercher un refuge dans leur famille, et vivait en concubinage avec une fille de Steinbach, connue sous le nom de la *belle Lise;* elle et les enfants qu'elle eut de ces relations adultérines dominaient en maître dans le château, et Hanemann maria une de ses filles illégitimes, en la dotant richement, à un Gœtz de Grostein, jeune chevalier strasbourgeois. Sur cela Henri, son fils légitime, s'allia avec son oncle Emich de Linange, et ils vinrent assiéger le château, s'en rendirent maîtres et gardèrent prisonnier le père jusqu'à ce qu'il eût juré de ne jamais se venger d'eux. La belle Lise fut jetée en bas de ces roches dans l'abîme, où elle périt misérablement.

Une autre fois, un Louis de Lichtenberg, résidant dans ce château, prit les armes, imploré par ses vassaux de leur rendre justice envers son frère Jacques, qui avait sa résidence au château de Bouxwiller. Jacques de Lichtenberg fut investi du titre de comte en 1458 par l'empereur Frédéric IV; il était marié à Valpurge de Saarwerde, dont il n'eut pas d'enfants, et après sa mort il vécut avec une concubine, Barbe d'Ottenheim, femme aussi belle qu'orgueilleuse, égoïste et tyrannique. Elle chargea de corvées les pauvres vassaux du seigneur; elle usait du lait de leurs vaches pour se faire préparer des bains; elle prit en réquisition le lin et le chanvre, fruit de leur labeur, et poussa par ses extravagances la haine et la colère des habitantes de Bouxwiller à un tel point qu'elles parvinrent à révolutionner la partie mâle de la population. Louis vint à leur secours; le château fut surpris par les hommes d'armes, par les rustres vassaux et par les femmes armées, et la belle Barbe fut chassée ignominieusement du lieu où elle avait régné en maîtresse. Aussi longtemps que Louis de Lichtenberg vécut, ces relations cessèrent, mais après sa mort, signalée par les pompeuses funérailles que lui fit le comte, son frère, à Strasbourg, elles continuèrent à Haguenau jusqu'à ce que Jacques eût payé lui-même son tribut à la fragilité humaine, le 12 janvier 1480. La belle Barbe,

Bouxwiller et Lichtenberg.

accusée de sorcellerie par la voix publique, fut condamnée comme sorcière et brûlée vive à Haguenau. A la bibliothèque de Strasbourg on voit encore, près de la porte d'entrée, deux têtes d'une exécution plastique remarquable: ce sont celles de la belle Barbe et du comte Jacques de Lichtenberg, qui figuraient jadis dans le bâtiment de la chancellerie de cette ville. Avec ces deux frères cette famille s'éteignit dans les mâles, et leurs terres, arrivèrent par le mariage des filles du comte Louis, aux comtes de Hanau et de Deux-Ponts, dont nous avons parlé à l'historique de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg[1].

Une autre légende plus tragique s'attache encore au donjon de ce château; nos chroniqueurs en font mention, et Pfeffel, notre poëte alsacien, en a profité dans ses essais prosaïques, pour une nouvelle, intitulée: *die Bruderrache,* la Vengeance des frères. Nous la raconterons, en deux mots, en vue de ce donjon.

Deux frères de Lichtenberg se trouvaient à une noce au château de Fleckenstein, et tous les deux se prirent d'amour pour la jeune comtesse de Dachstuhl, qui était au nombre des convives; ils se présentent chez elle et chez son père en prétendant à sa main. La haine et la jalousie dans le cœur, l'un jurait de faire périr de faim son adversaire, et l'autre de le faire mourir par la soif. Ce dernier, qui avait fait ce vœu, amena la jeune femme au château de Lichtenberg, parvint à se rendre maître de son frère et l'enferma dans le donjon, en le nourrissant de mets secs et en le privant de tout breuvage. Tous les jours ce frère dénaturé attendit, avec impatience, du geôlier la nouvelle de la mort, mais les jours se passaient et le prisonnier continua de prolonger son existence comme par miracle. Enfin, il employa son aumônier pour savoir, en confesse, le moyen dont usait son frère pour prolonger la vie, privé cependant de tout liquide, et il sut que le malheureux profitait de l'eau qui suintait des murs de son cachot pour humecter son pain; cette dernière ressource lui ayant été enlevée, on le trouva bientôt agonisant et poussant les plus terribles imprécations contre son frère et contre l'indigne prêtre qui avait violé le secret de la confession. Les remords de ce fratricide ne laissèrent plus de repos au survivant; jour et nuit le fantôme de cette figure décharnée apparut aux yeux du frère, la jeune épouse avait transformé son amour pour lui en exécration, jusqu'à ce que, entraîné par une déchirante inquiétude et las de la vie, qu'aucune consolation religieuse du prêtre parjure ne put plus lui faire aimer, il saisit ce dernier des deux bras, corps à corps, et se précipitât avec lui, du haut de la terrasse de cette tour, sur les rochers de l'abîme, où ils trouvèrent tous les deux la mort, comme jadis la belle Lise.

Après l'époque de la féodalité, ce manoir se trouvait dans un grand état de délabrement et ne suffisait plus à la défense contre les moyens d'attaque que l'art de la guerre avait mis en pratique. Le comte Philippe de Hanau-Lichtenberg employa alors

[1] Voyez Strasbourg, Ville, page 7.

Bouxwiller et Lichtenberg.

notre ingénieur militaire et architecte de la ville, Daniel Speclin, fit restaurer le château et le mit sur un pied respectable de défense, tel que nous le voyons en partie aujourd'hui, ce qui n'empêcha pas le maréchal de Créquy de s'en rendre maître, en 1678, après un siége de huit jours; cependant l'art de l'ingénieur militaire y a encore mis la main pendant l'occupation du gouvernement français.

Depuis que ce fort sert de défense des Vosges, son service a été longtemps confié à un corps de vétérans, mais dans les derniers temps une compagnie d'infanterie, détachée d'un régiment stationnant dans l'une ou l'autre ville à proximité, y tient garnison. Situé au milieu des forêts et des montagnes, l'accès de ce fort était rude et difficile pour l'artillerie et les bagages de la troupe, il y a encore une vingtaine d'années; mais, grâce à l'entente intelligente de M. Viennot, garde général des forêts, et aux intérêts qu'il prit à l'exploitation des bois de sa circonscription, un bon chemin se détache aujourd'hui de la route qui traverse la vallée de la Moder ou de Wimmenau, dès son entrée, et conduit vers ce fort; ce chemin prit le nom de son créateur.

Après avoir visité le berceau de la puissance féodale des dynastes de Lichtenberg, revenons à Bouxwiller. Cette petite ville n'est rien moins que belle; elle est coupée par des ruelles étroites, anguleuses et tortueuses, par de nombreuses impasses, et les maisons, portant le millésime du seizième siècle, n'y sont pas rares; c'est qu'étant habitée par les comtes régnants, elle fut toujours sauvée des dévastations de la guerre. Par le grand nombre d'antiquités romaines que l'on a déterrées, et que l'on trouve encore souvent à Bouxwiller, il est à présumer que, sous l'occupation de l'Alsace par ces conquérants du monde, une colonie militaire y avait choisi son séjour. Plus tard, *Buxovilla* appartenait aux évêques de Metz, qui la donnèrent en fief aux comtes de Lichtenberg, et c'est l'empereur Louis de Bavière qui lui accorda les priviléges de ville. Ces dynastes y avaient déjà un château en 1435; il servit de résidence princière, quand la maison de Hanau[1] eut recueilli la succession des Lichtenberg et des comtes

[1] Les Hanau, anciens dynastes allemands, dont l'origine remonte au douzième siècle, avaient leur résidence à l'embouchure de la Kintzig, dans le château de *Hagenowe* ou *Hanowe*, où fut bâti plus tard la ville de Hanau, renommée dans notre histoire contemporaine par la dernière bataille qu'y gagna Napoléon sur le sol de l'Allemagne. Le comte René II de Hanau, qui mourut en 1451, laissa deux fils, dont l'un prit le nom de Hanau-Müntzenberg et l'autre, ayant épousé une comtesse de Lichtenberg, celui de Hanau-Lichtenberg; mais en 1642, la branche de Müntzenberg étant éteinte, tous ces vastes domaines furent recueillis sous une seule main avec le comté de Deux-Ponts-Bitche, qui leur était déjà échu antérieurement. Nous avons fait connaître, dans l'ancienne division territoriale du Bas-Rhin, les communes appartenant aux évêques de Strasbourg. Jetons un aperçu sur les dix bailliages en deçà du Rhin et les deux au delà de ce fleuve, appartenant à la maison de Hanau-Lichtenberg ou Hesse-Darmstadt.

C'était 1° le bailliage de Bouxwiller avec les villages de Riedheim, d'Ober et de Nieder-Soultzbach, d'Ernolsheim, d'Imbsheim, de Griesbach, de Brinsen, de Gottesheim, de Geiswiller, de Melsheim, de Duntzenheim, de Reitwiller et Gimbret, de Ringendorf, de Wickersheim, de Willshausen, de Kirrwiller, de Roselshausen, de Zœbersdorf, d'Isenhausen, de Hochfranckenheim, de Hohatzenheim, de Wöllenheim et de Dürningen.

Bouxwiller et Lichtenberg.

de Deux-Ponts-Bitche à la seconde moitié du seizième siècle; après 1735, ce château, revint, par extinction des mâles, aux landgraves de Hesse-Darmstadt; le landgrave Louis IX plaça alors la résidence au milieu des vastes forêts de Pirmasenz, où il fit bâtir les casernes et les immenses salles de manœuvres si renommées.

L'influence du seizième siècle sur la moralisation, sur le culte des lettres et des arts en général, a réagi sur ceux qui, par leur position politique, se trouvaient à la tête de la société, aussi bien que sur le peuple. Les mœurs s'adoucirent, elles perdirent de leur rudesse guerrière; l'épée de la noblesse individuelle se mit dans le fourreau, pour ne plus prendre part aux sanglants démêlés des siècles suivants qu'au premier rang des armées. Les seigneurs de Hanau bâtirent, à côté du château féodal de leurs pères, avec tourelles, murs, fossé et donjon, un beau château à pignons historiés dans le style d'architecture de l'époque, entouré de vastes jardins, de viviers, et orné de statues; le comte Jean René II fonda, en 1612, un collége qui acquit de la réputation par l'instruction qu'il répandit et par les hommes marquants dans les sciences et les lettres qui en sortirent. Du château primitif, il existe encore des traces dans la propriété de M. Pferdsdorf; mais le second fut rasé par la révolution, et il n'en existe plus que des dessins et des plans. Le collége de Bouxwiller se distingue encore par la solide instruction qu'il donne à ses élèves. Le culte des sciences, les mœurs sociables de ses habitants, le bien-être matériel répandu partout, firent donner, dans ces temps, à cette ville le nom de *petit*

2° D'Ingwiller avec les villages de Lichtenberg et château, de Reipertswiller, de Wimmenau, de Schillersdorf et d'Ingenheim.

3° La ville de Neuwiller était réunie anciennement au précédent bailliage.

4° De Pfaffenhoffen avec les villages d'Ober et de Niedermodern, d'Altdorf, d'Eckendorf, de Schwindratzheim et d'Offwiller.

5° De Brumath avec Stéphansfeld, Waldenheim, Gries, Weitbruch, Kurtzenhausen, Geudertheim, Bietlenheim, Eckwersheim, Mittelhausen et Hœrdt.

6° De Westhoffen avec Wolfisheim, Hangenbieten, Ballbronn, Trænheim, Wolschheim, Altenwiller, Engwiller et Reinhardsmünster.

7° De Wœrth avec les villages de Morsbrunn, de Tiefenbach, d'Oberndorf, de Preuschdorf, de Gersdorf, de Mitschdorf, de Lampertsloch, de Griesbach, de Langensoultzbach, de Niedersteinbach et du château de Wasenstein.

8° De Hatten, bailliage régi par le bailli de Wœrth, faisait partie de l'ancien *Hattgau* qui appartenait aux Fleckenstein, avec Ober et Niederbetschdorf, Schwabswiller, Reimerswiller, Rittershoffen, Kühlendorf, Leuterswiller et Bühl, dans l'église duquel est enterré le dernier des Fleckenstein, mort en 1720.

9° D'Offendorf, régi par le bailli de Brumath, avec Herrlisheim, Rohrwiller, Oberhoffen et Drusenheim.

10° De Kutzenhausen, près de Soultz-sous-Forêts, appartenant anciennement aux Fleckenstein-Dachstuhl, avec Ober et Niederkutzenhausen, Feldbach, Hœlsloch, Merkwiller, Mattstall et une partie de Lobsann. Les principaux vassaux des Hanau-Lichtenberg étaient les nobles de Gayling, de Rathsamhausen, de Dürkheim, de Glaubitz, d'Okanan, etc.

11° Bailliage outre-Rhin de Wilstædt, avec Auenheim, Eckartswiller, Hesselhurst, Hohnhurst, Kork, Odelshofen, Neumühl, Guerbach, Legelshurst et Bolshurst.

12° Bischofsheim ou Lichtenau avec les villages de Alt et Neu-Freystett, Membrechtshofen, Hausgereuth, Bodersweier, Diersheim, Holtzhausen, Helmlingen, Grauelsbaum, Lincks, Hohbühn, Zierolshofen, Schertzlingen et Muckenschopf. On voit, par la nomenclature de ces communes, que ce territoire s'étendait depuis les Vosges jusqu'aux portes de Strasbourg et depuis près de Saverne jusqu'au Rhin, outre les communes qui le longent de l'autre côté sur une longueur de quatre lieues.

Strasbourg. L'emplacement sur lequel était assis le château moderne, forme aujourd'hui une vaste place entourée de ses bâtiments accessoires; l'un, servant d'hôtel de la Mairie, est orné d'une charmante porte en style renaissance; l'autre, à gauche, sert de caserne à la gendarmerie, et le troisième, ancien couvent, est très-délabré. Derrière ce couvent s'étendaient *le Herrengarten* et *le Küchengarten*, jardin seigneurial et jardin potager, entourés de murs et longés par un ruisseau limpide.

Bouxwiller et Lichtenberg.

Depuis le commencement de ce siècle il s'est formé à Bouxwiller une industrie pour l'exploitation du lignite que l'on retire des galeries du Bastberg. Cet établissement, situé au sud de la ville, est en pleine prospérité, grâce aux soins intelligents de M. Schattenmann, et ses produits sont très-recherchés dans le commerce. On en retire du vitriol vert ou sulfate de fer, et de l'alun. A la Reith, éloignée d'un kilomètre de la ville, vaste voirie, se fabrique le prussiate de potasse, le bleu de Prusse, le muriate d'ammoniaque, la gélatine, le noir d'ivoire, le phosphore et beaucoup d'autres préparations chimiques qui peuvent être extraites des matières animales.

Vallées voisines.

Après avoir quitté Bouxwiller, nous suivons la base des Vosges, en passant par Ingwiller, où débouche la vallée de la Moder; en s'y enfonçant, on arrive à la verrerie de Wingen ou de Hochberg de MM. Henri et Chrétien Teutsch, où se fabriquent des vitres. A cinq kilomètres plus loin, déjà au revers du point culminant des Vosges, dans le département de la Moselle, sont situées les verreries de Meisenthal et de Gœtzenbruck de MM. Burgun, Schwerer et Cie; dans l'une se fabrique la gobeleterie blanche; et dans l'autre, des verres de montres en cristal et ordinaires; enfin on arrive à Saint-Louis, si renommé par la fabrication de ses magnifiques cristaux et de ses verres en couleur.

Entre Neuwiller et Ingwiller, on entre dans une autre vallée communiquant avec la Lorraine, défendue au fond par le petit fort de La Petite-Pierre, *Lützelstein*, château-souche de l'ancienne famille de ce nom, éteinte depuis longtemps. Ce fort, occupé par une compagnie de vétérans ou d'infanterie de ligne, est aussi remarquable que celui de Lichtenberg sous le rapport de son architecture et de sa position hardie et pittoresque sur des blocs de rochers; il est hors de notre rayon visuel, et nous nous en occupons seulement pour le signaler à la curiosité du touriste.

Zinswiller et Oberbronn.

Nous passons d'Ingwiller par les villages de Rothbach et d'Offwiller, ombragés par de magnifiques châtaigniers qui présentent de belles études au paysagiste et situés au pied du Rothkopf et du Reiberg, et nous arrivons à Zinswiller, à l'entrée du Bærenthal. Zinswiller fait partie des établissements métallurgiques de MM. de Dietrich; on y coule en fer des tuyaux conducteurs de gaz, des fourneaux, des marmites et tous les objets de cuisine et de menue fonte. Ce village n'est éloigné que de six kilomètres de Niederbronn, et à mi-chemin est situé, en amphithéâtre, le village d'Oberbronn, embelli par les châteaux qu'y possédaient, avant la révolution, le prince de Hohenlohe-Bartenstein et les comtes de Lœwenhaupt et de Strahlenheim, dont les noms révèlent l'origine

suédoise. Ces derniers le possèdent encore et l'ont embelli de magnifiques jardins qui se marient agréablement avec les touffes de la forêt et avec les vignobles dont le village est entouré.

Niederbronn.

Entre les bains de Niederbronn et de Bade, située en face contre la chaîne de la Forêt-Noire, il y a une analogie frappante sous le rapport du site et des entourages, et une dissemblance encore plus frappante sous le rapport du confort dont on y jouit et des soins que prennent les habitants à rendre le séjour aussi agréable que possible.

Bade est groupé pittoresquement à l'entrée de sa vallée comme Niederbronn; elle est entourée, comme Niederbronn, de charmantes montagnes boisées donnant ombrage et fraîcheur, et arrosées de limpides ruisseaux. Tous les deux ont leur entourage de châteaux en ruines, souvenirs des siècles écoulés et de leurs mœurs; Niederbronn en possède même beaucoup plus; l'un ne peut disputer à l'autre son antique origine; leurs titres de noblesse remontent à l'époque où les Romains dominaient ces contrées[1]; la source thermale de Bade, comme la source laxative de Niederbronn, fait des prodiges de guérison; la nature a posé sur l'un comme sur l'autre sa main bénissante et fructifiante; mais Bade, par la sollicitude tutélaire de son gouvernement et par l'intérêt bien compris de ses habitants, ressemble à une noble dame, richement parée, assise nonchalamment dans son château brillant de luxe et de splendeur, dans son parc à allées sablées, tandis que Niederbronn n'est qu'une parcimonieuse bourgeoise, un peu malpropre dans son intérieur, qui calcule déjà ses intérêts avant même d'avoir mis son argent en jeu. Bade marche en avant avec les besoins sociaux, avec le développement du luxe de notre époque; elle va peut-être parfois trop loin et Niederbronn fait trop peu; Bade attire même les personnes qui ne sont pas malades, et Niederbronn héberge tout au plus celles qui ne le sont que trop. Comparez à Bade les magnifiques hôtels d'Angleterre, de Russie, de Hollande, de Victoria, à l'auberge de la Chaîne et du Lion, à Niederbronn, et vous y trouvez encore le modeste pendant au Baldreit, à l'ancien Cerf, au Saumon, dont on ferait fi de nos jours. Jusqu'au couvent de Lichtenthal, drapé de son antique manteau de pieux souvenirs, et le couvent de Niederbronn avec ses miracles modernes, il existe quelque similitude.

Cependant il est juste de dire que, dans les derniers temps, grâce à l'intelligente impulsion donnée par M. de Dietrich, son maire, secondé par quelques personnes qui comprennent bien les intérêts de la commune et ses besoins, grâce à des subventions du gouvernement, quelques travaux d'embellissement ont été faits. On a planté une allée d'arbres autour de la promenade au centre de Niederbronn; un beau bâtiment, le Wauxhall, ou maison de conversation et de bal, a été élevé; la source a été enchâssée en

[1] Quand, vers la fin du seizième siècle, le comte Philippe de Hanau fit nettoyer la source et l'enchâsser, on y trouva grand nombre de monnaies romaines que *Röslin* a données en gravure dans son *Wasgau*.

Niederbronn.

deux bassins, dont l'un, en marbre blanc, pour les buveurs, et l'autre en grès; le Herrenberg, qui domine la petite ville au sud, a été transformé par de belles plantations confiées à M. Hodel, jardinier-horticulteur à Strasbourg, en une charmante promenade, du sommet de laquelle on plonge ses regards sur Niederbronn, sur le fond de la vallée et sur les montagnes qui l'encaissent. Quelques belles maisons de maître, habitées pendant la saison par des baigneurs, entourent la promenade, et le beau jardin-parc contigu à l'habitation de MM. de Dietrich, ouvert aux promeneurs, de même que leurs grands établissements métallurgiques, contribuent beaucoup à l'agrément de la ville. Nous parcourons ce jardin pour nous rendre à l'usine principale, où se fabriquent essentiellement les pièces de fonte artistique et d'ornementation jusqu'au poids de 10 à 20,000 kilogrammes. Nous avons déjà fait mention de l'usine de Zinswiller, et, pour compléter l'énumération des autres usines dépendantes de ce vaste ensemble de fabrication, nous citerons celle de Reichshoffen, à deux kilomètres en avant de la vallée, contiguë au château et au parc de M. Th. Renouard de Bussierre[1], où se fabriquent les wagons pour les chemins de fer, et en général toutes les grosses pièces forgées; celles du Jægerthal et de Rauschend-Wasser, dans la même vallée, où, sous les martinets, se forgent les barres de fer de toutes formes et de toutes dimensions; celle de Mutterhausen, au fond du Bærenthal, et celle de Mertzwiller.

Ces usines et les nombreux châteaux de la féodalité en ruines dans les environs de Niederbronn présentent d'intéressants buts de promenade pour celui qui a ses jambes en bon état et qui ne craint pas les chemins rocailleux. Nous ne ferons que citer quelques-uns de ces manoirs, dont le plus grand nombre est perché sur des masses de roches d'un aspect souvent grotesque et fantastique au milieu d'épaisses forêts. Ce sont: le Wasenbourg, au-dessus de Niederbronn, but de promenade très-usité; les châteaux de Falkenstein, de Waldeck, de Philippsbourg, sur les hauteurs qui avoisinent la vallée vers Bitche, et celui de Schœneck, au fond du Jægerthal; mais nous nous arrêterons plus longtemps aux deux châteaux de Winstein, tant puisqu'ils figurent sur notre panorama que puisqu'ils présentent un contraste frappant dans le développement de l'art de bâtir et dans les exigences de l'aisance intérieure primitive de la caste nobiliaire, vivant toujours l'épée à la main, avec celle des siècles subséquents; sous ce rapport, le vieux et le nouveau Winstein présentent un intérêt majeur.

En une heure on a fait le trajet de Niederbronn au Jægerthal à travers bois et prairies; en descendant la montagne, on a à sa droite une autre résidence de la famille de Dietrich, tout près des bâtiments noircis des hauts-fourneaux, des martinets et des réservoirs d'eau qui s'étendent, entourés d'une végétation robuste, vers le fond de la

[1] Auteur du *Voyage en Orient*, 2 vol. in-8°, qu'il publia pendant sa carrière diplomatique.

Châteaux de Winstein.

vallée. A la droite on voit les châteaux de Winstein; le plus ancien de ces deux manoirs, appelé le vieux Winstein, est assis sur un mamelon et ressemble de loin à deux immenses quilles de roches divisées en couches superposées, comme si les eaux, les ayant longtemps entourées, eussent laissé, en se retirant, à chaque couche des traces de leur lente action. C'est dans ces roches que les premiers propriétaires se sont fortifiés, se sont taillés des chambres d'habitation, des escaliers, des écuries, des caves, des celliers, jusqu'au pressoir qui recevait les grappes de raisin. La maçonnerie n'a fait qu'aider à relier, à fermer, à régulariser ces masses en ce que la nature avait laissé de trop brut. On y remarque parfaitement bien que les boiseries dont on se servit plus tard dans l'architecture, pour orner et rendre plus chaudes, plus saines et plus confortables ces habitations rudes et primitives, n'y étaient guère employées. L'enceinte était formée d'épaisses murailles dont on voit encore beaucoup de traces au milieu de touffes d'arbres forestiers. Dans une chambre taillée dans le roc vif de la seconde quille, on aperçoit une large ouverture ayant servi jadis de fenêtre; en en sortant par un sentier escarpé et suspendu sur le précipice, au fond duquel des arbres élevés font balancer leurs cimes, on arrive au haut de la roche, surbâtie encore d'une tour ronde; de ce point, d'où l'on domine toute la sombre vallée, l'œil saisit, vers l'ouest, les masses de pierre du fort de Bitche et par une échappée de vue, entre le Schelmkopf à la gauche, et l'Ochsenkopf près du grand Wintersberg à la droite, la plaine d'Alsace d'où pointe la cathédrale de Strasbourg. C'est un séjour triste et solitaire pour le forestier qui y a sa demeure.

A un bon kilomètre de ce manoir est situé le nouveau Winstein. Celui-ci est élevé régulièrement en pierres de taille parfaitement appareillées, avec cour où l'on reconnaît des fragments de constructions servant sans doute d'écuries et de bâtiments d'économie; le tout entouré d'un vaste mur d'enceinte à proportions plus grandes que celui que nous venons de quitter. Au-dessus de cette cour, on entre dans une vaste salle à doubles fenêtres ogivales, avec siéges dans l'embrasure de ses épaisses murailles; de là on monte dans la large tour carrée dont la partie basse, percée de meurtrières, servait tant à la défense qu'au logement des varlets et hommes d'armes qui aidaient les seigneurs de Winstein et de Dürckheim dans la défense de ces murs; la partie supérieure forme deux étages dont chacun est occupé par une grande salle éclairée au moyen de doubles croisées ogivales à siéges dans les embrasures; on voit encore les vastes cheminées qui servaient à les chauffer. Les entailles dans la pierre à la base des croisées et, à droite et à gauche, à mi-hauteur, nous montrent que les fenêtres ne s'ouvraient pas en charnière dans ces temps-là, que les cadres vitrés posaient dans l'entaille du bas, et que les autres servaient à recevoir une tringle transversale, pour les soutenir.

M. de Dietrich ayant fait pratiquer des échelles et des galeries semblables à celles

Châteaux.
de Winstein.

du vieux château de Bade, dans cette ruine intéressante, on peut y circuler très-commodément. Elle nous révèle même le luxe de construction du quinzième et du seizième siècle, tandis que le vieux Winstein se distingue par sa sauvage simplicité. Ce dernier fut élevé au commencement du treizième siècle par les religieux de l'abbaye de Neubourg, dans la forêt de Haguenau, pour s'y réfugier en temps de guerre, et pour mettre à l'abri leurs richesses sous la sauvegarde des seigneurs de Winstein, qui le tinrent plus tard en fief.

Notre chroniqueur Bernard Herzog raconte que le vieux Winstein, dont les seigneurs étaient en guerre avec l'évêque de Strasbourg et la ville de Haguenau, fut assiégé par leurs troupes en 1334; après avoir employé pendant dix semaines l'action destructrice du fer, des béliers et des catapultes contre ces roches et ces murs, ils parvinrent à s'en rendre maîtres et le dévastèrent. Le même chroniqueur parle d'un nouveau siége qu'il subit onze années plus tard, il fut aussi malheureux pour ce château que le précédent: c'étaient les armes des comtes Emich et Bernard de Linange qui s'en rendirent maîtres[1]. Enfin, en 1515, le comte Antoine de Lorraine s'en empara par surprise et le brûla. Bernard Herzog ne dit pas si c'était le vieux ou le nouveau Winstein; mais il faut qu'ils aient été restaurés tous les deux, car nos annales rapportent que ces châteaux furent assiégés en 1676 par les troupes françaises; mis en communication par un passage souterrain, ils furent défendus à outrance par Wolf-Frédéric de Dürckheim, colonel au service de l'électeur palatin, qui, ne pouvant plus s'y tenir, se fit jour à travers le corps assiégant, et parvint, en franchissant monts et vaux, à rejoindre son prince dans le Palatinat. Depuis cette époque ces châteaux sont en ruines.

Pendant les guerres de la révolution, cette vallée fut aussi spectatrice de combats entre les troupes françaises et les troupes impériales; c'est le 8 décembre 1793 que le maréchal Soult y fit ses premières armes, comme officier d'état-major, à la tête du bataillon du Haut-Rhin; l'ennemi fut chassé du Jægerthal.

En visitant un jour ces châteaux, nourri des souvenirs de ces combats, en entrant dans la cour silencieuse et solitaire du dernier, nous aperçûmes de la fumée s'élever derrière les broussailles; ce n'étaient cependant pas de jeunes pâtres qui souvent, en faisant brouter leurs vaches et leurs chèvres, s'amusent, auprès d'un feu, à faire rôtir des pommes de terre, car l'étrange idiome que nous entendîmes ressemblait à un jargon absolument inconnu et incompréhensible. En approchant, un tableau tel que Salvator Rosa en peignait si admirablement, se montra à nos yeux: c'était une famille de Bohémiens ou d'Égyptiens qui y campait. Une jeune femme au teint olivâtre, aux traits orientaux, allaitant son enfant, était assise sur un pan de mur; à l'entour d'elle, sautaient et jouaient sur l'herbe quatre ou cinq bambins de divers âges; une vieille

[1] Das Schloss Winstein so Seyfrieden von Königsbach, genannt Nagel, und Hansen von Altdorf, genannt Wollenschläger war, ist durch Grafen Emich und Bernhardt von Leiningen 1345 gebrochen worden.

Châteaux de Winstein.

femme, au type de Meg Merrilies de Scott, était occupée à attiser le feu sous une marmite suspendue entre trois branches d'arbres, tandis qu'un jeune homme d'une vingtaine d'années, à figure expressive, au teint arabe, à l'œil noir et vif, à moustaches et à chevelure noire bien fournie, affublé d'une veste à la hongroise, regardait en riant ce tableau de famille; un autre homme d'un âge mûr dormait sur l'herbe.

Ils étaient plus surpris que nous de cette visite inattendue, car nous nous savions dans le pays des Bohémiens. Dans la plaine, on les rencontre parfois, comme peuplade nomade, allant dans les villages pour mendier du lard, des œufs, du pain, des légumes, en campant au dehors, soit sous un pont, où ils font la lessive de leurs hardes, soit à côté de la grande route où ils mendient, et ordinairement quelque larcin, adroitement exécuté, signale leur présence dans les environs. Leur séjour de prédilection est dans la vallée de la Moder, à Reipertswiller, dans la Champagne, près de Lichtenberg, au Bærenthal, au Jægerthal; dans ces montagnes sombres et boisées ils ont leurs huttes enfoncées sous terre, couvertes de chaume, à proximité des villages où ils jouissent de l'hospitalité en respectant sévèrement par contre le droit de propriété. Ils s'occupent de la clouterie, de la chaudronnerie, des travaux d'épinglerie, et il n'y a pas de noce ou de fête de village dans ces montagnes où les Bohémiens ne fassent danser la jeunesse au son de leurs instruments. C'est une peuplade de parias de pur sang oriental, dont personne encore, dans notre province, n'a observé les mœurs et les usages, qu'il serait cependant intéressant de connaître. Nous entrâmes en conversation avec eux en demandant la permission d'allumer la pipe à leur feu, et nous engageâmes la vieille à nous dire la bonne aventure. Nous avons toujours devant nous le portrait de cette sorcière au teint cendré, à figure labourée de rides, quand elle nous prit la main et quand elle nous engagea, d'une voix solennelle et nasillarde, à y déposer une pièce de monnaie. *Wenn das Geld blinkt in der Hand, führ ich dich ins Zukunft-Land*, furent les paroles qu'elle prononça. Tout en pratiquant l'art de la chiromancie, en cherchant dans les signes de la main et du regard, elle devinait le caractère de l'homme qu'elle avait devant soi, et prophétisait son avenir. Vingt ans se sont passés, et bien des choses sont devenues depuis dans notre vie une vérité, auxquelles nous n'ajoutions pas foi alors. Le temps s'écoula vite dans cette famille dont les ancêtres ont été transplantés, nous ne savons quand et comment, dans nos contrées, et nous nous séparâmes bons amis, en laissant une pièce d'argent sur la main de la vieille sybille, quelques sous aux enfants, après avoir partagé une bouteille de vin, un morceau de saucisson et une pipe de tabac avec les deux hommes.

Frœschwiller et Wœrth.

En poursuivant notre chemin, nous débouchons à Frœschwiller, où les descendants du défenseur des châteaux de Winstein ont encore aujourd'hui leur résidence; le naturaliste y verra le lieu où M. Strauss-Dürckheim, le monographe des hannetons, a passé son enfance. Tout près, nous arrivons, en descendant la hauteur où est situé

Frœschwiller, à la petite ville de Wœrth. Les nombreuses antiquités romaines qu'on y a déterrées, entre autres un autel consacré à Mercure, à Hercule, à Minerve et à Junon qui orne la petite place devant la mairie, prouvent l'importance d'une colonie formée dans ces lieux par ces conquérants ; aujourd'hui encore une industrie variée et de nombreuses tanneries vivifient Wœrth, entouré de jardins, de vignes et d'arbres fruitiers.

Le Liebfrauenberg.

De cette petite ville il n'y a qu'un pas pour aller à Gersdorf, d'où l'on monte au Liebfrauenberg et à l'église Notre-Dame-du-Chêne, bâtie en 1518 par le comte René de Deux-Ponts; celui-ci y joignit plus tard un couvent de religieuses de l'ordre de Saint-François. Le paysage et les constructions portent un cachet vraiment italien : de hautes murailles avec leurs contreforts soutiennent le terrain d'un beau jardin flanqué de pavillons, les larges marches qu'on monte au milieu des vignes pour arriver à l'église, où nous avons rencontré dans le temps un solitaire ermite, rappellent un de ces couvents des environs de Naples, où, tout en servant Dieu, les moines sont en contemplation de la riche nature qui les entoure. Le Liebfrauenberg est aujourd'hui la propriété de M. Boussingault.

Ce silence, cette calme quiétude qui règne autour du Liebfrauenberg, furent interrompus d'une manière terrible à l'époque même où Soult chassa du Jægerthal les colonnes impériales. Le général prussien Hotze avait élevé à l'embouchure de la vallée de la Sauer de triples redoutes pour sa défense, quand les généraux Hoche et Westermann débouchèrent de ces montagnes avec trois divisions de l'armée de la Moselle, renforcées par le corps d'armée des Ardennes. Le 22 décembre 1793, à l'abri d'un épais brouillard, ils firent attaquer ces redoutes, mais la mitraille qu'une vingtaine de pièces d'artillerie vomit dans les rangs français les fit reculer ; en vain Hoche ramena-t-il ses intrépides soldats contre ces gueules de bronze, ils furent toujours repoussés, lorsqu'en ralliant pour la dernière fois ses grenadiers ébranlés, le jeune général de l'armée de Sambre-et-Meuse se jeta en avant avec le sublime dévouement et le courage qui caractérisent le héros, en criant : « Cent francs la pièce de canon ! une fois, deux fois, deux fois et demie et trois fois ! adjugé ! » et les lança dans les redoutes où les baïonnettes françaises vengèrent la mort qu'avait semée dans leurs rangs l'artillerie prussienne.

Château de Fleckenstein.

Le touriste qui voudra remonter la vallée de la Sauer, vers Lembach, verra au delà de ce bourg, sur le chemin du château de Fleckenstein, un autre champ de bataille de cette époque : la Tannenbrück. Nous recommandons ce château à la curiosité du voyageur : c'est celui, parmi les nombreux manoirs de ces contrées où maçonnerie et rochers forment un formidable ensemble, qui possède la plus vaste enceinte et les fouilles les plus patientes dans le roc. Speclin en a laissé une vue, sans doute outrée, dans son *Architecture militaire*, qu'a reproduite, si nous ne nous trompons, la *Topographie de l'Alsace* du siècle suivant.

Lobsann, Lampertsloch et Bechelbronn.

A six kilomètres au nord du Liebfrauenberg, nous distinguons Marienbronn, anciennement petit couvent de femmes, aujourd'hui maison de maître et centre de l'exploitation des mines bitumineuses de Lobsann. Dans tout ce rayon, à Lobsann, à Lampertsloch, à Bechelbronn, la terre produisait déjà dans les temps reculés de l'asphalte, du bitume, du pétrole, dont l'industrie moderne a tiré de grands avantages d'exploitation.

Herzog, bailli de Wœrth, que nous avons déjà cité, nous dit que, dans son temps, les gens des environs faisaient avantageusement usage de cette terre saturée de pétrole pour y baigner leurs membres souffrants de rhumatismes et pour guérir les plaies; qu'un savant théophraste, le docteur Niedhammer, fit un premier essai pour en retirer une huile épurée à laquelle il donna le nom de *Mumia vera nativa*[1]. Aujourd'hui nous ne savons si elle est employée à cet usage; mais par contre cet asphalte, mélangé au gravier fin, sert à couvrir les trottoirs, les terrasses, on en forme de beaux planchers pour les salles de jardins et les pièces de rez-de-chaussée.

A Bechelbronn et à Lampertsloch on fabrique de l'huile de pétrole, de la graisse pour voitures, du noir d'imprimeur et grand nombre d'autres produits tirés de ces filons, exploités par M. Lebel. M. Boussingault, allié à cette famille, un de nos chimistes distingués, a établi nouvellement au bas de la montagne, contre la route de Soultz-sous-Forêts, une ferme dans laquelle il a déjà fait de nombreux essais chimiques, appliqués à l'agriculture et à l'engraissement des bestiaux.

Soultz-sous-Forêts.

A Soultz-sous-Forêts, situé au revers de la hauteur de Surbourg, nous arrivons, dans la description des environs de Strasbourg, sur notre panorama, au point d'où nous sommes parti. Soultz est un vaste et joli endroit situé sur la route de Wissembourg, à une quarantaine de kilomètres du chef-lieu du département. Ces communes ne seront bientôt plus qu'à une bonne lieue de distance de Strasbourg, quand en 1855 le chemin de fer vers la Bavière rhénane, dont les travaux ont été commencés en 1852, sera terminé. Soultz était une ville au quatorzième siècle et avait un château fortifié d'une double muraille et d'un triple fossé, qui ont subsisté jusqu'à la guerre de trente ans. Les Strasbourgeois, en conflit avec les comtes de Fleckenstein en 1314, vinrent assiéger le château de Berbelstein dans les Vosges, dont ils se rendirent maîtres; de là ils se portèrent devant Soultz et prirent le château avec vingt-cinq prisonniers, après un siége de cinq semaines. Cette ville reçut son nom de sa source saline, connue déjà dans

[1] Das Dorf ist Hanauisch, ligt dabey in einer Wiesen ein Born der giebt in dem *Maio* eine schwartze fette Materi wie Teriack, das riecht gar stark wie Petrolium. Haben die armen Leuth bishero die Kirch damit gesalbt, auch zu alten offenen Schaden gebraucht. Nicht weit von diesem Born ist ein Fels, bricht man schwartzen Stein, der lasst sich wie Wachs im warmen Wasser zusammendrucken, hat eben den Geruch wie die fette im Born. Es hat neulich der Ehrenvest, Hochgelehrt und weitberümbt Theophrastist Doctor Jacob Niedhammer solches Oel distillirt und es *Mumiam veram nativam* genennt, hat daraus ein schön Oel gebracht, wlrd gebraucht für das Podagra, legt die Geschwulst und die Lendenschmertzen (*Herzog Chronik*, III, 59).

notre ancienne histoire; elle était à une grande profondeur, mais son exploitation ayant été négligée pendant les guerres intestines du moyen âge, les seigneurs de Fleckenstein en cédèrent le droit d'exploitation, par un bail emphythéotique, en 1663, à Jean Reinhard Krug de Nidda et à un Louis-Jacques Gambs de Strasbourg. Exploitée plus ou moins heureusement par d'autres bailleurs, la saline de Soultz est supprimée depuis le premier quart de ce siècle, ne pouvant plus concourir avec les salines de la Lorraine.

Soultz-sous-Forêts.

La culture des terres du Kochersberg offre beaucoup de ressemblance avec celle de ces contrées, qui s'étendent depuis la forêt de Haguenau jusqu'à la frontière de la Bavière rhénane, et depuis Wœrth jusqu'au Rhin; les habitants y déploient plus d'intelligence et s'écartent souvent des habitudes routinières. Ils élèvent de même de beaux chevaux, et dans les concours établis par le gouvernement et par les sociétés agricoles, les cultivateurs de Rittershoffen, de Cléebourg, de Betschdorf et de ses environs, se sont toujours distingués dans l'amélioration de la race chevaline.

Cependant ces campagnards diffèrent de ceux du Kochersberg par leur langage et leur costume; c'est chez eux que la langue *allemande* du Palatinat, le *Hochdeutsch*, commence à se transformer en langue *allemane*, en s'approchant du Haut-Rhin et de la frontière helvétique. Nous en donnerons un exemple frappant dans la prononciation de ces deux mots: *Mon* et *ton*, *mein*, *dein;* ils se prononcent même plus durement chez eux par *main*, *dain*, tandis qu'à Strasbourg on dit: *Min*, *din*, et en Suisse *Mi*, *di*.

La couleur de prédilection du costume de ces campagnards est le bleu chez les hommes; chez les femmes elle est plus variée, sans jamais être trop saillante, que leurs vêtements soient en drap, en cotonnade ou en serge. Les hommes portent la veste ronde ou la longue capote et le pantalon garni à la lisière d'une rangée de boutons jaunes ou en acier; ils portent le large chapeau en feutre ou le bonnet en fourrure de loutre, semblable à ceux des bailliages du Hanau d'outre-Rhin. Les femmes sont coiffées à chignon rabattu et tenu par de hauts peignes travaillés à jour ou par de petits bonnets à dentelles bleu clair; elles portent la jupe longue à taille courte, des corsages à manches, ou en été en manches de chemise courtes, le fichu en soie et le tablier en siamoise.

Tel est cet autre costume national alsacien qui va s'effaçant de plus en plus. Nos voisins du pays de Bade, du moins, restent plus fidèles à leur costume traditionnel si gai, si varié et si pittoresque dans les grands concours de populations.

Dans l'introduction à nos promenades, dans les environs de Strasbourg, nous avons dit :

« C'est dans ce monde que je me propose de conduire mes lecteurs. Prenons la « longue-vue en main et analysons ce riche et beau paysage qui se déroule sous nos « yeux, en commençant du côté du nord et en nous arrêtant de préférence sur les lieux « auxquels se rattache plus particulièrement l'histoire de notre ville. »

Cette tâche, nous venons de l'accomplir en faisant visiter à nos lecteurs les lieux mêmes et en les rendant attentifs à tous les souvenirs historiques qui les vivifient, à l'intérêt que soulèvent l'industrie, l'agriculture, les mœurs et les usages des habitants, et en dévoilant à l'artiste et à l'ami de la nature les beautés que nos montagnes renferment en si grand nombre.

Quoique nous ayons la satisfaction d'avoir tracé un guide du voyageur dans le pays de Bade et en Alsace, nous regrettons cependant que le cadre de ce livre ne nous ait pas permis d'entrer dans des détails d'une utilité incontestable au touriste. Nous pensons que ces pages pourront instruire autant le hardi voyageur que celui qui, assis devant notre dessin ou sur la plate-forme de la cathédrale, la longue-vue en main, ne verra que de loin les sites décrits, sans éprouver les fatigues du voyage.

Le dessin fidèle du panorama et la visite des lieux n'étaient pas suffisants pour désigner d'une manière précise les points que nous avions en vue; les chapelles, les châteaux ruinés, les clochers de village pouvaient se reconnaître par leurs formes et leurs positions; mais il n'en était pas de même des montagnes qu'on ne parvenait à distinguer qu'au moyen de signaux. C'est par des feux de bengale allumés la nuit sur leurs cimes et en en prenant exactement la direction par des lignes tracées que nous sommes parvenu à les retrouver le jour d'une manière exacte et positive. Bien des amis nous ont aidé dans ces opérations souvent dangereuses, où, après avoir fait briller au loin les flammes indicatrices, il fallait descendre la nuit de points élevés, par des chemins rocailleux et de sombres forêts, vers le gîte hospitalier. Qu'il nous soit permis de leur présenter notre vive gratitude pour l'intérêt qu'ils ont mis à nous seconder, ainsi qu'aux administrations badoise et française qui ont bien voulu nous faciliter nos recherches dans nos excursions de reconnaissance, en nous recommandant aux autorités et en nous introduisant dans les archives communales.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

La lettre V renvoie au tome Ier, Promenades dans la Ville. La lettre F renvoie au tome II, 1re partie, Promenades dans les Faubourgs. La lettre E renvoie au tome II, 2e partie, Description des Environs.

D

G

H

I J

N

O

P

Q

R

S

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PLACEMENT DES PLANCHES.

Les planches marquées d'un * comptent pour deux planches dans la souscription.

TOME Ier. — VILLE.

TOME II. — FAUBOURGS.

ENVIRONS.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

TOME PREMIER.

V., page 2, ligne 30, lisez Königshoven, au lieu de Königshoffen.
V., page 3, ligne 5, lisez 919, au lieu de 920.
V., page 16, ligne 5, lisez 1262, au lieu de 1260.
V., page 30, ligne 1, lisez Dartin, au lieu de Dartoin.
V., page 31, ligne 23, lisez canoniale, au lieu de canonicale.
V., page 33, ligne 32, lisez cet hôtel. Le 14 septembre 1786 il fut baptisé, au lieu de cet hôtel, le 14 septembre 1786. Il fut baptisé, etc.
V., page 39, ligne 14, lisez nombre, au lieu de mombre.
V., page 52, ligne 15, lisez Coulaux, au lieu de Couleaux.
V., page 58, ligne 1, inscription, lisez FRIDERICI, au lieu de FREDERICI.
V., page 62, ligne 25, lisez Bofzheim, au lieu de Boofzheim.
V., page 109, ligne 25, lisez Schauenburg, au lieu de Schauenbourg.
V., page 124, ligne 20, lisez Sennefelder, au lieu de Sensfelder.
V., page 131, ligne 9, lisez Uhlberger, au lieu d'Ulberger.
V., page 136, ligne 22, lisez laborieuse, au lieu de aborieuse.
V., page 154, ligne 29, lisez 1781, au lieu de 1785.
V., page 184, ligne 24, lisez Kiensheim, au lieu de Kientzheim.
V., page 197, ligne 34, lisez reconstruite, au lieu de construite.
V., page 198, ligne 3, lisez bâtiment construit en 1768.
V., page 216, ligne 33, lisez quatre-vingt-treize ans, au lieu de quatre-vingt-quatre ans.
V., page 236, note, ligne 2, lisez Louis-Henri, au lieu de Maurice; ligne 4, supprimez son neveu et lisez M. F. Engelhardt.
V., page 250, ligne 7, lisez batteurs en grange, au lieu de batteurs de grange.
V., page 296, ligne 4, ajoutez : il créa une caisse de secours pour de jeunes apprentis des deux sexes, sous le nom de *Blessig-Stiftung* (fondation de Blessig), que nous rangerons au nombre des institutions charitables dont nous avons parlé au tome II, F., page 88.
V., page 363, note, colonne II, 74[e] évêque, lisez 1393, au lieu de 1391.
V., page 373, ligne 36, lisez larme, au lieu de lame.
V., page 374, ligne 30, lisez y faisaient retentir, au lieu de y laissaient retentir.

TOME II.

F., page 33, note, ligne 22, lisez Ausburger, au lieu d'Augsburger; note 1, ajoutez en 1850 elle est portée à 70,000 âmes.
F., page 67, ligne 8, inscription, lisez VIEL au lieu de VIIEL.
F., page 73, note, ligne 2, lisez Bussierre, au lieu de Bussière.
F., page 81, note, texte français, ligne 13, lisez pots, au lieu de mesures.
F., page 82, ligne 36, lisez *postulasus*, au lieu de *postulosus*.
F., page 94, ligne 7, lisez Kermann, au lieu de Kernmann.
F., page 132, note, ligne 10, lisez $519^k,42$, au lieu de $51^k,942$.
F., page 135, ligne 13, lisez 1778, au lieu de 1770.
F., page 159, ligne 20, lisez province, au lieu de ville.
E., page 5, ligne 30, lisez Pasquet, au lieu de Pacquet.
E., page 6, ligne 7, lisez Burger, greffier du bailliage épiscopal d'Erstein, au lieu de beau-père du général Kléber.
E., page 12, ligne 9, lisez hydrothérapiques, au lieu de hydropathiques.
E., page 13, ligne 17, lisez Gannal, au lieu de Canal.
E., page 20, ligne 3, lisez d'environ 13 mètres, au lieu de 13 mètres.
E., page 22, note, ligne 6, lisez cascatelles, au lieu de cascadelles.
E., page 43, ligne 13, lisez comte, au lieu de duc.
E., page 54, ligne 5, lisez juin, au lieu de juillet.
E., page 84, ligne 11, lisez chrétienté, au lieu de chrétienneté.
E., page 92, en marge et lignes 2 et 11, lisez Kiensheim, au lieu de Kientzheim.
E., page 94, ligne 28, lisez qu'il appelle, au lieu de qui l'appelle.
E., page 125, marginale, lisez Tours, au lieu de Touos.
E., page 126, ligne 24, lisez d'effiler la garance, au lieu de casser le bois de teinture.
E., page 128, ligne 6, lisez agrafes, au lieu d'agrafe.
E., page 153, ligne 10, lisez celui de droite, au lieu de celui de gauche.
E., page 161, ligne 7, lisez voie, au lieu de voix.
E., page 174, ligne 8, lisez ennoblir, au lieu d'anoblir.
E., page 176, ligne 20, lisez Craonne, au lieu de Coranne.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

TOME PREMIER.

V., page 2, ligne 30, lisez Königshoven, au lieu de Königshoffen.
V., page 3, ligne 5, lisez 919, au lieu de 920.
V., page 15, ligne 5, lisez 1262, au lieu de 1260.
V., page 30, ligne 4, lisez Dartin, au lieu de Dartein.
V., page 31, ligne 23, lisez canoniale, au lieu de canonicale.
V., page 33, ligne 32, lisez cet hôtel. Le 14 septembre 1786 il fut baptisé, au lieu de cet hôtel, le 14 septembre 1786. Il fut baptisé, etc.
V., page 39, ligne 14, lisez nombre, au lieu de mombre.
V., page 52, ligne 15, lisez Coulaux, au lieu de Conteaux.
V., page 58, ligne 4, inscription, lisez FRIDERICI, au lieu de FREDERICI.
V., page 62, ligne 25, lisez Bofzheim, au lieu de Boofzheim.
V., page 109, ligne 25, lisez Schauenburg, au lieu de Schauenbourg.
V., page 124, ligne 20, lisez Sennefelder, au lieu de Sensfelder.
V., page 131, ligne 9, lisez Uhlberger, au lieu d'Ulberger.
V., page 136, ligne 22, lisez laborieuse, au lieu de aborieuse
V., page 154, ligne 29, lisez 1781, au lieu de 1785.
V., page [illegible], ligne 24, lisez Kienzheim, au lieu de Kientzheim.
V., page [illegible], ligne [illegible], lisez [illegible], au lieu de [illegible].
V., page [illegible], ligne [illegible], lisez [illegible].
V., page 216, ligne 23, lisez [illegible].
V., page [illegible], note, ligne 2, lisez Louis-Henri, [illegible].
V., page [illegible], ligne 7, lisez batteurs en grange, au lieu de batteurs de grange.
V., page [illegible], ligne 4, ajoutez : il créa une caisse de secours pour de jeunes apprentis des deux sexes, sous le nom de *Blessig-Stiftung* (fondation de Blessig), que nous rangerons au nombre des institutions [illegible] dont nous avons parlé au tome II, F., page [illegible].
V., page [illegible], note, colonne II, 74e évêque, lisez 1383, au lieu de 1384.
V., page [illegible], ligne [illegible], lisez larme, au lieu de [illegible].
V., page [illegible], ligne [illegible], lisez y faisaient retentir, au lieu de y laissaient retentir.

TOME II.

F., page 38, note, ligne 22, lisez Ausburger, au lieu d'Augsburger ; note 1, ajoutez en 1850 elle est portée à 70,000 âmes.
F., page 67, ligne 8, inscription, lisez VIEL au lieu de VIIEL.
F., page 73, note, ligne 2, lisez Bussierre, au lieu de Bussière.
F., page 81, note, texte français, ligne 12, lisez pots, au lieu de mesures.
F., page 82, ligne 30, lisez *postulatus*, au lieu de *postulasus*.
F., page 94, ligne 7, lisez Kermann, au lieu de Kermmann.
F., page 122, note, ligne 10, lisez 51^{lit}.42, au lieu de 51^{l}.942.
F., page 135, ligne 13, lisez 1778, au lieu de 1770.
F., page 159, ligne 20, lisez province, au lieu de ville.
E., page 5, ligne 30, lisez Pasquet, au lieu de Pacquet.
E., page 8, ligne 7, lisez Burger, greffier du bailliage épiscopal d'Erstein, au lieu de beau-père du général Kléber.
E., page 12, ligne 9, lisez hydrothérapiques, au lieu de hydropathiques.
E., page 13, ligne 17, lisez Gannal, au lieu de Canal.
E., page 20, ligne 3, lisez d'environ 13 mètres, au lieu de 13 mètres.
E., page 22, note, ligne 6, lisez cascatelles, au lieu de cascadelles.
E., page 43, ligne 13, lisez comte, au lieu de duc.
E., page 54, ligne 5, lisez juin, au lieu de juillet.
E., page 84, ligne 11, lisez chrétienté, au lieu de chrétienneté.
E., page 92, en marge et lignes 2 et 11, lisez Kienzheim, au lieu de Kientzheim.
E., page 94, ligne 28, lisez qu'il appelle, au lieu de qui l'appelle.
E., page 123, marginale, lisez Tours, au lieu de Turos.
E., page 126, ligne 21, lisez d'effiler la garance, au lieu de casser le bois de teinture.
E., page 128, ligne 6, lisez agrafes, au lieu d'agrafe.
E., page 153, ligne 10, lisez celui de droite, au lieu de celui de gauche.
E., page 161, ligne 7, lisez voie, au lieu de voix.
E., page 174, ligne 8, lisez ennoblir, au lieu d'anoblir.
E., page 178, ligne 28, lisez Craonne, au lieu de Coranne.